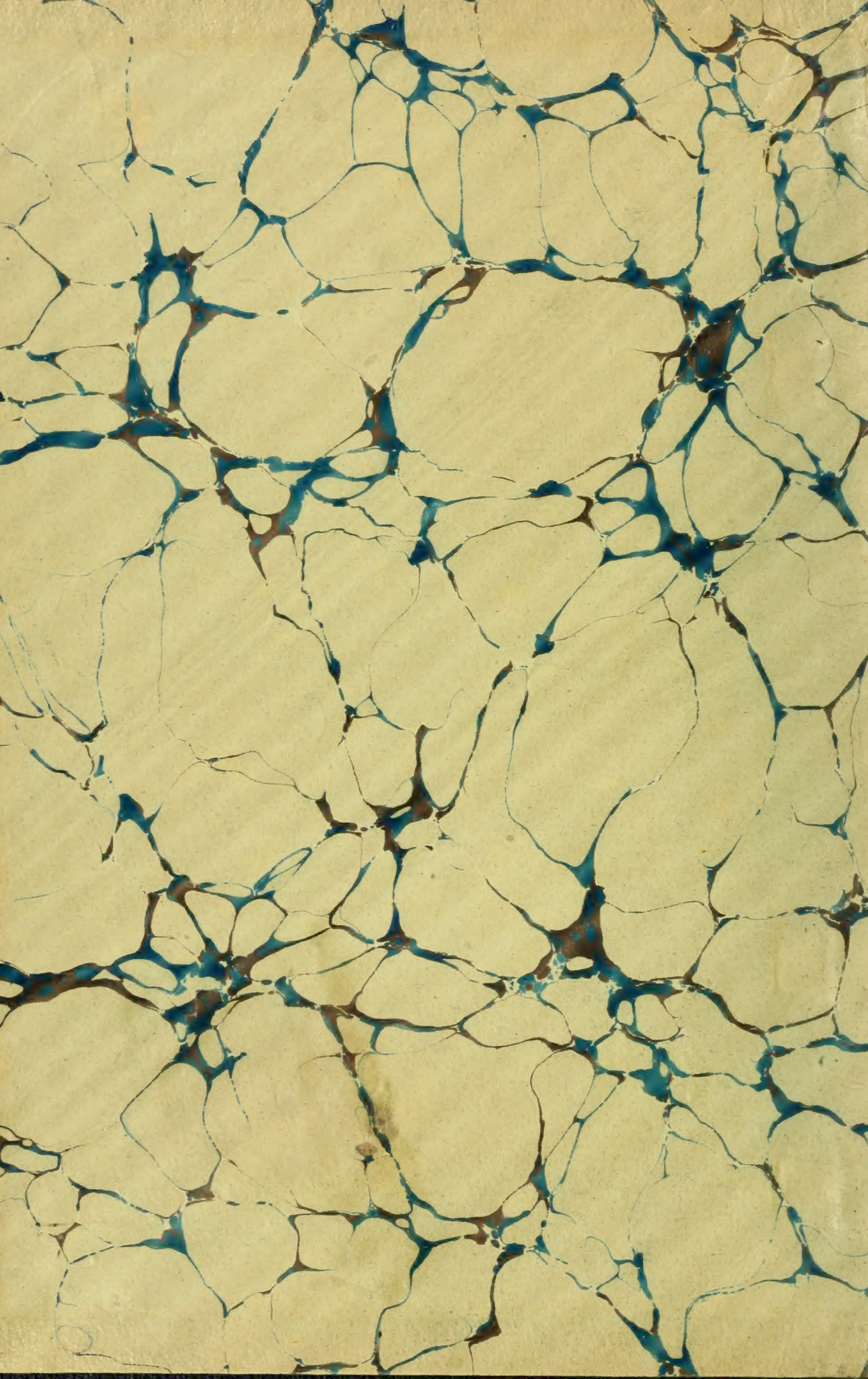
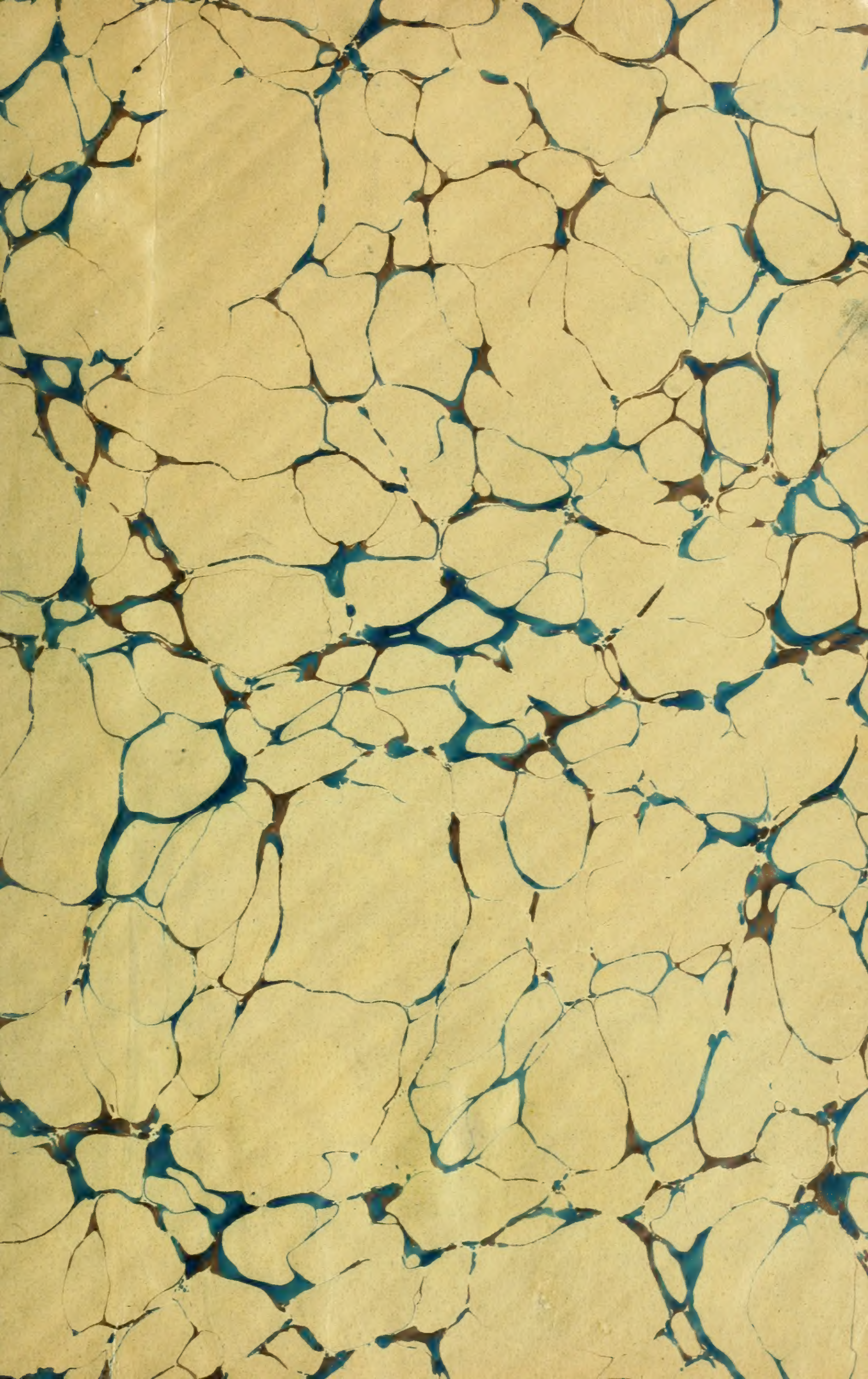






ŒUVRES POSTHUMES DE VICTOR HUGO

LETTRES

A

LA FIANCÉE

1820-1822

LIBRAIRIE

DU *VICTOR HUGO ILLUSTRÉ*

13, RUE THÉRÈSE, 13

PARIS

VICTOR HUGO

LETTRES

A

LA FIANCÉE

1820-1822



I

JANVIER 1820 — JUIN 1821

Victor Hugo, dans *les Feuilles d'automne*, nous a dit lui-même ce que sont ces Lettres :

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse,
Je vous lis à genoux.
Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge!
Laissez-moi me cacher, moi l'heureux et le sage,
Pour pleurer avec vous!

J'avais donc dix-huit ans! j'étais donc plein de songes!
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui!
J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nomme.
J'étais donc cet enfant, hélas, devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui.

O temps de rêverie, et de force, et de grâce!
Attendre tous les soirs une robe qui passe!
Baiser un gant jeté!
Vouloir tout de la vie : amour, puissance et gloire!
Être pur, être fier, être sublime, et croire
A toute pureté!

Les voici, ces « lettres d'amour, de vertu, de jeunesse », elles ont été précieusement conservées par « la fiancée »; — les voici, à la fois chastes et ardentes, ingénues et graves, pleines d'enfantillages et pleines de pensées; les voici, toutes palpitantes de désir, toutes saignantes de jalousie, avec leurs exaltations, leurs découragements, leurs plaintes, leurs joies, leurs gronderies, leurs caresses, leurs grosses querelles suivies de délicieux raccommodements. Elles n'étaient pas écrites, certes, pour être lues par d'autres yeux que ceux de l'aimée : il lui recommande à maintes reprises de les brûler; elles en sont d'autant plus précieuses et rares. On n'a pas souvent à saisir dans sa spontanéité, dans sa sincérité, et comme à sa source fraîche et secrète, un pareil amour, si jeune, si pur et si profond.

—

Victor avait connu Adèle tout enfant; les deux familles Hugo et Foucher étaient liées avant leur naissance; ils avaient grandi ensemble, ils se tutoyaient.

Victor Hugo a encore raconté lui-même la naissance de leur amour* :

« Je me revois enfant, écolier rieur et frais, jouant, courant, criant avec mes frères dans la grande allée verte de ce jardin sauvage où ont coulé mes premières années, ancien enclos de religieuses que domine de sa tête de plomb le sombre dôme du Val-de-Grâce... »

Il se revoit quatre ans plus tard, « toujours enfant, mais déjà rêveur et passionné ». Il y a là une jeune fille. Et il la revoit aussi « avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses...

« Nos mères nous ont dit d'aller courir ensemble; nous sommes venus nous promener. On nous a dit de jouer, et nous causons, enfants du même âge, non du même sexe.

« Pourtant, il n'y a encore qu'un an, nous courions, nous luttions ensemble. Je lui disputais la plus belle pomme du pommier; je la frappais pour un nid d'oiseau. Elle pleurait; je disais : C'est bien fait! et nous allions tous deux nous plaindre ensemble à nos mères, qui nous donnaient tort tout haut et raison tout bas.

« Maintenant elle s'appuie sur mon bras, et je suis tout fier et tout ému. Nous marchons lentement, nous parlons bas. Elle laisse tomber son mouchoir; je le lui ramasse. Nos mains tremblent en se touchant. Elle me

* *Le Dernier jour d'un Condamné.*

parle des petits oiseaux, de l'étoile qu'on voit là-bas, du couchant vermeil derrière les arbres, ou bien de ses amies de pension, de sa robe et de ses rubans. Nous disons des choses innocentes, et nous rougissons tous deux. La petite fille est devenue jeune fille... »

La « fiancée » continue à son tour le récit* :

« En août 1818, Mme Hugo ne logeait plus aux Feuillantines; la demi-solde du général ne lui permettait plus le luxe d'un jardin. Elle avait un appartement moins coûteux au troisième étage du nº 18 de la rue des Petits-Augustins...

« Après son dîner, elle avait l'habitude d'aller chez Mme Foucher. Quand ses deux fils sortirent de pension, ils y allèrent avec elle. Presque tous les soirs de l'hiver 1818-1819, le portier de l'hôtel Toulouse** vit entrer Eugène et Victor se donnant le bras, et, derrière eux, leur mère, son sac à la main et vêtue d'une robe de mérinos amarante que recouvrait un cachemire à palmes.

« Mme Foucher occupait sa chambre à coucher, grande pièce à alcôve profonde. La visiteuse trouvait à l'un des coins de la cheminée son fauteuil tout prêt, et, sans ôter son châle ni son chapeau, s'asseyait, tirait son ouvrage de son sac et se mettait à ses points. M. Foucher se tenait de l'autre côté de la cheminée, ayant près de lui sur une étagère sa tabatière et sa bougie. Entre lui et Mme Hugo, autour d'un guéridon, travaillaient à l'aiguille Mme Foucher et sa fille. Eugène, Victor et Victor Foucher fermaient le cercle.

« Les soirées étaient fort silencieuses. La santé du maître de la maison, défaite par des excès de veilles, se prêtait peu au mouvement et à la conversation. Il s'effaçait dans son coin et dans ses livres. Mme Foucher, pour ne pas le troubler et par nature, causait peu; Eugène et Victor avaient été élevés par leur mère à ne jamais parler sans qu'on les interrogeât. Mme Hugo interrompait de temps en temps sa couture pour ouvrir sa tabatière, car elle prisait comme M. Foucher. Elle présentait sa tabatière à son vieil ami en lui disant : « Monsieur Foucher, voulez-vous une prise? » M. Foucher répondait oui ou non, et c'étaient d'ordinaire, avec le bonjour et le bonsoir, les seules paroles échangées de toute la soirée.

« Ces soirées si monotones avaient pour Victor un ntérêt qu'on ne s'expliqua pas dans le commencement. Aussitôt le dîner fini, il était prêt et pressait la lenteur d'Eugène; dans la rue, il avait peine à ne pas devancer sa mère; quand, par hasard, il ne venait pas à l'hôtel Toulouse, il était triste...

« Son bonheur n'était pourtant pas de voir pétiller le feu ni de passer deux heures immobile sur une chaise mal rembourrée, et cela lui était bien égal qu'on ne dît pas un mot, et il était content que M. Foucher eût les yeux baissés sur son livre et les femmes sur leur ouvrage, parce qu'alors il pouvait regarder tout à son aise Mlle Adèle. »

* *Victor Hugo raconté par un Témoin de sa vie.*

** Hôtel du Conseil de guerre, rue du Cherche-Midi, où M. Foucher, ancien greffier du Conseil, avait conservé son appartement.

Longtemps Victor se contenta de cette contemplation muette, soit par timidité, soit par la difficulté de voir Adèle seule, soit enfin qu'il ne démêlât pas bien lui-même ce qui se passait en lui; la jeunesse, en ce temps-là, manquant sans doute un peu d'instruction.

On sait, par une des lettres de 1821, quel jour et comment les deux jeunes cœurs se révélèrent l'un à l'autre; la date est précise, ce fut le 26 avril 1819; Victor avait dix-sept ans, Adèle en avait seize.

Même en se faisant l'aveu suprême, ils restèrent des enfants; il semble qu'ils aient joué, ce jour-là, à l'amour comme ils auraient joué à cache-cache; ce fut naïf et charmant. Adèle, plus avisée et plus hardie en sa qualité de fille, voulut décidément savoir ce qu'il y avait au fond de ce silence admiratif du garçon. Elle lui dit : « Tu dois avoir des secrets; n'en as-tu pas un qui est le plus grand de tous? » Victor convint qu'il avait des secrets et un plus grand que les autres. « C'est comme moi, reprit Adèle. Eh bien, écoute; dis-moi quel est ton plus grand secret et je te dirai quel est le mien. — Mon grand secret, osa dire Victor, c'est que je t'aime. — Mon grand secret, c'est que je t'aime », répéta Adèle comme un écho.

La glace était rompue, elle n'était pas fondue. Cet amour, au commencement, fut des plus modérés et des plus sages.

Les doux aveux de notre amour
A peine ont effleuré nos lèvres innocentes;
Un mot faisait tous nos discours.
. . . .
Tu m'aimais sans transports, je t'aimais sans délire*.

Il y eut alors quelques lettres échangées, mais il paraît qu'elles étaient « brèves et froides »; elles n'ont pas été conservées.

D'ailleurs, les deux petits amoureux allaient être momentanément séparés.

« L'hiver touchait à sa fin. Mme Foucher louait, pour la saison d'été, un peid-à-terre dans la banlieue. L'été de 1819, elle s'en alla camper à Issy. Cette villégiature contraria vivement Victor; il eut beau insinuer qu'Issy n'était pas beaucoup plus loin que le Conseil de guerre, qu'il n'y avait que Vaugirard à traverser et qu'on y était; les visites ne purent plus être de tous les jours. Souvent pourtant, quand le temps était beau, Mme Hugo prenait ses deux fils, achetait en route des corbeilles de fruits qu'ils étaient heureux de porter à Issy, et la domestique, à laquelle ils les remettaient, se hâtait

* *Raymond d'Ascoli. Œuvres de la première jeunesse.*

d'ajouter trois couverts. Les fruits mangés, on allait dans le jardin respirer un peu de fraîcheur*. »

L'automne arriva, le retour à Paris. Le feu avait couvé pendant cette demi-absence.

Le doux penchant devint une indomptable flamme **.

Indomptable est le mot. L'amour est entré dans le cœur et dans la vie de Victor Hugo; il va tout dominer et résister à tout.

C'est à ce moment, au retour d'Issy, dans les derniers mois de 1819, que doit avoir commencé la correspondance suivie.

—

Victor maintenant semble avoir été moins timide : il avait demandé et il avait obtenu d'Adèle des rendez-vous où ils pouvaient se voir seuls. C'était dans le jardin de l'hôtel Toulouse, un assez beau jardin avec de grands arbres au fond. Quand sa mère était sortie, son père à son bureau, Adèle s'échappait, descendait vivement l'escalier, se glissait par un couloir demi-obscur et allait retrouver Victor, qui l'attendait « sous les grands marronniers ». Puis, la santé de M. Foucher s'était raffermie, il recevait plus souvent le soir. De jeunes amies d'Adèle venaient avec leurs parents. On causait, on jouait, on s'éparpillait dans l'appartement en groupes ou en couples. Un de ces groupes devait être fréquemment Victor avec Adèle. — Mais tous ces entretiens furtifs étaient forcément bien rapides. On y suppléait en s'écrivant des lettres qu'on se glissait dans la main à chaque entrevue.

Les premières de ces lettres nous manquent, elles ne différaient sans doute pas beaucoup de celles qui restent. Celles de Victor étaient pleines de passion, celles d'Adèle étaient pleines de trouble.

Leur état d'esprit n'était pas le même.

A dix-sept ans, Victor Hugo, accoutumé par sa mère à prendre la vie par ses côtés sérieux, a déjà beaucoup travaillé, beaucoup appris, beaucoup réfléchi. Ses sens ignorent; heureuse et rare condition pour connaître l'amour : il le connaîtra d'abord par le sentiment. Il a lu *Werther*, il a lu *René*; il attend les « orages désirés », et, comme saint Augustin, « aimant à aimer, il cherche ce qu'il aimera ». Son rêve, il est là, sous sa main, il le découvre, et la première et souveraine impression de la beauté unie à une âme qu'il sait charmante a soudain transformé ou, pour mieux dire, complété son être et, tout en lui laissant sa juvénile candeur, va développer en lui une énergie virile.

Elle, Adèle, à seize ans, n'est rien qu'un enfant. Avec une intelligence très vive, son cœur est toujours celui d'un enfant, d'un enfant ingénu et tendre, et c'est en enfant, avec les ignorances, les étonnements, les timidités et les scrupules d'un enfant qu'elle se laisse aller à l'amour. Ce qui chez Victor est passion, chez elle n'est qu'instinct. La jeune fille est restée petite fille, et la petite fille est de plus une petite bourgeoise. Son père, catholique pratiquant, l'a élevée dans la piété, et elle communie, et elle a un confesseur! Elle a cédé en aimant à une impulsion naturelle, mais elle devra bientôt s'effrayer de son « péché », de son imprudence.

En effet, à leur âge et dans leur situation de fortune, où pouvait les mener cet amour? Il est certain qu'avec un amoureux moins sérieux que Victor un tel jeu n'eût pas été sans danger. Il est certain que, le jour où leur doux secret serait découvert, le premier souci, le premier devoir de leurs parents serait de les séparer. Ils le savaient si bien qu'ils étaient convenus de se parler à peine et de feindre l'indifférence et la froideur dès qu'ils ne seraient plus seuls. Adèle ne s'était pas refusée d'abord à cette petite comédie, mais elle s'inquiétait, elle s'accusait : est-ce que ce n'était pas bien mal, ce qu'elle faisait là?

La mère de Victor, pour qui son fils était docile et soumis comme à douze ans, ne voyait toujours en lui qu'un enfant et n'imaginait pas un instant que cet enfant pût être amoureux. La mère d'Adèle, plus clairvoyante, avait cru surprendre à plus d'un signe ce qu'elle supposait n'être encore qu'un enfantillage, et néanmoins elle surveillait, elle interrogeait, elle réprimandait sa fille. La pauvre Adèle, très tourmentée, se plaignait à Victor et parfois l'accusait et le boudait. Mais elle aimait, elle était la bonté même, et, quand il ne se croyait plus aimé, vite elle le rassurait; quand elle le voyait désolé, vite elle lui demandait pardon.

Elle eût été trop malheureuse d'ailleurs de perdre l'amour de son poète. Elle n'était pas seulement touchée de cet amour, elle en était flattée. La jeune gloire de Victor Hugo commençait dès lors à rayonner. Il ne faut pas oublier que Châteaubriand l'avait appelé « l'enfant sublime »; les salons royalistes parlaient avec admiration de son ode *les Destins de la Vendée* et de sa satire *le Télégraphe;* l'Académie des Jeux floraux de Toulouse avait récompensé de deux de ses premiers prix *le Rétablissement de la statue de Henri IV* et les strophes d'un si beau souffle, écrites à seize ans, *les Vierges de Verdun*.

A défaut des lettres perdues de l'automne de 1819, le premier témoignage écrit que l'on possède de l'amour de Victor Hugo, ce sont des vers, *le Premier Soupir*, datés du mois de décembre.

Quelle ne fut pas la joie d'Adèle quand le jeune lauréat les lui donna, ces vers! des vers lus par elle seule, faits pour elle seule! Ils étaient passablement tristes; c'était une élégie, une élégie « plaintive », comme il convient; il n'y parlait que de mourir. Ils étaient tristes, ces vers, mais qu'ils lui parurent beaux! Et comme le poète, en attendant son infaillible trépas, sollicitait une

* *Victor Hugo raconté par un Témoin de sa vie*

** *Odes et Ballades.*

récompense, elle s'engagea, dans son enthousiasme, à lui donner douze baisers. Douze! c'était beaucoup, et il paraît avéré qu'elle n'en paya jamais que quatre.

. . Ces vers pour qui ton jeune amour
M'a promis des baisers, que ta pudeur craintive
Me refuse de jour en jour*.

Cependant, ces vers et ces baisers furent bientôt, pour Adèle, la cause de nouvelles alarmes.

—

Nous avons dit qu'elle avait des amies. Or, quand on a des amies et qu'on reçoit d'aussi « jolis » vers, comment ne pas communiquer ces vers à ces amies? Comment, en montrant les vers, ne pas ajouter qu'on est aimée du poète? Sur ce, grandes félicitations des bonnes amies. « Mais toi, est-ce que tu l'aimes? — Pouvais-je faire autrement? — Est-ce que tu le lui as dit? — Pouvais-je le lui taire? » Et l'on avoue même le prix demandé, les baisers promis. Sur ce, grandes exclamations des bonnes amies. « Oh! que c'est imprudent! — Oh! que c'est grave! — Quelle opinion va-t-il avoir de toi? — Il ne te respecte pas, puisque tu ne te respectes pas toi-même! » La pauvre Adèle rapproche cette parole des avertissements que lui a donnés sa mère : « Prends garde! Si jamais il te déclare son amour et que tu aies la faiblesse d'y répondre, il sera le premier à te retirer son estime. »

Eh! quoi! parce qu'elle l'aime, il la mépriserait? il la méprise? Oui, c'est certain, il la méprise! Elle, méprisée par lui! Oh! cela, c'est la pire douleur! Et elle l'interroge avec angoisse.

Il faut donc, avant tout, qu'il la rassure. Il la rassure avec conviction. De là le caractère particulier de ces lettres, auquel pourront se méprendre ceux qui ne jugent que la surface; l'amour leur semble froid quand le désir, hardi, impatient, violent, n'éclate pas avec des paroles de flamme. Ici, la passion a beau être ardente, l'expression reste toujours chaste. Pour deux raisons : la jeune fille est craintive et le jeune homme est loyal. Il aime et il veut l'aimée avec toute la fougue de ses vingt ans, mais il la veut pour en faire sa femme, et il lui écrit comme si elle l'était déjà, et il signe ses lettres *Ton mari*. Le fond de son amour, c'est le respect. Ses plus grandes audaces sont de la presser quelquefois sur sa poitrine ou d'obtenir d'elle la promesse de baisers, qu'il la laisse lui refuser ensuite...

Car l'amant à l'époux garde sa pureté*.

On peut dire que l'amant y a quelque mérite. A dix-sept ans, Adèle en même temps que le charme, avait déjà l'éclat. Brune, avec d'abondants cheveux noirs et de longs sourcils fermement arqués, de grands yeux vifs et doux, le nez fin et droit, la bouche de la forme la plus délicate et la plus suave, elle était adorablement belle, adorablement jolie.

Donc il l'adore. Mais aussi il voudrait, il veut être aimé, aimé comme il aime, profondément, uniquement, jalousement. Et c'est là l'intérêt de ces lettres ingénues et fortes : il s'y efforce, avec une infinie tendresse, quelquefois cependant avec impatience et dépit, d'éclairer, d'élever l'âme de la petite pensionnaire, de lui apprendre ce que c'est que l'amour vrai, son amour, dont tout le monde autour d'elle s'accorde à lui démontrer le péril et la déraison et dont il veut arriver à lui faire comprendre la grandeur et la pureté.

Son premier moyen de persuasion, c'est que lui-même il l'admire; le maître est à genoux devant son élève; elle est dans sa pensée comme sur un autel; son jeune génie humblement, timidement, s'incline devant cet autre don divin, la beauté. Qu'un jour elle puisse être sienne, il ose le rêver à peine. Mais si elle est à un autre, il mourra! Cette idée de la mort, preuve et sanction de l'amour, complaît à son imagination, et elle est faite aussi pour frapper l'imagination de la jeune fille. En attendant, il met tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, à ses pieds, ou plutôt sous ses pieds. Jamais il ne lui dit un mot de ses travaux, de ses succès, de ses illustres amitiés, Lamennais, Chateaubriand, de sa célébrité naissante; ou, s'il y fait quelque allusion, c'est pour lui répéter que tout est à elle, pour elle, par elle. Ces lettres ne sont qu'à l'amour, ne parlent que d'amour, et c'est pourquoi elles sont et resteront un si rare et si pur exemplaire de l'amour idéal.

* *Raymond d'Ascoli.* Œuvres de la premièree junesse.

* *Marion de Lorme.*

LETTRES A LA FIANCÉE

1820

JANVIER-AVRIL

Samedi soir (janvier 1820).

Quelques mots de toi, mon Adèle chérie, ont encore changé l'état de mon âme. Oui, tu peux tout sur moi, et demain, je serais mort que j'ignore si le doux son de ta voix, si la tendre pression de tes lèvres adorées ne suffiraient pas pour rappeler la vie dans mon corps. Combien ce soir je vais me coucher différent d'hier! Hier, Adèle, toute ma confiance dans l'avenir m'avait abandonné, je ne croyais plus à ton amour, hier l'heure de ma mort aurait été la bienvenue.

— Cependant, me disais-je encore, s'il est vrai qu'elle ne t'aime pas, si rien dans mon âme n'a pu me mériter ce bien de son amour sans lequel il n'y a plus de charme dans ma vie, est-ce une raison pour mourir? Est-ce que c'est pour mon bonheur personnel que j'existe? Oh non! tout mon être lui est dévoué, même malgré elle. Et de quel droit aurais-je osé prétendre à son amour? Suis-je donc plus qu'un ange ou qu'un dieu? Je l'aime, il est vrai, moi; je suis prêt à tout lui sacrifier avec joie, tout, jusqu'à l'espérance d'être aimé d'elle ; il n'y a pas de dévouement dont je ne sois capable pour elle, pour un de ses sourires, pour un de ses regards. Mais est-ce que je pourrais être autrement? Est-ce qu'elle n'est pas l'unique but de ma vie? Qu'elle me montre de l'indifférence, de la haine même, ce sera mon malheur, voilà tout. Qu'importe, si cela ne nuit pas à sa félicité! Oh! oui, si elle ne peut m'aimer, je n'en dois accuser que moi. Mon devoir est de m'attacher à ses pas, d'environner son existence de la mienne, de lui servir de rempart contre les périls, de lui offrir ma tête pour marche-pied, de me placer sans cesse entre elle et toutes les douleurs, sans réclamer de salaire, sans attendre de récompense. Trop heureux si elle daigne quelquefois jeter un regard de pitié sur son esclave et se souvenir de moi au moment du danger! Hélas! qu'elle me laisse jeter ma vie au-devant de tous ses désirs, de tous ses caprices; qu'elle me permette de baiser avec respect la trace adorée de ses pieds, qu'elle consente à appuyer parfois sa marche sur moi dans les difficultés de l'existence, et j'aurai obtenu le seul bonheur auquel j'aie la presomption d'aspirer. Parce que je suis prêt à tout lui immoler, est-ce qu'elle me doit quelque reconnaissance? Est-ce sa faute, si je l'aime? Faut-il qu'elle se croie pour cela contrainte de m'aimer? Non, elle pourrait se jouer de mon dévouement, payer de haine mes services, repousser mon idolâtrie avec mépris, sans que j'eusse un moment le droit de me plaindre de cet ange, sans que je dusse cesser un instant de lui prodiguer tout ce qu'elle dédaignerait. Et quand chacune de mes journées aurait été marquée par un sacrifice pour elle, le jour de ma mort je n'aurais encore rien acquitté de la dette infinie de mon être envers le sien. —

Hier, à cette heure, mon Adèle bien-aimée, c'étaient là les pensées et les résolutions de mon âme. Elles sont encore les mêmes aujourd'hui. Seulement il s'y mêle la certitude du bonheur, de ce bonheur si grand que je n'y pense jamais qu'en tremblant d'oser y croire.

Il est donc vrai que tu m'aimes, Adèle! Dis-moi, est-ce que je peux me fier à cette ravissante idée? Est-ce que tu crois que je ne finirai pas par devenir fou de joie si jamais je puis couler toute ma vie à tes pieds, sûr de te rendre aussi heureuse que je serai heureux, sûr d'être aussi adoré de toi que tu es adorée de moi? Oh! ta lettre m'a rendu le repos, tes paroles de ce soir m'ont rempli de bonheur. Sois mille fois remerciée, Adèle, mon ange bien-aimé. Je voudrais pouvoir me prosterner devant toi comme devant une divinité. Que tu me rends heureux! Adieu, adieu. Je vais passer une bien douce nuit à rêver de toi.

Dors bien et laisse ton mari te prendre les douze baisers que tu lui as promis et tous ceux que tu ne lui as pas promis.

---

28 février. — Lundi.

Je serais bien fâché, mon Adèle, de t'avoir rendu, ainsi que tu paraissais le désirer, hier au soir, cette lettre qui, malgré les cruelles réflexions qu'elle m'a fait faire, m'est devenue bien chère, puisqu'elle me prouve que tu m'aimes encore.

C'est avec joie que j'avoue que tous les torts sont de mon côté, et c'est avec le plus sincère repentir que je te conjure de me les pardonner. Non, mon Adèle, ce n'est pas à moi qu'il est réservé de te punir. Te punir! et de quoi? Mais c'est à moi qu'il est réservé de te défendre et de te protéger.

Informe-moi toujours de tout ce qui t'arrive, de tout ce que tu fais et même de tout ce que tu penses. J'ai ici un petit reproche à te faire. Je sais que tu aimes les bals, tu m'as dit toi-même, dernièrement, que la valse était pour toi une tentation bien attrayante; pourquoi donc as-tu refusé l'offre qui t'a été faite ces jours passés? Ne t'y trompe pas : lorsque j'ai renoncé pour toi aux bals et aux soirées, c'était simplement de l'ennui que je m'épargnais, ce n'était pas un sacrifice que je te faisais. Il n'y a de sacrifice à se priver d'une chose que lorsque la chose dont on se prive faisait éprouver du plaisir. Or, je n'ai de plaisir qu'à te voir ou à me trouver près de toi. Pour toi, du moment où la danse t'amuse, la privation d'un bal est un vrai sacrifice. Je suis très reconnaissant de ton intention, mais je ne saurais l'accepter. Je suis, à la vérité, excessivement jaloux; mais il serait trop peu généreux de ma part de t'enlever, par pure jalousie, à des plaisirs qui sont de ton âge et qui seraient sans doute aussi des plaisirs pour moi, si tu ne me suffisais pas. Amuse-toi donc, va au bal, et au milieu de tout cela, ne m'oublie pas. Tu trouveras sans peine des jeunes gens plus aimables, plus galants, et surtout plus brillants que moi, mais j'ose dire que tu n'en trouveras pas dont la tendresse pour toi soit aussi pure et aussi désintéressée que la mienne.

Je ne veux pas t'ennuyer ici de mes peines personnelles; elles sont loin d'être sans remède, et d'ailleurs elles seront oubliées toutes les fois que je te verrai gaie, heureuse et tranquille.

Adieu, dis-moi toujours tout, soit de vive voix, soit par écrit. Du courage, de la prudence et de la patience; prie le bon Dieu de m'accorder ces trois qualités, ou plutôt les deux dernières seulement; car, tant que tu m'aimeras, la première ne me manquera pas. J'espère que cette lettre-ci ne te fera pas pleurer. Quant à moi, je suis tout joyeux quand je songe que tu es à moi, car tu es à moi, n'est-il pas vrai, mon Adèle?

Malgré les obstacles qui se présentent dans l'avenir, je suis tout prêt à crier comme Charles XII : « Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas. »

Adieu, pardonne-moi et permets à ton mari de supposer qu'il prend un des dix baisers que tu lui dois.

Ton fidèle

VICTOR.

---

20 mars 1820.

Obsédé et importuné de toutes parts, je t'écris à la hâte quelques mots, mon Adèle, et j'espère que les marques de confiance entière que je t'ai données ce matin t'auront assez calmée pour que cette lettre soit inutile. Si tu pouvais concevoir à quel point je t'aime, tu concevrais aussi à quel point je t'estime. Tout se réduit à savoir si tu doutes de mon éternel et inviolable attachement; dans ce cas, comment veux-tu que je te le prouve? Parle et je t'obéirai.

Je crois, mon Adèle, que tu es entièrement rassurée sur mon compte; je te donnerai toutes les marques de confiance qu'il sera en mon pouvoir de te donner, et je te jure que tu seras informée comme moi de tout ce qui me concerne.

Je voudrais, mon amie, t'exhorter à la patience, mais ce mot-là sonne mal dans ma bouche; je ne puis t'offrir aucune consolation dans tes peines qui sont aussi les miennes, aucune compensation à tes chagrins dont je ne souffre pas moins que toi. Quant à moi, mon Adèle, et je ne parle ici que pour moi seul, dans quelque position que je me trouve, je ne serai jamais tout à fait malheureux tant que je pourrai croire que tu m'aimes encore.

Adieu, crois à mon estime et à mon respect, je ne puis te dire autre chose, sinon que je voudrais que tu penses autant de bien de moi que j'en pense de toi. Tu vois que je répète continuellement la même chose, parce que je pense toujours de même.

Pardonne à tout ce fatras que je cherche à prolonger le plus que je peux; il m'en coûte tant de te dire adieu.

Écris-moi le plus souvent que tu pourras et brûle mes lettres, je crois que la prudence l'exige. Adieu, adieu... Surtout ne brûle jamais les tiennes!

---

21 mars.

Puisque je n'ai pu, à mon grand regret, te porter cette réponse hier au soir, permets-moi d'y ajouter ce peu de lignes. Je suis seul pour quelques minutes et j'en profite pour t'écrire. Que n'es-tu avec moi dans ce

moment-ci, mon Adèle! j'ai tant de choses à te dire... Pourquoi as-tu brûlé ta lettre de samedi? tu ne saurais croire combien je t'en veux : tu avoues toi-même que tu avais *quelque chose à me demander*, et tu ne l'as pas fait!... Voilà ta confiance pour moi! J'espère que ta prochaine lettre réparera ta faute... Tiens, mon Adèle, pardonne-moi, je suis tout fier d'avoir un reproche fondé à te faire. Tu vaux cent mille fois mieux que moi, et pourtant tu es à moi...

Adieu, quand pourrons-nous causer un moment?

---

28 mars.

Tu me demandes quelques mots, Adèle, et que veux-tu que je te dise que je ne t'aie déjà dit mille et mille fois. Veux-tu que je te répète que je t'aime? Mais les expressions me manquent... Te dire que je t'aime plus que la vie, ce ne serait pas te dire grand'-chose, car tu sais que je ne suis pas fou de la vie. Il s'en faut! A propos, je te défends, entends-tu, je te défends de me parler davantage de mon *mépris*, de mon *manque d'estime* pour toi. Vous me fâcheriez sérieusement si vous me forciez à vous répéter que je ne vous aimerais pas, si je ne vous estimais pas. Et d'où viendrait, s'il te plaît, mon *manque d'estime* pour toi? Si l'un de nous deux est coupable, ce n'est certainement pas mon Adèle. Je ne crains cependant pas que tu me méprises, car j'espère que tu connais la pureté de mes vues. Je suis ton mari, ou du moins je me considère comme tel. Toi seule pourras me faire renoncer à ce titre.

Que se passe-t-il autour de toi, mon amie? Te tourmente-t-on? Instruis-moi de tout. Je voudrais que ma vie pût t'être bonne à quelque chose.

Sais-tu une idée qui fait les trois quarts de mon bonheur? Je pense que je pourrai toujours être ton mari, malgré les obstacles, ne fût-ce que pour une journée. Nous nous marierions demain, je me tuerais après-demain, j'aurais été heureux et personne n'aurait de reproches à te faire. Tu serais ma veuve. — N'est-ce pas, mon Adèle, que cela pourra, dans tous les cas, s'arranger ainsi? Un jour de bonheur vaut bien une vie de malheur.

Écoute, pense à moi, mon amie, car je ne pense qu'à toi. Tu me dois cela. Je m'efforce de devenir meilleur pour être plus digne de toi. Si tu savais combien je t'aime!... Je ne fais rien qui ne soit à ton intention. Je ne travaille uniquement que pour ma femme, ma bien-aimée Adèle. Aime-moi un peu en revanche.

Encore un mot. Maintenant tu es la fille du général Hugo. Ne fais rien d'indigne de toi, ne souffre pas que l'on te manque d'égards; maman tient beaucoup à ces choses-là. Je crois que cette excellente mère a raison. Tu vas me prendre pour un orgueilleux, de même que tu me crois fier de tout ce qu'on appelle mes succès, et cependant, mon Adèle, Dieu m'est témoin que je ne serai jamais orgueilleux que d'une seule chose, c'est d'être aimé de toi.

Adieu, tu me dois encore huit baisers que tu me refuseras sans doute éternellement. Adieu, tout à toi, rien qu'à toi.

V.

Commencement d'avril 1820).

C'est le 26 avril 1819 que je t'avouai que je t'aimais... Il n'y a pas un an encore. Tu étais heureuse, gaie, libre; tu ne pensais peut-être pas à moi. Que de peines, que de tourments depuis un an! Que de choses tu as à me pardonner!...

Je voudrais savoir tout ce que l'on te dit sur mon compte. Aie un peu de confiance en ton mari, je suis bien malheureux.

Tu vois, mon amie, que je puis à peine lier deux idées, ta lettre me tourmente bien cruellement. J'ai pourtant tant de choses à te marquer et si peu de temps pour t'écrire. Comment tout cela finira-t-il? Je le sais à peu près pour moi, mais pour toi?

Maintenant toutes mes espérances, tous mes désirs se concentrent sur toi seule...

Je veux cependant absolument répondre à ta lettre. Comment oses-tu dire que je pourrai jamais t'oublier? Me mépriserais-tu par hasard? Dis-moi encore quelles sont les mauvaises langues? Je suis furieux! tu ne sais pas assez combien tu vaux mieux, *sous tous les rapports*, que tout ce qui t'entoure; sans excepter ces prétendues amies, qui feraient croire aux anges mêmes qu'ils sont des diables.

Adieu, mon Adèle, tu vois que je ne suis pas en état de te répondre. Excuse mon griffonnage. A demain le reste, si je puis.

Mardi, 18 avril 1820.

Je suis désolé, ma bien-aimée Adèle, de te voir malade, et si les idées que tu te formes sur mon compte contribuent à te mettre en cet état, je ne sais, en vérité, comment faire pour te détromper. Je t'avais demandé quelles étaient les *commères* qui te donnaient une mauvaise opinion de moi; tu n'as pas voulu me répondre, parce qu'il est malheureusement probable que tu crois à la vérité de ce qu'elles te disent sur moi... Je t'avais demandé encore quels étaient les reproches que l'on me faisait afin de me corriger, s'ils

étaient justes, et de les démentir, s'ils étaient faux; tu n'as pas jugé à propos de me satisfaire encore sur ce point. Que te dit-on donc de moi? Il est probable que tous ces propos ne sont honorables ni pour ma conduite, ni pour mon caractère, et cependant le ciel m'est témoin que je voudrais que tu connusses toutes mes actions, toutes sans exception, je m'inquiéterais alors fort peu des bavardages de tes *amies* et je pense que tu ferais plus de cas de moi que tu n'en fais. Comme il serait très possible que l'on m'eût peint à toi comme plein d'amour-propre, je te supplie de croire que je ne parle point ainsi par orgueil.

Tu m'adresses de vagues inculpations, je suis gêné près de toi, dis-tu. Tu as raison, je suis gêné, parce que je voudrais toujours être seul avec toi et que je suis tourmenté des regards scrutateurs des autres. Tu ajoutes que *je m'ennuie;* si tu me crois un menteur, il est inutile que je te dise que les seuls moments de bonheur que j'aie encore sont ceux que je passe près de toi.

Cependant, mon Adèle, puisque la suite cruelle de mes idées m'amène à t'en parler, il faudra bientôt que je renonce à ce dernier et unique bonheur. Je suis vu avec déplaisir de tes parents, et, certes, ils ont bien à se plaindre de moi. Je reconnais mes torts, ou plutôt mon tort, car je n'en ai qu'un, celui de t'avoir aimée. Tu sens que je ne puis continuer mes visites dans une maison où je suis mal vu. Je t'écris ceci les larmes aux yeux, et j'en rougis presque, comme un sot et un orgueilleux que je suis.

Quoi qu'il en soit, reçois ici mon inviolable promesse de n'avoir jamais d'autre femme que toi et de devenir ton mari sitôt que cela sera en mon pouvoir. Brûle toutes mes autres lettres et garde celle-ci. L'on peut nous séparer; mais je suis à toi, éternellement à toi; je suis ton bien, ta propriété, ton esclave... N'oublie jamais cela, tu peux user de moi comme d'une chose et non comme d'une personne; en quelque lieu que je sois, loin ou près, écris-moi ta volonté, et j'obéirai, ou je mourrai.

Voilà ce que j'ai à te dire avant de cesser de te voir, pour que tu m'indiques toi-même les moyens que tu désireras me voir employer, si tu juges à propos de conserver quelques relations avec moi. — Oui, mon Adèle, oui, il faudra sans doute bientôt cesser de te voir. Encourage-moi un peu...

Je fais souvent des réflexions bien amères. Depuis que tu m'aimes, tu te crois moins *estimable* (c'est ton expression) qu'auparavant; et moi, depuis que je t'aime, je me crois de jour en jour meilleur. C'est qu'en effet, chère Adèle, je te dois tout. C'est le désir de me rendre digne de toi qui me rend sévère sur mes défauts. Je te dois tout et je me plais à le répéter. Si même je me suis constamment préservé des débordements trop communs aux jeunes gens de mon âge, ce n'est pas que les occasions m'aient manqué, mais c'est que ton souvenir m'a sans cesse protégé. Aussi, ai-je, grâce à toi, conservé intacts les seuls biens que je puisse aujourd'hui t'offrir, un corps pur et un cœur vierge. J'aurais peut-être dû m'abstenir de ces détails, mais tu es ma femme, ils te prouvent que je n'ai rien de caché pour toi et jusqu'où va l'influence que tu exerces et exerceras toujours sur ton fidèle mari.

V.-M. Hugo.

Les pressentiments et les craintes qu'exprime la lettre des premiers jours d'avril, allaient être réalisés, dépassés même par l'événement. La correspondance des petits amoureux va être brusquement, et pour des mois, interrompue.

Victor avait-il manqué de prudence? avait-il fait seul des apparitions trop fréquentes et trop peu motivées dans la maison et dans le jardin d'Adèle? La vigilance en éveil de Mme Foucher s'était alarmée et elle avait averti son mari de ce qui se passait.

M. Foucher ne voulut pas rester dans cette situation équivoque. La mère de Victor ne se doutait toujours de rien; que penserait-elle des sentiments de son fils? C'est ce qu'il fallait savoir.

M. Foucher, lui, aurait plutôt été porté à voir sans défaveur l'amour de Victor pour sa fille. Il ne pouvait être question de marier ces deux enfants; mais, en les séparant pour le moment, on pouvait attendre, laisser passer le temps, s'assurer de leur constance.

M. Foucher, chef de bureau au Ministère de la Guerre, estimé, décoré, était tout ce qu'il y a de plus honorable; mais il avait trois enfants, il n'avait que sa place pour vivre et sa fille était sans dot. La fortune présente de Victor était à coup sûr moins brillante encore; seulement, il était fils du général Hugo, et les généraux de l'Empire, même dans les milieux royalistes, avaient apparemment gardé leur prestige; de plus, M. Foucher, grand liseur et plus connaisseur qu'il ne voulait le paraître, était capable d'apprécier le talent de Victor et de prévoir son avenir; il connaissait le mot de Chateaubriand, il connaissait la lettre où Alexandre Soumet, au nom de l'Académie des jeux floraux, avait félicité le jeune lauréat des « *prodigieuses espérances* qu'il donnait à notre littérature ». Peut-être Mme Hugo, sa vieille amie, ne se montrerait-elle pas, de son côté, trop hostile. Mais il fallait en avoir le cœur net, il fallait aller tout lui dire.

Victor connaissait sa mère, et rien ne pouvait l'effrayer plus qu'une telle démarche.

La générale Hugo était pour ses trois fils la mère la plus chérie, mais aussi la plus redoutée. Elle les aimait tendrement et elle les menait rudement. C'est qu'elle était seule pour gouverner ces trois grands garçons. Le général Hugo avait alors à peu près délaissé femme et fils ; à Blois où il résidait, il avait un autre ménage, et le seul rapport qu'il eût encore avec sa famille, c'était de lui servir une pension, bien juste pour ses besoins. Mme Hugo, autoritaire de tempérament, tenait donc très sévèrement ses fils; son système d'éducation était de leur laisser dans leurs travaux la plus large liberté intellectuelle, mais en exigeant d'eux dans la conduite de la vie la plus stricte obéissance. Devant la révélation inattendue des parents d'Adèle, quel arrêt allait-elle rendre? Victor ne le prévoyait que trop, et d'avance il se sentait lié et subjugué, d'abord parce qu'il craignait sa mère et surtout parce qu'il l'adorait.

On sait qu'il lui devait deux fois la vie; on sait qu'il était en venant au monde si frêle et si chétif qu'il semblait « n'avoir pas un lendemain à vivre », et avant de devenir si robuste, il était resté longtemps faible et délicat; on se rappelle les vers des *Feuilles d'automne*

. . . . Je dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués à ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée.

Et l'amour de la mère pour le fils qu'elle avait sauvé s'était doublé encore de fierté lorsqu'à mesure qu'il croissait en force elle l'avait vu croître en talent. Mais plus elle croyait en lui, plus elle exigeait de lui et le voulait tout à elle. Victor s'en rendait bien compte, et c'est pourquoi son cœur se serra d'angoisse quand il vit, un matin, M. et Mme Foucher arriver chez sa mère et lui demander d'un air grave un entretien particulier.

Cela se passait le 26 avril 1820, juste un an après le jour où Victor avait dit pour la première fois à Adèle qu'il l'aimait, le 26 avril 1819.

Le premier mouvement de Mme Hugo fut la stupéfaction. Était-ce croyable? Était-ce possible? Victor, cet enfant hier encore pendu à sa jupe, Victor serait amoureux? amoureux depuis des mois? allons! ce n'était pas sérieux!... — Si, c'était sérieux, elle le sentait bien! Elle aussi, elle connaissait son fils, elle connaissait ce cœur passionné, et elle ressentait cette vive douleur, la jalousie de la mère. Son fils pouvait aimer, il aimait une autre qu'elle! il aimait une jeune fille, une bambine! — Et qui était-elle, celle-là qui lui volait l'amour de son enfant? Ici, c'était l'orgueil maternel qui se révoltait : Victor était le fils du général comte Hugo; Victor, par lui-même, avait déjà la célébrité et aurait sûrement bientôt la gloire; il pourrait alors prétendre aux plus beaux, aux plus riches « partis », et le voilà qui s'amourachait de la fille d'un employé sans dot et sans nom!

Si Mme Hugo avait été préparée au coup qu'elle allait recevoir, elle aurait assurément adouci vis-à-vis de M. et Mme Foucher l'expression de ses sentiments, mais, prise ainsi par surprise, elle ne ménagea pas ses termes : — Proche ou lointain, un tel mariage était impossible! jamais, jamais, elle vivante, ce mariage ne se ferait! — M. Foucher, justement froissé dans sa dignité, répliqua très froidement. Il fut convenu des deux parts qu'on cesserait absolument de se voir et que toutes relations seraient rompues. C'était plus que la séparation, c'était la brouille.

On fit venir Victor pour lui signifier la décision prise. Il avait eu le temps de s'armer de force et de courage; il s'agissait de montrer qu'il était un homme! Chose étrange, il n'en voulait pas à sa mère, c'était déjà sa nature d'excuser tout chez ceux qu'il aimait; mais ce père qui s'avisait de vouloir veiller sur la pureté de sa fille, que lui Victor savait si peu menacée, ce père lui semblait souverainement injuste et despotique. « Il n'avait pas le droit, écrira-t-il à Adèle, de pénétrer un secret qui n'appartenait qu'à nous seuls! » Il avait donc décidé qu'il garderait vis-à-vis de ce tyran une belle et fière attitude. Il avoua hautement son amour, puis entendit la sentence qui le chassait de son paradis et ne sourcilla pas. Seulement, quand les parents d'Adèle furent partis, quand il resta seul avec sa mère, l'homme s'évanouit, l'enfant reparut, il fondit en larmes. La mère, remuée par la souffrance de son fils bien-aimé, essaya de le consoler. Mais il s'enfuit, s'enferma dans sa chambre, et pleura, pleura tout à son aise, pleura comme la fille de Jephté et sans doute pour la même raison qu'elle. Si Adèle était perdue pour lui, il ne lui restait plus qu'à mourir!

M. et Mme Foucher, rentrés chez eux, semblent avoir évité de s'expliquer nettement sur la démarche qu'ils venaient de faire. Ils annoncèrent simplement à leur fille que toutes relations avec la générale Hugo seraient désormais interrompues et qu'elle cesserait de les venir voir. — Et Victor? — Victor ne reviendrait pas non plus; il refusait de revenir. Ils n'en dirent pas davantage, laissant la pauvre Adèle se livrer aux plus tristes conjectures. Victor ne l'aimait-il plus? Elle ne voulait pas le croire, mais elle vit passer les jours, les semaines, les mois, sans recevoir aucune nouvelle de l'absent. Ses parents tâchèrent de la distraire par des réceptions, des visites, de petites fêtes, et, comme elle était jeune, vivante et gaie, elle les laissait faire et se laissait faire. Il fut même question pour elle d'un autre mariage. Il paraît certain qu'en ce qui la concernait, elle fit tout pour l'écarter. Pouvait-elle désespérer tout à fait, si elle relisait les lettres de Victor, leurs promesses ardentes, leurs engagements sacrés? Il serait bien invraisemblable qu'elle ne les eût pas relues, puisqu'elle les a conservées.

Quant à lui, après le déluge de larmes, il avait vite retrouvé sa vaillance et son énergie. Mourir! à quoi bon mourir? N'avait-il pas voué à son amour sa vie? Donc, il fallait vivre. Sa mère pouvait exiger de lui qu'il renonçât à voir Adèle; mais elle n'obtiendrait pas elle n'obtiendrait jamais qu'il renonçât à l'aimer. Conquérir sa femme, même contre sa mère, ce fut dès lors son idée fixe. Il se rappelait les fermes assurances que, par un singulier pressentiment, il avait mises dans sa dernière lettre, signée, contre son habitude, de son nom tout entier : — « Reçois ici mon inviolable promesse de n'avoir jamais d'autre femme que toi... On peut nous séparer, mais je suis à toi, éternellement à toi! — V. M. Hugo. » —

Quel moyen avait-il de tenir sa promesse? Un seul, le travail. Le travail seul pouvait assurer son indépendance et lui permettre, disons le mot brutal, de gagner assez d'argent, d'abord pour augmenter le bien-être de sa mère, puis pour donner au père d'Adèle le gage qu'il serait en état de nourrir sa femme. Et il se mit à l'œuvre, pour employer son expression, *avec un courage de lion*. Ainsi commença cet infatigable labeur qui va durer toute sa vie; la forge, allumée, ne s'éteindra plus jamais. Depuis le mois de décembre 1819, Victor avait fondé, avec son frère Abel, dans le but de venir en aide à leur mère, une revue bi-mensuelle, *le Conservateur littéraire*. Il y avait pris déjà, dans les premiers numéros, la plus grosse part de la besogne; mais, à partir du mois d'avril, il redoubla de zèle et d'activité. *Le Conservateur littéraire* eut une durée de quinze mois; sur les trois gros volumes dont se compose la collection, Victor, sous huit ou dix signatures, en écrivit bien deux à lui seul. Le jeune journaliste rend compte de tout ce qui intéresse le monde des lettres, livres, poèmes, pièces de théâtre. Il parle, avec une incroyable maturité de jugement, des œuvres de Chateaubriand, d'André Chénier, de Lamennais, de Mme Desbordes-Valmore, de la *Marie Stuart* de Lebrun, des *Vêpres siciliennes* de Casimir Delavigne. En même temps, il s'essaie au roman et donne la première version de *Bug-Jargal*.

Mais la grande affaire du *Conservateur littéraire*, c'était le combat pour la cause monarchique. *Le Conservateur*, la grande revue politique de Chateaubriand, Lamennais et Bonald venait de cesser de paraître. A défaut du vaisseau de haut bord, la petite chaloupe continua vaillamment la bataille. Victor y apportait toute l'ardeur que lui inspirait son amour pour « sa mère vendéenne ». Ses premières poésies furent ses odes royalistes, *la Vendée*, *la Mort du duc de Berry*, *le Rétablissement de la statue de Henri IV*, etc. Rien de plus sincère que cet enthousiasme et rien de plus désintéressé. Une note assez mélancolique du *Conservateur littéraire* remarque que les encouragements officiels — et matériels, qui ne manquent pas à d'autres publications moins dévouées, font totalement défaut aux jeunes combattants; n'importe! leur zèle ne se refroidira pas.

Mais toute cette polémique, bonne à peine pour remplir les heures, laissait au cœur du pauvre Victor le vide. Il ne cessait de penser à Adèle, et il n'avait personne à qui parler d'elle. C'est alors qu'il conçut l'idée d'un roman, *Han d'Islande*, qui lui serait ce confident douloureux et nécessaire. Adèle s'y appellerait Éthel, et Victor, sous le nom d'Ordener, lui adresserait, sur le papier, toutes les paroles d'amour qu'il ne pouvait plus ni lui dire, ni lui écrire. Seulement, elle non plus, avant que le livre fût achevé, elle ne pourrait pas les lire ou les entendre. Alors Victor pensa au *Conservateur littéraire*.

M. Foucher recevait la Revue et il devait lui être difficile de la dissimuler à Adèle. Dans les nombreux travaux de Victor, nous avons omis ses lectures; il avait déterré dans une chronique du XVe siècle l'histoire d'un jeune poète, disciple de Pétrarque, Raymond d'Ascoli, qui, séparé de celle qu'il aimait, préféra se donner la mort. Victor, sur ce jeune désespéré, composa une élégie, *le Jeune Banni*, et, en sa qualité de rédacteur en chef, inséra cette lettre détournée dans le numéro de juillet 1820 du *Conservateur littéraire*. C'était peut-être au moment où l'on parlait du nouveau prétendant à la main d'Adèle. Raymond d'Ascoli écrit à Emma, — et Adèle, le cœur palpitant, put lire ces vers (pas très bons, mais s'en est-elle aperçue?) :

Bientôt... Lis sans retard, lis, ô ma douce amante,
Ces mots qu'en frémissant trace ma main tremblante.
. . . .
J'ose t'écrire! Hélas, à nos ardeurs naissantes,
Qu'eût servi jusqu'ici ce pénible secours?
. . . .
Hier... Te souvient-il, fille douce et modeste,
De cet hier déjà si loin de moi?...
Je souriais, l'amour veillait seul avec nous;
Et toi, dans ta gaîté naïve,
Tu m'appelais ton jeune époux!
. . . .
... Tu verras, rougissante, étonnée,
Un plus heureux hâter ton réveil matinal,
Et, saisissant ta main dans sa main fortunée,
Te conduire au lieu saint. . . . .
Et puis il cachera ton bandeau virginal
Sous la couronne d'hyménée!
Un autre!... ô douleur! ô tourment!
Je t'aimais sans délire et je t'aime avec rage!
Mon Emma, songe à moi! respecte ton serment!

Adèle a respecté son serment, et Victor a donné à Adèle signe de vie, voilà qui est bien; mais il n'a pu en même temps éviter le risque qu'il redoute pardessus tout, le risque d'affliger et d'offenser sa mère. Il est clair que Mme Hugo a saisi, aussi bien qu'Adèle, le sens de cette poésie transparente, et il est certain qu'une scène de reproches et de larmes a dû s'ensuivre et que la dure séparation a dû se faire plus étroite et plus douloureuse entre les amants. C'est encore le bienheureux *Conservateur littéraire* qui réussira à l'adoucir.

M. Foucher, qui était, nous l'avons dit, chef de bureau au Ministère de la Guerre, publia, par chance, vers ce temps-là, un volume intitulé : *Manuel du recrutement*, livre spécial et technique qui n'avait assurément aucune prétention littéraire. Mais notre amoureux ne l'entendait pas ainsi; il s'empressa de faire dans le *Conservateur*, si *littéraire* qu'il fût, un vif éloge du bel ouvrage qu'avait signé le père d'Adèle. Accorder quelque louange à un ancien ami et à un parfait recruteur n'a rien de répréhensible, et Mme Hugo ne pouvait trouver à y redire.

L'article plut assurément; mais M. Foucher, retranché dans sa dignité, crut devoir garder le silence. Par bonheur, la Providence s'en mêla, et voulut bien dans le même temps, donner à la France l'héritier royal qu'elle attendait : le duc de Bordeaux, l'enfant du miracle, naquit. Sur-le-champ Victor fit une ode, l'imprima dans *le Conservateur littéraire* d'abord, puis dans une plaquette tirée à part, et envoya cette plaquette à M. Foucher, avec une dédicace dont on peut croire qu'il soigna les épithètes. Cette fois, le bon M. Foucher ne pouvait, sans manquer à la courtoisie la plus élémentaire, se dispenser de répondre, pas fâché d'ailleurs peut-être de cette obligation d'être poli. Cependant, très correct, il n'écrivit pas à Victor, c'est à Mme Hugo qu'il adressa la lettre suivante :

Paris, 13 octobre 1820.

Madame,

J'avais à remercier M. V. Hugo de son article flatteur sur le *Manuel du recrutement*. J'ai de nouveaux remerciements à lui faire pour le don d'un exemplaire de son ode sur la Naissance du duc de Bordeaux. Ma femme est de moitié dans cette dette, car elle a pris sa bonne part du plaisir que ces vers nous ont fait.

Les passages : *tel un fleuve mystérieux; oui, souris, orphelin*, ont été sentis d'un auditoire qui n'est cependant pas poétique. Vous le savez, personne chez nous ne sait juger les vers.

J'aurai à entretenir ces messieurs de certaines œuvres qui seraient une abondante pâture pour la critique. Je me propose de les voir et de vous renouveler, madame, les assurances de notre respectueux et sincère attachement.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. FOUCHER.

C'était un petit rapprochement, et Victor fut assurément heureux, ne fût-ce que pour une seule et banale visite, de revoir chez lui le père d'Adèle. Mais Adèle, Adèle elle-même, ne la reverrait-il donc jamais? Que faisait-elle? Que pensait-elle? Souffrait-elle comme lui? L'avait-elle oublié? L'aimait-elle encore? A tout prix il voulut le savoir. Son amour avait encore grandi par l'absence et la souffrance; il n'était pas possible que celle qui remplissait sa vie et son âme demeurât ainsi à deux pas de lui et lui fût si longtemps comme une étrangère!

Adèle, en ce temps-là, prenait des leçons de dessin d'une amie, Mlle Duvidal, qui, depuis, devint la femme d'Abel Hugo, le frère aîné de Victor. Mlle Duvidal demeurait dans le quartier, et Victor savait que, presque

tous les matins, Adèle se rendait chez elle seule, en voisine. Au mois de février 1821, il prit un grand parti, brava toutes les défenses, affronta tous les risques, alla rôder le matin autour de la maison d'Adèle, la vit sortir, la suivit, et, quand elle fut à quelque distance, osa l'aborder et lui adresser la parole.

Comment le reçut-elle? Le cœur battant sans nul doute, mais battant de joie encore plus que de crainte. Le fait est qu'elle l'écouta, lui répondit, ne lui défendit pas de revenir. Puis elle accepta, elle écrivit des billets qui bientôt s'allongèrent en lettres.

Ces lettres sont tendres d'abord; elles ne tardent pas à devenir inquiètes et même orageuses. On s'est revu, et c'est un grand bonheur; mais on se revoit hors de la maison paternelle, dans la rue, et c'est un grave péril. Les premiers jours passés, Adèle s'aperçoit vite des risques que court sa réputation de jeune fille à se promener ainsi dans son quartier côte à côte avec un jeune homme. Elle commence par abréger ces rencontres hasardeuses, elle veut un jour les supprimer; Victor désespéré se fâche, et elles recommencent; mais Adèle obtient de les espacer de mois en mois. Par force majeure elles vont d'ailleurs bientôt cesser tout à fait.

LETTRES A LA FIANCÉE

1821

MARS-AVRIL

Samedi (Commencement de mars 1821).

Ta dernière lettre était bien courte, Adèle; tu ne me permets jamais de te voir que peu d'instants, tu ne m'écris que peu de mots; que conclure de là, sinon que me voir t'importune et m'écrire t'ennuie? Cependant, Adèle, je veux m'étourdir sur cette pensée qui me désolerait, je veux croire que si tu cherches tant à abréger les moments que nous passons ensemble, c'est que tu crains d'être vue avec ton mari, et que, si tu m'écris toujours si laconiquement, c'est que tu as pour cela d'autres raisons que je ne devine pas, à la vérité, mais que je n'en respecte pas moins. Je veux tout croire, car autrement que deviendrais-je?

Quand tu me parais froide ou mécontente, je passe des heures à te chercher dans ma tête d'autres motifs que ceux qui sont peut-être les véritables, mais qui me mettraient au désespoir si je les savais tels. Non, mon Adèle, malgré les craintes qui me tourmentent quelquefois quand tu m'abordes avec trop de répugnance ou quand tu me fuis avec trop d'empressement, je me confie toujours aveuglément en toi, et ce ne sera jamais qu'à la dernière extrémité que je croirai n'être plus aimé. Car c'est sur ta constance que sont fondés tous les plans de ma vie, et, si cette base venait à me manquer, que deviendrais-je?

Tu me réitères une demande qui est bien naturelle, et qui pourtant m'afflige chaque fois que tu me la représentes, parce qu'elle me prouve que tu doutes étrangement de moi. Tu me dis que c'est moi qui ai refusé d'aller chez toi il y a un an. J'ai toujours vivement regretté, Adèle, que tu n'aies pas assisté à ce prétendu refus, tu aurais jugé toi-même s'il était possible à un homme d'agir autrement que je ne l'ai fait, et peut-être m'apprécierais-tu mieux aujourd'hui; mais tu n'en as pas été témoin et je ne te reproche rien. Cependant quelqu'un qui aurait confiance en moi serait disposé à croire, même sans l'avoir vu, que si j'ai accepté un pareil malheur, c'est que je ne pouvais faire autrement. Je ne puis tant exiger de toi. C'est seulement un de mes plus forts motifs pour désirer un moment d'entretien avec toi, que le désir de détruire toutes les préventions qu'on a dû t'inspirer contre ton mari. Les lettres ne servent à rien, parce que, même en lisant, tu réponds en toi-même à tout ce que je t'écris, et que je ne suis point là pour répliquer.

Qu'il t'est bien plus facile, Adèle, de te justifier auprès de moi! Tu n'as qu'à me dire que tu m'aimes toujours et tout est oublié.

Tu me dis que tu crois au moins que, si je ne cherche pas à revenir à présent chez toi, c'est que je ne le puis plus. Adèle, ma chère Adèle, si tu crois que je le puisse, indique-moi un moyen quelconque d'y parvenir et, s'il est honorablement possible, je serai trop content de l'essayer. Je serais si heureux de te revoir encore avec l'assentiment de tes parents, de passer près de toi mes soirées, de t'accompagner dans tes promenades, de te conduire partout, de te servir dans tous tes désirs; conçois-tu avec quelle joie j'échangerais contre tant de bonheur ma perpétuelle solitude!

Le grand obstacle est l'éloignement de nos familles. Nos parents se sont en quelque sorte brouillés sans que je sache trop pourquoi *; et il me semble aujourd'hui bien difficile et même impossible de les rapprocher. Vois, réfléchis, peut-être finiras-tu encore par penser qu'il *faut attendre;* et c'est ce qui me désespère. Aussi je veux avant peu être assez indépendant par moi-même pour que les miens n'aient rien à me refuser. Alors, mon Adèle, tu seras à moi, et je veux que ce soit *avant peu;* je ne travaille, je ne vis que pour cela. Tu ne conçois pas avec quelle ivresse j'écris ces mots *tu seras à moi*, moi qui donnerais toute ma vie pour un an, pour un mois de bonheur passé avec ma femme.

* Il ne le sait que trop, mais il ne veut pas accuser sa mère. C'est pour ne pas nommer sa mère qu'il dit *les miens*, qu'il dira une autre fois *ma famille*.

Je ne réponds pas à ce que tu me dis de *mon mépris*, etc. Comment as-tu pu écrire cela? Si tu m'estimais toi-même un peu, me croirais-tu capable d'aimer un être que je mépriserais? Apprécie-toi donc toi-même, songe combien tu es au-dessus, et par l'âme et par le caractère, de toutes les autres femmes, si coquettes et si fausses. Comment n'aurais-je pas, mon Adèle bien-aimée, la plus profonde estime pour toi! Si mon âme et ma conduite ont toujours été pures, c'est ton souvenir, c'est la volonté ferme de rester digne de toi qui m'ont constamment protégé. Adèle, toi que j'ai toujours vue si noble, si modeste, ne te crois pas coupable, je t'en supplie; car il faudrait alors que je me crusse un scélérat, et cependant je n'ai commis d'autre faute que celle de t'aimer, si tu veux que c'en soit une.

Crois-moi, Adèle; si tu m'aimes, c'est peut-être un malheur (pour toi, non pour moi), mais ce ne sera jamais un crime. Il n'y a que la tendresse que je t'ai vouée qui puisse égaler mon respect pour toi.

Adieu, mon Adèle, il est bien tard et le papier me manque. Excuse mon griffonnage. Adieu, je t'embrasse.

Ton fidele mari.

---

16 mars.

J'avais perdu, Adèle, l'habitude du bonheur. J'ai éprouvé en lisant ton trop court billet toute la joie dont je suis sevré depuis près d'un an. La certitude d'être aimé de toi m'a sorti violemment de ma longue apathie. Je suis presque heureux. Je cherche des expressions pour te rendre mon bonheur, à toi qui en es la cause, et je n'en puis trouver. Cependant j'ai besoin de t'écrire. Trop de sentiments me bouleversent à la fois pour que je puisse vivre sans les épancher.

D'ailleurs, je suis ton mari et tu ne peux avoir de scrupules en correspondant avec ton mari. Nous sommes unis d'un lien sacré. Ce que nous faisons est légitime à nos yeux et le sera un jour aux yeux du monde entier. En nous écrivant, nous usons d'un droit, nous obéissons à un devoir.

Aurais-tu d'ailleurs le courage, mon Adèle bien-aimée, de me priver si vite d'un bonheur qui est aujourd'hui tout pour moi? Il faut que nous lisions tous deux mutuellement dans le fond de nos âmes. Je te le répète, si tu m'aimes encore, tu ne dois avoir aucun scrupule à m'écrire, puisque tu es ma femme.

Écris-moi donc, écris-moi souvent. Quand je tiens en mes mains un de tes billets adorés, je te crois près de moi. Ne m'envie pas au moins cette douce illusion. Marque-moi tout ce que tu penses, tout ce que tu fais. Nous vivrons ainsi l'un pour l'autre; ce sera presque comme si nous vivions encore l'un avec l'autre. Je te donnerai également un journal de mes actions, car elles sont telles que tu peux toutes les connaître. Depuis un an, j'ai continuellement agi comme si j'avais été devant toi. Je serais bien heureux, Adèle, si tu pouvais m'en dire autant! Tu me promets, n'est-ce pas, de me parler à l'avenir de tes plaisirs, de tes occupations, d'initier ton mari dans tous tes secrets? Cultive ton talent charmant *, mais que ce ne soit jamais pour toi qu'un talent charmant, jamais un moyen d'existence. Cela me regarde. Je veux que dans la vie, ce soit toi qui aies tout le plaisir, toute la gloire; moi, toute la peine; elle me sera douce, soufferte pour toi. Tu seras mon âme, je serai ton bras.

J'ignore si tu pourras lire tout ce griffonnage. Hélas! tout mon bonheur, à présent, consiste dans une espérance, celle que tu me répondras!

Ton mari.

---

19 mars (1821).

Ton billet m'a profondément affligé. J'avais écrit quelques lignes amères, je les ai brûlées. De quoi ai-je droit de me plaindre? Ta lettre est prodigieusement raisonnable. Moi je t'aimais assez pour en perdre la raison. Je suis un fou, un cerveau brûlé. Je me serais jeté pour toi dans un précipice. Tu m'as arrêté avec une main de glace.

Tu as même eu le courage de me railler. J'ai *éludé* à merveille, selon toi, la demande que tu me faisais. Sais-tu qu'*éluder* veut dire *tromper* et conçois-tu tout ce qu'il y a de mépris dans cette phrase? Moi, te tromper, Adèle!...

Tu vois que nous ne nous connaissons plus. On a élevé un mur de fer entre nous.

Tu ne sais pas, tu ne sauras jamais, Adèle, à quel point je t'ai toujours aimée. A présent que tu vois les choses si raisonnablement, tu ne le comprendrais pas, l'expression t'en semblerait fausse ou ridicule, à toi qui n'as plus pour moi que des expressions d'amitié à demi éteinte. Si tu les connaissais, tu blâmerais sans doute les sacrifices que j'ai faits pour rester dans le même pays, dans la même ville, dans le même quartier que toi. A quoi bon tout cela?

Tu es heureuse sans moi, ai-je jamais voulu autre chose que ton bonheur? De quel droit irais-je donc t'entraîner de force dans mon avenir de tristesse et de malheur? De quel droit irais-je jeter les agitations de ma vie à travers le calme de la tienne? Non, sois heureuse. Pardonne-moi de t'avoir troublée un moment.

Adieu, je ne t'écrirai plus, je ne te parlerai plus, je ne te verrai plus. Il n'y aura que moi de puni, comme

* Adèle dessinait très agréablement.



L'AVEU

il n'y eut que moi de coupable. Cependant, tant que ton bonheur ne sera pas à jamais assuré, je veux vivre, car il faut que si jamais tu as besoin de moi, tu puisses encore me trouver là. Adieu.

---

21 mars.

Si, par impossible, tu avais encore quelque chose à me faire savoir, comme tu n'auras plus d'occasion de me parler, tu pourras m'écrire par la poste, à cette adresse :

A M. Victor Hugo, de l'Académie des Jeux floraux poste restante, *au Bureau général, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Paris.*

Ce vain titre m'aura au moins servi une fois ; grâce à lui, tu seras sûre que ta lettre ne tombera qu'entre mes mains. Je passerai pendant huit jours, du 22 au 30 mars, une fois dans la journée, à la poste. Si dans cet intervalle on ne me remet pas une lettre de toi, c'est qu'alors tu n'auras plus eu rien à me dire.

Adieu, j'aurais peut-être déjà dû cesser de te tutoyer. Je l'aurais dû, mais je ne l'ai pas pu. Adieu.

Vendredi (23 mars).

Un mot de toi, Adèle, a encore changé toutes mes résolutions. Oublie ma dernière lettre comme j'oublie ce que la tienne contenait de douloureux pour moi. N'est-il pas vrai que tu ne me condamnes pas à ne plus te revoir ? Oui, je te reverrai puisque tu veux bien, mon Adèle bien-aimée, persister à m'écrire encore.

J'espère même trouver quelque moyen de concilier ce que tu dois à ton mari et ce que tu dois aux bienséances que tu te fais.

Je t'écrirai plus au long là-dessus, la prochaine fois. Pour le moment je n'ai que le temps de t'écrire quelques mots où je cherche en vain à t'exprimer ma reconnaissance et mon bonheur.

Adieu, mon Adèle adorée. Écris-moi et aime-moi un peu.

Je t'embrasse.

Dimanche (25 mars).

J'ai été désolé, mon Adèle, de n'avoir pu te voir hier matin, comme je l'espérais. Si tu avais reçu sans rien me dire de consolant ma dernière lettre, nous ne nous serions plus revus ; mais tu m'as donné en ce moment-là même une preuve d'affection qui m'a profondément touché, tu as consenti à m'écrire encore. Je voulais reprendre ce que je t'avais écrit dans un instant de colère et de découragement. Tu n'as pas voulu me le rendre et tu as lu ce que j'aurais déjà désiré que tu eusses oublié. Il était donc important que je te visse samedi matin pour effacer l'impression de ce triste billet.

Je t'avais écrit quelques mots que tu trouveras ci-joints. Un contre-temps fâcheux m'a empêché de te les remettre. Pardonne-moi donc ma précédente lettre, comme je te pardonne la douleur que la tienne m'avait causée.

Tu veux bien m'écrire encore : cependant je ne dois pas abuser de ta générosité ; tu t'exposes, m'as-tu dit, à être rencontrée avec moi ; tu crains les yeux de toutes les commères du quartier ; et je voudrais trouver un moyen d'accorder toutes ces misérables convenances avec le bonheur de te voir, auquel je ne puis renoncer. Prononce toi-même. Si tu veux que nous ne nous voyions plus qu'une fois toutes les semaines, tous les quinze jours, tous les mois même... je t'obéirai, et cette pénible obéissance sera la plus grande preuve que je puisse te donner d'un attachement sans bornes. Alors nous nous écririons chaque fois que nous nous verrions, et tu me parlerais beaucoup de toi, car c'est le seul sujet qui puisse m'intéresser.

Quant à revenir chez toi, je n'en vois pas de moyen possible, à présent du moins. Ma famille est ambitieuse pour moi comme je suis ambitieux pour toi. Un jour, j'espère que si je parviens à être son soutien, si je lui donne du repos et de la fortune, elle me permettra d'être heureux ; autrement, j'aurais ma volonté. Alors, Adèle, tu seras à moi. Voilà mon unique espérance. Ceux qui voudraient m'enlever à toi ignorent que sans elle je ne serais rien.

Adieu, mon Adèle, tâche de répondre en détail à ma lettre et arrange tout dans ton intérêt, auprès duquel le mien n'est rien.

Ton fidèle mari.

Je t'ai vue aujourd'hui à Saint-Sulpice et chez M. Leymerie. J'allais dans une maison d'où je t'ai vue un jour danser.

Jeudi, à 1 heure du matin (23 mars).

Encore un mot, de grâce, mon Adèle. Sais-tu que je me résigne bien difficilement à rester un mois sans te parler, un mois éternel? Permets-moi du moins cette consolation de te voir encore une fois avant une si longue absence.

D'ailleurs, puis-je être un long mois tout entier sans te remercier du don charmant que tu me fais, en même temps que tu m'imposes une bien cruelle obligation. Je ne sais, mon Adèle adorée, quelle expression employer pour te peindre ma joie en recevant ce gage de notre éternelle union. J'ai fait mille extravagances. Ces cheveux sont à toi, mon Adèle, c'est une partie de toi-même que je possède déjà! Comment te payer de tout ce que tu fais pour moi? Je n'ai qu'une misérable vie, mais elle t'apppartient, c'est encore bien peu de chose. Fais donc de moi tout ce que tu voudras, je suis ton mari et ton esclave.

Cependant, je commence, diras-tu, par te désobéir; Adèle, songe qu'il faudra ensuite attendre tout un mois. Un mois! Dieu! quinze jours n'auraient-ils pas suffi? Quinze jours sont déjà si longs! Je t'en supplie, réfléchis et tâche de m'annoncer, le 28 avril, qu'à l'avenir nous nous verrons tous les quinze jours; j'obéirai pour le triste mois d'avril, puisque l'arrêt est porté; mais tâche que, cette épreuve passée, l'obéissance ne soit plus si dure.

Adèle, je le vois, je suis plus égoïste que je ne croyais; cependant, songe à la longueur d'un mois. Que deviendrais-je en ton absence, grand Dieu, si je ne pouvais presser sur mon cœur cette boucle de cheveux qui ne me quittera plus.

Adieu, ma femme, ma bien-aimée Adèle, pardonne-moi de t'avoir écrit. Je t'embrasse tendrement.

Ton mari fidèle.

V.-M. Hugo.

Dans le cas où, ce qu'à Dieu ne plaise, nos relations éprouveraient quelque obstacle, tu peux écrire en toute sûreté à l'adresse que je t'ai donnée. Adieu pour ce grand mois.

Songe surtout qu'il me faudra, le 28 avril, une longue lettre, une espèce de journal de toutes tes pensées, de toutes tes actions. Adieu.

---

26 avril.

Sais-tu, Adèle, te rappelles-tu que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour qui a décidé de toute ma vie? C'est le 26 avril 1819, un soir où j'étais assis à tes pieds, que tu me demandas mon plus grand secret, en me promettant de me dire le tien. Tous les détails de cette enivrante soirée sont dans ma mémoire comme si c'était d'hier, et cependant depuis il s'est écoulé bien des jours de découragement et de malheur. J'hésitai quelques minutes avant de te livrer toute ma vie, puis je t'avouai en tremblant que je t'aimais, et après ta réponse, mon Adèle, j'eus un courage de lion. Je m'attachai avec violence à l'idée d'être quelque chose pour toi, tout mon être fut fortifié, je voyais enfin au moins une certitude sur la terre, celle d'être aimé. Oh! dis-moi que tu n'as pas oublié cette soirée, dis-moi que tu te la rappelles. Je ne vis au bonheur et au malheur que depuis ce moment-là. N'est-il pas vrai, mon Adèle bien-aimée, que tu ne l'as point oubliée?

Eh bien, par une fatalité bizarre que j'admire dans mes moments d'humeur contre Dieu (pardonne), ce fut précisément cet anniversaire de mon bonheur, permets-moi de dire du tien, qui fut choisi pour tout renverser: c'est le 26 avril 1820 que nos familles apprirent ce que nul n'avait le droit de lire dans nos âmes, excepté nous. C'est d'un 26 avril que dataient mes espérances, c'est d'un 26 avril que data mon désespoir; je n'ai eu qu'une année de bonheur et voici la seconde année de malheur qui commence. Arriverai-je à la troisième?

Tu ne sais pas, Adèle, et c'est un aveu que je ne puis faire qu'à toi, tu ne sais pas que, le jour où il fut décidé que je ne te verrais plus, j'ai pleuré! oui, pleuré véritablement, comme je n'avais point pleuré depuis dix ans, comme je ne pleurerai sans doute plus. Je supportai une discussion pénible, j'entendis même l'arrêt de notre séparation avec un visage d'airain; puis, quand tes parents furent partis, ma mère me vit pâle et muet, elle devint plus tendre que jamais, elle essaya de me consoler; alors je m'enfuis et, quand je fus seul, je pleurai amèrement et longtemps.

J'étais resté impassible et glacé tant que je n'avais vu dans ma séparation de toi que la nécessité de mourir; mais lorsqu'un peu de réflexion m'eut démontré que mon devoir était de te conserver un défenseur tant que tu pourrais en avoir besoin, je pleurai comme un lâche, et je n'eus plus la force de considérer de sang-froid l'obligation de vivre loin de toi, et de vivre.

Depuis ce jour, je ne respire, je ne parle, je ne marche, je n'agis qu'en pensant à toi. Je suis comme dans le veuvage; puisque je ne puis être près de toi

il n'y a plus de femme au monde pour moi que ma mère; dans les salons où j'ai été jeté, on me croit l'être le plus froid qu'il y ait, nul ne sait que j'en suis le plus passionné.

Ces détails ne peuvent t'ennuyer, je rends compte de ma conduite à ma femme; je serais bien heureux si tu pouvais me dire les mêmes choses de toi.

Je t'ai vue ce matin et ce soir; il fallait bien que je te visse pour qu'un tel anniversaire ne passât pas sans quelque joie. Ce matin, je n'ai pas osé te parler, tu m'as tout défendu avant le 28; je respecte ton ordre, mais il m'a bien affligé. Adieu pour ce soir, mon Adèle, la nuit est avancée, tu dors et tu ne songes pas à une boucle de tes cheveux que, chaque soir, avant de s'endormir, ton mari presse religieusement sur ses lèvres.

---

27 avril.

A la tristesse qui, depuis un an, est devenue ma seconde nature, il se joint depuis quelques jours une fatigue, un épuisement de travail qui me jette, par intervalles, dans une apathie singulière. Je n'ai de plaisir qu'à t'écrire. Alors tout mon embarras est de trouver des mots qui rendent mes idées et mes émotions. Tu dois trouver quelquefois, Adèle, le langage de mes lettres bizarre; cela tient aux difficultés que j'éprouve à t'exprimer, même imparfaitement, ce que je sens pour toi.

J'attends de toi une longue, très longue lettre qui me récompense de mon mois d'attente, un journal détaillé où tu m'inities au secret de toutes tes actions, de toutes tes pensées; je t'aurais écrit aussi de mon côté, jour par jour, si j'avais été aussi sûr de ne pas t'ennuyer que tu es sûre de m'intéresser. Au reste, mon journal quotidien se réduirait à ces mots: J'ai pensé à toi tout le jour dans mes occupations, toute la nuit dans mes songes.

Que te dirais-je de plus? Que je t'ai vue deux fois à Saint-Sulpice seule, et que deux fois tu m'as refusé la permission que le bon Dieu semblait nous donner de passer une heure ensemble? Que je t'ai rencontrée un soir près de ta porte et que le seul de nous deux qui ait reconnu l'autre, c'est moi? Que je t'ai vue au Luxembourg le 23 avril et que j'ai réfléchi amèrement que, le 23 avril 1820, je t'avais donné le bras pour la dernière fois?

Te dirai-je combien de fois, le soir, en revenant de mes promenades solitaires, je me suis arrêté à l'extrémité de la rue d'Assas, devant la lumière de ta fenêtre? Combien de fois j'ai pensé, en revoyant les nouvelles feuilles, aux heures que nous passions ensemble dans ton jardin; si tu t'asseyais, c'était près de moi, si tu marchais, ton bras s'appuyait sur le mien; ta main ne fuyait pas ma main, nos regards se rencontraient toujours, et, si j'osais quelquefois te presser sur mon cœur, tu ne me repoussais qu'en souriant. Adèle, Adèle, voilà tout ce que j'ai perdu!

Je suis trop agité de ces souvenirs pour continuer, brisons là. Je reprendrai ce soir.

Minuit.

Ainsi, dans quelques heures, Adèle, je te verrai, je te parlerai, je recevrai une lettre de toi; ces heures vont passer bien lentement, plus lentement encore peut-être que l'éternel mois d'avril. Dis-moi, mon aimée, t'a-t-il semblé aussi long qu'à moi, ce mois d'isolement? As-tu songé, comme moi, avec délices au 28 avril? Hélas! pourvu que tu y aies quelquefois pensé avec plaisir, c'est tout ce que j'ose espérer.

Du moins, tu as sans doute adouci la rigueur excessive de ta première décision, tu as eu pitié de moi. Nous nous verrons désormais une fois par semaine, n'est-il pas vrai? et tu tâcheras que nous puissions passer quelque temps ensemble. Tu ne sais pas ce dont je me flatte en ce moment-ci même, peut-être follement? c'est que demain tu n'auras pas le courage de me quitter aussi vite qu'à l'ordinaire. Nous pourrons entrer un instant dans le jardin des Bains, qui est désert, poür que ton bras repose encore une fois sur le mien, pour que je puisse te contempler à mon aise, bonheur dont il y a si longtemps que je n'ai joui. N'est-ce pas, Adèle, que tu ne me refuseras pas?

Je suis un fou! Tu ne me regarderas seulement pas, tu me donneras en cachette un billet que tu auras écrit à regret, tu m'adresseras à peine trois paroles, comme un ange qui parlerait à un diable, et tu disparaîtras sans que j'aie eu la force de t'adresser une prière pour obtenir un moment d'entretien, prière que tu te ferais un bonheur de prévenir, si tu pouvais m'aimer comme je t'aime.

Vois, Adèle, le hasard ou mon bon génie s'intéressent plus à moi que toi; tu m'avais interdit de te voir tout ce mois-ci; eh bien, ils m'ont plusieurs fois conduit près de toi malgré toi. C'est ainsi que le 16 juillet dernier, je te rencontrai au bal de Sceaux. J'avais à plusieurs reprises opiniâtrément refusé d'y aller; enfin je cédai à l'importunité, ou plutôt aux conseils de mon bon ange, qui me conduisit ainsi à mon insu vers celle que je cherchais partout. Tu parus contrariée de me voir, et moi, j'eus toute la soirée le cruel bonheur de te voir danser avec d'autres. Tu vois, Adèle, que je t'aime plus que tu ne m'aimes; car, pour tout au monde, je n'aurais pas voulu danser. Nous partîmes du

bal avant toi. J'étais bien fatigué, cependant je voulus revenir à pied, espérant que la voiture où tu reviendrais nous atteindrait; en effet, une demi-heure après, je vis passer un fiacre où je crus te reconnaître, croyance qui me dédommagea de la poussière et de la fatigue de la route.

Adèle, pardonne-moi, je t'ennuie; mais m'aimes-tu ainsi? Permets-moi de te parler de mon dévouement, je n'ai en perfection que le mérite de bien t'aimer. Adieu. Je suis pourtant bien reconnaissant de tout ce que tu fais pour moi.

Adieu, mon Adèle adorée, pour peu de temps sans doute. Dors tranquille, et souffre que je t'embrasse bien tendrement, mais bien innocemment.

Ton mari.

Le rendez-vous du 28 avril, dont Victor se promettait tant de bonheur, devait être pour bien longtemps le dernier; les amoureux, à partir de ce jour, allaient cesser de se voir, cesser même de s'écrire. Non qu'ils eussent été découverts et de nouveau séparés par ordre. Mais Mme Hugo, dont la santé était, depuis plusieurs mois, chancelante, tomba gravement malade dans les premiers jours de mai, et Victor, de ce moment, ne quitta plus le chevet de sa mère.

Le mal, avec des alternatives de mieux et de pire, dura pendant deux mois. Mme Hugo mourut le 27 juin 1821.

II

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1821

La mort de sa mère fut pour Victor une immense douleur. Sa « faculté d'aimer », dont il parle quelque part dans ses lettres, avait un premier besoin, la famille, et l'adoration qu'il avait vouée à sa mère lu avait donné cet aliment nécessaire, avec la douceur infinie de se sentir aussi infiniment aimé par elle. Il avait été deux fois son enfant, il était maintenant deux fois orphelin. Éloigné de son père pour le moins indifférent, froidement traité par ses frères que sa supériorité offusquait, séparé d'Adèle qu'on lui refusait, il se sentit seul au monde.

Son accablement fut porté au comble par un incident douloureux ; l le racontera dans une de ses lettres, nous ne ferons que l'indiquer ici. Le 29 juin, le soir même de l'enterrement de sa mère, ne pouvant supporter la solitude de sa maison vide, il sortit, et, d'instinct, vint errer, comme il le faisait souvent, aux alentours de l'hôtel Toulouse. Les fenêtres étaient illuminees, c'était la fête de M. Foucher, il y avait bal au logis. Victor connaissait les êtres, il monta au second étage, entra dans une pièce déserte d'où un vasistas donnait sur la salle de bal, et, de là, put voir Adèle qui dansait et qui riait.

Plus tard elle lui prouva qu'on lui avait absolument caché la vérité et lui certifia que, si elle eût été avertie de sa présence, elle aurait tout bravé, tout laissé là pour aller pleurer avec lui. Mais sur le moment ce nouveau coup l'acheva. Était-ce vrai ? était-ce possible ? Adèle l'oubliait à ce point ! Adèle ne l'aimait donc plus !

Auprès de ces poignantes angoisses les soucis matériels sont peu de chose, mais ils ne manquèrent pas non plus à l'orphelin. De sa résidence de Blois, le général Hugo l'informa qu'il consentirait à lui faire une pension, mais à la condition que le jeune poète se résoudrait à suivre une carrière plus sûre que la carrière des lettres. Victor avait devant lui tout au plus de quoi vivre quelques semaines. Il répondit à son père qu'il le remerciait de ses bonnes intentions, mais qu'il tâcherait de se suffire à lui-même.

Ce fut là, dans son existence à peine commencée, la seconde crise de désespoir, et plus grave que la première. Mais, cette fois encore, il ne voulut pas désespérer, il ne désespéra pas. C'est à de telles épreuves que se trempent les fortes âmes. Non, il ne renoncerait pas à la poésie, il ne renoncerait pas à son amour ! Il travaillerait encore plus qu'il n'avait travaillé, voilà tout. Il accepta vaillamment la pauvreté, il accepta ces grandes et petites misères que, dans son roman *les Misérables*, il fera subir à Marius, et, comme Marius, il s'en trouva *grandi*.

Du côté d'Adèle, pour l'obtenir de ses parents, et peut-être à présent pour la reconquérir elle-même, il y aurait sans doute de bien autres difficultés à vaincre, un bien plus grand effort à faire ; mais, là, il aurait pour lui une force de plus : avec sa volonté, il aurait son amour.

Avant tout, il s'agissait, pour se rapprocher d'elle, de renouer avec les siens. Mais ceux-ci ne paraissaient guère disposés à s'y prêter.

M. Foucher avait dû faire aux fils de son ancienne amie une visite de condoléance, et Victor s'était hâté de lui rendre cette visite ; mais on ne lui avait pas laissé voir Adèle. M. Foucher lui avait même insinué qu'il ferait bien, pour se distraire, de s'absenter de Paris. On sait que lui-même il louait chaque année pendant l'été un pied-à-terre à la campagne, d'ordinaire dans la banlieue. Mais ce ne seraient pas deux ou trois lieues qui arrêteraient Victor ; le père alla, cette fois, s'installer avec sa femme et sa fille à Dreux, à vingt-cinq lieues — et à vingt-cinq francs de Paris.

Il partit le 15 juillet. Le 16, Victor se mettait en route et, en trois étapes, arrivait le 19 à Dreux. Il avait fait le chemin à pied.

Le lendemain, il alla errer par la ville et, comme la ville n'est pas grande, il ne tarda pas à rencontrer M. Foucher se promenant avec Adèle. Ici le drame tourne à la comédie. Il ne les aborda pas, mais il fit tenir aussitôt à M. Foucher une lettre. Elle est d'une

haute invraisemblance, cette lettre, et le mensonge y devient presque touchant par sa candeur. Elle débute ainsi :

« Monsieur, — J'ai eu le plaisir de vous voir aujourd'hui, ici même, à Dreux, et je me suis demandé si je rêvais !... »

Là-dessus, pour expliquer « le plus bizarre de tous les hasards », il raconte qu'il est venu invité par un de ses amis habitant entre Dreux et Nonancourt ; seulement, cet ami, par une fatalité inouïe, était part l'avant-veille pour Gap ! Lui Victor, il voudrait bien repartir sur-le-champ pour Paris ; mais il est si connu à Dreux ! il a reçu des invitations, pris des engagements... « Ce qu'il y a de singulier, c'est que je n'ai quitté Paris qu'avec beaucoup de répugnance. Le désir que vous m'aviez montré de me voir absent pendant quelque temps a beaucoup contribué à me décider. Votre conseil a singulièrement tourné. »

La lettre se termine cependant par un cri sincère :

« Je ne serais pas franc si je ne vous disais que la vue inespérée de mademoiselle votre fille m'a fait un vif plaisir. Je ne crains pas de le dire hautement, je l'aime de toute la force de mon âme et, dans mon abandon complet, dans ma profonde douleur, il n'y a que son idée qui puisse encore m'offrir de la joie. »

L'excellent M. Foucher dut sourire devant cette accumulation de merveilleuses coïncidences. Mais que faire vis-à-vis d'un amoureux si tenace et d'un marcheur si déterminé ? Il fallait décidément prendre au sérieux ce jeune homme.

Il le fit venir et eut avec lui une explication en présence de sa fille.

Victor lui demanda résolument la main d'Adèle.

Il peignit naturellement en beau sa situation si terriblement précaire. Il dit qu'il avait devant lui bien assez d'argent pour attendre les événements ; qu'il avait commencé un roman dans le goût de Walter Scott, dont il comptait tirer des sommes ; qu'à raison des services rendus il avait des promesses formelles pour avoir dans un délai prochain une place ou une pension. Pour ce qui était du consentement de son père, si on ne voulait pas trop brusquer les choses, il était sûr de l'obtenir.

Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'au contraire il doutait fort de ce consentement du général, que dominait une influence féminine hostile ; ce qu'il ne dit pas, c'est que, s'il avait tous les droits possibles à une pension du gouvernement royal, il était d'humeur trop fière pour savoir faire valoir ces droits incontestables. Pour le présent, il ne tenait qu'à une chose : gagner du temps. Il comptait que sa persévérance et son énergie feraient le reste.

M. Foucher, convaincu à demi, mais profondément touché de tant de vaillance et gagné d'ailleurs par les instances de sa fille, consentit à recevoir de nouveau Victor dans sa maison. Les fiançailles ne seraient pourtant pas officielles et déclarées. On attendrait pour cela que la position de Victor fût plus nettement et plus sûrement établie. Jusque-là, les jeunes gens se verraient toutes les semaines, mais pas seuls ; on se rencontrerait au Luxembourg ; on irait au spectacle en famille. Cet arrangement provisoire allait créer une situation assez fausse ; mais Victor fut trop heureux de l'accepter. — On n'avait plus que faire à Dreux, tout le monde revint à Paris.

La correspondance qui reprit ne fut d'abord, hélas, qu'avec le père. Victor n'y peut plus guère manifester l'ardeur de son amour ; il y montre du moins la fermeté de son caractère. Il écrit à M. Foucher :

... Le plus cher de nos intérêts, n'est-ce pas ? c'est le bonheur de mademoiselle votre fille. Si elle peut être heureuse sans moi, je serai le premier à me retirer, quoique l'espérance d'être un jour uni à elle soit ma seule espérance. En tout cas, je n'arriverai jamais au bonheur, s'il m'est donné d'y arriver, que par des voies larges et droites ; je ne veux point qu'elle ait à rougir de son mari. Je crois sans présomption que j'y arriverai, parce qu'une volonté ferme est bien puissante. Quel que soit le résultat de mes efforts, si l'obtenir est nécessaire à mon bonheur et à ma vie, la mériter suffit à ma conscience. — (Lettre du 28 juillet.)

... Un petit échec n'abat pas un grand courage. Je ne me dissimule ni les incertitudes, ni même les menaces de l'avenir ; mais j'ai appris d'une mère forte qu'on peut maîtriser les événements. Bien des hommes marchent d'un pas tremblant sur un sol ferme : quand on a pour soi une conscience tranquille et un but légitime, on doit marcher d'un pas ferme sur un sol tremblant. (Montfort-l'Amaury, 3 août.)

A la fin de ce mois d'août, Victor est au château de son ami, le jeune duc de Rohan ; mais sa sauvagerie ne l'y laisse pas séjourner longtemps. Il écrit à M. Foucher :

... Madame la duchesse de Berry, qui est à Rosny, doit venir visiter le château dans quelques jours. M. de Rohan voudrait me retenir au moins jusque-là ; mais je me défie de sa bienveillance. Je ne veux pas que ma position particulière m'expose à devenir le client d'un homme dont ma situation sociale me permet d'être l'ami. J'aime le duc de Rohan pour lui, pour sa belle âme, pour ses nobles manières, mais non pour les services matériels qu'il peut me rendre.

Et sur ce, Victor revient à Paris, où la grande attraction l'appelle.

Les fiancés se revoient assez fréquemment en septembre. Mais bientôt ces entrevues surveillées ne suffisent plus à Victor. Il obtient d'Adèle quelques rencontres au dehors, et la douce correspondance directe se renoue entre eux.

1821

OCTOBRE-DÉCEMBRE

Vendredi 5 octobre.

Je t'avais écrit une longue lettre, Adèle; elle était triste, je l'ai déchirée. Je l'avais écrite parce que tu es le seul être au monde auquel je puisse parler si intimement de tout ce que je souffre et de tout ce que je crains. Mais elle t'aurait fait peut-être quelque peine, et je ne t'affligerai jamais volontairement de mes afflictions. Je les oublie toutes d'ailleurs quand je te vois. Tu ne sais pas, tu ne conçois pas, mon Adèle, combien mon bonheur est grand de te voir, de t'entendre, de te sentir près de moi! Maintenant qu'il y a deux jours que je ne t'ai vue, je n'y pense qu'avec une ivresse en quelque sorte convulsive. Quand j'ai passé un instant près de toi, je suis bien meilleur; il y a dans ton regard quelque chose de noble, de généreux qui m'exalte; il me semble, quand tes yeux se fixent sur les miens, que ton âme passe dans la mienne. Alors, oh! alors, ma bien-aimée Adèle, je suis capable de tout, je suis grand de toutes tes douces vertus.

Combien je voudrais que tu pusses lire tout ce qu'il y a en moi, que ton âme pût pénétrer dans la mienne comme ton sourire pénètre dans tout mon être! Si nous étions seuls ensemble seulement une heure, Adèle, tu verrais combien je serais à plaindre si je n'avais le plus grand des bonheurs et la plus douce des consolations dans l'idée d'être aimé de toi.

Je t'avais écrit toutes mes peines sans réfléchir que je t'écrivais des choses qui ne peuvent qu'être dites, et dites à toi seule... Je m'aperçois que je retombe dans les réflexions qui m'ont fait déchirer ma première lettre. Songe, mon Adèle, que tout cela n'est rien : quand j'ai eu quelques instants l'indicible bonheur de te voir, qu'importe que le reste de mes journées soit sombre; et, quand je t'aurai enfin conquise, ma bien-aimée Adèle, que seront les années d'épreuves qui me semblent maintenant si longues et si amères?

Adieu, écris-moi et multiplie le plus possible, je t'en supplie, nos courtes entrevues. C'est absolument ma seule consolation, car je ne pense pas que tu me fasses l'injure de croire que les jouissances de l'amour-propre et les triomphes de l'orgueil soient quelque chose pour moi. Toi seule es toute ma joie, tout mon bonheur, toute ma vie. Je ne vaux rien que par toi et pour toi. Tu es pour moi tout ton sexe, parce que tu m'offres l'ensemble de tout ce qu'il y a de parfait.

Adieu, ma bien chère Adèle; je t'embrasse bien tendrement et bien respectueusement.

Ton fidèle mari.

(15 octobre).

Quelle lettre tu m'as écrite, Adèle! Tu as semblé toi-même en me la remettant, prévoir et regretter l'effet qu'elle devait produire sur moi. Aussi ne me plaindrai-je pas. Je n'y aurais même pas répondu, de peur de t'affliger de la peine que tu m'as faite, s'il ne s'agissait de te rassurer et de me rassurer moi-même. A quoi d'ailleurs mon temps peut-il être mieux employé qu'à t'écrire? A quel devoir plus important, à quel plaisir plus grand pourrais-je le consacrer?

Sais-tu, mon Adèle, que deux mots de ta lettre m'ont bouleversé et que j'aurais donné tout le sang de mes veines pour en avoir sur l'heure l'explication? Quelle était ta pensée quand tu as écrit cette phrase, cette phrase insupportable, où tu sembles dire que *ta réputation n'est point sans tache, ni ta conscience sans reproche?* Parle, oh! parle ici, dis toute ta pensée à celui qui donnerait le bonheur de sa vie pour te procurer un moment de plaisir, un éclair de joie; ne me cache rien de la vérité, quelle qu'elle soit; tu sais si jamais je t'ai rien caché de mon âme. Écoute, je vais

te donner l'exemple de cette confiance illimitée que tu me dois, je vais te dire quel affreux soupçon, quelle intolérable idée, cette cruelle phrase a fait naître en moi. Réponds-moi, mon Adèle, ma bien-aimée, mon Adèle, réponds-moi comme tu répondrais à Dieu; aie pitié de moi, si par bonheur je ne sais quel démon de jalousie m'égare; songe que je me suis roulé toute la nuit dans une insomnie brûlante, tantôt m'accusant d'avoir si légèrement conçu une alarme injurieuse pour toi, tantôt voyant le soupçon grandir et s'accroître dans mon cœur de toute l'immensité, de toute la jalousie de ma tendresse pour toi. Déclare-moi avec cette sincérité qui est dans ta belle âme toute l'inexorable vérité; enfin, réponds *oui* ou *non* à cette question, dussé-je en mourir : *N'en as-tu jamais en aucun temps aimé un autre que moi?*

Oh! mon Adèle, si en lisant cette phrase, ton cœur pouvait se soulever d'indignation, si tu pouvais dans ta candeur et dans ta colère me répondre *non!* avec quelle joie, avec quel indicible ravissement, je voudrais baiser la poussière de tes pieds en reconnaissant combien je suis insensé et coupable d'avoir pu interpréter un moment si mal une de tes lettres et te soupçonner, toi, l'être que je respecte, que j'admire, que j'estime, que j'aime le plus au monde! Oh! dis-moi, mon Adèle, n'est-il pas vrai que tu n'as jamais aimé que moi?

Hélas! Dieu m'est témoin que, depuis mon enfance, tu es mon unique pensée. Aussi profondément que je descende dans mon souvenir, j'y rencontre ton image. Absente, présente, je t'ai toujours aimée, et c'est parce que j'ai voulu en tout temps te rendre un culte aussi pur que toi que je suis resté inaccessible à ces tentations, à ces séductions auxquelles l'immorale indulgence du monde permet à mon sexe et à mon âge de succomber.

En y réfléchissant, Adèle, en songeant à tout ce qu'il y a de chaste et d'angélique dans ton être, je pressens que mes alarmes sont chimériques. Cependant je te les ai dites parce que je dois tout te dire, et d'ailleurs, s'il faut t'avouer toute ma faiblesse, je voudrais que tu fusses assez bonne pour me rassurer toi-même et répondre à ma question. Car enfin, quels seraient ces *reproches*, cette *tache* dont tu me parles? Peut-être (et pourquoi ne serais-je pas aussi ingénieux à me rassurer qu'à me tourmenter?), peut-être n'est-ce qu'à cause de moi que ta conscience d'ange s'alarme et croit ta réputation ternie par les soins que je t'ai rendus. Si cela était, ma bien chère Adèle, ce serait moi, et non toi, qui serais coupable. Toute la faute m'appartiendrait et, si l'un de nous était indigne de l'autre, ce serait moi. Comment oses-tu donc me dire que tu me voudrais une épouse plus *digne* de moi?

Grand Dieu, Adèle! et qui suis-je près de toi? Oh! je t'en supplie, et je voudrais que tu fusses là, car je m'agenouillerais devant toi comme devant une divinité, apprécie-toi mieux toi-même. Si tu savais combien tu es au-dessus de toutes celles de ton sexe, si tu pouvais te voir toi-même moralement, connaître comme moi toute la noblesse, toute la simplicité, toute la grandeur de ton caractère, tu ne me souhaiterais pas, dans tes plus grands vœux pour mon bonheur, une autre femme que toi. C'est moi, Adèle, qui suis bien loin de ta hauteur; tous mes efforts tendent à m'élever jusqu'à toi, et, si jamais j'ai paru ambitieux de gloire, ce n'était que par habitude de rapporter tous mes désirs à toi; si jamais j'ai cherché à attacher quelque illustration à mon nom, c'est que je pensais que tu le porteras un jour.

Va, crois un peu plus en toi-même; je voudrais que l'univers entier sût que je t'aime, qu'un regard de toi m'est plus précieux que toutes les gloires et que je consentirais volontiers à voir tout mon sang couler goutte à goutte, si cela pouvait épargner une larme à tes yeux. Que ne puis-je te prouver ma tendresse par actions et non par paroles! Va, sois tranquille, tu es bien au-dessus de toutes les femmes dans la sphère des idées de vertu et de générosité; leurs têtes ne vont pas même à tes pieds.

Que ta conscience ne te reproche pas un baiser ou une lettre, seules consolations de ton mari orphelin et abandonné à ses propres forces; ne crains rien pour ta réputation, elle m'est plus chère que ma vie, et, pour qu'elle cessât d'être pure comme toi, il faudrait que je fusse un misérable lâche, ce qui ne sera jamais.

Adieu, tu es à moi comme ma vie.

Cette nuit (20 octobre).

Cette lettre est bien importante, Adèle; car c'est de l'impression qu'elle produira sur toi que désormais tout dépend entre nous. Je vais essayer de rallier quelques idées calmes, et ce n'est, certes, pas le sommeil que j'aurai à combattre cette nuit. — Je vais avoir avec toi une conversation grave et intime, et je voudrais que ce pût être de vive voix, car je pourrais avoir sur-le-champ ta réponse (que je vais attendre avec bien de l'impatience), et épier moi-même sur tes traits l'effet que te produiraient mes paroles, effet décisif pour notre avenir à tous deux.

Il est un mot, Adèle, que nous paraissons jusqu'ici avoir peur de prononcer, c'est le mot *amour;* cependant, ce que j'éprouve pour toi est bien l'*amour* le plus véritable; il s'agit de savoir si ce que tu ressens pour moi est aussi de l'*amour.* Cette lettre éclaircira ce doute sur la solution duquel repose toute ma vie.

Ecoute, il y a au-dedans de nous un être immatériel, qui est comme exilé dans notre corps auquel il doit survivre éternellement. Cet être d'une essence plus pure, d'une nature meilleure, c'est notre âme. C'est l'âme qui enfante tous les enthousiasmes, toutes les

affections, qui conçoit Dieu et le ciel. Je prends les choses de haut, mais il le faut pour être parfaitement compris; que ce style ne te semble pas singulier, nous parlons de choses qui exigent un langage simple, mais élevé. Je poursuis. L'âme, si au-dessus du corps auquel elle est liée, resterait sur la terre dans un isolement insupportable, s'il ne lui était permis de choisir en quelque sorte parmi toutes les âmes des autres hommes une compagne qui partage avec elle le malheur dans cette vie et le bonheur dans l'éternité. Lorsque deux âmes, qui se sont ainsi cherchées plus ou moins longtemps dans la foule, se sont enfin trouvées, lorsqu'elles ont vu qu'elles se convenaient, qu'elles se comprenaient, qu'elles s'entendaient, en un mot qu'elles étaient pareilles l'une à l'autre, alors il s'établit à jamais entre elles une union ardente et pure comme elles, union qui commence sur la terre pour ne pas finir dans le ciel. Cette union est l'*amour*, l'amour véritable, tel à la vérité que le conçoivent bien peu d'hommes, cet amour qui est une religion, qui divinise l'être aimé, qui vit de dévouement et d'enthousiasme, et pour qui les plus grands sacrifices sont les plus doux plaisirs. C'est l'amour tel que tu me l'inspires, tel que tu le sentiras certainement un jour pour un autre que moi, si, pour mon malheur éternel, tu ne l'éprouves pas à présent pour moi. Ton âme est faite pour aimer avec la pureté et l'ardeur des anges; mais peut-être ne peut-elle aimer qu'un ange, et alors je dois trembler.

Le monde, Adèle, ne comprend pas ces sortes d'affections qui ne sont l'apanage que de quelques êtres privilégiés de bonheur comme toi, ou de malheur comme moi. L'amour, pour le monde, n'est qu'un appétit charnel, ou un penchant vague que la jouissance éteint et que l'absence détruit. Voilà pourquoi tu as entendu dire, par un étrange abus de mots, que les *passions* ne duraient pas. Hélas! Adèle, sais-tu que *passion* signifie *souffrance?* Et crois-tu, de bone foi, qu'il y ait quelque *souffrance* dans ces amours du commun des hommes, si violents en apparence, si faibles en réalité. Non, l'amour immatériel est éternel, parce que l'être qui l'éprouve ne peut mourir. Ce sont nos âmes qui s'aiment et non nos corps.

Ici, pourtant, remarque qu'il ne faut rien pousser à l'extrême. Je ne prétends pas dire que les corps ne soient pour rien dans la première des affections. Le bon Dieu a senti que, sans l'union intime des corps, l'union des âmes ne pourrait jamais être intime, parce que deux êtres qui s'aiment doivent vivre en quelque sorte en commun de pensées et d'actions. C'est là un des motifs pour lesquels il a établi cet attrait d'un sexe vers l'autre, qui montre seul que le mariage est divin. Ainsi, dans la jeunesse, l'union des corps concourt à resserrer celle des âmes qui, toujours jeune et indissoluble, raffermit à son tour, dans la vieillesse, l'union des corps, et se perpétue après la mort.

Ne t'alarme donc pas, Adèle, sur la durée d'une passion qu'il n'est plus au pouvoir de Dieu même d'éteindre. Je t'aime de cet amour fondé, non sur les avantages physiques, mais sur les qualités morales, de cet amour qui mène au ciel ou à l'enfer, qui remplit toute une vie de délices ou d'amertume.

Je t'ai mis toute mon âme à nu; je t'ai parlé un langage que je ne parle qu'à ceux qui peuvent le comprendre. Interroge-toi bien toi-même, vois si l'amour est pour toi ce qu'il est pour moi, vois si mon âme est réellement sœur de la tienne. Ne t'arrête pas à ce que dit le sot monde, à ce que pensent les petits esprits qui t'entourent; descends en toi-même, écoute-toi. Si les idées de cette lettre sont claires pour toi, si je suis vraiment aimé comme j'aime, alors, mon Adèle, à toi pour la vie, à toi pour l'éternité. Si tu ne comprends pas mon amour, si je te semble extravagant, alors adieu! Je n'aurai plus, moi, qu'à mourir, et la mort n'aura rien qui m'effraie quand je n'aurai plus d'espoir sur la terre. Ne crois pas cependant que je me tue sans avantage pour les autres; c'est égoïsme et lâcheté quand il y a des pestiférés à soigner ou des guerres sacrées à soutenir. Je m'arrangerai de manière à ce que le sacrifice de ma vie ne soit pas moins utile aux autres que doux pour moi.

Ces idées te sembleront peut-être un peu sinistres, à toi pour qui mon front est toujours riant, à toi qui ne connais pas la sphère de mes réflexions habituelles.

Adèle, je le dis en tremblant, mais je crois que tu ne m'aimes pas de cet amour que je t'ai voué et qui peut seul me suffire. Si tu m'aimais, me demanderais-tu sur tout ce que tu fais cette sorte de confiance que tu m'accordes si aisément et qui me semble à moi l'indifférence. Tu t'offenses de mes questions les plus naturelles, tu me demandes si je crains que ta conduite ne soit répréhensible. Si tu aimais comme j'aime, Adèle, tu saurais qu'il est mille choses que tu peux faire sans crime, et même sans tort réel, et qui cependant pourraient alarmer la jalouse délicatesse de mon affection. L'amour, tel que je te l'ai peint, est exclusif. Je ne demande rien, pas même un regard, à toutes les femmes de la terre; mais je veux que nul homme n'ose rien réclamer de la mienne. Si je ne veux qu'elle seule, je la veux entière. Un coup d'œil, un sourire, un baiser de toi sont pour moi les plus grands des bonheurs; crois-tu que je verrais patiemment quelque autre les partager? Cette susceptibilité t'effraie? Si tu m'aimais, elle te plairait. Que n'es-tu ainsi pour moi!

Plus l'amour est brûlant et pur, plus il est jaloux, plus il est ingénieux à se tourmenter. Je l'ai toujours éprouvé ainsi. Je me rappelle qu'il y a plusieurs années, je frémissais comme d'instinct, quand ton jeune frère tout enfant passait par hasard une nuit dans le même lit que toi. L'âge, les réflexions, l'observation du monde n'ont fait qu'accroître cette disposition. Elle fera mon malheur, Adèle, car elle devrait concourir à ton bonheur, et je vois au contraire qu'elle t'inquiète.

Parle sans vanité, vois si tu me veux tel que je suis, ou non. Il s'agit de mon avenir qui n'est rien, et du tien qui est tout. Songe que, si tu m'aimes, nul obstacle ne sera assez puissant contre moi; que, si tu ne m'aimes pas, il est un moyen sûr de te débarrasser vite de moi, c'est d'en convenir. Je ne t'en voudrai pas; je sais une absence grâce à laquelle on est bientôt oublié des indifférents. Cette absence-là, on n'en revient pas.

Encore un mot; si cette longue lettre te semble triste et découragée, ne t'en étonne pas; la tienne était si froide! Tu trouves qu'entre nous la *passion est de trop!* Adèle!... J'ai relu pour me consoler d'anciennes lettres de toi, mais la différence était si grande entre les anciennes et la nouvelle qu'au lieu d'être consolé... Adieu.

Vendredi (26 octobre).

Ton petit billet, mon Adèle, m'a fait une joie que je n'essaierai pas de te décrire. Quand il y a, comme aujourd'hui, longtemps que je ne t'ai vue, je suis triste, abattu, insensible à tout, ennuyé de tout. Eh bien, il me suffit maintenant de relire ton charmant billet, que je sais par cœur, pour me sentir presque heureux. Oui, ma bien-aimée Adèle, puisque tu me l'assures, je te crois, tu m'aimes comme je t'aime, tu ne peux ni te tromper, ni me tromper. Je n'ai pas été un moment étonné que tu aies compris si aisément des idées dégagées de toutes choses terrestres; comment ne les comprendrais-tu pas, toi qui es faite pour les inspirer et les enfanter? Y a-t-il rien de généreux, de chaste, de noble, à quoi puisse être sourde ton âme éminemment généreuse, éminemment chaste, éminemment noble? Ce ne sont point ici, chère Adèle, de ces stupides louanges dont la fausseté des hommes abuse si souvent la vanité des femmes; ne nous abaissons jamais ni l'un ni l'autre à de pareilles mesures. Je ne te parle que d'après un sentiment profond de ce que tu vaux, et le seul défaut que je te trouve, c'est l'ignorance de ton angélique nature; je voudrais que tu connusses entièrement la dignité de ton être, et que tu fusses plus fière vis-à-vis de toutes ces femmes au moins vulgaires qui ont l'honneur de t'approcher et qui me semblent abuser de ton excessive modestie jusqu'à se croire tes égales, quelques-unes même tes supérieures. Il est inutile que nous nous en occupions plus longtemps; mais crois, mon Adèle, qu'aucun être au monde ne t'est supérieur et que tu feras honneur à toutes les femmes en daignant les traiter en égales.

Autant on doit mépriser les avantages périssables comme la beauté, le rang, la fortune, etc., autant on doit respecter en soi-même les dons impérissables de l'âme. Ils sont si rares! Autant la vanité est nuisible et injuste, autant cet orgueil-là est juste et utile. Il n'est d'ailleurs nullement extérieur, il ne blesse pas les autres hommes, au contraire, il inspire pour tous une sorte de pitié qui mène à la bienveillance. Il élève ensuite tellement l'âme qu'elle devient inaccessible à toutes les ambitions de rang et de gloire. Quand on n'a pour pensée unique qu'une éternité d'amour et de bonheur, on voit toutes les choses de la terre de si haut qu'elles semblent bien petites. On accepte la prospérité avec calme, on se résigne au malheur avec sérénité, parce que tout cela passe et n'est, en quelque sorte, que l'accessoire d'une union qui ne passe pas.

C'est cette union, mon Adèle adorée, qui s'est formée entre nous et tu ne saurais te faire une idée de l'ivresse, du délire avec lequel je pense au jour où cette union, conclue enfin aux yeux des hommes, me permettra de te posséder tout entière et de t'appartenir tout entier. Oh! mon Adèle, ma femme, que n'es-tu là, en ce moment! nous parlerions de cet immense bonheur, nous ferions pour l'avenir des projets ravissants, nous vivrions ensemble en espoir, nous... Dieu! près de cet avenir, que sont toutes les douleurs du moment présent?

Adieu, je t'embrasse bien tendrement.

Ton mari pour l'éternité.

Samedi soir.

Je viens de lire ta lettre et j'ajoute un mot à celle-ci, mon Adèle, pour t'en remercier. Combien je te dois de bonheur! Pourquoi seulement tes lettres sont-elles toujours si courtes? Tu te plains d'une préoccupation continuelle; s'il en était autrement, Adèle, tu ne m'aimerais pas. Sais-tu que pendant dix-huit mois que je ne t'ai vue, je n'ai pas été une minute sans songer à toi? Sais-tu que tu es le but de tout ce que je fais et que je ne ferais rien sans cela? Quand j'ai une douleur morale ou une souffrance physique à supporter, je me figure que c'est en l'honneur ou pour l'amour de toi. Et alors tout me semble doux. Qu'importe d'ailleurs que ma bien-aimée Adèle ne *soit bonne qu'à m'aimer?* Quand ce serait ta seule science, je serais le plus heureux des hommes.

Jeudi (1er novembre).

J'ai réfléchi longtemps et bien longtemps, Adèle, à cette réponse. Dois-je, puis-je te satisfaire? Il y avait

plutôt dans ta lettre de la compassion que de la tendresse; je te remercie d'avoir quelque pitié de moi, car je suis en effet bien à plaindre sous plus d'un rapport. Il me semble, s'il faut te dire ce que j'ose à peine me dire à moi-même, que tes lettres se refroidissent encore. Un moment, tu étais redevenue telle qu'il y a deux ans; mais ce moment... Adèle, interroge-toi bien, je crains que cette fatale épreuve de dix-huit mois n'ait détruit tout le bonheur de ma vie en diminuant ta première affection pour moi; je ne puis être heureux d'être aimé à demi. Vois, cherche en toi-même avec candeur et sans t'étourdir si, durant cette longue absence, *tu ne m'as pas oublié un seul instant*. Je t'ai plusieurs fois fait cette question sans obtenir de réponse directe. Réponds-moi, je t'en supplie, la vérité; je la devinerais si tu ne me la disais pas, et c'est de ta bouche et non de mes conjectures que je veux recevoir la vie ou la mort.

Adèle, tu le vois, un regard froid ou un mot indifférent de toi suffisent pour me replonger dans tous mes insupportables doutes, et certes, de toutes mes souffrances, celle-là est bien sans contredit la plus grande; elle me va au cœur. Toutes les autres passeront, mais celle-là, qui pourra m'en consoler? Et qui sait si, même après la mort, on peut oublier qu'on n'est plus aimé?

Si tu n'étais qu'une femme ordinaire, Adèle, j'aurais tort de te montrer combien ton image est profondément gravée dans mon âme, j'aurais tort de te laisser voir cet amour d'esclave qui asservit tout mon être au tien; une femme ordinaire n'y comprendrait rien et ne verrait d'autre avantage dans cette invincible passion que la faculté d'être indifférente et la commodité de pouvoir tout se permettre avec un homme dont elle serait sûre. Une femme ordinaire dont on voudrait exalter l'attachement aurait besoin qu'on fût avec elle léger, inconséquent, inégal, tantôt affectueux, tantôt froid. Il faudrait feindre d'autres inclinations, partir, revenir, alarmer sa vanité pour exciter sa jalousie, jouer un rôle enfin. Je ne suis point comédien et tu es loin d'être une femme ordinaire.

Quel prix peut-on d'ailleurs attacher aux passagères affections d'un pareil être? Cela vaut-il la peine de mettre un masque et de se dégrader jusqu'à introduire de petits et vils calculs dans le plus noble et le plus haut des sentiments? Ce ne sera jamais ainsi que j'agirai avec toi, Adèle; je t'aime avec fierté, parce que je t'aime avec candeur; je crois qu'un détour nous abaisserait tous deux et que ton cœur est assez grand pour comprendre un grand amour. Réponds avec cette confiance et cette franchise à la question que je viens de te faire. Tout dépend de là.

Je relis toute cette lettre et je tremble de la réponse. N'importe! l'avenir se décide par un mot comme une avalanche par un caillou, comme un incendie par une étincelle. Qu'est-ce que notre vie et à quoi tient le fil qui nous suspend entre le ciel et l'abîme? Je suis bien profondément agité, Adèle, et cependant, si tu voyais en ce moment mon visage, il est calme et glacé comme la face d'un mort. — Je reprendrai ce papier plus tard.

D'où vient que pendant ces deux longues pages, j'ai oublié ou négligé ce qui devrait faire le sujet de cette lettre, la demande que tu me fais, la confidence que tu provoques? C'est que j'étais tourmenté de l'idée que tu ne m'aimais plus, et pouvais-je songer à autre chose? Que sont toutes mes afflictions près de cette douleur?

Vendredi (2 novembre).

Écoute, mon Adèle, pardonne-moi ce qu'il peut y avoir d'amer dans ces deux pages; la moindre chose m'aigrit, chère amie. C'est que je suis continuellement assailli d'idées sombres. Toutes mes journées se déroulent douloureusement sur moi, hormis quelques heures délicieuses, celles où je te vois. Pardonne-moi, pardonne-moi. Il me serait bien doux, ma chère Adèle, de déposer tous mes chagrins dans ton âme, si bonne et si généreuse; mais, je te le répète, ce ne peut être que de vive voix et je crains comme toi que de longtemps ce ne soit impossible. Je souffrirai seul. Ce n'est pas que je craigne pour ces lettres. Tout ce que j'ai à te dire, je pourrais le dire devant la terre entière, sans avoir, moi, à rougir. Mais il est une foule de détails qu'il serait minutieux d'écrire et qui constituent cependant mes soucis de tous les jours...

Il est une dernière considération. J'ai cru remarquer, Adèle, que tu me croyais de l'amour-propre et même, tranchons le mot, de la *vanité*. Cette observation a dû m'affliger. Si tu as raison, si je suis *vain* en effet, je dois gémir de ce que, parmi mes nombreux défauts, il se trouve celui que je déteste et que je méprise le plus au monde. Si tu te trompes, si tu prends pour de l'amour-propre une fierté, ou, si tu veux, un orgueil que je m'avoue à moi-même et dont même je m'applaudis, je dois déplorer bien plus encore d'être mal jugé par le seul être sans l'estime duquel je ne pourrais vivre, surtout si ce qui lui semble un défaut (et le dernier de tous!) est à mon gré la première qualité de tout homme qui se sent quelque dignité dans l'âme. Tu dois penser, mon Adèle, combien je dois désirer d'effacer cette idée de ton esprit, s'il est vrai que tu l'aies conçue; c'est donc en ayant soin de ne te parler de moi que le moins possible que j'y puis parvenir. Or, pour te faire la confidence que tu me demandes, il aurait fallu te raconter une foule de choses que tu ne connais pas, récit qui, grâce à tes préventions, aurait pu te sembler peu modeste, de quelque simplicité d'expression que je l'eusse voilé. J'ai donc dû me résoudre à garder encore tous mes chagrins pour moi, d'autant plus que je ne vois pas la nécessité de t'en affliger, jusqu'à cette époque où je pourrai trouver des consolations de toutes les

douleurs dans un épanchement de toutes les heures, de tous les moments.

En attendant, je vois mon avenir tiraillé dans tous les sens par une foule d'égoïstes qui veulent y placer leur intérêt; mais mon avenir n'est qu'à toi, et je le défends parce que c'est ton bien. Tu me connais peu, Adèle, tu ignores mon caractère, tu ne me vois jamais que contraint et ennuyé de la présence de quelque tiers importun. Mais attends, je t'en supplie, avant de me juger. On a dû avoir intérêt à t'inspirer, il y a un an, des impressions fâcheuses sur mon compte, et moi, ce que j'aurais demandé à Dieu, ce que je lui demande encore, ce serait de t'avoir eue en tout temps, comme aujourd'hui, pour invisible témoin de mes actions les plus importantes ainsi que des plus indifférentes.

Le témoignage d'une conscience pure m'est chère, c'est le seul côté par lequel je sois digne d'être aimé de toi, c'est aussi là le seul orgueil que je me sente; toutes les autres fumées m'étourdissent peu, et, en vérité, si jamais je voulais de ce qu'on appelle la gloire, ce serait pour toi seule.

Il faut finir et cependant que j'ai encore des choses à te dire! Ne me parle plus de toi, ma bien-aimée Adèle, comme d'une *femme ordinaire;* sois modeste tant que tu voudras, mais ne me force pas à l'être quand il s'agit de toi.

Adieu, porte-toi bien. Je t'embrasse tendrement. Adieu, adieu; surtout porte-toi bien.

Ton mari fidèle et respectueux.

Lundi, minuit (12 novembre).

Je ne puis lire un mot de toi, ma chère Adèle, sans qu'il me remplisse de joie ou de tristesse, et quelquefois de toutes deux à la fois. C'est l'effet que m'a produit ta dernière lettre. J'y ai vu que mon injustice égalait ta générosité, et, quoiqu'il y ait peut-être quelque sévérité dans la partie de ta lettre où tu me fais sentir mes torts, c'est un devoir pour moi de les reconnaître et un bonheur de t'en demander pardon. Tu le sais, mon Adèle, si quelquefois je te tourmente, ce n'est qu'à force de t'aimer, hélas! et je me tourmente bien plus moi-même. Je suis fou, mais fou d'amour, et, chère amie, ne dois-je pas trouver grâce à tes yeux? Toute mon âme se consume à t'aimer, tu es ma pensée unique, et il m'est impossible de trouver, je ne dirai pas du bonheur, mais le moindre plaisir hors toi. Tout le reste m'est odieux.

La fin de ta lettre, Adèle, m'a profondément ému. Tu désespères de notre bonheur mutuel et cependant tu dis qu'il est dans mes mains. Oui, mon Adèle, ma bien-aimée fiancée, il y est, et je suis sûr, si tu m'aimes, d'y atteindre ou de mourir. Et quels sont, en effet, les obstacles à surmonter? Quelle volonté osera s'opposer à la mienne quand il s'agira de toi? Ne sais-tu pas qu'il n'y a pas une goutte de sang dans mes veines qui ne soit destinée à couler pour toi? Et tu doutes! Va, mon Adèle, aime-moi comme je t'aime, et je me charge du reste. Une volonté ferme fait la destinée, et, quand on a su souffrir, on sait vouloir. D'ailleurs, l'homme qui met sa vie en jeu dans les calculs de son avenir est presque toujours sûr de gagner; et moi, je n'épouserai jamais que toi ou une boîte de sapin.

Il nous faudrait si peu de chose en effet pour être heureux, Adèle! Quelques mille francs de rente et un *oui* accordé par indifférence ou affection paternelle, voilà mon beau rêve réalisé. Crois-tu vraiment que ce soit si difficile?

Non, mon Adèle, tu es à moi et tu seras éternellement à moi. Te figures-tu cet inconcevable bonheur? dis-moi, y songes-tu comme moi avec cette ivresse et ce ravissement que ton âme tendre et virginale est si bien faite pour éprouver? Te représentes-tu la félicité de ton Victor passant à tes pieds sa vie, déposant dans ton sein toutes ses peines et les trouvant douces, jouissant de tout pour toi seule, ne respirant que par ton souffle, n'aimant qu'avec ton cœur, ne vivant enfin que de ta vie? Quand je pense, chère amie, à cette délicieuse communauté d'existence, je ne puis m'empêcher de croire que Dieu ne m'aurait pas donné la faculté de l'imaginer s'il ne m'avait réservé le bonheur d'en jouir. Va, *tu es née pour être heureuse*, ou je n'aurai été bon à rien sur la terre.

Tu veux bien avoir quelque estime pour moi, Adèle, et c'est le prix le plus doux de tout ce que j'ai pu faire, dans le but de me rendre digne de toi. Je te remercie profondément de l'assurance que tu m'en donnes, car si tu ne m'estimais pas, pourrais-tu m'aimer, et si tu ne m'aimais pas, que ferais-je ici?

Adieu pour ce soir, ou plutôt pour cette nuit; adieu, ma bien-aimée Adèle; il est bien tard et il fait bien froid. Tu dors en ce moment, et rien ne t'avertira du baiser brûlant que ton pauvre mari va déposer sur tes cheveux en ton absence. Il n'en sera pas toujours ainsi, et quelque jour ces baisers te réveilleront doucement. Adieu, adieu, dors et ne souffre pas.

Mardi (13 novembre).

Ce matin, on m'a remis un billet de ton père; je te verrai donc ce soir, Adèle! Voilà ma pensée de toute la journée; elle me rend bien heureux, surtout quand je songe qu'elle est peut-être aussi la tienne. Mon bonheur serait complet, chère Adèle, si je pouvais te voir

quelquefois seule et jouir du charme de ton intimité. Je te soumettrais toutes ces opinions auxquelles tu me reproches de tenir si fort ; il n'y a en effet que toi qui puisses me faire changer. J'essaierais aussi quelquefois de détruire celles de tes idées qui me semblent étrangères à ton heureuse nature. Elles ont presque toutes une noble source, trop de modestie et d'ignorance de toi-même.

Tu me dis, par exemple, que tu n'es pas capable d'apprécier le talent poétique. Cette assertion est tellement singulière, pour moi qui te connais mieux que tu ne te connais, qu'elle m'aurait fait sourire, si j'y avais été disposé. J'y répondrai, en me mettant, bien entendu, tout à fait de côté, et tu ne me feras certainement pas l'injure de croire que je puis mêler quelque idée d'amour-propre personnel à des réflexions aussi générales.

En deux mots, la poésie, Adèle, c'est l'expression de la vertu; une belle âme et un beau talent poétique sont presque toujours inséparables. Tu vois donc que tu dois comprendre la poésie; elle ne vient que de l'âme et peut se manifester aussi bien par une belle action que par un beau vers. Ceci exigerait de longs développements; mais tu vois combien, dans un entretien intime, je pourrais te révéler dans ton propre cœur de trésors que tu ignores. Ce bonheur m'est encore interdit. Je l'espère avec tous les autres.

Adieu, ma bien-aimée Adèle, pense à moi et écris-moi une bien longue lettre; elle me paraîtra toujours bien courte. Permets à ton mari de t'embrasser tendrement. Adieu, adieu.

Surtout, ne me parle plus de *travailler*, etc., etc. Chaque fois que tu touches cette corde, tu m'affliges vivement. Aie quelque croyance en mes forces. C'est à moi de travailler pour toi, et le bonheur de fonder ton avenir m'appartient, comme tout ce qui a rapport à toi. Adieu; écris-moi bien long.

Samedi minuit (17 novembre).

Je viens de lire ta lettre; elle m'a vivement ému, et, comme j'espère te voir demain, j'éprouve le besoin d'y répondre sur-le-champ. Pardonne, chère Adèle, si pour cela je commence par te désobéir. Je te promets que ce sera la dernière fois. Il suffit que mon habitude de travailler la nuit te déplaise pour que je la proscrive. D'ailleurs tes raisons sont justes, et il suffit encore que mon Adèle daigne prendre quelque intérêt à ma santé pour qu'elle me devienne précieuse. Le travail de nuit épuise; mais l'insomnie oisive ne fatigue guère moins. Cependant, puisque tu le veux, je tâcherai encore de dormir le plus possible; aussi bien, tous mes moments de sommeil sont heureux pour moi, car ils sont toujours remplis par des rêves charmants qui me transportent près de toi. Quand ce bonheur ne sera-t-il plus un rêve! — Je te promets donc, mon Adèle, de ne plus travailler la nuit, à moins de cas extraordinaires. Je serais coupable d'enfreindre cette promesse au moment où je la fais, si t'écrire était *travailler*.

Tu crains ensuite, Adèle, que je ne prenne du goût pour la vie extérieure et que, par conséquent, mon intérieur ne me soit un jour à charge. Tu n'as pas réfléchi, ma bien-aimée Adèle, que lorsque cet intérieur sera rempli par toi, tout mon bonheur y sera. Qu'y aura-t-il de plus doux pour moi que de passer près de ma femme toutes mes heures de plaisir, de repos ou de travail? Devrais-je avoir besoin, chère amie, de te répéter cela pour la centième fois?

Maintenant, quelle différence! Qui peut m'attacher chez moi, où à l'ennui de la solitude se joignent des souvenirs bien tristes et bien récents encore? C'est précisément parce que j'y ai goûté la douceur de la vie de famille, mon Adèle, que cette maison m'est lugubre aujourd'hui. Quel intérieur que celui d'un garçon et d'un orphelin! Car je suis orphelin et peut-être plus à plaindre encore que si je l'étais entièrement.

Tu vois, chère amie, que si tu as quelque confiance pour moi, la mienne en toi est bien entière; il n'est rien d'intime dans mon cœur que tu ne connaisses; s'il plaît à Dieu, il ne sera rien de secret dans ma vie dont tu ne sois instruite; car sois sûre que tous mes secrets seront toujours de nature à être connus de toi.

D'un autre côté, si mon intérieur me semble peu attrayant, tu es bien dans l'erreur de croire qu'une vie extérieure me plaise mieux. Ma chambre, tu au contraire, me paraît triste à la vérité, mais les rues et les salons me sont odieux. Je fuis les distractions, je hais *les plaisirs*. La vie de garçon, tout entière, m'est insupportable : isolement au dedans, isolement au dehors. Je n'aspire qu'au bonheur du ménage, à la félicité de la famille; et je n'aurai rien à désirer, chère amie, si, quand cette époque tant souhaitée sera venue, ton intérieur te plaît autant qu'à moi. Tu ne t'alarmerais pas si tu savais combien ma *liberté* me pèse et avec quelle impatience j'attends qu'un doux esclavage enchaîne tous mes jours aux tiens. En attendant, excepté les moments bien courts et bien heureux où je te vois, toutes mes heures me sont également fastidieuses, et plus encore peut-être quand je suis dans la foule que lorsque je suis seul. Seul, du moins je puis songer en paix à toi.

Je n'aime pas, Adèle, à m'occuper d'un autre que toi dans ces lettres. Dans ces entretiens intimes et sacrés, nous ne devons pas daigner songer aux autres. Cependant il faut te parler de ton oncle et de ta tante. Je ne puis les aimer ni l'un ni l'autre. Les observations de ta tante me semblent singulièrement déplacées. Je ne vois pas en quoi notre conduite est remarquable aux yeux du monde, et comment on peut me disputer le

bonheur de passer sur huit jours deux heures à côté de toi. Il faudrait donc encore que nos trop courtes entrevues fussent consacrées à nous occuper des autres, et que je fisse *l'aimable* auprès de je ne sais quelle indifférente, tandis que le premier venu le ferait auprès de toi. Voilà qui est souverainement ridicule. Ou, si on l'exige pour les jours où vous recevez, qu'on me permette donc de te voir plus souvent en des moments où personne ne nous gênera. Encore, toute cette minutieuse retenue est-elle absurde. Je ne suis plus un enfant. J'ai vu le monde, et je crois en honneur être assez réservé. Je suis, je veux être insipide, ennuyeux, nul, pour l'univers entier, parce que tu es le seul être au monde pour lequel je puisse prodiguer toutes mes facultés de penser et de sentir. Autant je suis ardent et expansif pour toi, autant je suis glacé et muet pour tout autre. S'il faut encore prendre ce rôle avec ma femme, personne n'y gagnera, je n'en serai pas certes plus aimable, et l'effort me sera bien pénible. Rappelle-toi, chère Adèle, qu'il y a un mois, je te voyais tous les deux jours et dans une intimité charmante. Croit-on cette habitude si aisée à perdre? Mais on prétend que je te fais du tort; avec ces mots-là, on me ferme la bouche; avec ces mots-là, on aurait ma vie.

Toi, chère Adèle, continue, je t'en supplie, à me faire part de tout ce qui t'occupe. Tu ne sais pas combien ces preuves de ta confiance me touchent et me pénètrent. Il m'est si doux de lire dans ta belle âme, d'étudier ton noble cœur! Je n'ai pas besoin d'être *bon*, chère amie, pour te dire avec transport la vérité sur ce que je pense de toi; je ne puis *avouer* que *j'aurais aimé davantage une demoiselle qui se fût conduite autrement*, car je ne conçois pas qu'on aime plus que je ne t'aime, ni qu'on se conduise mieux que tu ne te conduis, et si l'on me *parlait d'une jeune personne* qui agît comme toi, j'irais baiser la poussière de ses pieds.

Adieu, mon Adèle bien-aimée, adieu, ma femme. Je t'embrasse avec respect. Parle-moi de ta santé. Que ne puis-je l'entretenir au prix de la mienne, de ma vie!

Samedi 24 novembre (1821).

Il faut chez moi un grand fonds de confiance pour ne pas croire, Adèle, que cette correspondance t'ennuie. C'est la dernière fois qu'une réponse aussi longue suivra une lettre aussi courte. Sous les raisons que tu me donnes, j'en ai découvert une qu'elles cherchent à me cacher; tu devrais me parler non de la difficulté, mais de l'ennui de m'écrire; tu serais franche au moins. Tu parais attacher de l'importance à une visite manquée; je ne croyais pas, Adèle, qu'une privation de ce genre fût un sacrifice, et je n'ai pas jusqu'ici songé à me vanter de tous les sacrifices de cette espèce que je fais journellement pour te voir ou t'écrire. Il est vrai que si je ne les compte pas, moi, c'est qu'ils ne me coûtent rien...

Mon Adèle, je viens de relire le commencement de cette lettre et j'en suis mécontent parce que je crains que tu n'en sois mécontente. Il m'est impossible de conserver longtemps de l'humeur contre toi, même quand j'ai raison. Me voilà prêt, chère Adèle, à te demander pardon de t'avoir accusée. N'ai-je pas pourtant un légitime sujet de me plaindre? Adèle, je ne te demande pas de m'écrire de longues lettres de suite, puisque tu n'as que de courts moments; mais il est impossible que tu n'aies pas chaque jour le temps de m'écrire, à différentes reprises, au moins une page, ce qui, au bout de plusieurs jours, donnerait à tes lettres, sans te fatiguer, une longueur satisfaisante. Je t'indique ce moyen de bonne foi, parce que je pense que tu le cherches de bonne foi. Non, chère amie, moi qui ai tant de plaisir à t'écrire, à m'entretenir avec toi, je ne penserai pas que ce qui m'est si doux te soit importun, que ce qui me rend si heureux te soit à charge. Ce serait une preuve que tu ne m'aimes pas, et je ne les accueillerai jamais aisément. J'ai tant besoin d'être ou du moins de me croire aimé! Pardonne-moi, de grâce, les premières lignes de cette lettre. Songe qu'un doute sur ton affection me tourmente bien plus qu'il ne peut t'affliger. Si tu savais combien la moindre alarme me fait souffrir, tu éviterais, ne fût-ce que par pitié, de m'en donner sujet. Ainsi, pardonnons-nous mutuellement et embrasse-moi.

Je t'obéis, ma bien-aimée Adèle; je ne travaille plus la nuit, et ce matin je me suis levé de bonne heure pour t'écrire. Jeudi soir, en rentrant, j'étais bien tenté de veiller pour te dire tout ce que j'avais dans le cœur. Tu ne saurais imaginer quel effet indéfinissable ta vue a produit sur moi; te trouver encore debout et nous attendant, à près de minuit, m'a fait à la fois une vive peine et un vif plaisir. D'un côté, ta vue, qui suffit pour me rendre heureux, m'a surpris d'autant plus délicieusement que je n'ai pu m'empêcher de croire que c'était peut-être un peu pour moi que tu t'étais résignée à veiller si tard. D'un autre côté, l'idée de ma pauvre Adèle s'ennuyant seule, pendant que j'étais censé m'amuser, m'est apparue comme un remords. J'ai pensé que tu étais malade, que tu souffrais de ton côté, que tu avais eu froid... Chère amie! Je me suis reproché les moments passés au café comme autant d'instants douloureux pour toi. J'aurais voulu racheter cette soirée de dix ans de ma vie, et, quand il a fallu te quitter sitôt sans pouvoir te remercier, m'informer de tes souffrances, sans pouvoir te réchauffer contre ma poitrine, il m'a semblé, mon Adèle, qu'on nous séparait violemment; j'ai maudit pour la millième fois les obstacles qui m'éloignent de ma femme, de celle

qui est à moi. Je suis ton mari, et cependant il a fallu te quitter sans un embrassement, sans presque une parole; et si je mourais demain, Adèle, un autre obtiendrait tout ce qui m'est refusé, un autre aurait ces droits dont je ne puis jouir, un autre..... Il me semble que cette insupportable idée ferait bouillonner mon sang dans mes veines après ma mort.

Il est probable que cela ne sera pas; cependant, qui peut lire dans l'avenir? Qu'est-ce que la santé? De quoi dépend la vie? Qu'un homme me marche aujourd'hui sur le pied ou me regarde de travers, et qui sait où je serai demain? Si je ne considère que moi, je ne puis certes tenir beaucoup à une vie à la fois veuve et orpheline. Mais quand ton souvenir me revient avec l'espérance, Adèle, je conviens que je crains la mort. Il me serait affreux de mourir avant de t'avoir possédée, avant de t'avoir appartenu. Je devrais peut-être te cacher mon peu de courage; il est de bon air de dédaigner la vie, mais perdre la vie, ce serait te perdre; et autant il me serait doux de te suivre dans un meilleur monde, autant il me serait horrible de partir sans toi.

Je ne sais ce que j'écris, je suis assailli d'idées sombres sans presque en savoir la cause. Ne t'en étonne pas. Dans une certaine disposition d'esprit, il nous vient parfois des tristesses vagues dont l'âme ne peut se défendre ni se rendre compte. Ce sont des souvenirs de malheurs passés ou des pressentiments de malheurs futurs, c'est le feu qui fume lorsqu'il vient de s'éteindre ou lorsqu'il va s'allumer. Ces souvenirs ou ces pressentiments se placent, comme des nuages, entre nous et nos idées; ils ont les formes indécises de l'avenir ou du passé; car, dans l'ordre des choses idéales comme dans l'ordre des choses réelles, tout ce qui est lointain est vague. L'âme alors croit souffrir et souffre en effet; toutes les images riantes se ternissent, toutes les images tristes s'obscurcissent. Qu'un bonheur lui arrive tout-à-coup, le brouillard se lève, tout reprend sa forme et sa couleur, et l'on s'étonne de s'être affligé.

Voilà ce qui m'arrivera ce soir quand je te verrai; je ne songerai plus qu'au bonheur d'être auprès de toi et à l'espérance d'être un jour à toi.

Cependant, Adèle, tu t'effraies, dis-tu, *d'épouser un si jeune homme;* tu crains que *je ne me repente un jour de m'être engagé*, etc., etc. C'est avec peine que je répète ces cruelles expressions. Je ne croyais pas jusqu'ici t'avoir donné le droit de me croire changeant.

Tu dis que tu n'espères pas me rendre tout ce que j'ai perdu. Réfléchis un peu, Adèle, et demande-toi à toi-même si tu n'es pas sûre d'être tout pour moi. Ce que j'ai perdu, il n'y a que toi qui puisses me le rendre; mais tu me le rendras, et au delà...

Ce dernier mot m'est échappé, je voudrais l'effacer peut-être; mais il est trop vrai que l'amour tel que je l'éprouve est au-dessus de toutes les affections et qu'une épouse est plus qu'une mère.

Hélas! devrais-je te dire tout cela? Mais pourquoi te cacherais-je une seule de mes pensées? Dieu sait que jamais mère n'a été aimée comme j'aimais ma noble mère; Dieu sait aussi que jamais femme n'a été adorée comme j'adore la mienne.

Je crains quelquefois, mon amie, que tu n'aies pas tout pardonné à la mémoire de ma mère. Je voudrais que tu l'eusses connue, je voudrais qu'elle t'eût connue. Elle m'a rendu bien longtemps malheureux parce qu'elle poussait trop loin le désir de me voir heureux. Son seul tort est de ne pas avoir deviné ta belle âme; elle était cependant bien digne de la comprendre. Pourquoi l'ai-je, pourquoi l'as-tu perdue? Aujourd'hui peut-être nous serions unis. Ma longue douleur, ma profonde mélancolie commençait à la vaincre; elle avait vu tout échouer auprès de moi et ne m'eût certainement pas refusé le seul bonheur que me présentât la vie. Ses répugnances à ce mariage étaient d'ailleurs toutes indépendantes de toi, et elle estimait assez son fils pour estimer beaucoup l'être auquel il avait voué un si profond et si opiniâtre attachement. Aujourd'hui nous serions heureux avec elle, tandis que l'éternelle épreuve dure encore. Je n'en finirais pas là-dessus. J'éprouve une douceur triste à parler de ma mère à ma femme.

J'ai pourtant encore tant de choses à te dire. Ta distraction, en priant Dieu, mon Adèle bien-aimée, ne m'a point *fait rire*, mais elle m'a bien touché, j'en suis heureux et reconnaissant. Quelquefois j'ose me figurer que je suis tout pour toi, et alors tout mon cœur est plein d'une fierté de roi et d'une félicité d'ange. J'éprouve au reste tout ce que tu ressens, et la distraction continuelle qui m'entraîne vers toi me console de tout. Toute ma vie est une longue prière pour toi. Je prie pour le bonheur de celle qui fait tout le mien.

Adieu, mon Adèle adorée, pense à ton mari et songe qu'il me faut une longue réponse; pardonne-moi le commencement de cette lettre en faveur de la fin. Adieu, parle-moi donc en détail de ta santé. Je t'embrasse tendrement.

Ton fidèle Victor.

Vendredi (7 décembre).

Tu vois que je suis fidèle à ma promesse et je n'y ai pas de peine, Adèle; car, depuis quatre jours que je ne t'ai vue, quel plaisir plus grand que de m'occuper de toi! Je ne sais trop ce que je vais t'écrire, je ne suis heureux que lorsque je te vois, et, quand je t'écris, je ne te vois pas. En ton absence, toutes mes idées sont tristes et, pour me débarrasser d'un présent qui me pèse, je suis contraint de me reporter par le souvenir à la dernière fois que je t'ai vue, ou par

l'espérance à la première fois que je te verrai. Je me rappelle que tu m'as parlé, que tu m'as souri, et je ne puis me croire à plaindre quand je songe que tu me parleras, que tu me souriras encore.

Cependant, chère amie, tu ne saurais te figurer la multitude d'ennuis qui m'assiègent. Indépendamment de mes chagrins et de mes inquiétudes domestiques, il faut encore me résigner à tous les dégoûts des haines littéraires. Je ne sais quel démon m'a jeté dans une carrière où chaque pas est entravé par quelque inimitié sourde ou quelque basse rivalité ! Cela fait pitié et j'en ai honte pour les lettres. Il est insipide de se réveiller chaque matin en butte aux petites attaques d'une tourbe d'ennemis auxquels on n'a jamais rien fait et que, pour la plupart, on n'a jamais vus. Je voudrais t'inspirer de l'estime pour cette grande et noble profession des lettres, mais je suis forcé de convenir qu'on y fait une étrange étude de toutes les bassesses humaines. C'est en quelque sorte un grand marais dans lequel il faut se plonger, si l'on n'a pas des ailes pour se soutenir au-dessus de la fange. Moi, qui n'ai pas les ailes du talent, mais qui me suis isolé par un caractère inflexible et des principes invariables, je suis quelquefois tenté de rire de tous les petits torts qu'on cherche à me faire, mais plus souvent, je l'avoue à la honte de ma philosophie, tenté de me fâcher.

Tu penseras peut-être, ma chère Adèle, avec une apparence de raison que, dans les intérêts importants qui m'occupent, je devrais être insensible à de telles misères ; mais c'est précisément l'état d'irritabilité où je suis qui me les rend insupportables. Ce qui ne ferait que m'importuner, si j'étais heureux, m'est aujourd'hui odieux ; je souffre quand de misérables moucherons viennent se poser sur mes plaies. N'en parlons plus, c'est avoir trop de bonté ; ils ne valent pas la plume que j'use et le papier que je salis.

Samedi 8.

Il faut que tu me grondes, chère amie, j'ai été presque stupide toute la semaine, préoccupé que j'étais par les souvenirs de cette charmante soirée passée avec toi au bal. Je dis *charmante* et cependant j'ai été bien jaloux et bien tourmenté. Je voudrais que tu ne t'habillasses ainsi que pour moi. Tu vois combien je suis extravagant, mais n'en ris pas, car si tu en ris, ce sera avouer que tu ne m'aimes pas comme je t'aime. Quand je te vois si jolie et si parée pour les autres, ma tête s'en va et je ne saurais te dire quelle infernale émotion j'éprouve. Je suis si peu de chose près de tous ces jeunes gens qui dansent si bien ! — D'un autre côté, il y a tant de noblesse et de simplicité dans ton caractère qu'il me rassure contre la coquetterie que ton miroir pourrait t'inspirer, et l'on est si belle quand on est belle et modeste ! Toi, tu es ravissante de grâce et de candeur. Conserve toujours, mon Adèle adorée, cette angélique vertu, sans laquelle se perd la dignité de l'âme et la chasteté de l'amour. Songe que tu es mon modèle sur la terre, que tu as rempli l'idéal que mon imagination exaltée s'était formé des vertus de la femme et que je retrouve en toi la compagne de ma vie telle que les rêves de mon adolescence me l'avaient fait entrevoir. Ce ne sont point ici de vaines paroles. Songe quelle influence tu as exercée sur moi depuis que je me connais ; pense à ce que j'ai fait, à ce que je fais, à ce que je ferai toujours pour me conserver digne de toi jusqu'au jour si ardemment désiré de notre mariage, et tu verras à quelle hauteur tu es placée dans mon estime et dans mon enthousiasme.

Quand je me reporte, mon Adèle bien-aimée, à ces courts instants où je t'ai tenue si près de mon cœur en revenant de ce bal, je suis enivré. Pourquoi a-t-il fallu me séparer de toi ? Qu'importerait au monde entier que toute ta vie s'écoulât ainsi dans mes bras ? Quel mal faisions-nous ? Adèle, explique-moi, je te prie, à qui j'aurais fait tort en gardant ma femme contre ma poitrine. Pourquoi ces moments-là passent-ils ? Et pourquoi un homme qui a deux bras et une volonté se les laisse-t-il ravir ? Qui sait s'ils reviendront jamais ? et quelle puissance humaine pourrait ramener le bonheur enfui ?...

Je vois que je divague ; aie pitié de mes folies, toi qui fais tout mon bonheur et toute ma joie. Adieu, adieu, je suis un pauvre insensé. Plains-moi et aime-moi ; mon âme, mon cœur, ma vie, tout est à toi.

Tu vois que je t'en écris bien long, plus même que tu n'avais demandé. Si cela te fait plaisir, tu me le prouveras, en m'écrivant aussi de ton côté bien long. Adieu, adieu. Je ne sais si tu pourras me lire.

Jeudi matin (13 décembre).

Je ne sais trop quelle lettre je t'aurais écrite, Adèle, car je t'avouerai que j'étais sorti dimanche soir triste et mécontent de toi ; mais hier je t'ai vue et tous mes nuages ont été dissipés. J'étais sombre quand je t'ai rencontrée, cette joie inespérée m'a rendu ma sérénité. Oublions donc tout. Aussi bien, tu ne te rappelles sans doute plus toi-même tout ce qui m'avait si vivement blessé dimanche. Chère Adèle, tu ne t'amuserais pas à me tourmenter dans le peu d'instants que je passe avec toi, si tu réfléchissais que ce n'est qu'en toi que je puis trouver bonheur et repos.

Je ne puis m'empêcher d'admirer le hasard qui m'a

conduit hier sur tes pas dans un moment où j'avais tant besoin de ta vue. La fermentation qu'une vie isolée fait naturellement subir à toutes mes idées avait porté mon abattement au comble, je ne sais quelles extravagantes méditations s'étaient emparées de mon cerveau, quand mon bon ange t'a offerte tout-à-coup à moi comme le seul remède à tous mes maux, la seule consolation à toutes mes peines. Mon seul regret, c'est que ma vue n'a certainement pas produit sur toi la même impression, car je devais avoir l'air d'un spectre.

Vendredi, minuit et demi (14 décembre).

Je n'essaierai pas, chère, bien chère Adèle, de te décrire l'effet que ta lettre vient de me produire; je ne m'attendais pas à être aussi sévèrement jugé par toi et toute ta famille sur quelques mots échappés sans doute à la chaleur d'une discussion où je crois cependant, si ma mémoire est bonne, avoir soutenu les véritables idées d'ordre et de morale, sauf l'exagération permise peut-être à mon âge. J'ai pu dire bien des choses légères, émettre bien des idées peu méditées ; une phrase entre autres t'a frappée, je me rappelle parfaitement avoir prononcé cette phrase violente et m'en être sur-le-champ repenti. Je pense comme toi que ces noms ignobles et hideux d'instruments et d'exécuteurs de supplices ne doivent jamais souiller la bouche d'un homme ; je ne sais même comment je les ai proférés ; il faut que les provocations de mes contradicteurs m'aient poussé à bout et m'aient amené au point de déraisonner ; fâcheux écueil sur lequel les controverses ne nous amènent que trop souvent. Aussi est-ce bien de tout cœur que je déteste la discussion.

Mais ce qui est poignant pour moi, mon Adèle, ce qui m'a bien cruellement pénétré, c'est que l'on ait pu un moment mettre dans les chances de malheur de notre union future les idées qu'une conversation indifférente m'a fait émettre. Ce qui me désole, c'est qu'on ait pu te faire partager ces craintes, car je ne puis croire que tu les aies conçues de toi-même, toi qui ne m'as jamais dit avoir un profond mépris pour moi.

Conçois-tu tout ce qu'il y a d'injurieux pour nous deux à mêler des idées d'*adultère* à notre mariage? Non, tu ne l'as pu penser. Que ne connais-tu mon caractère! Que n'as-tu entendu même les railleries dont j'étais, il y a bien peu de temps, l'objet, parce qu'à des gens qui m'avaient demandé *si je ne tuerais pas ma femme surprise en adultère*, j'avais répondu simplement que *ce serait moi que je tuerais!*

Au reste, pourquoi te dire tout cela? Je n'ai pas besoin, j'en suis sûr, de justification auprès de mon Adèle, et la cruelle lettre que tu m'as écrite n'est pas de toi. O mon Adèle, moi te tourmenter jamais! Voyons, interroge-toi bien, et tu riras d'une telle supposition. Ne sais-tu pas que je suis ton esclave, ta propriété, que je donnerais mille vies pour t'épargner une larme? Adèle, ne me juge pas, je t'en supplie, sur je ne sais quelle parole inconsidérée, mais sur le peu que tu connais de mon âme et de mon caractère. Grand Dieu! est-ce toi qui as écrit cela : *Quel sera mon sort?* JE N'EN SAIS RIEN; *la soirée d'hier m'a laissé une impression qui s'effacera difficilement?* Adèle, ne devais-tu pas penser que ces fatales paroles de doute s'imprimeraient sur mon cœur comme avec un fer ardent? Oh! tu es bien cruelle quelquefois!

Chère amie, je ne dirai pas que j'ai pour toi *presque de l'admiration*, mais une admiration entière, profonde, fondée, mais un culte d'amour, de dévouement et d'enthousiasme. Et c'est toi qui peux dire que tu *trembleras un jour devant moi!* Non, ce ne sont point là des idées qui viennent de toi. Garde-toi, je t'en conjure, ma noble Adèle, des suggestions étrangères; juge-moi avec ton jugement, vois-moi avec tes yeux. Je suis déjà si peu de chose par moi-même que je m'indigne à l'idée de devenir encore moins dans ton estime, grâce aux autres.

Tu me fais un autre reproche sensible, c'est de voir partout la médiocrité chez les autres. D'abord, chère amie, je te supplie de croire que ma prétendue supériorité est nulle à mes yeux; je vois les choses de plus haut. La gloire humaine n'est rien près du bonheur angélique promis à celui qui partagera ton sort, et je ne me soucie au monde que de toi. C'est à toi seule que j'aspire, c'est pour toi seule que je vis. En général, il est vrai de dire que la plupart des hommes sont vulgaires et ternes; je crois que je les méprise en masse; mais, si je rencontre parmi eux quelques êtres dignes du nom d'hommes, je ne les aime et ne les en admire que plus. Je te place, mon Adèle bien-aimée, à la tête de tous ces êtres.

Je fais peu de cas, je l'avoue, de l'esprit de convention, des croyances communes, des convictions traditionnelles. C'est que je crois qu'un homme prudent doit tout examiner avec sa raison, avant de rien accueillir. S'il se trompe, ce ne sera pas sa faute. Au reste, j'ai peut-être tort dans toutes mes idées, mais je crois du moins n'avoir pas celui de déprécier tout le monde. Je passe au contraire pour enthousiaste et exalté. Le fait est que ma vocation est une vie tranquille, douce, obscure, s'il est possible; je n'aime rien tant que la vie de ménage et les soins de famille. Que ne me connais-tu mieux!

Au reste, chère amie, ta modestie est charmante, mais elle me fâche quelquefois; tu prétends avoir de la déférence pour mes opinions; jusqu'ici je ne m'en suis guère aperçu et tu as pu voir souvent au contraire quelle haute confiance m'inspirent tes conseils, avec quelle docilité j'obéis à tes avis. Je te confierais toute

la conduite de ma vie, sûr de la noblesse de tes vues et de la grandeur de ton âme.

Adieu, il est bien tard, je t'embrasse tendrement. Quelle délicieuse soirée je viens de passer près de toi! Elle me fait te pardonner ta lettre.

Adèle, aime-moi, car le ciel sait que jamais on n'a aimé comme je t'aime.

Adieu, tâche de lire mon griffonnage. Oh! combien je t'aime et combien tu me tourmentes quelquefois!

Ton mari, ton esclave fidèle et dévoué.

Samedi (15 décembre).

Encore quelques mots. J'aurais dû, mon amie, répondre à ta précédente lettre, mais celle que tu m'as remise hier soir a brouillé tout dans ma tête. J'ignore quelles idées rempliront ce papier. La seule qui me reste est celle qui me domine continuellement, celle de mon inexprimable tendresse pour toi.

J'ai souri quand j'ai vu que tu t'imaginais voir autour de toi des êtres *plus dignes que toi* d'être aimés comme je t'aime. Je te conjure à genoux pour la millième fois de ne faire à personne l'honneur de le comparer à toi. Tu dis, Adèle, qu'un jour je m'apercevrai de *ton peu de savoir* et que ce sera un vide pour moi. Sache, chère et charmante amie, que tu as la plus belle et la plus rare des sciences, celle de toutes les vertus. Au reste, les connaissances futiles et purement relatives que tu voudrais posséder ne servent en rien au bonheur. Tout ce qui s'acquiert ne vaut pas la peine de s'acquérir.

Tu m'as déjà dit une fois avec une simplicité charmante que tu n'entendais pas la poésie, c'est comme si tu me disais que tu ne comprenais pas la vertu. Adèle, la poésie, c'est l'âme; le génie, c'est l'âme; ce qu'on appelle *mon talent* n'est autre chose que *mon âme*. Tu n'y es donc nullement étrangère, chère amie; car jusqu'ici, si j'ose t'en croire, nos deux âmes se sont toujours comprises. L'être le plus ignorant peut sentir la poésie, cette poésie rêveuse et pure à laquelle les connaissances positives n'ajoutent rien, qui revêt toutes ses pensées fantastiques d'images vivantes, qui se nourrit d'amour, de dévouement, d'enthousiasme, et révèle aux êtres généreux les mystères les plus secrets de leurs âmes. Cette poésie, Adèle, tu la comprendras toujours parce que tu es bonne, douce, noble et simple. Qu'importe le reste? Que sont, auprès de ces divines inspirations, de ces illuminations idéales, les sciences laborieuses, incertaines et souvent fausses des hommes? Elles dessèchent la vie, et la poésie, cette poésie que je puise dans tes regards, dans ton sourire, la charme et la console. Pardon, je ne sais où je vais, mais parler de poésie, c'est presque encore parler de toi.

Hier, mon Adèle, j'ai passé une ravissante soirée. Laisse-moi t'en reparler. Qu'il est doux de se pardonner quand on s'aime! Adèle, il me reste cependant un remords, tu as pleuré! je t'ai fait pleurer, grand Dieu, chère amie! Oh! pardonne-moi! que ne donnerais-je pas pour racheter les larmes que tu as versées en silence près de moi et à cause de moi! Hélas! devrais-tu pleurer, toi qui es tout mon bonheur? Non, je ne me le pardonnerai pas, et, plus j'y pense, plus je me trouve coupable.

Cependant, si je t'ai blessée, chère et pauvre amie, ce n'est que par excès d'amour. J'avais moi-même si cruellement souffert en croyant que tu ne me suivais que par complaisance et avec déplaisir!... Oh! dis-moi que tu me pardonnes, et souris pour me consoler de tes larmes!

Adieu, mon Adèle adorée, tu ne diras pas que cette lettre est courte. J'y joins quelques vers que j'ai faits pour ta fête, en des heures de tristesse et d'abattement*. Je ne devrais peut-être pas te les donner, mais ils te prouveront combien je pense à toi.

Adieu, adieu, écris-moi bien long et remplis les lignes jusqu'au bout. Je t'embrasse et je te jure que tu ne pleureras plus à cause de moi.

Ton mari.

Lundi (17 décembre).

Il faut, mon Adèle bien-aimée, que je me jette à tes pieds pour obtenir mon pardon. Si tu savais combien je me repens de t'avoir désobéi hier. Je suis sorti mécontent de moi, parce que, malgré tes douces et indulgentes paroles, je n'avais pas lu ma grâce sur ta figure. Tu avais raison et grandement raison. Je ne te dirai pas, chère amie, que tu t'es fâchée pour peu de chose, attendu que je ne le pense pas. Ce n'est pas le sujet de la désobéissance, mais la désobéissance en elle-même qui est grave. Je sais qu'à ta place j'aurais été extrêmement mécontent, et je ne me dissimule pas que je n'aurais peut-être pas été aussi bon que toi. Il est dans ta destinée, mon excellente et généreuse Adèle, de me surpasser en tout, excepté dans l'amour que je te porte. Chère amie, je n'ai été coupable que de légèreté, mais cette légèreté qui t'a affligée est bien coupable. Pardonne, oh! pardonne-moi! Je ne pense depuis hier, mon amie, qu'à la peine que je t'ai causée. Je ne comprends pas comment, moi qui ne voudrais pas te

* A Toi! — *Odes et Ballades*.

faire le moindre chagrin pour tous les intérêts de la terre, j'ai pu t'affliger ainsi sans but et avec tant d'étourderie.

Adieu, adieu. Je t'adore, car tu es un ange, et je t'embrasse, car tu es ma femme.

Vendredi 21 décembre.

Adèle, sais-tu quelle est l'insupportable idée que je veux fuir et qui revient sans cesse m'obséder depuis le dernier jour que je t'ai vue, depuis quatre jours? Grand Dieu! si notre mariage faisait jamais ton malheur!... Adèle, sais-tu quelle est ma jalousie? En as-tu bien pesé, avant de songer à lier ta vie à la mienne, toutes les exigences, toute la susceptibilité? L'autre jour, quand ta mère a dit devant moi que tu avais accepté le bras de je ne sais quel autre homme, je ne saurais te dire ce qui se passa en moi. L'idée qu'un étranger avait obtenu de toi ce bonheur qui est si grand pour moi, que d'autres peut-être partageaient tous les jours mes privilèges auprès de toi, ces privilèges si innocents et qui font pourtant toute ma joie, cette idée s'empara de ma tête et me remplit de trouble. Il me sembla encore que tu trouvais tout simple ce qui m'affligeait si cruellement. Adèle, tout ce tourment, joint à la nécessité de me contraindre, me mit dans un état difficile à peindre. Je sortis, et, depuis, ces idées qui me poursuivent empoisonnent tout pour moi, jusqu'au plaisir de penser à toi.

Je me suis examiné sévèrement, car on a l'habitude de considérer la jalousie comme ridicule, et, sous ce rapport encore, je ne pense pas comme les autres. Je me suis demandé si j'avais tort, et non seulement je n'ai pu blâmer mon ombrageuse jalousie, mais j'ai même reconnu qu'elle était de l'essence de cet amour chaste, exclusif et pur que j'éprouve pour toi et que je tremble de ne t'avoir pas inspiré. Cet amour, chère Adèle, si tu ne le sens pas, tu es du moins faite pour le comprendre. Aussi suis-je sûr que tu ne riras pas de ce qui m'a causé une douleur si vive. Que je serais heureux d'être aimé comme je t'aime!

Il faut que j'aie une bien aveugle confiance en toi pour te dévoiler ainsi les plus intimes secrets de mon âme. Si je parlais à un être ordinaire, je craindrais qu'il ne vît dans ma jalousie une faiblesse. Avec toi, je ne crains rien. Ce qui fait tout mon bonheur n'est pas assurément peu de chose à mes yeux, et tu ne dois pas t'étonner qu'il me soit impossible de le partager avec qui que ce soit.

Communément, la jalousie est un soupçon outrageant pour l'être qui l'inspire et avilissant pour celui qui le conçoit. Je ne te fais pas, chère amie, l'injure de croire que tu confondes avec cette brutalité des esprits vulgaires la délicatesse de l'amour impérieux que tu es si digne de faire naître. Ma jalousie est extrême, mais elle est respectueuse; je crois qu'elle m'honore, parce qu'elle prouve la pureté de ma tendresse. Si jamais ma femme me rendait jaloux par légèreté, j'en mourrais, mais je ne la soupçonnerais pas un seul instant.

Je t'ai parlé longuement de toutes mes idées là-dessus, parce que cette matière est importante. Ma jalousie, chère Adèle, doit te plaire; si elle t'effraie, tu ne m'aimes pas. Si tu me rencontrais, moi qui suis un homme, donnant le bras à une jeune fille, à une femme quelconque, cela te serait-il indifférent? Réfléchis, car si cela t'est indifférent, je suis perdu, tu ne m'aimes pas. Voilà mes sentiments invariables. L'amour n'est ni vrai, ni pur, s'il n'est jaloux. Crois que ceux qui aiment toutes les femmes ne sont jaloux d'aucune. Chère et bien-aimée Adèle, tu m'as dit que tu m'aimais, et jusqu'à ce que tu me dises le contraire, je veux le croire; je veux m'attacher à cette délicieuse conviction comme à la seule croyance qui m'enchaîne encore à la vie.

Adieu, il faut bien t'aimer pour avoir écrit les deux pages que j'achève. A demain.

Samedi (22 décembre).

Je viens de relire ces deux pages. Je tremble qu'elles ne te semblent singulières, car cela me prouverait que tu ne me connais ni ne m'aimes. Adèle, chère amie! ah non! je veux croire que nos âmes s'entendent, n'est-il pas vrai? Et alors, mon Adèle adorée, quel bonheur nous est réservé! Va, ne soyons pas comme les autres hommes qui craignent de sentir ou d'exprimer ce qu'ils sentent. Soyons candides, nous qui sommes innocents et purs. Ne nous cachons mutuellement aucune de nos impressions, disons-nous toujours toutes nos pensées, afin de nous garantir l'un et l'autre des fausses interprétations qui détruisent si souvent la confiance et même l'affection.

Je t'ai vue quelquefois avec douleur, Adèle, reculer devant plusieurs de mes opinions, c'est que tu ne pénétrais pas ma pensée ou que tu t'exagérais le sens de mes paroles. J'ignore si tu m'estimes plus ou moins que je ne vaux, mais, de grâce, sois indulgente. J'entends au fond de moi je ne sais quelle voix qui me dit que je ne perdrais pas à être connu de toi tel que je suis. Ce témoignage de ma conscience m'est cher; c'est, avec le peu d'affection que tu peux avoir pour moi, la seule consolation qui me reste. Il n'y a rien de dégradant dans mes défauts, tout nombreux qu'ils sont, et, si je sais que je suis plein d'imperfections, je sais aussi que tu es pleine de bonté.

Je balance depuis quelques instants à te faire une confession, et j'ai tort de balancer, car ce que j'ai fait me pèsera sur le cœur tant que tu ne me l'auras pas remis. Adèle, pardonne-moi, car j'ai encore enfreint la promesse que je t'avais faite et réitérée. J'ai travaillé cette semaine plusieurs nuits consécutives, mais il le fallait et tu te rappelles que je me suis réservé quelques *cas extraordinaires*. Je t'ai donc désobéi en me promettant de m'en accuser près de toi. C'est pour toi, Adèle, que je travaille. Ce n'est qu'à force de fatigues et de veilles que je puis espérer de t'obtenir. Ne me condamne donc pas et sois sûre que je ne me résigne pas à manquer à tes ordres sans une nécessité absolue et impérieuse. Il s'agissait d'une chose très importante et très pressée. — J'ai tort de parler de tes *ordres*, tes moindres désirs, tes dernières prières en sont pour moi et suffisent pour me tracer une voie dont je ne m'écarte jamais que bien à regret.

Je m'aperçois que le temps et le papier vont bientôt me manquer, et cependant que de choses j'ai encore à te dire! Je te parle si rarement, je te vois si peu! Chère amie, combien je suis à plaindre et qu'ils sont heureux ceux qui peuvent à toute heure jouir de ta vue, de ton sourire, de tes paroles! Moi, je suis comme un exilé. Quand je vais chez toi, tout me gêne, tout m'observe. Il faut me contraindre, me dissimuler, et nul être ne porte plus difficilement que moi un masque ou une entrave.

Oh! quand tout cela sera-t-il fini? Quand pourrai-je atteindre à l'unique et immense bonheur que me promet l'avenir? Pardonne à cette lettre écrite si rapidement, au désordre de mes idées, à celui de mon écriture.

Chère et charmante amie, je te verrai donc ce soir! Oh! que j'en ai besoin! Que les semaines sont longues et quel fardeau de tristesse et d'abattement je soulèverai ce soir en entrant chez toi. Adieu. Je t'embrasse bien tendrement.

Soigne ta précieuse santé. Parle-m'en bien au long. Tu dois tous ces détails à ton Victor, à ton mari. Adieu, adieu.

Écris-moi une longue, bien longue lettre.

Lundi (24 décembre).

Je ne t'aurais pas promis, chère Adèle, de ne point travailler hier soir que cela m'eût été impossible. Comment, encore tout enivré de cette charmante soirée passée à tes côtés, livrer ma tête et mes idées à un travail qui me serait insipide si je ne pensais que ce n'est qu'en travaillant que je puis me créer une existence digne de t'être offerte. Je suis rentré transporté. Quel bonheur sera le mien! Je me suis couché parce que j'ai pensé que tu te couchais en ce même moment. Longtemps j'ai repassé dans mon esprit les moindres circonstances de ces instants si tranquilles, si courts et si regrettés, passés près de mon Adèle adorée; longtemps ton souvenir bien-aimé m'a empêché de dormir, et, quand le sommeil est enfin venu, mille rêves de félicité m'ont encore rapporté ton image rayonnante de charme et de douceur.

Chère amie, que ne peux-tu voir mon cœur à nu pour y retrouver ta pensée qui domine sans cesse toutes mes autres pensées. Oh! combien je t'aime et en quelles expressions de feu te l'exprimer! Je veux te dire mille fois que je t'aime, je veux que tu me le dises mille fois. Voilà tout mon bonheur. Quelle langue de génie et d'amour me donnera des mots pour rendre tout ce que je sens pour toi! Tu es si bonne, si noble, si généreuse! Toutes tes vertus sont si doucement empreintes sur ton visage que je m'étonne que tous les hommes qui te voient ne soient pas fous de toi. Mais ils ont la vue si basse, le jugement si faible, l'esprit si commun! Oui, mon Adèle, chacune des grâces de ta figure révèle une des perfections de ton âme. Tu es pour ton Victor un ange, une fée, une muse, un être qui n'a d'humain que ce qu'il en faut pour rester à la portée d'un être terrestre et matériel tel que celui dont tu daignes partager le sort et la vie.

Ne souris pas, chère amie, de ces paroles d'enthousiasme. Quelle créature au monde est plus digne que toi de l'exciter? Oh! que ne te vois-tu telle que tu es, telle que te voit celui dont tu seras éternellement la compagne adorée! L'immortalité de mon âme ne me semblerait qu'un grand et triste désert, si je ne devais le traverser entre tes bras. Oui, mon Adèle, c'est dans tes bras que je vivrai, dans tes bras que je mourrai, dans tes bras que je parcourrai l'éternité. Je m'arrête. Laisse-moi me reposer sur ces idées de bonheur. Un autre jour, je penserai au travail et à la gloire.

Jeudi (27 décembre)

J'ai encore, Adèle, passé mardi une journée bien heureuse, empoisonnée seulement le soir par l'idée que l'on te gronderait peut-être de mon assiduité près de toi. Chère amie, l'idée que tu puisses endurer pour moi le moindre chagrin est l'un de mes chagrins les plus vifs. Je ne comprends pourtant point qu'il puisse y avoir le moindre mal à ce qui me rend si heureux. Quoi qu'il en soit, je sacrifierai tout, mon Adèle bien-aimée, plutôt que de te voir tourmentée à cause de moi. Quand toutes ces contraintes s'évanouiront-elles? Quand pourrai-je me glorifier à la face du monde de

t'aimer, toi dont je suis si fier, toi dans qui j'ai mis toute ma gloire et tout mon orgueil! Que ton Victor, chère Adèle, que ton mari sera heureux le jour où il pourra porter publiquement ce titre, le plus beau de tous à ses yeux! Va, nous serons bien heureux un jour!

Mais nous sommes, ou (pour parler sans présomption) je suis bien à plaindre aujourd'hui. Ne passer sur tant de jours que si peu d'heures auprès de toi, et les voir encore troublées par une gêne perpétuelle, en vérité toutes mes autres peines, qui sembleraient peut-être plus douloureuses à un cœur froid, ne sont rien près de celle-là. Tous mes amis, qui me demandent si souvent d'où vient que je parais triste et soucieux, sont loin d'attribuer cette tristesse à sa véritable cause.

Mais, Adèle, tu m'aimes, et mon imagination ne conçoit pas d'effroyable malheur dont cette seule idée ne me console. Elle suffit pour me faire brusquement passer de l'abattement à l'exaltation. Tant que je sentirai que j'ai une vie à donner pour toi, je ne me plaindrai pas de mon partage. Ton esclave, mon amie adorée, n'a-t-il pas deux bras pour construire ton bonheur? Oh! je t'en supplie, aime-moi, et ne doutons pas de l'avenir. Marchons-y avec un cœur fidèle et un front serein. Enseigne-moi, toi qui es la plus noble des créatures semblables à Dieu, enseigne-moi tes angéliques vertus, car je ne vaux rien que par toi. Si je peux jusqu'ici dérouler toute ma vie sans rougir, n'est-ce pas à toi, Adèle, que je le dois? Si, aujourd'hui, je ne trouve aucun remords parmi tous mes chagrins, ne le dois-je pas à l'influence protectrice de ton être sur le mien? Combien je dois t'aimer, toi qui m'as préservé de tout, qui me conduiras à tout! Combien je t'aime, toi à qui je dois de pouvoir t'aimer d'une manière digne de toi! Que tu m'aimes aussi un peu, et le malheur n'est rien!

Vendredi 28 décembre 1821.

Il y a juste aujourd'hui deux ans, mon Adèle bien-aimée, que je passai une soirée bien enivrante et dont le souvenir restera toujours entre mes plus doux souvenirs. Nous allâmes ensemble pour la première fois au spectacle.

C'était aux Français, te le rappelles-tu? On donnait *Hamlet*. Dis-moi, chère amie, as-tu conservé quelque idée de cette charmante soirée? Te rappelles-tu que nous attendîmes bien longtemps ton frère dans la rue voisine du théâtre et que tu me disais que les *femmes étaient plus aimantes que les hommes*? Te rappelles-tu que, durant toute la représentation, ton bras resta appuyé sur le mien? que je t'entretins de malheurs imminents et qui, en effet, ne tardèrent pas à nous frapper? que je te répétai bien des fois qu'une soirée aussi heureuse ne se représenterait pas de longtemps?...

O mon Adèle, quand je songe que deux ans se sont écoulés depuis ces délicieux moments et que les moindres circonstances en sont encore dans mon cœur comme des événements d'hier, je me demande s'il en est de même pour toi, si ta mémoire a été aussi fidèle, et je me le demande en tremblant, car il y aurait de la présomption à le croire, et cependant si tu as oublié tout cela, tu ne m'aimes pas. O dis-moi que tu ne l'as pas oublié; dis-moi, je t'en supplie, que tu as quelquefois, durant ma longue absence, pensé avec regret à ces instants sitôt passés...

Chère Adèle! combien de fois j'y ai songé, moi, avec désespoir! Mais qu'importe aujourd'hui cette pénible épreuve, puisque tu m'appartiens enfin, du moins en espérance et en avenir! Qui osera, maintenant que je te tiens, t'arracher de mes bras! Hélas! il y a deux ans, j'étais tranquille et serein auprès de toi, et, quatre mois plus tard, je devais me courber sous le plus affreux des malheurs, je devais être séparé de toi! Aujourd'hui, si je te vois avec plus de gêne et moins de facilité qu'alors, c'est du moins avec plus de sécurité. Car il faudrait que l'enfer tout entier fût dans mon avenir, pour que tu ne fusses pas à moi tôt ou tard.

Mon sort est bien simplifié; je n'ai plus que deux perspectives, toi ou la mort. Rien ne peut m'enlever à mon Adèle. Famille, parents, tout cela, sans toi, serait tout pour moi; près de toi, ce n'est rien. Je suis une chose qui est à toi.

Samedi (29 décembre).

Je relis bien souvent tes charmantes lettres. Elles me rendent quelque chose de ta présence. Je m'étonne, chère amie, que cette correspondance si douce pour moi te laisse encore quelques scrupules; car la manière même dont tu t'accuses de n'en pas avoir me prouve qu'il t'en reste encore. Ne te souviens-tu donc jamais que je suis ton mari, que je dois être le confident unique et le dépositaire légitime de toutes tes pensées; que cette communication mutuelle et intime, qui ne nous est permise que par lettres, est un de mes droits comme un de tes devoirs. O mon Adèle, ne me parle plus, je t'en conjure, de ta crainte d'être mésestimée de moi! faut-il te répéter sans cesse que tu me causes un violent chagrin? Sois sûre de ton Victor, je t'en prie, aie confiance en celui qui vit tout en toi et pour toi. Ne me force pas, comme tu le dis toi-même avec tant de grâce, à défendre *ma femme contre ma femme*.

Oui, je suis fier de mon épouse adorée, de ma charmante et bonne Adèle, et ce n'est pas de la *vanité*, c'est de l'orgueil et de l'orgueil le plus pur. Tes vertus sont mon trésor, tes perfections sont mon bien, et je les défendrai contre tes propres attaques avec la jalousie d'une mère et la fierté d'un époux.

Quand je t'ai dit que ton âme comprenait la poésie, je n'ai fait que te révéler une de ses célestes facultés. *Les vers ne sont donc pas de la poésie?* demandes-tu. Les vers *seuls* n'en sont pas. La poésie est dans les idées, les idées viennent de l'âme. Les vers ne sont qu'un vêtement élégant sur un beau corps. La poésie peut s'exprimer en prose, elle est seulement plus parfaite sous la grâce et la majesté du vers. C'est la poésie de l'âme qui inspire les nobles sentiments et les nobles actions comme les nobles écrits. Un poëte malhonnête homme est un être dégradé, plus bas et plus coupable qu'un malhonnête homme qui n'est pas poëte.

C'en est assez sur toutes ces choses indifférentes et que tu sens d'ailleurs plus que je ne peux le dire. Je voudrais seulement que tu pusses savoir combien ton âme est belle, grande et poétique. Quand nous serons unis, chère amie, ce sera toi qui m'inspireras, toi que je consulterai sur tout ce que je ferai, et c'est ainsi qu'après t'avoir dû mon bonheur, je te devrai encore ma gloire si j'y suis appelé.

Sois donc satisfaite de toi sans cesser d'être modeste. La modestie te va si bien! Mais distingue la modestie qui consiste à ignorer ses avantages, de celle qui se borne à les rapporter à d'autres qu'à soi, à faire hommage à Dieu des dons de la nature et à ses parents de ceux de l'éducation. Cette dernière est la seule vraie, la seule durable. Elle sauve du faux orgueil et mène à la juste fierté.

Je t'ennuie, ma chère et noble Adèle, car tu sais tout cela mieux que moi. Pardonne-moi et ne t'en prends qu'à toi, car c'est toi qui, par tes scrupules et tes craintes, me conduis à ces tristes et insipides dissertations. Elles sont cependant utiles en ce qu'elles te prouvent que mon estime pour toi n'est pas moins fondée que ma tendresse.

Adieu! j'ignore si tu pourras lire ce griffonnage. A tous les mots qui t'échapperont substitue *je t'aime*, tu en auras toujours la pensée.

III

JANVIER — MARS, 1822

Après la longue et douloureuse séparation, on a vu Victor reprendre les douces habitudes de son amour retrouvé. Il a pu revoir Adèle, fréquemment chez elle en présence de ses parents, et quelquefois seule dehors; il l'a accompagnée avec sa mère au théâtre ou en promenade; enfin il lui a écrit et elle lui a répondu; joies précieuses en comparaison de la triste année solitaire! mais il s'y mêlait pour Victor une inquiétude, une inquiétude mortelle.

Plus de six mois s'étaient écoulés depuis la mort de Mme Hugo, la nouvelle année 1822 allait s'ouvrir, et rien n'était changé dans la situation matérielle de Victor. Son père n'avait pas donné le consentement nécessaire, et même ignorait entièrement son amour. Quant à la place ou pension promise, elle semblait reculer sans cesse. Combien de temps cela durerait-il encore?

M. Foucher, bonhomme, aurait peut-être pris patience; mais, autour de lui, l'oncle Asseline et sa femme, Victor Foucher, le frère aîné, les amis, surtout les bonnes amies, s'étonnaient des retards, s'effrayaient des assiduités de l'amoureux, parlaient de la réputation d'Adèle compromise. On s'en prenait à la pauvre Adèle elle-même, qui s'en plaignait à Victor; cruelle anxiété pour l'âme susceptible du poëte.

Il avait beau reculer l'instant suprême où son sort se déciderait, il fallait mettre fin à ces tracasseries, prendre une résolution, agir. Il ne se préoccupait qu'à demi de la pension; il travaillait à son roman, il travaillait à un drame, il sentait déjà sa puissance; l'argent, il le trouverait. Sa grande perplexité, c'était le consentement à obtenir de son père.

Cette perplexité, qui l'avait tant déchiré déjà pour sa mère, combien elle était aujourd'hui plus grave! Si le général Hugo refusait son consentement, il faudrait, pour s'en passer légalement, attendre la grande majorité de Victor, attendre cinq ans! Victor ne pouvait même penser à demander à la famille Foucher une si longue patience. Lui-même supporterait-il la souffrance de la solitude et de la séparation sans espérance? Alors Adèle n'existerait plus pour lui? alors?... Quand on songe à la force qu'avait prise en lui son amour et aussi à la gravité mélancolique et même sombre de cette âme ardente, on ne peut s'empêcher de croire que la question qu'il poserait à son père serait une question de vie ou de mort



ADÈLE FOUCHER

LETTRES A LA FIANCÉE

1822

JANVIER-MARS

Vendredi soir, 4 janvier (1822).

J'aurais bien fait de te quitter avant-hier soir à la porte de chez toi, je n'aurais pas eu cette discussion qui aurait dû t'être indifférente au moins, et qui m'a pourtant valu un si froid adieu. Car je ne puis l'attribuer, cet adieu glacé, qu'à la conversation qui venait de s'engager. Nous étions si bien d'accord une heure auparavant! Que ne t'ai-je quittée alors! Je serais rentré le cœur content, et maintenant encore mille pensées amères ne se mêleraient pas au plaisir de t'écrire. Il me semble que je n'ai rien dit dans cette discussion qui ait pu te mécontenter. Mes paroles n'étaient certainement pas des paroles de médisance ou d'envie, et je ne comprends pas comment je t'ai déplu en prenant la défense du seul homme en France qui mérite l'enthousiasme*. Si jamais j'étais destiné à parcourir une carrière illustre, après ton approbation, ma bien-aimée Adèle, l'admiration des esprits neufs et des âmes jeunes serait, ce me semble, ma plus belle récompense. Laissons cela.

Il est pourtant vrai de dire que j'ai rarement le bonheur de te voir de mon avis. Quelque opinion que j'avance, si je trouve devant toi des contradicteurs (et il est bizarre que cela ne m'arrive guère que devant toi), tu es bien plus prompte à te ranger de leur côté que du mien. Il semble qu'il suffit qu'une vérité passe par ma bouche pour être une erreur à tes yeux. Je n'adopte jamais une opinion qu'après m'être demandé si elle est noble et généreuse, c'est-à-dire digne d'un homme qui t'aime. Eh bien, que j'émette cette opinion, qu'elle blesse les idées de quelque autre personne présente, qu'elle soit combattue, je cherche alors naturellement à m'assurer de ton approbation, la seule que j'ambitionne et qui me satisfasse. C'est en vain! tes regards deviennent mécontents, ton front soucieux, tes paroles brèves. Quelquefois même tu m'imposes silence. Alors il faut me taire comme un éventé qui recule devant ses propres discours, ou, si je continue, me retirer découragé de t'avoir déplu en soutenant des idées que je croyais dignes de toi et qui cependant, selon toutes les apparences, se sont trouvées contraires aux tiennes.

Je crois, mon amie, que tout ce que je te dis ici est simple et naturel. Eh bien, rien ne me répond que tu n'y verras pas de l'orgueil. Et d'abord, j'aurais de l'orgueil que ce serait ta faute. Ne m'as-tu pas permis de me croire aimé de toi? Cependant, chère amie, un orgueil étroit et mesquin n'entrera jamais dans une âme qui a l'audace de t'aimer. Mes prétentions sont bien plus hautes que les prétentions de l'orgueil. Mes prétentions sont de te rendre heureuse, pleinement heureuse, d'associer mon esprit terrestre et ténébreux à ton esprit céleste et lumineux, mon âme à ton âme, mon sort à ton sort, mon immortalité à ton immortalité; et prends tout cela pour de la poésie si tu veux, car la poésie, c'est l'amour. Et qu'y a-t-il de réel au monde, si ce n'est la poésie?

Ce langage te semble peut-être bizarre; mais rappelle-toi, mon Adèle, que *poésie* et *vertu* sont synonymes dans ma tête et il te semblera tout simple.

Va, quand l'amour remplit tout un être, l'orgueil n'y trouve pas aisément place. Je ne t'ai pas toujours, il est vrai, montré une très profonde estime pour le commun des hommes. Ma conscience ne me dit point que je suis plus qu'eux, mais que je ne suis pas comme eux, et cela lui suffit.

Ne conclus pas, mon Adèle adorée, de tout ce que je viens de t'écrire que j'attache une extrême importance à mes opinions. Remarque, au contraire, que ce n'est pas aux miennes, mais aux tiennes que je mets un très haut prix. Ce qui m'afflige, c'est de contrarier tes idées, qui sont certainement bien plus justes que les miennes. Quand nous serons unis, chère amie, je m'éclairerai toujours de tes avis, je n'agirai jamais sans t'avoir soumis mes actions, car tu as l'instinct de tout

* Il s'agit de Chateaubriand, pour lequel Victor professait la plus ardente admiration.

ce qui est noble. Je regrette seulement en ce moment que tous mes efforts pour penser d'une façon digne de toi ne te satisfassent pas. Tu n'éprouves jamais cela, toi, car autrement tu me plaindrais.

J'ignore encore si tu seras contente de ma lettre à Mme Delon*; tu as désiré la voir et je t'en remets ci-jointe une copie que j'ai faite pour toi avant de l'envoyer. Tiens-la bien secrète, tu en sens l'importance. Tu la trouveras peut-être un peu laconique, mais il m'a semblé qu'une proposition simple devait être faite en termes simples. Que ma lettre soit approuvée de toi, je ne désirerai plus rien, sinon que mon offre soit acceptée.

Je relis ces deux pages. Elles se ressentent beaucoup du désordre de mes idées. Sais-tu, mon Adèle, que ton adieu glacial m'a si péniblement préoccupé ces deux jours-ci que je n'ai pu rien faire? C'est ainsi qu'à la crainte de t'avoir déplu se joint le remords d'avoir perdu mon temps. Les jours sont pourtant bien précieux, quand ils doivent être tous consacrés à travailler pour toi.

Il me vient souvent une idée qu'il faut que je te communique; c'est que toutes les protestations de services des hommes puissants ne me seront pas aussi utiles qu'on pourrait le croire. Je ne compte que sur moi, car je ne suis sûr que de moi. J'aime bien mieux, chère amie, travailler quinze nuits de suite que solliciter une heure. Ne penses-tu pas de même? J'en suis sûr, tu penses de même. Et que je serai fier, quand je pourrai t'offrir une aisance que je ne devrai qu'à moi! quand je pourrai dire : nul autre que moi n'a concouru au bonheur de mon Adèle!

Quand, ô quand toutes ces charmantes espérances seront-elles réalisées! Je ne me plains pas si je n'ai pas encore joui des félicités de la vie, je garde toute ma faculté de sentir le bonheur pour cette époque. Chère amie, le matin où je t'épouserai aux yeux des hommes, tous ceux qui m'aiment pour moi devront être bien joyeux, car jamais bonheur n'aura aussi profondément enivré une créature humaine que le mien m'enivrera. Le mariage me révèlera une existence nouvelle; ce sera en quelque sorte pour moi une seconde naissance. Qu'il est doux, après s'être si longtemps aimés d'un amour ardent et virginal, de lui voir succéder, au sein de délices jusqu'alors inconnues, un amour chaste, sain et satisfait, quoique toujours aussi brûlant!

O mon Adèle, pardonne-moi, je ne sais où mon imagination s'égare; mais quelquefois, quand je songe que nul excepté moi n'a de droits sur toi, que tu m'es réservée tout entière, je m'étonne de mon néant et je me demande comment j'ai pu mériter un tel bonheur. Alors, chère amie, si tu voyais avec quelles prières convulsives je supplie Dieu d'avoir pitié de ma solitude et de m'accorder l'ange qui m'est promis, tu concevrais quelle peut être la puissance d'un amour immortel sur un être mortel. Cet amour, Adèle, m'a complètement subjugué. Tempérament brûlant, esprit fier, âme ambitieuse, il a tout dompté en moi, tout concentré sur toi seule, tout changé en un seul désir, en un seul sentiment, en une seule pensée, et ce désir, ce sentiment, cette pensée, qui constituent toute ma vie, sont pour toi.

A présent, je vis imparfait. Tu me manques, c'est-à-dire, tout me manque. Nos rares et courtes entrevues me soulagent, mais ne me satisfont pas entièrement. J'ai besoin de te voir souvent, j'ai besoin de te voir toujours. Ce sentiment est si profondément incorporé à mon être, qu'il est devenu un instinct. L'invincible désir de te voir m'entraîne toujours dans tous les lieux où je puis en avoir la moindre espérance. Aussi, suis-je souvent bien près de toi sans que tu t'en doutes. Je voudrais être déguisé ou invisible pour être à tous moments à côté de ma femme, suivre tous ses pas, m'attacher à tous ses mouvements. Je ne respire bien que dans ton atmosphère.

Chère amie, oh! quand m'appartiendras-tu! J'en suis bien indigne, moi, mon Adèle, qui ai pu te soupçonner avant-hier de m'avoir trompé; ne me méprise pas, je t'en conjure, pour avoir conçu un moment une aussi injurieuse idée. Toi mentir! toi, me tromper! Je croirais plutôt que le soleil et l'éternité mentent.

Adieu, ma bonne et noble Adèle, aime ton Victor, tout imparfait qu'il est, car il apprécie du moins toute la perfection de son Adèle.

Mardi 8 (janvier).

Adèle, tout ce que me dit ta lettre d'hier est parfaitement juste. Je te remercie, chère amie, de l'avoir écrite, tu as bien fait, et pourtant elle m'a réveillé comme d'un songe. C'est un de tes droits de me parler de mes affaires, car mes affaires sont les tiennes. C'est un devoir pour moi, je dis plus, c'est un de mes droits les plus chers que celui de te demander conseil sur tout ce qui me concerne, et ma confiance en toi, ma profonde estime pour ma femme, me parlent là-dessus tout autrement que ta modestie. Il y a longtemps que je désirerais exercer ce droit, si je pouvais t'entretenir autrement que par écrit et si je n'avais craint de glacer ces lettres, ma seule joie, par des détails fastidieux pour toi et pour moi. Cette raison tombe pourtant d'elle-même du moment où ton désir répond au mien.

Une autre plus puissante m'a encore arrêté. En te rendant compte de tout ce que je fais et de tout ce qui

* Victor, dans cette lettre, offrait un asile chez lui à son ancien camarade Édouard Delon, condamné à mort pour sa participation à la conspiration de Saumur. « Je suis trop royaliste, écrivait-il à Mme Delon, pour qu'on vienne le chercher dans ma chambre. »

m'arrive, j'aurais appréhendé de paraître chercher à te faire moi-même indirectement ou directement mon éloge, et c'est sous ce rapport seulement, mon Adèle bien-aimée, que la franchise que tu me demandes, comme si cette demande était nécessaire, me sera difficile. Mais, si j'étais contraint d'entrer malgré moi dans quelque développement en apparence peu modeste, j'espère, chère amie, que tu te rappelleras que ce n'est pas moi qui ai provoqué une occasion de t'occuper de moi, et que ces détails, dont je serai d'ailleurs aussi sobre que possible, sont nécessaires pour te mettre à même d'apprécier d'après ma position présente quelle peut être ma situation future.

Que nous faut-il pour être heureux, chère amie? Quelques mille francs de revenu et le consentement de mon père. Voilà tout De quoi donc peut-on s'alarmer? Pour moi, ce qui me tourmente, ce n'est pas de douter mais d'attendre. Je suis sûr de me créer des moyens d'existence pour toi et pour moi; j'espère que mon père, après avoir fait le malheur de ma mère, ne voudra pas le mien. Je compte d'ailleurs pouvoir, une fois ma majorité atteinte, lui rendre quelque service qui l'oblige en quelque sorte à approuver notre union. Mais ce qui me désole, c'est que la patience n'a jamais été ma vertu, et que j'ignore, en vérité, quand tout ce bonheur m'arrivera, quoique je sache qu'il doit m'arriver, à moins que la mort ne vienne.

Ne me demande pas, mon Adèle, comment je suis sûr de me créer une existence indépendante, car c'est alors que tu m'obliges à te parler d'un *Victor Hugo* que tu ne connais pas, et avec lequel ton Victor ne se soucie nullement de te faire faire connaissance. C'est le Victor Hugo qui a des amis et des ennemis, auquel le rang militaire de son père donne le droit de se présenter partout comme l'égal de tout le monde, qui doit à quelques essais bien faibles les avantages et les inconvénients d'une renommée précoce, et que tous les salons, où il ne montre que bien rarement un visage triste et froid, croient occupé de quelque grave conception, lorsqu'il ne rêve qu'à une jeune fille douce, charmante, vertueuse et, heureusement pour elle, ignorée des salons. Ce Victor Hugo-là, mon Adèle, est un fort insipide personnage; je pourrais, je devrais peut-être t'en parler plus longuement, afin de te faire comprendre, par une foule de détails, que son avenir présente bien quelques espérances; mais je te supplie de vouloir bien là-dessus m'en croire un peu sur parole, car ces dix lignes ont déjà bien coûté à ton Victor, que ce M. Victor Hugo ennuie beaucoup. Je suis tout confus, ma bonne amie, d'avoir été ainsi amené à parler de moi, mais c'est de ta faute. J'aurais même dû, je te le répète, t'en parler plus longuement, car si tu me demandes ce que j'espère, il faut bien que je te dise sur quoi est basé ce que j'espère.

On t'a inspiré, je le sais, une prévention, peu fondée, contre la carrière des lettres. Cependant, chère amie, c'est à elle que je dois d'être dans la position où je suis. J'ignore où je parviendrai, mais j'ignore aussi s'il est beaucoup de jeunes gens de mon âge qui, sans fortune personnelle, t'offriraient en eux-mêmes les mêmes garanties pour l'avenir. Qu'ai-je fait pour être condamné à te dire tout cela? Que n'assistes-tu à ma vie actuelle? Tu me comprendrais sans peine et peut-être même tes espérances iraient-elles au delà des miennes. Il faut encore en revenir à ma formule éternelle, et te prier de ne pas me faire l'injure de voir dans tout ceci le langage de l'amour-propre. Chère amie, si jamais je désire que tu croies à ma franchise, c'est lorsque je te dis que je ne puis être orgueilleux que d'une chose, c'est d'être aimé de toi. Je voudrais que tu visses comme les éloges et même l'enthousiasme vrai ou faux des indifférents passent sur moi, et, en même temps, mon Adèle, quelle impression profonde me laisse la moindre de tes louanges. Sois certaine que la vanité, l'amour propre, la fausse gloire ne peuvent approcher d'une créature dont tu es le modèle et l'idole.

On m'a répété bien souvent, on me disait encore tout à l'heure beaucoup trop crûment, que j'étais appelé à je ne sais quelle *éclatante illustration* (je répète l'hyperbole en propres termes); pour moi, je ne me crois fait que pour le bonheur domestique. Si pourtant il fallait passer par la gloire avant d'y arriver, je ne considérerais cette gloire que comme un moyen, et non comme un but. Je vivrais hors de ma gloire, tout en ayant pour elle le respect que l'on doit toujours à de la gloire. Si elle m'arrive, comme on le prédit, je ne l'aurai ni espérée, ni désirée, car je n'ai ni espérance, ni désir à donner à d'autre qu'à toi.

Tu es, toi Adèle, mon but unique, et tous les chemins pour y atteindre me sont bons, pourvu qu'on y puisse marcher droit et ferme, sans ramper sur le ventre et sans courber la tête. C'était là ma pensée quand je te disais que j'aimais beaucoup mieux me créer moi-même en travaillant mes moyens d'existence que les attendre de la hautaine bienveillance des hommes puissants. Il est bien des manières de faire fortune, et je l'aurais certainement déjà faite par eux si j'avais voulu acheter des faveurs par des flatteries. Ce n'est pas ma manière. Je me suis borné à demander l'accomplissement d'un droit, j'ai obtenu une promesse, et j'attends.

Au reste, chère amie, tu es instruite de tout cela comme moi. M'aurais-tu, dis-moi, conseillé autre chose que ce que j'ai fait? Aurait-il été bien digne de toi que ton Victor allât chaque jour fatiguer de ses instances depuis le ministre jusqu'au dernier commis? J'ignore encore si ma réclamation simple et juste a réussi; mais, certes, ni toi, ni moi, n'aurions voulu qu'elle réussît à ce prix. On voit encore des hommes tout obtenir au moyen des femmes, intrigues de corruption et de vanité que le mépris du monde ne flétrit pourtant pas. Je me hâte de te dire en quatre mots que je le pourrais aussi, mais il est sans doute inutile d'ajouter que

on mari rejette ces turpitudes avec horreur et dégoût.

Que reste-t-il donc à un jeune homme qui dédaigne de s'avancer par les deux voies les plus faciles? Rien que la conscience de sa force et l'estime de lui-même. Pour moi, Adèle, la conscience de ton affection fait toute ma force. Il faut frayer sa carrière noblement et franchement, y marcher aussi vite qu'on le peut sans froisser ni renverser personne, et se reposer du reste sur la justice de Dieu.

Ne conclus pas de là cependant, mon amie, que je me contente de me livrer dans ma retraite à des travaux de mon choix, et peut-être infructueux, en fermant nonchalamment les yeux sur tout autre moyen de parvenir. Grand Dieu, Adèle, ton avenir n'est-il pas lié au mien? Va, qu'il se présente demain une demande juste à faire à un homme juste et rien ne m'empêchera de l'exposer avec confiance et de la soutenir avec vigueur. Fallût-il pour t'obtenir trois mois plus tôt, abandonner les projets et les rêves de toute ma vie, suivre un état nouveau, entreprendre des études nouvelles, ce serait, mon Adèle, avec bien de la joie. Tu serais à moi, aurais-je quelque chose à regretter? Je remercierai le ciel de toutes les épines dont il sèmera ma route, pourvu que cette route conduise à toi. Oh! dis-moi, mon Adèle adorée, par quelles peines, par quels travaux t'obtenir? Pourvu que ce ne soient pas des bassesses, tout me semblera doux et beau.

Je crains quelquefois que l'on ne t'ait mis dans la tête les idées les plus étranges. Je crains que tu ne t'imagines que la carrière des lettres est l'objet de ma vie, tandis que je ne me suis attaché à cette carrière que parce qu'elle m'offrait les moyens les plus aisés et les plus nobles de t'assurer un sort indépendant. J'aimerais, je l'avoue, à voir le nom que tu porteras chargé d'une grande gloire littéraire, car cela assignerait à ma femme un rang digne d'elle, un rang au-dessus de tous les rangs sociaux. Eh bien! que demain on me donne mon Adèle avec la condition de ne plus faire un vers de ma vie, pourvu que j'aie un autre moyen d'assurer ton existence, je le dis comme je le dirais à Dieu, je ne m'apercevrai pas que le bonheur de te posséder m'ait rien coûté; car, près de ce bonheur, tout le reste à mes yeux n'est rien.

Je ne puis, ma bien-aimée Adèle, rien te dire de plus ni de moins. Le jour où je t'ai dit que je t'aimais, je t'ai dit tout cela. L'amour est le seul sentiment qui ne puisse être exagéré. Tu m'ordonnerais demain, pour t'amuser, de mourir, que je devrais t'obéir à l'instant, ou autrement je ne t'aimerais pas. Aimer, ce n'est pas vivre en soi, c'est vivre dans un autre. On devient étranger à sa propre existence pour ne s'intéresser qu'à celle de l'être aimé. Aussi tous les sacrifices, tous les dévouements de ton Victor pour toi n'auront-ils jamais aucun mérite; ils seront les conséquences nécessaires d'un sentiment développé par des circonstances indépendantes de ma volonté. Tu dois me comprendre si tu m'aimes. En t'aimant je dois tout rapporter à toi, alors je ne suis plus rien à mes propres yeux et, si quelque chose de moi peut t'être utile, il est tout simple que je te le livre à l'instant, fût-ce ma vie.

Il faut me résumer, chère amie, tu te perdrais dans cette immense lettre. Je puis le dire, car ce n'est pas à moi, mais au hasard tout pur que je le dois, mon avenir présente beaucoup d'espérances. Des espérances pourtant ne sont pas des certitudes; mais où trouver une certitude dans les destinées humaines? (Remarque, mon Adèle, que je pèse ici toutes mes paroles, et que je m'exprime avec candeur, sûr que tu ne chercheras pas à les mal interpréter.) Il est de plus probable qu'un jour j'aurai quelque bien de mon père; car, quoique les troubles de notre famille tiennent encore bien des secrets cachés (je te confie moi-même ici un grand secret), on peut présumer qu'il n'a pas exercé durant quatre ans en Espagne de hautes fonctions vice-royales, sans qu'il lui en soit rien resté. D'ailleurs, c'est ce que, depuis, il a en partie avoué presque malgré lui. Quant à son consentement, je ne lui fais pas l'injure d'en douter.

Maintenant, mon Adèle, si tes parents veulent quelque chose de plus, je leur offrirai un cœur plein de courage et d'amour pour toi. Je ne puis pas leur promettre de réussir, mais de faire tout ce qui sera humainement possible. Si toutes ces garanties ne les satisfont pas... alors je vais te dire ce par quoi j'aurais commencé cette lettre si j'avais écouté le premier mouvement de l'impression causée par la tienne. J'irai chez tes parents, et je leur dirai : « Vous m'avez rendu bien heureux, en me permettant de voir votre Adèle. Lorsque vous m'avez accordé de vous-mêmes ce bonheur, je m'étais résigné à y renoncer pour un temps. Je ne sais pas si j'aurais vécu longtemps sans la voir, mais j'aurais essayé et, avec l'espoir de la posséder un jour, j'y serais peut-être parvenu. Aujourd'hui, vous paraissez douter de mon avenir. Adieu, vous ne me reverrez qu'avec un sort indépendant et le consentement de mon père, ou vous ne me reverrez plus. »

C'est ce que je suis décidé à faire, Adèle, le lendemain du jour où tes parents m'auront montré la crainte de compromettre ton avenir en l'unissant au mien. Peut-être même aurais-je déjà dû les prévenir. La félicité de te voir m'a fait jusqu'ici fermer les yeux; cependant je sens qu'il faut bien peu de chose pour réveiller toute la susceptibilité de mon caractère. Qui sait? je me flatte peut-être. J'ai tant souffert jusqu'ici que je me suis cru le droit d'espérer enfin un peu de bonheur. Tout cela n'est peut-être qu'illusion et, si je suis destiné au malheur, de quel droit te le ferais-je partager? Adèle, tes parents ont raison de ne vouloir de moi qu'autant que je prospérerai. Autrement, ils font bien de m'abandonner.

Tu es heureuse, toi; tu as un père, une mère qui sacrifieraient tout à ton bonheur. Moi, nul ne s'intéresse à mon avenir, je suis orphelin. De quelque côté

que je tourne les yeux, je me vois seul. Toi, tu es généreuse de m'aimer; mais tu ne dépends pas de toi et, d'ailleurs, tu m'auras bientôt oublié quand je ne serai plus là. C'est dans la nature humaine. Pourquoi croirais-je à une exception en ma faveur? Oui, j'y comptais, parce que l'amour que j'ai pour toi est un amour d'exception. Adèle, tu verras que d'ici à peu de temps nous nous dirons encore *adieu;* mais, si nous en venons là, cet adieu-là, Adèle, tu verras qu'il sera le dernier. Tu es bonne, tu es douce comme un ange; celui auquel tu appartiendras sera bien heureux!

Adieu, chère amie, ne verse jamais des larmes aussi amères que celles qui me sont échappées, en achevant cette lettre. J'étais bien ému en t'écrivant tous ces froids détails, mais cette émotion n'a pu se comprimer jusqu'à la fin. Il y a dans ces quatre pages bien des mots qui ne te frapperont pas et qui m'ont pourtant été bien douloureux à tracer.

Adieu, adieu, mon Adèle bien-aimée; je ne t'ai jamais plus aimée qu'en ce moment où il me semble qu'une nouvelle séparation se prépare. Adieu, j'avais mille choses à te dire, mais il y a un nuage entre mes idées et moi. Je suis encore ton mari, n'est-ce pas? Te dire que je le serai toute ma vie, ce n'est pas dire que je le serai longtemps!

Adieu. Permets-moi de t'embrasser tandis que tu es encore à moi.

Dimanche matin (13 janvier).

Maintenant je n'ai plus qu'à cacher ma tête dans mes mains et attendre le coup. Ta lettre, Adèle, est bien amère et bien généreuse; elle est bien généreuse, car elle est remplie d'un désintéressement d'autant plus admirable qu'elle n'est pas remplie d'amour. Au reste, tu l'as déjà dit une fois, *la passion est de trop*. Ma dernière lettre m'avait bien coûté, tu es certainement le seul être au monde pour qui j'aurais écrit tout cela; j'y ai poussé la franchise aussi loin qu'elle peut aller, peut-être jusqu'à l'immodestie. Tu triomphes à présent du sacrifice que tu as obtenu. Comme il te plaira! Que pouvais-je te dire de plus dans une lettre? Je l'ignore, car je ne sais si j'aurais pu te donner plus de détails dans un entretien. A mes épanchements tu réponds par des réticences. *Si j'étais à ta place*, me dis-tu... et tu t'arrêtes. Pourtant, Adèle, que te demandè-je autre chose que tes conseils? Je les ai implorés avec instance, j'aurais tout fait pour que tu m'en crusses digne. Mais que t'importe! Toutes mes actions ont été jusqu'ici dirigées vers un but, celui de t'obtenir et de t'obtenir dignement. Je n'étais pas sûr du succès, mais je me croyais sûr d'une récompense, bien douce pour moi, du bonheur d'être approuvé par toi. Je m'étais encore trompé dans cette espérance. C'est dans le moment même où je te donne la plus haute preuve de confiance et d'estime que tu me fermes ta confiance et me refuses ton estime.

Eh bien! puisque mon sort n'est rien à tes yeux, laisse-moi donc dans mes ténèbres; ôte-moi la main qui me soutenait, le regard qui m'encourageait, la voix qui pouvait me sauver dans mon aveuglement. Je n'aurai pas droit de me plaindre, car je suis un insensé et un malheureux, et tu as, toi, trop de raison pour ne pas être heureuse.

Ce n'est pas moi néanmoins qui reculerai le premier; je resterai jusqu'au dernier moment tel que tu m'as toujours vu, prêt à donner ma vie en souriant si elle peut te faire la moindre joie. Puisque tu me prives de tes avis, je ferai tout ce que tes parents voudront. Il n'y a qu'une créature au monde pour qui je puisse subir sans murmure des humiliations; j'en subirai encore sans espoir de nouvelles, s'il le faut, pourvu qu'elles s'arrêtent au point où des humiliations deviennent des indignités. Cette phrase que tu reproches à *mon amour-propre froissé*, je ne la prononcerai pas. Je prendrai tout sur moi et, s'il arrive quelque malheur, ce sera ma faute, à moi seul. Oui, je le répète, tout ce que les parents d'Adèle voudront, je le ferai. Je ne veux plus rien que lui donner des preuves nouvelles d'un amour qui n'a plus pourtant besoin d'être prouvé. Trop de précipitation près de mon père perdra tout peut-être, je le crains; mais je souscrirai à un désir qui est une loi pour moi.

Qu'est-ce d'ailleurs que mon bonheur? C'est le tien, Adèle, qu'il faut arracher de mon déplorable avenir, à quelque prix que ce soit. Moi, d'ailleurs, je ne serai point à plaindre. Ma vie aura été couronnée par un beau rêve dont je ne sortirai que pour entrer dans un sommeil où l'on ne rêve plus. Non, je ne serai point à plaindre. Quand tout finira pour moi, tout recommencera pour toi. J'aurai traversé ta vie sans y laisser de vestige. Mon âme se résigne volontiers à un veuvage éternel, si elle peut acheter à ce prix pour la tienne quelque félicité sur la terre. Sois heureuse.

Tu vas peut-être te récrier, me demander d'après quoi je puis croire à ton oubli. Oui, Adèle, j'y crois, et à ton *prompt* oubli. Cette nuit, je t'avais écrit dans ma pensée une lettre de vingt pages, je t'y racontais bien des preuves d'amour que je t'ai données durant notre séparation et que tu ignores, je les comparais aux marques de froideur que j'ai reçues de toi alors. Je n'ai pas eu le courage d'écrire ces détails désolants, d'écrire moi-même ma condamnation. D'ailleurs, à quoi bon? C'eût été te prouver que tu t'abusais quand tu croyais m'aimer; il vaut mieux laisser faire le temps.

Si l'on fût venu me dire, il y a huit jours, que tu ne serais pas à moi, j'aurais donné un démenti au démon lui-même. Aujourd'hui, je doute plus que toi, car tu

ne crains que des *difficultés immenses*. L'origine de mon malheur n'est pas dans mon projet de *laisser venir les événements*, comme tu dis, elle est dans le peu de confiance que tes parents m'accordent, dans la défiance complète que je t'inspire. Je serai plus généreux que vous tous, car je détruirai inutilement mon avenir pour me montrer docile à vos volontés. Je remplirai toutes vos intentions et je les remplirai avec la sérénité sur le front, quoique je sois sûr de ne réussir à rien qu'à faire évanouir mes espérances.

Je ne sais ce que je dis : *Mon avenir, mes espérances!* Ai-je un avenir? Ai-je des espérances? Cependant cette rupture me blessera cruellement, car elle te causera peut-être un instant quelque contrariété, et j'aurais voulu ne jamais te faire la moindre peine. Tu me répéteras encore ici avec candeur (car tu le crois dans le moment) que tu seras toujours à moi, que nulle puissance ne nous séparera, que tu braveras tout. Adèle, j'ai des lettres de toi, de *mars 1820*, où tu me dis la même chose, et cependant, depuis, tu as été dix-huit mois riante et joyeuse, heureuse sans moi; depuis, un mariage, je ne sais quel mariage, t'a été proposé, a été proposé à ton père, et a même acquis assez de consistance pour qu'il en fût parlé à une étrangère. Si tu avais pensé à moi alors, aurais-tu souffert qu'une pareille offre fût répétée deux fois?

Au reste, comment puis-je daigner parler de cela? Un autre réussira; peut-être te rendra-t-il plus heureuse que moi. Je t'aime trop, je suis jaloux, extravagant; il est très incommode, n'est-ce pas, d'être adorée de son mari? Quelque jour, Adèle, tu te lèveras la femme d'un autre. Alors tu prendras toutes mes lettres et tu les brûleras, afin qu'il ne reste aucune trace du passage de mon âme sur la terre; alors, si ton regard froid tombe par hasard sur les endroits où je te prédis que tu m'oublieras, tu ne pourras t'empêcher de convenir en toi-même que ce Victor avait vu juste au moins une fois dans sa vie. Qu'importe, pourvu que tu sois heureuse!

Hélas! et moi, j'aurais donné avec joie toutes mes espérances d'une vie meilleure et immortelle pour passer à tes pieds cette existence sombre et bornée N'en parlons plus. Tout va se rompre de soi-même. Je ferai, je te promets que je ferai, Adèle, tout ce qui est dans les intentions de ta famille. Je suis plus impatient que qui que ce soit d'arriver au terme où je me reposerai, quoique ma course n'ait pas encore été bien longue. Rappelle-toi seulement que tu m'as refusé tes conseils, que je les ai invoqués à genoux et que tu as cru devoir te *taire*.

Peut-être as-tu bien fait, tu dois le savoir; car, Adèle, je te dois ce témoignage encore une fois, que l'âme d'un ange n'est pas plus belle et plus pure que la tienne. Je suis un fou et un orgueilleux d'avoir aspiré à partager ta vie. Je le dis dans la sincérité de mon cœur, je ne vaux rien près d'un autre, et que puis-je valoir près de toi?

La fin de ta lettre m'a attendri, parce que quelques mots tendres de mon Adèle bien-aimée me bouleversent au moment où elle va cesser d'être mon Adèle. Au reste, ce ne sont, en effet, que des mots. Que je tombe malade demain, je ne me dissimule pas que mon lit de souffrance restera aussi seul que celui d'un réprouvé. Peut-être demanderas-tu assez assidûment pendant trois ou quatre jours de mes nouvelles à la personne qui sera chargée de s'en informer; après quoi je pourrai mourir si je veux, à la garde de Dieu, et il en sera comme si je n'avais jamais vécu. Je n'ai pas de mère, moi, personne n'est forcé de m'aimer.

Au reste, tout cela est bien, car la plupart de mes idées sont fausses et absurdes. Je suis un insensé. O Adèle, c'est toi qui ne sauras jamais à quel point tu es aimée. Comment le saurais-tu? tu fermes les yeux et les oreilles. Je te déclare que c'est un de mes droits de te consulter sur mes affaires et tu me réponds que jamais tu ne m'en parleras, que tu te dois un peu à ta dignité et que je te fais souvenir que tu es fille. Adèle, voilà ta confiance!

Au reste, je te le répète, je n'aurai pas la douleur de prévenir moi-même une rupture nouvelle. Elle se fera par mon père, dont j'aurais eu le consentement dans un an et dont j'aurai le refus dans trois mois. Cependant tes parents ont raison et ton sort ne peut rester plus longtemps compromis. Il faut savoir où l'on va. Il faut que tu puisse songer à un nouvel établissement, te préparer à un autre bonheur.

Moi, je vais me retirer lentement. Ne t'étonne pas, Adèle, si tu me vois désormais ne plus rechercher les occasions de te voir. J'irai chez toi quand j'y serai invité, mais je manquerais à mon devoir en provoquant ces invitations. Heureusement, je n'aurai pas beaucoup de journées amères. Et quand mon arrêt sera prononcé, je quitterai Paris. Afin de ménager ta réputation, qu'est-ce que je ne quitterais pas?

Mais non, je ne veux pas t'occuper de ma mort, ce sont des idées graves et tu m'estimerais peut-être bien moins encore si tu savais combien je serai faible devant le malheur. Au reste, qu'est-ce que tout cela te fait?

Adèle, réponds-moi encore une fois, je t'en supplie, une fois encore et le plus tôt possible. Ensuite, je ne t'importunerai plus. Maintenant, mon Adèle adorée, tu vas m'écrire sans doute comme à un étranger; car, puisque ma dernière lettre t'a déplu, celle-ci...

Oui, tu vas me traiter comme un étranger, et Dieu m'est témoin pourtant que jamais le cœur de celui qui a été ton mari ne fut plus gonflé de larmes, plus brûlant d'amour pour toi. Adieu.

Samedi (19 janvier).

Comment te dire, mon Adèle adorée, ce qui se passe chez moi depuis deux jours ? La nuit de jeudi ne sortira jamais de mes plus douloureux et de mes plus tendres souvenirs. Enfin, je viens de te voir debout, rose et riante, et me voilà tranquille, me voilà délivré de la plus vive de mes peines, de la plus cruelle de mes inquietudes. Tout ira bien et dans peu sans doute tu seras rétablie.

Qui eût cru que cette nuit, dont je me promettais tant de bonheur, m'apporterait tant de tristesse! D'abord le chagrin de partir sans toi, chagrin d'autant plus vif que je m'étais attendu tout le jour à t'accompagner et que je te croyais la cause de ces nouvelles dispositions, puis la douleur de te voir souffrante, et si souffrante! Cette Adèle, mon Adèle bien-aimée, la voir paree, charmante, rayonnante de grâce, et étendue péniblement sur un lit de douleur, tandis que tous ces hommes et toutes ces femmes dansaient, jouaient, riaient, comme s'il n'y avait pas eu près d'eux un cœur brisé et un ange souffrant! Chère amie, non, jamais cela ne sortira de ma mémoire. Et moi, ivre de désespoir, au milieu de cette foule joyeuse, obligé de sourire et ne pouvant pleurer, gêné par tous et repoussé par toi, tu ne peux concevoir tout ce que j'ai senti. J'ai vécu dans ce peu d'heures dix années de malheur. Mon Adèle, j'avais le cœur plein de pitié et nul n'avais compassion de moi. O que j'ai souffert! bien plus que toi-même!

Cependant cette douleur n'était pas sans quelque charme, car elle me révélait toute l'étendue, toute la profondeur de mon amour pour toi. Seulement j'aurais voulu être à ta place, et alors je n'aurais certainement pas senti ma souffrance si tu avais été près de moi. Et quand nous sommes revenus ensemble, que j'ai tenu mon Adèle adorée et malade dans mes bras, que j'a-senti son cœur battre sous ma main et son visage s'appuyer sur le mien, alors, oui alors, j'aurais béni Dieu de mourir ainsi. Que j'aurais été heureux sans l'expression douloureuse de tes traits! Que suis-je, grand Dieu! Moi, ton protecteur, ton mari, je ne puis empêcher mon Adèle de souffrir entre mes bras! ... Chère aimée!

Adieu, ange, adieu, mon Adèle adorée. Permets à ton pauvre mari de t'embrasser mille et mille fois.

Je t'écrirai certainement demain.

Dimanche (20 janvier).

C'est encore à ce bal que je reviens, chère amie, car depuis trois jours je n'ai pas d'autre pensée. C'est l'une des plus fortes émotions que j'aie éprouvées dans ma vie. Ce bal fera époque dans ma mémoire, avec un autre bal...

Adèle, je ne t'ai jamais parlé de cet autre bal, et maintenant j'éprouve le besoin de t'entretenir de ces souvenirs que réveillent cruellement ceux de jeudi dernier.

C'était le vendredi 29 juin, il y avait deux jours que je n'avais plus de mère, je revenais à dix heures du soir du cimetière de Vaugirard. Je marchais comme oppressé de léthargie, quand le hasard de mon chemin me conduisit devant ta porte. Elle était ouverte, des lumières brillaient dans la cour et aux fenêtres. Je m'arrêtai devant ce seuil que depuis si longtemps je n'avais franchi, je m'arrêtai machinalement. En ce moment deux ou trois hommes me poussèrent brusquement et entrèrent en riant aux éclats. Je tressaillis, car je me rappelai qu'il y avait là une fête. Je voulus continuer ma route, car cette idée me faisait sentir plus profondément encore mon isolement éternel. Il me fut impossible de faire un pas, quelque chose me retint. Je restai un instant debout, immobile et sans idées. Peu à peu la connaissance me revint et je résolus avec une résolution infernale de décider mon sort d'un seul coup. Je voulus voir si j'étais abandonné de ma femme comme de ma mère, pour n'avoir plus qu'à mourir. Adèle, que te dirai-je? Le désespoir me rendit insensé. J'avais une arme chez moi, j'étais affaibli par les veilles et les inquiétudes, je voulais voir si tu m'avais oublié; un crime (et le suicide en pareil cas est-il vraiment un crime?) un crime ne pèse guère quand on est au fond du malheur. Enfin, je ne sais plus à quelles démences mon esprit était livré, j'en ai honte aujourd'hui, mais tout cela te fera voir à quel point je t'aime.

Je m'élançai dans la cour, je montai rapidement le grand escalier, j'entrai dans les premières salles qui étaient désertes. Là, aux lumières de la fête, je vis le crêpe de mon chapeau. Cette vue me rappela à moi, je m'enfuis précipitamment et je m'enfonçai dans le corridor noir où nous avions tant de fois joué autrefois. A l'extrémité de ce corridor, j'entendis au-dessus de ma tête les pas de la danse et le bruit éloigné des instruments. Je ne sais quel démon m'inspira de monter un escalier qui communique aux salles du premier Conseil. Là, les bruits devinrent plus distincts. Je montai encore et au second étage était un carreau qui donnait sur le bal. Je ne sais si je vivais, si je pensais en ce moment. J'appuyai ma tête brûlante sur la vitre glacée et mes yeux te cherchèrent. Je te vis.

Quelle langue dirait ce qui se passa en moi? Je me borne à raconter, car il me vint en ce moment des pensées inouïes et indicibles. Longtemps, muet et immobile, ton Victor vêtu de deuil contempla son Adèle en parure de bal. Le son de ta voix n'arrivait pas jusqu'à moi, mais je voyais sourire ta bouche et cela me brisait. Chère amie, j'étais bien près de toi et bien loin sans doute de ta pensée. J'attendais, il y avait

encore dans mon âme désespérée de la puissance pour l'amour et la jalousie. Si tu avais valsé, j'étais perdu, car c'eût été une preuve d'oubli complet et je n'y aurais pas survécu. Tu ne valsas pas, il me sembla qu'une voix me disait d'espérer encore. Je restai là longtemps, assistant à cette fête comme une ombre assiste à un rêve. Plus de fête, plus de joie pour moi, et mon Adèle dans une fête et dans la joie!

C'était trop pour moi. Il vint un moment où mon cœur fut gonflé et où je serais mort si j'étais demeuré un instant de plus. En ce moment, je me réveillai de ma folie, et je descendis lentement de cet escalier où j'étais monté sans savoir si j'en descendrais. Puis, je rentrai dans ma maison en deuil et, pendant que tu dansais, je me mis à prier pour toi près du lit de ma pauvre mère morte. — Depuis j'ai su que j'avais été vu. Cependant il a fallu nier, car ma présence là était singulière et bien peu de cœurs auraient compris ce que je viens de t'écrire.

O Adèle, tu ne sauras jamais à quel point je t'aime. Mon amour pour toi me ferait faire toutes les extravagances possibles et impossibles. Je suis un fou, mais je t'aime tant qu'en vérité je ne conçois pas que Dieu lui-même puisse me condamner.

Adieu. Je t'aime comme on aime Dieu et les anges.

Lundi 21 (janvier).

Tu m'as pardonné, toi, Adèle; mais moi, me pardonnerai-je jamais? C'est à deux genoux que j'aurais voulu te demander grâce, c'est avec mes lèvres que j'aurais voulu recueillir tes larmes d'ange, avec mon sang que j'aurais voulu les racheter. Je suis bien coupable, mon Adèle adorée, et bien malheureux d'être aussi coupable. Tu me pardonnes; mais, je me le redis amèrement, jamais je ne me pardonnerai. Je croyais ne pouvoir éprouver d'affliction plus grande que celle de jeudi, celle de voir souffrir mon Adèle bien-aimée. Eh bien! cette douleur n'est rien près de ce que j'ai ressenti aujourd'hui, en te voyant souffrir et pleurer par ma faute. Je me déteste, je m'exècre. Plus tu es douce, bonne, admirable, plus je suis odieux. Avoir troublé le repos de mon Adèle malade est un crime dont je ne serai jamais assez puni et dont ton inépuisable indulgence me fait sentir plus encore l'énormité.

Chère amie, cependant, je t'en supplie, crois qu'au fond je ne suis pas réellement méchant. Je suis bien indigne de toi, mais dans ma nature imparfaite peut-être ma conduite est-elle excusable. C'était la première fois que tu me manifestais le désir de me voir absent. L'idée que je t'étais importun, et que par conséquent tu ne m'aimais plus, fermenta dans ma tête. Tu voulus me rappeler, mais le coup était porté. Te dirai-je tout? Quand je fus sorti, je balançai si je rentrerais de la soirée. Il me semblait prouvé que ma présence t'était à charge. Dis-moi, chère amie, t'aurais-je aimée si j'avais pu supporter une telle pensée avec indifférence? Maintenant je ne sais plus ce que j'ai fait. Songe seulement que je ne pouvais croire t'affliger aussi vivement. Oui, mon Adèle, je suis bien coupable, mais réfléchis, et, si tu connais l'âme de ton pauvre Victor, tu verras que l'origine de ma faute même n'est autre chose qu'un excès d'amour. Si tu savais aussi quelle nuit j'ai passée de mon côté... Je ne te parle pas de cela, qu'importe ce que j'ai souffert! Puissé-je avoir souffert cent fois plus, s'il est possible, et t'avoir épargné une minute de douleur!

Ne pense pas que je cherche en rien à me justifier. Toute justification est insuffisante puisque je t'ai fait pleurer. Peut-être as-tu eu la première un léger tort. Dis-moi, mon Adèle, veux-tu avoir eu un léger tort? Si tu penses que non, toi qui ne peux te tromper, je prendrai toute la faute sur moi et je te demanderai encore pardon d'avoir osé t'y donner quelque part.

Va, tes larmes m'ont bien profondément ému, la douceur angélique avec laquelle tu m'as pardonné ne sortira jamais de mon cœur. Adèle, tu n'aimes pas un ingrat. Plus je te vois, plus je t'approche, et plus je t'admire. Tu me fais chaque jour sentir intérieurement combien je suis peu de chose, et cette comparaison où je perds sans cesse, a des charmes pour moi, parce qu'elle me démontre ta perfection et ta supériorité et que je ne suis fier au monde que de mon Adèle.

Quand seras-tu à moi? Quand pourrai-je te presser à chaque instant du jour sur ma poitrine en bénissant le ciel de m'avoir donné pour compagne cet être d'innocence, de générosité et de vertu? Ce sera bientôt. Oui, Adèle, tous les moyens pour arriver à ce but, je les saisirai avec joie. A quelques dures conditions qu'il faille t'obtenir, pourvu qu'elles soient convenables, elles me paraîtront douces. Je ne vais rien négliger pour assurer au plus vite mon indépendance et la tienne, puis j'aurai le consentement de mon père, ou je lui rendrai la vie qu'il m'a donnée. Mais j'aurai son consentement et tu seras à moi.

Adieu, mon Adèle angélique, compte sur mon zèle comme sur mon amour. Puisque tu m'as pardonné, permets-moi de t'embrasser avec le respect d'un esclave et la tendresse d'un mari.

VICTOR.

J'espère que je vais avoir une longue lettre demain et qu'elle ne sera pas de nature à m'affliger. Tu m'as pardonné! Adieu, soigne ta santé, cette santé qui m'est plus chère que la vie et que... Mais, c'est oublié, n'est-ce pas?

Jeudi 24 (janvier).

Ton Victor ne s'occupera ce soir que de toi. Chère amie, il y a juste une semaine, à cette heure, que nous allions, chacun de notre côté, à ce bal où ton mari devait tant souffrir de ne pas porter ce titre aux yeux de tous. Si tu avais été à moi, Adèle, je t'aurais emportée dans mes bras loin de tous ces importuns, j'aurais veillé pendant que tu aurais dormi sur ma poitrine, cette triste nuit aurait été moins douloureuse pour toi, mes soins et mes caresses auraient calmé tes douleurs. Le lendemain, tu te serais éveillée à mes côtés, tout le jour tu m'aurais vu à tes pieds, prêt à prévenir tes moindres désirs, et à chaque nouvelle souffrance j'aurais opposé un nouveau soin. Au lieu de tout ce bonheur, ma bien-aimée Adèle, que de gênes! que de contraintes!

Cependant cette torture n'a pas été sans quelque enchantement. Lorsque, après avoir longtemps épié un moment de solitude et de liberté, je pouvais entrer sur la pointe du pied dans ta chambre et m'approcher de ce lit où tu reposais si jolie et si touchante, va, j'étais bien récompensé de l'ennui du bal et de l'insipidité de tout ce monde d'étourdis et de folles. Il ne m'eût été permis que de baiser tes pieds que c'eût été pour moi un bien grand bonheur. Et si, après m'avoir longtemps repoussé, tu m'adressais enfin une parole douce et émue, si je pouvais lire dans ton regard charmant et demi-voilé un peu d'amour pour moi au milieu de tant de souffrances, Adèle, alors je ne sais quel mélange de tristesse et de joie s'emparait tumultueusement de tout mon être, et je n'aurais pas donné cette sensation déchirante et délicieuse pour toute la félicité des anges.

L'idée que tu étais ma femme, et que cependant c'était d'autres que moi qui avaient le droit de t'approcher, me désolait. Oh! il faut que ces contraintes soient bientôt brisées, il faut que ma femme soit ma femme et que notre mariage devienne enfin notre union. On dit que la solitude rend fou, et quelle solitude pire que le célibat? Tu ne saurais croire, chère amie, à quels inconcevables mouvements je suis livré; la nuit, dans mes insomnies, j'embrasse mon lit avec des convulsions d'amour en pensant à toi; dans mes rêves, je t'appelle, je te vois, je t'embrasse, je prononce ton nom, je voudrais me traîner dans la poussière de tes pieds, être une fois à toi, et mourir.

Adèle, mon amour pour toi est pur et virginal comme ton souffle, mais sa chasteté même le rend plus brûlant; il me dévore comme une flamme concentrée. Mais c'est un feu sacré qui ne s'est allumé que pour toi et que toi seule as le droit de nourrir. Pour tout le reste de ton sexe je suis aveugle et insensible. J'ignore si telle femme est belle, si telle autre est spirituelle, je l'ignore comme la glace de cristal devant laquelle elles passent pour s'admirer. Je sais seulement qu'il y a parmi toutes les femmes une Adèle qui est le génie heureux de ma vie et dans laquelle je dois placer toutes mes vertus comme toutes mes jouissances. Chère amie!... Et notre bonheur dépend de si peu de chose!...

Ce que tu me dis dans ta dernière lettre sur la nuit du 17 m'a bien touché. Va, si mes soins peuvent te guérir, sois tranquille, bientôt j'aurai le droit de te les prodiguer, ou ma volonté et ma vie seront brisées comme un verre. Songe que ton Victor est un homme et que cet homme est ton mari.

Est-il vrai, mon Adèle, que, dans cette fatale nuit du 29 juin, tu serais accourue dans mes bras si tu avais été libre? Oh! combien cette idée m'eût consolé dans ce moment de désespoir, et combien elle est douce pour moi aujourd'hui même que les premiers instants sont passés et que les témoignages de ta tendresse généreuse ont cicatrisé cette cruelle plaie! Que ne peux-tu pas sur moi et que n'es-tu pas pour moi! Peine et joie, pour moi tout vient de toi, tout descend de mon Adèle. Avec toi le malheur est doux, sans toi la prospérité est odieuse. Pour que je consente à marcher dans la vie, il faut que tu daignes être ma compagne. Oui, mon Adèle adorée, tu peux tout sur moi avec un sourire ou une larme.

J'ai une grande faculté dans l'âme, celle d'aimer, et tu la remplis tout entière; car, auprès de ce que j'éprouve pour toi, l'affection que je porte à mes amis, à mes parents, que je portais à mon admirable et malheureuse mère, cette affection n'est rien. Non que je les aime moins qu'on ne doit aimer des amis, des parents et une mère, mais c'est que je t'aime plus que femme au monde n'a jamais été aimée, et cela parce que jamais nulle ne l'a mérité comme toi.

Adieu pour ce soir. Je vais me coucher tranquille (car on m'a dit que tu te portes bien) à la même heure où je tremblais d'inquiétude et de pitié, il y a huit jours. Adieu, mon Adèle bien-aimée, je t'embrasse. Je vais baiser ces cheveux adorés que tu m'as donnés et dont je ne t'ai pas remerciée, parce qu'il n'y a pas de paroles pour exprimer ma reconnaissance d'un don aussi précieux. A des gages d'amour aussi touchants, je ne puis répondre qu'en m'agenouillant devant toi et en te priant comme mon ange gardien pour cette vie et ma sœur pour l'éternité. Adieu! adieu! Mille et mille baisers.

Vendredi 25 (janvier).

Je t'écris, bien-aimée Adèle, pour me reposer d'écrire. Cependant il faut que tu me grondes. Je n'ai pas travaillé cette semaine autant que je l'aurais voulu; nos

chagrins de lundi, mes démarches de mardi et une correspondance interminable ont absorbé à peu près tous mes instants. Voici pourtant la troisième soirée que je passe chez moi. Le monde avec ses entraves importunes, ses devoirs insipides, ses fatigantes bienséances, le monde m'est odieux. D'ailleurs, tu n'y es pas et cela suffirait pour que je ne puisse m'y plaire.

Mes démarches auprès du ministère ne m'ont encore produit que des promesses; il est vrai que ces promesses ont un caractère positif. J'espère et j'attends. Au reste, je te conterai tout cela en détail, ainsi qu'à tes parents. Il serait très possible, chère amie, que d'ici à peu de mois j'obtinsse pour deux ou trois mille francs de places. Alors, avec ce que la littérature me rapporterait, ne pourrions-nous pas vivre ensemble doucement et paisiblement, sûrs de voir notre revenu s'accroître à mesure que notre famille s'accroîtrait? Quand je pense, mon Adèle, qu'un tel bonheur n'a rien que de très probable et peut-être de très prochain, je suis ivre de joie.

Tu vas m'objecter le consentement de mon père. Mais, dis-moi, pourquoi mon père, quand il me verra indépendant, se refuserait-il à me rendre heureux? Pourquoi ne chercherait-il pas plutôt à réparer ses torts d'un seul mot et à s'acquérir si aisément des droits à mon éternelle reconnaissance? Il me semble, en vérité, que ces considérations l'emportent sur toutes les difficultés. Mon père est un homme faible, mais réellement bon. En lui témoignant beaucoup d'attachement, ses fils pourront beaucoup sur lui. Il voulait aussi, lui, à toute force, me voir attaché à l'ambassade de Londres*; cette idée qui me désolait flattait son amour-propre et son ambition. Eh bien! je lui ai écrit une lettre avec laquelle je suis sûr de le dissuader.

Je ne t'ai pas dit, Adèle, tout ce que j'ai essuyé de combats de toutes parts, même du côté de ton père, à l'occasion de cette maudite ambassade. Bien des gens n'ont pas compris mon refus, parce que je ne pouvais leur en dire le véritable motif. Chère amie, il aurait fallu te quitter et j'aurais autant aimé mourir. Aller si loin de toi mener une vie brillante et dissipée eût été impossible pour moi. Je ne suis bon qu'à vivre aux genoux de mon Adèle. Je ne supporte les jours où je ne te vois pas que dans l'attente du jour où je te verrai. Quand il n'y a plus que des heures, je compte les minutes. C'est ce que je ferai demain toute la journée.

Hélas! il y a pourtant trois longs jours que je ne t'ai vue! C'est à d'ennuyeuses convenances qu'il faut sacrifier le seul bonheur dont je jouisse maintenant. Et demain, quand je serai avec toi, il faudra observer tous mes mouvements, craindre de t'adresser une parole, un regard, moi pour qui tes paroles et tes regards sont tout.

Un jour, Adèle, nous demeurerons sous le même toit, dans la même chambre, tu dormiras dans mes bras, il me sera permis de ne vivre que pour toi, et nul n'aura le droit de jeter un œil jaloux et sévère sur notre félicité. Nos plaisirs seront nos devoirs et nos droits. Notre vie coulera doucement avec peu d'amis et beaucoup d'amour. Tous nos jours se ressembleront, c'est-à-dire seront heureux; et s'il nous survient des soucis et des contrariétés, nous les supporterons ensemble et tout sera léger. Cet avenir te sourit-il, mon Adèle adorée? Pour moi, si je n'en avais l'espérance, je ne sais quel serait l'aliment de mon existence.

Adieu, écris-moi bien long. Oh! que je t'aime!

Je t'embrasse avec tendresse et respect.

Jeudi (31 janvier).

Je veux t'écrire quelques mots aujourd'hui, afin que je ne me sois pas occupé inutilement de toi depuis ce matin, et que quelques-unes des pensées de toute cette journée où je ne t'ai point vue aillent du moins jusqu'à celle qui est ma seule pensée.

Que fais-tu, où es-tu dans ce moment, mon Adèle adorée? Y a-t-il un souvenir pour moi dans les idées qui t'occupent? S'il est vrai, comme tu me l'as dit, que tu penses sans cesse à moi, c'est un de mes plus grands bonheurs que cette douce et intime correspondance qui unit continuellement nos deux âmes, même quand nous sommes séparés. A quelque instant que ce soit, nous sommes présents l'un à l'autre. Ton image est ma compagne fidèle, mes yeux sont toujours levés vers elle, et les siens toujours ouverts sur moi. C'est à ce témoin invisible que je soumets toutes mes actions, toutes mes pensées. Je ne fais rien que mon Adèle ne puisse voir, et mon amour pour toi est devenu chez moi comme une seconde conscience.

Chère et noble amie, c'est ainsi que je tâche de me conserver digne de toi; car si je n'avais fait de mon Adèle absente mon juge et ma consolation, qui sait ce que je deviendrais, abandonné à moi-même comme je suis? Mais, si je n'ai plus de mère, j'ai une femme qui me restera toujours, et je suis sûr de ne pas manquer d'un modèle dans ma vie.

Seulement ce qui m'afflige, c'est d'avoir tant de défauts; car, outre ceux que je vois, il y en a sans doute encore beaucoup que je ne vois pas. Je voudrais, Adèle, que tu me les signalasses toi-même, et j'essaierais de les corriger afin de ne pas te les faire supporter un jour. Il te faudrait, à toi qui es parfaite, un mari parfait. Tu ne trouveras dans ton Victor qu'un mari qui aura du moins fait tout son possible pour l'être. C'est bien peu te promettre, mais c'est tout ce que je puis.

Ainsi, ma bonne et charmante Adèle, aie de l'indul-

* Chateaubriand, nommé ambassadeur d'Angleterre, avait proposé Victor Hugo de l'attacher à son ambassade.

gence pour mes fautes, car elles ne viennent jamais de mon cœur, mais sois sévère pour mes défauts, parce qu'ils pourraient un jour nuire à ta tranquillité. Préserve-moi d'un tel malheur par tes conseils, mais aime-moi toujours malgré toutes mes imperfections. Aime-moi, si tu veux que je vive.

Vendredi (1er février)

Mme Delon a mal agi en montrant ma lettre*; j'en suis fâché pour elle. Je suis fâché également de la manière singulière dont ton père m'a parlé de cette affaire. Ta mère l'a vue, ce me semble, plus généreusement. Je te confie ici tout ce que je pense. Cette proposition était naturelle de ma part, elle n'avait rien de louable ni de blâmable, et en admettant que ce fût une étourderie, il me semble qu'elle ne méritait pas le ton grave dont ton père m'en a entretenu. Je pouvais me compromettre, dit-il; je l'ignore; mais, avant de faire une chose juste, doit-on jamais chercher si elle est utile ou nuisible? Chère amie, décide, je m'en rapporte aveuglément à toi. Dans la position de Delon, j'aurais été heureux qu'il fît pour moi ce que j'ai fait pour lui. Cela suffisait.

Mme Delon interprète, dit-on, indignement ma lettre: ma lettre a été ouverte à la poste. Je ne crois rien de tout cela, parce que je ne me résigne à mépriser les gens que sur de fortes preuves.

J'aime à penser que ton père a cédé à un premier mouvement sans approfondir la chose. Il y aurait vu peut-être matière à des avis, mais non à des reproches. C'est ainsi qu'a jugé ta mère, parce que les femmes valent mieux que les hommes, et que ta mère est excellente.

Permets-moi, mon Adèle, de t'ouvrir mon cœur tout entier. Ton père n'est pas toujours avec moi ce qu'il devrait être; il n'est ni cordial, ni affectueux avec moi qui voudrais tant l'aimer puisqu'il est ton père. A ma confiance illimitée, il répond par une froideur décourageante. Sa conduite envers moi prouve qu'il connaît peu mon caractère; il saurait qu'auprès de moi une marche franche réussira toujours mieux qu'une marche calculée. C'est ce qu'un instinct de bonté a révélé à ta mère; elle est pour moi simple et ouverte; aussi peut-elle compter sur mon profond et sincère attachement.

Ne crois pas, chère amie, que je veuille ici blâmer en rien ton père: ses torts sont bien légers et n'ont même rien de réel puisqu'il fait tout pour ton bonheur. Seulement je crois qu'il se trompe dans la manière dont il agit envers moi. Beaucoup d'esprit égare quelquefois. Mais je ne lui en voudrai jamais, car je ne doute pas qu'il ne soit plein de tendresse paternelle pour toi, et peut-être même a-t-il quelque affection pour moi. J'ai voulu uniquement me soulager d'un poids qui m'importunait, et dois-je d'ailleurs avoir rien de caché pour mon Adèle bien-aimée?

Vendredi (8 février).

Chère amie, ma femme, mon Adèle, de grâce, ne me tourmente plus comme tu l'as fait hier soir après m'avoir rendu si heureux. Je ne sais plus que te dire, tu doutes encore de mon estime! et il faut pour cela que tu oublies bien vite mes paroles ou que tu n'y croies pas. Et qui donc pourrais-je estimer, qui pourrais-je admirer sur la terre si je n'estimais, si je n'admirais pas mon Adèle?

Si je ne craignais d'effrayer ta modestie, je te retracerais tous les titres auxquels tu peux prétendre, non seulement à l'estime et à l'enthousiasme de ton mari, mais encore à l'estime et à l'enthousiasme de tous ceux qui t'approchent et ont des yeux, des oreilles et une âme pour t'apprécier. Je te parlerais d'une jeune fille douée de l'âme la plus noble, la plus tendre et la plus candide, charmante sans coquetterie, plus belle encore par sa pudeur que par ses grâces, pleine d'esprit et de simplicité, aussi vierge par ses pensées que par ses actions, constamment douce et généreuse, n'estimant les plaisirs que ce qu'ils valent, soumise à ses devoirs, toujours prête à pardonner dans les autres les défauts et les fautes qui ne sont pas dans sa nature, et n'ayant elle-même d'autre défaut qu'une modestie excessive qui lui fait méconnaître ses avantages; modestie dont les autres abusent, et qui l'empêchera peut-être même de se reconnaître dans ce portrait. Te voilà cependant, Adèle, telle que tu es dans le cœur de ton Victor, de celui qui te connaît le mieux au monde.

Samedi (9 février).

Me voici seul dans cette triste chambre, comptant toutes les heures qui séparent le matin du soir; elles sont bien longues. Que vais-je t'écrire? J'ai le cœur plein et la tête vide. Je voudrais ne te parler que de toi, de notre amour, de nos espérances ou de nos craintes, et alors je n'aurais pas assez de paroles pour mes idées; mais il faut t'entretenir de choses insipi-

* La lettre où Victor avait offert un asile chez lui à son ami Édouard Delon condamné à mort.

des, de ces caquets importuns qui t'affligent et me sont par conséquent odieux ; il faut te démontrer que ces causeries sont aussi insignifiantes que les oisifs qu'elles occupent, te rassurer, te consoler sur des choses qui ne devraient te causer ni alarmes, ni chagrins.

Que peut-on dire, en effet, mon Adèle ? Que je vais t'épouser ? Eh bien! en rougis-tu ou en doutes-tu ? Tu crains peut-être qu'on n'ajoute que tu m'aimes. Si tu crains cela, c'est que tu ne m'aimes pas ; quand on aime, on est fier d'aimer.

Ne te méprends pas, chère amie, au sens de ces mots ; je ne prétends pas dire par là que tu doives être fière de celui que tu aimes, c'est un bonheur dont je suis loin d'être digne ; mais tu dois être fière d'avoir une âme capable de sentir l'amour, cette passion grande, noble, chaste, et la seule éternelle de toutes les passions qui tourmentent l'homme dans la vie. L'amour, dans son acception divine et véritable, suppose dans l'être qui l'éprouve toutes les vertus, comme chez toi, ou le désir de les avoir toutes, comme chez moi. Un amour pareil à celui que j'ai pour toi, mon Adèle, élève tous les sentiments au-dessus de la misérable sphère humaine. On est lié à un ange qui nous soulève sans cesse vers le ciel. Ce langage paraîtrait bizarre à une femme ordinaire ; toi tu es faite pour le comprendre, puisque tu l'inspires.

Nous voici loin en apparence des commérages ridicules dont je voulais t'entretenir. Si nous n'étions pas destinés l'un à l'autre, Adèle, je les ferais cesser en disparaissant. C'est le seul moyen de fermer les bouches, et encore ne réussit-il pas toujours. Aujourd'hui c'est à toi de voir si cela est nécessaire ; si tu le juges ainsi, je t'obéirai, je viendrai moins souvent, ou je ne viendrai plus, jusqu'à ce que mon sort soit fixé. Si les choses te semblent mieux ainsi, ce sera pour moi une preuve que j'en souffrirai seul, et alors je me résignerai à souffrir, en attendant le temps où cette souffrance cessera. Je te l'ai déjà dit, il n'y a que deux grands événements dans mon avenir : l'un est le bonheur, l'autre n'est ni le bonheur, ni le malheur. Dans les deux cas, je ne souffrirai plus.

Ce sont des idées graves et solennelles sur lesquelles je médite souvent et dont je ne t'entretiens qu'avec répugnance, parce que ce ne sont encore que des idées, et des idées non exécutées ne sont qu'un assemblage de mots plus ou moins sonores. Un jour, soit que la belle et dernière espérance qui me reste, celle d'être à toi, s'évanouisse ou s'accomplisse, tu reliras ces lignes et tu verras si j'avais dit vrai ou faux. C'est dans cette confiance que je les trace

Je m'aperçois que je m'écarte à chaque instant de l'objet de cette lettre. Je te remercie, mon Adèle, de m'avoir communiqué le chagrin que te causent les propos qu'on t'a répétés avec autant de sottise que de malice. Si tu penses que je puisse continuer à te voir, ils me démontrent plus encore la nécessité de hâter de tout mon pouvoir l'instant si désiré de notre mariage. Cette nécessité ne serait pas là que mon impatience y suppléerait, certes, et bien au delà. Hélas ! qui peut souhaiter une telle félicité plus ardemment que moi ?

Si, pour en accélérer l'époque, je ne fais rien de contraire à mon caractère, ce sera une forte preuve en ma faveur. Il y a des instants, Adèle, où je me sentirais capable de descendre à tout pour arriver plus vite à ce but tant souhaité ; et puis, je me réveille, révolté contre moi-même, et me demandant si ce serait, en effet, y arriver qu'y arriver indigne de toi. Chère amie, c'est une cruelle position que celle d'un jeune homme indépendant par ses principes, ses affections et ses désirs, et dépendant par son âge et par sa fortune. Oui, si je sors de cette épreuve pur comme j'y suis entré, je me croirai en droit d'avoir quelque estime pour moi-même.

J'ai bien des soucis à fouler sous mes pieds, car il faut travailler malgré tant d'agitations. Qu'ils se trompent, ceux qui pensent que, parmi tous mes vœux, il y a quelque chose pour la gloire, l'illustration et toutes les grandes petitesses dont on ne peut remplir sa vie qu'au pis-aller et lorsqu'elle est vide d'amour. J'ai consacré mon existence à un dévouement, comme d'autres la sacrifient à une ambition.

Pèse toutes ces paroles, tu y trouveras, Adèle, un amour profond, et si tu m'aimes aussi, tu en seras joyeuse. Je t'envie quelquefois d'être aimée comme je t'aime. Toi, tu m'aimes *beaucoup* et voilà tout !

En quoi tes parents peuvent-ils être contrariés qu'on désigne leur fille comme devant être ma femme ? Je sens qu'ils voudraient l'aveu de mon père ; ils ont raison sous beaucoup de rapports, et je ferai là-dessus tout ce qui leur plaira. Ce ne sera, certes, jamais moi, le plus impatient des jeunes hommes, qui parlerai de patience. A Dreux, toute ma vie s'est décidée. Je te conterai, quelque jour, ce voyage de Dreux. Tu verras combien je t'ai toujours aimée, même quand je pouvais me croire oublié

VICTOR.

Cette lettre est bien grave, ma bien-aimée Adèle, j'ajoute cette ligne pour te dire et te redire combien *je t'aime.*

Samedi, 9 heures du soir (9 février).

Tes doutes, mon Adèle, ne seraient-ils pas mieux placés dans mon âme, quand je te vois me témoigner si peu de foi dans mes paroles ? Est-ce m'estimer que de penser que mon amour puisse être fondé sur une autre base que l'admiration la plus vive et le respect le plus profond ?

Chère amie, si j'ai pris du fond de l'âme la résolu-

tion de marcher noblement et sans fléchir dans cette vie où les prospérités ne s'achètent que trop souvent par des bassesses, sois-en convaincue, mon Adèle bien-aimée, c'est à ma passion enthousiaste pour toi que je le dois. Si je ne t'avais pas connue, toi le plus pur et le plus adorable de tous les êtres, qui sait ce que j'aurais été? O Adèle, c'est ton image gravée dans mon cœur qui y a développé le germe du peu de vertus que je puis avoir. Dieu me garde d'enlever à ma vénérable mère ce que je lui dois ; mais il est incontestable que, si j'ai eu la force de pratiquer dans toute leur vigueur les principes sévères dont elle m'a nourri, c'est parce que j'aimais une angélique jeune fille dont je voulais ne pas être trop indigne.

Dieu ! pourquoi les expressions me manquent-elles ? tu verrais, ange, quel temple l'amour le plus ardent t'a élevé dans l'âme de ton Victor ! A présent, ne m'accuse pas de folie ; songe que le sentiment que tu inspires doit être aussi au-dessus des passions ordinaires que tu es toi-même supérieure aux créatures vulgaires.

A demain. Mille caresses et mille baisers pour te punir de me reprocher mon défaut d'estime.

Dimanche (10 février 1822)

Mes dernières paroles hier ont été : *Dors bien;* les tiennes : *Adieu, monsieur Victor*. Et cependant aujourd'hui je t'écris, aujourd'hui je suis prêt à me mettre à tes pieds, à m'accuser de tout, à te demander grâce de tous les torts dont je me suis sans doute rendu coupable à mon insu. Tu ne trouveras dans cette lettre, mon Adèle adorée, rien qui ressemble à un reproche, à une récrimination. Tu étais souffrante hier soir, certainement j'ai tort et seul tort. Cette nuit, je voulais t'écrire une lettre où je t'aurais raconté quelques preuves d'attachement que je t'ai données et que tu ignores, afin de te montrer que si l'un de nous a donné à l'autre, lorsqu'il était malheureux, des marques d'indifférence, ce n'est pas moi.

Hier cependant tu m'as fait un peu légèrement peut-être un reproche bien grave. *Je riais pendant que tu pleurais!* Non, Adèle, je ne te donnerai point d'explications amères, j'imposerai silence à tout ce qui se révolte chez moi à une pareille accusation. Puisque tu étais malade, je consentirai à ce que tu me punisses d'un tort involontaire comme d'une faute préméditée. Chère amie, je me borne à t'assurer que je ne t'ai point vue pleurer, que j'ignorais ton chagrin, n'en comprenant pas encore à présent tout-à-fait la cause.

Mon Adèle, je veux te répéter combien je t'aime, dans le moment même où je souffre pour toi et par toi. J'espère te voir aujourd'hui à la messe, tu me trouveras toujours le même, comme si tu m'avais dit hier un adieu tendre et consolant. Pardonne, pardonne-moi, car tu es douce, bonne et généreuse, et moi je ne vaux rien. Mon Adèle adorée, puis-je t'embrasser sur le papier?

Ton mari fidèle et toujours reconnaissant.

Chère amie, je ne te demande rien, ni de m'embrasser, ni de me sourire, ni de me regarder, mais seulement de ne plus souffrir et de ne plus être irritée contre ton Victor.

Samedi soir (16 février).

Adèle, je ne lirai pas ta lettre avant de m'être déchargé de ce qui me pèse. Hélas ! je ne suis pas capable, en ce moment, de sentir un bonheur. Oui, je te quitte le cœur gonflé. Il est des instants où je conçois qu'on veuille mourir.

Tu as douté de moi ce soir, Adèle, et tu as exprimé ces doutes désolants d'une manière bien cruelle ; tu m'as dit à moi, Adèle, à moi qui t'adore, dont la vie est dans ta vie, dont l'âme est dans ton âme, tu m'as dit ce que seul j'aurais peut-être eu le droit douloureux de te dire, ces quatre mots impitoyables : *Tu ne m'aimes pas*. Ces paroles dans ta bouche me déchirent comme l'ironie la plus amère, et j'ajouterais la plus froide ingratitude, s'il était possible que tu fusses jamais ingrate envers moi.

Adèle, je ferais pour toi mille fois plus que le peu que j'ai eu le bonheur de faire, je ferais tout ce que je voudrais pouvoir trouver l'occasion de faire, je donnerais mon avenir, mon sang, ma vie, mon âme, je mourrais pour te causer un instant de joie dans les plus horribles souffrances, que tu ne me devrais rien, pas une larme, pas un soupir, pas un regret; et que, si tu daignais penser un moment, entre deux plaisirs, à ce Victor mort pour toi, ce serait lui donner une récompense à laquelle il n'eût jamais eu la présomption de prétendre. Ne crois pas que je te dise ici rien qui ne soit profondément gravé dans mon cœur. Non, Adèle, tu ne me dois, tu ne me devras jamais, quoi que je fasse pour toi, la moindre reconnaissance. Le dévouement absolu avec lequel je sacrifierais mon être entier au tien est le premier de mes devoirs, et je n'aurais aucun mérite à l'accomplir, et, je te le répète, tu ne serais nullement ingrate en m'oubliant un moment après mon sacrifice. J'aurais rempli ma destinée et voilà tout.

Je suis donc bien loin de te reprocher ici de n'avoir gardé nul souvenir du peu de preuves d'amour que

j'ai pu te donner jusqu'ici. Je mourrais demain pour toi, et tu ne t'en apercevrais seulement pas, que la chose serait toute simple. Ce que je te demande, Adèle, ce n'est pas de la reconnaissance, mais de la pitié; c'est la générosité de ton caractère d'ange que j'invoque, pour qu'à l'avenir tu ne m'accuses plus *de ne pas t'aimer*.

Je sais bien que je n'ai aucun droit à ta pitié, ni à ta générosité; mais, Adèle, je ne veux de toi autre chose que de m'épargner une douleur insupportable, celle de te voir douter de moi, je te demande cela comme une grâce. Si mes paroles sont vaines devant toi, si tu ne te donnes pas la peine de croire à mon amour, du moins, je t'en supplie, ne me montre pas ce dédain à découvert; laisse-moi penser que tant de paroles, tant d'actions d'amour depuis si longtemps n'ont pas été perdues; que je ne suis pas sans t'avoir inspiré quelque confiance. Ou, si c'était me tromper que me laisser croire cela, alors dis-le-moi une seule fois froidement et sans pitié, dis-moi que tu ne crois à aucune de mes paroles, que peu t'importe mon amour, et laisse-moi mourir.

Tu m'as rappelé ce soir, Adèle, tout ce que tu as fait, tout ce que tu daignais faire pour moi. Hélas! le jour où tu as laissé tomber ton regard sur moi, tu as plus fait que je ne ferais en te donnant ma vie. Tu avais bien raison de me demander ce soir ce que signifierait ma mort. Elle ne serait autre chose qu'un témoignage du plus grand amour qui ait jamais été inspiré par une créature humaine, la plus angélique des créatures à la vérité.

Adieu. Quand je songe que je ne puis t'offrir que ma mort en échange d'un de tes regards ou d'une de tes paroles, je suis effrayé de mon néant.

Adieu, mon Adèle, permets-moi de dire mon Adèle adorée, quoique tu ne me croies pas. Je souffre beaucoup. Il n'aurait tenu qu'à toi de me guérir ce soir. Tu ne l'as pas voulu, que ta volonté soit faite!

Adieu, ange, je vais lire ta lettre bien-aimée, et la baiser, ainsi que tes cheveux et tout ce qui m'appartient vraiment de toi. Adieu.

Samedi.

Loin de me fâcher, chère amie, ta lettre m'a fait bien plaisir, comme toutes celles que tu m'écris avec un accent de tendresse et de vérité. Comment peux-tu croire que je te voie avec répugnance me montrer tout ton cœur à découvert, moi qui ne désire rien sinon d'être le confident de tes pensées? Sois donc bien convaincue que tu peux, je dis plus, que tu dois tout me dire. Il serait peu généreux de ma part d'exiger que tu me parlasses toujours de ton affection et jamais de tes inquiétudes; tes inquiétudes, d'ailleurs, naissent de ton affection. Comment pourraient-elles me déplaire? En me demandant comment j'emploie mon temps, tu fais, mon Adèle, ce que je ferais à ta place, ce que j'aurais même fait plus tôt. Ne me fais donc pas, je t'en supplie, l'injure d'employer tant de précautions pour en venir à une question si simple et qui même est douce pour moi, parce qu'elle me prouve que tu prends quelque intérêt à mes actions. N'as-tu pas droit à toute ma confiance, comme moi à toute la tienne? Je voudrais que tu me demandasses tous les soirs ce que j'ai fait dans la journée, afin d'avoir un éloge de toi quand je l'aurais bien employée et un reproche quand je l'aurais perdue. Je suis sûr que j'en perdrais bien peu.

Chère amie, je suis charmé de voir que tu n'es pas indifférente à ce qui m'occupe; je l'avais craint jusqu'ici, et c'est le seul motif qui ait pu me faire garder le silence avec toi sur ce sujet. Comment! de simples amis sauraient de quels travaux se remplissent mes journées, et toi, mon Adèle, ma femme, mon génie inspirateur, toi qui es tout pour moi, tu ne le saurais pas! Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt? Pourquoi m'as-tu laissé croire si longtemps que l'emploi de mon temps et la nature de mes occupations ne t'intéressaient en rien?

Certes ce sera avec joie que j'entretiendrai ton père de tout cela, puisque cette marque de confiance te sera agréable. Si je ne l'ai point fait jusqu'à présent, Adèle, c'est que je ne suis point habitué à parler le premier de mes travaux littéraires; je ne suis point accoutumé à solliciter des autres de l'attention pour ce que je fais. C'est une pudeur que tu ne peux manquer de comprendre. Quand tu vivras avec moi, que tu auras pris ta place dans la sphère où je suis, tu seras étonnée, chère amie, de trouver en moi encore un autre Victor que tu ne connaissais pas, celui dont je t'ai parlé une fois avec répugnance parce que j'aime bien mieux n'être pour toi que ton Victor, ton esclave et ton mari. Sois toujours sûre, mon Adèle, que jamais l'un ne nuira à l'autre; ce n'est qu'avec cette certitude que je puis consentir à tolérer en moi l'existence de ce second individu que tu ignores.

Je ne m'exprime pas plus clairement; car, si je dois dépouiller tout amour-propre, certes, c'est avec toi. Cependant, pour tout te dire, je n'étais pas sans avoir remarqué que, de toutes les maisons où je vais, la tienne était la seule où l'on me témoignât sur mes occupations une complète indifférence. Tu m'apprends aujourd'hui que c'était discrétion de la part de tes parents; je le comprends parfaitement et je leur en sais gré. Tu me fais observer, mon amie, *que six mois sont écoulés*, et tu ajoutes que ces six mois *auraient sans doute pu être mieux employés qu'ils ne l'ont été*. Je ne puis croire que ce soit là l'idée que tu as voulu rendre, car je te sais trop juste pour me condamner ainsi sans connaissance de cause.

Encore un mot avant d'en venir au détail de ce qui a rempli ces six mois. Je vais t'entretenir, mon Adèle, d'ouvrages commencés, de compositions ébauchées, d'entreprises, en un mot, que le succès n'a point encore couronnées. Je puis t'en parler avec candeur, à toi qui es pleine d'indulgence et qui ne m'aimerais pas moins, j'en suis sûr, après un revers qu'après un triomphe; mais tu sens qu'il aurait été présomptueux de donner à tes parents des espérances sur des ouvrages encore dans l'enfantement. Cette considération, jointe à celle que je t'ai indiquée plus haut, t'expliquera mon silence. Maintenant je viens au fait.

Au mois de mai dernier, le besoin d'épancher certaines idées qui me pesaient, et que notre vers français ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse; je ne t'avais plus, je n'osais en confier les secrets à aucune créature vivante : je choisis un confident muet, le papier. Je savais de plus que cet ouvrage pourrait me rapporter quelque chose; mais cette considération n'était que secondaire quand j'entrepris mon livre*.

Je cherchais à déposer quelque part les agitations tumultueuses de mon cœur neuf et brûlant, l'amertume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances. Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, une jeune fille telle que mon enfance l'avait rêvée, telle que mon adolescence l'avait rencontrée, pure, fière, angélique; c'est toi, mon Adèle bien-aimée, que je voulais peindre, afin de me consoler tristement en traçant l'image de celle que j'avais perdue et qui n'apparaissait plus à ma vie que dans un avenir bien lointain. Je voulais placer près de cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je voudrais être. Ces deux créatures dominaient le développement d'un événement, moitié d'histoire, moitié d'invention, qui faisait lui-même ressortir une grande conclusion morale, base de la composition. Autour de ces deux acteurs principaux, je rangeais plusieurs autres personnages, destinés à varier les scènes et à faire mouvoir les rouages de la machine. Ces personnages étaient groupés sur les divers plans selon leur degré d'importance.

Ce roman était un long drame dont les scènes étaient des tableaux, dans lesquels les descriptions suppléaient aux décorations et aux costumes. Du reste, tous les personnages se peignaient par eux-mêmes. C'était une idée que les compositions de Walter Scott m'avaient inspirée, et que je voulais tenter, dans l'intérêt de notre littérature.

Je passai beaucoup de temps à amasser pour ce roman des matériaux historiques et géographiques, et plus de temps encore à en mûrir la conception, à en disposer les masses, à en combiner les détails. J'employai à cette composition tout mon peu de facultés; en sorte que, lorsque j'écrivis la première ligne, je savais déjà la dernière.

Je la commençais à peine, quand un affreux malheur vint disperser toutes mes idées et anéantir tous mes projets. J'oubliai cet ouvrage, jusqu'à Dreux, où j'eus l'occasion d'en parler à ton père, non comme d'une grande tentative littéraire, mais comme d'une bonne spéculation lucrative. C'était tout ce que ton père voulait.

De retour à Paris, je m'arrachai à ma longue apathie; l'espoir d'être à toi m'était revenu. Je travaillai assidûment à mon ouvrage jusqu'au mois d'octobre dernier où j'achevai le quinzième chapitre.

A cette époque, un grand sujet tragique s'offrit subitement à mon esprit; j'en parlai à Soumet qui me conseilla d'y rêver sur-le-champ. Je commençais ce travail, quand je fus chargé d'un Rapport académique*, dont je t'ai parlé dans le temps, et qui m'occupa jusqu'à la fin de novembre. En décembre dernier, j'ai fait une ode sur la peste, que l'Académie des Jeux Floraux m'a demandée pour l'une de ses séances publiques. Et enfin, au 1er janvier, je voulais me remettre à ma tragédie, quand le même ami dont je t'ai parlé plus haut est venu me proposer de tirer une comédie de l'admirable roman de *Kenilworth*, que tu as lu. Cet ouvrage pouvant rapporter plusieurs milliers de francs, j'ai accepté d'y coopérer, et, au moment où je te parle, j'en ai terminé les deux premiers actes. Si Soumet était moins occupé qu'il ne l'est par sa tragédie de *Clytemnestre*, notre comédie, dont je fais trois actes et lui deux, pourrait être finie dans un mois et jouée dans six. Mais elle resterait anonyme. Je n'ai consenti à faire cet ouvrage, mon amie, que pour toi, et afin de prouver à tes parents que les lettres sont bonnes à quelque chose.

Adieu, je suis bien pressé; désormais, mon Adèle adorée, attends de ton mari une confiance entière; je te montrerai mes ouvrages si cela t'intéresse, je te dirai mes projets, je te parlerai même des chagrins que me donnent mes frères. L'égoïsme et l'ingratitude sont deux tristes choses. Adieu, ne crains jamais d'être indiscrète, tes questions me feront toujours plaisir. Je t'aime plus qu'on n'a jamais aimé. Daigne me permettre de t'embrasser.

Si tu ne peux lire ce griffonnage, songe que je suis bien pressé. Il est sept heures et quart, et je ne suis pas encore habillé. Adieu. Adieu.

---

* *Han d'Islande.*

* Le Rapport sur *Gil Blas*, demandé à Victor par François de Neufchâteau.

Mercredi (20 février).

Aujourd'hui j'ai travaillé presque toute la journée, chère amie, et je ne crois pas avoir rien fait de bon, ainsi triste et abandonné. Pourtant je suis absent, mais je ne suis pas oublié, n'est-ce pas, mon Adèle?

Ce sera avec joie que je te montrerai tout ce que je fais et tout ce que je ferai, bannis toute incertitude à ce sujet. J'aimerais, pour tout te dire, qu'il n'y eût que toi qui visses tout cela; mais je sens que c'est à peu près impossible. Je te demande seulement que tu juges ces ouvrages sans consulter personne, car c'est ton jugement seul que je suis empressé de recueillir et qui est d'une extrême importance pour moi. Ensuite, condamne ou approuve selon ton goût, je t'écouterai religieusement, comme on écoute un être d'une nature angélique et supérieure. Quand je te saurai guidée uniquement par ton âme et par ton cœur, comment n'aurais-je pas un profond respect pour les impressions dont tu me rendras compte? J'ai toujours pensé qu'un homme de lettres ne devait avoir qu'un seul conseiller, ou une femme telle que toi, ou un homme de génie. Pour moi, je pourrais choisir, mais c'est par mon Adèle que j'aime à être jugé sans appel.

Jeudi (21 février).

Je relis ce que j'ai écrit hier, et, pour n'y plus revenir, je te supplie de me rendre raison, avec une entière sincérité, de l'effet bon ou mauvais que t'auront produit les essais que je te communiquerai. Ils renferment, j'en suis sûr, une foule de défauts, que l'indulgence de mes amis n'a point vus ou point voulu voir et que tu me signaleras, mon Adèle, dès qu'ils te frapperont. Songe seulement à ne prendre conseil que de toi. Tu aurais découragé l'auteur des *Martyrs* en lui parlant de son livre comme tu m'en parlais l'autre jour, certainement d'après des opinions étrangères. Autant je me confie à toi, autant je me défie des autres. Sois donc mon conseil. Tu peux tout pour moi, fais que je te doive tout.

Rappelle-toi que si je t'occupe de moi, c'est pour remplir un vœu que tu m'as exprimé. J'espère que tu ne me crois plus tant d'amour-propre, à présent que je montre à cette Adèle, dont l'estime est tout pour moi, les ébauches de quelques méchants ouvrages. Je voudrais que tu pusses savoir combien je désire de bonne foi que tu m'en dises franchement ton avis, quoique j'en tremble d'avance.

J'étais bien heureux jeudi dernier à pareille heure. Tu étais près, bien près de moi, je sentais tous les mouvements de ton corps, je respirais presque ton haleine, je recueillais toutes tes paroles et toutes n'étaient que pour moi. Quand ma vie entière se passera-t-elle ainsi? Les moments de bonheur qui s'écoulent à tes côtés sont des moments d'un bonheur bien pur, et bien profondément senti, je t'assure. A peine enfuis, je les regrette comme s'ils ne devaient jamais revenir; et, quand j'en pressens le retour, je les désire comme si je ne les avais jamais éprouvés. Je sens, quand je suis avec toi, une joie toujours aussi grande et toujours aussi nouvelle. Ce sont là les signes d'un impérissable amour. Le moindre mot de toi me bouleverse, soit qu'il m'afflige, soit qu'il m'enchante.

Adèle, ce sont des esprits bien faibles et des cœurs bien étroits ceux qui doutent de l'éternité de l'amour. Il y a au fond de l'âme qui aime véritablement une voix qui lui dit qu'elle aimera toujours. En effet, l'amour est la vie de l'âme; pour qui médite un peu, c'est une preuve puissante de notre immortalité immatérielle. Ne prends pas ceci, chère amie, pour de vaines paroles. Ce sont les plus grandes vérités qu'il y ait au delà de la vie que je t'expose ici, et il doit y avoir chez toi comme chez moi quelque chose qui te les révèle. Ce sont ces vastes et magnifiques espérances qui font du mariage le ciel anticipé. Pour moi, quand je pense que c'est toi qui m'es donnée, je me tais, car il n'y a pas de mots humains pour rendre grâces d'un tel bienfait.

Samedi (23 février).

Tu me disais l'autre jour quelque chose qui m'a frappé singulièrement. C'est pourquoi il faut que je t'en parle. Tu me disais que tu *n'étais pas sûre que je fusse sage*. Je commence par te prévenir, mon amie, que si je pensais que ces paroles fussent sérieuses, je n'y répondrais pas. C'est parce que je suis convaincu qu'elles sont une plaisanterie que je te donne quelques explications sur ma manière de voir à ce sujet.

Je ne considérerais que comme une femme ordinaire (c'est-à-dire *assez peu de chose*) une jeune fille qui épouserait un homme sans être moralement certaine, par les principes et le caractère connu de cet homme, non seulement qu'il est *sage*, mais encore, et j'emploie exprès le mot propre dans toute sa plénitude, qu'il est *vierge*, aussi vierge qu'elle-même. Mon opinion là-dessus ne fléchit que dans un cas unique, c'est celui où le jeune homme, ayant commis une faute, l'avouerait, avec un violent repentir et un profond mépris de lui-même, à sa fiancée. Ce jeune homme serait un traître odieux et méprisable s'il ne l'avouait pas; alors la jeune fille pourrait ne pas par-

donner ou pardonner, sans être, selon moi, moins estimable.

Je n'ignore pas, en te communiquant ces idées, qu'elles ne sont ni de ce monde, ni de ce siècle; mais qu'importe! J'en ai bien d'autres de ce genre que je suis satisfait d'avoir. Je pense également que la pudeur la plus sévère n'est pas moins une vertu d'obligation pour l'homme que pour la femme; je ne comprends pas comment un sexe pourrait répudier cet instinct, le plus sacré de tous ceux qui séparent l'homme des animaux.

Tu m'as reproché quelquefois, chère amie, d'être bien rigide envers ton sexe; tu vois que je le suis peut-être plus encore pour le mien, puisque je lui refuse des licences qu'on ne lui accorde que trop généralement. Te dire que l'observation de ces devoirs rigoureux que je me suis imposés ne m'ait jamais coûté, ce serait, certes, mentir. Bien souvent, je ne te le cache pas, j'ai senti les émotions extraordinaires de la jeunesse et de l'imagination; alors j'étais faible, les saintes leçons de ma mère s'effaçaient de mon esprit; mais ton souvenir accourait et j'étais sauvé.

Jeudi, j'ai passé ma soirée avec quelques hommes de génie et plusieurs hommes de talent. Si je n'avais eu des amis dans tout cela, je me serais fort ennuyé. En sortant, ces messieurs, qui vivent dans les salons et dans les cercles, s'écriaient qu'ils *n'avaient jamais des soirées aussi heureuses que celle-là*. Moi, j'ai pensé à mon Adèle bien-aimée. Je me suis dit : Je n'ai point de génie, je n'ai point de talent, mais j'ai plus de bonheur que tous ces hommes. Cette soirée, si heureuse pour eux, me semblait bien triste près d'une de mes soirées heureuses.

En vérité, Adèle, quoique ma vie ait été et soit encore souvent bien amère, je ne voudrais changer de sort avec personne. Je serais à la fois souffrant et mourant qu'il y aurait encore pour moi dans le seul bonheur d'être aimé de toi plus de félicité qu'aucune autre destinée humaine ne peut en contenir. Et quand je te posséderai, que sera-ce donc?

Adèle, tu m'as promis ton portrait. Est-ce que tu l'as oublié? Je suis bien malheureux s'il faut que je te le rappelle. Ton portrait, de ta main, voilà ce que tu m'as promis. As-tu pu oublier que tu m'avais promis cela? As-tu oublié, en effet, mon Adèle, l'une des plus grandes joies que tu puisses me causer? Est-ce que tu n'as aucun souci de mon bonheur? Je ne veux pas croire cela, jusqu'à ce que tu m'aies répondu. J'aime mieux penser que le temps et la solitude t'auront manqué, et non le désir de remplir une promesse qui est si douce pour moi et doit être si sacrée pour toi. J'attendrai alors sans murmurer.

Dimanche matin (24 février)

Tu m'as mis à la torture pour découvrir ce qui avait pu te sembler *si extraordinaire* dans ma lettre d'hier soir. Mes idées se sont enfin arrêtées sur celles dont une jeune fille ne doit pas, j'en conviens, entretenir un jeune homme. Seulement je croyais être ton mari, et avoir par conséquent quelques privilèges de plus qu'un autre. Il me semble en outre qu'il n'y a rien dans des réflexions chastes et intimes qui ait pu te choquer; je te donnais une preuve de haute confiance et d'estime profonde en te dévoilant des secrets de mon âme et de ma vie que nulle autre femme que toi n'a droit de connaître. D'où vient donc ton mécontentement? Que te disais-je qui pût te sembler indigne d'être écouté par l'oreille la plus pure et la plus virginale?

Je te montrais combien est grande ta puissance sur moi, puisque ta seule image est plus forte que toute l'effervescence de mon âge; je te disais que l'être qui serait assez imprudent pour s'unir, lui impur et souillé, à un être pur et sans tache, ne serait digne que de mépris et d'indignation, à moins qu'il n'eût fait d'abord l'aveu de sa faute, au risque même d'être repoussé pour jamais. Que pouvait-il y avoir dans des principes aussi sévères qui provoquât ta sévérité? En vérité, j'étais loin de m'y attendre. Si j'étais femme et que l'homme qui me serait destiné me dît : Tu es la femme qui m'a servi de rempart contre toutes les autres femmes, tu es la première que j'aie pressée dans mes bras, la seule que j'y presserai jamais; autant je t'y attire avec délices, autant j'en repousserais avec horreur et dégoût toute autre que toi; il me semble, Adèle, que si j'étais femme, de pareilles confidences de la part de celui que j'aimerais seraient bien loin de me déplaire. Serait-ce que tu ne m'aimes pas?...

Chère amie, je voulais encore te parler de ma conduite d'hier soir, que tu as attribuée à la *vanité et à l'amour-propre*, ce qui m'a bien affligé, dans un moment où je croyais agir d'une manière fière, estimable et digne de toi; je voulais te parler de tout cela, mais il ne me reste que le temps de te dire de ne pas te fâcher du ton grave de cette lettre, de te répéter combien je t'aime, même quand tu es injuste, et avec quelle joie je vois s'ouvrir cette journée que je passerai avec toi.

Adieu, je t'adore, je te respecte et t'embrasse bien tendrement.

Ton mari fidèle.

(1er mars).

Je te remercie, mon Adèle, de t'être indignée et affligée de ces paroles qui ressemblent si peu à mes sentiments; cette indignation et cette affliction me prouvent que je suis aimé comme je veux l'être, comme je t'aime. C'est toujours pour ton Victor une vive joie quand il découvre en toi quelque nouvelle générosité qu'une occasion inattendue développe.

Oui, je serais méprisable si j'avais jamais pu penser un seul instant dans ma vie à une autre que toi, si tu n'étais pas pour moi toutes les femmes et certes bien plus que toutes les femmes; le jour où je cesserais de penser ainsi, jour qui ne sera jamais, je serais vil et méprisable à tes yeux et aux miens. Non, mon Adèle, non, je ne suis pas indigne de toi, même dans la moindre, dans la plus irréfléchie de mes pensées. S'il s'éveille chez moi un désir, il se tourne vers celle qui purifie et tempère tout, même le désir; toute autre femme se compose à mes yeux d'une robe et d'un chapeau; je n'en demande pas davantage. Pardonne-moi, toi qui es si douce et si indulgente, de te répéter encore ce que je t'ai déjà tant répété, mais quand je te parle de mon amour et de mon respect, puis-je tarir?

Samedi, 3 heures de l'après-midi (2 mars).

Adèle, ne nous le dissimulons pas, nous venons de nous quitter peu satisfaits l'un de l'autre, après avoir fait pourtant tout notre possible pour nous satisfaire mutuellement. Du moins puis-je, moi, me rendre ce témoignage. Tu conviendras, chère amie, que tu m'as traité avec quelque sévérité et pendant et après notre conversation. Je suis revenu ici triste, quoique j'aie eu le sourire sur les lèvres jusqu'au dernier moment.

Tu me redis souvent, Adèle, et tu m'as redit dans cet entretien, que *je te laissais mon rôle à faire*, ainsi qu'à tes parents. Chère amie, si j'avais vingt-cinq ans et dix mille francs de rente, tu n'aurais pas un moment à m'adresser ce reproche, je ne laisserais mon rôle à personne, il me serait si doux à remplir. J'ignore si dans ma situation je pourrais agir autrement que je fais; lorsqu'une partie de mon avenir ne dépend pas de moi, je crois qu'il y aurait peu de générosité à promettre plus que je ne serais sûr de tenir. Ce serait un lâche et misérable abus de confiance. Je montre à tes parents mes affaires telles qu'elles sont, je les dirige comme ils le désirent, je marche dans le sentier qu'ils me tracent, même quand je pencherais à suivre une autre route. En cela je ne fais que mon devoir, mais du moins je le fais et je le fais avec joie. Comment donc peux-tu dire que je te laisse remplir mon rôle?

Tu m'as fait entendre un jour que je paraissais *peu désirer* notre mariage. Adèle, Dieu m'est témoin que tu m'as dit cela un jour! J'aime à croire que tu avais proféré sans y penser ces paroles incroyables. Je suis convaincu, moi, maintenant, et je n'ai que depuis une heure cette amère conviction, que ce mariage n'est vraiment désiré que de moi seul. C'est un désir bien tiède, Adèle, que celui auquel il serait indifférent d'attendre *quelques années*, si le monde ne parlait pas. Car, tu l'as répété toi-même tout à l'heure, c'est uniquement pour faire cesser les propos que tu désires m'épouser. J'avais admiré le désintéressement avec lequel dans une de tes dernières lettres tu disais mépriser ces caquets; cette générosité de ta part ne m'étonnait pas. Je m'étais trompé. Pardonne-moi ma présomption.

Tu as raison, je ne mérite pas que tu supportes le moindre ennui pour moi et, du moment où ces propos t'affectent, tu dois m'en vouloir.

Toi seule es digne d'un sacrifice, digne de tous; cette vérité me vient du fond de l'âme; aussi es-tu la seule femme pour qui j'agirais comme je fais, bien que tous mes efforts soient méconnus de toi. Je suis fier et timide, et je sollicite; je voudrais ennoblir les lettres, et je travaille pour gagner de l'argent; j'aime et je respecte la mémoire de ma mère, et je l'oublie, cette mère, en écrivant à mon père. Adèle, qu'importe mes efforts, c'est le succès seul que tu me demandes, et j'y arriverai ou je tomberai à la peine.

Cependant je ne suis pas tel que tu voudrais. Tu me disais, il n'y a qu'un instant: *J'aimerais un homme qui...* Tu n'as pas achevé, me laissant sans doute la tâche de terminer ta pensée. Je suis donc sorti avec la conviction de ne pas être celui que tu *aimerais* et avec la résolution de tout faire pour que tu n'aies plus à te plaindre de moi, même injustement.

Si cette lettre te semble triste, tu me diras peut-être que tu attribues cela à ce que tu m'as parlé de mes affaires, mais que tu ne m'en entretiendras plus, etc. Je te préviens que cette amère ironie ne ferait que m'affliger davantage. Tu dois savoir que c'est un plaisir et un bonheur pour moi que de recevoir et de suivre tes conseils; ils me seront toujours précieux et chers. Ce qui me désole, c'est de savoir que ton affection pour moi n'est pas à l'épreuve d'un sot propos, c'est de savoir que sans cela tu pourrais attendre encore notre union *quelques années*, c'est de savoir que tu *aimerais un homme qui...*

Oui, Adèle, tu as raison, il serait digne d'être aimé de toi celui qui n'oublierait jamais la fierté de son caractère, qui n'aurait aucune condescendance, ne ferait aucune concession, et ne sortirait jamais de sa place, pas même pour toi. J'avoue que je n'ai pas su être tel

et que demain, si tu crois que j'ai tort, je serai encore prêt à te demander pardon.

Adieu, permets-moi de te forcer encore de m'embrasser, car jusqu'à ce que tu en décides autrement, je serai ton mari.

Lundi, 10 heures 1/4 du soir (4 mars).

Chère amie, je viens d'être cruellement trompé dans une douce espérance. Je m'étais arrangé de manière à être libre ce soir à sept heures et demie, afin de te voir encore une fois, ne fût-ce que monter en voiture, avant que la journée fût finie. A huit heures un quart, j'étais rue du Temple, pensant que vous ne sortiriez pas avant huit heures et demie. Neuf heures ont sonné, j'étais encore à la même place et dans la même attente. Enfin, ce n'est que bien après neuf heures que j'ai perdu tout espoir, ne supposant pas que vous rentrassiez si tard. Alors, au lieu de revenir content, en suivant de loin la voiture où tu serais montée, au lieu de ce bonheur sur lequel je comptais, il m'a fallu reprendre tristement le chemin de ma triste maison, sans avoir mon Adèle devant mes yeux pour m'alléger l'ennui de la route. Me voici maintenant à t'écrire, afin que cette journée se termine par un peu de bonheur et que tu me plaignes de n'avoir pu venir plus tôt.

Cette longue soirée d'attente inutile m'a reporté aux jours de notre séparation. Que d'extravagances de ce genre j'ai faites alors, que tu verrais plutôt avec pitié qu'avec reconnaissance, si elles ne devaient t'être toujours cachées! Seulement, Adèle, quand tu me dis que je ne t'aime pas, réfléchis à deux fois, parce que, quelque idée que tu puisses te faire de mon dévouement pour toi, tu ne le connais pas encore tel qu'il est.

J'ai, ma bien chère Adèle, à te dire une chose qui m'embarrasse. Je ne puis ne pas te la dire, et je ne sais comment te la dire. Enfin je me recommande à ton indulgence, ne vois que l'intention. Si tu la vois telle qu'elle est dans mon cœur, tu en seras reconnaissante et c'est ce qui m'enhardit. Je voudrais, Adèle, que tu craignisses moins de crotter ta robe quand tu marches dans la rue. Ce n'est que d'hier que j'ai remarqué et avec peine les précautions que tu prends... Je n'ignore pas que tu ne fais en cela que suivre les opiniâtres recommandations de ta mère, recommandations au moins singulières, car il me semble que la pudeur est plus précieuse qu'une robe, bien que beaucoup de femmes pensent différemment. Je ne saurais te dire, chère amie, quel supplice j'ai éprouvé hier et aujourd'hui encore dans la rue des Saints-Pères, en voyant les passants détourner la tête et en pensant que celle que je respecte comme Dieu même était, à son insu et sous mes yeux, l'objet de coups d'œil impudents. J'aurais voulu t'avertir, mon Adèle, mais je n'osais, car je ne savais quels termes employer pour te rendre ce service. Ce n'est pas que ta pudeur doive être sérieusement alarmée; il faut si peu de chose pour qu'une femme excite l'attention des hommes dans la rue! Toutefois, je te supplie désormais, bien-aimée Adèle, de prendre garde à ce que je te dis ici, si tu ne veux m'exposer à donner un soufflet au premier insolent dont le regard osera se tourner vers toi; tentation que j'ai eu bien de la peine à réprimer hier et aujourd'hui et dont je ne serais plus sûr d'être maître une autre fois. C'est bien certainement à cette impatience et à cette torture que tu dois attribuer l'air chagrin dont tu m'as fait des reproches*.

J'ai longtemps balancé, mon amie, avant de te parler de cette matière peut-être un peu délicate. Mais j'ai pensé que c'était à ton mari, à ton meilleur ami, qu'il appartenait de t'avertir, et que ce n'était pas moins mon devoir de te protéger contre un regard insolent que contre toute autre insulte. Je ne doute pas qu'il ne suffise d'avoir appelé là-dessus ton attention, et que tu n'agissais ainsi que par distraction ou par une obéissance trop aveugle aux volontés de ta mère. Tu ne verras dans ce que je te dis ici qu'une preuve de plus de ce respect qui va jusqu'au culte et qui n'a cependant plus besoin d'être prouvé. Je suis le premier, mon Adèle bien-aimée, à rendre hommage à la bonté et aux excellentes qualités de ta mère, mais je crois qu'elle est trop peu sévère pour certaines convenances, tandis qu'elle s'en crée en revanche bien d'autres fort inutiles.

Est-il, par exemple, de maxime plus malsonnante que celle dont tu me parlais, *qu'on doit être plus réservée avec l'homme qu'on doit épouser qu'avec tout autre?* J'avoue qu'elle suffirait pour me faire fuir une

* « ...Marius suivait Cosette du regard... Tout à coup un souffle de vent, plus en gaîté que les autres, et probablement chargé de faire les affaires du printemps, s'envola de la pépinière, s'abattit sur l'allée, enveloppa la jeune fille dans un ravissant frisson digne des nymphes de Virgile et des faunes de Théocrite, et souleva sa robe, cette robe plus sacrée que celle d'Isis, presque jusqu'à la hauteur de la jarretière. Une jambe d'une forme exquise apparut. Marius la vit. Il fut exaspéré et furieux. La jeune fille avait rapidement baissé sa robe d'un mouvement divinement effarouché, mais il n'en fut pas moins indigné. — Comprend-on une chose pareille? C'est horrible ce qu'elle vient de faire là!

« ...Quelqu'un traversa l'allée. C'était un invalide tout courbé, tout ridé et tout blanc, en uniforme Louis XV, ayant sur le torse la petite plaque ovale de drap rouge aux épées croisées, croix de Saint-Louis du soldat, et orné en outre d'une manche d'habit sans bras dedans, d'un menton d'argent et d'une jambe de bois. Marius crut distinguer que cet être avait l'air extrêmement satisfait. Il lui sembla même que le vieux cynique, tout en clopinant près de lui, lui avait adressé un clignement d'œil très fraternel et très joyeux comme si un hasard quelconque avait fait qu'ils pussent être d'intelligence et qu'ils eussent savouré en commun quelque bonne aubaine. Qu'avait-il donc à être si content, ce débris de Mars? Que s'était-il donc passé entre cette jambe de bois et l'autre? Marius arriva au paroxysme de la jalousie. — Il a peut-être vu! se dit-il. — Et il eut envie d'exterminer l'invalide. »

Les Misérables. Marius T. III. Liv. VI.

jeune fille qui la mettrait en pratique. Toi, mon Adèle, tu as en toi un instinct exquis qui te révèle toutes les bienséances; il y a dans ton organisation morale quelque chose de merveilleux que j'admire quand je considère combien ton âme est sortie grande et pure de toutes les fausses idées dont elle a été entourée dès l'enfance.

Adieu, toi qui es un ange et que j'ose aimer. Lundi dernier à pareille heure, j'étais bien heureux. Adieu. Adieu. Dors bien. Demain matin, je tâcherai de te voir.

Je t'embrasse tendrement.

Ton mari.

Écris-moi bien long, et songe à ce portrait qui, après toi, sera pour ton Victor la chose la plus précieuse qu'il y ait au monde.

Vendredi soir (8 mars).

C'est ce matin 8 mars qu'est partie cette lettre qui peut entraîner tant de conséquences*. Soyons attentifs tous deux, nous touchons peut-être, mon Adèle, à l'une des époques les plus importantes de notre vie. Pardonne-moi de dire *notre* vie et de te confondre ainsi avec moi dans une communauté de sort que je ferai pourtant cesser moi-même, sois-en sûre, tout le premier, du moment où je craindrai qu'elle n'amène pas ton bonheur.

Maintenant que cette lettre est partie, Adèle, maintenant que j'ai rempli mon devoir en obéissant à l'un de tes désirs, je puis te dire tout ce que je n'ai point dit auparavant, de peur de paraître hésiter entre mon dévouement à tes moindres volontés et un danger, ce danger dût-il même entraîner le malheur de toute ma vie. Je sens, au contraire, combien il était naturel que tu désirasses à tout prix sortir de l'incertitude où tu es. Je le sens tellement qu'il y a deux mois je voulais moi-même prévenir ta juste impatience, en provoquant de tes parents l'autorisation de faire la même ouverture à mon père, en allant même plus loin, en lui demandant son consentement. Ils ont pensé autrement et j'ai dû me rendre. Quand cette idée vous est revenue, je l'ai trouvée simple et même convenable de votre part. Aussi me suis-je bien gardé d'en présenter le résultat sous un jour défavorable et d'en faire ressortir les inconvénients.

Attendons tous deux avec calme et bonne conscience. M'as-tu vu, dis-moi, moins riant et moins serein, depuis que j'ai peut-être anéanti moi-même tout ce que j'espérais? Non, chère amie, la satisfaction de t'avoir obéi est au-dessus d'une crainte purement personnelle. Dans quelques jours tout sera décidé, et quoi qu'il arrive, je ne regretterai pas ce que j'ai fait puisque je t'aurai délivrée de l'incertitude dont tu es si tourmentée.

Si ce que je prévois arrive, j'aurai la consolation de penser que j'avais tout prévu et que je m'étais résigné à tout sans te parler de rien, uniquement pour te donner une preuve de soumission et d'amour. Alors, si tu conserves encore quelque temps mon souvenir, peut-être ne sera-ce pas avec l'idée que ce Victor t'avait peu aimée, comme tu le lui reproches quelquefois. Toute mon ambition, mon Adèle adorée, est de te prouver mon dévouement; c'est à cela que sera consacrée toute ma vie, qu'elle dure soixante ans ou qu'elle dure deux mois.

Je t'en conjure donc encore, ne t'inquiète pas; les choses suivront maintenant leur ordre naturel. Je viens de donner aux événements une impulsion dont je ne suis maintenant pas plus le maître que toi.

D'ailleurs, dans toutes les chances, il s'en trouve certainement une de bonheur. J'ai dû ne te présenter que celle-là; les autres ne peuvent retomber que sur moi. Il eût été lâche de t'en parler. Tu désirais, c'est la seule chose que j'aie considérée et je n'ai aucun mérite à avoir fait ce qui était strictement mon devoir. A présent, si tous mes rêves s'évanouissent, je n'aurai plus qu'à les suivre; et il te restera à toi une grande réalité, c'est d'avoir inspiré un amour véritable, un amour profond et dévoué.

Maintenant, ma bien-aimée Adèle, je puis parler ainsi d'une voix ferme et sérieuse, parce que l'heure est peut-être bien voisine où je confirmerai par les actions ce que tu n'as peut-être jusqu'ici considéré que comme des mots. Ce sera ma dernière joie.

Cependant tout peut encore tourner à bien. Ce ne serait pas la première fois, depuis que je t'aime, que mon bonheur aurait passé mes espérances. Enfin, cela est peu probable, mais n'est pas impossible...

Chère amie, mon Adèle, pardonne-moi de reculer ainsi devant ce malheur après t'avoir pourtant osé dire que j'étais résigné; c'est que mes espérances étaient si belles et si douces!

Attendons.

Adieu, à demain. Je t'aime au delà de ce que tu peux supposer.

Samedi, 4 h. 1/2 du soir (9 mars).

Imagine-toi, chère amie, que depuis ce matin, je n'ai pas un moment de liberté. Je voulais passer toute

* La lettre où Victor demandait au général Hugo son consentement à leur mariage.

cette journée à travailler et à t'écrire et j'ai été contraint de subir des visites. Plains-moi et ne m'accuse pas. J'avais tant de choses à te dire ; je voulais te rendre compte de ma semaine...

Mon Adèle, s'il y a quelque chose de triste dans ma lettre d'hier, songe qu'il n'y a rien de froid. Bien loin de là, jamais je ne t'ai plus aimée ou je n'ai plus senti combien je t'aime qu'à présent, quand le sacrifice s'approche peut-être inévitablement.

Adieu, adieu, mon adorée Adèle, je t'idolâtre, je t'embrasse et suis jusqu'au dernier instant ton fidèle mari.

Ne t'alarme pas pourtant. Tout se dénouera peut-être heureusement.

Dimanche, 10 h. 1/2 du matin (10 mars).

Puisque je ne puis te voir, ma douce et généreuse Adèle, du moins vais-je t'écrire. Je rentre, le cœur gonflé de reconnaissance pour toi et d'un sentiment que je ne qualifierai pas, de peur de t'affliger, contre ceux qui te font ainsi pleurer. Pendant que j'étais près de toi debout et en apparence calme et froid, mon Adèle, je bouillais d'impatience et d'indignation, laisse-moi dire le mot. Te voir tourmenter de la sorte, sans but, toi la plus tendre et la meilleure des filles, non, je ne sais comment je me suis contenu. J'aurais voulu élever hautement la voix, te protéger, te défendre de toute ma force et de toute ma colère. Oh ! que cela m'eût soulagé ! Je ne serais pas ici maintenant oppressé, car toutes les larmes que je n'ai pu verser avec les tiennes, toutes les paroles que je n'ai pu dire pour toi me sont retombées sur le cœur et m'étouffent.

Adèle, cependant ta mère est bonne, mais elle ne voit ni de haut, ni de loin, elle n'est jamais à ton élévation, en cela elle ressemble à toutes les femmes ; c'est ce que je lui pardonnerai toujours de grand cœur, excepté quand cette médiocrité d'esprit la conduira, comme aujourd'hui, à tourmenter mon Adèle, ma noble, mon excellente, ma bien-aimée Adèle, celle au delà de laquelle il n'est pour moi ni bonheur, ni vertu dans la vie ; car je suis attaché à toi, ange, par tous les points de mon âme, et chez moi tout ce qui aime la vertu comme tout ce qui veut le bonheur est à mon Adèle, mon Adèle adorée. Aussi les liens qui m'unissent à toi sur la terre ne se briseront que lorsque tous les autres liens de la vie se rompront, et alors mon âme libre sera encore et plus que jamais à toi.

Qu'il m'eût été doux de te défendre, de te venger aujourd'hui ! Mais je n'osais pas plus lever la tête pour te défendre que tomber à tes pieds pour te consoler. J'aurais craint d'accroître la colère de ta mère et de voir se tourner sur toi ce qu'elle aurait peut-être hésité à diriger vers moi. Pourtant, chère amie, c'est avec bien de la joie que j'aurais fait le sacrifice de toute fierté, si, à ce prix, j'avais pu racheter le chagrin que tu souffrais; j'aurais volontiers subi moi-même toute cette colère, pour la détourner de toi. Mais la crainte de tout gâter en m'en mêlant m'a retenu. Du moins, chère amie, si ma reconnaissance et ma profonde approbation peuvent te consoler de quelque chose, tu les as dans toute leur plénitude.

Adieu, je vais sortir afin de te voir de loin à l'église. Tu ne me verras pas, mais je serai là; c'est ce qui m'arrive bien souvent. Adieu; à mon retour, Adèle, je continuerai. Je me sens moins triste en pensant que je vais jouir de ta vue.

Deux heures et demie.

Ton petit frère vient de me tourmenter pour aller avec lui à cette exposition de tableaux ; mais je t'imite et je reste.

La scène si triste de ce matin m'a rappelé, chère amie, les contestations que j'avais à soutenir l'hiver dernier avec ma mère pour des choses de ce genre. Cependant cette noble mère savait s'arrêter au point où ma résistance fût devenue une douleur.

Mon Adèle, pardonne-moi de t'avoir parlé peut-être un peu durement ce matin de ta mère dans ma lettre; il m'est impossible de te voir maltraiter ainsi et de conserver mon sang-froid; mais la crainte de t'affliger aurait peut-être dû m'arrêter ; c'est à quoi je n'ai pas réfléchi dans le premier moment. Pardonne-moi.

Notre entretien d'hier soir m'a vivement ému, et en rentrant, ta lettre, cette lettre si tendre et si touchante, a prolongé cette émotion jusqu'au moment où je me suis doucement endormi en rêvant de toi.

C'est dans cet instant même, ma chère et trop bonne Adèle, que notre bonheur ou notre malheur se décident loin de nous. Oui, je compte sur ta tendresse, je vois et j'admire ton courage, ton dévoument me pénètre ; mais, je t'en supplie, ne compromets jamais pour moi ton repos. Dans quelques jours peut-être, je ne serai plus qu'un malheureux qu'on te dira d'oublier, et, si cet oubli me semble pouvoir assurer ta tranquillité, je te le dirai moi-même ; mais ce sera les dernières paroles que ma bouche prononcera.

Pourtant, mon Adèle adorée j'aurais été bien heureux dans mon malheur d'inspirer un dévonement pareil à celui que tu me promettais hier. Hélas ! à quels rêves ne faut-il pas renoncer dans la vie? J'aurai passé en t'aimant. T'aimer aura été l'histoire de toute ma vie... Je ne plains certes pas mon sort.

Adieu, adieu, ma bien-aimée Adèle; je t'embrasse comme je t'aime. Reçois autant de baisers de ton mari que tu as versé de larmes pour lui.

Lundi (11 mars).

Toutes mes idées sont confuses et en désordre dans ma tête; la soirée d'hier, le dévouement, les paroles tendres de mon Adèle bien-aimée me jettent dans une douce et triste rêverie, dont je voudrais pouvoir fixer sur ce papier la vague émotion, afin de te montrer en quel état je suis loin de toi.

Ton image ne m'apporterait que de la joie si, avec les souvenirs de notre passé, elle ne ramenait les pressentiments de notre avenir.

Je viens de prendre tes cheveux; car, dans le grand et fatal doute qui m'obsède depuis trois jours, j'avais besoin d'une réalité qui vînt de toi, d'un gage palpable de cet amour angélique auquel tu m'as permis de croire. Seul un instant, j'ai couvert tes cheveux de baisers; il me semblait en les pressant sur mes lèvres que tu étais moins absente, il me semblait que je ne sais quelle communication mystérieuse s'établissait peut-être, au moyen de ces cheveux bien-aimés, entre nos deux âmes séparées.

Ne souris pas, Adèle, du délire où je m'égare. Hélas! si peu d'heures dans ma vie se passent près de toi, chère amie, que je suis contraint souvent de chercher, soit en baisant tes cheveux, soit en relisant tes lettres, un moyen d'apaiser cet immense besoin de toi qui me dévore. C'est par ces moyens artificiels que je vivais pendant notre longue séparation, et puis l'espérance restait toujours devant mes yeux.

L'espérance!... Dans huit jours, dans trois jours, qui sait s'il m'en restera quelque chose? Pourquoi la destinée change-t-elle, quand le cœur ne peut changer?

Enfin, quelque sort qui se présente, Adèle, je l'attends de pied ferme. Je me souviendrai que tu as daigné m'aimer, et que n'affronterais-je pas avec cette pensée?

On a d'ailleurs toujours une porte ouverte pour sortir du malheur, et, du jour où la dernière espérance me sera enlevée, je fuirai par là. J'irai commencer quelque autre vie, qui, tout amère qu'elle soit, ne le sera pas certainement autant que celle-ci sans toi.

Adieu pour aujourd'hui. Oh! que j'ai soif de te voir!

Mercredi, 3 heures et demie (13 mars)

Adèle, mon Adèle! je suis ivre de joie. Ma première émotion doit être pour toi. J'avais passé huit jours à me préparer à un grand malheur, c'est le bonheur qui vient! — Il n'y a qu'un nuage.

Adieu pour quelques heures; je te porterai dès ce soir cette lettre, ma bien-aimée et trop généreuse Adèle.

La réponse du général Hugo est enfin arrivée : il donne son consentement! Il est même heureux d'avoir à le donner; car il a, lui-même, à se faire pardonner par ses fils une chose grave; trois semaines après la mort de leur mère, il a épousé la femme pour laquelle il a quitté sa famille, et il n'en a seulement pas informé ses enfants. C'est là « le nuage ». N'importe, même avec ce nuage, c'était le ciel qui s'ouvrait pour Victor, au moment où il n'osait plus l'espérer.



VICTOR HUGO

1820

IV

MARS — OCTOBRE 1822

Après le consentement obtenu du père, la première lettre qu'écrit Victor sera un grand cri de oie. Il est doublement heureux : l'obstacle sérieux à son mariage est levé, et son Adèle vient de lui donner la preuve la plus irrécusable d'amour qu'il pût souhaiter. La petite bourgeoise si timorée d'autrefois s'est élevée, ou, mieux, a été élevée par lui à la passion la plus magnanime. Elle a vu la sombre résolution avec laquelle Victor attend l'arrêt de son père ; si la réponse est négative, il mourra ! Et elle ne veut pas qu'il meure ! Alors elle lui a fait part de la détermination qu'elle a prise : elle sera au désespoir d'affliger ses parents qu'elle aime, mais ils ont d'autres enfants, et lui, Victor, il n'a qu'elle au monde ; si le consentement paternel lui est refusé, qu'il l'emmène, qu'il l'enlève, elle est toute prête à le suivre.

Mais le consentement est donné et le généreux sacrifice est inutile. Il n'y a plus à attendre pour arrêter le jour du mariage que cette malheureuse pension royale qui doit fournir un fonds un peu fixe à l'établissement du jeune ménage. Mais cette pension va être encore bien lente à venir, elle n'arrivera qu'au bout de quatre longs mois. On ne sait s'il n'y aura pas là un peu de la faute du pensionné ; ce n'était guère son humeur de faire des démarches et de « courir les ministères ». On en veut néanmoins à ces éternels « bureaux » d'avoir fait languir ainsi ces pauvres enfants amoureux.

En attendant, voilà Victor officiellement reconnu enfin pour le fiancé d'Adèle. Même, sur ses instances, on lui fera sa place dans la villégiature annuelle de Mme Foucher. On loue un appartement à Gentilly et, dans le jardin qui en dépend, il y a un ancien colombier en forme de tourelle où s'installera Victor. Il pourra prendre ses repas avec la bien-aimée, la voir à tous les instants du jour...

Ils n'en continuent pas moins à s'écrire. Il semble que maintenant l'intérêt va un peu manquer à ces lettres : au contraire, le bonheur et l'attente du bonheur inspireront à l'amant poète ses effusions les plus éloquentes et les plus passionnées, de moins en moins spiritualistes, il faut le dire, à mesure que s'approche l'heure où va se réaliser le long rêve. D'ailleurs il restera encore, pour l'exciter et l'enflammer, bien assez d'empêchements et de gênes. Par exemple, Mme Foucher exigera qu'habitant sous le même toit, Adèle et Victor ne soient jamais seuls. Ce qu'il ne peut lui dire, il est donc forcé de le lui écrire, et cela nous vaut la lettre lyrique du 23 mars. Et puis, à défaut de chagrins venus du dehors, est-ce qu'il n'y a pas les querelles des amoureux entre eux, les brouilles pour un oui, pour un non, pour un oubli, pour un regard, parce qu'elle a été gaie, parce qu'elle ne s'est pas aperçue qu'il boudait. N'ayant plus de raisons pour pleurer, ils se font pleurer l'un l'autre. Il semble que les amants, lorsque rien ne devrait troubler leur bonheur, éprouvent le besoin de faire eux-mêmes souffrir leur amour, peut-être afin de le mieux sentir.

LETTRES A LA FIANCÉE

1822

MARS-OCTOBRE

Vendredi soir (15 mars).

Après les deux ravissantes soirées d'hier et d'avant-hier, je ne sortirai certainement pas ce soir; je vais t'écrire. Aussi bien, mon Adèle, mon adorable et adorée Adèle, que n'ai-je pas à te dire! O Dieu! depuis deux jours, je me demande à chaque instant si tant de bonheur n'est pas un rêve; il me semble que ce que j'éprouve n'est plus de la terre, je ne comprends pas le ciel plus beau.

Tu ne sais pas, Adèle, à quoi je m'étais résigné. Hélas! le sais-je moi-même? Parce que j'étais faible, je me croyais calme; parce que je me préparais à toutes les démences du désespoir, je me croyais aguerri et résigné. Va, laisse-moi m'humilier à tes pieds, toi qui es si grande, si tendre et si forte! J'aurais pensé atteindre aux bornes du dévouement en te sacrifiant ma vie; toi, ma généreuse amie, tu étais prête à me sacrifier ton repos!

Adèle, à quelles folies, à quels délires ton Victor ne s'est-il pas livré durant ces huit éternels jours! Tantôt j'acceptais l'offre de ton admirable amour; poussé aux dernières extrémités par une lettre de mon père, je réalisais quelque argent, puis je t'enlevais, toi ma fiancée, ma compagne, ma femme, à tout ce qui aurait voulu nous désunir; je traversais la France avec le nom de ton mari pour aller dans quelque terre étrangère en chercher les droits; le jour nous voyagions dans la même voiture, la nuit nous reposions sous le même toit. Mais ne crois pas, ma noble Adèle, que j'eusse abusé de tant de bonheur; n'est-il pas vrai que tu ne me fais pas l'affront de le croire? Tu aurais été plus respectable et plus respectée que jamais de ton Victor; tu aurais pu coucher dans la même chambre que lui sans avoir à craindre un attouchement, ni même un regard. Seulement, j'aurais dormi ou veillé sur une chaise ou à terre près de ton lit, comme le gardien de ton repos, le protecteur de ton sommeil. Le droit de te défendre et de te protéger eût été de tous les droits de ton mari le seul que ton esclave eût réclamé, jusqu'à ce qu'un prêtre lui eût donné tous les autres.

Adèle, en m'abandonnant à ce songe charmant au milieu de tant de malheurs, j'oubliais tout... Puis le réveil arrivait, et avec lui le remords d'avoir conçu un moment de pareils projets. Je me rappelais tes parents, ta tranquillité, tes intérêts, je me reprochais d'avoir assez peu de dévouement pour en accepter tant, d'être assez peu généreux pour consentir à tant de générosité, moi qui ne m'étais jamais rêvé que faisant ton bonheur ou t'immolant le mien. Alors je me maudissais comme le démon de ta vie, je me souvenais de toutes les souffrances qui te sont venues de moi, et je prenais cette folle résolution pour laquelle tu versais hier soir ces larmes que je suis si coupable d'avoir fait couler, j'allais trouver quelque ami malheureux comme moi, qui eût perdu comme moi le dernier espoir et n'eût plus comme moi qu'à demander à la vie sa dernière douleur.

Adèle, oh! ne me hais pas, ne me méprise pas pour avoir été si faible et si abattu quand tu étais si forte et si sublime. Songe à mon abandon, à mon isolement, à ce que j'attendais de mon père; songe que depuis huit jours j'avais la perspective de te perdre, et ne t'étonne pas de l'excès de mon désespoir. Toi, jeune fille, tu es admirable, et en vérité je crois que ce serait flatter un ange que de te le comparer. Tu as tout reçu de ta nature privilégiée, tu as de l'énergie et des larmes. O Adèle, ne prends pas ces paroles pour de l'enthousiasme aveugle; cet enthousiasme a déjà duré toute ma vie et n'a fait que s'accroître de jour en jour. Toute mon âme est à toi. Si toute mon existence n'avait pas été à toi, l'harmonie intime de mon être aurait été rompue, et je serais mort, oui, mort nécessairement.

Telles étaient mes méditations, Adèle, quand la lettre qui contenait mon avenir est arrivée. Si tu

m'aimes, tu sais quelle a été ma joie, je ne te peins pas ce que tu dois avoir senti.

Mon Adèle, pourquoi cela ne s'appelle-t-il que de la joie? Est-ce qu'il n'y a pas de mots dans la langue humaine pour exprimer tant de bonheur?

Ce passage subit d'une résignation morne à une félicité immense a ébranlé mon âme pour longtemps. J'en suis encore tout étourdi, et parfois je tremble d'être brusquement réveillé de ce beau songe divin. Oh! tu es donc à moi! tu es donc à moi! Bientôt, dans quelques mois peut-être, cet ange dormira dans mes bras, s'éveillera, vivra dans mes bras. Toutes ses pensées, tous ses instants, tous ses regards seront à moi! toutes mes pensées, tous mes instants, tous mes regards seront à elle! Mon Adèle!...

Ah! je puis donc enfin quelque chose sur mon avenir! Avec tant d'espérance, quel courage n'aurai-je pas? Avec tant de courage, quel succès n'obtiendrai-je pas? De quel fardeau je suis soulagé! Comment! ce n'est que d'avant-hier! Il me semble qu'il y a déjà longtemps que mon bonheur est à moi. J'ai tant senti dans ces deux jours!

Et ta lettre de mercredi soir! Comment t'en remercier, mon Adèle? Je ne croyais pas qu'en un pareil moment rien pût ajouter à mon bonheur, ta lettre m'a fait éprouver que cette émotion de l'amour et de la joie n'a pas de bornes dans le cœur humain. Quelle épouse noble, tendre et dévouée m'est destinée! Comment te mériterai-je jamais, Adèle! Je ne suis que néant près de toi. Autant je relève la tête devant tout autre, autant je m'abaisse avec respect devant toi.

Ainsi donc tu m'appartiendras! Ainsi je suis appelé sur la terre à une félicité céleste! Je te vois jeune épouse, puis jeune mère, et toujours la même, toujours mon Adèle, aussi tendre, aussi adorée dans la chasteté du mariage qu'elle l'aura été dans la virginité du premier amour. Chère amie, dis-moi, réponds-moi, conçois-tu ce bonheur, un amour immortel dans une union éternelle! Eh bien, ce sera le nôtre.

Ce matin, j'ai répondu à mon père. Il n'y a dans sa lettre que deux mots affligeants, ceux qui annoncent ses nouveaux liens. Ma mère a pu lire ce que je lui ai écrit ce matin, mon enivrement ne m'a point fait oublier mon deuil; tu ne peux m'en blâmer, ma noble amie. D'ailleurs, j'espère avoir tout concilié. Je suis son fils et ton mari. Tout mon devoir est là.

Je n'oublie pas que tu m'as dit que le compte de ma semaine ne serait pas sans intérêt pour toi. Je t'avouerai que jusqu'à mercredi, j'ai essayé inutilement de travailler. Les heures s'écoulaient à lutter contre l'extrême agitation de mon esprit. J'étais plein de celle que je craignais de perdre et toutes mes idées s'arrêtaient là. Hier, j'ai pu travailler. Aujourd'hui, j'ai passé tout le jour à courir les ministères, métier que je dois recommencer demain, après avoir donné toute la matinée au travail. La soirée sera bien heureuse.

Mon Adèle, c'est maintenant qu'aucun obstacle ne me rebutera, ni dans mes travaux, ni dans mes demandes. Chaque pas que je ferai dans ces deux routes me rapprochera de toi. Comment me sembleraient-elles pénibles? ne me fais pas l'injure de penser cela, je t'en supplie. Qu'est-ce qu'un peu de peine pour conquérir tant de bonheur? N'ai-je pas mille fois offert au ciel de l'acheter de mon sang? Oh! que je suis, que je serai heureux!

Adieu, mon angélique et bien-aimée Adèle, adieu! je vais baiser tes cheveux et me coucher, encore loin de toi, mais en rêvant à toi. Bientôt peut-être, ce sera à tes côtés. Adieu, pardonne tant de délire à ton mari qui t'embrasse et t'adore pour les deux vies.

Ton portrait?

Jeudi neuf heures et demie du soir (21 mars).

Si tu savais comment s'est écoulée ma soirée jusqu'à cette heure, tu te rirais peut-être de moi. Mais non, car je ne doute pas que tu ne sois digne d'être aimée ainsi. Pendant que tu penses à tout autre chose à cette soirée, je vais t'écrire; et certainement, quelque bonheur que tu puisses trouver là, le mien sera plus grand que le tien.

Je ne te parle pas, Adèle, de cette soirée, tu y es allée, il suffit. Sois tranquille, chère amie. Jamais tu n'auras à craindre cette tyrannie dont tu parlais aujourd'hui; jamais, sous prétexte qu'il ne sera pas partagé par moi, je ne te priverai d'un amusement. Je ne pourrai même avoir un instant cette pensée; car, du jour où tu te seras créé des plaisirs hors de notre bonheur, tout sera fini pour moi, tu ne m'aimeras plus, et à cela qu'aurais-je à dire? Pour moi, quand je m'abstiens d'un bal ou d'une fête où je ne te trouverais pas, je t'avoue que je n'y ai aucun mérite; je fais précisément tout le contraire d'un sacrifice. Il me serait insupportable d'aller dans un lieu de joie où celle qui fait ma seule joie ne serait pas, où je n'éprouverais que l'ennui de ton absence! alors, en restant chez moi, j'obéis à un égoïsme qui est tout simplement la conséquence de mon amour pour toi. Aussi, je me garde bien de parler de si peu de chose.

Cependant, Adèle, si tu connaissais cette partie extérieure et publique de ma vie dont tu ne peux avoir qu'une idée très imparfaite, peut-être trouverais-tu que je t'immole des jouissances. Mais comme je ne goûte qu'une jouissance au monde, toutes les autres, quelles qu'elles soient, ne sont rien pour moi. Une fois seulement, et tout récemment, j'ai accepté une invitation de bal et je t'ai dit pour quelles considérations. Néanmoins, en l'acceptant, il était de mon devoir de t'en parler. Tu me fis une observation qui était fort juste, c'est que tu n'y serais pas. C'est précisément

pour cela que je t'en parlais. Quoique tu n'aies pas toujours jusqu'ici pensé de même, tu daignas me dire qu'il te serait moralement impossible d'aller à une fête où je ne serais pas. Ces paroles me remplirent de joie et fixèrent ma résolution. Je prétextai une indisposition, je fis plus, je la feignis, rien ne put m'empêcher de te donner cette marque d'obéissance et de me sauver en même temps un ennui. Tu vois, chère amie, que ce que je veux, je le veux bien ; je sais, moi, trouver des raisons auxquelles on ne peut répondre.

Adieu, pour ce soir, chère, bien chère Adèle, tu vas rentrer tard et fatiguée. Puisses-tu m'avoir donné une pensée dans toute ta soirée et bien dormir ! Adieu.

Vendredi (22 mars).

Chère amie, que rien de ce qui est écrit plus haut ne te blesse. Je ne crois pas que ce que je t'ai dit là, sans la moindre amertume, puisse être amèrement interprété ; mais je veux prévenir en toi tout chagrin, même ceux qui me semblent improbables.

Hélas ! comment oserais-je me plaindre de toi, de toi, mon Adèle, qui es si bonne, si tendre, si généreuse, si noblement et si entièrement dévouée ! A toutes les vertus de ta nature privilégiée tu ajoutes encore toutes les grandes et belles vertus de l'amour. Comment se fait-il, chère et bien-aimée Adèle, qu'un être tel que toi, soit si singulièrement entouré d'esprits étroits et de cœurs arides ? Ce n'est pas à cause de moi que je m'afflige de tout ce qui t'environne. Que m'importe ce que cela pense de moi ? C'est pour toi qui es obligée de vivre au niveau de ces gens qui te traitent comme une égale et auxquels tu es si supérieure ; c'est pour toi, noble amie, qui es condamnée à être incessament examinée de leurs petits yeux, jugée de leur petit jugement, tourmentée par leur petite tyrannie. En vérité, il me semble voir une colombe parmi des canes, et je rirais bien de tant de discordance, s'il ne s'agissait de toi. Il y a bien des espèces d'animaux dans les hommes !

Chère amie, il est inutile de te dire combien j'excepte de tout cela tes parents, que j'aime puisqu'ils sont les tiens. Ils ont bien aussi quelquefois, à parler franchement, le tort de voir de près ou de travers, mais chez eux ce n'est pas un défaut, parce que ce n'est pas une habitude. Du reste, il me semble qu'ils te connaissent et t'apprécient, et surtout qu'ils t'aiment, ce qui me fait passer par-dessus tout.

Le tableau que tu me présentes de notre bonheur à Gentilly m'a ému et transporté, quoiqu'il fût déjà tout entier dans mon attente et dans mon espérance. Tu dois croire, mon Adèle bien-aimée, que mon imagination n'a pas été moins prompte que la tienne à me représenter cette félicité. Elle me semble si grande qu'en vérité, accoutumé que je suis à souffrir toujours de malheurs inattendus, je regarde soigneusement et presque avec crainte dans l'avenir si je puis me confier à toute ma joie. Tout jeune que je suis, la douleur est pour moi une vieille connaissance avec laquelle il me serait maintenant bien cruel de renouer. C'est que je n'ai, moi, que de terribles résignations. Ne parlons plus de cela ; à quoi bon se former des orages, quand on est sous un ciel si pur et si beau ? Le passé est passé, ne le ramenons pas à nous de force pour le mêler à notre avenir.

Adèle, tu as un Victor qui t'aime comme jamais femme ne fut aimée, qui est un homme et sait qu'on n'arrive au bonheur que par le travail et le danger. Aie donc de la joie et du courage. Dans la vie, tu seras mon appui moral, et je serai ton appui physique. Va, nous ne chancellerons ni l'un ni l'autre. Un regard de toi me conduirait à tout, il m'élèverait au ciel comme il me précipiterait dans un abîme. Oui, chère amie, sois fière, car voilà la puissance que tu exerces, et que tu exerces sur un homme, qui sentait la nécessité d'être homme lorsqu'il était encore enfant. L'immense supériorité que tu as sur moi ne m'épouvante pas, parce qu'elle m'inspire la force de franchir cet intervalle. Puisque mon être est lié au tien, il faut bien qu'il marche près du tien et digne du tien. Peu d'oreilles humaines comprendraient le langage que je te parle ici, mais je ne sais personne au monde qui soit plus que toi digne qu'on lui parle avec l'âme et le cœur.

Samedi (23 mars).

Ainsi je te verrai tous les jours ! Ainsi nous habiterons sous le même toit, en attendant mieux encore ! Ainsi, chaque matin en me levant, je pourrai voir les premiers rayons du soleil se réfléchir sur les vitres derrière lesquelles dormira ce que j'ai de plus cher et de plus précieux au monde ! Je serai là au haut de cette tour comme la sentinelle qui veillera sur ton bonheur et ton repos. Je travaillerai avec plus d'ardeur et de joie encore en songeant que le prix de ce travail est si près de moi.

Adèle, il ne manquera à tant de bonheur que la présence de celle qui en eût tant joui ; car elle était ma mère, elle m'aimait et elle t'aimait aussi, toi en qui son fils plaçait tout son orgueil et toute sa félicité. Que ne t'a-t-elle tout à fait connue ! Mais, mon amie, ses regards se sont trop arrêtés à tout ce qui t'entourait, elle t'a jugée d'après ceux à qui tu es si loin de

ressembler ; ses yeux n'ont pas été, comme les miens, pénétrer jusqu'à ton âme. Elle t'eût certainement aimée et estimée bien plus que moi, son Victor, si elle t'avait vue comme je te vois, si noble, si grande et si pure ! Déjà mon long et opiniâtre amour l'étonnait, ma haute estime pour toi la gagnait lentement, et sans l'affreux malheur qui nous l'a sitôt enlevée, nous aurions peut-être été heureux par elle un an plus tôt.

Pardonne-moi, Adèle, de mêler des idées si tristes à d'autres idées si riantes; mais, avant de me livrer entièrement à nos délicieuses espérances, tu ne peux me blâmer de donner encore un regard à cette mère admirable, pour la mémoire de laquelle je voudrais te voir partager mon culte et mon amour.

Une fois réunis, ce n'est pas elle qui nous eût imposé des entraves si singulières et presque si offensantes. Elle eût cru s'humilier elle-même, si, nous estimant tous deux, elle eût gêné notre liberté; elle eût voulu, au contraire, que, par de hautes et intimes conversations, nous nous préparassions mutuellement à la sainte intimité du mariage. Elle aurait su qu'il n'y a rien dans mes plus secrètes pensées qui soit dangereux pour toi et rien dans les tiennes qui ne soit utile et profitable pour moi. Son Victor t'aurait consultée en tout, se serait plu à te révéler dans la solitude tous les mystères de la poésie qui touchent de si près aux mystères de l'âme et de la vertu, et auxquels par conséquent tu es si digne d'être initiée.

Le soir, qu'il m'eût été doux d'errer loin de tous les bruits, sous les arbres et parmi les gazons, devant toi et devant une belle nuit! C'est alors qu'il se manifeste à l'âme des choses inconnues à la plupart des hommes. C'est alors que toutes les formes de la nature semblent ravissantes et divines, et que tout paraît en harmonie avec l'ange qu'on aime. Dans ces moments, chère amie, la parole humaine est insuffisante à rendre ce qu'on éprouve ; mais tu es de ces intelligences rares qui savent comprendre tout ce qu'elle ne peut exprimer. Tes yeux, Adèle, savent lire tout ce qu'on lit en eux. Ils entendent le langage céleste qu'ils parlent.

Et moi, j'aurais voulu étudier, dans une délicieuse solitude, cette âme qui apparaît si belle dans ton beau regard, épier toutes tes émotions, recueillir tous tes doutes, recevoir toutes tes confidences. J'espérais me nourrir de la douceur et de la sublimité de tes entretiens, te dévoiler à toi-même tout ce que ta modestie ignore en toi, réveiller ces hautes idées nées avec toi, mais qui peut-être sommeillent encore, et te montrer quelle reconnaissance nous devons tous deux au Dieu qui t'a créée.

Il paraît que ce sont des rêves! — Nous ne serons amais seuls, dis-tu, et par conséquent jamais ensemble; car, pour être vraiment ensemble, il faut être seuls. Ajoute à cela que personne chez toi n'est capable de comprendre la langue que j'aimerais à te parler, comme à un homme de génie, et certes bien plus encore; car une âme telle que la tienne est bien supérieure au génie. D'ailleurs cette langue, je te la parle ici, et je ne doute pas qu'elle ne te semble aussi claire qu'elle paraîtrait bizarre à des esprits limités et à des cœurs matériels.

Chère amie, il faut renoncer à transporter nos lettres dans nos conversations. Je n'en serai pas moins bien heureux, plus heureux que je n'aurais jamais osé l'espérer. Je te verrai, je te parlerai souvent, et est-il quelque bonheur au-dessus de celui-là, si ce n'est de te posséder, félicité dont je me figure à peine toute l'étendue, et qui cependant m'est promise.

Adieu, mon Adèle, ma femme bien-aimée, je pense que tu ne te plaindras pas de la brièveté de cette lettre. Tu dis que tu m'écris plus que je ne t'écris; écoute, j'ai reçu de toi depuis le 8 octobre 1821, trente-deux lettres ; si tu as conservé par hasard les miennes à dater de cette époque, compte-les, et je suis sûr que tu reconnaîtras par cette preuve palpable combien ton reproche est peu fondé. Songe ensuite combien mes lettres sont longues. Leur longueur m'effraye tellement moi-même quelquefois que je doute que tu les lises en entier. Moi, je lis, je relis, je dévore les tiennes.

Adieu, quoique j'aie encore mille choses à te dire, adieu, mon Adèle adorée. Dors bien et donne-moi une pensée en t'éveillant, puisqu'il n'y aura de place pour moi dans les rêves que lorsque j'habiterai mon colombier.

Encore une fois adieu pour t'embrasser.

Samedi (30 mars)

Je croyais trouver beaucoup de travail dans cette semaine et je n'y ai guère trouvé que beaucoup de bonheur. Ce n'est certainement pas moi qui croirai avoir perdu au change. Cependant, je serais plus content encore si j'avais pu réunir le travail et le bonheur. C'est ce qui aura lieu à Gentilly et c'est pour cela que je désire tant y être installé. Là, du moins, plus d'importunités, plus de visites, peu de lettres, tous mes jours seront à mon Adèle et à mes ouvrages.

Je t'ai vue cette semaine cinq jours, dimanche, lundi, mercredi, jeudi et vendredi. Certes, c'est l'une des plus heureuses dont je puisse conserver le souvenir. Mais pourquoi faut-il que tous les instants que je ne puis passer près de toi ne m'appartiennent pas? Il faut consumer en démarches ou perdre en conversations des moments précieux; cela m'afflige et de cœur et d'esprit; car, lorsque tu es absente, c'est dans une laborieuse retraite que je m'en aperçois le moins; il me semble que travailler pour toi, Adèle,

c'est presque être en ta présence. Il est vrai que ces ennuyeuses démarches ont aussi mon Adèle pour but; par conséquent je ne dois pas m'en plaindre. Enfin tout cela finira, et il ne me restera de toutes ces petites contrariétés qu'une félicité immense et inaltérable.

J'envisage avec effroi les ennuis qu'entraînera pour moi la publication de cette ode et par suite celle de ce recueil, si je m'y décide définitivement. Je ne songeais pas à cela quand je parlais tout à l'heure du bonheur de Gentilly. Toutes ces maudites publications m'empêcheront encore de longtemps d'en jouir pleinement. Il faudra être si souvent à Paris pour voir les imprimeurs, parler aux libraires, presser les ouvriers, corriger les épreuves, etc., que je ne sais si cette seule considération ne m'arrêtera pas. Que me conseilles-tu, mon Adèle? Je ferai ce que tu me diras. Songe seulement que je ne te parle ici que des embarras indispensables et dont l'auteur ne peut se décharger sur personne. Que serait-ce si je te parlais de ceux qui suivent ordinairement l'impression?

Mais je suis décidé à ne rien faire pour aider au succès. Je considère comme indigne d'un homme qui se respecte cette habitude qu'ont adoptée tous les gens de lettres d'aller mendier de la gloire près des journalistes. Beaucoup de personnes trouvent cette délicatesse exagérée, mais je suis sûr que toi, tu ne me blâmeras pas. J'enverrai mon livre aux journaux; ils en parleront s'ils le jugent à propos, mais je ne quêterai pas leurs louanges comme une aumône. A cela on m'objecte qu'il est prouvé que les journaux peuvent faire le succès d'un mauvais ouvrage ou empêcher celui d'un chef-d'œuvre. Je réponds par des exemples que le tour qu'ils jouent au public n'a pas de longs effets et que le temps remet tout à sa place; ensuite, il m'est bien plus prouvé encore que l'homme qui va dire à un autre : *Louez-moi*, fait une chose méprisable. S'il invoque l'usage, je réponds que l'usage est méprisable; et, juge-moi, mon Adèle, ai-je tort?

D'ailleurs jusqu'ici je n'ai pas fait un pas pour moi près d'un journaliste, et c'est peut-être pour cela que les journalistes me témoignent quelque considération. On respecte celui qui se respecte. Je suis sûr, chère amie, que tu vas trouver ces idées toutes simples. Eh bien, croirais-tu qu'elles semblent extravagantes à une foule de gens qui ne sont pourtant ni fous, ni vils? C'est ainsi que le monde adopte mille bienséances de convention qui, en principe, sont souvent stupides lorsqu'elles ne sont pas révoltantes.

Et, pour te parler ici d'un sujet qui nous intéresse tous deux, y a-t-il rien de plus ridicule que les prétendues convenances dont on environne la sainte cérémonie du mariage? Dès le matin, on est assailli, fêté, ennuyé. On appartient à tous les indifférents, à tout le monde, excepté à l'être que l'on aime et dont on est le bien. Il faut absolument parler haut, rire aux éclats, comme si l'on pouvait plaisanter dans le bonheur. L'homme vraiment et profondément heureux est grave et serein, il ne se montre pas gai. Que lui importe tout ce qui l'entoure! il jouit en lui, il jouit en une autre encore, mais voilà tout. Quand l'âme est ainsi inondée de félicité, elle craint de l'épancher au dehors; elle ne cherche pas à échauffer les indifférents de sa joie, elle n'est expansive qu'avec l'âme qui lui répond et qui éprouve le même bonheur qu'elle. Les grandes émotions, Adèle, sont muettes. Le bonheur parfait ne rit pas; le malheur complet ne pleure pas.

Ces mystères intimes de notre organisation morale, chère amie, te sont aussi connus qu'à moi; mais il est étonnant qu'ils aient été révélés à si peu d'hommes. C'est que parmi nous l'esprit social altère l'âme naturelle.

Ainsi, par exemple, au lieu d'envelopper d'ombre et de silence le bonheur de deux jeunes époux, il semble qu'on n'ait pas assez de lumière et de bruit pour le troubler, et le troubler, c'est le profaner. Qu'importe les fêtes, les banquets et les danses à deux cœurs qui s'aiment et qu'on unit! Tout cela ajoute-t-il quelque bonheur à celui du mariage? N'est-il pas odieux qu'un ramas d'hommes souvent pleins de vice et de turpitude sachent précisément à quelle heure la vierge deviendra épouse? et qu'ils mêlent, même de loin, leurs conjectures grossièrement plaisantes aux plaisirs les plus permis et les plus sacrés?

Pardonne, chère amie, mais si j'étais le maître, rien ne se ferait ainsi. Un beau jour d'été, après avoir passé des heures heureuses ensemble, avec quelques vrais amis qui auraient encore été pour nous du superflu, nous irions le soir nous promener tous deux seuls dans les champs, pleins de rêveries douces et de délicieuses émotions. Une église de village se présenterait devant nous. Ton Victor t'y entraînerait, tu ne serais prévenue de rien, l'autel serait paré de fleurs, près de l'autel se retrouveraient et tes parents et nos amis, si oubliés dans notre promenade. Un prêtre arriverait et nous serions unis en un instant comme par enchantement. Alors tu pourrais venir te reposer dans mes bras de cette promenade faite à mon côté. Tout ce que nous aurions rêvé d'union pure, intime et divine dans la soirée, se réaliserait dans la nuit. Rien de profane ne se mêlerait à tant de choses sacrées. Le soir, nos amis joyeux respecteraient la paix angélique de notre félicité. Le lendemain matin, nul regard indiscret ne nous demanderait compte de nos plaisirs; nulle parole importune ne sonderait le secret de nos âmes et de nos vies, ou plutôt de notre âme et de notre vie. Adèle, ce tableau de notre union me transporte; si tu m'aimes, il ne te sera pas indifférent.

O mon Adèle, qu'importe tout ce que je dis! Au milieu des accessoires les plus insipides, le jour de notre mariage n'en sera pas moins, avec le jour où

j'ai su que tu daignais m'aimer, le plus beau jour de ma vie.

Adieu, ma noble, ma douce, ma bien-aimée Adèle. Ce n'est pas m'humilier que de dire que je ne suis pas digne de baiser la poussière de tes pieds. Je ne connais personne au monde qui en soit digne, et cependant, avec ton adorable bonté, tu me permets de t'embrasser, n'est-ce pas?

Ton mari respectueux et fidèle

Jeudi 4 avril.

J'espérais te voir ce matin à l'église; je t'ai attendue bien longtemps et bien inutilement. J'y retournerai à trois heures et, si je ne t'y vois pas, j'aurai du moins la consolation d'avoir fait pour toi ce que tu ne ferais certainement pas pour moi. Ce sera à la fois une consolation et une peine, car on voudrait toujours être aimé autant que l'on aime.

Tu te plains, chère amie, de ce que je t'écris, dis-tu, moins qu'autrefois. Cette plainte est loin de me sembler fondée. Si je m'écoutais, Adèle, je donnerais au bonheur de t'écrire tout le temps que je ne pourrais consacrer au bonheur de te voir. Mais ce serait de l'égoïsme, et tu serais la première à me rappeler que toutes mes heures doivent être employées utilement plutôt qu'agréablement et que je ne dois pas encore penser à passer tout mon temps aux choses qui me plaisent. Il me faut, je t'assure, beaucoup de courage pour ne pas t'apporter toutes les semaines un gros cahier où la même idée unique d'amour et de dévouement serait reproduite sous toutes les formes et dans toutes les phrases. Toutes occupations qui ne me ramènent pas directement à toi me sont insipides, et il faut qu'elles soient bien nécessaires pour que je me résigne à m'y livrer. Aussi, quand mes journées se sont bien ennuyeusement écoulées au milieu de ces affaires de tout genre qu'entraîne le souci d'une réputation et d'un état, je me récompense de mes peines en t'écrivant; je me repose en toi, mon Adèle, de toutes les fatigantes distractions qui se disputent ma vie. J'oublie alors qu'il existe autour de moi un monde, des hommes qui s'agitent dans le bien ou dans le mal, des événements qui s'écoulent, un ciel plein de nuages et d'étoiles, j'oublie tout pour ne penser qu'à celle qui peuple pour moi cet univers moral et physique où sans toi je serais comme dans un désert.

Dans ces moments d'oubli où domine ton seul souvenir, où ma pensée peut s'attacher sur toi pleinement sans mélange et sans diversion, il me semble que je suis placé bien haut pour voir la terre. Alors, de même que je pleure de ce dont rient les hommes, je me sens la force de rire de ce dont ils pleurent. Je sépare alors distinctement l'animal humain de l'âme divine. Le mépris que m'inspirent les douleurs qui ne s'adressent qu'à la matière me rend plus sensible aux moindres des souffrances qui vont au cœur.

Adèle, toutes les choses dont se compose l'existence prennent une face nouvelle quand on aime. L'âme, placée dans l'amour qui est sa vie naturelle, acquiert alors de nouvelles forces pour observer le monde au milieu duquel elle est exilée. On devient indulgent, parce qu'on se pénètre de cette idée que, si l'on voulait être sévère, il faudrait l'être sans cesse. On reconnaît que bien peu de choses sur la terre méritent la haine et l'indignation, et qu'il faut apporter à la masse des hommes, en échange de ses bassesses et de ses folies, un peu de mépris et beaucoup de pitié.

Tu crains qu'il n'y ait de la dureté dans mes principes; mon amie, rassure-toi. Ce n'est pas à moi qu'il conviendrait d'être si impitoyable. Je sens combien je vaux peu, et je le sens surtout quand je te parle, à toi, mon Adèle bien-aimée. Tu ne saurais te figurer d'ailleurs dans quelle incroyable bienveillance j'enveloppe tous mes frères d'humanité. Je me suis accoutumé de bonne heure à rechercher dans le mal qu'on me fait le motif qui a poussé un homme à me faire ce mal. Alors ma colère d'un moment se change presque toujours en une longue et profonde compassion. Il m'arrive même assez souvent de trouver un principe louable dans la source d'une mauvaise action. Alors tu conviendras qu'on n'a guère de mérite à se consoler du tort reçu et à le pardonner. J'en reviens toujours à cette idée que je ne puis demander à des créatures vulgaires la perfection de mon Adèle. Après cette réflexion, il est tout simple que je sois indulgent. Il est remarquable, chère amie, qu'on ait souvent traité l'amour de folie, de démence, de maladie, etc. Eh bien! l'amour enseigne la plus belle des philosophies.

Je viens de te conduire dans des idées graves, mais parmi lesquelles ton esprit doit se retrouver comme dans une patrie; car je suis sûr qu'il n'y a rien de ce que j'exprime ici si faiblement que tu ne sentes comme moi et mieux que moi. Je ne dépose qu'en toi ces méditations intimes. Elles ne doivent être entendues que d'un cœur qui vive dans l'innocence et dans l'amour à la fois. Un enfant ne me comprendrait pas encore, un vieillard ne me comprendrait plus. C'est cette jeunesse de l'âme, Adèle, que nous conserverons toujours, si ton affection pour ton Victor est éternelle comme le sera sa tendresse pour toi.

Adieu pour aujourd'hui. Je vais à Saint-Sulpice. Y seras-tu?

Vendredi (5 avril).

Je t'ai vue enfin hier au soir et j'en suis encore tout heureux. Quelle est donc cette puissance enchanteresse que tu exerces sur moi! Quoique je te voie à présent bien souvent, ta présence produit toujours sur moi les mêmes effets avec la même force. Si je t'aperçois de loin, de très loin, comme je t'ai reconnue hier de la rue d'Assas, le cœur me bat et je double le pas comme lorsque je ne te voyais qu'à de longs intervalles, pendant de courts instants et grâce à des hasards longtemps épiés.

Mon Adèle, j'ai beau faire, je ne puis me figurer quelle sera ma félicité quand nous serons unis. Pardonne-moi de te répéter si souvent la même chose, mais je n'ai qu'une pensée et à qui la dirais-je si ce n'est à toi?

Adieu pour aujourd'hui. Je vais m'occuper de faire ma malle pour cette retraite où tant de bonheur m'est promis. Ce soir, j'irai m'ennuyer à quelques visites d'adieu. Et demain le jour sera beau dès mon lever, car je passerai ma matinée à t'écrire et ma journée près de toi.

Adieu, adieu! je ne veux pas commencer une autre ligne, car il n'y aurait pas de raison pour que je finisse, tant il me coûte de laisser du papier blanc!

Samedi matin (6 avril 1822).

J'ai été très affligé et très indigné dimanche, chère amie, en entendant de quelles infamies on avait souillé dans ton esprit la mémoire de ma mère. Je t'ai suppliée de n'en rien croire, je t'en ai conjurée parce qu'il m'importe que celle qui partagera ma vie ne pense pas mal de celle à qui je dois cette vie. Songe, Adèle, si tu as quelque estime pour ton Victor, que la femme qu'on accuse d'une si vile calomnie envers une jeune fille, est celle qui m'a nourri, qui m'a élevé; si cette considération n'est rien pour toi, songe de quelles nobles vertus cette mère nous a donné l'exemple au milieu des plus grandes douleurs.

Ma mère se plaignait peu, et pourtant elle a beaucoup souffert. Aussi, en inspirant à ses enfants l'horreur du vice qui faisait le malheur de toute son existence, elle répétait souvent que son malheur même ferait le bonheur de celles que ses fils épouseraient. Hélas! elle n'a pu être témoin de l'accomplissement de sa prédiction. Je suis fâché, mon amie, que tu ne m'aies pas parlé plus tôt de l'imposture imaginée sans doute pour me perdre dans ton estime, la tête de ma mère aurait été plus tôt déchargée de cet odieux mensonge. Car, chère amie, je ne doute pas que maintenant tu n'aies réfléchi au peu de fondement d'une telle accusation. Je ne m'y appesantirai donc pas. Je te dirai seulement que jamais je n'ai entendu ma mère parler de ta famille ou de toi avec colère à un étranger; *au contraire*, elle ne se servait que de paroles d'estime et d'amitié quand le hasard mêlait votre nom à une conversation, ce qui à la vérité arrivait très rarement.

Je te dirai encore avec la même franchise que lorsque ma mère était seule avec moi, et qu'elle me voyait toujours triste, morne et abattu, elle exhalait quelquefois sa douleur en plaintes contre moi et contre toi; mais dès qu'elle s'apercevait que ma tristesse ne faisait qu'en redoubler, elle se taisait. Je conviens encore qu'elle a fait tout ce qu'elle a pu *loyalement* pour te bannir de mon souvenir; elle a cherché à me livrer aux dissipations du monde; elle aurait voulu que je m'enivrasse des jouissances de l'amour-propre; pauvre mère! elle-même avait mis dans mon cœur le dédain du monde et le mépris du faux orgueil. Elle voyait bien que tout échouait sur moi, parce que j'avais placé ma vie ailleurs que dans les joies qui passent et les plaisirs qui s'évanouissent. Je ne parlais jamais de toi, mais elle lisait dans mes yeux que j'y pensais sans cesse.

Pourquoi cette noble mère a-t-elle été ambitieuse pour moi? Pourquoi a-t-elle rêvé pour son fils une prospérité qui n'est pas le bonheur? Cette sagesse lui a manqué entre toutes les sagesses qui réglaient sa conduite; elle a oublié que l'âme ne se nourrit pas de richesses et d'honneurs et que la vie perd toujours en félicité ce qu'elle gagne en éclat.

Ce sera une grande leçon pour moi un jour que cette erreur de ma mère. Je ne préférerai point les projets calculés et les froides espérances que mon âge mûr aura conçus pour mes enfants à leurs affections, aux penchants qui s'empareront de leurs cœurs, pourvu toutefois que je sois sûr de la pureté de ces penchants et de la noblesse de ces affections. Je tâcherai de les diriger d'après mon expérience pour leur plus grand bonheur, mais jamais je n'essaierai de détruire ce qui est indestructible, un amour vertueux dans un être pur.

Adèle, ma bien-aimée Adèle, tu partageras ces soins, tu m'aideras de tes conseils, et si jamais (ce qui est impossible) j'oubliais ce que je dis ici et que je voulusse sévir contre une passion innocente, tu me rappellerais, toi, ma douce Adèle, ce que le mari de vingt ans promettait pour le père de quarante.

Ce sera, n'est-il pas vrai? une chose ravissante que d'étudier chez nos enfants les progrès de ce que nous aurons éprouvé nous-mêmes, de les voir recommencer doucement toute l'histoire de notre jeunesse. Alors, chère amie, nous pourrons dire, comme ma noble mère, que nos souffrances feront leur bonheur.

Adieu, mon Adèle, je vais te voir dans quelques

instants. Ce soir j'habiterai sous le même toit que toi. Embrasse-moi pour tant de bonheur. Adieu, ma femme, adieu, mon Adèle adorée, je t'embrasse mille et mille fois.

Ton fidèle VICTOR.

SÉJOUR A GENTILLY

Ce lundi, cinq heures du matin (6 mai).

Comment peux-tu, Adèle, me dire que je ne suis plus heureux de t'écrire, moi qui y passerais, si j'osais, tous les moments que je ne puis passer près de toi, afin de ne faire que changer de bonheur. Je ne puis croire en vérité que ce reproche soit sérieux de ta part. Faut-il tout te dire? C'est pour moi une jouissance si vive de t'écrire qu'ensuite tout travail me devient insipide et à peu près impossible. D'une émotion si douce et si profonde, comment veux-tu que je passe froidement à des émotions étrangères? Comment veux-tu que je songe à peindre des félicités ou des maux imaginaires quand je suis encore plein de ma propre tristesse ou de ma propre joie? Ne m'accuse pas, mon Adèle; tu ne connais pas ce supplice singulier d'appliquer violemment son imagination à mille choses différentes et indifférentes quand notre être tout entier est invinciblement absorbé dans un seul souvenir et dans une seule pensée. A la vérité, c'est toujours à toi que je ramène tous mes ouvrages, c'est toujours de toi que descendent toutes mes inspirations; mais si ton image préside à toutes mes idées, la nature nécessairement variée de ces idées fait souvent qu'elle ne peut y présider que de loin, et cela ne me suffit qu'à moitié. Maintenant, chère amie, ne va pas me gronder de toutes ces confidences, et surtout ne me fais plus le plus injuste de tous les reproches, celui de ne pas trouver de bonheur à la chose qui, après ta vue, m'en procure le plus au monde. O mon Adèle, quand donc croiras-tu à tout mon amour?

Tu me rappelais dans ta dernière lettre qu'il y avait longtemps que je ne t'avais parlé de t'écrire. Ce silence qui me coûtait beaucoup venait uniquement de ce que, sachant qu'ici tu étais constamment avec ta mère, je craignais de te paraître inutilement importun. Je ne te cacherai pas que ta plainte, quoique non fondée, m'a fait plaisir; j'ai vu avec joie que tu avais remarqué ce qui m'avait été si pénible; et j'avoue que j'aurais été vivement affligé si tu avais passé trois semaines sans m'écrire et sans t'en apercevoir. Moi-même, en t'écrivant, je me laisse en ce moment entraîner et je ne m'aperçois pas que la matinée ne doit pas s'écouler sans que j'aie travaillé pour mon Adèle. Mon seul bonheur à présent, mon Adèle bien chère et bien injuste, serait de pouvoir te parler sans cesse quand je suis près de toi et t'écrire toujours quand j'en suis loin. Mais, hélas! il faut toujours se priver de ce qu'on désire le plus.

Adèle, si tu doutes encore de mon amour, je ne demanderai plus au ciel qu'une chose, c'est qu'il te montre une fois mon âme à nu, telle qu'elle est dans son inexprimable tendresse pour toi, et qu'il me laisse mourir ensuite. Adèle, Adèle, nul au monde, pas même ta mère, ne t'aime d'un amour qui approche seulement à une distance immense du mien. C'est qu'à la vérité, nul ne te connaît comme moi.

O combien je t'aime! Embrasse-moi. Viendras-tu ce matin? Plus je te vois et plus j'ai besoin de te voir. Adieu, adieu, ma femme adorée. Réponds-moi si tu peux, je t'en supplie. Ta douce lettre d'hier m'a donné tant de bonheur!

Ce mardi matin.

Tu veux que je t'écrive avant tout, chère amie! Tu comptes donc bien sur ma pauvre raison pour croire qu'après avoir goûté dès le matin du bonheur de t'écrire, je pourrai faire autre chose toute la journée.

En t'écrivant dès à présent, je commence par où l'on devrait toujours finir, car ce bonheur serait la récompense de mon travail ce soir, tandis qu'il va me rendre au contraire le travail bien pénible tout à l'heure, par le contraste qui s'établira nécessairement en moi.

Il faudra cependant avoir la force de m'arracher à toi, mon Adèle, pour je ne sais quelle insipide correspondance et cet éternel roman *. Quand donc seras-tu là, près de moi, pour donner du charme et de l'attrait à ces ennuyeuses occupations!

Pourtant, chère amie, quand j'y songe, je me demande s'il est bien vrai que j'aurai la force de m'y livrer quand tu vivras sans cesse avec moi. Il me semble qu'il me faudra un courage surnaturel pour ne point passer toute ma journée dans tes bras; il me semble que je ne pourrai m'empêcher d'employer tous mes instants à te caresser, à te couvrir de baisers et d'embrassements. Ange, dis-moi, comment veux-tu, quand je serai libre de jouir à toute heure de cette enivrante félicité, comment veux-tu que je me la refuse? Ce sera toi, Adèle bien-aimée, qui me repousseras

* *Han d'Islande.*

quand ce sera nécessaire, car jamais, non jamais, je ne remporterais une si triste victoire sur moi-même.

Il est vrai, chère amie, que le désir de te voir riche, heureuse, bien heureuse, est tout-puissant sur moi, et tu n'auras qu'à me le rappeler d'une seule parole pour que je me prive sur-le-champ de la plus douce des félicités. — Je veux garder un peu de celle de t'écrire pour ce soir. Ainsi, adieu pour l'instant.

Cinq heures un quart de l'après-midi.

Chère amie, je viens de travailler et je vais attendre en t'écrivant le moment si heureux où je te verrai; je t'avoue qu'en pensant que je suis encore séparé de toi par tout le temps qu'il faut pour remplir cette page et demie, je ne puis la mesurer de l'œil sans un certain effroi. C'est que le bonheur de t'écrire est encore si différent du bonheur de te voir! Je ne sais, mais plus je te vois, plus je sens combien ta vue est nécessaire à mon existence; chaque jour je me dis qu'il est impossible d'être plus parfaite que tu ne l'es, et chaque soir je me couche avec l'idée que j'ai découvert en toi une perfection nouvelle. Il y a si longtemps que cela dure, mon Adèle, que cette seule preuve suffirait pour démontrer que mon amour pour toi ne finira jamais. Oh! si tu m'aimes, que nous serons heureux!

Quand ma pensée se reporte aux temps douloureux qui sont passés pour nous et que je les compare à la félicité dont je suis si près de jouir, je suis merveilleusement frappé de l'espace que la vie peut parcourir en si peu de temps. Je croyais qu'il y avait plus loin du fond du désespoir au faîte du bonheur. Et quand j'envisage, du point où je suis actuellement arrivé, la situation où j'étais il y a un an, je suis comme le voyageur qui s'effraie de l'abîme dont il vient de sortir.

Je me dis souvent : Peut-être avons-nous encore bien des épreuves à subir, bien des contrariétés, bien des malheurs même à supporter; mais il est impossible que cet effroyable passé revienne pour nous. Nous avons payé par assez d'afflictions un heureux avenir, et l'on n'essuie pas deux fois de semblables malheurs sans mourir. Que nous importe donc les peines qui peuvent nous attendre maintenant! N'est-il pas vrai, ange bien-aimée, que les souffrir ensemble, ce ne sera pas souffrir? Ah! si tu m'aimes, Adèle, tu ne me démentiras pas. Oh oui! tu m'aimes, mon Adèle adorée, tu m'aimes, puisque je vis.

Ce dimanche matin (12 mai).

Après la mauvaise nuit que je viens de passer, je veux du moins passer une douce matinée, mon Adèle bien-aimée, à t'écrire pendant que tu m'écris. Hier soir, en te quittant, je ne m'attendais pas à avoir une bonne nuit, j'étais tourmenté d'une trop vive agitation. Cependant, pour ne pas te désobéir, j'ai résisté à la tentation de rester jusqu'au jour à t'écrire, et je me suis couché pour essayer de dormir. Alors tout ce qui venait d'avoir lieu entre nous m'est revenu; j'ai pensé avec amertume à tes larmes que j'avais encore fait couler et au récit effrayant que tu m'avais fait sur cette fatale carrière. Juge, mon Adèle, de la nuit que j'ai passée.

Hélas! c'est une idée qui me poursuivra bien longtemps que celle d'avoir pu involontairement pousser jusque-là l'âme de ma douce et adorée Adèle. Quand je songe à toutes les circonstances que tu m'as racontées, je frissonne. Toi mourir, ange! et qu'as-tu donc fait pour mourir? Et à cause de moi, grand Dieu! de moi dont toute la vie ne vaut pas une de tes larmes! Grand Dieu! grand Dieu!...

Je viens de m'arrêter un moment afin de penser à autre chose, car ces idées me brisent. Cela m'a été impossible. Toutes les douleurs de ma nuit me reviennent; en vain tu m'as souri en me disant adieu, en vain je songe à ta charmante lettre que j'ai lue et relue hier au soir, que j'ai couverte de baisers; une douloureuse préoccupation m'accable. Je voudrais te parler de notre bonheur, de ce bonheur si enivrant et si près de nous, et je songe à quoi il a tenu qu'il ne fût hier détruit pour jamais. Sur quoi faut-il donc compter dans la vie?

Quoi! mon Adèle, tu as eu un moment l'idée de laisser ton Victor seul sur la terre et d'ajouter le veuvage à son isolement d'orphelin! Si tu as été assez cruelle pour concevoir cette idée affreuse, je te préviens qu'elle aurait été trompée, car je n'aurais pas survécu quatre minutes à celle qui est ma vie et mon âme. Je serais mort dans le même instant et de la même manière, afin d'être sûr de te suivre, quel que fût ton sort, dans l'éternité.

Hélas! je voudrais chasser toutes ces pensées qui m'obsèdent depuis des heures, et je suis impuissant contre moi-même. Adèle, oh! que je voudrais te voir en ce moment, te presser dans mes bras, m'assurer qu'elle est bien là, près de moi, qu'elle est bien vivante, celle sans qui je ne puis vivre! Il n'y a que ta présence qui puisse me calmer. Jusqu'à ce que je te voie, il faut me résigner. Mais je vais te voir bientôt. Que ce *bientôt* est triste, quand j'ai besoin de te voir tout de suite!

Tu me souriras, n'est-ce pas, mon Adèle? Dans ce moment où je suis si seul, je pense à ce sourire comme

à la félicité des anges; il me semble qu'il me guérira de tout ce que j'ai souffert cette nuit.

Que fais-tu en ce moment? Pourquoi n'es-tu pas près de ton Victor qui a besoin de toi? Viens, qu'il se rassasie de ta vue. Je suis, Adèle, altéré de te voir et j'en suis fou.

Comment! tu m'aimes donc, toi qui es pour moi un être plus divin que la divinité même! Et, dis-moi, est-ce que je suis digne de tant de bonheur?

Prends pitié de moi, Adèle, car tout ce qui vient de toi m'enivre de ravissement ou de désespoir.

Adèle, Adèle, mon ange adoré, je vais te voir, je pourrai baiser des lignes que tu auras tracées, un papier que tu auras touché! Adieu, je ne me plains pas quand je songe à tout cela. Adieu, je t'embrasse et je t'adore.

Dix heures du soir.

Tu ne sais pas, ange, tu ne sais pas, ma bien-aimée Adèle, avec quel profond sentiment de douleur je t'écris, maintenant que je suis seul, seul avec moi-même et avec l'idée que ce sont d'autres soins que les miens, d'autres caresses que les miennes qui soulageront tes souffrances, qui tariront des larmes dont je suis cause. Hélas! je suis bien à plaindre, moi qui suis seul à dévorer mes peines, moi qui te fais pleurer, Adèle, et ne puis te consoler. O mon Adèle, que ne puis-je arracher en ce moment mon cœur pour te le montrer à nu, tu verrais si c'est une torture cruelle pour un *étranger*, pour un orphelin, qui a attaché toute son existence à un seul être, qui l'aime d'un amour infini, qui donnerait toute sa vie pour un de ses sourires ou pour une de ses larmes, de faire couler les pleurs de cet ange et d'être le seul auquel on refuse le droit de les essuyer de ses baisers.

Que fais-tu dans ce moment, mon ange adoré? tu pleures, tu souffres, et c'est pour moi! et je ne suis pas là! Plains-moi, car n'est-il pas vrai que je suis encore plus malheureux que toi? Toutes mes douleurs restent sur moi, mais je les voudrais mille fois plus pesantes et plus amères encore pour t'épargner, à toi, bien-aimée Adèle, la moindre contrariété. Oh! avec quelle vérité je ne cesse de m'offrir à chaque instant tout entier en sacrifice pour la moindre partie de ton être! je considère ton bonheur comme le but de ma vie; je ne suis sur la terre que ton bouclier; ma tâche n'est pas comme celle de tous les autres hommes de songer à mon repos et à ma félicité personnelle, mais uniquement de détourner sur moi tous les chagrins qui te seraient destinés. Juge, chère amie, de ce que je dois éprouver quand je vois qu'au lieu de te garantir de quelques souffrances, j'en attire sur toi de nouvelles.

Ainsi l'inquiétude que tu m'as avouée avec une tendresse angélique qui m'aurait enivré de bonheur dans tout autre instant, n'est pas la seule cause de tes larmes. Adèle, je dois pour ma punition m'accuser devant toi de ce que ta générosité n'a pas voulu me reprocher. Je veux parler de ma conduite avec toi depuis l'heure du dîner. Je n'essaierai pas de me justifier, je me condamne sans appel, puisque tu as pleuré. Cependant, écoute, et tu vas voir que ce qui t'a affligée n'avait encore sa source que dans un excès d'amour, qui m'exagère la moindre peine qui me vient de toi.

Lorsque tu descendis dans le jardin un moment après moi, je remarquai que tu m'évitais avec un soin qui me parut de l'affectation; néanmoins je changeai de direction pour te rencontrer; même persévérance opiniâtre de ta part à me fuir. Cela me sembla une bien forte marque d'indifférence; je ne dirai pas ce que j'en éprouvai, je ne me suis pas plaint et je ne me plaindrai pas. Au moment du dîner, je t'abordai, nous venions de passer séparés trois quarts d'heure que nous aurions pu passer ensemble, et je te retrouvai gaie. Je résolus de répondre à tant de froideur par une froideur apparente. Pardonne-moi, Adèle, je suis bien coupable.

Après le dîner, nouvelle séparation. Je passai quelques heures bien tristes. A mon retour, tu me parus encore gaie, et ta mère me dit que tu l'avais été en effet pendant toute cette visite. Mon Adèle, rarement mes émotions se peignent sur mon visage, mais elles n'en sont peut-être que plus profondes. Ta gaîté me désola. Résolu de répondre à l'indifférence par un air d'indifférence, je n'eus pas de peine à paraître triste. Tu sais le reste.

A présent, je me mets à genoux devant l'ange qui me pardonne toujours et je lui demande pardon encore pour cette fois. Hélas! j'ai tant souffert ce soir! C'est quand je suis seul que je sens combien je suis isolé. Moi, qui de tous ceux qui t'entourent devrais en ce moment être le plus près de toi, j'en suis le plus éloigné. Je suis bien malheureux!

Samedi (25 mai).

J'ai passé hier une heureuse journée. Ces fatigues pour toi et près de toi m'étaient douces. Quand ta lèvre pure approchait la mienne, quand ta douce main se posait sur mon front et en essuyait la sueur, Adèle, je n'aurais pas donné ces moments-là pour toutes les félicités de la terre et du ciel. J'ai quelquefois des instants de bonheur enivrants. Je me demande alors ce que j'ai fait pour les mériter, et je trouve que je vaux bien peu et que j'ai bien peu souffert pour obtenir le

bel avenir qui est devant mes yeux. Je ne suis digne de toi, mon Adèle adorée, que parce que je sens profondément que nul n'en serait digne. Du moins as-tu en moi un mari qui t'appréciera et qui t'honorera comme tu dois être honorée et appréciée. Ce qui me fait croire quelquefois que je suis un peu supérieur aux autres, c'est qu'il ne leur est pas donné comme à moi de sentir ton angélique supériorité. Il y a donc une faculté dans mon âme qui n'est pas dans la leur. Mais, du reste, que suis-je pour partager ta vie? Et cependant, Adèle, je la partagerai. Non, je ne puis comprendre comment tant de néant peut mériter et sentir tant de bonheur.

Je vais te voir dans peu d'instants; dans peu d'instants je saurai si ta nuit a été paisible, si tu as pensé à moi en t'endormant et en t'éveillant, si tu as un peu désiré pendant cette longue matinée de voir arriver l'heure qui doit me ramener près de toi. Adèle, pour moi, ce sont là toutes les idées qui remplissent ma vie; ou plutôt c'est là toute mon idée unique. *Pense-t-elle à moi? A-t-elle pensé à moi?* Et si jamais une voix intérieure me répondait *non*, si jamais je cessais d'avoir la conscience que tu m'aimes, Adèle, alors je m'éteindrais naturellement parce que mon existence n'aurait plus d'aliment, parce que mon âme n'aurait plus rien à faire parmi les âmes des hommes. Prends garde, mon Adèle, car ce que je te dis là est bien vrai et je ne crois pas que tu puisses jamais désirer ma mort.

Adieu, ange, mon ange adoré. Je t'embrasse tendrement. Réponds-moi le plus tôt que tu pourras. Adieu.

Je voudrais, mon Adèle adorée, pouvoir te dire tout ce qui se passe dans mon âme en ce moment. Tu ne me répéterais plus, comme tu le fais trop souvent, que tu es *malheureuse*. Je voudrais pouvoir saisir la vague et douce rêverie où me jette cet instant de délice sitôt passé...

Oh! quand donc, ange, m'appartiendras-tu devant les hommes? Quand pourrai-je à chaque instant du jour jouir de la félicité qui vient de m'échapper comme un songe, et d'un bonheur plus grand encore? Je crois à peine, à la vérité, que ce soit possible, mais cela sera pourtant; car un jour viendra où les alarmes de mon Adèle bien-aimée n'arrêteront plus mes caresses et où peut-être elle daignera répondre à celles de son mari. Oh! est-ce que je ne mourrai pas de bonheur alors?

Je voudrais que tu puisses savoir quel idolâtre dévouement prosterne tout mon être devant le tien, avec quel sentiment profond de respect et d'amour je baise la poussière de tes pieds. Oui, Adèle, rien de tout cela n'est exagéré, ce sont des vérités bien trop faiblement exprimées. Qu'ai-je donc fait de digne d'un Dieu pour être aimé de cet ange, de mon Adèle adorée?

Adieu, mon bien, ma vie, ma joie, adieu. Je t'embrasse et je t'embrasse encore.

Mardi matin (28 mai, Paris*).

Je viens de m'éveiller, mon Adèle, tout triste de ne pas m'éveiller dans la même maison que toi. Tu ne saurais croire combien les jours que nous passons à Paris me paraissent longs et insupportables. Toutes mes heures sont désertes, toutes mes journées sont vides, quoique remplies d'une foule de distractions qui ne me suivent certes pas à Gentilly. Hélas! Adèle, quand donc t'aurai-je sans cesse près de moi! En ce moment tu es loin de ton Victor, d'autres t'occupent, tu ne penses plus à notre bonheur de Gentilly, tu ris peut-être; et celui dont tu absorbes toutes les pensées est ici seul, triste, et ne songeant qu'avec ennui au moment où il faudra cesser d'être seul et de paraître triste.

Avant-hier, à pareille heure, que j'étais heureux! Pourquoi des moments comme ceux-là passent-ils? Pourquoi deux êtres qui s'aiment ne peuvent-ils pas couler ainsi toute leur vie dans les bras l'un de l'autre? Adèle, oh! je veux croire que cette félicité nous sera donnée, je veux le croire; car autrement je fuirais devant ce long avenir qu'il me reste encore à parcourir. Mais pourquoi, si ce bonheur est réservé à ton Victor, n'en jouit-il pas dès à présent? Est-ce que cela dérangerait quelque chose aux destinées des autres hommes que la nôtre se fixât promptement? Qu'importerait à Dieu que notre éternité de bonheur commençât trois ou six mois plus tôt?

Quand je pense à tout cela, je suis prêt à murmurer comme un insensé. S'il a été fait une exception, elle est pour moi, et je me plains! Mais dis-moi, ma bien-aimée Adèle, n'est-il pas excusable de se livrer à l'impatience quand on attend le jour où l'on unira une vie jusqu'alors si tourmentée à celle de l'ange le plus pur qui ait jamais existé? Oui, Adèle, il est impossible d'exagérer en parlant de toi, comme en parlant de l'amour que tu mérites et que tu m'inspires.

Hélas! et cependant j'ai encore fait couler tes larmes avant-hier... Ange! en de pareils moments je suis bien coupable, mais je crois que je suis encore bien plus malheureux. Je ne puis te dire ce qui se passe en moi quand je vois cette Adèle adorée pleurer à cause de moi. Et si cela arrive au milieu d'un moment de bonheur, oh! alors, ce que j'éprouve est au-dessus de toute expression. C'est du ciel et de l'enfer.

Adieu, pour ce matin, mon Adèle; je vais bientôt te voir pendant quelques minutes; c'est un bonheur que je savoure longuement d'avance.

---

* De temps en temps leurs affaires appellent à Paris pour des journées Victor et la famille Foucher.

Mercredi soir (29 mai, Paris).

Que ne peux-tu savoir, dès à présent, chère amie, combien ce peu de mots de toi m'a fait du bien! Tu en serais contente, car tu m'aimes et il doit t'être doux de voir avec quelle passion je t'aime de mon côté. Ne me dis plus pourtant que jamais je ne comprendrai à quel point tu m'aimes. Quelle affection ne dois-je pas comprendre, Adèle, moi qui t'aime d'un amour éternel et infini? Aime-moi autant que je t'aime, ange, et nous aurons le bonheur le plus parfait que puisse contenir la vie.

Comment peux-tu craindre que je t'abandonne jamais si j'avais le malheur de voir tout ce que j'aime au monde malade? Grand Dieu! Adèle, il faudrait m'arracher de force de ton lit de douleur, et si l'on me repoussait aussi impitoyablement, on me verrait nuit et jour couché devant ta porte. Oh! non, tu ne recevrais rien, n'est-ce pas, que des mains de ton Victor? Tu supplierais avec lui tes parents de ne pas lui ôter la seule consolation qui puisse l'aider à supporter d'aussi cruelles inquiétudes, celle d'être continuellement et constamment auprès de ton lit, d'y veiller, d'y vivre. Et comment pourrais-je supporter qu'une main étrangère environne de soins, à défaut de moi, celle qui est pour moi certes bien plus que moi-même? Et cela dans le moment même où elle et moi aurions le plus besoin l'un de l'autre! Non, mon Adèle bien-aimée, cela ne sera jamais. Ton mari sera jusqu'à et après ta mort, ton compagnon de joie et de douleur. C'est cette idée qui remplit toute son âme et il s'y livre avec confiance.

Adieu, mon Adèle adorée, j'achèverai demain. Je vais baiser ta lettre et tes cheveux, cela m'aidera peut-être à dormir comme j'espère que tu dors en ce moment.

Jeudi matin.

Je ne te dirai pas que je veux que ma première pensée soit pour mon Adèle, car pensant ou rêvant continuellement à toi, je ne puis t'offrir ni première ni dernière pensée, mais seulement la pensée unique qui domine toute mon âme et toute ma vie. Et toi, mon Adèle, as-tu bien dormi? Qu'il me tarde de te voir, de lire ce que tu m'as écrit hier au soir! J'espère que tu n'as plus de chagrin ou du moins que tu n'en auras plus ce soir quand je te verrai. O mon Adèle, je ne te verrai donc que ce soir! Je m'étais fait une habitude du bonheur de te voir souvent tous les jours, et cette habitude si douce me rend bien malheureux à Paris.

Mercredi matin (5 juin, Gentilly).

Mon Adèle bien-aimée, je veux la première fois que je te verrai me mettre à tes genoux et baiser la poussière de tes pieds. Si tu savais quel bien me font tes lettres, quel courage elles me donnent, tu passerais à m'écrire tous les moments que nous ne passons pas ensemble. Moi, je voudrais quand je t'écris laisser aller ma plume selon mon cœur. Il me semble quand je me mets à cette douce occupation qu'il me sera facile de te dire tout ce qu'il y a dans mon âme; mais je suis étonné tout à coup de ne pouvoir rendre ce que j'éprouve et de chercher vainement des paroles assez fortes pour ce que je veux te dire. Adèle, tout ce que je sens à ta seule pensée est inexprimable. Tu remplis mon âme comme si j'avais une divinité, un ciel, pour moi à part sur la terre. Je voudrais quelquefois t'adorer d'un culte d'idolâtrie, ô mon Adèle. Tu m'inspires tous les sentiments tendres, nobles, généreux qui composent ta nature. Je te respecte, je te vénère, je t'estime, je t'admire, je t'aime comme on adore, et, quand tu me dis de te répéter souvent que je suis ton mari, juge quelle est ma joie et mon orgueil.

Oh! oui, je suis ton mari, ton défenseur, ton protecteur, ton esclave; le jour où je perdrais cette conviction, je suis certain que mon existence se dissoudrait d'elle-même, parce qu'il n'y aurait plus de base à ma vie. Tu es, Adèle, le seul être sur lequel puisse jamais reposer tout ce qui désire, tout ce qui aime, tout ce qui espère en moi, c'est-à-dire mon âme tout entière.

Je t'en conjure, si c'est quelque chose pour toi que de m'épargner une vive douleur, ne me répète plus, ange, que les preuves de tendresse et de dévouement que tu daignes me donner peuvent m'inspirer un autre sentiment que celui de la reconnaissance la plus profonde et la plus respectueuse. Si tu savais quel est mon bonheur quand je vois celle à qui j'ai confié tout mon avenir se confier de son côté à moi; quand tu places sans crainte ton corps si pur et si virginal dans mes bras, il me semble que c'est la plus haute preuve d'estime que tu puisses me donner, et combien je suis fier de me sentir estimé d'un ange tel que toi! Aussi ton mari espère-t-il que tu ne seras pas inexorable et que tu ne lui refuseras pas, si tu l'aimes, encore quelques matinées comme la bienheureuse d'avant-hier. Je te prierai tant!

Adieu. Je vais courir toute la journée pour nos affaires; il m'est bien pénible de penser que tu sortiras aussi et que je ne serai pas près de ma femme. Plains ton pauvre Victor.

Samedi (8 juin, Gentilly).

Oh! console-moi toujours ainsi, bien-aimée Adèle, des larmes que tu me feras verser. Je ne donnerais pas maintenant pour le bonheur des anges la douleur, à la vérité bien amère, que tu m'as causée, puisqu'elle m'a valu une lettre si douce et des consolations si tendres.

Chère amie, oui, cette douleur a été bien vive. Les larmes me font bien mal. Ceux qui pleurent aisément sont soulagés quand ils pleurent; moi, je n'ai pas ce bonheur. Celles de mes larmes qui peuvent sortir sont celles qui me soulagent, mais presque toutes me restent sur le cœur et m'étouffent. Une mère, qui a prévu le cas où l'on est seul dans la vie, m'a accoutumé dès l'enfance à tout dévorer et à tout garder pour moi.

Pourtant, Adèle, il m'est bien doux de m'épancher en toi. Endurées pour toi, les fatigues et les souffrances ne me sont rien; mais si je te vois quelquefois les deviner et les plaindre, alors, mon Adèle adorée, elles me sont chères et précieuses.

Lundi, dix heures du soir (17 juin, Paris).

Tu souffres en ce moment, mon Adèle bien-aimée. Puisque je ne puis te voir, je vais t'écrire. Peut-être demain cette lettre inattendue te procurera-t-elle un instant de plaisir. Hélas! je suis bien à plaindre de ne pas être près de toi dans un moment où tu aurais besoin de soulagement. Que ceux qui t'entourent sont heureux!

O mon Adèle, si tu savais avec quel serrement de cœur je viens de revoir cette chambre déserte, si loin de celle où tu vas dormir! C'est toujours pour moi une douleur nouvelle que de quitter ce cher Gentilly, où, cependant je suis loin d'être pleinement heureux.

Tu m'as fait bien des chagrins aujourd'hui, mais puisque tu es malade, je ne te reprocherai rien. Pourtant, je n'ai pu m'empêcher de remarquer avec douleur, dans cette voiture, que tu as eu les yeux fermés pendant presque tout le chemin. Grand Dieu! mon Adèle, je ne t'accuse pas, tu étais souffrante, et, si cela te soulageait, tu as bien fait. Seulement, si j'avais, moi, souffert à ta place, il me semble que c'est en fixant mes regards sur toi que j'aurais cru me guérir. Quoi qu'il en soit, chère, bien chère amie, je te le répète, si cela t'a soulagée, tu as bien fait de me fermer tes yeux; et, pourvu que je retrouve demain soir ma femme tout à fait bien portante, je ne me plaindrai pas.

Adieu, pour ce soir, mon Adèle adorée. J'espère que tu dors, reçois mille baisers de ton pauvre mari qui est vraiment bien triste.

Vendredi matin (21 juin, Gentilly).

Pourquoi, Adèle, ne pas nous rendre mutuellement compte de nos impressions sans hésitation et sans détour? Est-ce qu'il doit y avoir dans nos cœurs une pensée de l'un qui soit cachée à l'autre. Hélas! malheur à nous s'il en est jamais ainsi! Vois si ton Victor te dissimule une seule des émotions qui lui viennent de toi, soit douce, soit douloureuse. Je me croirais coupable d'agir ainsi.

Mon plus grand désir, Adèle bien-aimée, serait que tu pusses connaître mon âme comme tu connais la tienne. Tu saurais qu'il n'est pas, je ne dis pas une seule des émotions de mon cœur, mais un seul des mouvements de tout mon être qui ne soit dirigé vers toi. Même absente, je te cherche de l'âme et du regard; quelquefois je t'appelle à haute voix avec des transports convulsifs. Si j'apprends que je puisse te voir passer de loin dans quelque rue, rien ne m'arrête et je reste des heures entières à épier ton passage, souvent inutilement; si tu parais, je te suis, toujours prêt, quoique éloigné de toi, à te défendre, à te sauver de je ne sais quels périls imaginaires que je crains toujours pour toi. Tu le vois, Adèle, je te dévoile sans pitié pour moi-même toute ma folie, dont tu vas peut-être rire.

Oh non! n'est-il pas vrai, mon Adèle adorée, que tu n'en riras point? Mais n'est-il pas vrai aussi que désormais tu ne m'accuseras plus de ne pas t'aimer? Songe à toutes mes paroles, à toutes mes pensées, à toutes mes actions, Adèle, et conviens que c'est une légèreté bien cruelle que de m'avoir fait ce reproche.

Quatre heures et demie.

Dans peu de temps je te verrai. Que ce peu de temps me semble long! Du moins en passerai-je une partie à t'écrire, et cela en adoucira l'ennui.

J'ai encore couru aujourd'hui toute la journée. Il faut bien des pas inutiles pour en faire un utile. Quelqu'un m'a dit aujourd'hui : « Vous avez tout ce qu'il faut pour réussir, hors *le bonheur d'en être indigne.* » C'est un mot profond, Adèle, et qui vaut la peine d'être médité. On me reproche de toutes parts de ne pas être importun, intrigant, de ne savoir pas plus solliciter un journaliste qu'un ministre, de pousser ce qu'on appelle la

fierté du talent jusqu'à dédaigner la poursuite de la gloire, etc., etc.

Moi, Adèle, j'ignore si j'ai du talent, mais je veux être digne d'en avoir, je veux surtout être digne de toi. Je méprise, je l'avoue, tous ces moyens de succès; je crois que le bonheur et la gloire sont de nobles buts où l'on ne peut arriver que par de nobles chemins. Je ferai tout ce qu'il convient de faire, et je me conduirai en tout de façon que ma conduite puisse être entièrement approuvée par toi. Et dis-moi, mon Adèle bien-aimée, n'est-ce pas ainsi que tu penses, toi qui es le juge de toutes mes actions comme l'idole de toutes mes pensées? Est-ce donc à moi de désespérer de l'avenir? Je n'ai jamais dévié du sentier que je me suis tracé et je me vois à la veille d'obtenir ces deux pensions qui doivent assurer la félicité de toute ma vie.

Oh non! ayons bon espoir et laissons parler les lâches et les sots. Adieu, ange, adieu, mon Adèle adorée.

Ton mari respectueux et fidèle.

RETOUR A PARIS

Vendredi matin (5 juillet).

M'écris-tu en ce moment ou du moins penses-tu à moi, mon Adèle? Je suis bien triste et j'aurais bien besoin que tu fusses maintenant à côté de moi, avec ta douce voix et ton doux regard. C'en est donc fait d'ici à bien longtemps de notre bonheur de Gentilly! Que vais-je devenir dans ce grand Paris? Tous mes instants, partagés là-bas entre le bonheur de te voir et celui de travailler pour toi, vont m'échapper à présent sans bonheur et presque sans travail. Tu me diras, il est vrai, qu'ici je serai à portée de mieux suivre toutes nos affaires et qu'ainsi mon temps ne sera pas perdu, mais ce sont de bien insipides nécessités que celles qui m'éloignent de toi.

Je ne sais si je devrais t'écrire en ce moment, Adèle. Je suis abattu, et je ne puis vaincre cet abattement. Je me répète pourtant tout ce que tu me disais hier soir pour me consoler; nous nous verrons tous les jours; mais je m'étais fait une si douce habitude d'être sans cesse, absent ou présent, près de toi, de m'endormir et de m'éveiller sous le même toit, de prendre mes repas à tes côtés, de sentir ton pied sur le mien, de te servir...

Hélas! mon Adèle, rien de tout cela désormais! Je vais reprendre mon ancienne manière de vie, je vais redevenir errant et solitaire, et le feu pourra prendre à ta maison sans que je sois là le premier pour t'enlever dans mes bras.

Tu vas traiter de pareilles idées de *folie*, et tu auras raison, car mon amour va sans cesse demander à mon imagination de nouveaux motifs de soucis et d'alarmes. Tu dois le savoir comme moi, mon ange bien-aimé, les âmes douées à un haut degré de la faculté d'aimer se font à tout moment des misères que ne comprennent pas les autres âmes. Je suis dans un de ces instants d'accablement, je voudrais travailler et je n'ai rien dans la tête qu'une vague inquiétude et le regret de notre félicité de Gentilly sitôt passée. Dans deux mois, il est vrai... Mais deux mois durent si longtemps! O mon Adèle adorée, redonne-moi du courage pour ces deux longs mois, aime-moi un peu comme je t'aime, écris-moi souvent, mon Adèle, parle-moi, reparle-moi sans cesse de tout ce qui occupe ma pensée, et aime-moi, aime-moi, je ne serai jamais malheureux.

Adieu, pardonne à cette illisible écriture et reçois mille baisers de ton pauvre mari, de ton Victor.

Ce vendredi, 9 heures du soir.

Adèle, il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vue. Je ne puis me figurer qu'hier à pareille heure je fusse encore près de toi. Hier, j'étais bien heureux! O quand donc tous mes instants, tous! se passeront-ils ainsi? quand serai-je ton compagnon de tous les jours? quand pourrai-je veiller sur toutes les heures de ta vie, sur toutes les heures de ton sommeil? Chère amie, il me semble que plus cette heureuse et mille fois heureuse époque approche, plus mon inquiète impatience redouble! Si tu savais tout ce qui se passe dans mon âme quand je songe à toi, à l'immense félicité qui me viendra de toi! Je cherche en vain des mots, toutes mes idées restent confuses et ma tête n'est plus qu'un chaos d'amour, d'ivresse et de joie.

Je crains, en vérité, que le jour où je pourrai m'écrier à la face de tous les hommes : elle est à moi, entièrement, uniquement et éternellement à moi! oui, je crains que ce jour-là mon être ne se brise de bonheur. Tant de joie, en entrant violemment dans mon âme, devra, ce me semble, la bouleverser. Quel moment que celui où je tiendrai tout mon bonheur de toute ma vie, ce bonheur qui est depuis si longtemps devant moi sans que je puisse l'atteindre! C'est donc un ange qui peuplera ma solitude, qui fera cesser mon isolement! Et quand je pense que cet ange bien-aimé m'a permis de croire qu'il désirait aussi un peu ce jour que j'appelle si ardemment de tous mes vœux et de tous mes travaux, j'oublie les cruelles épreuves que j'ai subies pour ne songer qu'à l'avenir enivrant qui m'est promis, et je

trouve que j'ai encore trop peu souffert pour tant de bonheur.

Adèle, je jouirai donc bientôt auprès de toi des droits d'époux et des devoirs d'esclave, je pourrai te protéger et te servir, effacer tous tes chagrins avec mes caresses, tarir toutes tes larmes avec mes baisers; ou plutôt tu n'auras alors ni chagrins, ni larmes; tu seras heureuse, n'est-ce pas? et ma joie reposera dans la tienne. — S'il nous survient des contrariétés, et, ne nous faisons pas illusion, il nous en surviendra, elles ne seront rien, parce que nous les supporterons ensemble, ou plutôt parce que ton sourire m'aidera à les supporter. Car dans tout le cours de notre vie nos rôles mutuels seront, toi, de me consoler, et moi, de te défendre.

Maintenant je vais compter tous les jours jusqu'à celui où je recevrai le titre de mes pensions, et cependant j'ai été prévenu que cela pourrait bien durer encore six semaines. N'importe, il me semble que tous les bureaux vont se presser dans leur travail, parce que j'attends pour être heureux qu'ils aient fini. Cela ressemble un peu à de la folie, mais que veux-tu? C'est à toi que tu dois t'en prendre. Pourquoi as-tu fait perdre la raison à ton Victor?

En vérité, depuis que notre mariage est devenu pour moi la chose la plus certaine qui soit sous le ciel, je m'étonne à chaque instant de le voir arrêté par ce qui l'arrête. Je me demande comment il se fait que la réalisation des espérances les plus pures et les plus idéales soit retardée par un obstacle aussi matériel, l'argent! Et cela est pourtant. C'est comme si je voyais un nuage attaché avec une chaîne de fer.

Adieu, mon Adèle adorée, pardonne-moi toutes mes folies, donne-moi demain une longue lettre et reçois en échange mille baisers de ton mari, de celui dont tu es l'ange et l'idole.

Samedi matin (13 juillet).

Ta lettre me remplit d'attendrissement et de joie chaque fois que je la relis. J'avais bien besoin, mon Adèle adorée, d'être consolé de la douleur si vive que j'ai éprouvée hier, en apprenant que je ne passerais pas ces trois jours près de toi, à cet heureux Gentilly. Oh! écris-moi toujours ainsi, ange! j'ai tant besoin d'amour pour supporter la vie! Si tu savais quelle est la puissance de ton âme sur la mienne, tu serais heureuse, car tu m'aimes, tout indigne que je suis d'être aimé d'un être tel que toi. J'ai baisé ta lettre avec transport, il me semblait qu'elle avait quelque chose de mon Adèle absente. Mon Adèle, ma bien-aimée Adèle, que ne connais-tu ton Victor ton entier! tu verrais que, s'il est bien imparfait sous tous les rapports, il a du moins quelque chose de parfait, c'est son amour pour toi.

Cet amour, je le retrouve sans cesse, sous la moindre comme sous la plus importante de mes pensées. Pardonne-moi de te répéter sans cesse la même chose en d'autres paroles. Moi, quand je t'ai parlé de mon amour, de mon adoration, de mon idolâtrie, j'ai fini le cercle de mes idées et il faut recommencer.

---

2 heures après midi.

Je saisis tous les moments où je peux t'écrire, afin que cette journée s'abrège. Elle est si longue. Oh oui! regrettons, mon Adèle, notre Gentilly. Qu'est-ce que ces trois heures passées le soir dans une gêne perpétuelle près de la douceur de dormir sous le même toit, de respirer le même air, de m'asseoir à la même table que toi. Hier, chère amie, j'ai essayé de prendre ta défense contre des reproches bien singuliers : je n'ai pas été bien reçu; mais, pour toi, est-ce que je ne supporte pas tout? Est-ce donc à ta mère de m'envier une tendresse que tu ne pourrais me refuser sans la plus profonde ingratitude, car il n'y a que l'amour qui puisse payer l'amour! Comment! ta mère voudrait que tu ne répondisses que par une affection secondaire à l'attachement le plus ardent, au dévoûment le plus absolu, à l'amour et au respect le plus profond! O répète-moi sans relâche, mon Adèle bien-aimée, ce que tu me disais dans ta douce lettre d'hier, que ton Victor est tout pour toi comme tu es tout pour lui, que toutes les affections s'évanouissent devant notre amour mutuel; redis-le-moi sans cesse, car c'est du plus profond de mon cœur que je t'affirme que j'ai besoin de cette conviction pour vivre. Si demain je cessais de croire en toi, Adèle, mon existence se briserait d'elle-même; car où serait mon appui dans la vie pour supporter le poids d'un pareil malheur?

Samedi (20 juillet).

Prends garde, mon Adèle, ne m'accuse plus de ne pas aimer à t'écrire, car j'y passerais désormais toutes mes journées. Tu me dis, à la vérité, que je peux bien tous les jours donner à une lettre pour toi une heure ou une demi-heure, et tu aurais raison s'il me suffisait d'une heure ou d'une demi-heure pour t'écrire. Tu ne sais pas, chère amie, après quel long recueillement je commence ces lettres; il me semble que lorsque je m'entretiens ainsi avec toi, je ne puis fouiller assez profondément dans mon âme. Si je n'écoutais que ma

pensée éternelle, si je laissais courir ma plume, je t'écrirais sans cesse que je t'aime, et toujours que je t'aime, tandis que je m'applique à t'exprimer tout ce que cette seule et grande idée réveille de sentiments dans mon cœur; autrement ces lettres, Adèle, seraient toutes les répétitions les unes des autres.

Après cette explication qui t'a sans doute ennuyée, chère amie, ne me répète plus un reproche cruel qui ne devrait jamais se présenter à ton cœur, parce qu'il est cruel, ni à ton esprit parce qu'il est injuste. Toi qui es si bonne et si douce, tu ne voudrais pas faire de peine à ton Victor. Et comment peux-tu, je te le demande, mon Adèle chérie, douter un seul instant du bonheur que j'éprouve à épancher ainsi dans ces lettres tout ce qui peut s'exprimer dans l'inexprimable amour que j'ai pour toi !

Tu ne sais pas, Adèle, quel poids était sur mon cœur à l'époque douloureuse où nous étions séparés, la passion brûlante que j'étais obligé de renfermer en moi-même et qui me dévorait. Te rappelles-tu, as-tu encore la première lettre que je t'écrivis alors ? Hélas! mon Adèle, souviens-toi de l'accueil que tu lui fis d'abord... Je ne te blâme pas, ange, tu me connaissais bien peu dans ce temps-là.

Il y a aujourd'hui un an que j'arrivai à Dreux. Ne nous plaignons pas du ciel ; aujourd'hui je suis bien près de mon bonheur, et le jour de cette arrivée j'étais loin de croire qu'une année dût suffire pour l'amener.

O mon Adèle, pardonne-moi, car je doutais de toi, et je croyais presque toute ma félicité évanouie. Pardonne-moi ! Depuis, tu m'as bien prouvé que ta belle âme est faite pour toutes les nobles vertus d'un amour constant, virginal et dévoué. Oh! combien je t'aime, combien je t'ai toujours aimée ! Et comment oserais-je me plaindre de la vie, quand j'y ai rencontré pour compagne un ange tel que toi.

Mardi, huit heures et demie du matin (23 juillet).

Je veux dérober encore ce matin quelques moments aux ennuis et à l'ennui. Que fais-tu en cet instant ? As-tu bien dormi, mon Adèle ? Penses-tu à moi ? M'écris-tu ? Que me dis-tu ? Quelle est ta pensée ? Ah! faut-il être contraint de me faire à chaque instant du jour des questions pareilles ? Ne devrais-je pas être sans cesse près de toi, Adèle, moi qui ne vis réellement que près de toi ? C'est vrai, il me semble que je ne sens mon âme et ma vie que lorsque je puis voir ton regard ou entendre ta voix. Loin de ce bonheur, tout est ténèbres autour de moi et je suis en quelque sorte indifférent à moi-même. Je vois des objets se mouvoir, j'entends des sons se former, mais rien ne m'intéresse, et il faut quelque chose d'extraordinaire pour me tirer de cette apathie. Si l'on cause devant moi, je rêve ailleurs ; si l'on me parle directement, je réponds des mots sans suite. Adèle, c'est toi qui es cause de ma folie, c'est toi aussi qui en es le remède. Laisse-moi croire, je t'en supplie, que tu penses à moi comme je pense à toi, que tu m'aimes comme je t'aime, répète-le-moi sans cesse et ne te lasse pas de me le redire si tu veux que j'aime cette vie, si douce avec toi, si affreuse et si insupportable sans toi.

Lundi, 9 heures du soir (5 août).

Chère amie, je viens de lire ta lettre, et je suis aussi heureux que ton Victor peut l'être loin de toi. Seulement, c'est avec regret, avec un regret bien vif, que je n'ai pas vu cette lettre sortir de ton sein. Il me semble que j'éprouve un double bonheur quand je puis baiser à la fois des caractères tracés par ta main et un papier qui a touché ton sein. Ne ris pas de mes folies, mais il me semble encore qu'une lettre près de laquelle a battu ton cœur a quelque chose de plus mystérieux et de plus tendre.

Mercredi, 3 heures après-midi (7 août).

Je suis triste, mon Adèle chérie, et d'avance découragé de tout le découragement que je vais sans doute remarquer en toi ce soir. Encore des délais ! Je te conterai en détail quand je te verrai comment il se fait que ma pension est encore retardée pour quelques jours.

Ce nouvel incident ne sera rien peut-être, mais j'avoue que je n'y tiens plus. Mets-toi un instant à ma place, Adèle, et tu sentiras combien ma position est gênante envers tes parents et toi. Il me semble que je suis responsable de chaque instant qui s'écoule, et je n'ignore pas qu'on ne peut s'empêcher de croire chez toi que, si tous les obstacles ne sont pas levés, c'est bien un peu par ma faute. Toi-même, Adèle, tu n'es pas éloignée de le penser ; et ne crois pas que je veuille ici te faire un reproche, puisqu'il m'arrive souvent à moi-même de me demander sévèrement si je fais bien tout ce que le devoir, concilié avec un sentiment de réserve et de fierté que tu comprendras, m'ordonne de faire. Je crois pouvoir t'assurer du fond de l'âme que je n'ai point à m'accuser de ce tort

grave ; je serais bien heureux si cette assura ce pouvait dissiper en toi des doutes que tu éprouves, mais que ta délicatesse généreuse cherche à me cacher.

Adèle, je désire notre mariage pour lui-même, toi tu le souhaites surtout par ennui de ta position actuelle. Ne me répète donc pas ton reproche cruel que tu le désires plus que moi.

Adieu, mon Adèle bien-aimée, je suis abattu d'avoir un retard à t'annoncer, cependant ce retard ne différera peut-être rien. Daignes-tu me permettre encore de t'embrasser?

V.

Jeudi soir (8 août).

Hélas!... Mon Adèle, c'est par ce mot que devraient maintenant commencer toutes mes lettres. Je suis bien triste. Te voir si peu à présent et ne te voir qu'au milieu de tant de gêne, il me semble que c'est de mauvais augure. Peut-être aussi dois-je croire, — et j'adopte avec empressement cette idée, car elle me vient de toi, — que je n'ai point encore assez acheté l'immense bonheur qui est si près de moi. J'ai bien souffert, à la vérité, mais je vais être si heureux! Ah! aucune souffrance ne pourrait payer cette félicité.

Adèle, hélas! je ne sais que te dire de l'état de mon âme, je pense à notre bonheur futur, prochain, et je suis triste! Chère amie, tu es en ce moment en proie à tant de contrariétés, à tant d'ennuis! Ange, le mouchoir que tu as trempé de tes larmes n'est pas encore sec; comment penser à de la joie?

Et ce brevet* éternellement promis qui n'arrive pas! Adèle, dois-je t'avouer ma faiblesse? Ces retards me tourmentent à présent qu'ils t'inquiètent. Je n'ai confiance que dans ta confiance, comme je n'ai de joie que dans ta joie et de peine que dans ta peine. Chère amie, quand je pense à ceux qui retiennent peut-être mon bonheur dans leurs mains, j'éprouve des mouvements inouïs de rage et de douleur. Oui, de rage! Ah! l'homme qui me retarderait d'un mois le bonheur de te posséder serait mal conseillé dans son intérêt. Le bonheur qui me vient de toi, Adèle, est sacré; malheur à qui y touche ou y touchera!

Adieu pour ce soir, demain j'espère pouvoir continuer. Que ne puis-je t'écrire sans cesse? Pourquoi faut-il travailler?

---

* Le brevet de la pension de 1,200 francs, promise et due.

Vendredi (9 août).

Je n'ai que peu de temps devant moi, chère amie, car il n'est pas loin de six heures. Je viens de travailler et de dîner. Toute ma journée m'a échappé sans que j'aie pu t'écrire plus tôt. Toutes mes journées, Adèle, sont maintenant bien tristes et bien insipides.

Je t'en prie, soutiens mon courage, car je suis bien près d'en manquer. J'ai eu trois mois si heureux avant ce triste mois! Je m'étais accoutumé au bonheur, j'avais cru presque que c'était la vie. A présent, il faut reprendre cette insupportable vie, qui me rappelle si cruellement l'année passée. Il faut perdre des habitudes qu'il m'avait été si doux de prendre et reprendre ces habitudes qu'il m'avait été si doux de quitter.

Cependant, à Gentilly même où j'étais si heureux, Adèle, il me manquait quelque chose, il me manquait tout! Je ne serai pleinement heureux que lorsque je pourrai passer tous mes instants près de toi, et tu te rappelles qu'il était loin d'en être ainsi à Gentilly. Pourtant, que ne donnerais-je point pour y être encore.

Je me souviens avec délices de nos promenades à Arcueil, à Bourg-la-Reine, etc. Je me rappelle nos parties sur l'eau où j'avais le bonheur de conduire la barque qui te portait; je me rappelle surtout avec une joie et un regret inexprimables ces petites visites si courtes que ma femme adorée daignait me faire le matin dans mon heureuse tour. Je me représente ces moments de ravissement et d'ivresse. Oh! dis-moi qu'ils reviendront, mon Adèle chérie, et qu'ils nous apporteront un bonheur plus grand, une félicité plus complète encore...

Pardonne-moi de dire *nous*, mais tu veux toi-même que je croie à ton amour, et comment vivrais-je si je n'y croyais pas? Adèle, je donnerais vingt ans de ma vie pour être plus vieux de deux mois!

Adieu, ange, embrasse ton mari.

Mardi, 9 heures et demie du soir (13 août).

Il m'est impossible, mon Adèle, de me coucher avant de t'avoir répondu. Oh non! tu n'es pas *coupable*, car tu n'as jamais pu penser un seul moment que je *changerais*, Adèle, tu n'as même pu le rêver. Je ne puis croire que les rêves mêmes puissent être à ce point menteurs. Moi, t'oublier! moi, cesser jamais de t'aimer, de t'adorer, de t'idolâtrer! N'est-il pas vrai, ange

chéri, que cette idée ne s'est pas arrêtée un seul instant dans ton esprit? Ce serait pour ton Victor une bien profonde douleur, si jamais un doute pareil.. Mais non, cela ne se peut et je rêve de me défendre d'un tel reproche. Me dire que je peux jamais cesser de t'aimer, c'est me dire que je n'ai point d'âme et qu'il n'y a point de Dieu. Et quelle autre créature humaine pourrait donc être digne d'un homme honoré de ton amour? Est-il une femme au monde vers laquelle puisse descendre celui vers lequel tu as bien voulu descendre? Et si tu daignes, toi, angélique et admirable jeune fille, avoir quelque estime pour cet homme encore si indigne de toi, pour ce Victor si fier d'être ton mari, comment peux-tu croire un moment que sa plus grande félicité ne serait pas de sacrifier pour un seul de tes regards mille vies et, s'il était possible, mille éternités?

O mon Adèle, quel être sur la terre peut te dire son dévouement égal au mien? Est-ce que toutes mes paroles, toutes mes pensées, tous mes mouvements ne sont pas pour toi? Est-ce que j'ai jamais éprouvé une joie qui ne me vint de toi? Est-ce que tu n'es pas mêlée à toutes mes douleurs? Est-ce que tu n'es pas mon âme, ma vie, mon ciel? Hélas! je vois Dieu en toi, je l'aime en toi, parce que je ne puis voir et aimer autre chose que toi. Ce sont peut-être là des blasphèmes; mais pardonne-moi. Ce n'est pas offenser Dieu que d'adorer un ange. Il ne t'aurait pas créée si parfaite, s'il n'avait voulu que celui qui te donnerait sa vie l'oubliât lui-même pour ne songer qu'à toi.

Adieu pour ce soir, mon Adèle adorée. Pourquoi ne puis-je pas te dire tout ce qui me gonfle le cœur? Pourquoi ne puis-je trouver des paroles pour mon amour? Adieu, dors bien. Je t'embrasse et je t'embrasse encore.

Mercredi, 4 heures un quart (14 août).

Oh! qu'il me tarde d'être enfin ton mari devant tous! On te tourmente, on t'afflige, et je n'ai pas encore le droit de te soustraire à toutes les afflictions, de te défendre de toutes les tyrannies! Cette expression n'est pas trop forte, Adèle, elle est bien faible au contraire. Il faut avoir un courage que je ne comprends pas pour agir envers toi comme on le fait, envers toi, la plus douce et la plus adorable des créatures! Mon Adèle, ne crois pas que j'exagère encore une fois. Ce sont des vérités puisées dans le repli le plus intime de mon cœur. Malgré ta modestie et ta soumission, tu dois les reconnaître en toi-même.

Ce n'est pas que je veuille en rien diminuer ton respect et ton amour pour tes parents, chère amie; ce respect et cet amour sont aux yeux de ton mari un de tes charmes les plus touchants; mais je veux néanmoins que tu saches résister à d'injustes vexations, que tu ne te laisses pas sacrifier aussi paisiblement à des prédilections inexplicables pour moi.

Grand Dieu! pourquoi ne suis-je pas déjà ton mari? N'importe, je le suis devant toi et devant Dieu, je suis ton défenseur, ton appui. Compte sur moi, mon ange bien-aimé. Et qui élèvera la voix pour toi, si ce n'est ton Victor? Oh oui! compte toujours sur moi, sois sûre que ce soutien-là du moins ne te manquera jamais. Mon bonheur, mon repos ne sont pas le but de ma vie, c'est ton repos, c'est ton bonheur que je dois assurer par tous les sacrifices, conserver par tous les dévouements. Tu es faible, mais je suis fort, et toute ma force est pour toi. Oui, je suis à toi tout entier, tout en moi t'appartient, ce qui doit mourir comme ce qui est immortel.

Adieu, mon Adèle adorée. Adieu, ma femme. Je t'embrasse bien tendrement.

Mardi soir (20 août).

Ton papier était bien petit, mon Adèle, et les bords en étaient coupés comme s'il avait été diminué. Pardonne-moi, chère amie, cette remarque qui te prouve combien tes lettres me sont précieuses. Hélas! je compte pour ainsi dire les lignes de toutes les pages et les lettres de toutes les lignes... Oh oui, Adèle! ton Victor a bien besoin de croire que tu l'aimes.

Je suis heureux de voir que quelques jours de retard t'affligent autant que moi; peut-être, à la vérité, y a-t-il de la présomption à le croire; mais, cher ange, le dirais-tu si cela n'était pas?

Je sors du ministère : encore une ou deux semaines de patience, mon Adèle! Ces gens-là ne se doutent pas que ce qu'ils appellent des *semaines de patience* sont pour moi des *siècles de souffrance*. Ils traitent l'affaire de ma pension comme une affaire, sans soupçonner qu'ils devraient la traiter comme un bonheur. Cependant l'ardeur de mes démarches actuelles contraste si fortement avec l'indifférence qu'ils me voyaient précédemment apporter à mes intérêts qu'elle devrait leur faire sentir qu'il s'agit ici de plus que de moi. Enfin, pourvu que leurs longues promesses se réalisent bientôt, j'aurai bien vite oublié leurs lenteurs.

O mon Adèle, parle-moi souvent de notre bonheur quand nous serons unis, du tien surtout, car il est tout le mien. Je voudrais que tu pusses lire mon âme; tu serais peut-être heureuse. Va, sois-en sûre, dans six semaines tu seras à moi; j'ai bien besoin de cette certitude moi-même, et je l'ai.

Adieu, adieu, mon Adèle bien-aimée, n'aie aucune

inquiétude de l'avenir. Il faut que nous soyons mariés dans deux mois, et nous le serons ou je serai mort.

Jeudi (22 août).

N'en doute pas, chère amie, nous avons une destinée à part dans la vie. Nous jouissons de cette rare intimité des âmes qui fait la félicité de la terre et du ciel. Notre mariage qui s'apprête ne sera que la consécration devant les hommes d'un autre mariage, de ce mariage idéal de nos cœurs dont Dieu seul a été l'auteur, le confident et le témoin. Il y a des moments, Adèle, où je m'inquiète, en songeant qu'un jour notre délicieuse union sera publique. Il me semble que le secret de notre bonheur est un bonheur de plus. Je voudrais le dérober aux regards de ces hommes : ils me l'envieront!

O Adèle, quel ravissant avenir que celui de l'être auquel le ciel a associé le tien! S'il est vrai que dans l'existence de tout homme la part du malheur égale celle du bonheur, je ne comprends pas quel malheur assez immense pourra compenser le bonheur de te posséder. Ou plutôt, Adèle bien-aimée, je ne vois qu'un malheur, un malheur affreux, qui puisse me punir d'avoir osé jouir d'une telle félicité. Hélas! aie, je t'en conjure, le plus grand soin de ta santé; songe, mon ange adoré, que ma vie est toute dans la tienne, songe que je ne crains qu'un malheur au monde, et celui-là, je n'y survivrais pas.

Vendredi, 8 heures 1/2 du soir (23 août).

Ce n'est qu'en t'écrivant que je puis me consoler de ne pas te voir; ma pensée, si triste en ce moment, ira du moins jusqu'à toi, mon Adèle. Que je serais heureux si celle qui t'occupe au même instant pouvait de même m'être transmise. J'y retrouverais peut-être quelque chose de mon souvenir... Peut-être!... Pardonne-moi d'avoir dit peut-être, cher ange, tu m'as dit que tu pensais sans cesse à moi et, puisque tu l'as dit, cela est. Hé! n'ai-je pas besoin d'être pénétré de cette conviction comme de celle de mon existence? Mon amour n'est-il pas toute ma vie, et si tu cessais de le partager, que serait cette vie?

Hélas! en ce moment peut-être, mon Adèle, tu souffres, tu t'inquiètes, tu te fatigues ou tu attends des fatigues pour cette nuit*. Oh! est-il donc vrai que ton repos, que ton sommeil sacré puisse être troublé, sans que j'aie le droit de le protéger? Tu vas te récrier, m'accuser, invoquer ta tendresse filiale! Chère amie, je ne puis te condamner, mais ce que tu fais comme fille, ne puis-je m'en plaindre comme mari? Est-ce que tu crois que je te verrai de sang-froid sacrifier ton sommeil si cher, épuiser tes forces, compromettre ta santé! Et tout cela, pour que tu remplisses seule des devoirs dont trois autres personnes devraient partager les soins! Non, je me plaindrai, je me plaindrai sans cesse, et là-dessus je ne fléchirai pas. Que ne puis-je prendre pour moi le triple et le centuple de ces peines pour t'en épargner la centième partie! Mon Adèle, va, je suis bien digne de pitié. Voilà bien des nuits que je passe loin de toi. N'était-ce pas assez de cette douleur, sans avoir pour m'achever de continuelles inquiétudes sur la manière dont se passeront les tiennes? Il me semble te voir à chaque instant réveillée en sursaut, arrachée de ton repos, forcée de t'habiller à la hâte... Chère amie!

Tu sais, Adèle, que tu n'es plus à toi, tu sais que tu me dois compte de toutes tes actions, de toutes les palpitations de ton cœur. Ne prodigue pas ta santé qui est mon bien, je t'en supplie!...

Hélas! tu ne m'écouteras pas, et c'est ce qui me désole. Tu te figures que tu peux user et abuser de tes forces, que tu es maîtresse de toi... Ah! rappelle-toi ce que tu m'as donné en me donnant ton amour. Ne ris pas de mes craintes, je t'en conjure, puisqu'elles font mon tourment. Tu n'es qu'une femme, Adèle, quoique tu sois un ange, et tu n'as point assez de forces pour supporter l'insomnie et la fatigue. Ton projet de passer les nuits, quand ta mère sera accouchée, m'a effrayé, tellement effrayé que je n'ose y croire.

Je t'embrasse mille fois sur tes lèvres adorées.

Ton mari inquiet.

Lundi, 9 heures du soir (26 août).

Il me serait bien doux, mon Adèle, de passer toute la nuit à t'écrire, comme cela m'est déjà tant de fois arrivé; mais il faudrait renoncer à un autre bonheur également bien doux, celui de rêver de toi, et j'aime mieux partager ma nuit entre ces deux félicités. D'ailleurs ce sera t'obéir, ce qui est une joie de plus.

Chère amie, si tu savais combien il est grand le bonheur de mes songes!... Souvent d'enchanteresses illusions te transportent, mon Adèle bien-aimée, dans les bras de ton mari; il te serre sur son cœur, tes lèvres adorées pressent ses lèvres, tu te plais à ses caresses, tu y réponds, Adèle, tout son être se con-

* Mme Foucher, enceinte depuis plusieurs mois, était alors tout près d'accoucher, et sa fille devait souvent veiller la nuit près d'elle.

fond avec le tien... Puis l'excès de bonheur me réveille, et rien!... Et mon lit vide, et mon Adèle absente, et toute la triste réalité! Alors, chère amie, je suis aussi à plaindre que j'étais digne d'envie, il me semble que je passe du ciel dans l'enfer. C'est dans ces moments, mon ange chéri, que j'ai bien besoin, pour relever mon courage, de penser que le jour où tant de rêves délicieux ne seront plus des rêves n'est pas loin de nous.

Hélas! mes rêves, Adèle, ont si longtemps été tout mon bonheur! Durant notre longue et douloureuse séparation, avais-je autre chose que les doux mensonges de la nuit et du sommeil? C'est alors que les nuits, quand l'affliction me permettait de dormir, étaient vraiment la seule partie heureuse de ma vie; c'est alors que j'ai éprouvé que les malheurs si cruels d'un amour innocent sont adoucis par cette innocence même. A cette époque où mes journées étaient si tristes et si isolées, il m'a semblé que toutes les joies de mon âme s'étaient réfugiées dans mes songes. Tu apparaissais dans tous mes sommeils, et si quelquefois de douloureux souvenirs se mêlaient confusément à ces charmants rêves, du moins tu étais là, et ton image répandait son charme sur tout. Il me semblait que tu étais le témoin de mes tourments, la consolatrice de mes peines, et dans ces songes chéris combien ne bénissais-je pas les douleurs auxquelles je devais le bonheur d'être consolé par toi!

Mais alors c'était le réveil qui était affreux! je perdais tout, presque jusqu'à l'espérance. Tandis que maintenant, même quand tu m'es échappée avec mon rêve, il me reste encore la plus délicieuse, je ne dis pas des espérances, mais des certitudes. Dans un mois, mon Adèle... Ne trouves-tu pas qu'un mois est bien long? Pardon pour cette question présomptueuse. Je me suis laissé un moment égarer par l'idée d'être aimé de toi autant que tu es adorée de moi. Chère amie, tu m'as permis, tu m'as ordonné de le croire, mais je n'ose me flatter d'un tel bonheur. Tu vas me gronder encore peut-être... Oh! gronde-moi, dis-moi, répète-moi que tu m'aimes comme je t'aime. Tu sais bien, Adèle, que c'est par ces paroles que je vis, tu sais bien que toute mon existence dépend de la tienne, tu sais bien que tu as un jour tenu ma vie entre tes mains, ce jour où j'osai te dire que je t'aimais et où tu daignas me répondre...

Adèle, cette ravissante réponse a décidé de ma vie, de ma destinée, de mon éternité. Elle ne sortira de mon cœur que si tu l'en arraches; car, Adèle, il dépend de toi seule de m'ôter le bien que tu m'as donné, ton amour. C'est te dire que ma vie est à ta discrétion. Fais de ton Victor ce que tu voudras, pourvu que tu l'aimes. C'est la seule nécessité de son bonheur. Tout le reste n'est rien.

Aussi, quand je te vois un moment froide ou mécontente, ma douce Adèle, je ne saurais te dire tout ce que j'éprouve de douloureux. Il me semble que je vis moins, que mon âme est mal à l'aise. Un mot tendre de toi me rend toute ma vie, et c'est ce qui m'est arrivé ce soir.

Adieu, j'ai emporté en te quittant ce qui m'a manqué hier, la consolation d'un doux adieu; je vais bien dormir, c'est-à-dire rêver délicieusement. Quel jour donc cessera mon veuvage? Encore un long mois, et ce mois aura trente jours d'un siècle, et ces jours chacun vingt-quatre heures éternelles.

Adieu, mon Adèle adorée; tu dors maintenant, il me semble te voir reposer, tes yeux charmants fermés, tes mains tant de fois couvertes de mes baisers croisées sur ton sein bien-aimé, il me semble voir ton haleine si fraîche et si pure sortir par intervalles égaux de ta bouche, sur laquelle je ne puis poser la mienne!

O Adèle, quand donc?... Dans un mois, n'est-ce pas?

Mardi (27 août).

... Adèle, quand une parole douce sort de ta bouche, avec un doux sourire, tu ne te figures pas quelle impression elle produit sur ton Victor! Si tu savais combien il faut peu de chose de toi pour me rendre heureux!... Je crains quelquefois quand je suis près de toi d'être transporté d'un subit accès de folie; j'ai des tentations indicibles, quand je t'entends me parler noblement ou tendrement, de te ravir dans mes bras ou de baiser le bout de tes pieds. Alors tous les importuns qui nous entourent et nous observent disparaissent à mes yeux, je ne vois plus que toi, toi, mon Adèle angélique, ma femme adorée, toi, jeune fille sublime et douce, et il me faut toute ma force pour dompter ces impulsions d'une ivresse presque convulsive.

Tu ne connais rien de tout cela, mon Adèle. Si dans ce moment-là je t'exprime mon intime et impérieuse pensée, tu ne remarques pas l'égarement de mon regard, et tu me réponds en souriant et d'une voix calme. Oh! non, tu ne connaîtras jamais la violence de mon amour... Hélas!

Mardi, 9 heures du soir (27 août).

Une phrase de ta lettre m'afflige vivement, mon Adèle: c'est celle où tu me menaces de me cacher à l'avenir ce que tu appelles tes *petites souffrances*, petites souffrances qui sont mes plus grandes douleurs. Je ne saurais te dire combien cette cruelle menace

m'inquiète, d'autant plus que je crains, Adèle, que tu ne l'exécutes en croyant bien faire. Tu dis que tu ne veux pas me causer de peines. Avant tout, Adèle, tu ne dois pas me cacher les tiennes, tu ne dois rien me cacher. Oh! promets-moi, je t'en conjure à deux genoux, promets-moi de continuer à me dire tout, absolument tout ce que tu éprouves, promets-le-moi de façon que je n'en puisse douter; ne me laisse pas, mon Adèle bien-aimée, cette horrible inquiétude dans le cœur.

Et qui donc, Adèle, serait le confident de ce que tu souffres? Tu ne peux pas prétendre que je te voie souffrir sans ressentir moi-même de douleur. Alors comment as-tu le courage de me menacer de me priver de cette partie de ta confiance sur laquelle je compte le plus? Ne te laisse pas aveugler ici, chère amie, par une générosité qui ferait mon désespoir. Dis-moi tout sans crainte de m'affliger.

Songe, au contraire, à quelles alarmes insupportables je serais sans cesse livré si je pouvais croire un moment que mon Adèle, ma femme adorée, éprouverait une douleur physique ou morale sans m'en donner ma part! Si je puis, Adèle, conserver la nuit quelque sommeil et le jour quelque tranquillité d'esprit, c'est grâce à la certitude que tu ne peux avoir rien de secret pour moi. Songe, Adèle, qu'il est impossible que j'apprenne tes souffrances sans douleur puisque je t'aime; songe en même temps quelle serait ma désolation si je pouvais supposer que tu m'en caches une seule.

Adieu, mon Adèle adorée, adieu, ma femme, ange bien-aimé, je ne puis m'accoutumer à te quitter ainsi à huit heures, même pour t'écrire. Un jour viendra (et ce jour n'est pas loin) où cette heure, au lieu de nous séparer comme à présent, nous réunira plus intimement et plus étroitement.

Adieu, je voudrais bien rêver de ce bonheur. En attendant, je t'embrasse mille fois.

Mercredi, deux heures de l'après-midi (28 août).

Je te verrai ce soir, mon Adèle, rien que ce soir! Je t'apporterai une bonne nouvelle, qui aurait cependant pu être meilleure, mais enfin je craignais quelque chose de pis. Une réduction de 200 francs ne m'épouvante pas*. Ce sera autant de plus à regagner par mon travail. Peut-être d'ailleurs serons-nous dédommagés par la pension de l'intérieur. Enfin!...

Faut-il te le dire, mon Adèle bien-aimée? il est bien temps que je sois heureux. Je commençais à me lasser de ma position équivoque. Je m'effrayais quelquefois en moi-même d'un avenir qui ne m'offrait rien de fixe que ma volonté. Il m'était insupportable de voir le plus grand et le plus noble des bonheurs reculer ainsi devant mes yeux avec cette misérable pension. Il a fallu tout cela pour qu'elle eût quelque prix pour moi. Ce sera vraiment une étrange circonstance de notre vie que d'avoir été si longtemps contraints de mêler des affaires d'argent à des choses du cœur. Enfin, enfin, tout annonce que cette intolérable nécessité va cesser.

Oh! quel jour heureux que celui où ton Victor n'aura plus à songer qu'au bonheur!

Mercredi, 9 heures et demie du soir (28 août).

Ange, c'est ta lettre qui me comble de joie; elle est bien courte cependant, mais c'est son seul tort. Oh! que je suis heureux d'avoir pu te donner un heureux rêve, puisque tu daignes appeler heureux les rêves où tu me retrouves tel que je suis, fidèle et tendre! Adèle, il est donc vrai que, cette nuit, tandis que je m'enivrais en songe de cette volupté imaginaire de te presser dans mes bras, ton cœur aussi palpitait en croyant battre sur le mien? il est donc vrai que ta bouche adorée a cherché la mienne pendant que la mienne cherchait tes lèvres, hélas! sans les trouver? Dieu! que ne donnerais-je pas de jours et d'avenir pour jouir dès à présent de cette félicité enivrante dont les rêves les plus brûlants ne retracent encore qu'une bien faible image!

Pardonne, ô pardonne, Adèle, à l'égarement de mes paroles, le ciel m'est témoin qu'aucune pensée impure ne se mêle à ces transports aussi chastes qu'ardents, et comment une pensée pourrait-elle se rapporter à toi sans être sanctifiée par son objet même? Il t'est donné, être virginal et pur, de purifier jusqu'au désir. C'est du bonheur conjugal que mes doux songes m'entretiennent, c'est aussi peut-être de ce bonheur qu'ils parlent à ton âme si innocente et si naïve. O mon Adèle, je conserverai comme toi, sois-en sûre, jusqu'à la nuit enchanteresse de nos noces, mon heureuse ignorance. Je t'apporterai des caresses aussi neuves que celles que je serais si heureux de recevoir de toi.

Je n'ose, mon Adèle adorée, me flatter d'une si grande douceur; tu n'as jamais répondu à mes caresses, le plus souvent tu parais *souffrir* mes baisers. Si néanmoins je pouvais croire un instant que ces preuves de mon amour t'importunent... Oh non! je ne veux pas m'arrêter à cette idée!

Ma bien-aimée Adèle, n'est-ce pas que mes embrassements ne te sont point odieux? Oh! je t'en conjure,

* La pension promise de 1,200 francs était réduite à 1,000.

daigne, si tu m'aimes, répondre quelquefois à mes caresses, aux caresses de ton Victor, de ton amant, de ton mari. Car, Adèle, je dois être tout pour toi, et il n'y a aucun titre que je ne doive prendre près de toi.

Oui, aime-moi, toi que j'aime comme on n'a jamais adoré la Divinité, et embrasse-moi, toi dont je baiserais la trace avec des transports de respect et d'amour.

Jeudi.

On m'obsède tout le jour, et je considère comme perdu tout le temps que je ne passe pas à travailler ou à t'écrire. Cependant depuis quelques jours je suis coupable et il faut que tu me grondes. Je me lève tard; ce matin encore il était passé huit heures quand je me suis habillé. Il est vrai, Adèle, que je me couche tard, mais ce n'est pas une raison.

La véritable est que depuis ces dernières nuits surtout j'ai été visité par de si délicieux rêves que je n'ai pas le courage le matin de m'arracher à la douce impression qu'ils me laissent; je tâche au contraire de la prolonger le plus longtemps possible après mon réveil par de vagues et douces rêveries. C'est en quoi j'ai tort, je ne dois pas employer ainsi pour mon seul bonheur des instants qui appartiennent au travail.

Gronde-moi, mais pardonne-moi, chère Adèle, car je te promets que cette paresse d'amour ne me reprendra plus. Je me ferai, s'il le faut, violence; je m'arracherai à la douceur de rêver à toi pour travailler pour toi. D'ailleurs, cette Éthel, c'est toi.

Adieu, tu vois que j'ai à te demander pardon pour des fautes bien plus graves que celles que tu appelles les tiennes.

Jeudi, neuf heures un quart du soir.

Je puis te répéter ce que je t'ai déjà dit, ce que me dit si doucement ta charmante lettre de ce soir, j'agis toujours, mon ange adoré, comme si j'agissais en ta présence. Toutes mes pensées, tu les connais; elles sont une seule pensée. Mais comment peux-tu me demander sérieusement, aujourd'hui 29 août 1822, cette confiance qui est à toi tout entière et qui n'est qu'à toi depuis que j'ai une confiance à donner! Mon Adèle, est-ce que tu ne sais pas toute mon âme, toute ma vie? Écoute : toute mon âme, c'est Adèle; toute ma vie, c'est Adèle. Et comment veux-tu que je puisse avoir, moi, quelque chose à te cacher? Est-ce que tu n'es pas bien plus moi que je ne le suis moi-même?

Oh! racontons-nous toujours l'un à l'autre nos moindres chagrins et nos moindres joies! ces épanchements, cette ravissante intimité, sont le droit et le devoir de l'amour.

Il en est de cette confiance comme de la jalousie dont nous parlions ce soir. Elle est de l'essence de l'amour véritable. Je te parle, Adèle, de cette jalousie chaste et tendre, qui se concilie si bien avec le respect, l'estime, l'enthousiasme pour l'être aimé. C'est ce sentiment que tu as dû mille fois observer en moi; car j'en suis aussi fier que de mon amour dont il fait partie, et que je n'ai jamais pu surprendre chez toi. Adèle, je ne m'abuse pas, je ne suis pas plus digne de ta jalousie que de ton enthousiasme; j'aurais été bien heureux de les mériter, et c'est la conviction que je ne pouvais m'en glorifier qui m'a toujours fait trembler de la vérité de ton amour.

Hélas! cependant, il y a dans ta lettre des mots bien doux, il y avait, dans ce que tu me disais ce soir, des paroles bien délicieuses... O Adèle, si ce bonheur pouvait vraiment être le mien! Je veux m'endormir sur cette idée.

Puisses-tu, toi, mon ange bien-aimé, mieux dormir cette nuit que la dernière. Cependant j'avais baisé tes cheveux et ta lettre, tu aurais dû t'en ressentir.

Je t'embrasse ici, ravi d'avoir trouvé ce mot si tendre au bas d'une lettre de toi. Je t'embrasse et je dis que tu es un ange.

Lundi (2 septembre).

Je viens de travailler et de dîner. Il me semble que le peu d'instants qui me séparent de celui où je te verrai coulent bien lentement! Du moins seront-ils employés à t'écrire, afin que ce bonheur se mêle à mon impatience et la tempère.

Qu'as-tu fait aujourd'hui? Il faut que tu aies pensé à moi toute la journée; car, ainsi que tu le disais si bien hier, si tu peux être un moment sans penser à moi, il vaudrait autant n'y penser jamais. Que je suis heureux, chère amie, que ce soit toi qui aies dit cela! C'est une inspiration de ton cœur d'ange que j'ai recueillie avec une bien vive joie. Si tu me parlais toujours ainsi, Adèle, tu ne me verrais jamais douter de ton amour; il y a des paroles qu'on ne trouve que lorsqu'on aime, et celle qui me rend si heureux est

l'une des plus tendres qui soient échappées au véritable amour.

Adieu, mon Adèle bien-aimée, nous allons causer, pendant quelques instants bien courts, de notre bonheur à venir et prochain, je vais entendre ta voix chérie, voir ton regard adoré, peut-être m'enivrer furtivement d'un baiser ou d'une caresse de toi. Cette attente me transporte. Adieu donc, ou plutôt *adieu* n'est pas le mot, puisqu'après un long jour je vais te revoir.

Lundi, neuf heures du soir (2 septembre).

Chère Adèle, je suis bien triste ce soir, je ne sais où sont mes idées, toute ma tête est en désordre et je me sens comme accablé. Il est donc vrai que je serai pendant huit ou dix jours presque continuellement éloigné de toi*. A peine pourrai-je voir chaque jour un instant celle dont la vue est cependant ma joie et ma vie. Oui, Adèle, j'ai besoin de ton regard pour vivre, j'ai besoin de pouvoir reposer le mien sur toi, sur toi qui es mon seul bien, mon unique trésor.

Ce soir je suis tombé dans une de ces tristesses indéfinissables qui ne me viennent que de toi; il m'a paru que tu étais bien faiblement préoccupée de l'idée de nous séparer sitôt. Il m'a semblé que tu m'avertissais qu'il était temps de nous quitter. Rien sur ton visage, dans tes paroles, ne m'a fait pressentir dans toute la soirée que nous passerions huit ou dix jours sans presque nous voir; et pourtant, Adèle, tu le savais, car tu m'en parles dans ta lettre. Voilà, chère amie, les signes qui me font douter de ton amour.

Tu me dis que ces doutes t'affligent, je ne t'en parlerai donc pas. C'est néanmoins une chose bien cruelle pour moi que de n'avoir pas prévenu ton adieu ce soir. Tu m'as dis ce mot la première avec une tranquillité qui m'a désolé. Ce n'est pas, Adèle, que je t'accuse de notre prompte séparation, tu m'as fait sentir qu'il était temps de partir pour vous *laisser tous reposer*, je ne crois pas que cela dépendît en rien de toi. Ce qui m'afflige profondément, c'est la gaîté que tu as montrée toute la soirée.

A Dieu ne plaise cependant que je veuille jamais te voir déguiser ou contraindre tes sentiments! J'aime encore mieux cet air franc de satisfaction, dans un moment où je suis, moi, bien triste, qu'un chagrin affecté. Sois toujours pour moi au dehors telle que tu es au dedans, car j'aime mieux être affligé comme ce soir par une gaîté intempestive que désespéré par une affliction simulée. Au reste, l'hypocrisie est si loin de ma noble Adèle que cette recommandation est bien inutile. Ne vois dans rien de tout ceci un reproche. Si, dans un moment où tu savais que nous serions séparés si longtemps, aucune douleur ne s'est manifestée en toi, ce n'est point une faute, mon Adèle. Je sens tout le premier qu'au milieu de tout ce qui réclamait ton attention, tu as bien pu oublier ce Victor. Moi, j'ai passé par de bien vives et amères douleurs, j'ai été livré à des affaires bien multipliées, à des soucis bien impérieux; jamais ton souvenir adoré n'a cessé un instant de dominer mon âme. Mais puis-je en exiger autant de toi? Qui suis-je?

Adieu, je suis bien, bien triste; mais, en relisant ta lettre et surtout la ligne qui la termine, je me sens à demi consolé.

* Mme Foucher était sur le point d'accoucher.

Jeudi, 5 septembre, neuf heures un quart du soir.

Mon Adèle chérie, je suis rentré ce soir avec un mal de tête. Il a suffi de bien peu de chose pour le causer, mais *bien peu de chose* de toi, Adèle, c'est beaucoup. Oui, je suis triste, et tout ce que tu m'as dit de tendre ne peut dissiper cette tristesse, tes douces caresses de ce soir ne peuvent effacer l'impression que ton adieu m'a laissée. Quand je me suis approché de toi et que je t'ai dit en te quittant : *A demain à six heures!* rien ne m'a témoigné que cet intervalle d'absence te parût comme à moi bien long. Je n'ignore pas, Adèle, qu'il ne dépend point de toi de l'abréger, mais il dépend de toi de me le rendre moins insupportable en n'y paraissant pas entièrement indifférente. Un mot, un geste, un signe de regret m'auraient presque consolé, tandis qu'en ce moment, à la peine d'être si longtemps séparé de toi, se joint celle de penser que tu ne t'aperçois point de cette séparation.

Et ne me rappelle pas ici, Adèle, tout ce que tu daignes et daignerais encore faire pour moi. De grandes preuves de dévouement peuvent être inspirées par la simple générosité, tandis que c'est dans les riens, dans les mots, dans les regards, que l'amour se décèle. Les plus fortes preuves de l'amour sont une foule de choses imperceptibles pour tout autre que l'être aimé. C'est dans les moindres mouvements, dans les promptes et premières inspirations de l'âme qu'il se révèle tout entier. La générosité ne va pas si loin, hélas! et tout ce que tu fais pour moi peut être le résultat d'une pitié généreuse, sans qu'aucun indice certain me prouve que c'est de l'amour.

Tu vas te récrier, m'accuser, me reprocher de l'ingratitude... Adèle, générosité pure encore que tout cela. Une marque de froideur t'est échappée naturel-

lement. Elle m'a blessé naturellement aussi. J'ai la faiblesse de te raconter cette douleur que tu m'as faite, un simple sentiment de bonté et de compassion te porte à réparer le mal que tu as causé, et pour cela tu emploies les seuls moyens efficaces, des paroles ou des signes extérieurs de tendresse. Tout cela me prouve ce que je sais déjà, que tu es bonne, compatissante, généreuse, mais nullement que tu m'aimes.

Je prévois, mon Adèle, tout ce que tu vas me dire ici pour me faire changer d'idée, parce que je connais ton excellent cœur ; mais il y a bien longtemps que j'ai cette pensée désolante dans l'âme. Rien n'a pu l'en arracher ; tu l'endors quelquefois par de grandes protestations d'amour, mais bien souvent tu la réveilles par de petites marques d'indifférence. Adieu, il est bien temps que cette lettre finisse, car je ne pourrais en écrire davantage. *A demain* donc, *à six heures !*

Songe surtout que je ne demande rien que ce qui est dans ton cœur. Quoi qu'il doive m'en coûter, je veux que tu te montres à moi telle que tu es.

Quatre heures et demie, samedi (7 septembre).

Il faut que je t'écrive quelques mots, mon Adèle bien-aimée. Il faut que tu saches combien ta douce lettre m'a causé d'émotion et de joie. J'y ai lu ce que tu ne m'avais pas dit dans la soirée à mon grand chagrin, c'est que tu t'étais aperçue de mon absence jusqu'à *six heures* du soir...

J'avais bien voulu t'écrire hier soir, mais la nécessité d'avancer ce roman était là, et j'ai travaillé assez avant dans la nuit. Aujourd'hui j'ai travaillé encore toute la journée, et je me récompense à présent en t'écrivant. Cependant il faut cesser, je devrais déjà être près de toi.

Adieu, mon ange chéri, pourquoi les mots me manquent-ils quand je voudrais te dire à quel point je te respecte et t'adore. Oh ! oui... Je t'embrasse et je t'embrasse encore.

Ton mari fidèle.

Pourras-tu lire ce griffonnage, j'écris avec une plume qui n'en est pas une.

Dimanche (9 septembre).

Tes deux lettres, mon Adèle, m'ont pénétré de reconnaissance et de joie. Je m'empresse, ce matin, de t'écrire quelques mots pour que tu oublies mes déraisons et mes extravagances.

Je répondrai en détail à tout ce que tu m'écris. Il est encore quelques points sur lesquels je combattrai tes idées, quelques autres sur lesquels je me justifierai. Mais, Adèle, je me soumettrai à ton jugement avec respect, car tu es un ange et je ne suis... que suis-je, grand Dieu ! près de toi ! Oh ! combien je t'aime ! et combien je m'abhorre de t'avoir si souvent tourmentée !

Chère, bien chère amie, tu ne m'as pas parlé de ta santé dans ta lettre et pourtant je t'en avais bien priée. Tu t'oublies toujours, mais ce n'est pas avec moi qu'il faut t'oublier, car quel autre sujet que toi peut intéresser ton Victor ? O mon Adèle, toi qui es à moi, pardonne-moi d'être si peu de chose et d'avoir levé mes yeux si haut. Oui, tu es à moi, et cependant je ne te mérite pas, si ce n'est par mon culte pur et profond, par mon humble et aveugle adoration. Je t'aime, je t'aime et en vérité je ne comprends pas comment je puis prononcer et écrire d'autres mots.

Dis-moi, as-tu beaucoup souffert cette nuit ? Je verrai demain un médecin habile que je consulterai et dont je te répéterai les paroles. Chère amie, ou ne souffre pas ou fais que je souffre avec toi. Donne-moi, je t'en supplie, du courage pour tes douleurs. Tu es malade, Adèle, parce qu'il faut bien que quelque chose t'avertisse que tu es de notre nature. Mourir, pour toi, ce sera reprendre des ailes. Mais tu ne mourras qu'après moi car tu es jeune, fraîche et belle, et Dieu ne voudra certainement pas trancher de bonne heure une vie de vertu.

Adèle, ne m'entretiens jamais de ces idées si lugubres et heureusement si improbables. Songe que je suis souvent seul et qu'alors ma tête fermente.

Adieu, écris-moi, je t'en supplie, bien long, puisque nous ne pouvons nous parler. Il faut m'arrêter ; ma pensée a conçu vingt pages avant que ma plume ait parcouru une ligne. Adieu, je ne suis quelque chose que par l'affection que tu daignes me porter et l'amour que j'ose te vouer. Aime-moi toujours et pense à moi dans ta belle âme.

Ce mardi (1er octobre).

Je viens de travailler. Je vais t'écrire pour me délasser. Cette douce occupation est la récompense de mes occupations sérieuses. C'est un bonheur dont je voudrais remplir tous les instants qui ne sont pas consacrés au bonheur de te voir.

Cependant, mon Adèle, c'est, à chaque fois que je t'écris. une nouvelle lutte de mon cœur et de ma pensée contre l'insuffisance des paroles. Il manque tou-

jours quelque chose à mes lettres, et *ce quelque chose* que je n'ai pu exprimer est pourtant ce que j'aurais le plus désiré rendre. Il me semble, Adèle, que, si tu m'aimes, tu lirais avec ravissement dans mon âme; mais, si tu m'aimes, ange bien-aimé, tu dois savoir tout ce que je veux te dire, tu dois suppléer à la faiblesse de ces mots *amour*, *adoration*, *idolâtrie*, pour peindre ce que j'éprouve pour toi. Il doit y avoir dans ton cœur une voix intime qui te révèle tout ce que le mien renferme d'indicible et d'inexprimable dans la tendresse qu'il t'a vouée.

O Adèle, quand je songe qu'il aurait pu se faire que tu ne m'aimasses pas, je frissonne, comme devant un abîme. Hélas! que serais-je devenu, grand Dieu! si le regard de cet ange n'avait pas daigné tomber sur moi?

Il est vrai que ma vie aurait été une dérision du ciel; car, n'est-il pas vrai, mon Adèle adorée, qu'il eût été injuste de me laisser chercher avec candeur et pureté l'âme destinée à mon âme, sans me permettre de la trouver?

Je n'ai rien fait pour ne pas te mériter; mais aussi, qu'ai-je fait pour te mériter? Hélas! rien, que de t'aimer de l'amour le plus ardent, le plus chaste, le plus virginal, de te dévouer jusqu'à la mort et après la mort tout mon être, toute mon existence mortelle et immortelle. Qu'est-ce que cela, ange, auprès du bonheur de te posséder?

Adieu, je te verrai ce soir. Aurai-je une lettre de toi? Je t'embrasse en mari bien impatient d'être mari.

Vendredi (4 octobre).

Quand je pense, mon Adèle, que notre bonheur est si prochain et que rien désormais ne paraît pouvoir l'entraver, ma vie me semble comme un rêve.

Il y a deux ans, il y a un an, que j'étais malheureux! Aujourd'hui, que de bonheur! Je crois parfois ne sortir qu'à peine de cette longue et douloureuse époque où un regard passager de toi, ta robe un moment aperçue de loin dans une rue ou dans une promenade, et, plus tard, une ou deux paroles échangées avec crainte pendant quelques minutes d'entrevue, étaient mes seules jouissances, mes seules félicités, et encore bien longtemps épiées, bien rarement obtenues!

Quelle joie! tout cela est dans le passé, et que d'enchantement dans notre avenir! Maintenant, Adèle, rien ne nous séparera plus, rien ne contraindra nos entretiens, nos caresses, notre amour!

Je te le répète, je crois à peine à mon bonheur parce qu'il me semble que j'ai encore bien peu fait pour le mériter sitôt. Ma joie est dans mon âme au niveau de mon amour, c'est-à-dire que les expressions me manquent aujourd'hui pour l'une comme elles m'ont toujours manqué pour l'autre. Toutes les paroles d'ivresse et de dévouement ont été tant prodiguées qu'elles sont faibles à force d'être communes, et ce que j'éprouve est un sentiment de bonheur si pur, si intime, si profond qu'il ne ressemble à rien de ce qu'on peut dire avec la voix et la plume. Interroge ton âme, mon Adèle bien-aimée, et, s'il est vrai que tu m'aimes, elle te répondra tout ce que la mienne ne peut te peindre par des expressions matérielles.

Notre histoire, chère aimée, aura été une preuve de plus de cette vérité que vouloir fermement, c'est pouvoir. Quelques mois ont suffi pour vaincre beaucoup d'obstacles; mais que ne peut celui qui t'aime et qui se sent aimé de toi?

Adieu, mon Adèle adorée, ton bienheureux mari t'embrasse, bien impatient de savoir quelle a été ta nuit et quelle est ta santé en ce moment. Adieu donc.

Victor.

Le mariage de Victor et d'Adèle eut lieu enfin le 12 octobre 1822.

Depuis le jour du premier aveu, 26 avril 1819, il s'était écoulé trois ans et demi.

TABLE

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE

ŒUVRES POSTHUMES DE VICTOR HUGO

CORRESPONDANCE

1815-1882

VICTOR HUGO

CORRESPONDANCE

1815 - 1882

PARIS

LIBRAIRIE DU *VICTOR HUGO ILLUSTRÉ*

13, RUE THÉRÈSE, 13

LETTRES A DIVERS

1817-1835

1817

A Monsieur Raynouard,
Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Paris, le 31 août 1817.

Monsieur,

Retenu par une légère indisposition, je ne puis avoir l'honneur d'aller moi-même vous témoigner ma reconnaissance de la faveur que l'Académie française a daigné me faire en accordant une mention honorable à la pièce nº 15 dont je suis l'auteur. Ayant appris que vous aviez élevé des doutes sur mon âge, je prends la liberté de vous remettre cy-inclus mon acte de naissance. Il vous prouvera que ce vers

> Moi, qui...
> De trois lustres à peine ai vu finir le cours

n'est point une fiction poétique.

S'il était encore temps de faire insérer mon nom dans votre rapport imprimé par ordre de l'Académie, ce serait augmenter infiniment la reconnaissance que je vous dois, et dont je vous prie d'agréer la preuve dans cette langue que vos encouragements me rendent si chère et qui doit, à tant de titres, vous l'être bien davantage encore.

J'espère de votre bonté, Monsieur, que vous voudrez bien, après en avoir pris connaissance, me renvoyer mon acte de naissance rue des Petits Augustins, nº 18.

Je vous prie d'agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR-MARIE HUGO.

A Raynouard, auteur des Templiers.

O Raynouard, toi qui d'un Ordre auguste
Nous traças en beaux vers le châtiment injuste;
Qui, dédaignant l'amour et ses molles douleurs,
Sur l'austère vertu nous fis verser des pleurs;
Toi qui bientôt encor, dans tes fécondes veilles,
Des exploits de Judas * nous diras les merveilles;
Pardonne!... interrompant de si nobles travaux,
Un jeune élève de Virgile
Ose de sa Muse inhabile
T'adresser les accords nouveaux.
Il te doit tout : c'est toi dont l'indulgence

* Le poète enfant voulait écrire *Juda.*

Sut arracher au gouffre de l'oubli
Son faible essai dans l'ombre enseveli.
De sa Muse accueillant l'enfance,
Tu fis plus; tu voulus, dans le sénat des arts
Sur elle attirer les regards.
Ces vers sans art échappés à ma veine
D'un tel honneur étaient dignes à peine;
Mais que ne pouvaient sur les cœurs
Cet amour que Virgile a peint en traits vainqueurs,
Le souvenir d'Élise abandonnée
D'un triste hymen invoquant les vains droits
Et réclamant contre l'ingrat Enée
L'appui des Dieux qui l'ont seuls condamnée?
Que ne pouvait le charme de ta voix?

De cette voix dont la mâle énergie,
Quand la patrie en deuil redemandait ses rois,
Déployant des vertus l'éloquente magie,
Apprit au tyran même à respecter nos lois?
C'est à ta voix encor, c'est à son harmonie
Qu'est dû tout le succès de mon humble génie.
Ce qui fait mon bonheur fait aussi mon orgueil:
Virgile et toi protégiez ma faiblesse.
Ces vers nouveaux que je t'adresse
Recevront-ils le même accueil?
Dans le sein de Virgile ils n'ont point pris naissance,
Ton organe flatteur n'a pas accru leur prix,
Mais ils sont inspirés par la reconnaissance,
Et c'est pour toi qu'ils sont écrits.

1820

A Monsieur Adolphe Trebuchet, Nantes.

Paris, 20 avril 1820.

Je suis l'exemple d'Abel, mon cher cousin, et je commence par supprimer toute cérémonie; car j'espère qu'à la parenté, qui excuse la familiarité, se joindra bientôt entre nous l'amitié, qui l'autorise. En vérité, lorsque je considère que ta lettre, si aimable et si affectueuse, est datée du 14 mars, tandis que cette réponse est écrite le 20 avril, je t'avoue que je suis honteux de ce retard, et la raison que t'en donne mon frère Abel me rassure moins, toute fondée qu'elle est, que ma confiance en ton amitié et dans l'indulgence de ta famille...

Si nous avions pu en douter, ta lettre nous aurait montré, cher Adolphe, que tu es royaliste comme nous. Nous t'en félicitons, et nous regrettons de n'être pas nés Bretons comme toi, car nous sommes tous Vendéens par le cœur. On me dit que je suis à peu près de ton âge, je m'en félicite encore : c'est une conformité de plus avec toi.

Adieu, mon cher Adolphe, je désire que le *Conservateur littéraire* soit lu avec quelque indulgence par nos bons parents de Nantes, et j'espère que tu ne tarderas pas à nous donner des nouvelles de toute la famille et notamment de notre tante, dont la santé nous inquiète beaucoup. Maman, qui a été aussi fort malade et très languissante depuis un an, paraît maintenant se rétablir un peu.

Rappelle-moi au souvenir de mes cousines, que je n'ai jamais vues, mais pour lesquelles j'ai toujours éprouvé un attachement fraternel.

Ton dévoué cousin,

V.-M. Hugo.

A Adolphe Trebuchet.

29 mai 1820.

C'est un étrange effet du malheur que nous ayons déjà à remplir les fonctions les plus sacrées d'une amitié dont nous avons à peine formé les premiers nœuds; et que nous soyons appelés à consoler de la perte d'une parente que nous n'avons pas connue une famille que nous n'avons jamais vue. Nous passons tous éloignés les uns des autres dans cette misérable vie, nous nous chérissons sans nous être jamais rencontrés dans le monde, et souvent (le fatal événement qui nous prive d'une tante ne le prouve que trop) nous perdons ceux que nous aimons avant qu'ils nous aient jamais souri.

Tu vois, mon ami, que ta lettre a fait naître en moi des réflexions bien amères. Pardonne-moi mes divagations et surtout oublie que j'ai été assez peu généreux pour t'entretenir de mon affliction avant de songer à soulager la tienne. Je sens avec énergie toute l'étendue de la perte que tu viens de faire, et je ne sais que partager ta désolation. On dit qu'une douleur partagée

devient moins cuisante; en ce cas, cher ami, jamais douleur n'a été plus sincèrement partagée que la tienne.

Je t'en supplie, Adolphe, ne te désespère pas, sois homme! Songe à ton respectable père, à tes sœurs. Sois bien assuré que tu reverras ta mère; il est impossible que l'on se sépare ainsi pour toujours. Tu es pieux, et la piété te donnera du courage.

Pardonne à l'incohérence de ma lettre et aime-moi comme je t'aime. Je t'embrasse cordialement.

Ton dévoué cousin,

V.-M. Hugo.

A Adolphe Trebuchet.

Paris, 11 juillet 1820.

Il est décidé, mon cher Adolphe, que j'aurai toujours des excuses à te faire, et toi des pardons à m'accorder. Sois convaincu que lorsque mes réponses suivent tes lettres à de si longs intervalles, c'est que je manque de temps et non de bonne volonté. Quant à toi, mon cher cousin, qui as sans doute plus de loisirs que moi, consacres-en, je te prie, le plus possible à notre correspondance.

Il y a bien de l'égoïsme dans cette demande, il faut t'en prendre au plaisir que nous font éprouver tes lettres. Je te remercie, pour ma part, des détails pleins d'intérêt que tu as bien voulu me donner sur ces nobles paysans vendéens, et de ceux que nous a apportés ta lettre du 3 juillet sur les trappistes de Meillerey. La description de cette abbaye honore ton cœur et ton esprit. Continue, mon cher Adolphe, à nous mettre de moitié dans tes courses en attendant que nous puissions y prendre part en réalité...

On parle beaucoup de la dissolution de la Chambre. Le ministre Siméon, qui désire encore tripoter avec ses ventrus, s'oppose fortement à une mesure qui amènerait une majorité royaliste. On assure que Decazes a reçu le cordon bleu et qu'il ne le déploiera qu'à l'époque du couronnement de Georges IV. On a offert, il y a trois semaines, le ministère à M. de Villèle, qui l'a refusé.

La déplorable affaire du duc de Richelieu et du général Donnadieu paraît être assoupie. La scène s'étant passée sans témoins, on ne sait trop encore qu'en penser.

Adieu, mon bon cousin, j'abandonne le reste de ma lettre à Abel qui veut t'écrire quelques mots; Eugène te répondra demain. Nous sommes dans les embarras d'un déménagement, ce qui force maman à retarder la réponse qu'elle comptait faire à ton père et à me charger de tous ses remerciements. Adieu encore une fois, porte-toi bien, et présente mes respects à ton papa, et mes hommages à ta sœur. Je t'embrasse cordialement.

Ton bon ami,

V.-M. Hugo.

*P. S*t. Puisque Abel t'a parlé du départ de sa majesté le duc Decazes, je te révélerai à ce sujet un fait curieux et peu connu. Les journaux ont annoncé qu'il était parti le 10 à *quatre heures de l'après-midi;* la vérité est qu'il est parti *avant le jour*. Cela tient à ce que Mme la duchesse Decazes avait exigé que son mari se mît en route avant Mme Crinstot (sœur du duc), qu'elle veut priver des honneurs de l'entrée triomphale à Londres. Mme Crinstot est dans les larmes : c'est elle qui n'a quitté Paris qu'à *quatre heures!* La discorde s'est introduite, à ce qu'il paraît, dans l'honorable famille, et voilà la guerre allumée.

Je tiens ces détails d'un *noble pair*, qui les savait de bonne source; tu peux les considérer comme *authentiques*.

A Adolphe Trebuchet.

21 septembre 1820

Tous mes amis se plaignent de moi, mon cher Adolphe, je suis, disent-ils, un paresseux, un négligent, un ingrat... Tu sais, toi, que mes loisirs ne répondent pas à mes désirs, et que si j'avais le temps de t'écrire chaque fois que j'en ai envie, tu recevrais à Nantes un journal quotidien de mes faits et gestes. Cependant, voici venir le moment où nous n'aurons plus besoin d'un froid papier et d'un long intervalle de temps pour nous communiquer nos pensées et nous assurer de l'affection mutuelle qui nous lie.

Hâte, je t'en prie, mon cher ami, ce moment désiré bien ardemment par tes cousins de Paris. Songe que l'ouverture des cours exige que tu sois ici le 1er novembre au plus tard; calcule sur ton amitié pour venir plus tôt. Nous désirons tous tant te voir, t'embrasser!... Prie ton bon père et notre aimable cousine de me pardonner ces sollicitations intéressées, et d'y voir, non de l'égoïsme, mais une bien impatiente et bien vive amitié. Adieu, Adolphe, réponds-moi vite et viens vite. Nous t'embrassons tous cordialement.

Ton cousin et ami,

V.-M. Hugo

Nous attendons encore la perte ou *le salut de la monarchie : l'enfant* de Madame de Berri.

Post-scriptum à la lettre d'Abel Hugo.

1821

Monsieur le comte Alfred de Vigny, au 5e régiment de la Garde Royale, Rouen.

[1821.]

Votre lettre est du 18, Alfred, et je vous réponds le 21 ! Trois jours seulement nous séparent et ces trois jours sont comme trois ans ; qu'importent les distances, la séparation est tout. Trente lieues qui nous empêchent de nous voir nous séparent autant que mille. Il faut être auprès de ses amis pour jouir d'eux. Dès qu'on est éloigné, calcule-t-on le plus ou le moins? Aussi, mon cher ami, la proximité du lieu de votre exil ne me console-t-elle de votre absence qu'en ce que vous serez plus tôt revenu. Du reste, il suffit que nous ne soyons plus ensemble pour que je sois triste, et je vous assure que je plaindrais ceux qui vivraient après vous si le soleil qui se lèvera sur votre tombeau n'est pas plus brillant que l'ami qui reste après votre départ n'est joyeux.

Votre lettre m'a trouvé ici, accablé, fatigué, tourmenté, et ce qui est plus que tout cela, ennuyé; vous concevez combien je l'ai sentie vivement et quel bonheur elle a été pour moi; je l'ai relue mot par mot comme un mendiant compte pièce à pièce la bourse d'or qu'il a trouvée. J'ai vu avec un vif plaisir que vous pensiez encore à moi, puisque vous m'écriviez, et que vous faisiez aussi mieux que de penser à moi, puisque vous faisiez des vers.

Cependant cela m'a encore plongé dans le supplice de Tantale; quoi! il n'y a que trente lieues qui nous séparent, et ces vers, je ne les entendrai pas! Pourquoi donc avons-nous des pieds et non des racines, si nous sommes fixés comme de misérables plantes à un point que nous ne pouvons quitter? Pourquoi donc nos désirs, nos volontés, nos affections sont-ils si loin de nous, si nous sommes condamnés à ne jamais les suivre! Mon bon ami, résolvez la question et je vous en ferai encore, car le vase des dégoûts est inépuisable.

Il paraît que vous avez pris, ce mois-ci, toute l'inspiration pour vous seul, car je n'en ai pu avoir un seul moment. Je n'ai rien fait. Le gouvernement m'a demandé sur le baptême du duc de Bordeaux des vers, que je ne ferai pas si cet état d'impuissance continue. Vous êtes heureux, vous, Alfred, vous ne frappez jamais en vain sur le rocher, et quand vous avez produit quelques centaines de vers admirables, vous les appelez des lignes, pour consoler ceux de vos amis qui ne peuvent pas même enfanter des lignes qu'ils appelleraient des vers.

J'avais pourtant commencé un roman qui m'amusait, sauf l'ennui de l'écrire; puis cette invitation pour le baptême est survenue, puis des tracasseries à propos de la jonction du *Conservateur littéraire* et des *Annales*. — J'ai tout laissé là.

Jules [Lefèvre] est encore dans l'incertitude, Soumet fait des vers superbes, Amédée Pichot cherche son manuscrit, Émile [Deschamps] nous promet toujours le *Fou du Roi*, Gaspard [de Pons] rit à Versailles, Rochet pleure à Grenoble près de son père dangereusement malade, Saint-Valry fait ses Pâques à Montfort; tous vous aiment, tous vous embrassent, mais pas plus tendrement que moi.

Il est bien pénible, Alfred, de ne communiquer que par lettre. Me voilà, faute de papier, impérieusement forcé de finir. Est-ce donc bien la peine de remuer sa plume pour s'envoyer des idées sans réponses, pour surprendre par des réflexions tristes les pensées peut-être riantes de son ami, comme deux instruments qui se répondent de loin sur des airs différents parce que l'éloignement empêche ceux qui en jouent de s'accorder. Adieu, je vous embrasse, honteux de vous dire si peu de chose et fatigué d'avoir écrit tant de mots.

Les séances d'Abel aux *Bonnes Lettres* ont beaucoup de succès. Je n'ai rien lu ni fait lire depuis *Quiberon*. J'ai reçu de M. de Chateaubriand une lettre charmante où il me dit que cette ode *l'a fait pleurer;* je vous répète cet éloge, mon ami, parce qu'il vous convaincra aussi, vous qui avez entre les mains le procès-verbal de l'enterrement de cette œuvre. Qu'est-ce, auprès de votre adorable *Symétha!*

Je regrette de ne pouvoir vous rendre votre charmante preuve d'amitié en signant *Alfred;* mais du moins suis-je sûr, puisque vous signez *Victor*, que l'illustration ne manquera pas à ce nom-là.

Tout cordialement à vous,

Votre ami,

VICTOR.

Abel vous répondra incessamment, il est enchanté de votre lettre. Si je vais à la Roche-Guyon, je n'y pourrai aller que vers le mois d'août.

A Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

Juillet 1821.

Monsieur et bien cher confrère,

Les journaux vous ont peut-être appris mon affreux malheur. J'ai perdu ma mère.

Depuis longtemps j'aurais à me reprocher de n'avoir pas répondu à toutes vos honorables marques d'amitié, sans la maladie, sans la mort qui nous l'ont enlevée.

Vous n'avez pas connu, monsieur le comte, cette noble mère, dont je ne vous parle pas parce que je n'en saurais parler dignement, mais je ne doute pas que vous ne partagiez ma douleur, et vous me plaindrez beaucoup si vous me plaignez comme je vous aime.

Votre cordialement dévoué serviteur et confrère,

VICTOR-M. HUGO.

A Monsieur le comte Alfred de Vigny,
officier au 5e régiment de la Garde Royale, à Rouen.

30 juillet 1821.

Vous ne vous doutez guère, mon bon Alfred, d'où cette lettre est écrite; je suis à Dreux! c'est-à-dire assez près de vous, sans pouvoir toutefois être avec vous. Or, voici comment il se fait que ma machine fatiguée et épuisée soit maintenant dans ce vieux pays des Druides. Un de mes amis, qui va partir pour la Corse et habite momentanément une *villa* entre Dreux et Nonancourt, m'a demandé quelques jours de mon temps, que je n'ai point refusés, vu l'imminence de son départ.

Me voilà donc ici depuis hier, visitant Dreux, et me disposant à prendre la route de Nonancourt.

J'ai fait tout le voyage à pied, par un soleil ardent et des chemins sans ombre d'ombre.

Je suis harassé, mais tout glorieux d'avoir fait vingt lieues sur mes jambes; je regarde toutes les voitures en pitié; si vous étiez avec moi en ce moment, jamais vous n'auriez vu plus insolent bipède. Quand je pense qu'il faut à Soumet un cabriolet pour aller du Luxembourg à la Chaussée-d'Antin, je serais tenté de me croire d'une nature supérieure à la sienne, comme animal. Cette expérience m'a prouvé qu'on peut marcher avec ses pieds.

Je dois beaucoup à ce voyage, Alfred : il m'a un peu distrait. J'étais las de cette triste maison. Je suis seul ici, mais n'étais-je pas seul aussi là-bas? Il y a seulement quelque chose de plus matériel dans mon isolement.

J'ai passé à Versailles une journée avec notre bon Gaspard. Vous lui avez écrit; peut-être m'avez-vous écrit aussi, et votre lettre est-elle arrivée à Paris pendant mon absence, m'apportant une joie pour mon retour? Je me complais dans cette idée. J'espère que vous n'aurez pas oublié les beaux vers que vous m'avez promis. Cher Alfred, vous êtes heureux et poëte; moi je végète.

Il n'y a ici d'autres ruines que celles du château de Dreux; je les ai visitées hier soir et, ce matin, je les visiterai encore, ainsi que le cimetière. Ces ruines m'ont plu. Figurez-vous, sur une colline haute et escarpée, de vieilles tours de cailloux noyés dans la chaux, décrénelées, inégales, et liées ensemble par de gros pans de mur où le temps a fait encore plus de brèches que les assauts.

Au milieu de toutes ces pierres, des blés et des luzernes; et au-dessus de tout, un télégraphe, à côté duquel on construit la chapelle funèbre des d'Orléans.

Cette chapelle blanche et inachevée contraste avec la forteresse noire et détruite; c'est un tombeau qui s'élève sur un palais qui croule. Du pied de la tour télégraphique, on voit dans le vallon de l'Ouest des croix de bois, des pierres minées et, debout, des touffes d'arbres; c'est le cimetière. Dans le vallon de l'Est, c'est la ville. Aussi les deux vallées sont différemment peuplées.

Il n'y a aucun monument druidique ; Dreux a donné son nom aux Druides, et ils ne lui ont point laissé de vestiges. J'en suis fâché pour eux, pour la ville, et pour moi.

Les bords d'une petite rivière où je me suis baigné hier en arrivant sont très frais; je m'y promenais tout à l'heure sous les trembles et les bouleaux, et je pensais à tous nos amis qui sont ensemble dans la grande vallée et nous oublient peut-être entre eux.

Mais vous, Alfred, qui êtes seul comme moi, vous pensiez à moi, n'est-il pas vrai? pendant que je songeais à vous dans ma tristesse et mon abandon.

Adieu, cette lettre est pour vous donner signe de vie et vous montrer que vous avez un ami qui s'exerce à rejouer avec le malheur, qui pense comme un homme et qui marche comme un cheval.

Je vous embrasse cordialement, portez-vous bien et écrivez-moi.

Votre ami dévoué,

VICTOR.

A Monsieur Trebuchet, chef du secrétariat et des archives de la Préfecture, Nantes.

30 octobre 1821.

Mon bon oncle,

Il y a bien longtemps que je me propose de vous écrire pour revendiquer notre Adolphe. Maintenant que cet insipide déménagement est à peu près terminé, je peux vous annoncer que notre quatrième frère logera, avec Eugène et moi, au second étage de la maison dont nous habitions le rez-de-chaussée et le premier. Notre nouvel appartement se compose de deux belles chambres à cheminée, et la location n'est que de 200 francs. Abel habite un troisième dans la rue voisine, en sorte que c'est encore presque comme s'il demeurait avec nous. Son logement est plus grand que le nôtre ; aussi servira-t-il à recevoir nos amis cet hiver. Adolphe les retrouvera tous ici aussi pleins d'affection pour lui que nous ; ils nous ont souvent parlé de lui, ont conservé de son esprit et de son amabilité le souvenir le plus agréable, et attendent, comme moi, son retour avec impatience. Le jour où mon excellent Adolphe arrivera sera pour moi un jour bien heureux, et j'en ai si peu qu'en vérité j'ai le droit de les compter.

Celui où je pourrai également vous voir, mon bien cher oncle, sera aussi, certes, l'un des plus beaux et déjà est l'un des plus désirés de ma vie. Espérons qu'il arrivera bientôt, et que la main divine, qui nous a privés de notre mère bien aimée, ne nous tiendra pas longtemps séparés de notre bon et cher oncle.

Ma bonne mère aimait Adolphe autant que nous ; nous ne demandons pas à son père la même faveur, car nous sommes loin d'en être aussi dignes.

Nous avons lu avec un extrême intérêt tout ce que vous avez bien voulu nous envoyer, et ce surtout où nous avons reconnu votre plume exercée. J'ai communiqué votre article sur les antiquités de la Bretagne à des savants, qui n'ont pas été moins frappés des recherches scientifiques que du talent littéraire de l'auteur.

Adieu, mon bon oncle, je vous quitte bien à regret; mais les affaires viennent toujours à la traverse des plaisirs. Je vous embrasse et vous prie de me croire,

Votre neveu bien dévoué,

VICTOR.

Mes frères me chargent de vous exprimer leur respectueux attachement.

Adolphe, fais vite tes paquets !

A Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

7 novembre 1821.

Monsieur le comte et bien cher confrère,

Je serais trop honteux pour oser encore vous écrire, si ma conscience n'était apaisée par tous les embarras qui m'ont jusqu'ici empêché de répondre à votre tendre et aimable lettre. Il faut me plaindre pour toutes les douleurs que j'ai éprouvées et tous les ennuis qui m'ont assailli. Pourquoi faut-il qu'après les grandes souffrances de l'âme viennent encore une foule de petits chagrins insipides, de mesquines contrariétés qui ne permettent même pas de se reposer dans le désespoir? J'ai eu bien des dégoûts de ce genre, mon cher et excellent ami (permettez-moi de réclamer ce titre que vous m'avez donné et qui m'est bien précieux); j'ai passé par tous les degrés de cette grande échelle de malheur, et cependant jamais, dans les peines les plus vives comme dans les soucis les plus monotones, je n'ai songé sans une véritable douceur aux consolations de votre amitié, que je mérite si peu et à laquelle je tiens pourtant comme si je la méritais. Les peines domestiques, les affaires de famille tourmentent et aigrissent depuis six mois une plaie qui saignera longtemps. Vous, mon bien-aimé confrère, qui n'avez pas connu ma noble et admirable mère, vous ignorez tout ce que j'ai perdu, mais vous ne pouvez rien imaginer qui ne soit au-dessous de la vérité.

Je pense que vous ne m'en avez pas voulu un seul instant de ce long silence. Vous êtes si bon, votre indulgence est si délicate et si généreuse que je ne me serais pas justifié, si cette justification n'eût été un épanchement.

Je profite d'une occasion que m'offre notre cher A. Soumet pour vous faire passer avec cette lettre les trois volumes du *Conservateur littéraire;* c'est un de mes exemplaires dont je vous prie d'excuser l'extérieur inculte. Je suis bien confus de la négligence qui vous a fait attendre si longtemps ces malheureux volumes. J'aurais fait cesser ce retard plus tôt, si j'étais bon à quelque chose ; mais je ne suis bon à rien, si ce n'est à vous aimer.

Vous avez sans doute fait de bien jolis vers que je ne connais pas; si vous étiez assez bon pour m'en envoyer, j'en serais reconnaissant comme d'une faveur et touché comme d'une preuve d'amitié.

Adieu, mon cher confrère, permettez-moi de me croire et de signer

Le plus dévoué de vos amis,

Victor

Mes respectueux hommages, s'il vous plaît, à Madame la comtesse.

1822

M. le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

17 janvier 1822.

Monsieur le comte et bien cher confrère,

Je m'empresse de saisir un moment de calme et de loisir, pour m'informer de votre santé et de votre amitié, deux choses bien précieuses pour moi...

Alexandre [Soumet], qui est toujours malade, ou paresseux, a cependant terminé son *Saül*, que je préfère à sa *Clytemnestre*, que je préfère à tout ce qui a paru sur notre scène depuis un demi-siècle. J'attends avec bien de l'impatience la représentation de l'une ou l'autre de ces belles tragédies, qui est fixée au mois de mars au plus tard. Je désirerais vivement que *Saül* fût joué le premier; cet ouvrage entièrement original, sévère comme une pièce grecque et intéressant comme un drame germanique, révélerait du premier coup toute la hauteur de Soumet. Le jour du triomphe d'Alexandre sera pour moi un bien beau jour.

J'enverrai peut-être cette année à l'Académie pour l'une de ses séances publiques une ode sur *le Dévouement dans la peste;* au moins ne renfermera-t-elle aucun sentiment politique.

Et vous, mon cher confrère, que faites-vous au pays des troubadours? Soumet m'a montré des vers charmants que vous lui avez envoyés dernièrement. En ouvrant l'*Almanach des dames*, j'ai été agréablement surpris d'y rencontrer votre élégie si touchante et si gracieuse, *la Consolation d'une mère;* ce qui, avec quelques vers de Soumet, m'a fait pardonner à l'éditeur le mauvais choix des autres morceaux de son recueil.

Votre ami dévoué et indigne confrère et serviteur,

Victor-M. Hugo.

A M. l'abbé de Lamennais.

Paris, 17 mai.

Je voulais, mon respectable ami, vous envoyer avec ma réponse le recueil d'Odes que je publie en ce moment; mais l'imprimerie tarde un peu, et je sens le besoin de vous dire combien votre dernière lettre m'a apporté de joie et de consolation. Je me décide donc à vous écrire sans attendre mon volume, qui viendra toujours d'ailleurs assez tôt.

J'éprouve un grand charme à voir votre âme, si forte et si profonde dans vos ouvrages, devenir si douce et si intime dans vos lettres; et quand je pense que c'est pour moi que vous êtes ainsi, en vérité, je suis tout fier. Je voudrais que quelqu'un pût vous dire là-bas quel vide je vois depuis votre absence parmi tous ceux que j'aime, et avec quel sentiment de reconnaissance et de joie impatiente je reçois de vos nouvelles. Il me semble, quand je lis une de vos lettres, que c'est la consolation qu'il fallait précisément à la souffrance que j'éprouve dans le moment même. Les paroles de l'amitié sont si puissantes qu'elles soulagent toutes les douleurs dans tous les instants. Simples et tendres, elles sont comme le remède unique et universel des maladies de l'âme. Et avec qui doit-on mieux sentir cette vérité qu'avec un ami tel que vous?

Vous m'avez confirmé dans cette conviction qui m'est venue depuis longtemps, c'est qu'un homme supérieur aime avec son génie, comme il écrit avec son âme.

Je vous remercie bien vivement de la correction que vous m'avez indiquée. Vous verrez dans mon volume si je suis docile. Je regrette seulement que vous n'ayez pas été plus sévère et que vous n'ayez pas écouté plus souvent en lisant ces deux odes votre goût excellent. Vous m'auriez certainement aidé à faire disparaître bien des taches, et ce serait une reconnaissance de plus que je vous devrais. Au reste, vous verrez dans ce recueil, aux nombreuses corrections que j'ai faites, que

j'ai eu l'intention de rendre cet ouvrage le moins imparfait possible; et cette intention me suffira, j'en suis sûr, auprès de vous.

L'intérêt que vous prenez à mes affaires à la maison du Roi m'a également vivement touché. J'ai en ce moment l'assurance que les promesses dont on me berce depuis si longtemps seront réalisées avant six semaines. J'attends avec impatience ce moment qui fixera mon avenir et me permettra de songer à vivre et à être heureux. Il faut souvent tant de circonstances matérielles pour réaliser le rêve le plus pur et le plus idéal.

Adieu, cher et illustre ami, écrivez-moi; vos lettres me font tant de bien! et mêlez quelquefois mon souvenir à vos pensées et mon nom à vos prières.

VICTOR.

Parlez-moi, de grâce, du point où en est le troisième volume de votre admirable ouvrage*.

A Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

Juillet 1822.

Vous devez bien m'en vouloir, cher ami, de n'avoir reçu que mon recueil** quand je vous promettais les vers ravissants de Michol, mais vous savez un peu comme est notre Alex. Soumet; il fait d'admirable poésie et ne se doute pas que ses amis puissent en être avides. Maintenant il est à Passy et moi à Gentilly, il court sans cesse à cause des répétitions de sa *Clytemnestre*, la Muse seule sait où le trouver. Moi, je me lasse d'attendre pour vous écrire ces vers tant de fois promis, et je vous écris. Prenez donc cette lettre en patience, en attendant la prochaine qui vous apportera sans doute avec elle son absolution poétique.

Votre ode charmante a vu le jour dans les *Annales* et j'ai été aussi confus de votre amitié que fier de votre talent.

Nos journalistes n'ont pas encore honoré d'un article mon pauvre recueil; ils attendent, m'a-t-on dit, des visites, des sollicitations de louanges. Je ne puis croire qu'ils fassent cet affront à moi et à eux-mêmes. En attendant, le volume se vend bien, au delà de mes espérances, et j'espère songer avant peu à une seconde édition.

Adieu, mon excellent Jules, mon bien cher ami. Je vous embrasse bien tendrement.

VICTOR.

A monsieur l'abbé de Lamennais, à la Chesnaie.

1er septembre 1822.

Il faut que je vous écrive, mon illustre ami; je vais être heureux. Il manquerait quelque chose à mon bonheur si vous n'en étiez le premier informé. Je vais me marier. Je voudrais plus que jamais que vous fussiez à Paris pour connaître l'ange qui va réaliser tous mes rêves de vertu et de félicité. Je n'ai point osé vous parler jusqu'ici de ce qui remplit mon existence. Tout mon avenir était encore en question, et je devais respecter un secret qui n'était pas le mien seulement. Je craignais d'ailleurs de blesser votre austérité sublime par l'aveu d'une passion indomptable, quoique pure et innocente. Mais aujourd'hui que tout se réunit pour me faire un bonheur selon ma volonté, je ne doute pas que tout ce qu'il y a de tendre dans votre âme ne s'intéresse à un amour aussi ancien que moi, à un amour né dans les premiers jours de l'enfance et développé par la première affliction de la jeunesse.

VICTOR-M. HUGO.

A Adolphe Trebuchet, à Nantes.

23 septembre 1822.

C'est la grossesse de Mme Foucher*, mon bon Adolphe, qui a tant retardé cette réponse; je retardais de jour en jour, afin de pouvoir te marquer son heureuse délivrance. Après avoir souffert six longues semaines, elle est enfin accouchée hier très laborieusement d'une petite fille qui a de grands yeux noirs. Cette bonne Mme Foucher a déployé un courage aussi grand que ses souffrances et ce n'est pas peu dire. Elle va aujourd'hui très bien ainsi que l'enfant...

J'espère avoir très incessamment une autre nouvelle

* *L'Indifférence en matière de religion.*

** *Odes et poésies diverses*, 1822.

* Mere d'Adèle Foucher, fiancée de Victor Hugo.

à t'annoncer, et je ne doute pas que mon père et mes frères de Nantes soient heureux de mon bonheur. Il me semble qu'il s'accroîtra quand je sentirai qu'ils le partagent...

L'article que ton bon père me promet sur mes Odes sera certainement le plus précieux pour mon cœur, et je sais d'avance que j'y retrouverai, avec toute son indulgence et toute sa tendresse, tout l'esprit, toute l'élégance qui distinguent son style... Cache à ton père cette phrase de ma lettre, car on pourrait m'accuser d'influencer mon juge, quand je ne fais que dire des vérités.

M. de Lamennais, que ses affaires ont amené pour quelques jours à Paris, m'a fait promettre que j'irais l'an prochain en Bretagne : je l'avais déjà promis à d'autres. Il m'a beaucoup parlé des monuments de Lokmariaker, des pierres de Carnac, etc., et les voir avec cet illustre ami ajouterait sans doute au grand attrait du voyage ; mais je voudrais bien aussi les voir avec toi.

Pour moi, cher ami, mes affaires avancent, et j'espère bien que la première quinzaine d'octobre ne se passera pas sans m'apporter toute la félicité de ma vie. Réjouis-toi avec moi, Adolphe, tu me retrouveras bien heureux. Dis à mon cher oncle combien tout ce qu'il m'écrit de tendre et de touchant m'a pénétré ; dis à toute la famille combien je l'aime, combien il me tarde de les voir. Tu sais tout cela, toi, autrement que par lettres.

Adieu, mes frères t'embrassent comme moi ; pense un peu parfois à ton frère de Paris.

VICTOR.

1823

A Adolphe Trebuchet, Nantes.

22 août 1823.

Depuis longtemps, mon cher Adolphe, je me proposais de t'écrire, mais après les soins de la paternité sont venus les embarras du baptême. L'état maladif de ma femme ne lui ayant pas permis le bonheur de nourrir son enfant, nous avons été obligés de le mettre en nourrice ; nous l'avions d'abord placé près de nous, mais la nourrice parisienne à qui nous l'avions confié, parce qu'elle remplissait toutes les conditions physiques nécessaires, ne remplissait malheureusement pas toutes les conditions morales. Il a donc fallu lui retirer l'enfant ; et mon père, auquel nous nous sommes adressés, nous a envoyé de Blois une superbe nourrice qu'il ramènera avec lui à son retour de Paris et qui allaitera l'enfant chez lui où elle sera logée, payée et nourrie avec toute la famille. Mon père, en cette circonstance, s'est montré pour nous vraiment père.

Comme l'un des fondateurs de la *Muse française*, deux abonnements étaient à ma disposition ; j'ai donné l'un à mon père, l'autre au tien qui est aussi le mien. Marque-moi s'il a reçu les deux premières livraisons du recueil que j'ai donné ordre de lui envoyer. J'ai eu le malheur d'égarer lors de notre déménagement de Gentilly, la lettre où tu m'indiquais par quelle voie je pourrais vous faire parvenir la deuxième édition de *Han*. Serais-tu assez bon pour me donner de nouveau cette adresse, je joindrai à l'envoi un certain nombre de prospectus de la *Muse* que je te prierai de faire distribuer à Nantes.

Le recueil rédigé par l'élite de la jeune littérature, Guiraud, Lamartine, Soumet, etc., obtient un succès étonnant. Les frais sont déja plus que couverts, et l'éditeur compte avoir 1,500 souscripteurs avant six mois.

Adieu, mon bon Adolphe ; mon père, ma femme, Abel et toute la famille Foucher t'embrassent et t'aiment comme moi.

VICTOR.

La santé physique d'Eugène est bonne : mais sa santé morale!... Cependant le docteur Royer Collard n'a pas perdu tout espoir de ramener ce cher malade à la raison.

A Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse

Paris, 6 septembre 1823.

Faut-il croire à ce bonheur? vous allez venir à Paris, et je n'en sais rien par vous!... Écrivez-moi du moins, Jules, pour me confirmer cette bonne nouvelle, je l'ai

déjà donnée à Soumet comme certaine. J'ai de la crédulité pour ce qui me fait plaisir.

Cependant je ne crois pas à toute votre aimable lettre; j'ai vu avec joie qu'elle était pleine de louanges, parce que toute cette louange est de l'amitié. Il y a dans cette lettre un épanchement qui m'a bien touché. Vous m'y parlez d'un ange que notre Alexandre m'avait déjà fait connaître, d'un ange qui vous aime et que j'aime de vous aimer...

Soumet va être joué presque à la fois aux deux théâtres, c'est-à-dire qu'il va obtenir deux triomphes, il a fait à son chef-d'œuvre, *Saül*, de très beaux changements. Vous verrez! je vous promets que vous serez aussi heureux de la beauté de l'ouvrage que de la gloire de l'auteur. *Saül* et *Clytemnestre* sont à mes yeux les deux plus belles tragédies de l'époque et ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre de notre scène, en rien.

Adieu, cher et excellent ami; Soumet a été charmé de votre mot. Au reste, il va vous écrire et vous dira tout cela beaucoup mieux que moi. Moi, je ne sais que vous dire combien je vous aime et comme je vous embrasse. Présentez mes respects à Mme de Rességuier. — Si cette lettre pouvait ne plus vous trouver là-bas!...

VICTOR.

1824

A Monsieur Z.. rédacteur au Journal des Débats.

Monsieur,

Je vois avec un chagrin véritable que vous m'avez mal compris pour le fond et pour la forme. Il m'est impossible de me figurer comment vous avez pu voir un ORDRE d'insertion dans la prière, ce me semble, très polie que contient à cet égard ma réponse à votre article, et surtout comment vous avez pu y trouver une apologie de mes nouvelles Odes dans ce qui n'est qu'une réfutation, peut-être assez mesurée, de votre ingénieux paradoxe sur les classiques et les *romantiques*.

Vous voulez bien promettre aux nouvelles Odes l'honneur de les examiner une seconde et dernière fois. Je suis flatté d'être l'objet de tant d'attention de votre part; mais j'avoue que j'attendais plutôt une réplique à ma réponse qu'un nouvel article sur ces Odes. Je vous abandonne d'avance ces compositions, si vulnérables sous tous les rapports; mais je crois que lorsque vous aurez très facilement prouvé que mes vers sont mauvais, il vous restera encore à démontrer que votre théorie littéraire sur le classique et le romantique n'est pas erronée; et c'est là, permettez-moi de vous le dire, monsieur, le véritable point de la question.

Permettez-moi de vous dire encore que je n'adopte point le mot de *romantique* avant qu'il ait été universellement défini. Mme de Staël lui a donné un fort beau sens, et je déclare ne pas lui reconnaître d'autre acception.

Quoi qu'il en soit, je me féliciterai toujours, monsieur, d'avoir fourni au public, fût-ce à mes dépens, l'occasion de lire un nouvel article de vous.

J'ose réclamer encore de votre obligeance l'insertion de cette lettre au *Journal des Débats*. L'expression d'ORDRE qui vous est échappée a fait naître mille interprétations dont vous ne voudrez pas me laisser subir le désagrément, et je veux vous laisser le plaisir de réparer vous-même le tort que vous me causez involontairement en déclarant que mes *ordres* dans cette occasion se sont bornés à l'envoi pur et simple de ma lettre, absolument telle qu'on a pu la lire dans le *Journal des Débats* — aux taux d'insertion près.

V. H.

A Monsieur le baron d'Eckstein.

Le dimanche, 28 novembre 1824.

Je suis toujours, monsieur le baron, à la piste des articles dont vous daignez parfois enrichir le *Drapeau blanc*, et je conçois parfaitement qu'ils suffisent pour maintenir ce journal dans un rang élevé dont il ne devrait jamais descendre. Il est vrai qu'il faudrait pour cela que tous les rédacteurs eussent votre haut mérite, et que c'est demander l'impossible. Rien de plus rare que les trois qualités qui vous distinguent si éminemment : le talent, le savoir et la conviction.

Les deux articles que vous m'envoyez montrent avec quelle aisance ingénieuse votre esprit embrasse tous les sujets et se plie à tous les styles. Vos vues sur *la poésie populaire* sont hautes et profondes. Votre coup d'œil sur nos charlatans de sophisme et de littérature est rapide et perçant. Vous séparez en juge intègre les erreurs des jongleries, vous démêlez le bon grain de l'ivraie; et c'est une des choses que j'aime en vous. Il y a dans vos pensées la profondeur des Allemands et dans votre plaisanterie la grâce des Français.

Je m'empresse de communiquer vos excellents articles à Lamartine qui en sera enchanté; et j'attends avec une vive impatience la communication que vous voulez bien me promettre de votre prochain ouvrage.

Seriez-vous assez bon pour vous rappeler la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire pour Mme la marquise de Montferrier, et sa fille qui est à Rome et dont vous avez admiré chez moi deux ouvrages? Voudriez-vous me faire savoir si M. le ministre des affaires étrangères autorise ces dames à se servir pour leur correspondance du pli de M. l'ambassadeur de Rome, qu'elles ont au reste l'honneur de connaître. J'attendrai sur ce point votre réponse pour la communiquer à Mme de Montferrier.

Adieu, monsieur le baron; ma femme est infiniment sensible à votre souvenir; elle partage la haute opinion que votre talent m'inspire, et j'espère que vous voudrez bien compter toujours au rang de vos meilleurs amis

VICTOR HUGO.

A Monsieur Villars,
membre de l'Académie française.

Le dimanche 14 novembre.

Depuis deux ans, presque toujours absent de Paris, je n'ai pas eu l'occasion de cultiver autant que je l'aurais voulu l'agréable et utile commerce de M. Villars. Je suis enchanté aujourd'hui qu'une circonstance fortuite me ramène vers lui et me mette à même de renouer une connaissance qui m'est si précieuse. M. de Lamartine, mon ami, est un des candidats à la place vacante dans l'Académie française; et, avant de se présenter chez M. Villars, il a désiré que je le prévinsse. Je lui ai dit que la bienveillance dont M. Villars m'avait donné tant de preuves ne suffisait pas seule pour fixer son choix; mais je ne doute pas que le mérite éminent et l'admirable talent de M. de Lamartine ne soient des recommandations très puissantes auprès de M. Villars. MM. de Chateaubriand et l'évêque d'Hermopolis s'intéressent vivement à la nomination de M. de Lamartine. M. Villars se plaira sans doute à joindre son suffrage au leur et à aplanir à ce beau talent l'entrée de l'Académie où M. Villars occupe une place si distinguée.

Je serai personnellement heureux et flatté d'avoir attiré son attention sur M. de Lamartine; et la nomination de ce poète ajoutera une nouvelle obligation à toutes celles que j'ai déjà à mon ancien et respectable ami M. Villars. J'aurai l'honneur de revenir

VICTOR HUGO.

Monsieur le comte François de Neufchâteau,
de l'Académie française.

15 novembre 1824.

Monsieur le comte,

Vous avez peut-être oublié mon nom; mais moi jamais je n'oublierai la bienveillance avec laquelle vous avez bien voulu accueillir mes premiers essais. C'est de cette bienveillance que j'ose aujourd'hui vous demander une preuve qui, pour ne m'être pas personnelle, ne me sera pas moins chère.

Un fauteuil est vacant à l'Académie française; je n'ai certes pas la prétention de dicter un choix à un goût aussi sûr que le vôtre : je me permettrai seulement d'appeler votre attention sur un célèbre candidat, qui est mon ami et dont je vous ai vu il y a quelques années admirer les premières poésies; c'est vous nommer M. Alphonse de Lamartine.

M. de Lamartine s'empressera d'aller lui-même briguer votre suffrage et je ne doute pas qu'il ne l'obtienne par son seul mérite de votre impartialité si bienveillante et si éclairée; mais je serais heureux d'avoir été pour quelque chose dans votre favorable détermination. Ce serait, monsieur le comte, ajouter une nouvelle et bien vive reconnaissance à toutes celles que vous doit déjà

Votre très profondément dévoué

VICTOR HUGO.

Monsieur le comte Alfred de Vigny,
capitaine au régiment d'infanterie, en garnison,
à Pau.

29 décembre 1824.

Avant que cette année finisse, bon Alfred, je veux lui dérober un moment pour vous, et de force ou de gré je vous écrirai enfin aujourd'hui. J'ignore si ma lettre sera pour vous ce que les vôtres sont pour moi, mais j'y puise du courage, de l'enthousiasme et du talent. Elles me rendent plus grand et meilleur, quand je les reçois et quand je les relis. Votre courant est comme électrique, et mon mérite est de pouvoir quelquefois me mettre de niveau et entrer en équilibre avec vous, surtout pour ce qui tient à la manière de sourire et d'aimer.

Que votre dernière lettre était belle! j'y ai tout vu, votre grande nature et votre beau génie; ces hautes Pyrénées ont dû vous inspirer de bien admirables vers, et il me tarde d'entendre ce que vous devez faire chaque jour.

Nous, mon ami, nous n'aurons rien à vous offrir en échange, à votre retour. Là-bas, tout vous inspire; ici, tout nous glace. Que voulez-vous que l'on fasse au milieu de tant de tracasseries politiques et littéraires, de ces insolentes médiocrités, de ces génies poltrons, de l'élection de Droz, de l'échec de Lamartine et de Guiraud? Que voulez-vous que l'on fasse à Paris, entre le Ministère et l'Académie? Pour moi, je n'éprouve plus, quand je me jette en dehors de ma cellule, qu'indignation et pitié.

Aussi je ne m'y expose guère, je reste chez moi, où je suis heureux, où je berce ma fille, où j'ai cet ange qui est ma femme. Toute ma joie est là, rien ne me vient du dehors que quelques marques d'amitié qui me sont bien chères, et parmi lesquelles je compte avant tout les vôtres.

Vous savez combien je vous aime, Alfred. Saluons ensemble cette nouvelle année qui vieillit notre amitié sans vieillir notre cœur. Envoyez-moi quelques-uns des vers que la muse vous dicte, et tâchez de revenir vite les écrire ici, dussiez-vous courir, comme moi, le risque de ne plus être inspiré.

Mais c'est pour vous un danger illusoire; votre talent résiste à tout, même au chagrin, même à l'ennui. Quant à moi, toutes mes idées s'envolent et je suis tout de suite vaincu quand je vois les passions et les intérêts entrer dans la lice. Les petites blessures me tuent. Je suis, passez-moi l'orgueil de cette comparaison, je suis comme Achille, vulnérable par le talon.

VICTOR.

1825

A Monsieur le baron d'Eckstein.

Blois, 29 avril [1825].

Je reçois à l'instant même, monsieur le baron, une lettre de M. Alphonse Rabbe, et son *Résumé de l'histoire de Russie*. Cet ouvrage important, sur lequel je viens de jeter un rapide coup d'œil, me paraît, si j'en juge d'après ce que j'en connais, digne de toute votre attention, comme l'auteur est digne de toute votre estime. M. Rabbe, dont la conviction politique diffère de la nôtre, est un homme d'un beau talent et d'un beau caractère. Ce sont deux nobles rapports avec vous. Les hommes d'un haut mérite comme vous et lui doivent se comprendre et s'estimer à quelque drapeau qu'ils appartiennent. Sans cesser de prendre part à la lutte de leurs armées, les généraux ne se battent pas corps à corps : ils se saluent de leurs rangs opposés. Vous et M. Rabbe vous êtes généraux.

M. Rabbe, dont j'aime la personne et le talent, et qui n'a pas besoin de cette recommandation auprès de vous, vous rend déjà toute justice. Vous êtes du petit nombre des hommes honorables qui doivent être séparés de la tourbe des partis. M. Rabbe vous en sépare.

Vous lui rendrez, je n'en doute pas, la même justice. Vous aurez sans doute reçu son *Résumé* et sa lettre quand celle-ci vous parviendra, et je serai heureux d'apprendre que votre jugement favorable aura devancé ce que je ne dois pas (je le répète) appeler ma recommandation.

Aussi est-ce moins dans ce but que je vous écris

que dans l'intention de me rappeler à votre amical souvenir. Les journaux vous auront appris la faveur dont Sa Majesté m'honore*. Je vous remercie d'avance du plaisir que vous aurez éprouvé de cette nouvelle. Vous voyez que je me crois sûr de votre amitié comme vous l'êtes de la mienne. Personne n'a pour vous une plus haute estime que votre bien dévoué

VICTOR HUGO.

Mon adresse est *chez M. le général comte Hugo, à Blois.*

Je serais enchanté que votre loisir vous permît de consacrer à l'ouvrage de M. Rabbe un de ces excellents articles où vous savez si bien allier la critique impartiale et l'accent de l'estime. Vous savez que je pense comme vous sur le compte des Résumés, mais vous savez aussi que j'excepte M. Rabbe de cette plèbe d'écrivains ignorants et superficiels. Il est, lui, tout à fait à part, et je suis convaincu que vous le jugerez comme moi. En combattant quelquefois ses doctrines, vous admirerez toujours son talent.

* La croix et l'invitation au sacre.

A Adolphe de Saint-Valry.

Blois, 7 mai 1825.

Oui, mon ami, de cette ville historique et pittoresque, je tournerai bien souvent mes regards vers Paris et Montfort, et le château de Blois ne me fera point oublier Saint-Laurent. J'ai passé là, en août 1821, des moments bien doux, et votre excellente mère m'y a fait presque oublier pendant huit jours l'admirable mère que je venais de perdre.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez. Je suis charmé que le bon Jules Lefèvre vous doive la vente de son *Clocher de Saint-Marc*. C'est un homme d'un vrai talent, et il ne manque à ce talent qu'un succès.

Rien de tout cela ne vous manque à vous, mon cher ami, et vous avez tort de désespérer de vous-même; il faut que votre poème se vende, et il se vendra. Entre le talent et le public, le traité est bientôt fait.

On me dit ici que l'on dit là-bas que j'ai fait abjuration de mes *hérésies littéraires*, comme notre grand poëte Soumet. Démentez le fait bien haut partout où vous serez, vous me rendrez service.

J'ai visité hier Chambord. Vous ne pouvez vous figurer comme c'est singulièrement beau. Toutes les magies, toutes les poésies, toutes les *folies* même sont représentées dans l'admirable bizarrerie de ce palais de fées et de chevaliers. J'ai gravé mon nom sur le faîte de la plus haute tourelle; j'ai emporté un peu de pierre et de mousse de ce sommet, et un morceau de châssis de la croisée sur laquelle François Ier a inscrit les deux vers :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie!

Ces deux reliques me sont précieuses.

Adieu, mon ami, vous savez que le roi m'invite à son sacre. Je serai à Paris vers le 20, et je vous embrasserai.

L'amitié d'un homme comme vous est douce et inappréciable.

VICTOR.

A Paul Foucher.

La Miltière, ce mardi 9 ou 10 mai [1825].

Je commence ceci, mon cher Paul, avec l'intention de t'écrire une des plus longues lettres que j'aie encore écrites depuis que je suis parti. Si par hasard elle ne répondait ni à ton attente, ni à la mienne, n'en accuse pas mon intention, mais bien je ne sais quelle cause imprévue qui sera venue me *couper ma satisfaction* et mon loisir. D'ailleurs nous nous verrons bientôt à Paris, et je te raconterai tout ce que je n'aurai pu t'écrire.

Je suis pour le moment dans une salle de verdure attenante à la Miltière; le lierre qui en garnit les parois jette sur mon papier des ombres découpées dont je t'envoie le dessin, puisque tu désires que ma lettre contienne quelque chose de pittoresque*. Ne va pas rire de ces lignes bizarres jetées comme au hasard sur l'autre côté de la feuille. Aie un peu d'imagination. Suppose tout ce dessin tracé par le soleil et l'ombre, et tu verras quelque chose de charmant. Voilà comme procèdent les fous qu'on appelle des poëtes.

J'ai laissé ton aimable lettre à Blois, ce qui m'empêche d'y répondre en détail. D'ailleurs, tu m'y faisais plus de questions que ne t'en feront certainement les six pédants noirs de la Faculté lors de ta candidature au baccalauréat ès lettres de l'Université de Paris. Tu

* A travers les lignes de la lettre manuscrite sont tracés de grands traits en circonvolutions bizarres.

m'y parlais de la butte des Capucins et de Diane, et moi, pour te contrarier, j'ai bien envie de ne te parler que de Chambord et de Chabara.

Imagine-toi, mon cher Paul, que depuis que j'ai vu Chambord, je vais demandant à chacun : *Avez-vous vu Chambord?* comme La Fontaine qui disait à tout passant : *Avez-vous lu Baruch?*

A propos de La Fontaine, parlons du colonel Féraudy. Il t'aime toujours beaucoup, quoique tu te sois avisé de trouver un de ses vers faux, ce qui lui est sensible. Il fait toujours des fables : il en a même fait une en mon honneur où il me traite d'*animal*, et qui finit par un calembour. C'est une galanterie!

Adieu, mon cher Paul, embrasse bien tendrement ton bon père et ta bonne mère pour mon Adèle et pour moi. Papa et sa femme et Didine leur disent, ainsi qu'à toi, mille choses affectueuses.

V.

A Monsieur le baron Taylor.

Mardi, 18 octobre 1825.

Avez-vous, mon cher collaborateur, promis ou destiné votre loge pour jeudi, et pourriez-vous, sans vous gêner le moins du monde, en disposer en faveur de ma femme? elle a grande envie de voir Talma et Mlle Mars dans l'*École des Vieillards*, et les journaux l'annoncent pour jeudi prochain.

Quand donc viendrez-vous pour nous demander sans cérémonie votre part du dîner de ménage? Vous savez le plaisir que vous nous ferez.

Personne ne vous est plus cordialement dévoué que moi.

Victor Hugo.

1826

A Lamartine.

Paris, 25 mai 1826.

Je vous ai écrit il y a déjà quelque temps, mon cher Lamartine, en vous envoyant un nouveau roman que je viens de publier et qui s'appelle *Bug-Jargal*. Mais vous n'étiez sans doute plus à Florence quand ma longue lettre y sera parvenue. Je vous y rappelais en outre la promesse que vous nous faisiez à Saint-Point, cet heureux jour que nous y passâmes près de vous, de donner votre nom et vos vers à notre *Album de quatre voyageurs*, en dédommagement de votre absence forcée. Aujourd'hui tout est prêt pour la publication de ce livre, la prose de Nodier et mes vers; il ne lui manque plus que sa plus belle parure, et c'est de vous que nous l'espérons.

Notre libraire commun, Urbain Canel, a l'occasion d'aller à Dijon et se charge de vous remettre cette lettre. Répondez-moi, je vous prie, un mot qui me dise comment vous vous portez, comment vont votre femme et votre charmante fille, si vous viendrez bientôt à Paris, et si vous nous porterez quelque belle méditation sur la montagne. Quant à ce dernier point, ne vous gênez pas surtout; quelque précieuse que soit pour nous votre coopération, notre amitié ne veut être ni importune, ni exigeante.

Je vous envoyais encore dans mon paquet pour Florence l'ode que je vous ai adressée en réponse à votre charmante épître, et qui ouvre le nouveau recueil que je vais publier. C'est une sorte de dédicace de tout le recueil. Venez, de grâce, la chercher à Paris. Elle paraîtra dans un mois.

Adieu, mon illustre ami, répondez-moi vite, et souvenez-vous toujours que rien n'égale mon admiration pour votre talent, si ce n'est ma tendre amitié pour votre personne.

Victor.

Ma femme se recommande au souvenir amical de Mme de Lamartine. Mille respects de ma part.

A Monsieur Henri de Latouche.

3 août 1826.

Je reçois une lettre qui m'étonne fort de votre part, mon cher monsieur de Latouche. Je n'y réponds même

que parce que vous étiez autrefois *mon cher Latouche*, et que j'espère que cette réponse pourra amener une réparation que je ne puis m'empêcher de désirer.

Je ne connais plus personne au *Drapeau Blanc*. Je ne connais de Z. que celui qui m'injurie assez agréablement au *Journal des Débats*.

Voilà les explications que je veux bien donner à notre ancienne amitié. Je suis fâché pour vous que vous les ayez jugées nécessaires.

VICTOR-M. HUGO.

A Monsieur V. P. l'un des rédacteurs du Feuilleton des Affiches *d'Angers, au bureau de ces affiches, chez M. Pavie, imprimeur du Roi, à Angers.*

13 décembre 1826.

C'est à vous sans doute, monsieur, que je dois l'envoi d'un numéro du *Feuilleton* d'Angers (2 décembre) où il est parlé du recueil d'*Odes* et de *Ballades* que je viens de publier. Du moins, c'est à vous, monsieur, que je dois ce bienveillant article, et je me fais un devoir et une joie de vous en remercier.

Ce n'est point parce que vous me louez que je vous remercie. Je ferais peu de cas, permettez-moi de vous le dire, d'un éloge qui ne serait qu'un éloge. Ce dont je suis reconnaissant dans votre article, c'est du talent qui s'y trouve; ce qui me plaît, ce qui me charme, ce qui m'enchante, c'est d'avoir trouvé dans si peu de lignes la révélation complète d'une âme noble, d'une intelligence forte et d'un esprit élevé.

Vous êtes, je le sens, monsieur, du nombre de ces amis que mes pauvres livres me font de par le monde et que je ne connais pas, mais que j'ai tant de plaisir à rencontrer quand une occasion fortuite se présente de leur serrer la main. En attendant que cette bonne fortune m'arrive à votre égard, recevez cette lettre comme un gage de ma vive et cordiale estime.

Je regrette de ne pouvoir vous écrire que sous les initiales V. P.; elles signent un article que les premiers noms de notre littérature pourraient souscrire; mais, quel qu'il soit, le nom qu'elles cachent ne restera pas longtemps ignoré.

Votre ami,

VICTOR HUGO

1827

A Monsieur Victor Pavie.

Paris, 3 janvier 1827.

Votre lettre, monsieur, m'a tenu tout ce que m'avait promis votre article; j'y ai trouvé le cœur d'un ami et l'âme d'un poëte; les deux choses que j'aime le plus au monde.

Oui, monsieur, c'est une grande joie que de se voir compris, et de se voir compris par des hommes d'un esprit élevé. De tous les témoignages qui peuvent encourager et rassurer celui qu'une hasardeuse pensée entraîne vers un monde nouveau, la libre approbation de quelques hautes intelligences est le plus puissant.

Tout jeune que vous êtes, vous appartenez à une classe, la seule privilégiée que fasse la nature; vous avez ce *mens divinior* qui place l'homme au-dessus des hommes. Et quoique je connaisse encore bien peu de lignes de votre plume, je n'aurais pas de peine à prophétiser votre avenir.

Vous êtes trop bon de vous occuper de mes opuscules; mais donnez-moi, je vous prie, occasion de m'occuper de quelque ouvrage de vous. Travaillez, de grâce. Que faites-vous? Vers quel but dirigez-vous la force intellectuelle que la Providence vous a donnée? Je présume que vous ne la laissez pas inactive. Confiez-moi tout cela, et pardonnez-moi de vous parler ainsi. Il doit y avoir entre nous confiance et liberté; nous sommes tous deux à peu près du même âge et de la même nature.

Et, pour vous le dire en passant, pourquoi ne feriez vous point, par exemple, le livre dont vous me tracez une si frappante esquisse? Moi, qu'une pensée, bonne ou mauvaise, entraîne plutôt vers les applications que vers les théories, je n'aurai sans doute jamais le temps de le faire, ce grand ouvrage, et d'ailleurs vous le feriez bien mieux que moi.

Au reste, monsieur, suivez librement la voie de votre organisation. Obéissez à votre démon. Vous avez

tout ce qu'il faut pour tout faire, l'intelligence qui embrasse la création et l'imagination qui la féconde.

Le chêne est en vous; laissez-le croître.

VICTOR HUGO.

Au moment de fermer ceci, je reçois mon *Feuilleton* d'Angers, où je lis la lettre que j'ai adressée à l'Académie provençale. Recevez, je vous prie, tous mes remercîments et transmettez-les à monsieur votre père. Vous serez bien aimable de me faire lire le *Feuilleton* d'Angers toutes les fois que vous y mettrez quelque chose de vous.

Mon adresse n'est pas 30 mais 90 [rue de Vaugirard].

A Monsieur Louis Pavie.*

Paris, 15 janvier 1827

C'est moi, monsieur, moi qui vous dois mille remercîments.

Vous voulez bien inscrire mon nom sur la liste des lecteurs d'un *feuilleton* de province qui vaut mieux que beaucoup de feuilletons de Paris. Vous faites plus encore : vous m'envoyez de vos ouvrages, pleins de maturité, de raison et d'esprit, et des vers de monsieur votre fils, tout étincelants de jeunesse et de poésie. Ce sont là encore de vos productions, monsieur, et je ne croirai point déplaire à votre légitime amour-propre de père et d'auteur en vous affirmant que, quelque remarquables que sont vos ouvrages, votre fils est encore le meilleur de tous. C'est du reste ce qu'on a dit d'Homère à propos de Virgile.

Dites bien, monsieur, à votre jeune aiglon, à votre Victor, qu'il est un autre Victor qui lui envierait bien, si l'envie se mêlait à l'affection, son beau chant sur David, *le Juif, la Mer et le Lac,* composition ingénieuse et inspirée, et surtout sa ravissante élégie de l'*Enfant.* Dites-lui, à lui, qu'il ne cache pas *sa tête sous son aile;* son aile est faite pour planer dans le ciel et sa tête pour contempler le soleil.

Si ses *dix-huit* ans accordaient quelque droit de conseil à mes *vingt-cinq* (car j'y touche), je n'aurais à lui présenter que des recommandations purement matérielles. Je lui dirais d'être encore plus sévère sur la richesse de la rime, cette seule grâce de notre vers, et surtout de s'efforcer presque toujours de renfermer sa pensée dans le moule de la strophe régulière. Il peut changer de rhythme aussi souvent qu'il le voudra dans la même ode, mais qu'il y ait toujours une régularité intime dans la disposition de son mètre. C'est, selon moi, le moyen de donner plus de force à la pensée, une plus large harmonie au style et plus de valeur à l'ensemble de la composition. Au reste, je ne lui donne ceci ni comme des lois, ni comme des règles, mais comme des résultats d'études, bonnes ou mauvaises, sur le génie de notre poésie lyrique. Chez lui, la pensée n'a rien à faire qu'à se développer librement. Je donne quelques conseils à l'artiste, mais je les soumets au poëte.

Adieu, monsieur, recevez de nouveau l'expression de la reconnaissance et de la haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.

* Père de Victor Pavie.

A Victor Pavie.

Paris, 7 février 1827.

Ne croyez pas, monsieur, je vous prie, que vos aimables lettres puissent jamais m'importuner. Bien au contraire, elles me rafraîchissent l'esprit. J'aime ces épanchements d'une âme jeune, ces confiances d'un cœur élevé et naïf. Les sept ans qui nous séparent me font presque vieux pour vous, et si votre amitié veut bien parfois accorder quelque déférence à la mienne, je l'accepterai par le droit d'aînesse et non par le droit du talent.

Je ne vous ai point dit assez, je ne vous ai point dit au gré de mon cœur et de mon esprit, à quel point vos vers m'ont frappé. Ils ont ce caractère qui est celui des grandes choses de notre poésie renouvelée, ce caractère de grâce et de vigueur, ce mélange de jeunesse et de maturité qui est le cachet de tous nos talents supérieurs. Vous êtes un de ces jeunes hommes du XIXe siècle qui étonnent par leur gravité et leur candeur les vieillards faux et frivoles du XVIIIe. Vous me demandez une *direction?* C'est me demander ce qui dépasse ma force. Laissez faire votre pensée; laissez votre nature achever votre éducation : elle est déjà si admirablement commencée!

Vous ferez, monsieur, tout ce que vous voudrez. Je ne sache rien de grand et de fort que ne promettent vos premières poésies. Cet état même de transition où vous êtes et que vous peignez si bien annonce la crise d'une jeune imagination qui se développe puissamment.

Vous avez été assez bon pour citer mon nom dans un article du dernier *Feuilleton* où s'empreint votre originale pensée. Je vous remercie; vous voulez qu'aucun sentiment ne manque à mon affection pour vous; elle a commencé par la reconnaissance.

Adieu, monsieur. Je n'ai que ce conseil à vous donner : faites de beaux vers et d'excellente prose, et cette prière à vous faire : aimez-moi.

V. H.

Mes souvenirs, de grâce, à Monsieur votre père, et ne m'affranchissez point vos lettres; c'est un soin que mes amis ne prennent jamais.

A Victor Pavie.

Paris, 17 mars 1827.

Votre *Dernière feuille* est charmante. Vous y avez attaché de certains vers et un certain nom qui mourront comme elle; mais j'ai été, moi, bien touché de cette preuve d'amitié que me donne votre beau talent.

Et vous m'avez écrit une charmante lettre qui m'aurait consolé du *Globe* et de l'*Étoile*, si j'avais eu besoin d'en être consolé. Ce sont des gens qui m'attaquent, et qui ont leurs raisons sans doute. Je suppose que cela leur fait plaisir; pourquoi donc m'en affligerais-je? Je m'en réjouis, au contraire, puisque cela me vaut des lettres comme la vôtre.

J'ai chargé mon libraire de vous envoyer cette *Ode à la Colonne* qui ne vaut pas ce seul vers

C'était une feuille d'automne.

Adieu. Vous me promettez de m'écrire souvent. N'y manquez pas, de grâce. Votre amitié, votre poésie me rajeunissent. Vos lettres sont déjà plus qu'un plaisir pour moi.

Victor Hugo.

A Victor Pavie.

20 mai 1827.

Vous êtes bien heureusement né, monsieur. Vous avez un talent fait pour honorer votre famille et une famille faite pour comprendre votre talent. J'ai vu votre excellent père, et je ne saurais vous dire à quel point je l'ai aimé dès le premier jour. Il a quelque chose de si bon, de si cordial, de si bienveillant, que je ne pourrais souhaiter un autre protecteur aux premières années d'un talent précieux comme le vôtre. Bénissez Dieu tous les deux, il ne pouvait donner un meilleur fils à un meilleur père.

Votre père nous a quittés vite, trop vite, dites-le-lui bien. Mais aux regrets que nous a causés son départ il a voulu mêler une espérance, celle de vous voir bientôt. Votre aimable lettre la change en certitude, et la plus chère marque d'amitié que vous puissiez me donner, c'est de la réaliser bientôt. Vous ferez de belles choses partout, mais à Paris l'esprit a plus d'aliment : les musées, les galeries, les bibliothèques lui ouvrent de nouvelles sphères d'idées; enfin, tout ce qui s'acquiert est ici, et vous avez déjà tout ce que la nature donne.

J'ai été également enchanté de connaître M. David [d'Angers]. C'est un homme de beaucoup de talent et de beaucoup d'idées. Il m'a fait voir son atelier, où abondent les belles choses.

Vous n'avez plus besoin maintenant que je vous dise de m'écrire. Vous savez que je vous aime. Dites à votre bon père que le plus sûr moyen de doubler le plaisir que me fera votre arrivée à Paris, c'est de venir avec vous.

Votre ami,

V. H.

A M. Louis Pavie.

26 mai 1827.

Après les beaux vers que votre Victor vient de m'adresser, je me ferais conscience de lui envoyer directement mes remercîments et mon admiration en vile prose; ce serait lui donner du plomb en échange de son bronze et de son or. Permettez donc que ce soit dans votre cœur de père que je dépose mes sentiments de frère et d'ami. Dites à votre Victor qu'il souffre que je le remercie en vous; vous lui transmettrez ces témoignages trop faibles de mon profond attendrissement, et ils auront plus de douceur en passant par votre bouche.

Oui, monsieur, ce sont de bien beaux vers, pleins de feu, d'éclat et de grandiose. Nous devons être fiers tous deux de ces vers, vous comme le père, moi

comme le *frère* du poëte. Je suis bien orgueilleux que cette ode jeune et véhémente me soit adressée, mais j'aurais plus d'orgueil encore si mon nom, au lieu d'être en tête, était en bas.

Je n'aurais peut-être pas dû, monsieur, louer tant ces vers où je suis trop loué. Mais c'est une erreur de l'amitié qui a donné mon nom pour titre à cette ode. Ce n'est pas à Victor Hugo qu'elle s'adresse, c'est à un poëte de génie digne d'inspirer un chant si élevé, et moi je ne suis digne que de l'admirer.

Adieu, monsieur; adieu, heureux père. Embrassez bien votre fils pour moi, en attendant que je puisse l'embrasser pour vous.

A vous bien cordialement,

VICTOR HUGO.

A Victor Pavie.

Paris, 24 septembre 1827.

Il est vrai, monsieur, que l'état de plus en plus désespéré de ma belle-mère nous livre à de bien cruelles préoccupations, mais il n'a pu me rendre insensible aux deux aimables lettres que j'ai reçues d'Angers depuis votre départ.

Il est impossible, en quelque situation de la vie que je me trouve, que je reçoive sans émotion et sans reconnaissance un souvenir de votre bon père et de vous. Loin de là, l'affliction dispose à l'amitié.

Vous avez publié dans le *Feuilleton* d'Angers deux articles excellents. Vous comprenez les arts en poëte, vous faites de la critique en artiste. Il y a dans votre talent tout à la fois quelque chose de précoce et de mûr.

Delacroix est particulièrement enchanté et fier du beau fragment qui le concerne. Il m'a chargé de vous remercier. Continuez cette série d'articles : faites rougir nos journaux de Paris de la supériorité d'un journal de province.

Paul est on ne peut plus touché de ce que vous lui dites d'amical et de fraternel; il vous écrira un de ces jours. Son drame sera joué dans six semaines; vous manquerez à ce pauvre Paul pour l'applaudir ou pour le consoler.

Dans quinze jours, vous recevrez *Cromwell*. Il ne me reste plus qu'à écrire la *préface* et quelques *notes*. Je ferai tout cela aussi court que possible; moins de lignes, moins d'ennui.

Adieu, mais revenez-nous bientôt. Dites à votre excellent père que nous vous voulons absolument pour l'époque du Salon. Il faut aussi que je cause avec vous des monuments gothiques d'Angers. Je vois avec joie que la contagion d'architecture vous a gagné. C'est si beau!

Adieu encore. *Vale et me ama.*

Votre frère aîné,

VICTOR.

1828

A Victor Pavie.

5 janvier 1828.

Vous avez beau m'y louer, mon jeune et bien cher ami, et m'y trop louer, je n'en crierai pas moins jusque sur les toits que votre article est admirable, et qu'il est triste (je ne dis pas pour moi, que suis-je? mais pour les lettres) qu'un si profond et si élevé morceau de critique s'imprime dans le coin d'une province, tandis que MM. R. et Compagnie déposent leur nullité en quatre colonnes dans un journal qui se multiplie à quinze mille exemplaires et parle à cinq cent mille hommes dans les deux mondes. Que voulez-vous!

Toutes les personnes qui ont déjà lu votre premier article sur le *Cromwell* sont dans le ravissement : David, Sainte-Beuve, Paul [Foucher] en radotent. Je vais le faire lire à Émile Deschamps et à Ch. Nodier. Sainte-Beuve a fait aussi, lui, deux bien remarquables articles sur ce pauvre livre; on les a refusés au *Globe*, dont les prosaïstes me gardent rancune. Vous voyez qu'il y a de l'intolérance jusque chez les philosophes, et de la *censure* même chez les démocrates. Que voulez-vous encore?

J'ai mille vœux de bonheur à vous envoyer; car il n'y a rien à vous souhaiter du côté du talent. Soyez donc toujours l'orgueil de votre respectable père, et

quant à moi je me fais un souhait de bonne année, c'est que vous veniez me voir en personne. Parlez-en, de grâce, à M. Pavie. *Ora pro nobis.*

V. Hugo.

A Victor Pavie.

23 janvier 1828.

Nos lettres se croisaient, mon poëte. A l'heure où je lisais votre *gentil message*, vous lisiez, vous, mon griffonnage inextricable, mais n'importe ! votre amitié, n'est-il pas vrai, me devine quand vos yeux ne peuvent me déchiffrer, et, quand je vous écris, si la plume est mauvaise, le cœur est bon.

Savez-vous que je m'en veux de vous avoir écrit toute une page sans vous avoir dit encore que votre deuxième article est plus beau, s'il est possible, que le premier; que vous êtes déjà mûr pour n'avoir que vingt ans!

Quelle verve! quel éclat de style et d'idées! Sainte-Beuve s'extasiait hier sur votre article; il le sait par cœur, *à la lettre*, et le récite à tout le monde.

Il ne s'est pas fait en France de si remarquable article que le vôtre sur ce *Cromwell;* il n'y a que les hauts articles des *Reviews* anglaises qui soient dignes d'être lus après les vôtres.

Pardon pour mon gâchis. Vous savez que notre David va tout à fait bien, qu'il sort, qu'il se promène au soleil et qu'il va reprendre ses travaux. Je le vais voir tous les jours, pour le voir et pour causer de Victor d'Angers. Mille souvenirs de ma femme et de moi à votre excellent père. Je viens de marier mon frère aîné; quand vous serez marié, j'aurai une belle-sœur de plus.

Victor.

A Victor Pavie.

Paris, 29 février [1828].

Je ne vous ai pas encore remercié, mon jeune poëte, de votre bonne lettre, de la lettre de votre excellent père. Je sais que vous êtes tous deux pleins d'indulgence pour moi comme pour mes œuvres, et mon deuil profond, mon deuil inconsolable ne m'excuse que trop près d'amis tels que vous. J'ai perdu l'homme qui m'aimait le plus au monde, un être noble et bon, qui mettait en moi un peu d'orgueil et beaucoup d'amour, un père dont l'œil ne me quittait jamais. C'est un appui qui me manque de bien bonne heure! Oh! mon bien cher Victor, priez Dieu qu'il vous laisse longtemps votre père!

Vous savez la petite infortune advenue à Paul [Foucher]. C'est un bien petit malheur près d'un bien grand. J'ai dû le couvrir de mon mieux dans cette occurrence. D'ailleurs, c'est moi qui lui avais porté malheur. La plébécule cabalante qui a sifflé *Amy Robsart* croyait siffler *Cromwell* par contre-coup. C'est une malheureuse petite intrigue classique qui ne vaut pas, du reste, la peine qu'on en parle.

Adieu, mon poëte. Comment en êtes-vous encore à me demander une place dans mon amitié? N'êtes-vous pas déjà de mes vieux amis? La perte de mon père me laisse un vide immense et profond; mais vous êtes de ceux qui le rempliraient s'il pouvait être rempli.

Votre *frère*,

Victor.

A Victor Pavie.

Paris, 17 juillet 1828.

Vous êtes en droit de m'en vouloir, mon poëte, car depuis les longues semaines que vous nous avez quittés, comment ai-je répondu à votre correspondance, à votre charmante lettre, et à cette autre correspondance imprimée qui m'a apporté tour à tour votre bel article de la *Ronde du Sabbat*, les remarquables strophes sur *Smarra*, et enfin l'excellent morceau sur le *Faust* des deux grands poëtes, Gœthe et Delacroix.

Ne me croyez pas pourtant, cher ami, aussi coupable que je le parais. J'ai des épreuves à corriger, des visites à recevoir, de gros livres à lire, des affaires à suivre; j'ai écrit, ce mois-ci, trois lettres à des notaires et avoués. Jugez quelle fatigue il y a dans tout cela! Et, puis, la meilleure raison, c'est que je suis paresseux.

Vous êtes indulgent, vous, et vous voudrez bien m'aimer comme cela, et penser qu'entre les lettres de Lamartine, de l'abbé de Lamennais, de Chateaubriand, les vôtres sont encore de celles auxquelles je réponds le plus vite.

Vous occupez-vous, comme vous nous l'avez promis, de la petite maison gothique près d'Angers? De grâce, envoyez-moi, dans votre prochaine lettre, des détails sur cette affaire, si pourtant vous voulez toujours de moi qui veux toujours de vous.

Sainte-Beuve vient de publier son livre, qui est excellent. Boulanger va vous envoyer sa *Saint-Barthélemy*, qui est magnifique. Vous voyez que Paris pense à Angers.

Adieu, adieu. Paul se plaint de la rareté de vos lettres. Il a raison : elles sont rares de toutes manières. Adieu. Mille choses de nous tous à vous tous.

VICTOR.

A David d'Angers.

Paris, ce samedi matin... [1828].

Voyez, cher ami, si ce n'est pas une fatalité! Ma femme, qui se porte bien toute l'année, s'avise d'être incommodee aujourd'hui, et incommodée de la seule incommodité peut-être qui puisse altérer *un profil*. Elle a horriblement mal aux dents et, en outre, les lèvres enflées et cuisantes. Vous n'auriez donc aujourd'hui qu'un modèle souffrant et défiguré. Or, je me souciais fort peu de vous prévenir de ce contre-temps, tenant beaucoup à la joie de vous voir aujourd'hui, et prévoyant que cette lettre nous en priverait peut-être, mais ma femme me rappelle combien votre temps est précieux, et mon égoïsme cède. Venez pourtant, n'est-ce pas, si vous pouvez, et n'oubliez pas que personne ne vous admire plus que moi, parce que personne ne vous aime davantage.

VICTOR HUGO.

P. S. — Ma femme compte bien qu'il ne sera plus question de son boho lundi.

A David d'Angers.

Ce 17 octobre 1828.

J'ai, cher ami, une lettre de M. de Belleyme qui nous donne entrée à Bicêtre pour le 22, jour du ferrement de la chaîne. Si vous avez un moment, venez me voir sous peu, que nous convenions de la marche que nous suivrons.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

Je rouvre ma lettre pour vous remercier mille fois, autant de fois que c'est admirable*.

A David d'Angers.

Ce 1er novembre 1828.

Je suis bien contrarié, cher ami; une affaire pressante a forcé Lamartine de partir inopinément avant-hier. Il est vrai qu'il reviendra au mois de janvier passer trois mois à Paris et qu'il compte bien que vous serez toujours dans les mêmes dispositions à son égard; mais c'est une chose dure pour moi que d'attendre deux mois un de vos chefs-d'œuvre.

Sans adieu. J'espère bien toujours vous servir de satellite ce soir, si je ne suis pas trop enroué. A quelle heure vous attendrai-je, à propos ?

A vous du fond du cœur,

VICTOR HUGO.

A Monsieur le baron Taylor.

Ce samedi 13.

Mon cher Taylor, il vient de se faire une tragédie dans ma famille, et je n'ai pas besoin, je pense, de vous dire qu'elle n'est pas de moi.

Je n'eus jamais prétentions si hautes!

C'est mon jeune beau-frère, qui, soit dit en passant, pousse l'attachement pour vous jusqu'à la passion, c'est Paul qui est le coupable.

Or, je ne vous ferai pas ici l'éloge de cette tragédie, parce qu'il serait tout-à-fait suspect dans ma bouche; mais je ne croirai point m'aventurer en affirmant qu'elle n'a rien à céder à bon nombre de celles qui de temps

* Le médaillon du poëte.

immémorial sont reçues, montées, représentées et *applaudies* aux Français.

Seriez-vous donc maintenant assez bon pour nous indiquer quelle serait la marche la plus courte à suivre pour faire arriver *notre* tragédie au comité des Français, Le jeune poëte désirerait fort être dispensé, s'il est possible, de la formalité de l'examen préalable, mais il faut d'abord que cette dispense ne viole en rien l'usage établi.

Si vos nombreuses et importantes occupations vous permettaient par aventure de prendre connaissance de la pièce avant qu'elle ne fût présentée, il est inutile de vous dire que vos conseils seraient reçus par Paul avec reconnaissance et avec bonheur.

Le sujet de l'ouvrage est *Côme de Médicis.*

Je dois ajouter, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, qu'il n'y a pas dans la pièce une idée, un vers, un mot qui vienne de moi.

Adieu, mon cher et noble ami, mille pardons d'une importunité qui vous aurait donné l'ennui de ma visite, si la route était plus praticable de mon pôle arctique de la rue de Vaugirard à votre pôle antarctique de la rue de Bondi.

Tout à vous, partout et toujours.

VICTOR HUGO.

1829

A Victor Pavie.

3 avril 1829.

Vous allez donc enfin nous revenir, mon jeune et cher poëte! C'est une agréable et douce nouvelle au milieu de mes chagrins de famille. J'aime bien votre lettre, mais j'aimerais encore mieux vous.

J'ai vu ce méchant portrait dont vous me parlez; il me semble qu'on m'a flatté et qu'on m'a gâté; c'est un joli garçon, tradition populaire. Au demeurant, vous en avez eu pour votre argent. Je demande toujours le vôtre à David, et je le gronde de ne l'avoir pas encore *publié* pour vos amis. Savez-vous qu'il y a dans le dernier *Feuilleton* une ballade qui est un petit chef-d'œuvre? Faites-en mes compliments à M. V. P. On dirait une de ces vieilles et admirables compositions d'Albert Dürer ou de Rembrandt.

A propos de grands peintres, ne croyez pas, je vous prie, sur la foi de quelques feuilletonnistes stupides, au premier rang desquels je mets sans balancer *le Globe*, ne croyez pas que Delacroix ait failli. Son *Sardanapale* est une chose magnifique, et si gigantesque qu'elle échappe aux petites vues. Du reste, ce bel ouvrage, comme beaucoup d'autres ouvrages grands et forts, n'a point eu de succès près des bourgeois de Paris : *sifflets des sots sont fanfares de gloire.* Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'il n'ait pas mis le feu à ce bûcher : cette belle scène serait bien plus belle encore si elle avait pour base une corbeille de flammes. Quant à la *Sainte Thérèse* de M. Gérard, c'est mieux que son *Canning*, sans doute, mais souvenez-vous que M. de Ch.[ateaubriand] se connaît peu en peinture : ses éloges sont tout simplement son remerciement.

Vous me dites de vous parler de moi. Hélas! pour le moment, ce serait vous parler d'avoués, de commissaires-priseurs, de scellés, d'inventaires, etc. Qu'il est triste de penser que les chagrins deviennent si vite des affaires! Je corrige les épreuves d'une 4e édition des *Odes et Ballades.* Adieu, mais venez vite avec votre bon père.

Vale et me ama.

V. H.

A Son Excellence le Ministre de l'Intérieur, en son hôtel, rue de Grenelle.

2 août 1829.

Monseigneur,

M. Brifaut me fait part, comme vous lui en avez donné commission, de ce que Votre Excellence lui a dit hier matin touchant ma pièce*. Il y a dans les dis-

* Il s'agit de *Marion de Lorme* que voulait supprimer, et que supprima la censure.

positions où il vous a trouvé pour moi quelque chose de si inattendu que je demande à Votre Excellence la permission de ne point les considérer comme définitives. J'ose croire que d'autres conseils prévaudront dans votre esprit si éclairé et d'ordinaire si bienveillant pour les lettres, et que vous ne prendrez pas une décision s contraire à mes intérêts, et souffrez, Monseigneur, que j'ajoute, aux vôtres.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

VICTOR HUGO.

A M. le baron Taylor.

13 août 1829.

J'ai vu ce matin M. de La Bourdonnaye. La pièce sera décidément arrêtée, interdite, prohibée. Venez, mon ami. Je vous conterai tout cela.

VICTOR.

Ce jeudi.

A Monsieur de La Bourdonnaye,
Ministre de l'Intérieur.

Paris, le 14 août 1829.

Monseigneur,

Je suis profondément touchés des bontés du roi*.

Mon dévouement au roi est en effet, sincère et profond. Ma famille; noble dès l'an 1531 est une vieille servante de l'État. Mon père et mes deux oncles l'ont servi quarante ans de leur épée. J'ai moi-même peut-être été aussi assez heureux pour rendre quelques obscurs services au roi et à la royauté. J'ai feit vendre cinq éditions d'un livre où le nom de Bourbon se trouve à chaque page.

Monseigneur, ce dévouement est tout désintéressé. Il y a six ans le feu roi daigna m'accorder, par ordonnance royale, et en même temps qu'à mon noble ami, M. de Lamartine, une pension de 2.000 francs sur les fonds littéraires du Ministère de l'Intérieur. Je reçus cette pension avec d'autant plus de reconnaissance que je ne l'avais pas sollicitée.

Monseigneur, cette pension, si modique qu'elle soit, me suffit. Il est vrai que toute la fortune de mon père, à peu près, est détenue sous le séquestre par le roi d'Espagne, contrairement au traité de 1814. Il est vrai que j'ai une femme et trois enfants. Il est vrai que je soutiens des veuves et des parents de mon nom. Mais j'ai été assez heureux pour trouver dans ma plume une existence honorable et indépendante. C'est pourquoi cette pension de 2,000 francs, qui m'est précieuse surtout comme gage des bontés du roi, me suffit.

Il est vrai pourtant encore que, vivant de ma plume, j'avais dû compter sur le produit légitime de mon drame de *Marion de Lorme*. Mais puisque la représentation de cette pièce, œuvre cependant toute de conscience, d'art et de probité, paraît dangereuse, je m'incline, espérant qu'une auguste volonté pourrai changer à cet égard. J'avais demandé que ma pièce fût jouée; je ne demande rien autre chose.

Veuillez donc, Monseigneur, dire au roi que je le supplie de permettre que je reste dans la position où ses nouvelles bontés sont venues me chercher. Quoi qu'il advienne, il est inutile que je vous en renouvelle l'assurance, rien d'hostile ne peut venir de moi. Le roi ne doit attendre de Victor Hugo que des preuves de fidélité, de loyauté et de dévouement.

Je désire, Monseigneur, que Votre Excellence veuille bien mettre cette lettre sous les yeux du roi, avec l'hommage de ma vive gratitude et de mon profond respect.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.

A Charles Nodier.

2 novembre 1829.

Et vous aussi, Charles!

Je voudrais pour beaucoup n'avoir pas lu la *Quotidienne* d'hier. Car c'est une des plus violentes secousses de la vie que celle qui déracine du cœur une vieille et profonde amitié.

J'avais perdu depuis longtemps l'habitude de rencontrer votre appui pour mes ouvrages. Je ne m'en plaignais pas. Pourquoi donc auriez-vous continué de vous compromettre dans une amitié publique avec un homme qui, n'apporte à ses amis qu'une contagion de haines

* En compensation de la suppression de *Marion de Lorme*, le ministre avait voulu porter la pension de Victor Hugo de 2.000 francs à 6,000 francs.

de calomnies et de persécutions ? J'ai vu que vous vous retiriez de cette mêlée, et, vous aimant pour vous-même, j'ai trouvé cela bien.

Peu à peu, du silence et de l'indifférence pour moi je vous ai vu passer à l'éloge, à l'enthousiasme, à l'acclamation pour mes ennemis, même pour les plus ardents, les plus amers, les plus odieux. Rien que de simple encore en cela; car, après tout, ce n'est qu'une chose personnelle à moi, et mes ennemis peuvent fort bien avoir de l'esprit, du talent et du génie. Cela est tout simple, dis-je, et loin de moi l'idée de m'en plaindre un seul instant. Je ne vous en aimais pas moins, et (vous auriez tort de ne pas me croire, Charles) du fond du cœur.

Je n'avais pas prévu, de là ma tranquillité parfaite, que c'était une transition naturelle, irrésistible peut-être pour vous-même, à une guerre contre moi. Vous en voilà donc aussi. L'attaque d'hier est sourde, obscure, ambiguë, j'en conviens, mais elle ne m'en a pas moins frappé au cœur, elle n'en a pas moins éveillé brusquement, comme une secousse électrique, plus de vingt personnes qui sont venues s'en affliger avec moi.

Et quel moment avez-vous pris pour cela ? Celui où mes ennemis se rallient de toutes parts plus nombreux et plus acharnés que jamais, où les voilà ourdissant sans relâche et de toutes mains un réseau de haines et de calomnies autour de moi, le moment où je suis placé seul entre deux animosités également furieuses, le pouvoir qui me persécute, et cette cabale déterminée qui a pris poste dans presque tous les journaux. Ah! Charles! dans un instant pareil j'avais droit du moins de compter sur votre silence.

Ou bien, est-ce que je vous ai fait quelque chose? pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

Ce n'est pas que je réclame contre votre critique. Elle est juste, serrée et vraie. Il y a singulièrement loin des *Orientales* à lord Byron! Mais, Charles, n'y avait-il pas assez d'ennemis pour le dire en ce moment?

Vous vous étonnerez sans doute, vous me trouverez bien susceptible. Que voulez-vous? une amitié comme la mienne pour vous est franche, cordiale, profonde, et ne se brise pas sans cri et sans douleur. Puis, je suis fait comme cela. Je ne m'occupe pas des coups de stylet de mes ennemis; je sens le coup d'épingle d'un ami.

Après tout, je ne vous en veux pas, déchirez cette lettre, et n'y pensez plus. Ce que vous avez voulu rompre est rompu, j'en souffrirai toujours, mais qu'importe! Si quelqu'un m'en reparle, je vous défendrai comme je vous ai défendu hier. Mais, croyez-moi, c'est une chose bien triste pour moi, et pour vous aussi, car de votre vie, Charles, jamais vous n'avez perdu d'ami plus profondément et plus tendrement et plus absolument dévoué.

VICTOR.

A M. le baron Taylor.

3 novembre 1829.

Sur ma réclamation, M. de La Bourdonnaye m'écrit, mon cher Taylor, que *Hernani* a été rendu au théâtre *le* 31 *octobre*. Est-ce que cela est vrai et possible? Et comment n'en saurais-je rien? Vous seriez bien bon de m'écrire un mot qui me dît *oui* ou *non*, ou mieux encore, de me venir voir cinq minutes un de ces matins.

Votre ami,

V. H.

A Adolphe de Saint-Valry.

Paris, 13 décembre 1829.

Que vous êtes bon, mon ami, de vous souvenir toujours un peu de moi, qui ai l'air de vous oublier tous! C'est que vous savez bien que je n'en ai que l'air. Vous avez quelque chose qui vous dit au fond du cœur qu'il est impossible que le mien change. Et puis vous êtes indulgent, et c'est en cela que vous êtes un véritable ami. Vous me savez obéré, écrasé, surchargé, étouffé. La Comédie-Française, *Hernani*, les répétitions, les rivalités de coulisses, d'acteurs, d'actrices, les menées de journaux et de police, et puis, d'autre part, mes affaires privées, toujours fort embrouillées, l'héritage de mon père non liquidé, nos biens d'Espagne accrochés par Ferdinand VII, nos indemnités de Saint-Domingue retenues par Boyer, nos sables de Sologne à vendre depuis vingt-trois mois, les maisons de Blois que notre belle-mère nous dispute..., par conséquent rien ou peu de chose à recueillir dans les débris d'une grande fortune, sinon des procès et des chagrins. Voilà ma vie; le moyen d'être tout à ses amis quand on n'est pas même à soi! Du moins, si je leur écris peu, je les aime toujours, et vous êtes des plus chers, des plus anciens, des plus désirés. Allez! vous êtes au port, tenez-vous-y! Moi, je nage, je lutte, je remonte le courant. Vous vous y laissez aller. C'est vous qui êtes le sage et l'heureux.

VICTOR.

1830

A Son Excellence le Ministre de l'Intérieur.

5 janvier 1830.

J'ai l'honneur d'exposer à Son Excellence le Ministre de l'Intérieur les faits qui suivent :

Lorsqu'au mois de juillet dernier, la Comédie-Française voulut monter le premier drame que j'ai destiné au théâtre, *Marion de Lorme*, je demandai à M. de Martignac, alors ministre, d'être exempté de la juridiction censoriale et de n'avoir à subir d'autre examen que la censure même du ministre, faveur qu'il avait déjà accordée à plusieurs auteurs dramatiques. Voici de quelle façon je lui expliquai et verbalement et par écrit le tort qu'il pourrait me faire en livrant ma pièce aux censeurs.

« Les censeurs dramatiques sont tous pris dans les rangs littéraires qui nous sont opposés; ce qui honore le parti de la liberté de l'art, auquel je me fais gloire d'appartenir. (Non que je veuille faire rejaillir sur toute l'ancienne école la faute de quelques-uns de ses membres, mais c'est un fait que je constate en passant.) Or, ces censeurs, auteurs dramatiques pour la plupart, tous défenseurs intéressés de l'ancien régime littéraire en même temps que de l'ancien régime politique, sont mes adversaires, et, au besoin, mes ennemis naturels. Qu'est-ce qu'une pièce de théâtre non représentée? C'est tout ce qu'il y a de plus fragile et de plus incertain au monde. Une scène, un vers, un mot divulgué et travesti d'avance, peuvent, tous les théâtres le savent, tuer une œuvre dramatique avant même qu'elle ait vécu. D'où il résulte que la censure, qui est une vexation odieuse pour toutes les écoles, est, pour nous hommes de la liberté de l'art, quelque chose de pire encore, un piège, une embûche, un guet-apens. Il m'importerait donc bien que cinq ennemis avoués ne fussent pas, avant la représentation, dans le secret de ma pièce, et ne pussent en révéler d'avance les détails aux cabales intéressées à bien diriger leurs coups. Dans ma position, la pire de toutes les cabales, c'est la censure. »

Voilà ce que je disais au ministre d'alors. Ce qu'il avait accordé à d'autres, il jugea à propos de me le refuser. Ma demande fut rejetée.

Seulement, le ministre consentit à ne livrer *Marion de Lorme* qu'à un seul censeur et me laissa le choix de ce censeur unique, que je n'eus pas cependant la faculté de choisir hors du bureau de censure. Je désignai un homme de lettres qui me parut offrir le plus de garanties, et avec qui j'avais eu des relations amicales *avant qu'il fût censeur*. Cet *examinateur*, comme il s'appelait, me fit de mes défiances contre la censure un reproche presque tendre. — Il concevait, disait-il, tous les inconvénients, tout le danger, de vers divulgués, colportés, mutilés, parodiés, avant la représentation d'un ouvrage dramatique; mais mes préventions contre la censure m'entraînaient trop loin. Les examinateurs dramatiques, continua-t-il, ne sont plus hommes de lettres. Chargés d'un rôle tout officiel, occupés seulement d'extirper les allusions politiques, ils ne savent pas, ils ne doivent pas même savoir la couleur littéraire de l'ouvrage qu'ils censurent. Hors de l'affaire ministérielle, ils n'ont rien à voir. Le censeur qui méchamment divulguerait les détails de l'ouvrage qu'il a censuré, ne serait, et je cite ses propres expressions, ni moins indigne, ni moins odieux que le prêtre qui révélerait les secrets du confessionnal.

Voilà ce que me disait mon censeur d'alors. Certes, ce langage eût rassuré de moins entêtés que moi sur le compte des hommes et des choses de police. Cependant, M. de La Bourdonnaye survint au ministère et *Marion de Lorme* fut proscrite. Fidèle à mes travaux de conscience et d'art, je tâchai de réparer de mon mieux le tort que me faisait le ministre. Je fis *Hernani*. La Comédie-Française mit sur-le-champ ce drame à l'étude. Il fallut le soumettre à l'examen du pouvoir. Je n'ai aucune faveur à demander au ministère actuel, j'envoyai donc mon drame à la censure, la prenant telle qu'elle est sans réclamations, ni précautions, mais non sans défiance. Je me rappelais les protestations du censeur de *Marion de Lorme*, et je me disais, sans cependant trop y croire, qu'il existe peut-être des gens qui savent faire honnêtement un métier peu honnête.

Or, depuis qu'*Hernani* a été communiqué à la censure, voici ce qu'il advient. Des vers de ce drame, les uns à demi travestis, les autres ridiculisés tout entiers, quelques-uns cités exactement, mais artistement mêlés à des vers de fabrique, des fragments de scène enfin plus ou moins habilement défigurés et tout barbouillés de parodie, ont été livrés à la circulation.

Des portions de l'ouvrage ainsi accommodées ont reçu d'avance cette demi-publicité, tant redoutée à bon droit des auteurs et des théâtres. Les artisans de ces louches manœuvres ont, du reste, pris à peine le souci de se cacher; ils ont fait la chose en plein jour, et pour leurs discrètes confidences ils ont choisi tout simplement des journaux. Cela ne leur a pas suffi. Cette pièce qu'ils ont prostituée à leurs journaux, les voilà qui la prostituent à leurs salons.

Il me revient de toute part (et il s'est formé à cet égard une sorte de notoriété publique) que des copies

frauduleuses d'*Hernani* ont été faites, que des lectures totales ou partielles de ce drame ont eu lieu en maint endroit et notamment chez un employé supérieur du ministère de M. de Corbière.

Or, tout ceci est grave.

Il est inutile de faire ressortir l'influence que de pareilles menées peuvent avoir, dans le calcul de leurs auteurs, sur un ouvrage dramatique dont le sort se décide en deux heures et souvent sans appel.

Maintenant d'où peuvent venir ces menées? Sur quel manuscrit d'*Hernani* ont pu être faites ces parodies, ces contrefaçons avec variantes, ces copies frauduleuses, ces furtives lectures? Je prie le ministre de faire attention à ceci.

Il n'existe hors de chez moi que deux manuscrits d'*Hernani*. L'un est déposé au théâtre; c'est celui sur lequel on répète tous les jours. Dès que la répétition est terminée, ce manuscrit est renfermé sous triple clef. Personne au monde ne peut en avoir communication. Le secrétaire de la Comédie-Française, auquel, dès la réception de la pièce, les plus sérieuses recommandations ont été faites, le tient secret sous la responsabilité la plus sévère. L'autre manuscrit est à la censure.

Or, des contrefaçons circulent. D'où peuvent-elles venir? je le demande de nouveau. Du théâtre dont elles ébranlent les espérances, dont elles ruinent les intérêts, du théâtre où la circonspection la plus complète est observée, du théâtre où la chose est impossible, — ou de la censure?

La censure a un manuscrit, un manuscrit à sa discrétion, un manuscrit pour son bon plaisir. Elle en peut faire ce qu'elle veut. La censure est mon ennemie littéraire, la censure est mon ennemie politique. La censure est de droit improbe, malhonnête et déloyale. J'accuse la censure.

Je prie Son Excellence le Ministre de l'Intérieur de recevoir l'assurance du profond respect avec lequel je suis

Son très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.

A M. Paul Lacroix.

27 février [1830], minuit*.

Mille fois merci, cher et bien excellent ami. Je vous reconnais bien à tout ce que vous faites pour moi Je vous aurais voulu ce soir au théâtre. Vous auriez ri. La cabale classique a voulu mordre, et a mordu, mais grâce à nos amis elle s'y est brisé les dents. Le 3e acte a été rudoyé, ce qui sera longtemps encore, mais le 4e a fait taire, et le 5e a été admirablement, mieux encore que la première fois. Mlle Mars a été miraculeuse. On l'a redemandée, et saluée, et écrasée d'applaudissements. Elle était enivrée.

Voilà, je crois, qui ira. Les deux premières recettes ont déjà 9,000 francs, *ce qui est sans exemple au théâtre*. Ne nous endormons pas pourtant. L'ennemi veille. Il faut que la troisième représentation les décourage, s'il est possible. Aussi, au nom de notre chère liberté littéraire, convoquez pour lundi tout notre arrière-ban d'amis fidèles et forts. Je compte sur vous pour m'aider à arracher cette dernière dent au vieux pégase classique. A mon aide, et avançons!

Je suis assailli de libraires. Envoyez-moi, je vous prie, M. Fournier. Ou bien écoutez ceci. Tout le monde me conseille de ne pas traiter moi-même, vu ma faiblesse et ma facilité en affaires d'argent. On m'engage à choisir un ami pour débattre avec les libraires. Cela vous ennuierait-il bien fort, cher ami, de me rendre ce service? en auriez-vous le temps? êtes-vous d'avis surtout que la chose se fasse sans moi? Votre conseil, votre bon conseil là-dessus.

Dites à votre excellent frère que je compte sur lui pour lundi, quoique *Hernani* doive terriblement l'ennuyer. Il s'agit de la grande question, et non de moi.

A vous du fond du cœur,

VICTOR HUGO.

Mettez mes hommages respectueux aux pieds de Mme Lacroix.

* En rentrant de la seconde représentation d'*Hernani*.

A Monsieur le baron Taylor.

11 mars 1830.

La représentation de ce soir a été vivement défendue et applaudie, mon cher Taylor, et c'est grâce au parti que j'ai dû prendre de ne pas diminuer le nombre de mes billets. Il faudrait du reste que je vous visse à ce sujet. Les acteurs sont tous unanimement d'avis que ce serait une grave imprudence de me restreindre du côté des billets que je donne. Notez que ce sont toujours les mêmes amis qui viennent, et que cela, par conséquent, ne peut nuire aux recettes, qui se maintiennent toujours au delà de 4,000 francs malgré vent et marée, ce qui est admirable. Tâchez donc de trouver

un moment pour venir causer de tout cela avec moi. J'irais bien vous chercher, mais j'ai mille soins qui me clouent chez moi jusqu'à six heures tous les jours. Du reste, en attendant que je vous voie, je prendrai toujours les mêmes mesures, n'est-ce pas, que pour les représentations passées?

Votre ami,

V. H.

10 mars minuit.

Si vous avez quelque indice... billets de moi mal distribués, mettez-moi sur la trace; vous me rendrez service ainsi qu'au théâtre.

Je compte sur votre loge pour lundi. N'oubliez pas que cela n'importe pas moins au théâtre qu'à moi.

A Armand Carrel.

Ce 15 mars 1830.

J'avais travaillé cette nuit jusqu'à cinq heures du matin et je dormais profondément quand M. Armand Carrel est venu. Je regrette bien qu'on ne m'ait pas réveillé, et je le regrette non pour M. Carrel, mais pour moi. Je suis trop morose et trop timide à la fois pour que personne ait jamais grand souci de me connaître et pour que j'aie de mon côté grande envie de connaître les autres. Cependant ces occasions de rencontres avec d'autres hommes, que j'évite volontiers par goût de solitude et par tristesse de caractère, je les ai toujours désirées avec M. Carrel. Je ne vois pas pourquoi je n'en conviendrais pas ici, quelque avantage que cet aveu lui donne sur moi. Tout ce que je sais de lui, soit par ses ouvrages, soit par ses amis, la nature âpre et forte de son talent et de son caractère, cette vie pleine d'honneur et de courage, de si bonne heure disputée aux tribunaux politiques, tout, jusqu'à cette seule fois où j'ai causé avec lui chez Rabbe et où j'ai eu, m'a-t-on dit, le malheur de le blesser, animés que nous étions tous deux alors d'exaltation politique bien contraire, tout cela m'a inspiré depuis longtemps pour M. Carrel une de ces fortes sympathies qui d'ordinaire se résolvent tôt ou tard en amitié.

Et après tout, si opposés que nous puissions aujourd'hui nous sembler l'un à l'autre, peut-être y a-t-il entre nous plus d'analogie que M. Carrel ne le croit lui-même. J'ai lutté pendant qu'il luttait; tandis qu'il remontait le courant politique, je remontais, moi, le courant littéraire. Nous avons été en quelque sorte proscrits en même temps. Seulement son affaire a été plus sérieuse que la mienne, et partant bien autrement belle. Je n'ai été mis hors la loi que par l'Académie.

Voilà du reste huit ans que je supporte la chaleur du jour, huit ans que je poursuis ma tâche, sans m'en laisser distraire par le soin de ma défense personnelle contre mille attaques qui n'ont cessé de pleuvoir sur moi chaque jour. A une époque où tout se fait par les salons et par les journaux, j'ai commencé et continué ma route sans un salon, sans un journal. Toute mon affaire a été de solitude, de conscience et d'art. Et je prie M. Carrel de faire attention à ceci : destiné à une grande fortune sous l'Empire, l'Empire et la fortune m'ont manqué. Je me suis trouvé à vingt ans marié, père de famille, n'ayant pour tout bien que mon travail et vivant au jour le jour, comme un ouvrier, tandis que Ferdinand VII mangeait mon revenu englobé dans les siens par le séquestre. Or, depuis cette époque, et la chose est peut-être assez rare pour que je m'en glorifie, obligé de vivre et de faire vivre les miens avec ma plume, je l'ai maintenue pure de toute spéculation, libre de tout contrat mercantile. J'ai fait bien ou mal de la littérature, et jamais de la librairie. Pauvre, j'ai cultivé l'art comme un riche, pour l'art, avec plus de souci de l'avenir que du présent. Obligé par le malheur des temps de faire à la fois une œuvre et une besogne, je puis dire que jamais la besogne n'a taché l'œuvre.

Voilà ce que j'eusse dit, avec détail et parce qu'un homme comme lui en vaut la peine, à M. Armand Carrel, si j'avais eu l'honneur de le voir. Il est du reste la première personne pour qui j'aie entr'ouvert de la sorte la porte de ma vie intérieure, et je le prie, quoi qu'il pense de cette lettre, de la tenir secrète entre nous deux.

Quant à *Hernani*, nous en voilà maintenant bien loin, nous voilà, ce me semble, bien plus haut. Je m'occupe beaucoup plus dans cette affaire de M. Armand Carrel que du *National*. Je sais que les journaux peuvent nuire ou servir matériellement; mais voilà ma vie assurée pour dix-huit mois, et par conséquent le côté matériel de l'affaire m'inquiète peu. Je ne suis pas fâché du reste, en y réfléchissant, de n'avoir point vu M. Armand Carrel puisqu'il a encore un article à faire. Je n'aurais pas voulu qu'il me supposât l'intention de l'influencer, et j'espère qu'il n'en a pas eu la pensée. Plus tard, s'il le veut bien, j'irai le chercher, et, quel que soit son article, lui serrer la main.

Quel que soit son article, dis-je, car je lui en saurai toujours un gré extrême. Sévère, il me plaira par sa franchise; bienveillant, rien ne saurait m'être plus précieux, car l'estime d'un homme supérieur redonne force et courage contre les hommes médiocres.

VICTOR HUGO.

MM. Abel Desjardins, Lacan, Duberthier, Doudeau, Méchain, étudiants en droit *.

16 mars 1830.

De grand cœur, messieurs; toutes les âmes jeunes sont généreuses, c'est à elles de décider entre mes ennemis et moi. Je me mets avec confiance entre vos mains.

VICTOR HUGO.

2e GALERIE — *Cinq entrées*	Entrée par la petite porte à côté de Mme Chevet, entre quatre et cinq heures.

A Charles Nodier.

Ce 28 juillet 1830, au matin.

Le bon Dieu vient de m'envoyer un grand bonheur, cher Nodier; ma femme est heureusement accouchée cette nuit d'une grosse fille joufflue et bien portante. Prenez donc votre part de cette joie comme je veux prendre la mienne de toutes les vôtres.

Informez Mme Nodier de notre bonheur, et dites à Mlle Marie qu'il lui est né une petite sœur.

Adieu, mon ami, que j'espère bientôt voir. Je suis bien content de ma petite fille. Voilà enfin un de mes ouvrages qui promet de vivre.

VICTOR.

A Charles Nodier.

4 août [1830 **].

Merci, et merci mille fois, cher ami. Nous sommes tranquilles; tout va bien jusqu'ici et tout ira bien, je l'espère. La population de Paris se conduit admirablement, mais il faut se hâter d'organiser quelque chose. Embrassez pour moi tous les vôtres.

Votre ami à toujours.

VICTOR H.

A Monsieur Adolphe de Saint-Valry.

Paris, 7 août 1830.

Merci, cher ami, de votre bonne et amicale lettre. Voilà comme il faut toujours nous écrire et toujours nous aimer. Entre vieux amis comme nous, on n'en est pas aux coquetteries, mais aux bonnes, solides et cordiales affections. Nous n'avons eu du reste qu'à nous louer de votre excellente mère. Elle m'a offert l'hospitalité chez elle, mais je n'ai pas dû accepter, et je n'ai pas accepté. Nous étions toute une maisonnée : trois enfants, deux domestiques, une femme prête à accoucher. Trop est trop, et raisonnablement nous ne pouvions descendre qu'à l'auberge. Et puis votre petite ville de Montfort-l'Amaury est si étrange que je ne sais pas en conscience (ceci entre nous et pour en rire) si je n'aurais pas un peu compromis votre bonne mère avec ma double réputation de libéral politique et de libéral littéraire. Savez-vous que ces braves gens en sont encore à la lune de miel royaliste de 1815, et que quand ils ont dit que M. un tel est libéral, ils ont dit leur plus grave injure et sont au bout de leur indignation? Jugez ce qu'ils devaient penser de moi, — de moi qui venais interrompre brutalement leurs embrassades et leurs congratulations des ordonnances Polignac en leur disant : Paris a jeté bas les faiseurs de coup d'État. Plus de Polignac, plus même de Bourbon! et ministère et dynastie, l'un coupable, l'autre aveugle, n'ont que ce qu'ils méritent! — C'était tomber au milieu d'eux comme une bombe de Paris, comme un drapeau tricolore, comme un bonnet rouge. Je ne sais vraiment pas si je n'ai point dû avoir quelques craintes; on m'avertissait dans l'oreille de *ne pas parler*, d'être prudent. C'était risible. Vous comprenez maintenant que si j'étais descendu chez votre mère, elle était perdue à tout jamais dans l'esprit de la petite bonne société monarchique de Montfort. Du moins, je n'ai compromis que l'auberge. Elle en perdra peut-être son enseigne de la *Fleur de lys*.

Nous voici maintenant de retour ici, mon cher ami, contents, mais inquiets; du reste pensant à vous et vous aimant toujours, ayant foi à l'avenir et foi en vous.

VICTOR.

---

* Ces jeunes gens avaient demandé à Victor Hugo des entrées pour une des tumultueuses représentations d'*Hernani*.

** Après la révolution de Juillet.

A monsieur Alphonse de Lamartine,
à son château de Saint-Point, près Mâcon.

Paris, 7 septembre 1830.

Entre votre lettre et cette réponse, mon cher ami, il y a une révolution. Le 28 juillet, au moment où j'allais vous écrire, la canonnade m'a fait tomber la plume des mains. Depuis, dans ce tourbillon qui nous enveloppe et nous donne le vertige, il m'a été impossible de rallier trois pensées de poésie et d'amitié. La fièvre prend toutes les têtes et il n'y a pas moyen de se murer contre les impressions du dehors; la contagion est dans l'atmosphère, elle vous gagne malgré vous : plus d'art, plus de théâtre, plus de poésie en un pareil moment. Les Chambres, le pays, la nation, rien que cela. On fait de la politique comme on respire.

Cependant, ce tremblement de terre passé, j'ai la conviction que nous retrouverons notre édifice de poésie debout et plus solide de toutes les secousses auxquelles il aura résisté. C'est aussi une question de liberté que la nôtre, c'est aussi une révolution : elle marchera intacte à côté de sa sœur la politique. Les révolutions comme les loups ne se mangent pas.

Votre lettre m'a ravi. C'est de bien bonne, douce et cordiale prose, mais j'attends les vers maintenant. N'oubliez pas que vous me les avez promis.

Adieu. Où êtes-vous? que faites-vous? quand revenez-vous? Moi j'avais mes inquiétudes domestiques au milieu de cette révolution sociale. Ma femme était en mal d'enfant pendant que les balles brisaient les ardoises de notre toit. Elle est accouchée, et j'ai quatre enfants à l'heure qu'il est.

Tout cela va bien. Tout cela vous aimera et vous admirera un jour comme je vous aime et vous admire.

Victor Hugo.

Mettez-moi aux pieds de Mme de Lamartine.

A Victor Pavie.

17 septembre 1830.

Merci de votre bonne lettre, mon cher Pavie. Je suis heureux de savoir que vous vous portez bien, que vous avez retrouvé bien portants votre bon père, votre bon frère, et que vous pensez toujours un peu à moi dans l'étourdissement des vacances. Ce que vous me dites de ces vers me va au cœur. Je les avais faits pour que vous les sentissiez ainsi. Dites à notre ami Théodore [Pavie] qu'il a sa part de votre vive et belle imagination. Ce que j'ai lu de lui dans le *Feuilleton* m'a enchanté.

Ma femme est bellement accouchée, un peu après la mitraille et la canonnade, d'une petite fille à petite bouche, dont Sainte-Beuve est le parrain, que nous nommons Adèle et que nous baptisons dimanche. Nous boirons à votre santé.

Moi, cependant, je suis plongé jusqu'au cou dans *Notre-Dame*. J'empile page sur page, et la matière s'étend et se prolonge tellement devant moi à mesure que j'avance que je ne sais si je n'en écrirai pas la hauteur des tours.

Quant à *Marion de Lorme*, j'attends que le théâtre se réorganise, et je compte bien que vous serez à Paris. Vous savez que vos applaudissements sont la douceur de mes succès, si succès il y a.

A vous, toujours à vous et aux vôtres.

Victor.

A M. Froidefond des Forges, commandant le 4e bataillon de la 1re légion de la garde nationale de Paris.

Paris, 7 octobre 1830.

Monsieur le commandant et cher camarade,

La lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire me surprend fort.

Le principe de tout grade dans la garde nationale, c'est l'élection.

Le pouvoir du général en chef lui-même est subordonné à l'élection, et aurait dû, selon moi, être soumis à la ratification des légions.

J'ai été nommé, par la libre élection de mes concitoyens de la première légion, sous-lieutenant secrétaire adjoint du conseil de discipline.

Vous-même avez proclamé ma nomination en présence de tous les électeurs qui venaient d'y concourir.

Je suis donc sous-lieutenant secrétaire adjoint du conseil de discipline par le fait souverain de l'élection.

Le grade et l'emploi sont indivisibles. Ils viennent de la même source, ils ont la même valeur.

Or votre lettre m'apprend aujourd'hui que je suis

maintenu secrétaire du conseil en cessant d'être officier.

Et que cela résulte d'une décision du général en chef.

Il y a ici évidemment erreur, surprise de la religion du général en chef, usurpation de pouvoir qui ne peut venir du plus illustre et du plus ancien champion de la liberté.

Une décision, fût-elle du général en chef, fût-elle du roi, ne peut casser une élection.

Une élection est chose sacrée, irréfragable, souveraine. L'élection, principe actuel de tous les pouvoirs, ne dépend d'aucun.

Que ce soient les galons de sergent ou les épaulettes de colonel, tous les grades de la garde nationale sont égaux en valeur intrinsèque. Tous partent du même principe. Tous doivent être également précieux aux citoyens qui les reçoivent. Il ne leur est pas permis de laisser porter la moindre atteinte à la commission que leurs concitoyens leur ont conférée. C'est un dépôt qu'ils tiennent de l'élection et qu'ils ne peuvent remettre qu'à l'élection, mais intact et vierge de toute lésion.

Voilà de grands principes à propos d'une petite affaire. Mais aujourd'hui tout se tient. Couronne du roi, épaulette du sous-lieutenant ont une consécration pareille, celle de l'élection. Elles émanent également de la souveraineté populaire.

Il y a aujourd'hui violation du principe en ma personne. Le choix de mes concitoyens m'a conféré un grade et un emploi. Il n'est pas de pouvoir au monde qui puisse scinder la commission et retenir le grade en laissant l'emploi.

Une loi est à intervenir. Nous en discuterons tous les bases. En attendant, tenons-nous-en à la rigueur du principe.

Je déclare que je suis inviolablement pourvu du grade dont vous-même m'avez proclamé revêtu et que prétend révoquer la décision dont vous me faites l'honneur de me prévenir.

Cette décision est, de fait comme de droit, nulle et non avenue.

Je proteste contre cette décision.

Et je vous prie de vouloir bien en provoquer la prompte révocation du général en chef. La publicité d'un pareil fait pourrait être fâcheuse.

Je suis persuadé que notre illustre général me saura gré de cette protestation. Elle prouve ma confiance sans bornes dans sa fidélité aux principes. En appelant son attention aujourd'hui sur une décision qui lui a été surprise, en y résistant au besoin de toutes mes forces, j'agis comme il agirait à ma place. Je me montre, autant qu'il est en moi, son élève. Maintenir le droit de tous est le devoir de chacun.

Je vous prie de vouloir bien faire mettre cette lettre sous les yeux du général en chef.

J'ai l'honneur d'être, avec un cordial attachement, monsieur le commandant et cher camarade, votre obéissant serviteur.

VICTOR HUGO

Sous-lieutenant secrétaire adjoint du conseil de discipline.

A Madame Benjamin Constant.

8 novembre 1830.

Madame,

Votre malheur privé est une calamité publique. La perte qui vous frappe nous frappe tous. Permettez-moi de vous dire qu'il y aura demain au convoi de cet homme illustre au milieu du peuple qui le pleurera un cœur bien profondément affligé. Ce sera le mien, madame. Je n'ai vu que trop peu de fois M. Benjamin Constant. Cependant, je crois pouvoir dire que je l'ai aimé. C'était une de ces grandes âmes qui tiennent trop de place dans un siècle, pour que tous les regards, même les plus perdus dans la foule, n'en admirent pas souvent la hauteur, n'en étudient pas constamment les proportions.

Pardonnez-moi, madame, de vous troubler dans votre affliction. Parmi toutes les voix importantes qui s'élèveront pour le glorifier et pour vous consoler, c'est bien peu de chose pour vous et pour lui qu'une voix de plus, qu'une voix obscure, qu'une voix de la foule. Mais j'avais besoin que quelque chose de ma douleur arrivât jusqu'à la vôtre. Et puis je ne suis pas de ceux qui prétendent à vous consoler, madame. Ce malheur nous est tellement propre à tous que j'aurais besoin moi-même de consolation.

Une chose cependant doit, non pas consoler votre douleur, mais la calmer, s'il est possible, en l'agrandissant, c'est la pensée qu'en France, en Europe, dans le monde entier, tous les yeux ouverts à la lumière pleureront Benjamin Constant avec vous. Il laisse deux veuves, vous et la France.

J'ai l'honneur d'être, madame, avec un profond respect, votre très humble serviteur.

VICTOR HUGO.

A mademoiselle Mars,
rue Saint-Lazare.

6 janvier 1831.

Je reçois, madame, une lettre de Paul où il me fait part d'une conversation qu'il a eu l'honneur d'avoir hier avec vous relativement à *Marion de Lorme.* Je m'empresse de vous envoyer les explications que vous lui avez semblé désirer. Je n'ai qu'un souhait. madame, c'est de vous voir dans *Marion de Lorme.* Vous avez donné une si admirable couleur au rôle de doña Sol qu'il m'est impossible de ne pas songer souvent au parti que vous tireriez de Marion. Vous avez ensuite été si excellente pour moi qu'il m'est doux de penser que je pourrais vous témoigner quelque chose de ma reconnaissance en mettant à vos pieds ce rôle que vous avez la bonté de désirer. Je vous le réserve donc, et vous pouvez savoir que j'ai refusé tout ce qui m'a été proposé d'autre part.

J'ai donc toujours l'espérance de vous voir jouer Marion. Cependant, vous le savez, madame, les obstacles qui m'ont arrêté, ceux du moins qui sont relatifs à la composition actuelle de l'administration du théâtre et à sa situation, subsistent. On me fait espérer qu'ils disparaîtront bientôt, c'est-à-dire que la société sera dissoute et le théâtre mis en entreprise. Alors, madame, j'accourrai à vous, si vous voulez toujours de moi.

Je compte vous aller voir bientôt. Ma première sortie sera pour vous. J'achève en ce moment un travail très pressé. Permettez-moi, en attendant, de vous baiser la main et de mettre mes hommages et mon admiration à vos pieds.

Victor Hugo.

A Victor Pavie.

25 février 1831.

Vous avez raison, mon ami, mille fois raison. Je n'ai jamais songé à *diriger* un théâtre, mais à en *avoir* un. Je ne veux pas être directeur d'une troupe, mais propriétaire d'une exploitation, maître d'un atelier où l'art se cisèlerait en grand, ayant tout sous moi et loin de moi, directeur et acteurs. Je veux pouvoir pétrir et repétrir l'argile à mon gré, fondre et refondre la cire, et pour cela il faut que la cire et l'argile soient à moi. Du reste, quelqu'un administrera, *dirigera* pour mon compte à moi. Je ne ferai que des pièces et, la machine une fois en train, je les irai peut-être faire au lac de Côme ou sur les bords du Rhin, ou chez vous. Je serai même moins mêlé de cette façon aux choses du théâtre qu'en restant auteur *du dehors.* Ce qui salit le poète, ce sont les tracasseries de la coulisse. Vous concevez qu'il n'y a pas de tracasseries pour le maître. D'ailleurs, aurai-je un théâtre, et tout ceci n'est-il pas une chimère?

Mais tranquillisez-vous, venez me voir, je vous achèverai cette lettre en causerie. Je ne saurais vous dire combien la vôtre m'a touché. Pour rien au monde je ne froisserais une si noble et si tendre amitié quand même elle aurait tort, mais ici elle a raison. Je suis, j'étais, d'avance, d'accord avec vous. Le fond de moi ne change pas; vous savez que je suis un homme *synthétique*, et par conséquent plein de préjugés.

Gardez cette lettre bien secrète et bien entre nous deux pour mille raisons, et venez me voir. J'ai un service à vous demander.

Ex imo corde.

V. H

A Mademoiselle Mars,
64, rue Saint-Lazare.

Mardi 10 mars 1831.

Madame,

Je veux tous les jours vous aller voir et tous les jours mon temps s'en va en mille affaires. J'ai pourtant besoin de vous parler, besoin de vous donner bien des explications que vous entendrez avec votre charmante bonté ordinaire, besoin de vous exprimer bien des regrets auxquels vous croirez sans peine. Vous avez été assez bonne pour venir deux fois chez

moi. J'ai été bien fâché de ne pas m'y être trouvé. Vous auriez vu qu'il n'y a eu aucun tort de ma part dans le parti que j'ai dû prendre de retirer définitivement *Marion de Lorme* du Théâtre-Français. Vous savez que le ministère a osé essayer de rétablir la censure; les auteurs ont dû s'engager à ne donner aucune pièce aux théâtres censurés, le Théâtre-Français était dans cette catégorie; j'ai adhéré, comme je le devais, à l'acte d'union des auteurs. La Porte-Saint-Martin est venue me faire offre de jouer ma pièce avec toutes les résistances que je voudrais contre la censure. J'en ai prévenu Taylor, comme je l'avais promis, en lui donnant communication des conditions que M. Crosnier offrait de souscrire; je lui ai déclaré que je donnerais la préférence au Théâtre-Français aux mêmes conditions. Je l'ai chargé de vous prévenir et de prévenir aussi le comité, et je lui ai donné ma parole que j'attendrais vingt-quatre heures avant de rien signer. Je n'ai plus eu de nouvelles de lui. J'ai pourtant attendu trois jours au lieu de vingt-quatre heures, et enfin, ne voyant rien venir, j'ai signé. Une chose encore, tout à fait impérieuse, m'a déterminé. J'ai eu avis que mon sujet m'avait été dérobé, et que déjà deux *Marion de Lorme*, en prose, avaient été offertes à deux théâtres. (On m'assure à l'instant même que l'une de ces pièces a été lue au Théâtre-Français ces jours-ci.) Il n'y avait donc pas un moment à perdre. Le Théâtre-Français placé en interdit par l'affaire de la censure, votre procès avec les sociétaires, la presque certitude (avouée par Taylor lui-même et confirmée depuis par les démarches du Théâtre-Français pour avoir Mme Dorval) que vous ne vouliez plus jouer, la nécessité dans tous les cas d'attendre un temps indéfini pendant lequel mon sujet me serait pris et ma pièce déflorée par d'autres théâtres, tout cela m'a décidé pour la Porte-Saint-Martin. J'apprends aujourd'hui que vous auriez pu me jouer. C'est un regret bien profond. J'apprends aussi que vous êtes assez bonne pour regretter un peu ce rôle où je vous voyais si belle. C'est presque une consolation. C'est une espérance que vous ne rejetterez pas le prochain rôle que je serai bien heureux de mettre à vos pieds. En attendant, madame, pardonnez-moi, si vous croyez qu'il y a quelque chose à me pardonner. Écrivez-moi un mot pour me dire que vous ne me gronderez pas trop fort et que vous me permettrez de travailler encore pour vous; plaignez-moi surtout, et conservez-moi, en échange d'une admiration sans borne et d'un dévouement profond, quelque amitié.

VICTOR HUGO.

---

*A J. Hérold**.

Bièvre, 18 juillet 1831.

Voici, monsieur, deux ou trois méchantes strophes. Je ne crois pas que vous en puissiez faire grand'chose. Ce sera un beau triomphe pour votre talent si vous parvenez à faire vivre et respirer cet embryon informe. J'ai cru qu'il fallait que cela fût simple, funèbre et grandiose ; je crois que cela est trop simple, peu funèbre et pas du tout grandiose. En tout cas, brûlez ces vers s'ils vous paraissent trop méchants, et n'y voyez qu'une preuve du désir que j'avais de faire une chose qui pût vous être agréable. Pour moi, je me féliciterai toujours d'une occasion qui m'a procuré l'honneur de faire votre connaissance.

Agréez, je vous prie, monsieur, l'expression cordiale de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO.

Si c'est trop long, je crois que vous pourriez supprimer la dernière strophe.

A J. Hérold.

Paris, vendredi matin, 22 juillet 1831.

Je serai déjà allé, monsieur, vous chercher et vous remercier de votre bonne visite, si je n'étais absorbé par les répétitions d'une pièce qui me prend tout mon temps**. Je ne sais si vous aurez envie de faire quelque chose des vers que j'ai eu l'honneur de vous envoyer et je vous engage fort à n'en rien faire... Si pourtant vous vous décidiez à donner l'âme et la vie à cette lettre-morte, voici deux vers que j'ai changés et de la correction desquels je vous prierais de tenir compte, s'il en est encore temps :

1° Il faudrait lire les deux premiers vers de la première strophe ainsi :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leurs cercueils la foule vienne et prie.

* Le ministère avait demandé à Victor Hugo un *Hymne aux Morts de Juillet*, pour l'inauguration du monument élevé au Panthéon en leur honneur. On avait demandé la musique de l'hymne à Hérold, qui venait de remporter le grand succès de *Zampa*.

** Il s'agit des répétitions de *Marion de Lorme*, qui fut représentée le 8 août 1831.

2° Dans le chœur, au lieu de :

Gloire à la patrie éternelle !

Il faudrait :

Gloire à notre France éternelle !

Pardon, monsieur, de vous avoir envoyé si peu de chose. J'ai fait preuve de bonne volonté ; c'est vous qui ferez preuve de talent.

A Madame Ménessier Nodier.

Ce dimanche 5 septembre 1831.

Vous me comblez, madame, et Charles aussi. Un article de Charles sur *Marion*, ce sera plus que de la gloire pour moi, ce sera du bonheur. Ma pauvre comédie a été singulièrement flattée et vernissée par la critique. J'ai grand besoin qu'une main comme celle de mon ami, de votre père, la débarbouille un peu.

Il serait bien aimable aussi de se charger de prévenir le *Temps* qu'il fait l'article sur *Marion livre*, si livre il y a. Je suis bien honteux d'ajouter cette peine à toutes celles qu'il se donne déjà pour moi ; mais sa voix au *Temps*, comme partout ailleurs, doit avoir plus de crédit et d'autorité que toute autre, et surtout que la mienne.

Il y a tant et de si énormes fautes d'impression dans le premier tirage de *Marion* que je ne veux pas vous la donner ainsi. Il paraît que le libraire en prépare un second ; j'espère en mettre un exemplaire à vos pieds, s'il y a moins d'énormités typographiques, et surtout si le papier est moins hideux. Jusqu'ici, Marion est habillée en vrai papier à savon. Le livre a l'air de sortir de chez l'épicier. Il est vrai que c'est pour y retourner.

Ne partez pas encore pour Metz, madame, je vous en supplie. Que j'aie au moins le bonheur de pouvoir aller passer une heure à vos pieds. Mettez-moi à ceux de Mme Nodier et dans les bras de Charles.

Votre bien respectueux et dévoué ami,

VICTOR.

Ma femme vous embrasse tendrement.
Je hais Metz !

Au roi Joseph.

Paris, 6 septembre 1831.

Sire,

Votre lettre m'a profondément touché. Je manque d'expression pour remercier Votre Majesté.

Je n'ai pas oublié, sire, que mon père a été votre ami. C'est aussi le mot dont il se servait. J'ai été pénétré de reconnaissance et de joie en le retrouvant sous la plume de Votre Majesté.

J'ai vu M. Poinnet. Il m'a paru en effet un homme de réelle distinction. Au reste, sire, vous êtes et vous avez toujours été bon juge.

J'ai causé à cœur ouvert avec M. Poinnet. Il vous dira mes espérances, mes vœux, toute ma pensée. Je crois qu'il y a dans l'avenir des événements certains, calculables, nécessaires, que la destinée amènerait à elle seule ; mais il est bon quelquefois que la main de l'homme aide un peu la force des choses. La providence a d'ordinaire le pas lent. On peut le hâter.

C'est parce que je suis dévoué à la France; dévoué à la liberté, que j'ai foi en l'avenir de votre royal neveu*. Il peut servir grandement la patrie. S'il donnait, comme je n'en doute pas, toutes les garanties nécessaires aux idées d'émancipation, de progrès et de liberté, personne ne se rallierait à cet ordre de choses nouveau plus cordialement et plus ardemment que moi, et, avec moi, sire, j'oserais m'en faire garant en son nom, toute la jeunesse de France, qui vénère le nom de l'empereur, et sur laquelle, tout obscur que je suis, j'ai peut-être quelque influence.

C'est sur la jeunesse qu'il faudrait s'appuyer maintenant, sire. Les anciens hommes de l'empire ont été ingrats ou sont usés. La jeunesse fait tout aujourd'hui en France. Elle porte en elle l'avenir du pays, et elle le sait.

Je recevrai avec reconnaissance les documents précieux que Votre Majesté a l'intention de me faire remettre par M. Presle. Je crois que Votre Majesté peut immensément pour le fils de l'empereur.

Je sais que Votre Majesté a toujours aimé les lettres, et qu'elle les a cultivées avec un éclat tel qu'il a rehaussé jusqu'à une couronne. Aussi votre suffrage, si éclairé et si bienveillant, m'est-il glorieux de toutes les manières. Permettez-moi donc, sire, d'offrir à Votre Majesté, comme un hommage personnel, un exemplaire de mon dernier ouvrage. M. Poinnet partant demain, le temps me manque pour le présenter à Votre Majesté sous une forme plus digne d'elle. J'espère que vous le lirez avec indulgence. Vous y verrez, comme dans tous mes autres ouvrages, le nom

* Le duc de Reichstadt.

de l'empereur. Je le mets partout, parce que je le vois partout. Si Votre Majesté m'a fait l'honneur de lire ce que j'ai publié jusqu'ici, elle a pu remarquer qu'à chacun de mes ouvrages mon admiration pour son illustre frère est de plus en plus profonde, de plus en plus sentie, de plus en plus dégagée de l'alliage royaliste de mes premières années.

Comptez sur moi, sire ; le peu que je puis, je le ferai pour l'héritier du plus grand nom qui soit au monde. Je crois qu'il peut sauver la France. Je le dirai, je l'écrirai, et, s'il plaît à Dieu, je l'imprimerai.

Ce que vous avez fait pour mon père, pour ma famille, ne sortira jamais de mon cœur ni de ma mémoire. En portant le plus haut que je puis le nom de Napoléon, en le défendant, comme un soldat fidèle, contre toute attaque, contre toute injure, j'ai à la fois la double tâche de remplir un devoir et d'acquitter une dette.

Je suis avec respect, de Votre Majesté, le très humble serviteur.

VICTOR HUGO.

A M. Cordellier-Delanoue.

Ce dimanche, 25 septembre [1831].

C'est moi, mon cher et excellent ami, qui renonce tout de suite et à l'instant même à *Louis XVI**, du moins jusqu'à ce que *Strafford* soit joué. Tenez-vous ceci pour dit. Et allez, mon ami, le plaisir que j'éprouve à vous faire ce sacrifice est plus grand que le sacrifice, si sacrifice il y a.

Si je trouve quelque autre combinaison, comme de faire nommer Bonaparte dès les premières scènes et de renoncer à l'effet du nom *inédit* jeté à la fin, je vous la soumettrai comme un ami à un ami, *ut decet*. Et dans tous les cas on ne jouera *Louis XVI*, je vous le répète, que quand vous le voudrez, et jamais si vous le voulez.

Je me rappelle fort bien à présent que vous m'aviez dit votre idée et je trouve que la mienne y ressemblait, en effet, beaucoup. A vous donc toute priorité. C'est la première fois, je vous le dis sincèrement, que je me surprends en plagiat flagrant. Cela m'afflige. Est-ce que l'archevêque de Grenade baisserait déjà ?

D'ailleurs, votre vers est sublime et renferme une idée qui est la plus belle, et que je n'ai pas :

... Charles premier, je me nomme Cromwell.

Chez moi, rien de cette grandeur. Bonaparte ne dit pas le vers à Louis XVI, et Bonaparte n'est pas le régicide de Louis XVI.

Merci cent fois de votre bonne et généreuse lettre. Je ne veux pas que *Strafford* perde un cheveu, ni un vers, et je compte bien l'applaudir bientôt de toutes mes mains et de tous mes poumons.

A vous fraternellement.

VICTOR.

* Victor Hugo avait eu à ce moment l'idée d'écrire un drame où il aurait mis Bonaparte en présence de Louis XVI, comme M. Cordellier-Delanoue mettait Cromwell en face de Charles Ier.

A M. Cordellier-Delanoue

30 septembre [1831].

Je vous remercie, mon cher Delanoue, de votre noble et cordiale lettre, comme d'une des plus chères preuves d'amitié que vous puissiez me donner ; mais je persiste. *Louis XVI* après *Strafford*. Ce que j'ai écrit, ce que je vous ai dit, ce n'était pas du bout des lèvres, mais du fond du cœur. Ma résolution était fermement prise, et au moment où j'ai reçu votre dernière lettre, j'avais déjà abandonné *Louis XVI* pour une autre *victime*. A *Strafford* donc, mon ami ! Je l'aime comme je vous aime. Ce qui vient de votre cœur ira toujours au mien.

VICTOR.

A David d'Angers.

Samedi soir [septembre 1831].

Mon bon ami, il est minuit. J'arrive du théâtre. Voyez quelle fatalité ! Mlle Georges a précisément demain, à l'heure dite, une indispensable répétition de *Catherine II*. Elle vous supplie de l'excuser, et surtout de ne pas renoncer à inscrire son profil sur vos impérissables tablettes de bronze. J'espère que cette lettre, que je vous ferai tenir demain matin, vous arrivera à temps.

A vous du fond du cœur,

VICTOR HUGO.

Au baron Taylor.

Ce jeudi 7 septembre.

Je pars, mon cher Taylor, après-demain samedi, à une heure après-midi; je reviendrai à Paris exprès pour la lecture*; mais comme je serai obligé de retourner dîner à Bièvre** à six heures, et qu'il y a trois heures de chemin, il faudra absolument que la lecture soit finie *à trois heures au plus tard*, et par conséquent qu'elle ait commencé au plus tard *à dix heures et demie du matin.*

Je vous serai donc reconnaissant de faire la convocation ce jour-là pour dix heures. Je serai forcé, moi, de me lever à six heures du matin; c'est une dure extrémité, mais je m'y résigne. Vous trouverez ci-contre une ébauche de la distribution. J'aurais bien besoin de vos bons conseils pour cela, et vous seriez bien aimable de venir me voir un moment pour cet objet demain ou après-demain avant midi. Vous savez combien est entière ma confiance en vous.

Mlle Mars accepte-t-elle? Monrose désire-t-il? Que me conseillez-vous à défaut de Mlle Mars, Mlle Anaïs ou Mlle Brocard? Je voudrais bien vous parler aussi de Desmousseaux que j'aime et que j'estime et à qui je ferai un beau rôle avant peu. Vous voyez que j'ai un million de choses à vous dire, sans compter les amitiés.

VICTOR.

Il serait fort à souhaiter que M. Ciceri et le dessinateur des costumes fussent au théâtre le jour de la lecture pour que je puisse leur parler.

Projet de distribution:

FRANÇOIS Ier	M. BOCAGE.
TRIBOULET	M. LIGIER.
BLANCHE	Mlle MARS OU ANAIS.
M. DE SAINT-VALLIER	M. JOANNY.
SALTABADIL	M. MONROSE OU BEAUVALLET.
MAGUELONNE	Mlle DUPONT.
CLÉMENT MAROT	M. SAMSON.
M. DE PIENNE	M. GEFFROY.
M. DE PARDAILLAN (page)	Mme MENJAUD.
M. DE COSSÉ	M. DUPARAY.
Mme DE COSSÉ	Mme MASSON.
M. DE GORDES	M. MARIUS.
M. DE VIC	M. BOUCHET.
M. DE LA TOUR LANDRY	M. MIRECOUR.
MM. DE MONTCHENU, DE BRION ET DE MONTMORENCY	M. REGNIER. M. ALBERT. M. MONLAUR.
DAME BÉRARDE	Mme TOUSEZ.
UNE FEMME DU PEUPLE	Mlle PETIT.
UN MÉDECIN	M. DUMILATRE.

VICTOR HUGO.

Vous voyez que j'ai besoin de vos conseils pour ces rôles secondaires, qu'on peut d'ailleurs distribuer un peu plus tard sans inconvénient.

A Mademoiselle Louise Bertin.

Lundi, 22 octobre 1832.

Mademoiselle, est-ce que vous me permettrez d'ajouter un troisième griffonnage aux deux griffonnages hideux que je vous envoie? Didine et Charlot ont gribouillé à l'envi, comme vous voyez; et je vous demande grâce pour eux comme pour moi.

Nous avons reçu ce matin votre bonne et charmante lettre. Didine m'a prié de la lire à haute voix, ce que j'ai fait à la satisfaction générale de ma populace de marmots. Ma femme a été attendrie jusqu'aux larmes de tout ce que vous écrivez de tendre et de gracieux à ces pauvres enfants. Je vous assure que toutes nos journées se passent à regretter les Roches, quand je ne suis pas dans la caverne de Saltabadil et de Maguelonne. Nous nous rappelons à chaque heure du jour quelque douce chose à laquelle elle était employée près de vous. Ligier me disait hier à la répétition que je reconstruisais le théâtre français; j'aimerais bien mieux bâtir avec vous un théâtre de cartes.

Le temps est beau, et je pense avec joie que l'admirable jardin des Roches n'est pas fermé par les pluies d'automne aux promenades de M. Bertin. Dites-lui bien, ainsi qu'à Mme Bertin, à quel point je vous suis dévoué à tous.

Vous ne me parlez pas d'Édouard qui travaille, j'es-

* Du *Roi s'amuse.*
** Aux Roches, chez M. Bertin.

père, comme un diable, et qui est bien heureux de n'avoir pas besoin de faire jouer ses paysages. Serrez-lui la main pour moi, je vous prie.

Ma femme me charge expressément de vous prier de ne pas trop travailler et de penser beaucoup à nous. Il est inutile que je vous reparle de mon profond et respectueux attachement.

Je ferai chercher votre couteau, mais Didine se prétend sûre de ne pas l'avoir emporté. Je pense que vous le retrouverez dans quelque double fond de la boîte à couleurs

VICTOR HUGO.

A Mademoiselle Louise Bertin.

Paris, 30 octobre 1832.

Malgré votre défense, mademoiselle, je vous écris encore : il faut que vous me permettiez de vous envelopper de quelques mots le style et l'orthographe de mes marmots. Je ne sais pas où diable Antoni* irait chercher le naïf dans l'art, si ces lettres-là ne le ravissaient pas. Quant à moi, elles m'enchantent, je vous le déclare; je leur laisse la bride sur le cou, et les deux petits lutins vous écrivent tout ce qui leur passe par la tête. Je vous demande pardon pour eux.

Je vous demande aussi pardon pour moi qui ai pris la liberté de vous envoyer de mon style imprimé ces jours passés. C'est votre libretto** sur papier de Chine et en trois volumes, que je me suis hasardé à mettre à vos pieds. Il y a par-ci par-là quelques pages nouvelles pour lesquelles je vous demande votre indulgence, si vous les lisez, par aventure.

Il faut que vous me plaigniez, d'abord et beaucoup, d'avoir quitté les Roches, ensuite un peu d'être depuis huit jours dans l'exécrable tohu-bohu d'un déménagement, fait à l'aide de ces machines prétendues commodes qui ont aidé tant de pauvres diables à déménager en masse et pour leur dernier logis à l'époque du choléra. Voilà huit jours que je suis dans le chaos, que je cloue et que je martèle, que je suis fait comme un voleur. C'est abominable. Mettez au travers de tout cela mes répétitions où je suis forcé d'aller, et le portrait*** qu'on peut voir chez Ingres, que j'ai la plus grande envie de voir, et que je n'ai pas encore été voir! Voilà bien des *voir* dans la même phrase, mais que voulez-vous, c'est le style d'un garçon tapissier que je vous envoie aujourd'hui.

Jugez si je regrette les Roches, et les douces journées et les douces soirées et les châteaux de cartes, et *Jamais dans ces beaux lieux* et *Phœbus, l'heure t'appelle*.

On me joue du 12 au 15 novembre. Adieu, mademoiselle. Il y a une famille qui est heureuse et qui est bonne, et que je porte dans mon cœur, c'est la vôtre. Je donnerais le reste du monde pour les Roches, et le reste des hommes pour votre famille. Adieu encore, c'est-à-dire à bientôt. Quand reviendrez-vous?

Votre respectueux et dévoué collaborateur,

VICTOR.

* Antoni Deschamps.

** Un exemplaire de *Notre-Dame de Paris*, roman d'après lequel a été composée *la Esmeralda* avec la musique de Mlle Louise Bertin.

*** De M. Bertin l'aîné.

A Monsieur le rédacteur du Constitutionnel.

aris, le 26 novembre 1832*.

Monsieur,

Je suis averti qu'une partie de la généreuse jeunesse des écoles et des ateliers a le projet de se rendre ce soir ou demain au Théâtre-Français pour y réclamer *le Roi s'amuse* et pour protester hautement contre l'acte d'arbitraire inouï dont cet ouvrage est frappé. Je crois, monsieur, qu'il est d'autres moyens d'arriver au châtiment de cette mesure illégale, je les emploierai. Permettez-moi donc d'emprunter, pour cette occasion, l'organe de votre journal pour supplier les amis de la liberté, de l'art et de la pensée de s'abstenir d'une démonstration violente qui aboutirait peut-être à l'émeute que le gouvernement cherche à se procurer depuis si longtemps.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO.

A Mademoiselle Louise Bertin.

27 novembre 1832.

Mademoiselle,

Quelles que soient les malheureuses divisions poli-

* *Le Roi s'amuse* avait été interdit le 23 novembre, le lendemain de la première représentation.

tiques et littéraires qui se sont élevées et où j'ai la consolation de ne pas avoir eu un tort de mon côté*, j'espère que vous n'avez pas douté de moi un seul instant. Vous me savez dévoué du fond du cœur, à vous, mademoiselle, à votre excellent père (que j'aime comme s'il était le mien, et qui est, je suis sûr, plus affligé que moi de l'événement inouï qui me frappe), à tout ce qui vous est cher. Cet événement-là même aura eu cela d'heureux à mes yeux de bien vous faire voir qu'il n'y a jamais eu que des raisons d'attachement personnel et désintéressé dans les relations que j'ai été si heureux et si fier de nouer avec vous, avec vous dont j'admire la belle âme et le profond talent. Dites bien, je vous supplie, à vos bons parents qu'ils ne s'inquiètent de rien avec moi, qu'ils ne se croient pas obligés de gêner les polémiques littéraires ou politiques qu'ils pourraient juger nécessaires contre moi dans la nouvelle position où mes ennemis de toute nature et de tous rangs m'ont placé, que je serai toujours, quoi qu'il arrive, empressé et obéissant à vos moindres volontés, et que je ne renoncerai jamais à l'œuvre que nous faisons en commun**, à moins que ce ne soit vous qui, dans votre propre intérêt, croyiez devoir répudier une collaboration qui expose à tant d'orages.

Vous me connaissez, vous, mademoiselle Louise, et je suis sûr que vous vous êtes déjà dit tout cela à vous-même; je suis sûr que vous comptez fermement sur moi. Répondez donc de moi, je vous prie. J'irai vous voir. Je vous demanderai vos ordres comme par le passé. Je mettrai tout mon loisir à vos pieds. Je vous demanderai aussi de me plaindre un peu, moi homme tranquille et sérieux, d'être ainsi violemment arraché à toutes mes habitudes et d'avoir à soutenir maintenant un combat politique en même temps que le combat littéraire.

Où sont nos beaux jours des Roches?

Je mets tous mes respects et tout mon dévouement à vos pieds.

VICTOR HUGO.

A Monsieur le baron Taylor.

3 décembre [1832].

Tout ce qui est arrivé, mon cher Taylor, n'a pas dépendu de vous, ni de la Comédie, je le sais. Je vais cependant être obligé d'intenter un procès au Théâtre-Français en dommages-intérêts, parce que c'est malheureusement le seul moyen de faire le procès politique au ministère. Cependant je reste votre ami. Odilon Barrot plaidera pour moi, l'affaire aura beaucoup de retentissement et d'éclat, mais je ne voudrais pas qu'il fût rien dit qui pût vous nuire et vous compromettre, vous personnellement. Je sens le besoin de m'entendre avec vous sur cela, je me mets dans votre position et je crois de mon devoir d'ami et d'honnête homme d'agir avec vous comme je voudrais que vous agissiez avec moi si vous étiez à ma place et moi à la vôtre. Guerre loyale et acharnée au pouvoir, mais tous les ménagements possibles et conciliables avec les besoins de la cause pour vous, Taylor, que j'aime et que j'estime. Venez donc me voir et déjeuner avec moi demain matin si vous pouvez. Je vous attendrai jusqu'à *onze heures*.

Vous recevrez avec ce billet votre exemplaire du *Roi s'amuse* et de *Notre-Dame de Paris*.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

A Monsieur Eugène Renduel.

[Décembre 1832.]

J'ai vu hier au soir Carrel; tout est convenu. Il a été excellent. Je vous conterai la chose en détail. Sainte-Beuve peut faire l'article comme il le voudra et le porter aujourd'hui avec le fragment de préface. Carrel mettra tout. Carrel veut, en outre, un grand article politique pour un de ces jours sur l'affaire. Vous savez que c'est Odilon Barrot qui plaidera pour moi. Venez me voir.

Voici quelques lignes pour le *Journal des Débats* qu'un de nos amis m'a faites hier au soir. Elles sont en trop grosses lettres, ce qui serait ridicule. Vous ferez bien de les recopier et de les porter tout de suite.

Tout à vous.

VICTOR H.

A Monsieur Mérimée,
secrétaire de M. le comte d'Argout.

[Décembre 1832.

Monsieur,

Il résulte de ce que vous m'avez fait l'honneur de

* Procès du *Roi s'amuse*.
** *La Esmeralda*.

m'écrire que vous êtes resté complètement étranger aux influences qui ont déterminé le gouvernement à arrêter illégalement ma pièce. En pareille matière, l'affirmation d'un homme d'honneur suffit à un homme d'honneur. Je m'empresse donc de déclarer que tout ce qui pourrait vous concerner personnellement dans le fait que j'ai plutôt indiqué que raconté, sans nommer qui que ce soit, relativement à la suspension de ma pièce, tombe de lui-même devant votre réclamation.

Ma loyauté m'impose en effet le devoir de ne laisser aucun nuage sur la vôtre. Mon affaire est une affaire générale, dont rien ne doit me détourner, et non une affaire personnelle, et il m'importe de n'avoir jusqu'à la fin aucun tort de mon côté.

J'espère que ma conduite en cette occasion vous prouvera que rien n'altère en moi l'estime réciproque dont vous me parlez.

V. H.

A Mademoiselle Louise Bertin.

Ce dimanche soir 29 [1832].

Tout à l'heure, mademoiselle, ma Didine faisait cette remarque tristement, qu'il y a huit jours nous étions auprès de vous. Cela dit, elle s'est mise à vous écrire, et moi aussi, si bien que nos deux lettres, écrites côte à côte, vont vous arriver ensemble pleines de la même pensée.

Vous savez bien, n'est-ce pas, que vous êtes toujours présente et toujours aimée? Il y a quatre petits enfants qui parlent souvent de vous, et le père qui y pense plus souvent encore.

Voici les derniers beaux jours partis. La boue et l'hiver reviennent. Paris n'est pas gai. Vous, vous avez le ciel et les feuilles mortes. Cela vaut mieux que la rue Saint-Honoré avec ses embarras de charrettes.

Grondez-moi, je n'ai pas encore vu Duponchel. En revanche, j'ai vu Vedel; cela rime. Cela vous est bien égal, mais j'ai un procès avec les Français; cela rime encore. Que voulez-vous que j'y fasse?

Ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait d'aller aux Roches causer avec votre excellent père, avec vous, avec Édouard, et me promener au pied de vos belles collines, sans plus songer aux huissiers, aux tribunaux de commerce et à la Bourse, ce temple joli et bête maculé d'agents de change.

Mais ma destinée m'entraîne. Je suis furieux contre la Comédie française, et j'ai besoin d'un procès pour me soulager. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il paraît certain que je le gagnerai, avec de gros dommages et intérêts que le gouvernement payera, à ce que disent Messieurs les sociétaires.

Pardon de tous ces bavardages. Ce sot procès est la seule nouvelle que je puisse vous conter. On ne parle que de cela chez moi, depuis huit jours, et je vous envoie un peu de mon ennui.

Permettez-moi d'y joindre le nouvel hommage d'un vieil attachement bien profond, bien respectueux et bien dévoué.

Victor H.

1833

A Mademoiselle Louise Bertin.

15 février 1833.

Mademoiselle,

Voilà enfin le scénario* en double copie, une pour vous, l'autre pour M. Véron**.

J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de ce plan détaillé sous les yeux.

Je suis toujours dans l'incertitude pour la dernière scène. Je vous assure que ce n'est qu'une misère et pourtant il est fort difficile de trouver quelque chose qui ne soit pas ou tout à fait détaché du poème, ou plat et commun.

D'après ce que vous m'avez dit l'autre soir, je suis de votre avis sur l'apothéose, et je donne le ciel au diable.

Je voulais vous porter en personne ce paquet hier au soir. Mais ma femme m'a mené de droit divin à *Bertrand et Raton*, qui nous a prodigieusement, merveilleusement et incomparablement ennuyés.

* De *la Esmeralda*.
** Directeur de l'Opéra.

Je joins au scénario le manuscrit, et les quelques chiffons de papier qu'il contenait.

A bientôt, mademoiselle...

Au roi Joseph.

Paris, 27 février 1833.

Sire, je profite pour vous répondre de la première occasion sûre qui se présente. M. Presles, qui part pour Londres, veut bien se charger de remettre cette lettre à Votre Majesté. Permettez-moi, sire, de vous traiter toujours royalement. Les rois qu'a faits Napoléon, selon moi, rien ne peut les défaire. Il n'y a pas une main humaine qui puisse effacer le signe auguste que ce grand homme vous a mis sur le front.

J'ai été profondément touché de la sympathie que Votre Majesté m'a témoignée à l'occasion de mon procès pour *le Roi s'amuse.* Vous aimez la liberté, sire; aussi la liberté vous aime. Permettez-moi de joindre à cette lettre un exemplaire du discours que j'ai prononcé au tribunal de commerce. Je tiens beaucoup à ce que vous le lisiez autrement que dans le compte-rendu, toujours inexact, des journaux.

Je serais bien heureux, sire, d'aller à Londres, et d'y serrer cette royale main qui a tant de fois serré la main de mon père. M. Presles dira à Votre Majesté les obstacles qui m'empêchent en ce moment de réaliser un vœu aussi cher; il faut, pour qu'ils m'arrêtent, qu'ils soient insurmontables. M. Presles vous dira une partie de ce que je vous dirais, sire, si j'étais assez heureux pour vous voir. J'aurais bien des choses de tout genre à vous dire. Il est impossible que l'avenir manque à votre famille, si grande que soit la perte de l'an passé *. Vous portez le plus grand des noms historiques.

A la vérité, nous marchons plutôt vers la république que vers la monarchie ; mais à un sage comme vous, la forme extérieure du gouvernement importe peu. Vous avez prouvé, sire, que vous saviez être dignement le citoyen d'une république. Adieu, sire; le jour où il me sera donné de presser votre main dans les miennes sera un des plus beaux de ma vie. En attendant, vos lettres me rendent fier et heureux.

V. H.

---

* La mort du Roi de Rome.

A Monsieur Jouslin de la Salle,
commissaire royal près le Théâtre-Français.

21 mars 1833.

Monsieur,

Permettez-moi de vous adresser et de vous recommander le jeune auteur d'une tragédie intitulé *James Douglas*, M. Esquiros. Le Théâtre-Français me paraît spécialement institué pour encourager les jeunes auteurs dans la voie de la poésie et de l'art. M. Esquiros est de ceux qui méritent qu'on lui aplanisse le chemin. Je serai heureux d'apprendre qu'il a trouvé bon accueil auprès de vous.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO

A Victor Pavie.

Paris, 31 mars 1833

Il y a des siècles que je veux vous écrire, mon ami. J'ai vraiment avec vous, que j'aime le mieux, l'apparence d'un homme oublieux, négligent, distrait, absorbé par sa propre chose, et je vous assure pourtant que rien n'est moins vrai. J'ai toujours pour les vrais amis que je me sais, — et vous êtes des meilleurs et des plus chers, — j'ai toujours un souvenir profond, continuel, doux et triste, dont je me remplis le cœur dans mes heures de loisir et de rêverie. Penser à un ami absent, c'est une des joies les plus graves et les plus calmantes de la vie. J'écris peu, parce que je suis paresseux et presque aveugle; et puis, voyez-vous, Pavie, en amitié, comme en art, comme en tout, il arrive souvent que d'écrire gâte la pensée.

Vous, dont la vie n'est pas emportée et arrachée de toutes ses ancres par un continuel tourbillon, vous qui êtes à Angers et non à Paris, vous qui n'avez pas une existence publique qui rudoie à tout moment votre existence privée, vous devriez m'écrire souvent, mon ami, et me faire en de longues lettres l'histoire attentive de votre pensée et de votre âme. Ce serait bien à vous; je me reposerais les yeux sur votre paix et sur votre bonheur.

Dites-moi, il y avait l'autre jour dans votre *Feuilleton d'Angers* un article bien remarquable, quoique

beaucoup trop bon pour moi, signé C. R. Connaissez-vous l'auteur de cet article? Remerciez-le pour moi. Si je savais où lui écrire, j'aurais plaisir à le faire moi-même.

Écrivez-moi longuement, mon cher Pavie. Parlez-moi de vous, de votre excellent père, de votre frère, si vous en avez des nouvelles. Dites-moi où vous en êtes de la vie.

Quand donc viendrez-vous à Paris?

Je vous aime et je vous embrasse.

VICTOR H.

A M. Harel,
directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

1er mai, 7 heures du matin.

Monsieur,

Hier, à minuit, en rentrant chez moi, je pensai trouver une réponse de vous à ma dernière lettre. J'as demandé à ma femme s'il était venu une lettre pouri moi; au trouble avec lequel elle m'a répondu que non, j'ai présumé qu'il était en effet arrivé une lettre de vous, qu'elle l'avait ouverte et qu'on me le cachait. J'en ai conclu que cette lettre contenait probablement une réponse décisive dans l'affaire qui nous occupe, et dont ma femme se doute malheureusement. Je crains que vous ne m'ayez indiqué dans cette lettre une heure de rencontre pour aujourd'hui. Comme il m'importe de ne pas manquer à un rendez-vous de cette nature, je crois devoir m'empresser de vous prévenir que je serai chez vous ce matin, à neuf heures précises, pour nous entendre sur le lieu, l'heure et les armes.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

V. H.

A Mademoiselle Louise Bertin.

14 juillet 1833

Mademoiselle,

Voi une lettre de Poupée * qui a bien plutôt l'air de la lettre d'un chat que de celle d'une poupée. Vous l'excuserez quand vous saurez qu'elle l'a écrite dans son lit, où elle est depuis quelques jours pour une fièvre de croissance. C'est cette petite maladie qui nous a empêchés, Poupée et moi, de vous donner plus tôt des nouvelles de la place Royale.

Je mets sous le même pli les quelques vers que vous m'avez demandés. J'espère qu'ils ne vous ont pas fait faute.

Je suis d'ailleurs toujours jusqu'au cou dans le travail, éperonné des deux côtés par Renduel et Harel, qui sont bien les plus ennuyeux hommes de négoce qu'il y ait. J'ai déclaré à Harel qu'il n'aurait pas ma pièce avant le 1er septembre, et malgré ses lamentations, incantations et gémissements, j'en suis resté là. Que saint Georges et saint Martin lui soient en aide!

C'est aujourd'hui dimanche, et belle et joyeuse journée aux Roches. Vous ne sauriez croire combien votre vie de campagne, de poésie et de musique paraît charmante et désirable à nous autres pauvres ouvriers du quartier Saint-Antoine, condamnés à tourner la roue qui verse l'argent dans la poche d'un libraire et d'un impresario et non dans la nôtre.

Vos arbres sont bien beaux, je vous jure, votre vallée est admirable, votre piano est bien poétique et bien harmonieux. Vous êtes encore à la partie charmante de l'œuvre que nous accomplissons ensemble; mais quand vous en serez au théâtre et à la coulisse, vous me direz ce que vous pensez de ma vie actuelle comparée à votre vie actuelle. Quand vous en serez à Véron, vous me direz ce que vous pensez de Harel.

VICTOR H.

* Léopoldine Hugo.

A Victor Pavie.

Paris, 25 juillet [1833].

Personne ne me comprend donc, pas même vous, Pavie, vous que je comprends pourtant si bien, vous dont l'âme est si élevée et si bienveillante! Cela est douloureux pour moi!

J'ai publié, il y a six semaines, un article dans *l'Europe littéraire*. Lisez le paragraphe qui se termine par *Deus centrum et locus rerum*. Vous aurez ma pensée. Commentez-la en vous-même *dans mon sens*. Je crois que cela modifiera vos idées actuelles sur moi.

Le théâtre est une sorte d'église, l'humanité est une sorte de religion. Méditez ceci, Pavie. C'est beaucoup d'impiété ou beaucoup de piété, je crois accomplir une mission...

Je n'ai jamais commis plus de fautes que cette année, et je n'ai jamais été meilleur. Je vaux bien mieux maintenant qu'à mon temps *d'innocence* que vous regrettez. Autrefois, j'étais innocent; maintenant, je suis indulgent. C'est un grand progrès, Dieu le sait.

J'ai auprès de moi une bonne et chère amie, cet ange qui le sait aussi, que vous vénérez comme moi, et qui me pardonne et qui m'aime. Aimer et pardonner, ce n'est pas de l'homme, c'est de Dieu, ou de la femme.

Certes, vous avez bien raison de dire que vous êtes mon ami. A qui écrirais-je ainsi ?

Allez! je vois bien clair dans mon avenir, et je vais avec foi, l'œil fixé au but. Je tomberai peut-être en chemin, mais je tomberai en avant. Quand j'aurai fini ma vie et mon œuvre, fautes et défauts, volonté et fatalité, bien et mal, on me jugera.

Aimez-moi toujours; je vous serre dans mes bras.

V. H.

A David d'Angers.

Paris, 3 août 1833.

J'arrive de la campagne, mon cher David, et je trouve tous les trésors de bronze que vous m'avez envoyés. C'est bien vous. Toujours grand artiste et toujours mon ami!

J'ai fait dans l'*Europe littéraire*, il y a une vingtaine de jours, un petit article sur votre affaire avec Thiers. J'avais recommandé qu'on vous le fît tenir. L'a-t-on fait ?

Je vous serre la main,

VICTOR HUGO.

A Alexandre Dumas.

2 novembre [1833].

Il y a encore plus de faits contre moi, mon cher Dumas, que vous n'en devinez ou que vous n'en supposez. L'auteur de l'article* est un de mes amis; c'est moi qui ai contribué à le faire entrer aux *Débats*. L'article m'a été communiqué par M. Bertin aîné, aux Roches, il y a environ six semaines. Voilà les faits à ma charge. Les faits à ma décharge, je ne vous les écrirai pas; je veux que vous fassiez pour moi ce que je faisais pour vous il n'y a pas deux jours, c'est-à-dire que vous les supposiez ou que vous les deviniez.

N'oubliez pas, cependant, que vous seriez le plus injuste et le plus ingrat des hommes si vous croyiez un seul instant que je n'ai pas été pour vous, en cette circonstance, un bon et sincère ami.

Je ne vous en écris pas davantage parce que, dans cette occasion, ce n'est pas moi qui vous dois une justification, mais vous qui me devez un remerciement.

Mais je vous dirai tout quand vous viendrez; dix minutes de causerie éclairciront mieux les choses que dix lettres.

Ne croyez pas de moi ce que je ne croirais pas de vous.

VICTOR HUGO.

P. S. — Je vous réserve deux stalles pour la première représentation de *Marie Tudor*. En voulez-vous davantage ?

A Mademoiselle Louise Bertin.

5 décembre 1833

Voici, mademoiselle, la chanson de Quasimodo. Je l'ai faite la plus gaie que j'ai pu; mais il me semble impossible qu'elle soit tout à fait folâtre.

Vous en jugerez. Votre sens musical doit être après tout souverain, et mes rimes sont les très humbles servantes de vos notes.

Vous verrez que j'ai d'ailleurs rigoureusement rempli vos prescriptions. C'est toujours un grand bonheur pour moi de fournir un thème à votre pensée, une charpente à votre architecture, un canevas à votre broderie. Voilà de la grosse toile, couvrez-la d'arabesques d'or, c'est votre affaire. Moi, je suis plus que jamais votre affectueux et dévoué ami.

VICTOR H.

---

* Il s'agit d'un article de Granier de Cassagnac, hostile à Alexandre Dumas.

A Monseigneur le duc d'Orléans.

Prince,

Votre Altesse Royale accueillera-t-elle la prière d'un inconnu pour un inconnu? Je n'ose l'espérer; cependant je croirai avoir rempli mon devoir de conscience en essayant.

Voici une lettre qui m'arrive. Elle est mêlée à une foule d'autres qui me demandent aide et secours, à moi pauvre et inutile poëte. Celle-ci m'a ému et intéressé entre toutes. Je n'en connais pas le signataire. Mais si les faits sont vrais (et le ton de sincérité de sa lettre me porte à le croire), ils méritent attention. C'est un père qui supplie pour son fils; c'est un vieux professeur qui supplie pour ses livres. Je renvoie cette lettre à Votre Altesse Royale.

Qu'elle me pardonne cette liberté. Nous sommes dans un moment où chacun met au jour son ambition, j'y mets la mienne aussi. Elle se borne à tâcher de faire un peu de bien, chétivement et obscurément, et à aider ceux qui en font de leur côté avec puissance et éclat. Le bien plaît à votre noble cœur; il est toujours possible à votre haute fortune. Vous êtes de ceux qui le veulent et de ceux qui le peuvent. Il est tout simple qu'on s'adresse à vous.

VICTOR HUGO

A Monseigneur le duc d'Orléans.

Prince,

J'ai rempli les intentions bienfaisantes de Votre Altesse Royale. Qu'elle me permette de déposer à ses pieds le reçu du pauvre vieillard qu'elle a daigné secourir.

La reconnaissance qu'il me charge d'exprimer à Votre Altesse Royale est sans borne. La mienne n'est pas moins profonde. Le gracieux empressement avec lequel Votre Altesse Royale a accueilli mon obscure recommandation m'a pénétré jusqu'au fond du cœur. J'en garderai le souvenir.

Après avoir porté le bienfait au suppliant, je rapporte aujourd'hui la reconnaissance au bienfaiteur. Ce rôle est plein de douceur pour moi. Simple témoin dans cette affaire, j'ai pu voir avec quelle grâce Votre Altesse Royale pratique la plus humble comme la plus haute de toutes les vertus, la charité. Aujourd'hui, prince, Votre Altesse Royale recueille le fruit de sa bonne action, le dévouement d'un infortuné. Vous êtes heureux, il est reconnaissant. Et moi je participe à la fois des deux sentiments. Je ne suis pas moins heureux que vous, ni moins reconnaissant que lui.

VICTOR HUGO.

A Monsieur Jules Lechevalier,
directeur de la Revue du Progrès social.

1er juin 1834.

Monsieur,

J'ai lu avec une attention extrême la *Revue du Progrès social* et l'exposé de principes que vous avez bien voulu me communiquer. Depuis longtemps tous les hommes éclairés et intelligents qui ont étudié le passé dans un but d'avenir ont sur les destinées futures de la société une idée commune qui, éclose et développée à l'heure qu'il est séparément dans chaque cerveau, aboutira quelque jour, prochainement je l'espère, à une grande œuvre générale.

Cette œuvre sera la formation paisible, lente et logique d'un ordre social où les principes nouveaux dégagés par la Révolution française trouveront enfin leur mode de combinaison avec les principes éternels et primordiaux de toute civilisation. Votre Revue et votre exposé tendent à ce but magnifique par des voies droites et sûres et où les pentes me paraissent bien ménagées. Je suis d'accord avec vous sur presque tous les points et je m'en félicite.

Concourons donc ensemble tous, chacun dans notre région et selon notre loi particulière, à la grande substitution des questions sociales aux questions poli-

tiques. Tout est là. Tâchons de rallier à l'idée applicable du progrès tous les hommes d'élite, et d'extraire un parti supérieur qui veuille la civilisation, de tous les partis inférieurs qui ne savent ce qu'ils veulent.

Je ne doute pas de votre succès, monsieur, la vérité a quelquefois de longues gestations, jamais d'avortements.

Victor Hugo.

A Monsieur Thiers, ministre de l'Intérieur.

Paris, 15 juin 1834.

Monsieur le ministre,

Il y a en ce moment à Paris une femme qui meurt de faim.

Elle s'appelle M[lle] Élisa Mercœur. Elle a publié plusieurs volumes de poésie; ce n'est pas ici le lieu d'en louer le mérite.

Il y a cinq ans, sous le ministère de M. de Martignac, une pension littéraire lui fut donnée, pension de 1,200 francs, qui a été réduite à 900 francs depuis 1830.

Elle a sa mère avec elle, et rien autre chose, pour vivre à Paris, que cette pension de 900 francs. Toutes deux meurent de faim, *à la lettre*.

Vous pouvez faire prendre des informations.

Monsieur le ministre, en 1823, le roi Louis XVIII m'assigna spontanément une pension ou allocation annuelle de 2,000 francs sur les fonds du ministère de l'intérieur. En 1832, j'ai renoncé volontairement à cette pension.

A cette époque, votre prédécesseur, M. d'Argout, me fit dire qu'il n'acceptait pas ma renonciation, qu'il continuerait de considérer cette pension comme mienne, et qu'il n'en disposerait en faveur de personne.

Ma renonciation étant absolue et définitive, je n'eus pas à m'occuper de ce que le ministre ferait de la pension.

Aujourd'hui, tout en ne me reconnaissant aucun droit, quel qu'il soit, sur cette pension, je viens vous prier, dans le cas où le ministre aurait en effet persisté dans sa résolution et n'aurait disposé de ces fonds en faveur de personne, je viens vous prier, dis-je, d'en disposer, vous, monsieur le ministre, en faveur de M[lle] Mercœur. Si vous y consentez, je me féliciterai doublement d'y avoir renoncé. Cette pension sera beaucoup mieux placée sur la tête de M[lle] Mercœur que sur la mienne. Les 2,000 francs, ajoutés à ce que reçoit déjà M[lle] Mercœur, la feront vivre à peu près avec sa mère. Donnez-la-lui, monsieur le ministre; ce sera une bonne œuvre. Nous serons heureux tous les deux, vous de l'avoir faite, moi de l'avoir conseillée.

Agréez, monsieur le ministre, l'assurance de ma considération distinguée.

Victor Hugo.

A Charles Nodier.*

26 octobre 1834.

Si je n'étais pas enfoui dans le troisième dessous d'un théâtre, quelle joie j'aurais, mon bon Charles, à vous aller serrer la main, et à jeter mon manteau sous vos pieds en criant *Hosannah*, comme les autres. C'est une gloire qui entre à l'Académie, chose rare! Aussi voilà que nous applaudissons l'Académie, chose non moins rare!

Je suis vraiment heureux de vous voir là. Je vous aime bien, croyez-le.

Victor.

* Après son élection à l'Académie.

A *Mademoiselle Louise Bertin.*

Ce mardi matin, 22 mai 1835.

Mademoiselle,

Quoique Poupée se soit chargée de vous donner des nouvelles de toute la maison, permettez-moi d'ajouter un mot à sa lettre. Ma femme se propose d'aller dîner avec vous aux Roches jeudi soir à six heures (demain); je viendrai la prendre le lendemain (vendredi), et je la ramènerai le soir à Paris. Didine l'accompagnera, et je compte mener avec moi Boulanger, si votre excellent père veut toujours bien de lui et de moi. Je vous apporterai ce que vous m'avez demandé pour notre scène nocturne.

Nous nous promettons un bien grand plaisir de cette promenade aux Roches, de cette journée passée dans la bonne et hospitalière maison où nous avons passé tant d'heureuses semaines. J'espère que vous ne refuserez pas de nous chanter quelque chose de *Notre-Dame.* Moi surtout, dont toutes les journées s'envolent dans un travail sans relâche, j'aurai bien besoin, pour me reposer les yeux et l'esprit, d'un peu de votre verdure et de beaucoup de votre musique.

A propos de musique, Didine et Listz me donnent des leçons de piano. Je commence à exécuter avec un seul doigt d'une manière satisfaisante *Jamais dans ces beaux lieux.*

Je ne comprends pas comment Poupée ne vous raconte pas ce grand événement dans sa lettre.

Pardon, mademoiselle, de vous parler de ces enfantillages. Si je ne vous savais bien occupée et si je ne craignais que vous ne vous crussiez dans l'obligation de me répondre, je vous écrirais de temps en temps. Vous m'avez dit un jour que vous aimiez à recevoir des lettres *quelconques.* Je vous écrirais des lettres quelconques; celle-ci en est bien une.

Quand je veux me rappeler des journées douces et bien employées, parmi les plus douces et les mieux employées de ma vie, je vais méditer quelques instants dans mon salon, devant la petite voiture de cartes que nous avons faite à nous deux. C'est jusqu'à présent notre chef-d'œuvre, en attendant *Notre-Dame.*

Adieu, mademoiselle Louise; à vendredi. Dites bien à votre bon père que je suis à lui et à vous du fond du cœur, et veuillez recevoir avec votre bonté ordinaire l'hommage d'amitié respectueuse de votre *signor poeta.*

Victor H.

A *Mademoiselle Louise Bertin.*

Paris, 19 octobre 1835.

Vous avez écrit à ma femme, mademoiselle, une bien charmante lettre et dont j'ai pris ma part. Vous êtes bien charmante d'avoir pris ces vers avec quelque plaisir. C'est tout ce que j'en voulais. Il y a en vous tant de vraie et de grande poésie que toute celle qui sort de nous doit toujours vous sembler peu de chose.

Me voici maintenant achevant ce volume* dont une partie avait poussé parmi les fleurs des Roches, et le reste dans les fentes des pavés de Paris. De là dans ce volume deux couleurs, l'une poétique qui vient de chez vous, l'autre politique qui vient de dessous les pas de tout le monde.

Soyez indulgente et bonne pour le tout. Nous parlons bien souvent de vous ici, dans nos soirées déjà longues, de vous, d'Édouard, de vos excellents et vénérés parents. Et sitôt qu'on dit *Louise* on est sûr de voir se tourner quatre petites têtes. Ces chères petites têtes vous aiment bien, et si ce n'était pas une partie de leur bonheur, vraiment j'en serais jaloux, moi qui suis jaloux.

A bientôt, mademoiselle, parlez un peu de nous sous les dernières feuilles de vos beaux arbres.

Nous avons pour vous une amitié qui ne s'effeuille pas. J'y joins un dévouement sincère et profond.

Votre respectueux ami,

Victor H.

---

* Les *Voix intérieures.*

À Monsieur Antoine de Latour,
précepteur de M. de Montpensier, aux Tuileries.

Aux Roches, 28 octobre 1835.

Merci de votre bonne lettre. Je n'ai fait que passer au Tréport, fort obscur et fort perdu dans le gros des passants. J'aurais eu grand plaisir à vous serrer la main, mais je vous aurais voulu seul, et il faut que mes amis me pardonnent un peu mes fantaisies d'homme rêveur et farouche.

Je m'étais enfui de Paris à l'approche de l'anniversaire de juillet. Je n'aime pas le vacarme parisien ces jours-là. Et puis je croyais fuir une fête et il s'est trouvé que j'avais fui une catastrophe*.

En somme, j'ai été charmé du petit voyage que j'ai fait. J'aime mieux le spectacle de la mer que le spectacle des Chambres, et je trouve la vague de l'océan plus belle que la vague des événements. Me voici maintenant à Paris ou tout près d'y être. Venez me voir quand vous aurez loisir. En attendant pensez à moi comme à un ami.

V.

* L'attentat de Fieschi.

LETTRES AU PÈRE ET A LA MÈRE

1815-1826

A Madame la comtesse Hugo,
à Thionville.

2 août 1815.

Ma chère maman,

Depuis ton départ, nous nous ennuyons bien ici. Nous allons très souvent chez M. Foucher, ainsi que tu nous l'as recommandé. Il nous a proposé de suivre les leçons qu'on donne à son fils; nous l'avons remercié. Nous travaillons tous les matins le latin et les mathématiques... M. Foucher a eu la bonté de nous mener au Muséum.

. . . .

Reviens bien vite. Sans toi nous ne savons que dire et que faire; nous sommes tout embarrassés. Nous ne cessons de penser à toi. Maman! maman!..

Ton fils respectueux,

VICTOR.

A Monsieur le Général Hugo,
à sa terre de Saint-Lazare,
près Blois.

Paris, 4 juillet 1822.

Mon bon et cher papa,

Je vois le moment de mon bonheur* approcher avec la fin de mes affaires au ministère; mon impatience est grande et tu le comprendras. Quand j'aurai tout reçu de toi, comment pourrai-je m'acquitter?

Je croyais t'avoir dit qu'Eugène n'avait d'autre ressource que la pension que tu lui fais, en attendant qu'il s'en soit créé par son travail; c'est pour cela que je le recommandai si souvent à ta générosité. Nul doute qu'en se calmant, il ne sente toute la reconnaissance qu'il te doit.

Nous supporterons encore le sacrifice que la nécessité oblige de nous faire supporter; nous ne doutons pas que, puisque tu le fais, c'est que tu ne peux autrement.

Adieu, cher papa, j'attends avec impatience ton poëme et les conseils que tu m'annonces. Je te remercie vivement de toute la peine que je te cause; ils pourront m'être fort utiles pour ma seconde édition à laquelle je vais bientôt songer, car celle-ci s'épuise avec une rapidité que j'étais loin d'espérer; crois-tu qu'il s'en vendrait à Blois?

Le papier me manque pour te parler de mes grands projets littéraires, mais non pour te renouveler la tendre assurance de mon respect et de mon amour. Je t'embrasse.

Ton fils soumis,

VICTOR.

* Son mariage avec Mlle Adèle Foucher.

Paris, 26 juillet.

Mon cher papa,

Ta lettre a comblé ma joie et ma reconnaissance, je n'attendais pas moins de mon bon et tendre père. Je sors de chez M. de Lourdoueix; il doit, sous très peu de jours, me fixer un terme précis; alors je montrerai

ta lettre à M. et à Mme Foucher. Ainsi je te devrai tout, vie, bonheur, tout! Quelle gratitude n'es-tu pas en droit d'attendre de moi, toi, mon père, qui as comblé le vide immense laissé dans mon cœur par la perte de ma bien-aimée mère!

Je t'apprendrai, pour ce qui concerne la pension que je viens d'obtenir à la maison du Roi, qu'on me rappelle le trimestre de juillet; alors elle ne courrait qu'à dater du 1er octobre, ce qui remettrait mon bienheureux mariage à la fin de septembre; c'est bien long, mais je me console en pensant que mon bonheur est décidé. Quand l'espérance est changée en certitude, la patience est moins malaisée. Cher papa, si tu savais quel ange tu vas nommer ta fille!

J'attends toujours impatiemment ton poëme, et je ferai des exemplaires du journal de Thionville l'usage que tu m'indiques; un Espagnol nommé d'*Abayma*, qui m'est venu voir hier, m'a parlé de mon père de manière à m'en rendre fier, si je ne l'avais pas déjà été.

Je n'ai aucune prévention contre ton épouse actuelle, n'ayant pas l'honneur de la connaître. J'ai pour elle le respect que je dois à la femme qui porte ton noble nom; c'est donc sans aucune répugnance que je te priais d'être mon interprète auprès d'elle; je ne crois pouvoir mieux choisir, n'est-il pas vrai, mon excellent et cher papa?

Adieu, cher papa, porte-toi bien et aime ton fils heureux, dévoué et respectueux.

VICTOR.

Dans ma prochaine lettre, je te parlerai de tous les travaux auxquels le bonheur va me permettre de livrer un esprit calme, une tête tranquille et un cœur content. Tu seras peut-être satisfait; c'est du moins mon plus vif désir.

Paris, 8 août 1822.

Mon cher papa,

Au moment où je commence cette lettre, on m'apporte l'argent du mois. Les 36 francs qui y sont joints seront remis aujourd'hui même à leur destination. Les exemplaires de l'intéressant journal de Thionville que tu destinais à l'Académie des sciences et au rédacteur du *Dictionnaire des Généraux français*, leur sont déjà parvenus.

Je me hâte d'en venir à ton ingénieux poëme; il me tardait de te dire tout le plaisir que j'ai éprouvé à le lire. Je l'ai déjà relu trois fois et j'en sais des passages par cœur. On trouve à chaque page une foule de vers excellents, tels que

Et vendre à tout venant le pardon que je donne,

et des peintures pleines de verve et d'esprit, comme celle de Lucifer prenant sa lunette pour observer l'ange. Plusieurs de mes amis, qui sont en même temps de nos littérateurs les plus distingués, portent de ton ouvrage le même jugement que moi; tu vois donc bien, cher papa, que je ne suis pas prévenu par l'amour profond et la tendre reconnaissance que je t'ai vouée pour la vie.

Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR.

Encore un mot, cher papa, malgré l'heure de la poste qui me presse; je ne puis m'empêcher de te dire combien il m'a semblé remarquable que tu aies mis si peu de temps à faire ton joli poëme; — parle-moi de ta santé, de grâce, dans ta prochaine; — ce projet d'aller passer les vendanges près de toi était charmant; j'y ai reconnu toute ta bonté, mais il faudra remettre ce bonheur à l'année prochaine; rien alors ne l'entravera.

Paris, 31 août 1822.

Maintenant, cher papa, c'est toi que je vais importuner. Tout annonce que mes affaires à l'Intérieur vont enfin se terminer, et que mon bonheur va commencer; mais il me faudra mon acte de naissance et mon extrait de baptême; je m'adresse à toi, mon bon et cher papa; ne connaissant personne à Besançon, je ne sais comment m'y prendre pour obtenir ces deux papiers; ta bonté inépuisable est mon recours. Je voudrais les avoir dès à présent, car si j'attendais encore, je tremblerais qu'ils n'apportassent du retard à cette félicité qui me semble déjà si lente à venir. Moi qui connais ton cœur, je sais que tu vas te mettre à ma place; pardonne-moi de te causer ce petit embarras. Tu nous avais envoyé, il y a quatre ans, nos actes de naissance; mais en prenant nos inscriptions de droit, nous avons dû les déposer au bureau de l'École selon la loi, et la loi s'oppose à ce qu'on les restitue. Tu me rendrais donc bien heureux en me procurant cette pièce avec mon extrait de baptême, nécessaire pour l'église, comme tu sais.

Adieu, cher et excellent papa; l'offre que tu me fais dans ta charmante lettre de m'envoyer des vues de Saint-Lazare dessinées par toi, me comble de joie et

d'une douce reconnaissance. Il me serait bien doux de pouvoir placer des ornements aussi chers dans l'appartement qui sera témoin de mon bonheur. Réalise, je t'en prie, cette promesse à laquelle j'attache un si haut prix.

Réponds-moi le plus tôt possible, et parle-moi beaucoup de ta santé, de tes occupations, et de ton affection pour tes fils, que peuvent à peine payer tout le respect et tout l'amour de ton

Victor.

Nous t'embrassons tous ici bien tendrement; je pense que tu lis à Blois les journaux qui parlent de mon recueil; si tu le désires, je t'enverrai ceux qui me tombent entre les mains. Parle-moi, je te prie, de ce que tu fais en ce moment; tu sais combien cela m'intéresse, pardonne à mon griffonnage; je t'écris avec une main malade; je me suis blessé légèrement avec un canif; ce ne sera rien.

Paris, 13 septembre 1822.

Mon cher papa,

M. de Lourdoueix m'ayant donné sa parole d'honneur que ma pension de l'intérieur me serait assignée durant l'administration intérimaire de M. de Peyronnet, j'ai remis ta lettre à M. Foucher, et tu as dû recevoir sa réponse. Nous n'attendons plus que ton consentement légalisé.

Cher papa, n'attribue le silence d'Abel qu'à la multiplicité de ses occupations; je lui ai communiqué ta lettre, et il va s'empresser de dissiper lui-même un doute affligeant pour son cœur.

Si je n'ai pas été baptisé à Besançon, je suis néanmoins sûr de l'avoir été, et tu sais combien il serait fâcheux de recommencer cette cérémonie à mon âge. M. de Lamennais, mon illustre ami, m'a assuré qu'en attestant que j'ai été baptisé en pays étranger (en Italie), cette affirmation, accompagnée de la tienne, suffirait. Tu sens combien de hautes raisons doivent me faire désirer que tu m'envoies cette simple attestation.

Nous sommes au 13, mon cher papa, et je n'ai pas encore reçu notre mois. Ton exactitude à prévenir les besoins de tes fils me rend certain que la négligence ne vient que des Messageries. Mais je t'en avertis, cher papa, sûr que tu t'empresseras de faire cesser notre gêne.

Adieu, mon excellent père; je t'aime, je t'embrasse et je fais les vœux les plus ardents pour te voir, et te voir bien portant.

Ton fils tendre et respectueux,

Victor.

Paris, 18 septembre 1822.

Mon cher papa,

Je te réponds courrier par courrier pour te remercier de l'attestation que tu m'envoies, et te prie de mettre autant de célérité à me faire parvenir ton consentement notarié. Je désirerais bien vivement que mon mariage pût avoir lieu le 7 ou le 8 octobre pour un motif impérieux (outre tous les motifs de cœur qui, tu le sais, ne le sont pas moins), c'est que je quitte forcément l'appartement que j'occupe le 8 octobre. J'ai donc prié M. et Mme Foucher de faire commencer la publication des bans dimanche prochain 22; elle se terminera le dimanche 6 octobre; mais ces bans doivent être également publiés à ton domicile, et il faut que, le 6 octobre, on ait reçu à notre paroisse de Saint-Sulpice la notification de la complète publication des bans à Blois, ce qui ne se pourrait faire qu'autant que tu serais assez bon pour racheter un ban à ta paroisse. Tu sens, mon cher papa, combien est urgente la nécessité qui me fait t'adresser cette instante prière. Il s'agit de m'épargner l'embarras et la dépense de deux déménagements coup sur coup dans un moment qui entraîne déjà naturellement tant de dépenses et d'embarras; il s'agit de plus encore, c'est de hâter mon bonheur de quelques jours, et je connais assez ton cœur pour ne plus insister.

Je suis tout à fait en règle; j'ai fait lever sur l'extrait de naissance déposé à l'École de droit une copie notariée qui vaut l'original; quand ton consentement me sera parvenu, je pourrai remplir toutes les formalités civiles; le papier que tu m'envoies aujourd'hui suffira également pour les formalités religieuses.

Les noms et prénoms de ma bien-aimée fiancée sont Adèle-Julie Foucher, fille mineure de Pierre Foucher, chef de bureau au Ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et d'Anne-Victoire Asseline. Ces renseignements te seront nécessaires pour la publication des bans.

Tâche, je t'en prie, mon cher papa, de nous envoyer le plus tôt possible le mois arriéré; tu sens combien je vais avoir besoin d'argent dans le moment actuel. Je te supplie encore, bon et cher papa, de faire tout ton possible pour continuer à mes frères Abel et Eugène leur

pension. N'oublie pas qu'Eugène était un peu fou quand il t'a écrit, et donne-lui, si tu le peux, cette nouvelle preuve de ta tendresse généreuse et paternelle. Pour moi, je ne t'importunerai pas de mes besoins; à dater du 1er octobre, ma pension me sera comptée; l'autre ne tardera pas, sans doute, et quoique ce moment-ci m'entraîne nécessairement à beaucoup de frais, en redoublant de travail et de veilles je parviendrai peut-être à les couvrir; le travail ne me sera plus dur désormais : je vais être si heureux!

Permets-moi, en finissant, mon cher et bien cher papa, de te rappeler combien sont importantes toutes les prières que je t'adresse relativement à l'envoi de ton consentement légal, à la publication et au rachat des bans dans ta paroisse.

Adieu, pardonne à ce griffonnage et reçois l'expression de ma tendre et profonde reconnaissance.

Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR.

M. et Mme Foucher sont bien sensibles à tout ce que tu leur dis d'aimable. Tu verras un jour quel présent ils te font quand je t'amènerai ta fille.

Je t'enverrai incessamment tous ceux que j'ai pu me procurer des journaux qui ont parlé de mon recueil. Il continue à se bien vendre, et dans peu les frais seront couverts. C'est une chose étonnante dans cette saison.

J'ai été obligé de rectifier une erreur d'inadvertance dans la pièce que tu m'envoies; je suis né le 26 février 1802 et non 1801.

Paris, 19 octobre 1822.

Mon cher papa,

C'est le plus reconnaissant des fils et le plus heureux des hommes qui t'écrit. Depuis le 12 de ce mois je jouis du bonheur le plus doux et le plus complet, et je n'y vois pas de terme dans l'avenir; c'est à toi, bon et cher papa, que je dois rapporter l'expression de ces pures et légitimes joies, c'est toi qui m'as fait ma félicité; reçois donc pour la troisième fois l'assurance de toute ma tendre et profonde gratitude.

Si je ne t'ai pas écrit dans les premiers jours de mon bienheureux mariage, c'est que j'avais le cœur trop plein pour trouver des paroles; maintenant même tu m'excuseras, mon bon père, car je ne sais pas trop ce que j'écris. Je suis absorbé dans un sentiment profond d'amour, et pourvu que toute cette lettre en soit pleine, je ne doute pas que ton bon cœur ne soit content. Ton angélique Adèle se joint à moi; si elle osait, elle t'écrirait, mais maintenant que nous ne formons plus qu'un, mon cœur est devenu le sien pour toi.

Permets-moi, en terminant cette trop courte lettre, mon cher et excellent papa, de te recommander les intérêts de mes frères; je ne doute pas que tu n'aies déjà décidé en leur faveur, mais c'est uniquement pour hâter l'exécution de cette décision que je t'en reparle.

Adieu donc, cher papa, je me sépare de toi avec regret; c'est pourtant une douceur pour moi que de t'assurer encore de l'amour respectueux et de l'inaltérable reconnaissance de tes heureux enfants.

VICTOR.

Mes deux frères t'embrassent tendrement. Mon beau père et ma belle-mère ont été très sensibles à ta lettre; je crois que M. Foucher te répondra bientôt; il s'occupe des intérêts de mon oncle Louis au Ministère de la guerre.

Paris, 19 novembre 1822.

Mon cher papa,

Tout ce que ta bonne lettre nous dit de tendre et de personnel a été accueilli par deux cœurs qui n'en font qu'un pour t'aimer. Je ne saurais te dire combien mon Adèle a été sensible à l'expression de ton affection, de cette affection qu'elle mérite si bien par celle qu'elle daigne porter à ton fils. Elle va t'exprimer elle-même tout ce qu'elle ressent pour toi. Veuille bien, je t'en prie, dire à notre belle-mère combien nous sommes reconnaissants de tout ce qu'elle a bien voulu faire pour hâter notre fortuné mariage.

J'ai montré ta lettre à mes frères. Abel va t'écrire; ils me chargent de t'embrasser tendrement pour eux. Maintenant permets-moi de t'embrasser pour moi et de céder le reste de cette lettre à ta fille.

Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR.

Ce 20 décembre 1822.

Mon cher papa,

C'est auprès du lit d'Eugène malade et dangereusement malade que je t'écris. Le déplorable état de sa raison, dont je t'avais si souvent entretenu, empirait

depuis plusieurs mois d'une manière qui nous alarmait tous profondément, sans que nous pussions y porter sérieusement remède, puisqu'ayant conservé le libre exercice de sa volonté, il se refusait obstinément à tous les secours et à tous les soins. Son amour pour la solitude poussé à un excès effrayant a hâté une crise qui sera peut-être salutaire, du moins il faut l'espérer, mais qui n'en est pas moins extrêmement grave et le laissera pour longtemps dans une position bien délicate. Abel et M. Foucher t'écriront plus de détails sur ce désolant sujet. Pour le moment, je me hâte de te prier de vouloir bien nous envoyer de l'argent, tu comprendras aisément dans quelle gêne ce fatal événement m'a surpris. Abel est également pris au dépourvu et nous nous adressons à toi comme à un père que ses fils ont toujours trouvé dans leurs peines, et pour qui les malheurs de ses enfants sont les premiers malheurs.

Du moins, dans cette cruelle position, avons-nous été heureux dans le hasard qui nous a fait prendre pour médecin une de tes anciennes connaissances, le docteur Fleury.

Adieu, bon et cher papa, j'ai le cœur navré de la triste nouvelle que je t'apporte. Notre malade a passé une assez bonne nuit; il se trouve mieux ce matin, seulement son esprit, qui est tout à fait délirant depuis avant-hier, est en ce moment très égaré; on l'a saigné hier, on lui a donné l'émétique ce matin et je suis près de lui en garde-malade. Adieu, adieu; la poste va partir et je n'ai que le temps de t'embrasser en te promettant de plus longues lettres d'Abel et de M. Foucher.

Ton fils tendre et respectueux,

VICTOR.

A Monsieur Eugène Hugo,
chez M. le général Hugo, son père,
Grande rue du Foix, n° 73,
à Blois.

Ce mardi 5 mars 1823.

Ta lettre, mon bon et cher Eugène, nous a causé une bien vive joie. Nous espérons que l'amélioration de ta santé continuera au gré de tous nos désirs, et que tu auras bientôt retrouvé avec le calme de l'esprit cette force et cette vivacité d'imagination que nous admirions dans tes ouvrages.

Dis, répète à tous ceux qui t'entourent combien nous les aimons pour les soins qu'ils te donnent; dis à papa que le regret d'être éloigné de lui et de toi est rendu moins vif par la douceur de vous savoir ensemble; dis-lui que son nom est bien souvent prononcé ici comme un mot de bonheur, que les mois qui nous séparent de votre retour vont nous sembler bien longs. Dis-lui pour nous tout ce que ton cœur te dit pour lui, et ce sera bien.

Ton frère et ami,

VICTOR.

Écris-nous le plus souvent possible.

Ce mardi, 5 mars.

Mon cher papa,

Ton absence nous prive d'une des joies les plus vives que nous ayons éprouvées dans la félicité de notre union, celle de te voir. Il nous semble que maintenant le mois qui nous donnera un enfant sera bien heureux, surtout parce qu'il nous rendra notre père. Eugène reviendra aussi, et reviendra sûrement content et guéri.

Notre oncle Francis vient de passer quelques jours ici avec sa femme, et c'est ce qui nous a empêchés de t'écrire plus tôt. Nous avons fait connaissance avec notre tante, qui nous paraît heureuse, et semble spirituelle et aimable. Francis est aussi fort heureux; il a été plein d'affection et de tendresse pour nous, et a bien regretté que tu ne fusses plus à Paris.

Ma femme continue à se porter aussi bien que sa situation le permet. J'ai appris avec peine et joie tout à la fois, que tu avais été souffrant et que tu étais guéri. Nous te prions de féliciter également ta femme sur le rétablissement de sa santé, dont nous parle notre excellent Eugène.

On m'avait parlé il y a quelque temps d'une pension de 3,000 francs, qui m'aurait été accordée sur le ministère de l'intérieur. Je n'en entends plus parler; si cette bonne nouvelle se confirme, je m'empresserai de te le mander, certain que notre bon père y prendra bien part.

Adieu, cher et excellent papa, tout le monde ici t'aime et t'embrasse, comme ton fils tendre et respectueux.

VICTOR.

Nos hommages à notre belle-mère.

---

24 mai 1823.

Mon cher papa,

J'ai remis hier à Eugène ta lettre qui l'a touché autant qu'affligé; sa douleur de ne pouvoir te revoir à Blois n'a été un peu calmée que par l'espérance que je lui ai donnée de te revoir à Paris dans deux mois; ce temps-là lui a semblé bien long. Je dois te dire aussi, cher papa, que je ne l'ai plus trouvé aussi bien.

On a pour les malades chez M. Esquirol des soins infinis, mais ce qui est le plus funeste à Eugène, c'est la solitude et l'oisiveté auxquelles il est entièrement livré dans cette maison. Quelques mots qui lui sont échappés m'ont montré que dans l'incandescence de sa tête il prenait cette *prison* en horreur; il m'a dit à voix basse qu'*on y assassinait des femmes dans les souterrains et qu'il avait entendu leurs cris.* Tu vois, cher papa, que ce séjour lui est plus pernicieux qu'utile.

D'un autre côté, la pension (dont M. Esquirol doit t'informer) est énorme; elle est de 400 francs par mois. D'ailleurs le docteur Fleury pense que la promenade et l'exercice sont absolument nécessaires au malade. Je te transmets tous ces détails, mon cher papa, sans te donner d'avis. Tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire; je crois néanmoins devoir te dire qu'il existe, m'a-t-on assuré, des maisons du même genre où les malades ne sont pas moins bien que là, et paient moins cher.

Il paraît qu'on n'a point assez caché à Eugène qu'il fût parmi les *fous*; aussi est-il très affecté de cette idée, que j'ai néanmoins combattue hier avec succès.

Je t'écris à la hâte, bon et cher papa, au milieu de tous les ennuis que me donne la banqueroute de mon libraire; garde-toi un peu pour la vente de tes *Mémoires* de l'extrême confiance de notre bon Abel; c'est lui qui m'a, bien involontairement il est vrai, poussé dans cette galère.

Adieu, cher et excellent papa, nous t'embrassons tous ici bien tendrement.

Ton fils dévoué et respectueux,

VICTOR.

Nos hommages à ta femme, dont nous attendons des nouvelles.

Gentilly, 27 juin 1823.

Mon cher papa,

Eugène, après un séjour de quelques semaines au Val-de-Grâce, vient d'être transféré à Saint-Maurice, maison dépendant de l'hospice de Charenton, dirigée par M. le docteur Royer-Collard. La translation et le traitement ont lieu aux frais du gouvernement; il te sera néanmoins facile d'améliorer sa position moyennant une pension plus ou moins modique; on nous assure que cet usage est généralement suivi pour les malades d'un certain rang. Au reste, le docteur Fleury a dû écrire à l'un de ses amis qui sera chargé d'Eugène dans cette maison, et M. Girard, directeur de l'École vétérinaire d'Alfort, a promis à M. Foucher, qui le connaît très particulièrement, de recommander également les soins les plus empressés pour notre pauvre et cher malade, et *d'en faire* son affaire. M. Foucher, Abel ou moi, comptons t'écrire incessamment de nouveaux détails sur ces objets, ainsi que sur la santé toujours douloureusement affectée de notre infortuné frère. Les souffrances de mon Adèle, qui augmentent à mesure que son terme approche, ne m'ont point encore permis d'aller le voir dans son nouveau domicile; je ne puis donc t'en donner des nouvelles aussi fraîches que je le désirerais. Au reste, l'état de sa raison, comme j'ai eu l'occasion de l'observer dans mes fréquentes visites chez le docteur Esquirol et au Val-de-Grâce, ne subit que des variations insensibles; toujours dominé d'une idée funeste, celle d'un danger imminent, tous ses discours, comme tous ses mouvements, comme tous ses regards, trahissent cette invisible préoccupation, et je crains que les moyens dont la société use envers les malades, la captivité et l'oisiveté, ne fassent qu'alimenter une mélancolie dont le seul remède, ce me semble, serait le mouvement et la distraction. Ce qu'il y a de cruel, c'est que l'exécution de ce remède est à peu près impossible, parce qu'elle est dangereuse.

Je t'envoie ci-inclus une lettre de M. Esquirol qui n'éclaircit rien, et n'ajoute rien à mes idées personnelles, à mes observations particulières sur notre Eugène; je crois t'avoir déjà écrit la plupart de ce qu'écrit le docteur, auquel j'avais exposé tous les faits qu'il présente; il est vrai que le malade a fait chez lui un bien court séjour, mais je pense que cette maison lui était plus nuisible qu'utile. M. Katzenberger a envoyé chez M. Foucher les 400 francs que demande le docteur Esquirol pour un mois de pension, et M. Foucher a prévenu le docteur qu'ils sont à sa disposition.

Je suis heureux, cher papa, de reposer tes idées sur des sujets moins tristes en t'entretenant aujourd'hui de l'heureux événement, qui doit en amener un autre également heureux pour nous, ton retour. Ma bien-aimée Adèle accouche dans cinq semaines environ. Viens le plus tôt qu'il te sera commode. Il me sera bien doux que mon enfant reçoive de toi son nom, et c'est pour moi un sujet de joie innocente de penser qu'il m'était réservé, à moi le plus jeune de tes fils, de te donner le premier le titre de grand-père. J'aime cet enfant d'avance, parce qu'il sera un lien de plus entre mon père et moi.

Je te remercie de la proposition que tu me fais relativement à M. de Chateaubriand, mais la position intérieure du ministère rend particulièrement délicates les communications actuelles entre MM. de Chateaubriand et de Corbière; tu comprendras ce que je ne peux dire ici qu'à demi-mot.

Au reste les espérances dont on me berce depuis si longtemps ont acquis depuis deux jours un caractère assez *positif*. Si elles se réalisaient enfin, je m'empresserais de t'en faire part. Quant aux biens d'Espagne, je ne doute pas qu'une réclamation de toi ne fût parfaitement accueillie, et je la présenterais moi-même au ministre des affaires étrangères ; seulement j'appréhende que la décision de cette affaire ne dépende moins de mon illustre ami que de M. de Martignac, qui est l'homme de M. de Villèle.

Adieu, bon et cher papa, notre Adèle désire que je lui cède le reste de ce papier; j'avais pourtant encore bien des choses à te dire, mais il faut obéir à une prière si naturelle, et me borner à t'embrasser avec autant de tendresse que de respect.

Ton fils,

VICTOR.

Ce 1er juillet 1823.

Mon cher papa,

C'est mon bon petit cousin Adolphe Trebuchet qui te remettra cette lettre, où tu trouveras le reçu de M. Esquirol. Nous n'avons pas encore pu voir notre pauvre Eugène à Saint-Maurice ; il faut une permission, et il est assez difficile de l'obtenir. Abel a, du reste, obtenu en attendant de ses nouvelles qui sont loin malheureusement d'être satisfaisantes ; il est toujours plongé dans la même mélancolie ; il a pendant quelque temps refusé toute nourriture ; mais enfin la nature a parlé, il a consenti à manger. Le traitement qu'il subit n'exige pas encore, à ce qu'il paraît, un supplément de pension ; quand cela sera nécessaire, on nous en avertira.

Ces détails me navrent, cher papa, et il me faut toute la joie de ton prochain retour pour ne pas me livrer en ce moment au désespoir.

M. Foucher et Abel vont bientôt t'écrire. Moi-même je me hâterai de te transmettre tout ce que l'état de notre cher malade offrira de nouveau.

Adieu, cher papa ; il est inutile de te recommander cet Adolphe que nous aimons tous comme un frère ; je crois qu'il désire vivement voir Chambord, et ce sera pour lui, comme pour toi, une joie de passer quelques jours à Blois si l'urgence de son voyage le lui permet.

Je t'embrasse tendrement pour moi et mon Adèle ; présente nos hommages empressés à notre belle-mère qui, nous l'espérons, est rétablie.

Ton fils soumis et respectueux,

V. M. H.

---

24 juillet 1823.

Mon cher papa,

Si je ne t'ai point encore annoncé moi-même l'événement qui te donne un être de plus à aimer, c'est que j'ai voulu épargner à ton cœur de père les inquiétudes, les anxiétés, les angoisses qui m'ont tourmenté depuis huit jours. La couche de ma femme a été très laborieuse ; les suites jusqu'à ce jour ont été douloureuses; l'enfant est venu au monde presque mourant ; il est resté fort délicat ; le lait de la mère, affaibli par la grande quantité d'eau dont elle était incommodée, et échauffé par les souffrances de la grossesse et de l'enfantement, n'a pu convenir à une créature aussi faible. Nous avons été contraints, après des essais qui ont presque mis ton petit-fils en danger, de songer à le faire nourrir par une étrangère. Tu peux te figurer combien j'ai eu de peine à y déterminer notre Adèle, qui se faisait une si grande joie des fatigues de l'allaitement. Ce qui a pu seulement la décider, ce n'est pas le péril que sa propre santé eût couru réellement, mais celui qui eût menacé l'enfant ; elle a donc sacrifié courageusement à l'intérêt de son fils son droit de mère, et nous avons mis l'enfant en nourrice. Nous avons été assez heureux pour trouver dans ce cas urgent une fort belle nourrice habitant notre quartier, et, quoique ces femmes soient fort chères à Paris, l'instante nécessité et la facilité d'avoir à chaque moment des nouvelles de ton Léopold m'ont fait accepter cette charge avec joie.

Maintenant enfin, après tant d'inquiétudes et d'indécisions, je puis te donner de bonnes nouvelles. Mon Adèle bien-aimée se rétablit à vue d'œil : nous avons l'espoir que le lait sera bientôt passé; l'enfant, fortifié par une nourriture saine et abondante, va très bien et promet de devenir un jour grand-père comme toi.

Tu vois, bon et cher papa, que je t'ai dérobé ta part dans des anxiétés que tu aurais certainement ressenties aussi cruellement que moi. Voilà la cause d'un silence que tu approuveras peut-être après l'avoir blâmé. Ta joie à présent peut être sans mélange comme la nôtre, qui s'accroît encore bien vivement par l'idée de te serrer bientôt dans nos bras.

Adieu, notre excellent père. Viens vite, remercie-moi,

je t'ai donné il y a neuf mois une fille qui t'aimera comme moi; nous te donnons maintenant un fils qui t'aimera comme nous. Et qu'y a-t-il de consolant dans la vie, si ce n'est le lien d'amour qui joint les parents aux enfants?

Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR.

Embrasse pour nous notre belle-mère, que nous attendons avec toi.

Depuis quinze jours que je suis garde-malade, je n'ai pu m'occuper de notre cher Eugène, comme je l'aurais voulu; mais tu vas venir; puis-je ne pas voir son avenir sous des couleurs moins sombres?

---

29 juillet 1823.

Mon cher papa,

Je me félicitais de n'avoir plus que d'excellentes nouvelles à te mander, lorsqu'un événement imprévu m'oblige à recourir à tes conseils et à ton assistance; la nourrice à laquelle il a fallu confier notre enfant ne peut nous convenir. Cette femme nous trompe: elle paraît être d'un caractère méchant et faux; elle a abusé de la nécessité où nous étions de placer cet enfant; nous l'avons d'abord crue bonne et douce; maintenant nous n'avons que trop de raisons pour lui retirer notre pauvre petit Léopold le plus vite possible. Nous désirerions donc, mon Adèle et moi, après avoir pris la résolution de le retirer à cette femme, que tu nous rendes le service de lui trouver, à Blois ou dans les environs, une nourrice dont le lait n'ait pas plus de cinq mois, et dont la vie et le caractère présentent des garanties suffisantes; d'ailleurs nous serions tous deux tranquilles, sachant notre Léopold sous tes yeux et sous ceux de ta femme. C'est ce qui nous a décidés à le placer à Blois plutôt que partout ailleurs.

Il est inutile, cher et excellent père, de te recommander une prompte réponse; la santé de ton petit-fils pourrait être altérée du moindre retard. Je ne te demande pas pardon de tous les soins que nous te donnons; je sais qu'ils sont doux à ton cœur bon et paternel.

Adieu, cher papa, Eugène va mieux *physiquement*; tout le monde ici t'embrasse aussi tendrement que ton fils t'aime. Hâte ton arrivée, réponds-moi vite, et crois à mon amour aussi respectueux qu'inaltérable.

VICTOR.

Je te fais envoyer *la Muse française*, recueil littéraire à la rédaction duquel je participe. Je te remettrai à Paris la 2e édition de *Han d'Islande*.

Il est urgent que la nourrice que tu aurais la bonté de nous procurer, ait promptement l'enfant, que je ne vois pas sans inquiétude entre les mains de cette femme. Tâche de l'amener avec toi, et en tous cas réponds-moi courrier par courrier, car mon Adèle est très inquiète et n'a plus d'espérance qu'en toi qu'elle sait si bon, et qu'elle aime tant.

---

3 août [1823].

Mon cher papa,

Pour pouvoir t'exprimer ici la joie et la reconnaissance dont nous pénètre ta lettre, il faudrait qu'il fût possible en même temps de dire tout ce qu'il y a de sentiments tendres et de touchante bonté dans ton cœur paternel. Ainsi tu veux entrer plus encore que moi dans mes devoirs de père, et en effet le premier sourire comme le premier regard de ce pauvre petit Léopold te sera dû. Je voudrais épancher ici tout ce que ta fille et moi ressentons d'amour pour toi, notre excellent père; mais il faudrait répéter ici tout ce qui remplit nos entretiens depuis deux jours, et je me borne à ce qui n'excède pas les limites de ce papier.

A la réception de ta lettre, mon cœur était trop plein, et je voulais te répondre sur-le-champ, mais ton avis sage l'a emporté sur mon impatience, et j'ai attendu que ce que tu avais si bien préparé fût exécuté pour pouvoir, en t'exprimant notre vive reconnaissance, te donner en même temps des nouvelles de ton Léopold, de la nourrice et de mon Adèle.

La nourrice est arrivée hier matin bien portante et gaie; elle nous a remis ta lettre, et tes instructions ont été suivies de tout point. Tout le monde a été enchanté d'elle et de son nourrisson. Nous avons dans la même matinée retiré ton pauvre enfant de chez sa marâtre, et il a parfaitement commencé toutes ses fonctions; je ne sais si c'est illusion paternelle, mais nous le trouvons déjà mieux ce matin.

Adieu, bon et bien cher papa, exprime, de grâce, à ta femme toute notre vive et sincère gratitude; il nous tarde de la lui exprimer nous-mêmes et nous t'embrassons tendrement en attendant cet heureux jour.

Ton fils reconnaissant et respectueux,

VICTOR.

La santé d'Eugène continue de se soutenir physiquement, mais il est toujours d'une malpropreté désolante. Le Val-de-Grâce n'a envoyé avec lui à Charen-

ton qu'une partie de son linge; nous nous occupons de rassembler le reste pour le lui faire porter. Ce qui me contrarie vivement, c'est l'extrême difficulté de voir notre pauvre frère à Saint-Maurice.

MINISTERE
DE LA GUERRE
—

6 août 1823.

Mon cher papa,

Ta lettre m'a causé un véritable chagrin; et il me tarde que tu aies celle-ci pour m'en sentir un peu soulagé : comment donc as-tu pu supposer un seul instant que tout mon cœur ne fût pas plein de reconnaissance pour les bontés dont ta femme a comblé notre Eugène et notre Léopold? Il faudrait que je ne fusse ni frère ni père pour ne pas sentir le prix de ce qu'elle a fait pour eux, cher papa, et, par conséquent, pour moi. Si c'est à toi principalement que se sont adressés mes remerciements, c'est que notre père est pour nous la source de tout amour et de toute tendresse; c'est que j'ai pensé qu'il te serait doux de reporter à ta femme l'hommage tendre et profond de ma gratitude filiale, et que, dans ta bouche, cet hommage même aurait bien plus de prix que dans la mienne.

Je t'en supplie, mon cher, mon bon père, ne m'afflige plus ainsi; je suis bien sûr que ce n'est pas ta femme qui aura pu me supposer ingrat et croire que je n'étais pas sincèrement touché de tous ses soins pour ton Léopold; et comment, grand Dieu, ne serais-je pas vivement attendri de cette bienveillante sollicitude qui a peut-être sauvé mon enfant? Cher papa, je te le répète, hâte-toi de réparer la peine que tu m'as si injustement causée au milieu de tant de joie, et qui m'a paru bien plus cruelle encore dans un moment où mon âme s'ouvrait avec tant de confiance à toutes les tendresses et à toutes les félicités.

Adieu, je ne veux pas insister davantage sur une explication que ton cœur et le mien trouvent déjà trop longue et dont le chagrin ne sera entièrement effacé pour moi que dans le bonheur de te revoir bientôt ainsi que ta femme.

Tout continue à aller ici de mieux en mieux, mère, enfant, nourrice.

Je compte, maintenant que j'ai quelque répit, aller voir notre pauvre Eugène et lui porter le reste de ses effets demain jeudi; il continue aussi, du reste, à aller un peu mieux.

Ainsi, cher et excellent père, que nous te revoyions bientôt, et rien ne manquera à nos joies. Réponds-moi promptement, de grâce, et viens, si tu le peux, plus promptement encore. Tout le monde ici t'embrasse tendrement ainsi que la grand'maman de Léopold qui voudra bien sans doute être ma panégyriste et mon avocat auprès de toi, puisque tu ne veux pas être mon interprète près d'elle.

Ton fils dévoué et respectueux,

VICTOR.

Mon Adèle me charge de mille tendresses pour toi et pour ta femme. Abel se joint à nous; il se porte toujours bien et t'attend impatiemment.

---

13 septembre 1823.

Mon cher papa,

Ta bonne et précieuse lettre pouvait seule nous consoler du départ de notre père et de notre fils*. Les tendres soins que ta femme a prodigués durant la route à son pauvre petit-fils nous ont attendris et touchés profondément. Chaque jour nous prouve de plus en plus qu'elle a pour nous ton cœur, et c'est un témoignage qu'il m'est bien doux de lui rendre.

Mon Adèle depuis ton départ n'est pas sortie; il lui est venu au pied un petit bobo fort incommode qui l'empêche de marcher et la fait même par intervalles assez vivement souffrir. Elle supporte ce nouvel ennui avec l'égalité d'humeur que tu lui connais, mais moi j'en suis bien attristé pour elle.

Malgré tout mon désir de prolonger cette lettre, il faut la terminer ici; ma femme qui a beaucoup de choses à dire à la tienne me demande le reste de mon papier. J'espère que Léopold continue à se bien porter. Présente mes affectueux hommages à sa grand'mère; embrasse pour moi son oncle Paul** et dis-moi si depuis son voyage ses yeux se sont agrandis à force de s'ouvrir. Abel et moi t'embrassons tendrement.

Ton fils dévoué et respectueux,

VICTOR.

Je tâcherai de te donner des nouvelles de notre Eugène dans ma prochaine lettre.

---

4 octobre 18.3.

Mon cher et bon papa, il y a trop longtemps que je ne me suis entièrement entretenu avec toi pour ne

* Le grand-père emmenait à Blois l'enfant avec la nourrice.
** Paul Foucher, le jeune frère d'Adèle Hugo.

pas sentir le besoin de te témoigner combien je suis profondément touché de toutes les bontés dont notre Léopold est comblé par toi et par son excellente grand'maman. La première lettre que je puis t'écrire avec ma main convalescente doit être pour toi, cher papa. J'ignore comment je pourrai te rendre tous les sentiments de reconnaissance et de tendresse que je voudrais t'exprimer, mais cette impuissance même fait mon bonheur. Puisse un jour ton petit-fils, digne de toi, te payer ainsi que la seconde mère qu'il a trouvée en ta femme, par tout ce que l'amour filial a de plus tendre et de plus dévoué. Voilà des sentiments qu'il me sera aisé de lui inspirer.

Nous espérons que ce pauvre petit chevreau continue à se bien trouver de son nouveau régime. Paul nous a dit tous les soins et toutes les caresses que tu lui prodigues ainsi que sa grand'mère et toute ta maison; ce récit a ému Adèle jusqu'aux larmes, c'est te dire l'impression qu'il a produite sur moi.

Ma femme qui est souffrante et qu'on purge désire beaucoup lire tes *Mémoires* avant tout le monde.

Désir de femme est un feu qui dévore.

J'ai fait prier Ladvocat de m'envoyer les feuilles à mesure qu'elles s'impriment; écris-lui, si tu en as le temps, pour qu'il presse les envois.

Adieu, bien cher et excellent père; nous ne voyons Abel que bien rarement, mais je t'embrasse toujours en son nom et au mien.

Ton fils tendre et respectueux,

VICTOR.

Mes empressés hommages à la grand'maman.

---

6 octobre [1823].

Mon cher papa,

L'impatience d'avoir des nouvelles de son Léopold a porté ma femme à décacheter hier la lettre que tu écrivais à son père. Tu peux juger de sa désolation et de ses inquiétudes.

Pour moi, bon et excellent père, je m'abandonne avec une tendre confiance aux sollicitudes maternelles de ta femme. Dis-lui, répète-lui cent fois que nul être au monde ne sent plus profondement que moi tout ce qu'elle fait pour ce pauvre enfant, qui sera plus encore à elle qu'à moi.

Nous espérons, puisque ta lettre permet encore d'espérer; nous espérons, puisque ta femme a eu la secourable pensée de s'adresser au ciel; nous espérons enfin, puisque vous êtes là, vous, ses bons parents, ses protecteurs, ses sauveurs.

Envoie-nous promptement de ses nouvelles, cher papa; nous espérons, mais nous sommes résignés; c'est une force qui vient aussi du ciel. Adèle attend ta réponse avec courage; je ne t'embrasse pas pour elle, elle veut le faire elle-même. Porte l'expression de ma tendre et profonde reconnaissance aux pieds de la grand'maman de ce pauvre petit ange. Je t'embrasse encore une fois avec tendresse et respect.

VICTOR.

---

13 octobre [1823].

Cher papa,

Je n'accroîtrai pas ta douleur en te dépeignant la nôtre; tu as senti tout ce que je sens; ta femme éprouve tout ce qu'éprouve Adèle.

Non, je ne veux pas t'attrister de toute notre affliction; si tu étais ici, excellent père, nous pleurerions ensemble et nous nous consolerions en partageant nos larmes.

Ce n'est pas à ta lettre que je réponds; j'ai appris la fatale nouvelle de M[me] Foucher. Dans le premier moment, elle avait caché les deux lettres, de peur qu'Adèle ne les lût; elle n'a pu les retrouver depuis.

Du reste, elle m'a dit tout votre chagrin, toutes vos tendres et pieuses intentions pour que la trace de ce cher petit ne s'efface pas plus sur la terre qu'elle ne s'effacera dans nos cœurs.

Adieu, bon et cher papa, console-toi de mon malheur.

C'était hier (12 octobre) l'anniversaire de notre mariage. Le bon Dieu nous a donné une consolation en nous ramenant ce doux souvenir de joie au milieu d'une si vive douleur.

Adieu, encore, ma femme et moi avons le cœur plein de tendresse pour vous deux.

Ton fils respectueux,

VICTOR.

Samedi, novembre [1823].

Mon cher papa,

Je t'écris à la hâte quelques mots; M. de Féraudy attend ma lettre et le paquet; ma femme se dépêche

de terminer le dessin qu'elle envoie à ses bons parents de Blois; j'espère que tu en seras content, et je me tais, parce que je craindrais, en louant le talent de mon Adèle, de paraître vouloir rehausser son présent. Nous aurions bien voulu t'envoyer ceci encadré; mais M. de Féraudy nous ayant fait quelques observations sur les difficultés du transport, tu sens qu'une délicatesse impérieuse nous a interdit de t'offrir ce beau dessin dans toute sa splendeur.

Au revoir : M. de Féraudy s'est chargé de la commission avec une grâce toute parfaite, et je te prie de lui réitérer à Blois tous nos vifs remerciements.

Il y a bien longtemps, ce me semble, cher papa, que nous n'avons de vos nouvelles. Comment se porte ta femme? Je chercherai ce que tu me demandes.

Mon Adèle est toujours bien souffrante. Ce coup n'a pas contribué à la remettre; cependant elle a éprouvé une grande douceur à faire quelque chose pour toi, mon excellent père, et pour la grand'mère de son Léopold.

Elle ne prend pas en ce moment la plume pour vous parce qu'elle tient encore le crayon.

Je ne puis m'empêcher de te dire tout bas que son dessin a fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vu.

Ce bon Adolphe est peut-être à Blois en ce moment; embrasse-le pour moi, en attendant que je l'embrasse pour toi. Adieu, bon et cher papa; nous t'embrassons bien tendrement.

V.

Ce [illegible] 1824.

Mon cher papa,

Il me paraît, d'après ta lettre, d'ailleurs si pleine de tendresse et de bonté, que tu n'as pas encore reçu mes nouvelles rapsodies.

Pourtant le libraire Ladvocat s'était chargé de te faire passer un exemplaire sur vélin, sur lequel j'avais écrit un mot; mande-moi si tu l'as reçu.

Je t'écris encore aujourd'hui *provisoirement* entre deux courses *indispensables* et, je t'assure, fort ennuyeuses. Il n'y a rien pour absorber toute une vie comme la publication d'un méchant livre.

M. de Clermont-Tonnerre, avec qui j'ai déjeuné avant-hier, m'a chargé de t'écrire que M. le duc d'Angoulême lui avait parlé de toi et de tes mémoires *qu'il a lus avec le plus haut intérêt*, et qu'il regrettait que tu n'eusses pas été employé dans la dernière guerre d'Espagne.

Ma femme avance dans sa grossesse sans se porter aussi bien que je le voudrais; nous ne sommes cependant pas inquiets; mais tout en m'en affligeant, je ne puis m'empêcher d'approuver la défense que lui ont faite les médecins d'aller en voiture.

Cela nous prive d'un bien grand bonheur que nous nous promettions pour le printemps; mais qui, nous l'espérons, n'est que retardé de six mois.

Adieu, cher papa; nous t'embrassons tendrement mon Adèle et moi, ainsi que ton excellente femme.

Ton fils dévoué et respectueux,

ICTOR.

Ce 27 juin 1824.

Mon cher papa,

Malgré tous les efforts de M. Foucher et toute la bonne volonté du général de Coëtlogon, nous n'avons pu réussir cette fois. Ta demande était arrivée trop tard; et le duc d'Angoulême avait depuis quelque temps retenu les inspections générales pour des officiers généraux de l'armée d'Espagne. J'ignore, cher papa, si cet événement est un malheur réel; ce n'est pas un échec pour tes vieux et glorieux services, puisqu'il est hors de doute que ta demande l'aurait emporté, s'il y eût eu concurrence; mais les places étaient déjà promises au prince. Il me semble d'ailleurs que cela augmente tes chances pour la promotion de lieutenants-généraux à la Saint-Louis, et qu'avec l'appui de M. de Clermont-Tonnerre (je ne puis plus dire malheureusement : et de M. de Chateaubriand), il sera très possible à cette époque de te faire arriver à ce sommet des dignités militaires où tu devrais être depuis si longtemps parvenu.

Je crois que M. Foucher envisage la chose comme moi; au reste, il va t'écrire.

Quant à moi, je griffonne à la hâte cette lettre; mes yeux sont toujours bien faibles et notre emménagement n'est pas encore terminé. Mon Adèle qui se porte toujours bien va t'écrire et te répéter ainsi qu'à ta femme, l'expression de notre filial et respectueux dévoûment.

VICTOR.

Si mon illustre ami revient aux affaires, nos chances triplent. Nos rapports se sont beaucoup resserrés depuis sa disgrâce; ils s'étaient fort relâchés pendant sa faveur.

Donne-nous donc vite de tes nouvelles.

---

19 février 1825.

J'ajoute un mot, cher papa, à la lettre de notre Adèle; je voudrais pouvoir ajouter quelque chose à l'expression de sa tendresse pour toi et ta femme; mais je ne saurais exprimer mieux qu'elle ce qu'elle sent aussi bien que moi.

Je voulais, comme elle te le dit, t'envoyer le portrait de ta Léopoldine dans une prochaine lettre; mais mon désir de te le donner ressemblant me l'ayant déjà fait deux ou trois fois recommencer, je ne veux pas tarder plus longtemps à solliciter de tes nouvelles pour nous, pour Abel et pour toute la famille Foucher.

Rabbe qui est venu hier dîner avec nous m'a parlé de toi avec le plus tendre et le plus respectueux attachement; c'est un bon et noble ami.

Louis nous a envoyé ces jours-ci un superbe panier de gibier que nous avons mangé en famille, avec le vif regret de ne pas vous le voir partager.

Adieu, bien cher et bien excellent père; je m'occupe en ce moment de ramasser de la besogne pour notre séjour à Blois, qui nous promet tant de bonheur.

Notre Didine est charmante; elle ressemble à sa mère; elle ressemble à son grand-père; embrasse pour nous sa bonne marraine.

Ton fils tendre et respectueux,

V. H.

Ce 27 février [1825].

Mon cher papa,

Tu as vu que nos lettres se sont croisées; je désire que notre lettre t'ait fait autant de plaisir que la tienne nous en a fait; elle ne pouvait nous apporter de plus agréable nouvelle que celle de votre prochaine arrivée, et j'espère presque, en t'écrivant celle-ci, qu'elle ne te trouvera pas à Blois.

Tu ne saurais croire quelle fête nous nous faisons de vous présenter notre Léopoldine, toujours petite, mais toujours bien portante et si gentille!... elle vous aimera tous deux comme nous l'aimons : nous ne saurions dire davantage.

Nous nous applaudissons presque d'avoir été une partie du mois sans nouvelles de toi, puisque tu as été malade; nous aurions eu des inquiétudes; maintenant nous n'avons que le plaisir de te savoir rétabli.

Adieu, bon et cher papa, je ne t'en écris pas plus long, puisque nous pourrons bientôt communiquer de vive voix.

Quelles que soient les affaires qui t'amènent, tu sais que tu peux compter en tout et pour tout sur notre dévoûment comme sur notre tendre et respectueux attachement.

Embrasse pour nous la bonne marraine de ta Léopoldine.

Victor.

Gentilly, 19 juin 1825.

Mon cher papa,

C'est de la campagne où je suis allé passer quelques jours chez un ami qui demeure à deux lieues de Paris, que je te réponds. Je regrette bien que tu y sois toi-même en ce moment; les chaleurs excessives, la solitude et le dénuement de la Miltière me font trembler pour ta chère santé; il me semble que tu aurais dû retarder ce voyage, quelque important qu'il pût être, et ne pas t'aventurer seul dans cette saison au milieu des déserts de la Sologne. Tu sais comme moi combien les pays humides et sablonneux exhalent de miasmes morbifiques dans les grandes chaleurs, et mon Adèle te reproche tendrement de nous donner l'inquiétude de te savoir là-bas.

Les journaux de Paris ont annoncé ta promotion de la manière la plus flatteuse. Que t'importe un oubli qu'ils font si fréquemment? Que t'importe la jalousie? Il suffit de ton nom et de ta réputation pour mériter l'envie : résigne-toi, mon noble père, à cet inconvénient de toute position élevée.

Tu ne m'étonnes pas en m'apprenant que ta femme n'a pas reçu son exemplaire; j'avais remis à Ladvocat le paquet à son adresse, avec beaucoup d'autres, pour qu'il les mît à la poste. Tu connais la négligence de ce libraire : partant pour la campagne, j'ai dû me reposer sur lui de ce soin, et j'ai déjà reçu plusieurs plaintes comme la tienne. Le messager qui va porter cette lettre à la poste à Paris, va être chargé en même temps d'un petit mot sévère pour Ladvocat, et de l'ordre de réparer sur-le-champ cet oubli.

Si j'en avais ici un seul exemplaire, je l'enverrais directement à ta femme, mais j'espère que Ladvocat sera soigneux cette fois.

Je suis heureux que mon ode* t'ait fait quelque plaisir : son succès ici passe mes espérances. Elle a été réimprimée par sept ou huit journaux; je vais la présenter au Roi.

Adieu, mon excellent père; je n'ai que le temps de

* L'ode sur le sacre de Charles X.

fermer cette lettre et de t'embrasser bien tendrement. Ma femme et Didine embrassent la tienne.

Didine nous a un peu inquiétés ces jours-ci, les dents la tourmentent.

— Je reçois à l'instant une lettre d'Émile Deschamps où je lis : « M. le général Hugo nous a fait « bien plaisir en devenant lieutenant-général; y aurait-« il quelque moyen de lui faire parvenir nos félicita-« tions et l'hommage de mon respect? » Tout le monde applaudit.

Paris, 18 juillet 1825.

Mon cher papa,

C'est avec un véritable regret que je me vois contraint de t'envoyer la lettre et la note ci-incluses. Ces deux pièces ont besoin d'une petite explication que voici. Ces jours passés, mon vieil et respectable maître, M. de la Rivière, se présenta chez moi; j'étais sorti. Il dit avoir quelque chose de pressant à me communiquer; je m'empressai de me rendre chez lui comme je le fais toujours chaque fois que je suppose qu'il peut avoir besoin de moi. Cet excellent homme m'exposa alors que sa position, que son âge et celui de sa femme rendaient plus grande chaque jour l'obligation de me rappeler une dette sur laquelle il s'était tu jusqu'à présent, pensant que ta fortune ou la nôtre ne nous permettaient pas encore d'y faire honneur; mais la nécessité l'emportant sur son excessive délicatesse, il s'est vu enfin forcé à cette démarche. Cette dette est de 486 fr. 80 et se trouve expliquée dans la note ci-jointe Je me suis parfaitement rappelé qu'à la mort de ma mère nous avions en effet trouvé ce mémoire dans ses papiers, mais je pensais qu'Abel s'était chargé du soi. de te l'envoyer, et depuis j'avais totalement oublié cettn dette que je croyais éteinte avec le petit nombre d'autres modiques dettes que ma mère a laissées, ee dont la majeure partie fut, dans le temps, acquittét avec le produit de son argenterie et de ses robes; je savais aussi que tu avais fait honneur aux autres créanciers, et je croyais M. de la Rivière de ce nombre. — Comme le besoin était pressant, je pris l'avis de ma femme, et, de son consentement, je m'empressai d'envoyer à M. de la Rivière une somme de *deux cents francs* que j'avais disponible et que je réservais pour m'acheter une montre; cette somme, mon cher papa, servira à décharger d'autant le total de la dette; c'est une fort légère privation que je m'impose en renonçane à cette montre, et je puis la faire sans me gêner. D'ailleurs je sais, excellent père, que tu es loin d'être riche, et, puisque je suis pour une part dans la dépense faite par M. de la Rivière, ces 200 francs seront ma cotisation dersonnelle; ne songe donc plus qu'au reliquat de 280 fr. 80. Il est absolument inutile que je te dise, cher papa, combien une créance de ce genre est sacrée. Le peu que nous savons, le peu que nous valons, nous le devons en grande partie à cet homme vénérable, et je ne doute pas que tu ne t'empresses de le satisfaire, d'autant plus qu'il en a besoin; il ne subsiste que du produit d'une petite école primaire dont le modique ievenu diminue de jour en jour : l'affaiblissement progressif de ses organes et de ses facultés lui faisant perdre par degrés tous ses élèves. Il a attendu dix ans avec une délicatesse admirable, et c'est le seul reproche qu'on puisse lui faire, car je suis sûr que tu aurais fait droit à sa réclamation si tu l'avais connue plus tôt. — C'est ce que je lui ai dit en l'engageant à m'envoyer en hâte son compte pour te le faire parvenir; tu le trouveras ci-inclus avec la lettre qu'il m'a écrite. Je vais m'occuper de chercher l'ancien mémoire détaillé, et, si je le trouve dans le peu qui nous reste des papiers de ma mère, je te l'enverrai sans perdre de temps; en attendant, tu peux considérer sa note comme authentique.

Adieu, mon bien cher père, mon Adèle te prie d'embrasser pour elle ses deux mères et de leur dire que Juju * et Didine se portent à merveille. Tout va bien ci, et tout est impatient de revoir maman Foucher.

M. de la Rivière, chef d'institution primaire, demeure rue Saint-Jacques, vis-à-vis l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils respectueux et dévoué,

VICTOR.

Le Roi m'a fait annoncer qu'il avait ordonné qu'on ajoutât, à toutes les faveurs dont il m'honore, un envoi de porcelaines. C'est me combler.

Monsieur,
Monsieur le lieutenant-général comte Hugo,
Blois.

Paris, 31 juillet 1825.

Cher papa,

Nous apprenons, pour la première fois avec regret, que tu vas bientôt venir à Paris; c'est que nous en

* Julie Foucher, la dernière fille de M. Foucher.

partons, et tu conviendras qu'il est dur d'en partir quand tu vas y arriver.

Notre excursion en Suisse s'exécute; mardi, à 5 heures du matin, nous roulerons vers Fontainebleau. J'ai été sensiblement souffrant toute la semaine d'un torticolis; mais je suis mieux, et le voyage achèvera de me remettre.

Les libraires paient notre voyage et au delà. Ils me donnent 2,250 francs pour quatre méchantes odes : c'est bien payé. Je ne crois pas que Lamartine puisse être de la partie : il vient d'être nommé secrétaire d'ambassade à Florence. Nodier est des nôtres.

Je te remercie pour M. de la Rivière; je lui ai écrit tes bonnes intentions; j'aurais seulement désiré que tu pusses lui donner quelque chose avant le 1er janvier.

Didine se porte à merveille.

Adieu, mon excellent père; embrasse ta femme pour nous. Nous t'embrassons bien tendrement.

Ton fils respectueux et dévoué,

VICTOR.

Paris, 10 octobre 1825.

Mon cher papa,

Nous voilà définitivement de retour à Paris. Nous n'avons fait que courir à droite et à gauche tout le mois de septembre, et nous avons terminé ces jours-ci nos promenades par une excursion à Montfort-l'Amaury, charmante petite ville à dix lieues de Paris, où il y a des ruines, des bois, un de mes amis, et un des tiens, le colonel Derivoire, qui a servi sous toi. J'ai beaucoup parlé de toi avec ce brave qui t'aime et te vénère, et désire vivement te voir. Il compte faire le voyage de Paris la première fois que tu y viendras.

Nous désespérons presque, cher papa, d'avoir le bonheur de t'y voir cette année, puisque la saison s'avance sans t'amener. Cependant M. Lambert t'avait presque promis à tous tes amis à Paris.

Il m'est malheureusement impossible de rien faire pour le professeur dont tu m'envoies une lettre. J'ai beaucoup moins de crédit qu'on ne m'en suppose, et j'ai dû dernièrement employer le peu d'influence que je peux avoir sur Mgr l'évêque d'Hermopolis, pour obtenir une bourse à l'un de nos cousins Trebuchet. Le succès n'est même pas encore décidé. Tu sens que toutes mes forces doivent être dirigées vers ce but, si important pour notre malheureux oncle Trebuchet, et que je ne pourrais occuper le ministre d'une autre affaire sans nuire à la sienne. Qui trop embrasse mal étreint.

Adieu, cher papa.

Ton fils tendre et respectueux,

VICTOR.

Paris, le 3 novembre 1826.

Mon cher papa,

Tu vois que la nouvelle ne se fait pas attendre. Mon Adèle est accouchée cette nuit à cinq heures moins vingt minutes du matin d'un garçon fort bien portant. Cette pauvre amie a cruellement souffert. Je t'écris en ce moment près de son lit; elle se trouve assez bien; cependant elle croit avoir quelque fièvre, et je lui recommande de ne point parler.

Nos bons parents recevront sans doute avec bien de la joie ce nouveau venu qui vient remplacer le petit ange que nous avons si douloureusement perdu il y a trois ans. Votre bonheur ajoute au nôtre.

Je ne t'en écris pas davantage aujourd'hui, cher papa; embrasse pour nous ta femme; fais part de la naissance de ton petit-fils à tous nos amis de Blois.

Abel et Mélanie, femme de Pierre Foucher, seront les parrains du nouveau-né, dont nous ignorons encore le nom. Il a déjà fort bien tété.

Ton fils tendre et respectueux,

VICTOR.

Est-ce que vous n'arrivez pas bientôt à Paris? Nous vous attendrions pour le baptême; ce serait double fête.

VOYAGE A REIMS — SACRE DE CHARLES X

1825

LETTRES A ADÈLE HUGO, ETC.

A Monsieur J.-B. Soulié, hôtel de Hollande,
rue Neuve-des-Bons-Enfants, à Paris.

Blois, 27 avril 1825, matin.

Savez-vous, mon bon Soulié, que les grâces royales pleuvent sur moi, au moment où je viens à Blois me faire hermite? Le Roi me nomme chevalier de la légion d'honneur, et me fait l'insigne honneur de m'inviter à son sacre. Vous allez vous réjouir, vous qui m'aimez, et je vous assure que le plaisir que cette nouvelle vous fera augmente beaucoup ma propre satisfaction. Il y a entre nous une telle fraternité de sentiments et d'opinions, qu'il me semble que ma croix est la vôtre, comme la vôtre serait la mienne.

Ce qui accroît beaucoup le prix de cette croix à mes yeux, c'est que je l'obtiens avec Lamartine, par ordonnance spéciale qui ne nomme que nous deux, attendu, a dit le Roi, qu'il s'agit de réparer une omission. Ces deux décorations ne comptent pas dans le nombre donné au sacre.

Ce qui ajoute aussi un grand charme à mon voyage de Reims, c'est l'espérance de le faire avec notre Charles Nodier, auquel j'ai écrit hier, pour qu'il s'arrange de manière à m'avoir pour compagnon. Je dois ajouter à tout ceci que M. de La Rochefoucauld a été charmant, dans cette circonstance, pour Lamartine et moi. Il est impossible de s'effacer plus complètement pour laisser au Roi toute la reconnaissance, de mettre plus de grâce et de délicatesse dans ses rapports avec nous. C'est à lui que nous devons nos croix, et c'est lui qui nous remercie. Je dois cette justice haute et entière à un homme qui ne l'obtient pas toujours.

Je vais donc vous revoir, cher ami, et il me faut cette espérance pour apporter quelque adoucissement au chagrin de quitter mon Adèle pour la première fois. Dites tout cela à ceux de nos bons amis auxquels je n'aurai pas le temps d'écrire.

Votre canif est beau et excellent; votre dessin est d'une bizarrerie charmante. Mille fois merci, et merci surtout de votre franche et tendre amitié.

Personne ne vous aime plus que moi.

VICTOR.

A Monsieur le comte Alfred de Vigny,
rue Richepanse, Paris.

Blois, 28 avril 1825.

Il ne faut pas, cher Alfred, que vous appreniez d'un autre que moi les faveurs inattendues qui sont venues me chercher dans la retraite de mon père. Le Roi me donne la croix et m'invite à son sacre. Réjouissez-vous, vous qui m'aimez, de cette nouvelle; car je repasserai à Paris en allant à Reims, et je vous embrasserai.

Je compte faire le voyage avec notre Nodier auquel je viens d'écrire. Vous nous manquerez!

Tous les honneurs, du reste, portent leur épine avec eux. Ce voyage me force de quitter pour quinze éternels jours cette Adèle que j'aime comme vous aimez votre Lydia, et il me semble que cette première séparation va me couper en deux.

Vous me plaindrez, mon ami, car vous aimez comme moi.

Je suis ici, en attendant mon nouveau départ, dans la plus délicieuse ville qu'on puisse voir. Les rues et les maisons sont noires et laides, mais tout cela est jeté pour le plaisir des yeux sur les deux rives de cette belle Loire ; d'un côté un amphithéâtre de jardins et de ruines, de l'autre une plaine inondée de verdure. A chaque pas un souvenir.

La maison de mon père est en pierres de taille blanches, avec des contre-vents verts comme ceux que rêvait J.-J. Rousseau; elle est entre deux jardins charmants, au pied d'un coteau, entre l'arbre de Gaston et les clochers de Saint-Nicolas. L'un de ces clochers n'a point été achevé et tombe en ruine. Le temps le démolit avant que l'homme l'ait bâti.

Voilà tout ce que je vais quitter pour quinze jours? et mon vieux et excellent père et ma bien-aimée femme par-dessus tout. Mais je vous reverrai un instant, et il y a tant de consolations dans la vue d'un ami!

Adieu, cher Alfred, mille hommages à votre chère Lydia. Avez-vous terminé votre formidable *Enfer* C'est une page de Dante, c'est un tableau de Michel Ange, le triple génie.

Embrassez bien pour moi Émile [Deschamps], Soumet, Jules [Lefèvre], Guiraud et d'Hendicourt et tous nos amis, auxquels j'écrirai dès que j'aurai quelque loisir.

VICTOR.

Je suis encore ici pour trois semaines. Vous m'écrirez vite, n'est-ce pas?

Mille respects de ma part à Madame votre mère.

A Monsieur Foucher[*].

La Miltière, 12 mai 1825.

Mon cher papa,

Le messager envoyé par mon père à Blois est de retour. Il nous rapporte l'aimable lettre de maman à son Adèle, que nous avons lue en famille, et une lettre fort cordiale de Victor Foucher, qui nous fait aussi beaucoup de plaisir. Nous nous attendions également à recevoir la croix de la Légion d'honneur et les papiers, etc., que vous nous avez annoncés pour le commencement de cette semaine. Notre espérance est frustrée de ce côté, et mon père désirerait que vous eussiez la bonté de passer encore une fois à la Légion, pour presser cet envoi. Car ma place est retenue pour le 19 au matin, et si nous ne recevions pas tout cela au moins le 18, je courrais grand risque de ne pouvoir porter la décoration au sacre, ce qui serait inconvenant.

Je sens, mon excellent père, combien je vous donne de peines, et je suis pénétré d'une vive reconnaissance de toutes vos bontés. La lettre de maman Foucher est bonne comme elle : elle est remplie de détails qui nous intéressent. Nous sommes enchantés des progrès de Juju autant que de ceux de Didine; quand nous serons de retour à Paris, ces deux enfants seront l'objet de nos curiosités réciproques, et nous en aurons de longs récits à nous faire.

Voudriez-vous ajouter encore à tous vos soins paternels celui de payer nos contributions dont le papier a été remis à maman. Nous vous rembourserons cette petite somme.

Maman nous apprend que la chambre à Reims est louée 350 francs et qu'on cherche une quatrième personne. Est-ce pour la voiture ou pour le logement? Vous me disiez dans votre dernière que Beauchêne s'occupait de la fabrication de mon habit. Comment a-t-il eu ma mesure? Il faudra sans doute les culottes, bas, souliers à boucles, épée d'acier, chapeau à galon d'acier et plumes. En quel métal doivent être les boucles de la culotte et des souliers? Faudra-t-il les jabots et les manchettes?

Parlez de nous à la bonne Mme Deschamps. M. Deschamps[*] m'a écrit une charmante lettre. Veuillez l'en remercier en attendant que je le fasse moi-même.

Paul a dû recevoir aujourd'hui une lettre de moi, la première que j'ai écrite de la Miltière. Celle-ci est la seconde. Je vais écrire la troisième à Charles Nodier.

Adieu, mon cher et bon père; papa et son excellente femme, mon Adèle et sa petite Didine aux joues fermes, vous embrassent ainsi que maman Foucher, et je me joins à eux de cœur. Vous ne sauriez croire comme on parle de vous en Sologne à l'heure qu'il est.

Votre fils tendrement dévoué,

VICTOR.

Mon portier a-t-il reçu quelque lettre depuis notre départ? J'en reçois une bien paternelle de M. de la Rivière.

Écrivez toujours à Blois.

LETTRES A ADÈLE HUGO

Madame Victor Hugo,
chez le Général comte Hugo,
à Blois.

Orléans, 19 mai, 4 h. après midi.

Me voici à Orléans, mon Adèle, et avant de dîner, avant de me reposer, avant même de m'asseoir (car je

[*] Père de Mme Victor Hugo.

[*] Père d'Émile et Antoni Deschamps.

suis debout), je veux t'écrire. Tu recevras cette lettre inattendue demain, et c'est une grande joie pour moi, au milieu de toute ma tristesse, que de penser au plaisir que ce papier te fera. Et puis, j'ai vraiment le cœur si plein de douleur, qu'un peu d'épanchement me fera du bien, mon Adèle.

Tu ne saurais croire combien, depuis que je t'ait quittée, bien-aimée, le temps me semble long et la distance énorme. Je ne pense qu'avec un grand abattement aux quatorze lieues qui me séparent déjà de toi, aux huit heures que je viens de passer sans te voir, Que sera-ce donc demain? que sera-ce après-demain et après? et après? Vraiment, mon Adèle, ma biens aimée Adèle, prie Dieu qu'il me donne du courage, j'en ai besoin, et ces quinze jours me font l'effet de l'éternité.

Mais je m'aperçois qu'au lieu de te fortifier, c'es-moi qui suis faible, et que je t'attriste au lieu de te consoler. Pardonne-moi, Adèle, c'est une chose bien affreuse que de se trouver seul, isolé, environné de visages froids, curieux ou indifférents, sans autre ami que sa bourse, comme je suis en ce moment, lorsqu'on a pris la douce habitude de trouver partout ton sourire tendre et ton regard consolateur.

Je serai demain à Paris, et je t'écrirai sur-le-champ. Aie bien du courage, mon adorée, nourris bien ta petite Didine, qui n'est pas plus ange que toi, donne-lui une ou deux dents pour mon retour, embrasse-la mille fois embrasse mon excellent père et son excellente femme, je ferai la même commission pour toi dans le même moment à Paris.

Nons avons très bien fait la route jusqu'ici. Les chemins sont superbes, le temps beau quoique froid. Je n'aurai pas chaud cette nuit, mais je penserai à toi, et je brûlerai.

Écris-moi dès demain, à Paris; je t'enverrai de Paris mon adresse à Reims.

Que tous ces honneurs sont tristes! Bien des gens m'envient ce voyage, et ils ne savent pas combien je suis malheureux de ce bonheur qui me fait des jaloux.

Adieu, cher ange, adieu, mon Adèle, porte-toi bien, je t'embrasse bien tendrement de bien loin. Ne pleure pas; ne gâte pas tes jolies joues. Je veux te retrouver fraîche et grasse en arrivant.

Dis à mon bon père que l'on m'a demandé en route *si j'allais rejoindre mon corps*, etc. Tout cela à cause du ruban.

Adieu encore, et encore mille baisers et mille caresses.

Ton Victor.

Ouvre mes lettres s'il en vient, et donne-m'en l'analyse en quelques mots. Adieu, adieu encore. Je t'aime.

Paris, vendredi 20 mai, 7 h. 1/2 du matin.

Tu n'as pas encore lu ma première lettre, mon Adèle bien-aimée, au moment où je commence cette seconde. Me voici à Paris, j'ai déjeuné avec tes bons parents que j'ai retrouvés toujours les mêmes, me soignant ici, comme les miens te soignent là-bas. J'ai encore le bruit de la diligence dans les oreilles, je suis moulu et étourdi par cette rude voiture, mais il ne m'est pas malaisé de rassembler mes pensées pour t'écrire : elles se réduisent à une seule, toi! et toujours toi, et toujours toi! C'est toi qui m'as tenu compagnie dans mon insomnie de cette nuit; c'est toi qui m'as entretenu au milieu de ces monotones et insipides conversations de voyage; c'est toi qui m'as donné le courage de me séparer de toi et me conserveras ma force durant cette éternelle absence. Ne lis tout ce que je t'écris qu'à nos bons parents; d'autres pourraient trouver notre chagrin ridicule, et il est inutile de les faire rire de ce qui nous ait souffrir.

Notre voyage a été bon, quoique toutes les dispositions pour mes places eussent été mal prises, et que Je me sois toujours trouvé rangé où je ne devais pas être, par suite de la bêtise de cette hôtesse de Blois. je ne me ressens plus du froid et presque plus de la fatigue, mais la tristesse et l'ennui me restent, et vont s'accroissant. Si je suis inspiré au sacre, ce ne sera pas par ma muse gaie.

Je trouve ici force lettres, paquets, papiers, livres, etc. Je t'envoie ci-inclus la lettre de Soumet, elle te fera plaisir ainsi qu'à mon excellent père. Conserve-la bien. J'ai trouvé aussi une félicitation bien aimable de Villemain, *datée du* 27 *avril;* il m'invite à dîner pour le 1er *mai dernier*, et me recommande de ne pas lui faire faute. Tu vois s'il a dû m'attendre longtemps. Je vais fui écrire pour lui expliquer mon absence et mon silence, et j'irai le voir.

Il faut que je te quitte, mon ange adoré, les mille et une affaires m'appellent. Je vais commencer mes courses. J'ai remis la note à ta bonne mère, qui t'embrasse avec ta Didine bien tendrement, mais non autant que moi. Ton bon père se joint à nous, il est toujours gai, cordial et spirituel, comme le mien, mais chacun à sa manière. Embrasse pour moi mon noble et charmant père, et celle *qui ne fait qu'une chair* et qu'un cœur avec lui. Je te recommande bien à leurs tendres soins. Il faut que tu sois mieux avec eux qu'avec moi. Ils sont si bons que cela ne leur sera pas difficile.

Je t'écris dans notre chambre nuptiale, dont le séjour me fait encore plus sentir mon veuvage. Tout m'est redevenu étranger ici depuis que tu me manques. En entrant dans Paris, je l'ai admiré comme un provincial,

Il me semblait que ce n'était pas mon pays. C'est toi qui es ma patrie.

Écris-moi tous les jours.

Ton Victor.

Ecris-moi ici une lettre, et toutes les autres *poste restante à Reims*. Je dîne dimanche chez Mlle Duvidal, qui arrange le petit portrait et travaille à celui de Juju. Juju est embellie. Prie papa d'écrire à Victor Foucher pour le remercier de l'envoi de son livre. Quatre lignes affectueuses suffiront.

Paris, 21 mai.

Voici mon seul moment heureux dans tout le jour, mon Adèle. Je vais m'entretenir avec toi et oublier un instant peines, fatigues, chagrins et embarras. Tu es là, présente à ma pensée, sans que rien vienne me distraire de toi. Tu verras ce papier, tu le toucheras, il me devancera près de toi de douze ou treize jours, c'est comme un messager auquel tu vas faire mille questions. Il est bien heureux!

Je suis donc ici depuis hier matin, et je vais te rendre compte de l'emploi de mon temps. En arrivant j'ai trouvé ton père et ta mère au lit; Paul m'a sauté au cou, et les mille interrogations ont commencé. Nous avons déjeuné, ton papa m'a fait de la sauce de homard; le café et la crème étaient excellents. Après déjeuner, je t'ai écrit la lettre que tu recevras aujourd'hui. Comme je revenais de la mettre *moi-même* à la poste, Mlle Julie montait me voir. Je me suis habillé, et je suis descendu à son atelier, où l'interrogatoire a recommencé. Comment se porte Adèle? et Didine? et le général? et sa femme? Cette excellente amie nous chérit tous comme une famille. Elle m'a montré le portrait de Didine qui est presque achevé et délicieux, celui de Juju qui est commencé sur une grande toile à tableau; je pense qu'elle en fera un petit pour le pendant. Ta maman me l'assure. Juju est bien ressemblante et fort jolie. Sa ronde figure s'est allongée, et elle a pris un air de petite femme. En sortant de chez Mlle Duvidal (où nous dînons dimanche) j'ai été de mon pied voir Beauchêne. Destains et Jules Maréchal m'ont félicité. Beauchêne m'a montré mon habit qui va bien; il est fort laid et très à la mode. Il me reste à faire faire la culotte, à louer ou acheter l'épée. Il y avait beaucoup de monde et je ne suis pas entré chez M. de La Rochefoucauld. Abel était chez Beauchêne. J'ai embrassé ce bon gros frère pour tout le monde. Il est toujours dans les cabriolets courant après les six millions qu'il espère attraper. Puis je suis allé chez Soumet, qui est toujours tendre et bon comme tu sais; il m'a offert sa culotte. Il m'a reconduit par les Tuileries jusqu'à l'entrée de la rue du Bac. J'ai été toucher ma pension à l'Intérieur, où mon ruban a été félicité. — Après quoi je suis allé chez Adolphe et chez Mme Duménil, qui n'y étaient ni l'un ni l'autre. J'ai commandé une paire de bottes, une de souliers, une d'escarpins, j'aurai tout cela dimanche soir. En revenant, je suis entré chez notre portier qui m'a remis entre autres noms celui de l'abbé de Lamennais. Il ne faut pas oublier de te dire que j'ai vu aussi Rabbe, qui me charge de mille respects et amitiés pour nos bons parents de Blois et toi. Abel et Beauchêne ont dîné avec nous. Après le dîner, je n'ai pas voulu aller au spectacle avec ta famille. Cela eût été trop triste sans toi. J'ai été voir Charles Nodier. Ce pauvre ami vient de perdre sa belle-mère. Toute la maison est noire. Cependant j'ai tâché d'égayer ces dames, moi qui ne suis guère gai. Notre bon Nodier m'avait attendu toute la journée, sachant que j'arrivais, d'abord à déjeuner, puis à dîner. Il est comme moi dans les embarras d'argent. Il ne paraît pas qu'on nous en donne avant le voyage. Nous partons mardi matin, avec Alaux, le peintre. La voiture (aller et retour) coûtera 400 francs. Si nous avons la chambre de Taylor, nous l'aurons gratis. Autrement nous trouverons ce que nous pourrons, et nous payerons ce qu'on voudra. Il paraît que nous serons très bien pour voir la cérémonie. Nos places sont peut-être, dit-on, les meilleures de toutes. Nous ne serons que deux jours en route, et même nous arriverons de bonne heure mercredi. Je dois aller revoir Nodier lundi matin et lui porter mes effets.

Je suis rentré hier soir à onze heures, après avoir été chercher ta mère au spectacle. J'ai dormi cette nuit à force de fatigue, et je t'ai vue dans tous mes rêves. Cette nuit a été bien triste, c'est la première que je passe loin de toi dans un lit quelconque. Ce matin, je viens de voir notre excellent abbé de Lamennais qui est toujours dans ses maudites affaires. Il m'a demandé bien affectueusement de tes nouvelles, m'a beaucoup parlé de ma Didine, et a été charmant comme à son ordinaire. Je verrai aujourd'hui M. de La Rochefoucauld. Je commanderai ma culotte. Tout cela va me forcer de te quitter déjà. Ta pauvre tante est bien malade. M. et Mme Deschamps, M. et Mme François te font mille amitiés et mille hommages, ainsi qu'à nos chers parents.

Si le vicomte ne me donne pas d'argent, ton père m'en prêtera et se payera sur le remboursement.

Adieu, chère Adèle, adieu, bien-aimée. Qu'il m'en coûte de fermer déjà cette lettre! Quand donc en recevrai-je une de toi?

Tes bons parents sont aux petits soins pour moi. Ils t'embrassent, et ta Didine, et nos parents. Dis à mon bon père qu'il ne se fatigue pas trop aux travaux de tête, et qu'il se promène. Embrasse ton père et ta mère de Blois. Tu sais combien je t'aime! Adieu pour aujourd'hui.

Paris, 22 mai, midi et demi.

Je rentre triste et abattu comme à mon ordinaire, et je trouve ta lettre du 19 mai. Quel bonheur! Mais comment n'en ai-je encore que du 19, mon Adèle bien-aimée? Elle a dû être mise à la poste le 20 et aurait dû arriver hier, je devrais aujourd'hui en avoir une du 20.

Sais-tu qu'il y a quatre jours et trois nuits que nous sommes séparés? Que le terme est long! et qu'il me tarde de savoir ce que tu fais depuis l'éternité que je ne t'ai vue! Comme tout est désert autour de moi maintenant que tu n'es plus là ! Quelle force nous avons eue, chère amie, et quelle force il nous faut encore! Tu dois recevoir en ce moment même ma troisième lettre, et je n'en ai qu'une de toi! vois combien je suis malheureux! J'espère encore en recevoir une demain, puis je n'aurai plus de bonheur jusqu'au 26, jour de notre arrivée à Reims. Tu sais que nous partons après-demain mardi matin. J'espère trouver à Reims un gros paquet de tes lettres tendres et douces qui me font tant de bien et dont ton cœur d'ange a le secret.

Garde cette pauvre Augustine, mon Adèle, tu as raison, c'est une bonne action, à laquelle ta bonne mère de Blois sera charmée de s'associer. Garde cette pauvre orpheline, nous l'emmènerons puisqu'elle est dévouée et reconnaissante. Cela est trop rare pour ne pas le récompenser. Ensuite tout cela s'arrangera du mieux qu'on pourra. Garde-la, mais dis-lui tout ce qui peut lui faire sentir ce qu'elle te doit et lui donner du zèle et du soin.

Ne te tourmente pas, mais ne te contiens pas. Si tu as envie de pleurer, pleure. Les larmes qui restent font du mal, celles qui coulent font du bien. Je voudrais bien, moi, pouvoir et savoir pleurer. Mais j'ai toujours le cœur gonflé parce que j'ai toujours les yeux secs.

Tes bons parents continuent à m'entourer d'attentions. Remercie bien les miens pour moi. Dis à mon excellent père combien je le reconnais à cette bouteille qui ne doit se vider qu'à ma santé. Dis à sa femme que tout le monde ici l'aime et a raison. Nous parlons toujours de Blois; Mlle Duvidal me disait hier, à propos de mon père, que rien n'était plus noble et plus vénérable au monde qu'un vieux soldat qui avait conquis son haut rang par de hautes actions et de grands talents. C'est aussi mon opinion, mais j'ai été heureux de l'entendre sortir de cette âme élevée et généreuse. J'ai été heureux de voir parler de mon illustre père comme j'en parle moi-même, comme j'en parlerai toujours, comme la postérité en parlera.

Je reprends mon journal. J'ai vu hier M. de La Rochefoucauld qui a été fort aimable et m'a donné rendez-vous à Reims. M. de Cailleux sera notre quatrième compagnon de voyage. Il m'a dit faire ce voyage pour être avec moi. J'ai voulu voir le ministre de la guerre; il était à la Chambre. Son secrétaire me donnera les renseignements que je voulais demander au ministre. Du ministère, mon cabriolet m'a conduit chez mon tailleur auquel j'ai commandé ma culotte. En passant devant le Palais-Royal j'ai vu Ladvocat, qui court déjà après l'ode future. Je ne sais encore ce que j'en ferai, si je la fais. Ma troisième édition s'avance. Les gravures nous retardent. J'ai été chez Villemain. Sa mère m'a offert pour toi une fenêtre sur le passage du Roi. Hélas! chère amie, comme cette offre m'a attristé! — J'ai terminé mes courses du jour par mon imprimeur, toujours occupé du titre et de la couverture. Je crains de ne pouvoir rapporter cette troisième édition à Blois. Ladvocat voudrait publier l'ode en même temps à part, avec notes, préface et bagage. Il la ferait insérer *partiellement* dans tous les journaux, qui sont, m'a-t-il dit, fort bien pour moi maintenant. Voilà des projets. Pourvu qu'ils ne me retardent pas, c'est tout ce que je demande au bon Dieu, et je l'espère.

Ton père, à mon retour, m'a remis un billet de mille francs qu'il a emprunté à la caisse d'un de ses amis. Ainsi me voilà lesté. Biscarrat a dîné avec nous, et le soir nous avons fait avec MM. Paulin, François, Carlier, etc., l'écarté du samedi. Que tout cela est triste!

Ce matin, j'ai visité notre appartement où tout est en fort bon état. J'ai vu Mme Devéria. Ses fils étaient sortis, et j'ai déposé chez eux les crachats, etc., de papa. Tout cela est bien recommandé. M. Louis Duter m'a apporté l'épée de son père dont la poignée est fort belle. Mais je serai obligé pour m'en servir de changer le fourreau et le ceinturon. Cela vaut-il mieux que d'en louer ou acheter une? Il est embarrassant de concilier la représentation et l'économie. Car je dois être économe, ce ne sont pas mes deniers. Je serai pourtant encore obligé de changer les boutons de l'habit que Beauchêne vient de m'envoyer.

Je ne me sens plus d'aucune fatigue, mais je suis toujours triste. C'est une maladie qui durera encore douze jours. Il faut prendre son parti, mais qu'il est difficile de vivre sans toi, même peu de jours, mon Adèle adorée!

Adieu, tout est ici dans le même état. Tout le monde t'embrasse. Baise mille fois ma Didine.

Ta lettre est bien douce; écris-moi toujours. J'ai mis un baiser sur ton baiser et sur ta larme.

Adieu, ange. Je crains que ma lettre de demain ne soit bien courte. C'est demain qu'il faut emballer et charger. J'ai rendez-vous chez Lamennais à dix heures et chez Nodier à onze. Devéria viendra à neuf heures. Je me lèverai de bonne heure pour t'écrire, si François me laisse ma matinée. Adieu, mon Adèle; adieu, ma Didine.

Il est inutile de te dire d'embrasser nos chers parents, c'est de fondation.

---

23 mai, 1 h. après-midi.

Je t'écris, mon Adèle, sur la table et avec la plume de Nodier. Je viens de déjeuner avec cet excellent ami, et Rabbe, et Soulié, qui t'envoie un œillet, et Taylor, qui te prépare un dessin. Nous avons arrangé définitivement notre affaire. Nous partons demain à six heures du matin. Ne t'inquiète de rien; tout sera prêt, costume, jabot, linge, épée, etc. Hier j'ai dîné chez Mlle Julie, dont c'était la fête. Nous avons bu à ta santé. Mon Adèle! que je t'aime! J'ai encore mille choses à disposer. Il faut faire mes malles. Adieu. Embrasse ma Didine sur ses joues brunies, embrasse-la mille fois. Embrasse nos bons parents de Blois. J'ai mille fois baisé ta lettre. Qu'elle m'est précieuse! Qu'elle est belle! Qu'elle est éloquente de douleur et de tendresse! J'en aurai encore une aujourd'hui, j'espère, et je vais rentrer pour la trouver. Adieu, adieu! Toujours triste!

Ton Victor.

J'espère pouvoir t'écrire demain en route. Adieu! mon ange adoré.

Paris, 24 mai.

Il est cinq heures du matin, mon ange bien-aimée. Dans une heure j'aurai quitté Paris, et je ne puis le quitter sans t'écrire encore. Je détache une feuille de mon livret de route qui va revenir à Blois plus tôt qu'elle ne s'y attendait. Voilà un bonheur sur lequel je ne dois pas compter. (Cela ne veut pas dire que je ne serai pas de retour à l'époque que nous espérons. Ne te tourmente pas surtout.)

Tu dors en ce moment, mon Adèle; entre, du moins en rêve, près de moi. Je ne sais ce que mes lettres te causent de plaisir, mais pourquoi m'as-tu sevré des tiennes? J'aurais pu en avoir une hier, pourquoi ne l'ai-je point eue? Il faut donc remettre ce bonheur à Reims, et je ne saurais plus avoir quelque joie maintenant qu'en m'éloignant encore de toi.

Reims! je ne sais ce que j'y ferai. Est-ce que je pourrai penser à autre chose qu'à mon Adèle absente et qui pense à moi?

Donne-moi beaucoup de détails sur Blois. Je te donne aussi tous ceux que j'ai le loisir d'écrire. Le reste sera pour nos longues conversations. Mlle Duvidal a dîné hier avec nous et nous avons bu à mon Adèle et à sa Didine. Mlle Zoé, qui est charmante et que j'aime parce qu'elle t'aime, m'a bâti un col et m'a chargé de te dire qu'elle te remplaçait (en cela seulement, bien entendu). Le soir, j'ai porté mes effets chez Nodier, et j'y vais retourner maintenant; c'est le lieu de départ. Quand je reviendrai, je t'apporterai la fameuse traduction anglaise de *Han d'Islande*, avec d'admirables gravures à l'eau-forte de Cruikshank. L'effet n'en est pas agréable, mais elles sont terribles.

Adieu, Adèle, je vais donc voyager encore. A quoi bon voyager? N'ai-je pas rencontré déjà le bonheur? En quelle terre, en quel ciel trouverai-je un ange comme toi?

Adieu, mille caresses à toi et à ma Didine, à qui je recommande bien de ne pas crier la nuit.

Ton Victor.

Tu dois recevoir une lettre tous les jours. Je tâchera qu'il en soit toujours ainsi. Pourtant, compte que je puis être deux jours en route. Nous n'arrivons qu'après-demain matin. Nous coucherons.

Tout le monde ici t'embrasse et te charge d'embrasser ton père et ta mère des bords de la Loire.

Villers-Cotterets, 25 mai, 7 heures du matin.

Je t'écrivais avant-hier, mon Adèle, sur le papier et a table de Nodier, je t'écris aujourd'hui sur le pupitre et avec le papier de notre aimable compagnon de voyage Cailleux. Nous sommes à Villers-Cotterets, où nous arrivons après deux heures et demie de marche. Nous avons passé la nuit sur quatre lits improvisés dans le village de Létignon, où ce mauvais coucher et une mauvaise soupe nous ont coûté dix-neuf francs. Nodier est souffrant, et Alaux a depuis hier un mal de cœur implacable; ils sont toujours bons et gais; M. de Cailleux et moi sommes les seuls bien portants. Tout est hors de prix sur cette route. Tout est encombré. Les auberges sont inondées de voyageurs et les routes de voitures. Ceux qui arrivent les derniers ont moins que des os. C'est comme une nuée de sauterelles qui brûle tout. Ne te tourmente pourtant pas, chère amie; notre ruban, notre quadruple voix d'homme, et notre bonne mine, avec l'aide de Dieu et de notre bourse, ne nous laisseront manquer de rien.

J'approche de Reims avec une joie inexprimable. J'y trouverai des lettres de mon Adèle bien-aimée. Quelle joie!

Adieu, mon ange adoré, je n'ai qu'une demi-heure pour t'écrire et déjeuner. Je voudrais bien ne pas déjeuner et passer tout ce temps à t'écrire, mais nos amis me pressent et m'attendent. Qu'il est triste, mon Adèle bien-aimée, de me séparer de toi, moi qui n'ai plus d'autre bonheur que celui de t'écrire! Je ne sais

plus ce que trace ma plume. J'ai le cœur plein. Adieu. Tous nos amis boivent à ta santé, et Charles Nodier, notre excellent Charles, me charge de ses plus tendres hommages pour toi et de mille respects pour mon bon père. Embrasse-le bien, ainsi que sa femme, dont les soins maternels remplacent les miens.

Je te donne mille baisers. Adieu, bien-aimée! Embrasse sur ses deux joues *le petit pipi à papa.*

Ton Victor.

Reims, 27 mai, 7 heures du matin.

Par où commencerai-je, bien-aimée? par la joie que m'ont faite tes lettres, ou par mon arrivée à Reims? Tu es bien curieuse d'avoir des détails sur mon voyage, et moi bien impatient de te dire à quel point tes lettres me rendent heureux au milieu de ma tristesse. Chaque fois que j'ouvre une lettre de toi, mon Adèle adorée, c'est en tremblant d'espérance et de crainte à la fois. Hier, nous sommes descendus, à une heure après-midi, à notre logement de Reims, et sans même attendre qu'on rangeât mes malles, j'ai couru à la poste. Ta troisième lettre y était. J'ai vu avec un vif chagrin que tu n'avais pas reçu le 23 ma lettre du 21; j'avais pourtant donné un franc à un commissionnaire pour la porter à la grande poste qui se levait de meilleure heure à cause de la Pentecôte. Je te donne cette explication, chère amie, afin que tu ne croies pas qu'il m'est possible de rester un jour sans t'écrire. Ce malheur m'est arrivé hier et ç'a été ma torture de tout le jour. Je voulais t'écrire à Thomery en déjeunant, mais le temps nous a été donné à peine de manger un morceau, et puis je voulais attendre tes lettres que je comptais trouver à Reims. J'ai voulu t'écrire à toutes les heures depuis notre arrivée, mais les mille affaires et les mille devoirs qui se disputent nos moments dans cette ville ne m'ont pas laissé le temps de respirer. Je comptais t'écrire avant de me coucher, mais nous sommes quatre dans la même chambre, nous nous couchons tous à la même heure, et nul ne prend la liberté de garder sa bougie allumée.

Figure-toi d'ailleurs le désordre de ces quatre lits, de ces quatre bagages d'hommes dispersés dans une pièce grande comme les deux tiers de ta chambre de Blois. Il n'y a pas de temps perdu; la poste était partie quand nous sommes arrivés, et cette lettre ne t'arrivera pas plus tard que si elle eût été écrite hier. Seulement, si ce retard m'afflige, c'est pour moi; j'aurais bien désiré joindre au bonheur de lire une lettre de toi, celui de t'en écrire une. — Que je suis content de ma Didine, mon Adèle! elle a donc une dent, et une dent enfantée sans douleur! Dis-lui bien en l'embrassant mille fois que son petit papa est satisfait de sa conduite en cette occasion, et qu'il portera à sa maman de bons biscuits de Reims qui rendront son lait plus sucré. Dis à Augustine de continuer à te bien servir et que je serai content d'elle.

Je vais poursuivre le détail de notre voyage. Nous avons dîné hier à Soissons, qui est une des plus jolies villes de France; elle a une vallée délicieuse et deux églises admirables. L'une, la cathédrale, a été restaurée, c'est-à-dire dégradée indignement. L'autre, l'église de Saint-Jean, a été ruinée par la Révolution. Il lui reste deux aiguilles magnifiques, et le débris d'un cloître dont la destruction est à jamais déplorable. On est fâché d'être Français quand on voit ces profanations commises par des Français sur des monuments français. En quittant Soissons, nous avons fait changer le chargement de la voiture. Ma malle, qui est vieille, avait été mise sur le côté, les pitons avaient cédé, elle s'était ouverte, la boîte de ma croix s'était ouverte aussi, et les divers bijoux qu'elle renfermait dansaient devant l'ouverture. Nous avons cru tout perdu. J'en ai été quitte pour un peu de poussière dans la malle et pour mes deux médailles qui ont été *frustrées*, c'est-à-dire qui se sont rayées réciproquement. Cela n'enlève rien de son prix à la médaille d'or, et M. de Cailleux se fait fort de réparer ce malheur en faisant refrapper la médaille. Nous avons couché à Braine, jolie ville bien bâtie, qui a une autre église en ruines aussi belle que l'abbaye de Jumiéges, dont tu as vu les dessins dans le Voyage pittoresque de Nodier. Partis de Braine hier à trois heures et demie du matin, nous sommes arrivés à Reims à une heure. Là, autre accident. La caisse de Nodier s'était défoncée; tous ses effets ont été inondés de poussière et il a perdu trois cols. Et nous avons dit: Qu'on est à plaindre de voyager sans sa femme! En arrivant, je suis allé à la poste et à la diligence, j'ai retiré tes lettres, mon épée et ma culotte. J'ai lu tes lettres avec délices sous une grande averse, dont je me suis à peine aperçu. Je suis arrivé sans lever les yeux devant le portail de la cathédrale, et j'y étais depuis dix minutes sans le voir. Je te lisais, ma bien-aimée! Nodier et M. Emmin, député de Besançon et son ami, m'ont rejoint. Nous avons dîné ensemble au *Grand Hôtel du Sacre*. M. Emmin, qui est un charmant compatriote, a payé, ce qui nous oblige à lui rendre à dîner. Tout est hors de prix. Après le dîner, il a fallu aller au spectacle. Quelle corvée! J'y ai vu notre excellent ami Beauchêne, dont j'aime à te parler. Nous sommes rentrés à onze heures, couchés à minuit, éveillés à six heures, et je t'écris d'abord sur le pupitre de Cailleux, puis (en ce moment) sur le secrétaire de M. de La Rochefoucauld, que je suis venu voir et qui est absent.

Le voilà qui va rentrer, il faut finir cette lettre. Adieu, mon Adèle, embrasse tes bons parents. Dis à papa que Nodier veut absolument qu'il soit pair de France, et dit que cette dignité ne peut manquer à un homme aussi honorable. Si Nodier était roi! Adieu,

encore, chère ange; je t'embrasse comme tu sais, comme je baise tes adorables lettres.

Nous partons le 31. Écris-moi à Paris dès le 28. Adieu encore, et encore un baiser.

J'écrirai bientôt à papa.

Reims, 27 mai, 3 h. 3/4 après-midi.

Quel chagrin, mon Adèle! pas de lettres aujourd'hui! Tu me grondes un peu dans ta dernière lettre. Je n'étais pas coupable. Je veux te supposer innocente aussi de ce retard; mais, quelle qu'en soit la cause, je suis bien affligé. Figure-toi avec quelle impatience j'attends une lettre de toi dans mon isolement, et quel vide reste dans mon cœur quand j'ai couru inutilement à la poste. Toute ma joie de la journée a disparu; il ne me reste qu'une consolation, c'est de relire, c'est de baiser cent mille fois tes douces lettres. Je n'ai pas la force de te dire que j'ai vu la cathédrale, et ce que j'y ai admiré ou critiqué. Adieu pour aujourd'hui, bien-aimée! ma lettre serait trop triste et tu l'es déjà tant! Demain je continuerai, je serai plus près d'une lettre de toi, et par conséquent moins malheureux.

28, 9 heures du matin.

J'ai bien mal dormi cette nuit; aussi me suis-je assoupi ce matin, ce qui fait que je me suis levé assez tard. Ces messieurs ont voulu m'emmener à l'abbaye de Saint-Rémy, mais j'ai à t'écrire, et, malgré leurs pressantes invitations, je veux épancher ma pensée dans ton cœur. Recevrai-je aujourd'hui de tes nouvelles, mon Adèle chérie? Il le faut, il me faut deux lettres. Sinon, je te croirai malade, car je ne veux pas te croire négligente; tu dois être comme moi : ta santé peut s'altérer, non ton amour. N'est-il pas vrai, mon ange, que tu m'aimes, et que j'aurai aujourd'hui deux lettres de plus à mettre sur mon cœur? Il me faut cet espoir pour continuer celle-ci.

J'ai donc été hier visiter la cathédrale. Elle est admirable comme monument d'architecture gothique. Les portails, la rosace, les tours ont un effet particulier. Nous avons passé, Charles et moi, un quart d'heure en contemplation devant le cintre d'une porte; il faudrait un an d'attention pour tout voir et tout admirer. L'intérieur, tel qu'on l'a fait, est beaucoup moins beau qu'il n'était dans sa nudité séculaire. On a peint ce vieux granit en bleu, on a chargé ces sculptures sévères d'or et de clinquant. Cependant on n'a point commis la faute faite à Saint-Denis, les ornements sont gothiques comme la cathédrale, et tout, excepté le trône qui est d'ordre corinthien (chose absurde), est d'assez bon goût. L'ensemble est satisfaisant pour l'œil, et il faut avoir médité sur la disposition de l'édifice pour juger qu'on n'en a pas tiré tout le parti possible. Telle qu'elle est, cette décoration annonce encore le progrès des idées romantiques. Il y a six mois, on eût fait un temple grec de la vieille église des Francs.

Nous passons nos journées en courses et nos soirées au spectacle, ce dont nous ne pouvons nous dispenser, étant logés chez le directeur du théâtre. La vie, déjà fort chère à notre arrivée, est renchérie depuis et renchérira encore. Hier, à nous quatre, nous avons mangé 81 francs en déjeuner et dîner. Une omelette coûte 15 francs, un plat de pois 13, etc., etc. Cinq petits pains, 42 sous.

J'ai vu Agier et Chazet. Je n'ai point encore rencontré le vicomte de La Rochefoucauld ni le ministre de la guerre. Le roi arrive aujourd'hui à midi. Notre camarade Alaux a fait un fort beau tableau qui figurera dans la salle du banquet.

Nos amis sont toujours charmants. J'ai donné ma médaille d'académicien des Jeux floraux à Nodier qui désire beaucoup l'être; et Cailleux, qui est nommé officier de la Légion, m'a donné sa petite croix de chevalier qui est charmante. Je te ferai faire connaissance avec eux tous à Paris, ainsi qu'avec notre député Emmin qui t'aime déjà et que tu aimeras beaucoup. Il a porté hier ta santé.

Remercie bien, mon Adèle, ta bonne mère Hugo de la petite robe qu'elle a donnée à Didine. Cela m'a touché au cœur. Comment va la dent du petit pipi?

Embrasse bien nos bons parents. Adieu, mon Adèle adorée; voici le moment où mes lettres deviendront plus rares et plus courtes; le sacre a lieu demain. Ne t'inquiète de rien et aime-moi. Le moment approche où je te reverrai. Il me semble que c'est là un de ces bonheurs dont on peut mourir. Adieu, ange!

---

27 mai, Reims

Nous avons vu le sacre, mon Adèle; c'est une cérémonie enivrante. Alaux te fait un présent dont tu le remercieras comme tu m'aimes : il t'envoie mon portrait, que Nodier dit plein de pensée. Remercie bien ce nouvel et excellent ami; il est inutile de te recommander ledit portrait. Adieu, bien-aimée, le temps me manque. J'attends deux lettres de toi demain, je n'en ai pas eu aujourd'hui, et toute ma journée a été triste.

J'espère que tu l'es moins. Le jour du retour approche de plus en plus. Je t'embrasse bien tendrement et ma Didine.

Ton Victor.

---

28 mai, 3 heures après-midi.

Ce que je vais t'écrire est pour toi seule, mon Adèle. Je viens de lire tes deux lettres; elles m'ont désolé. Je ne tiens plus à Reims, je suis sur des charbons ardents. Comment! on te laisse seule, seule dans ton isolement! On est froid et inattentif pour mon Adèle bien-aimée dans la maison de mon père! Je ne suis pas indigné, cher ange, je suis profondément, oui, bien profondément affligé. Moi qui connais l'admirable douceur de ton caractère et la bonté sans bornes de mon père, je suis atterré de ce qui se passe là-bas. Ce ne sont pas des soins, des attentions que tu as droit de réclamer, c'est la tendresse et la sollicitude paternelle, c'est quelque chose de plus peut-être que mes propres soins. Mon pauvre et excellent père! que ne lit-il ce qu'il y a dans mon cœur en ce moment, il y verrait quelle douleur inexprimable se mêle à mon dévouement infini pour lui, à mon profond amour pour toi! Je vais lui écrire, à mon premier loisir, mais sois tranquille, ma lettre sera assez adroite pour ne rien blesser dans son cœur et lui faire tout sentir. Va, je suis bien désolé, mais tu as une consolation, n'est-ce pas, dans mon amour, et il est tel que tu le mérites, il est respectueux et tendre comme celui qu'on accorde aux anges, il est infini et éternel.

Adieu, pour aujourd'hui, bien-aimée. Je n'ai pas la force de te dire que le Roi vient d'entrer à Reims, que M. de La Rochefoucauld m'attend ce soir, qu'il faudra être debout cette nuit à trois heures, que je suis fatigué d'avoir couru tout le jour. Rien de tout cela ne m'occupe. Je suis triste, plus triste que jamais. Mais tranquillise-toi, nous arrangerons tout cela. Ton Victor, ton mari, ton protecteur, va revenir, et que te manquera-t-il alors? Nous rentrerons chez nous, si cela continue un quart d'heure, et nous oublierons tout, excepté les bontés de mon père.

Ton Victor.

---

29 mai, 6 heures du soir.

Prends donc comme moi l'habitude de numéroter et de bien dater tes lettres; je suis quelquefois obligé d'en deviner l'époque; et tu dois savoir, mon Adèle chérie, combien il y a de douceur à se dire : *elle écrivait à telle heure, pendant que je faisais telle chose!* Ensuite je n'ai encore reçu que quatre lettres, et il me semble que j'aurais dû en recevoir davantage; si tes lettres étaient numérotées, je le saurais. Ne prends pas ceci pour un reproche, ange adoré; si c'est un reproche, il est bien tendre, et il te plaira. O mon Adèle, que je t'aime!

Depuis que j'ai reçu tes deux lettres, ma tête ne m'appartient plus. Je me croyais tellement sûr des soins qu'on aurait pour toi! il me semblait que mon absence te rendait sacrée. Remercie bien Mme Brousse d'une amitié qui m'est chère puisqu'elle te soulage et des soins qu'une autre devrait te rendre. Ne t'affecte pas du reste. Que t'importe la bonne ou la mauvaise humeur d'une personne étrangère dont tu ne dépends pas, dont tu ne dépendras jamais! Aime bien mon bon père qui t'aime tant! Surtout, mon Adèle, épanche bien tout ton cœur dans le mien, dis-moi tout. Ma Didine m'est dix fois plus chère depuis qu'elle te console; donne-lui mille baisers sur sa charmante bouche qui n'est pas plus fraîche que la tienne.

Je viens de voir Sosthène, qui est toujours on ne peut plus aimable. Il m'a donné une entrée toute spéciale. Il m'a dit que le Roi avait demandé si j'étais ici. Je suis effrayé de ce qu'ils attendent de moi. J'ai la tête si malade et le cœur si triste. Comment chanter une joie? Nos amis, et surtout Nodier, me chargent de mille hommages pour toi. Adieu, bien-aimée, je t'embrasse sur tes yeux, pour qu'ils ne pleurent plus.

Reims, 30 mai.

Mon bon père t'expliquera, chère ange, quelles nécessités impérieuses me forcent à t'emmener à Paris dès mon retour à Blois, qui sera, j'espère, le 3 au matin.

Remercie bien mon excellent et noble père, et tiens-toi prête. Le temps me manque. Sans adieu, bien-aimée. Je pars demain 31 de Reims.

Ton Victor.

A Madame Foucher, à Paris.

Reims, 31 mai 1825.

Ma chère maman,

Nous partons ce matin de Reims où nous avons assisté à toutes les magnifiques cérémonies du sacre.

Je serai après-demain matin 2 juin, vers midi, chez vous, et je repartirai le même jour à six heures pour Blois, si la malle a des places.

Mille affaires, et surtout l'ode qu'il faut que je fasse, me ramèneront sur-le-champ sans doute à Paris, avec mon Adèle et ma Didine. Ma présence y est absolument nécessaire

Au reste, nous ne nous plaignons pas d'une circonstance qui nous rendra plus tôt à notre bonne famille de Paris.

Adieu, ma chère maman, embrassez bien notre excellent père, et croyez à mon tendre et respectueux dévouement.

Votre fils,

VICTOR.

Madame Victor Hugo,
chez Monsieur le général comte Hugo,
à Blois.

Reims, 31 mai 1825.

Nous partons tout à l'heure, mon Adèle; dans deux jours je serai à Paris; dans trois, à Blois. Quelle joie de te revoir! Il y a beaucoup de choses tristes qui se mêlent à cette joie : il faudra quitter Blois sur-le-champ, et je me promettais là six semaines de repos. Mais une foule de nécessités impérieuses nous obligent à ce sacrifice. Prépare donc tout pour notre départ.

Je viens de voir Roger, qui est ici comme député Il m'a donné toutes les facilités possibles pour être à Blois sur-le-champ, pourvu que les places ne soient pas prises. Mais il lui est impossible de nous en donner pour le retour; il faudrait que par hasard la malle se trouvât vide, et on ne peut la retenir dès Bordeaux, attendu que plusieurs villes sur la route ont droit à des places, en cas que la voiture soit vacante.

Je viens aussi d'embarquer M. de Chateaubriand. J'étais *seul* à son départ!

Hier a eu lieu la cérémonie des ordres royaux, qui est fort belle. Le costume des chevaliers est magnifique. Au reste, je te dirai tout cela, bien-aimée.

J'aurais encore bien des choses à te dire que je ne puis t'écrire! mais dans trois jours!... Que ces trois ours passeront lentement!

Je te préviens une seconde fois que la voiture dite *a Pompe* est détestable. Vois s'il y a beaucoup de monde dans les grandes messageries et, dans ce cas seulement, arrête à *la Pompe* les trois premières places.

Adieu, mon ange adoré. Si par hasard je n'étais pas à Blois le 3 au matin, comme je l'espère, ne t'inquiète pas. C'est que la malle aura été pleine. Au reste, j'aurai peut-être le temps de t'écrire encore un mot.

Mille tendres baisers,

TON VICTOR.

Exprime bien toute notre reconnaissance à nos parents, en attendant que je la leur exprime moi-même. Et ma Didine?

LETTRES A SAINTE-BEUVE

1827-1834

A monsieur Sainte-Beuve, 94, rue de Vaugirard.

Ce jeudi 8 février [1827].

Je communiquais, l'autre matin, à monsieur de Sainte-Beuve quelques vers de mon *Cromwell.* S'il avait velléité d'en entendre davantage, il n'a qu'à venir lundi soir, *avant huit heures*, chez mon beau-père, rue du Cherche-Midi, hôtel des Conseils de guerre. Tout le monde sera charmé de le voir, et moi surtout. Il es du nombre des auditeurs que je choisirais toujours, parce qûe j'aime à les écouter.

Son bien dévoué

VICTOR HUGO.

Une ligne de réponse, s'il vous plaît.

Ce samedi [mi-février 1827*].

Venez vite, monsieur, que je vous remercie des beaux vers dont vous me faites le confident. Je veux vous dire aussi que je vous avais deviné — moins peut-être à vos articles si remarquables d'ailleurs qu'à votre conversation et à votre regard — pour un poëte. Souffrez donc que je sois un peu fier de ma pénétration et que je me félicite d'avoir pressenti un talent d'un ordre aussi élevé. Venez de grâce, j'ai mille choses à vous dire, ou faites-moi savoir où je pourrais vous trouver.

Votre ami,

V. H.

* *Note de Sainte-Beuve:*
« Après mes premiers vers communiqués. »

A monsieur Sainte-Beuve (très pressé).

Ce mercredi soir [1827].

Voici, cher ami, une lettre que je reçois de l'*Album.* Si vous êtes toujours dans la même intention relativement au *Globe*, vous pouvez envoyer directement à M. Folleville, dont l'adresse est sur la lettre. Ils sont et seront ravis.

Mille fois merci.

Il vuestro hermano,

VICTOR.

A monsieur Sainte-Beuve, Tubney Lodge, near Oxford. — England.

Paris, le 17 septembre 1828*.

Vos deux lettres, cher ami, ont été une vive joie pour moi. J'avais pris, je l'avoue, cette douce habitude de vous voir souvent, d'échanger mes idées avec vos idées, de rêver quelquefois à l'harmonie de vos vers; votre absence me laissait un grand vide. Elle me dépeuplait presque la rue Notre-Dame-des-Champs. Vos deux lettres sont venues, bien bonnes et bien belles qu'elles sont, nous rendre quelque chose de votre vive et haute conversation, de la poésie de votre cœur et de votre esprit.

Je ne saurais vous dire avec quelle curieuse avidité

* *Note de Sainte-Beuve:*
« Pendant que je suis en Angleterre. 1828. »

je vous ai suivi dans votre voyage, chaque détail de vos lettres m'a été précieux, j'y voyais saillir tous les bas-reliefs et reluire les vitraux gothiques des belles églises que vous avez visitées, heureux homme que vous êtes !

Tandis que vous courez ainsi de sensations en sensations, nous passons ici des jours qui se ressemblent tous. Vous savez notre train de vie ; seulement, voilà quelque temps que nous sommes sevrés de couchers de soleil. Il se couche maintenant pendant notre dîner, cela m'attriste. C'est le premier larcin que me fait l'approche de l'hiver.

Je voudrais bien vous envoyer des nouvelles d'ici, mais vous savez dans quelle solitude je vis. Je sais qu'Ancelot vient de faire jouer son *Olga*, dont le *Globe* dit du bien. Il y a eu aussi dans le *Globe* un article stupide de M. C... R... sur votre beau livre. En revanche, le *Provincial* a dit à votre sujet d'assez bonnes choses que je vous garde pour votre retour.

Nous avons bien parlé de vous avec tous nos amis. Les oreilles ont dû vous tinter. Il ne s'est pas dit un vers dans ma cellule qui n'ait fait regretter les vôtres. J'espère que vous nous en rapporterez d'Angleterre pour nous consoler de ce long jeûne.

J'ai annoncé hier à madame votre mère votre prochain retour. Elle m'a chargé de vous dire qu'elle se portait bien et désirait vivement vous embrasser. Pas plus vivement que nous tous, à coup sûr, toute votre mère qu'elle est.

Sans adieu, bien cher ami. Revenez-nous vite. Je vous recommande Canterbury. C'est une cathédrale à vous remuer et à vous ravir d'enthousiasme. Ce que vous me dites des *restaurations* de Westminster m'afflige. Les Anglais ont la manie de mêler le *fashionable* au gothique.

A bientôt. Nous vous embrassons tous bien tendrement.

VICTOR.

M. Leprévost, qui sera bien ravi de vous voir, demeure rue Fontenelle, à Rouen. — Nous attendons ici Lamartine. Paul, Boulanger, les Devéria, David, qui ne va pas à Londres, vous embrassent et vous remercient.

Ce dimanche (minuit) [1829*].

J'ai trouvé en rentrant, cher ami, votre précieux cahier. Je viens de le lire et je vous écris ceci, non pas pour vous dire ce que cette lecture m'a fait éprouver, les paroles y suffiront à peine, mais pour jeter un peu sur le papier l'émotion dont vous m'avez pénétré avec vos vers graves et beaux, votre mâle, simple et mélancolique prose, et votre Joseph Delorme qui est vous. Cette histoire courte et austère, cette analyse d'une jeune vie, cette savante dissection qui met une âme à nu, tout cela est admirable et m'a presque fait pleurer. De quel beau livre vous allez doter l'art !

Je tâcherai de vous aller voir demain.

Votre frère,

VICTOR.

* *Note de Sainte-Beuve :*
« Après la communication manuscrite de la *Vie de Joseph Delorme*. »

A Monsieur Sainte-Beuve, poste restante, Reims.

2 novembre 1829, Paris*.

Votre bonne et bien bonne lettre du 25 est venue, cher ami, nous faire un grand plaisir et une grande peine. Ni vous, ni Boulanger, n'avez donc reçu les lettres que ma femme vous avait adressées *poste restante* à Strasbourg ? Il y a une fatalité en tout ceci. A peine étiez-vous partis tous deux que cette maudite inflammation que vous me connaissez dans les intestins se met en marche, remonte dans la tête et se jette sur mes yeux. Me voilà alors aveugle ; enfermé des jours entiers dans mon cabinet, store baissé, volet fermé, porte close, ne pouvant travailler, ni lire, ni écrire, et ne vous ayant ni l'un ni l'autre, *lumen ademptum*. Là-dessus votre première lettre (de Dijon) nous arrive, puis celle de Boulanger, cinq minutes après. Vous jugez de la joie ! ma femme me les lit toutes deux, me les relit. Vous ne disiez ni l'un ni l'autre où l'on pouvait vous écrire. Nous attendons les secondes. Elles nous arrivent (de Besançon), j'étais encore aveugle. Vous nous indiquiez Strasbourg pour vous répondre. Ma femme s'en charge, presque joyeuse de mes mauvais yeux qui lui donnaient le droit de vous écrire. Les deux lettres de quatre pages, deux lettres faites à nous deux ma femme, à demi dictées par moi, à demi arrangées par elle, les deux lettres pleines de notre cœur et de notre tristesse, et vous rappelant à grands cris, partent. *A Strasbourg, poste restante ;* cela était bien lisiblement écrit sur l'adresse, et vous ne les recevez pas ! et cependant ni Latouche

* *Note de Sainte-Beuve :*
« Pendant mon voyage aux *bords du Rhin*, le temps où je faisais les *Consolations*. »

ni Janin ne sont courriers de la poste! Qu'avez-vous dû penser, cher ami? Après des lettres comme les vôtres, quel effet a dû vous faire ce silence! Vous m'aurez excusé sur ma paresse, sur mes affaires, que sais-je? — Est-ce que, pour vous écrire, il peut y avoir paresse ou affaires? Cela a dû vous mécontenter fort, et, je me trompe peut-être, mais il me semble que votre troisième lettre (de Worms) bonne, excellente et parfaite qu'elle est, est cependant plus froide que les deux autres. Je ne saurais vous dire, cher ami, à quel point cette idée me tourmente et combien il me tarde que la feuille de papier que voici soit à Reims, et vous aussi. — Ainsi rien de notre pensée, rien de notre tristesse ne vous a accompagné, durant votre voyage! Vous n'avez pas su à quel point tout ici a été rempli de votre absence, combien nous avons parlé de vous, pensé à vous, qu'il n'y a plus de bonne soirée, rue Notre-Dame-des-Champs, depuis que vous n'y êtes plus, plus de canapé, plus de coin de feu, plus de causeries, que vous nous avez manqué pour tout. Vous n'avez rien su de tout cela, vous, mes deux amis les plus chers! et si vous en avez deviné quelque chose, cette absurde lacune de Strasbourg est venue dérouter votre amitié et la faire douter de la mienne! Cela n'est-il pas désolant? Dépêchez-vous donc bien vite d'arriver à Reims et de lire ce que j'écris ici!

Au reste, vous m'avez encore porté bonheur. Votre troisième lettre m'a rendu mes yeux. C'est la première chose que j'aie lue depuis votre départ, et, avec la lettre pour Boulanger, ceci est la première chose que j'écris. Cette lettre vaudrait d'être moins insignifiante. Les vôtres font notre joie, et nous les relisons sans cesse. C'est un journal charmant de votre voyage, mêlé de bonnes et tendres pensées pour nous.

Hélas! mon pauvre ami, hors vos lettres, il ne m'est guère venu de joie du dehors depuis trois semaines. Tout s'assombrit autour de nous. Nous voilà revenus comme à nos premiers jours de lutte et de combat. Ces misérables Janin et Latouche, postés dans tous les journaux, épanchent de là leur envie et leur rage et leur haine. Ils ont fait une défection fatale dans nos rangs au moment décisif. La vieille école, qui ne soufflait plus, a repris l'offensive. Un orage terrible s'amoncèle sur moi, et la haine de tout ce bas journalisme est telle, qu'on ne me tient plus compte de rien. *Othello* a réussi cependant, non avec fureur, mais autant qu'il le pouvait, et grâce à nous. Ma conduite en cette occasion a tout à fait ramené Alfred de Vigny et nos shakspeariens; cela du moins est un bien; mais, à la caverne des journaux et dans l'antre des coulisses, une double cabale s'ogranise contre moi et ne fait que s'aiguiser sur *Othello* pour *Hernani*. Voilà où nous en sommes. Cela est bien triste comme vous voyez. On nous fait payer bien cher l'avenir. Mais arrivez vite, et pour quelques jours du moins je n'y penserai plus.

Montrez cette lettre à notre Boulanger qui vous montrera la sienne, car tout ce qui est en moi, tout ce qui vient de moi, est également à vous deux.

Vi tor.

Ma femme vous dit mille choses et veut que vous reveniez tout de suite. Mille amitiés à notre excellent et cher Robelin. Tous nos amis vous embrassent et ne font que parler de vous; moins que moi pourtant.

Ce 12 mars [1...].

Nous sommes à l'Odéon, cher ami; vous y avez vos entrées, vous seriez mille fois aimable de venir nous y rejoindre.

A vous du fond de l'âme.

Victor.

Monsieur Sainte-Beuve, chez M. Ulric Güttinguer, rue Fontenelle, Rouen.

Paris, dimanche, 16 mai 1830.

Vous connaissez toute ma paresse, mon ami, mais il me paraît que vous ne connaissez pas toute mon amitié, puisque vous supposez que j'accepterai votre *dispense* d'écrire. Je ne sais qu'une raison qui pourrait me déterminer à ne pas vous écrire, c'est la pensée que la privation de mes lettres contribuerait à abréger votre absence, et vous ramènerait quelques jours plus tôt. Mais Güttinguer est avec vous, et si douce compagnie comble tous les vides de votre cœur, heureusement pour vous, malheureusement pour moi.

Si vous saviez, vous, combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps! combien il y a eu de vide et de tristesse pour nous, même en famille comme nous vivons, même au milieu de nos enfants, à emménager ainsi sans vous dans cette déserte ville de François Ier! comme, à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et, le soir, votre conversation, et toujours votre amitié! C'est fini. L'habitude est prise dans le cœur. Vous n'aurez plus désormais, j'espère, la mauvaise volonté de nous quitter, de nous déserter ainsi. Voilà une épreuve qui sera bonne, en cela, du moins, que vous n'en tenterez

plus d'autre, et la Normandie nous sauvera de la Grèce.

Du reste, nous sommes matériellement bien ici, parfaitement même. Des arbres, de l'air, un gazon sous notre fenêtre, de grands enfants dans la maison pour jouer avec nos petits, M. de Mortemart très aimable qui nous accable d'attentions et de journaux, beaucoup de solitude, plus de *Hernanistes*, tout serait bien, n'étaient ces deux chambres vides qui font vide pour nous tout le reste de la maison.

Je fais même des vers. Et, à ce propos, votre seconde lettre m'a désappointé. Boulanger était parti pour Rouen ces jours passés. Je croyais qu'il vous y avait vu, et, là-dessus, me voilà, sous les grands arbres des Champs-Élysées, faisant vers sur vers à Sainte-Beuve et à Boulanger, *mon peintre et mon poète*, tous deux absents, tous deux à Rouen. Et puis vient une lettre de vous, qui ne me dit rien de Boulanger, et renverse de fond en comble mes deux élégies! Jugez.

Adieu, mon ami, nous vous embrassons tous et je vous embrasse pour tous. Mais revenez bien vite. Tous ceci aussi pour notre Güttinguer.

Vous avez eu un charmant article de Nisard. Je lui ai écrit pour vous.

A Monsieur Sainte-Beuve,
19, *rue Notre-Dame-des-Champs.*

Ce vendredi soir, [4 juin 1830].

Nous y étions, cher ami! Jugez du chagrin! — Nous avons des portiers stupides. Ne les écoutez jamais, et montez toujours. — A dimanche, n'est-ce pas ? bien sûr! Vous devriez venir dîner avec nous.

V.

A Monsieur Sainte-Beuve, chez M. Ulric Güttinguer, à Rouen.

4 août [1830*].

Je vous écris ces deux mots à la hâte, cher ami. Nous sommes tranquilles maintenant. La population de Paris s'est admirablement conduite pendant le combat et après la victoire. Espérons que tout ira bien.

Je vais faire mon service de la garde nationale.

Je vous aime plus que je ne puis dire.

VICTOR.

Embrassez pour moi Güttinguer.

* *Note de Sainte-Beuve:*
« Révolution de Juillet. »

A Monsieur Sainte-Beuve,
19, *rue Notre-Dame-des-Champs.*

Ce jeudi, [4 novembre 1830].

Je viens de lire votre article sur vous-même et j'en ai pleuré. De grâce, mon ami, je vous en conjure, ne vous abandonnez pas ainsi. Songez aux amis que vous avez, à un surtout, à celui qui vous écrit ici. Vous savez ce que vous êtes pour lui, quelle confiance il a en vous pour le passé comme pour l'avenir. Vous savez que votre bonheur empoisonné empoisonne à jamais le sien, parce qu'il a besoin de vous savoir heureux. Ne vous découragez donc pas. Ne faites pas fi de ce qui vous fait grand, de votre génie, de votre vie, de votre vertu. Songez que vous nous appartenez, et qu'il y a ici deux cœurs dont vous êtes toujours le plus constant et le plus cher entretien.

Votre meilleur ami,

V.

Venez nous voir.

Le 8 décembre [1831].

Pouvez-vous croire que je parle de vous *légèrement* ? J'ai pu vous dire *inconstant* pour des affaires d'art ou autres misères, mais point pour des affaires de cœur. N'ensevelissons point notre amitié : gardons-la chaste et sainte, comme elle a toujours été. Soyons indulgents l'un pour l'autre, mon ami. J'ai ma plaie, vous avez la vôtre; l'ébranlement douloureux se passera. Le temps cicatrisera tout ; espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout ceci que des raisons de nous aimer mieux. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir souvent. Écrivez-moi toujours.

Songez *qu'après tout*, vous n'avez pas de meilleur ami que moi.

---

24 décembre [1830].

Vous faites bien de m'écrire, mon ami, vous faite, bien pour nous tous. Nous lisons vos lettres ensembles ma femme et moi, et nous parlons de vous avec une profonde amitié. Les temps que vous me rappelez sont pleins de douceur. Croyez-vous qu'ils ne reviennent jamais ? Moi, je l'espère. Allez, j'aurai toujours joie à vous voir, joie à vous écrire. Il n'y a dans la vie que deux ou trois réalités, et l'amitié en est une. Mais écrivons-nous, écrivons-nous souvent. Ce sont nos cœurs qui continuent à se voir. Rien n'est rompu.

VICTOR.

Le 1er janvier 1831.

Bonjour, Sainte-Beuve je te remerci bien de ta belle poupé. Charles est bien content aussi et nou tanbrasseron bien quan tu vindra voir papa et maman ma petit sœure est bien contente aussi.

Ta petit ami,

DIDINE.

---

2 janvier 1831.

Vous avez été bien bon pour mes petits enfants, mon ami. Nous avons besoin de vous en remercier ma femme et moi. Venez donc dîner avec nous après-demain mardi. 1830 est passé !

Votre ami,

VICTOR.

Avez-vous reçu la lettre de Didine ?

Ce 9 mars [1831].

Il y a des siècles, cher ami, que je ne vous ai vu et je passe ma vie à parler de vous et à y penser. Je vous enverrai *Notre-Dame de Paris* un de ces matins. N'en pensez pas trop de mal, je vous prie.

Permettez-moi, en attendant, de vous adresser M. Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, recueil qui se régénère, et qui serait bien puissamment rajeuni si vous vouliez y coopérer. M. Buloz qui, je crois, vous plaira beaucoup, désire vivement vous entretenir de cette affaire.

Faites pour lui, je vous prie, tout ce que vous pourrez.

Votre éternel ami,

V. H.

Ce dimanche 13 [mars 1831].

Je ne vous ai pas vu hier soir, mon ami, et vraiment, ç'a été un chagrin. J'ai tant de choses à vous dire, tant de peines que vous me faites à vous conter, tant de prières à vous faire, mon ami, du plus profond de mon cœur, pour vous, Sainte-Beuve, qui m'êtes plus cher que moi, j'ai tant besoin que vous me disiez encore que vous m'aimez pour le croire, qu'il faudra que j'aille un de ces matins vous chercher et vous prendre pour causer longuement, profondément, tendrement, de toutes ces choses avec vous. N'avez-vous pas quelquefois l'idée que vous vous trompez, mon ami ? Oh ! je vous en supplie, ayez-la, c'est la seule prise qui me reste peut-être encore sur vous. Nous en causerons, n'est-ce pas ?

Maintenant, les misères.

Voulez-vous vous charger de *Notre-Dame de Paris ?* Croyez-vous encore n'avoir pas trop de mal à en dire, car si l'on en dit du mal, je ne veux pas que ce soit vous ? En ce cas, faites insérer, demain ou après, un de ces fragments dans le *Globe*, avec annonce que le livre paraît mercredi. J'ai chargé Gosselin de vous envoyer un des premiers exemplaires. Vous le lirez, n'est-ce pas? Vous me direz après franchement si vous croyez pouvoir en rendre compte, et j'irai un de ces matins écrire sur votre exemplaire que je suis toujours et que j'ai toujours été et que je serai toujours

Votre meilleur ami,

V. H.

Ce vendredi 18 mars 1831.

Mon ami,

Je n'ai pas voulu vous écrire sur la première impression de votre lettre. Elle a été trop triste et trop amère

J'aurais été injuste à mon tour. J'ai voulu attendre plusieurs jours. Aujourd'hui, je suis du moins calme, et je puis relire votre lettre sans trop raviver la profonde blessure qu'elle m'a faite. Je ne croyais pas, je dois vous le dire, que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde*, pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu. Oh! oui, je vous le dis avec plus de tristesse encore pour vous que pour moi, vous êtes bien changé! Vous devez vous souvenir, si vos nouveaux amis n'ont pas effacé en vous jusqu'à l'ombre de l'image des anciens, vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous; rappelez-vous ce que je vous ai dit, *ce que je vous ai offert, ce que je vous ai proposé*, vous le savez, *avec la ferme résolution* de tenir ma promesse et de *faire comme vous voudriez;* rappelez-vous cela, et songez que vous venez de m'écrire que dans cette affaire j'avais manqué envers vous d'*abandon*, de *confiance*, de FRANCHISE! Voilà ce que vous avez pu écrire trois mois à peine après. Je vous le pardonne dès à présent. Il viendra peut-être un jour où vous ne vous le pardonnerez pas.

Toujours votre ami malgré vous.

V. H.

Ce 4 avril [1831].

C'est moi, mon ami, qui veux vous aller voir, vous remercier, vous serrer la main. Votre lettre m'a causé une vive et réelle joie. Croyez, mon ami, du moins je l'éprouve, qu'on ne se défait pas si vite d'une vieille amitié comme la nôtre. Ce serait un profond malheur que de pouvoir vivre après la mort d'un si grand morceau de nous-mêmes.

VICTOR HUGO.

Vous viendrez dîner un de ces jours avec nous, n'est-ce pas ?

Ce vendredi matin 1er juillet 1831.

. . . .

Dans un concours heureux brillaient de toutes parts
Le sentiment, le charme et l'amour des beaux-arts.
Sur quarante mortels qui briguaient son suffrage,
Est-ce peu qu'aux traits séduisants
De votre muse de quinze ans
L'Académie ait dit : Jeune homme, allons! courage!...
Tendre ami des neuf sœurs, mes bras vous sont ouverts!
Venez, j'aime toujours les vers!...

. . . .

Voilà tout ce que je me rappelle, mon cher ami C'était en 1817. Faites de cela ce que vous voudrez. Ce sont de bien pauvres vers à encadrer dans votre riche prose; et vous avez bien de la charité d'enchâsser ainsi cet infortuné François de Neufchâteau.

Nous sommes ici* admirablement, si bien que nous ne savons guère quand nous en partirons; ma femme est ravie, gaie, émerveillée, heureuse, bien portante. C'est une charmante hospitalité. Adieu. On sonne la cloche pour le déjeuner.

N'oubliez pas de m'écrire de Liége.

Toujours bien à vous,

VICTOR.

Ce 6 juillet [1831].

Ce que j'ai à vous écrire, cher ami, me cause une peine profonde, mais il faut pourtant que je vous l'écrive. Votre départ pour Liége m'en aurait dispensé, et c'est pour cela que je vous ai semblé quelquefois désirer une chose qui en tout autre temps eût été pour moi un véritable malheur, votre éloignement. Puisque vous ne partez pas, et j'avoue que vos raisons peuvent être bonnes, il faut, mon ami, que je décharge mon cœur dans le vôtre, fût-ce pour la dernière fois. Je ne puis supporter plus longtemps un état qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris.

Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois d'une demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là, mon ami, notre ancienne et irréparable amitié. Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois; quand vous y êtes, c'est une torture. Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez-vous! nous ne sommes plus ces deux frères que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque chose entre nous. Cela est affreux à sentir, quand on est ensemble, dans la même chambre, sur le même canapé, quand on peut se toucher la main. A deux cents lieues l'un de l'autre, on se figure que ce sont les deux cents lieues qui vous séparent. C'est pour cela que je vous disais : partez ! Est-ce que vous ne comprenez pas bien tout

* Aux Roches, chez M. Bertin.

ceci, Sainte-Beuve ? où est notre confiance, notre mutuel épanchement, notre liberté d'allée et de venue, notre causerie intarissable sans arrière-pensée ? Rien de tout cela. Tout m'est un supplice à présent. L'obligation même, qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois. Mon pauvre ami, il y a quelque chose d'absent dans votre présence qui me la rend plus insupportable que votre absence même. Au moins, le vide sera complet.

Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer. Votre plaie est-elle cicatrisée ? je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Chaque fois que je vous vois, elle saigne. Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. C'est que je souffre avec vous maintenant. Cela m'irrite, contre moi d'abord et surtout, puis contre vous, mon pauvre et toujours cher ami, et enfin contre une autre dont c'est peut-être aussi le vœu que je vous exprime dans cette lettre. De toutes ces souffrances du cœur, il s'échappe toujours, quoi que je fasse, quelque chose au dehors ; et cela nous rend tous malheureux, plus malheureux qu'avant de nous être revus.

Cessons donc de nous voir en ce moment, afin de nous revoir un jour, le plus tôt possible, et pour la vie. L'éloignement de nos quartiers, l'été, les courses à la campagne, qu'on ne me trouve jamais chez moi, voilà des prétextes suffisants pour le monde. Quant à nous, nous saurons à quoi nous en tenir. Nous nous aimerons toujours. Nous nous écrirons, n'est-ce pas ? Quand nous nous rencontrerons quelque part, ce sera une joie, nous nous serrerons la main avec plus de tendresse et d'effusion qu'ici. Que dites-vous de tout cela ? Écrivez-moi un mot.

J'arrête ici cette lettre. Ayez pitié de toutes ces idées sans suite. Cette lettre m'a bien fait souffrir, mon ami. Brûlez-la, que personne ne puisse jamais la relire, pas même vous.

Adieu.

Votre ami, votre frère,

VICTOR.

J'ai fait lire cette lettre à la seule personne qui devait la lire avant vous.

---

7 juillet 1831.

Je reçois votre lettre, cher ami, elle me navre. Vous avez raison en tout, votre conduite a été loyale et parfaite, vous n'avez blessé ni dû blesser personne... tout est dans ma pauvre malheureuse tête mon ami ! Je vous aime en ce moment plus que jamais, je me hais, sans la moindre exagération, je me hais d'être fou et malade à ce point. Le jour où vous voudrez ma vie pour vous servir, vous l'aurez, et ce sera peu sacrifier. Car, voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous *seul*, je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer. J'ai beau me redire tout ce que vous me dites et que cette pensée même est une folie, c'est toujours assez de cette goutte de poison pour empoisonner toute ma vie. Oui, allez, plaignez-moi, je suis vraiment malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux. Plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi.

Voilà trois mois que je souffrais plus que jamais. Vous voir tous les jours en cet état, vous le comprenez, remuait sans cesse toutes ces fatales idées dans ma plaie. Jamais rien de tout cela ne sortira au dehors, vous seul en saurez quelque chose. Vous êtes toujours, n'est-ce pas que vous le voulez bien ? le premier et le meilleur de mes amis. Voilà un jour pourtant sous lequel vous ne me connaissiez pas encore ! Que je dois vous sembler fou et vous affliger ! Écrivez-moi que vous m'aimez toujours. Cela me fera du bien... Et je vivrai dans l'attente du jour bien heureux où nous nous reverrons !

V.

---

10 juillet 1831.

Votre lettre m'a fait du bien. Oh ! oui, vous êtes toujours et plus que jamais mon ami ! Il n'y a qu'un bon et tendre ami comme vous qui sache sonder d'une main si délicate une douleur si profonde et si vive ! Nous nous reverrons en effet çà et là. Nous dînerons quelquefois ensemble. Ce sera une joie pour moi. — En attendant, mon pauvre ami, priez Dieu pour que le calme du cœur me revienne. Je ne suis pas habitué à souffrir !

V.

Écrivez-moi. Ne m'abandonnez pas.

Ce 21 [juillet 1831].

J'ai les yeux si malades, cher ami, que j'y vois à peine pour vous écrire. Je reçois votre lettre en ren-

trant de la campagne où j'étais allé passer quelques jours dans l'espoir d'y trouver des distractions, qui m'ont fui là comme ailleurs. Je n'ai plus qu'une pensée triste, amère, inquiète, mais, je vous jure, pleine au fond de tendresse pour vous. Voici les vers que vous me demandez. Faites-en tout ce que vous voudrez, comme vous le voudrez. Vous êtes mille fois trop bon de vous occuper encore de moi. J'en suis toujours bien fier, et plus profondément touché que jamais. Mais surtout aimez-moi et plaignez-moi.

Votre frère,

VICTOR.

— —

Vendredi soir [5 août 1831].

Votre lettre m'émeut aux larmes, mon ami. Oui, je compte sur vous. Voici un laissez-passer. Avez-vous quelques amis, de ces amis comme vous savez qu'il m'en faut, avec les ennemis que j'ai ; je vous donnerai les moyens de les placer. Croyez-vous que Lerminieri que Magnin, que Brizeux assisteraient à *Marion* avec plaisir et voulez-vous vous charger de leur dire que je tiens des places à leur disposition ? Pardon ! vous voyez comme je dispose de vous ; c'est encore comme autrefois.

Votre fidèle ami,

VICTOR.

La représentation aura lieu jeudi et la répétition mercredi. Vous verrez *relâche* sur l'affiche.

— —

17 mai [1832].

Je pense, mon cher ami, que vous avez vu Renduel et qu'il vous a dit ce dont je l'avais chargé. Jusqu'à présent je n'ai proposé votre article aux *Débats* qu'avec une extrême réserve en maintenant tous les priviléges dus à votre talent, et en demandant que l'article fût accepté sur votre nom sans être lu au préalable. Cependant M. Bertin l'aîné, qui a, vous le savez, la plus haute et la plus profonde estime de ce que vous faites et de ce que vous êtes, m'ayant témoigné hier le désir de lire l'article, uniquement pour voir s'il ne renfermait rien de contraire à la couleur politique du journal, je ne pense pas qu'il faille le lui refuser. Je le lui remettrai donc, si vous ne me le défendez pas. M. Bertin est on ne peut plus disposé à insérer, et je suis convaincu que l'article passera. Sinon, je compte toujours sur votre bonne intention pour le *National*. J'ajouterai ici, *en confidence*, que le désir de vous avoir aux *Débats* comme rédacteur littéraire me paraît très grand et perce dans tout ce qu'on me dit. *Tenez ceci bien secret*. Qu'en pensez-vous de votre côté ?

Maintenant, vous serait-il possible d'ajouter à votre admirable article une page, n'importe où, à la fin par exemple, pour parler de l'édition en elle-même, des nouvelles préfaces, notamment de celle du *Dernier jour d'un condamné* qui a quelque étendue, sinon quelque importance, et pour dire que lorsque la réimpression nouvelle de *Notre-Dame de Paris* paraîtra, le journal en reparlera, ainsi que des trois chapitres nouveaux qui sont très longs, et où figure Louis XI. Ceci est dans l'intérêt matériel de la chose et du libraire. Pardon ! si vous y consentez, écrivez-moi s'il est nécessaire que je vous renvoie l'article ou si au contraire vous pouvez faire cette addition sans cela et me l'envoyer assez promptement pour que la remise du tout à M. Bertin ne soit pas trop retardée.

Pardon encore et mille fois merci.

V.

—

Ce 7 juin, dix heures du soir [1832*].

Je rentre, mon cher ami ; l'heure de rendez-vous au *National* est passée. Mais je m'unis à vous de grand cœur. Je signerai tout ce que vous signerez, à la barbe de l'état de siège.

Votre ami dévoué,

VICTOR.

— —

12 juin 1832.

Je ne suis pas moins indigné que vous, mon cher ami, de ces misérables escamoteurs politiques qui font disparaître l'article 14 et qui se réservent la mise en état de siège dans le double fond de leur gobelet !

J'espère qu'ils n'oseront pas jeter aux murs de Grenelle ces jeunes cervelles trop chaudes, mais si généreuses. Si les faiseurs d'ordre public essayaient d'une exécution politique, et que quatre hommes de cœur

* « Après les événements de juin 1832, à la suite de l'insurrection, Paris fut mis en état de siége ; on put craindre, à un moment, une réaction sanglante, il fut question d'insérer dans *le National* une protestation revêtue de signatures... »

(Sainte-Beuve : *Portraits contemporains*, 1870.)

voulussent faire une émeute pour sauver les victimes, je serais le cinquième.

Oui, c'est un triste, mais un beau sujet de poésie que toutes ces folies trempées de sang ! Nous aurons un jour une république, et quand elle viendra, elle sera bonne. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. La république proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs. Mais il ne faut pas souffrir que des goujats barbouillent de rouge notre drapeau. Il ne faut pas, par exemple, qu'un Frédéric Soulié, dévoué il y a un an à la quasi-censure dramatique de M. d'Argout, clabaude à présent en plein café qu'il va fondre des balles. Il ne faut pas qu'un Fontan annonce en plein cabaret pour la fin du mois quatre belles guillotines permanentes dans les quatre places principales de Paris. Ces gens-là font reculer l'idée politique qui avancerait sans eux. Ils effrayent l'honnête boutiquier qui devient féroce du contre-coup. Ils font de la république un épouvantail. 93 est un triste asticot. Parlons un peu moins de Robespierre et un peu plus de Washington.

Adieu. Nous nous rencontrerons bientôt, j'espère. Je travaille beaucoup en ce moment. Je vous approuve de tout ce que vous avez fait, en regrettant que la protestation n'ait pas paru. En tout cas, mon ami, maintenez ma signature près de la vôtre.

Votre frère,

VICTOR.

Ce vendredi 21 septembre [1832].
Les Roches.

Je vous écris bien vite quelques lignes, mon ami. Quelqu'un part en ce moment pour Paris et se charge de cette lettre pour vous. Quand on met une lettre à la poste à Bièvre, elle met trois ou quatre jours pour arriver à Paris. Je crois, vraiment, qu'elle passe par Marseille.

Nous sommes ici dans la plus grande paix qui se puisse imaginer. Nous avons des arbres et de la verdure mêlée à ce beau ciel bleu de septembre sur notre tête. C'est tout au plus si je fais quelques vers. Je vous assure que le mieux ici est de se laisser vivre. C'est une vallée pleine de paresse.

Votre lettre pourtant m'a fait regretter Paris. Si j'avais été à Paris, nous aurions dîné ensemble dans quelque cabaret, et vous m'auriez lu votre article sur Lamartine. Vous savez combien j'aime Lamartine, et combien je vous aime. Vous êtes pour moi deux poètes égaux, deux admirables poètes du cœur, de l'âme et de la vie. Jugez combien je suis impatient de voir l'un analysé par l'autre. J'attends avidement la *Revue* du 1er octobre. C'est une chose singulière que vous m'ayez amené à désirer un journal au milieu de toutes ces belles prairies.

M. Bertin a invité l'abbé de Lamennais et Montalembert à dîner aux Roches. Ils viendront dimanche. Ils trouveront ici d'assez médiocres catholiques, mais de vrais et sincères amis de tout génie et de toute vertu.

Adieu, mon cher ami. Je n'ai pas encore besoin de votre bonne présence au *Roi s'amuse*. Comptez que j'userai de vous comme vous useriez de moi. Le premier bonheur de la terre, c'est de rendre des services à un ami ; le second, c'est d'en recevoir.

Adieu. Je vous serre tendrement les mains.

VICTOR

Nous nous portons tous à merveille. Ma femme fait deux lieues à pied tous les jours et engraisse visiblement.

A Monsieur Sainte-Beuve, 1 ter, *rue du Montparnasse.*

13 novembre 1832.

Toute la salle est louée, mon ami, et louée je ne sais trop comment à je ne sais trop qui. Cela s'est fait si rapidement que je n'y ai vu que du feu. On a cependant réservé quelques loges pour ceux de mes amis qui voudraient en louer, et je suis heureux de pouvoir en faire céder une à Mme Allart. Elle pourra, la veille de la représentation (qui aura lieu le 22), faire retirer les coupons de la loge n° 5 des secondes, côté gauche. La loge est à six places. Je vous garde une stalle, et je vous donnerai les deux billets que vous désirez. Que vous êtes bon de penser à moi et de m'aimer toujours un peu!

Le *gentilhomme* devient, en effet, fabuleux ; mais que voulez-vous ? il faut le plaindre encore plus que le blâmer. Il sera bien ravi si le *Roi s'amuse* fait fiasco. C'est ainsi qu'il me paye les applaudissements frénétiques d'*Othello*.

Vous, vous êtes toujours le grand poète et le bon ami. J'aurai grande joie à vous rencontrer un de ces dimanches soirs chez Nodier, peut-être dimanche prochain, n'est-ce pas ?

Votre vieil ami,

V.

Ce samedi soir 1er décembre [1832].

J'ai vu Carrel, mon cher ami, et je l'ai trouvé cordial et excellent. Il m'a dit que vous n'aviez qu'à lui apporter demain un extrait de la préface (Renduel a dû vous l'envoyer ce soir) avec une espèce de petit article où vous diriez ce que vous voudriez, que le tout serait publié lundi matin dans la partie politique du journal. Il m'a déclaré qu'il croyait que c'était le devoir du *National* de m'appuyer énergiquement et sans restriction dans ce procès que je vais intenter au ministère, et il a ajouté *de son propre mouvement* que je pouvais vous prier de sa part de faire, d'ici à cinq ou six jours, un article politique étendu sur toute la question et sur la nécessité où est l'opposition de me soutenir chaudement dans cette occasion, si elle ne veut pas s'abdiquer elle-même. J'ai grand besoin de tous ces appuis, mon cher ami, dans la lutte où me voilà contraint de m'engager et de persister, moi à qui vous connaissez des habitudes si recueillies et si domestiques. Somme toute, j'ai été enchanté de Carrel. Il est disposé à tout faire pour donner à mon affaire le plus d'importance possible. Quant à la question littéraire, il est fort bien aussi. Il dit même qu'il ne verra aucun inconvenient à ce que vous ou Magnin fassiez un article sur la pièce imprimée, dans une semaine ou deux, quand l'article de Rolle sera assez complètement oublié pour que le journal n'ait pas l'air de se contredire.

Adieu, mon pauvre ami. Voilà bien des services que je vous demande à la fois, et je dois vous excéder. Mais vous êtes encore l'ami sur lequel je compte le plus, et je demande tous les jours au ciel une occasion de vous rendre tous les bons offices de cœur que je vous dois.

Je me remets tout entier dans vos mains.

Votre ami à toujours,

VICTOR.

[Décembre 1832.]

Je ne sais pas l'adresse de Béranger, mon cher Sainte-Beuve. Est-ce que vous seriez assez bon, vous qui le voyez souvent, pour vous charger de ce paquet pour lui?

A bientôt. Je vous aime plus que jamais.

VICTOR.

Je pense que Renduel vous a remis votre exemplaire.

Que devient notre bon Leroux? Je ne le vois plus.

Ce 31 décembre 1832.

Mon cher Saint de Beuve,

Je te remercie bien du beau livre de Paul et de Virginie que tu m'a envoyé. Toto et Charle son très content du soldat et du jardin déplante. Dédé est très contante du beaux boa que tu lui à donné et elle le prends poure son petit chat si on lui donnait toujours elle s'amuserai bien. Mais malheureusement on ne veut pas lui lesser toujours.

Papa m'a dit que je te dise bien des choses de sa part maman aussi.

Adieu mon cher Saint de Beuve.

LÉOPOLDINE HUGO.

Ce 31 décembre 1832.

Voici du style de Didine, mon ami, il faut qu'ici j'en mette aussi un peu du mien, et que je vous remercie et que je vous embrasse du fond du cœur.

VICTOR.

---

18 janvier [1833].

Quand personne n'entre, vous, mon ami, vous avez toujours droit d'entrer. Je vous ferai donc assister à une répétition, dès qu'il y en aura une un peu passable, et je serai bien heureux de vous y avoir. Je vais faire retenir les deux stalles que vous désirez à l'amphithéâtre (stalles rouges), ce sont les meilleures places de la salle. Elles seront inscrites sous votre nom*.

Je vous serre la main.

VIC.

---

* Il s'agit de la représentation de *Lucrèce Borgia*. Sainte-Beuve avait demandé les deux stalles pour George Sand.

Ce dimanche [24 février 1833].

Je vous envoie, mon ami, un passage de Planche auquel je ne comprends rien. Il faut qu'il soit fou de se figurer que j'établirai jamais, je ne dis pas la moindre solidarité, mais le moindre rapprochement entre vous, Sainte-Beuve, et lui.

Vous savez bien, vous, que vous n'avez pas d'ami meilleur que moi.

V.

25 février [1833].

Entre vous et moi, Sainte-Beuve, il y a une amitié scellée d'une façon trop profonde et trop durable pour que les petites affaires de l'amour-propre nous divisent jamais un seul instant. Nous sommes des amis sérieux. C'est notre devoir de ne jamais ajouter foi une minute aux commérages qu'on pourrait colporter de vous à moi et de moi à vous, tantôt bêtement, tantôt perfidement. Vous ne doutez pas, n'est-ce pas, mon ami, que jamais votre nom ne sort de ma bouche que comme il en doit sortir, avec l'effusion de l'amitié, de l'admiration et de la tendresse la plus fraternelle. Il me serait même impossible de souffrir autour de moi des hommes qui ne pensassent pas de vous comme j'en pense et qui n'en parlassent pas comme j'en parle. Vous êtes une de mes religions, n'oubliez jamais ceci, et toutes les fois qu'on essaiera de venir vous dire que j'ai parlé de vous autrement que comme d'un frère, dites simplement *cela n'est pas*. — Je ne sais pourquoi je vous écris tout cela, car je suis sûr que c'est tout simplement votre pensée que je transcris ici; mais puisqu'on a eu la niaiserie de prononcer votre nom à propos de la pauvre conduite de M. Buloz à mon égard, j'avais besoin de vous dire, moi, que jamais vous n'avez été plus cher et plus présent à ma pensée qu'en ce moment où je vous vois à peine.

V.

10 mars [1833].

Il faut, mon ami, que je vous écrive un mot pour Abel. L'animosité de M. Buloz contre moi retombe sur lui. M. Buloz avait fait avec lui une convention dans laquelle j'avais servi d'intermédiaire, et qui avait déterminé Abel à refuser les offres qu'on lui faisait d'autre part. Aujourd'hui M. Buloz juge à propos d'éluder ou de rompre cette convention... Je n'ai rien à lui dire. Mais vous seriez bien bon, vous, mon cher Sainte-Beuve, de lui parler...

Voyez si tout souvenir des services passés n'est pas éteint dans l'esprit de M. Buloz. De cette affaire dépend tout l'avenir entre lui et moi. Je juge les hommes une bonne fois et tout est dit.

J'irai vous chercher, mon ami. J'irai causer avec vous de cela et de tant d'autres choses pour lesquelles j'ai besoin de vos conseils et de votre amitié. Votre amitié est encore un des meilleurs endroits de ma vie. Je n'y songe jamais qu'avec attendrissement. Je relisais l'autre jour les *Consolations*. Où est-il ce beau passé? Ce qui ne passe pas, c'est un souvenir comme le vôtre dans un cœur comme le mien. Adieu, croyez bien que je n'ai jamais été plus *digne* d'être aimé de vous.

12 juin [1833].

L'amitié que j'ai pour vous, vous le savez, mon cher Sainte-Beuve, est en dehors de toutes les questions littéraires ou politiques du monde. Sans doute, ce serait un grand bonheur pour moi de savoir, sur tous ces problèmes de l'art dont la solution occupe ma vie, votre pensée en harmonie avec la mienne, comme autrefois. Mais qu'y faire? nous flottons tous plus ou moins. Ce qui ne flotte et ne varie pas en moi, c'est mon admiration pour ce que vous faites et ma tendresse pour ce que vous êtes.

Vous voulez que nous dînions ensemble. Ce sera une vive joie pour moi et je vous dirai mille choses. Je vous écrirai le premier jour que j'aurai de libre.

Je vous serre la main. A bientôt.

V.

20 août [1833].

J'irai vous voir un de ces jours, mon cher Sainte-Beuve, j'ai besoin de vous parler, j'ai besoin de vous dire ce que je viens de dire à quelqu'un qui me rapportait, sans malveillance d'ailleurs, de prétendues paroles froides de vous sur moi. J'ai dit que cela n'était pas, que vous saviez bien que vous n'aviez pas d'ami plus éprouvé que moi, ni moi que vous, que notre

amitié était de celles qui résistent à l'absence et aux bavardages, et que j'étais à vous comme toujours du fond du cœur. J'ai dit cela, et puis je me mets à vous écrire, afin qu'il ne s'introduise rien à notre insu entre nous, et qu'il ne se forme pas la moindre pellicule entre votre cœur et le mien.

A bientôt. Je vous serre la main. J'ai toujours bien mal aux yeux, et je travaille sans relâche.

VICTOR.

---

22 août [1833].

Je veux vous écrire sur-le-champ, sur l'impression de votre lettre. Je devrais peut-être attendre un jour ou deux, mais je ne pourrais. Vous connaissez bien peu ma nature, Sainte-Beuve, vous m'avez toujours cru vivant par l'esprit, et je ne vis que par le cœur. Aimer, et avoir besoin d'*amour* et d'*amitié*, mettez ces deux mots sur qui vous voudrez, voilà le fond heureux ou malheureux, public ou secret, sain ou saignant, de ma vie, vous n'avez jamais assez reconnu cela en moi. De là plus d'une erreur capitale dans le jugement bienveillant d'ailleurs que vous portez sur moi. Vous secouerez même peut-être la tête à ceci. Cela est bien vrai pourtant. Vous m'écrivez une longue lettre, mon pauvre et bon ami, pleine de détails littéraires et de petits faits grossis par l'éloignement qui s'évanouiraient et nous feraient rire tous les deux après une demi-heure de causerie. J'en suis tellement convaincu que je suis sûr que vous en conviendrez vous-même après deux minutes de réflexion et que je ne m'y arrête pas. Je vous l'ai déjà écrit une fois, je crois, Sainte-Beuve, il n'y a pas de question *littéraire* entre nous. Il y avait un ami et un ami. Rien de plus et rien de moins. J'avoue que l'absence a produit sur nous deux des effets inverses. Vous m'aimez moins qu'il y a deux ans, moi je vous aime plus. En y réfléchissant, on voit que c'est tout simple. C'est moi qui étais le blessé. L'oubli lent et graduel de part et d'autre des faits qui nous ont séparés tourne pour vous dans mon cœur et contre moi dans le vôtre. Puisque la vie est ainsi faite résignons-nous.

Tout était encore tellement adhérent à vous de mon côté que votre lettre, en m'annonçant que je n'ai plus en vous un ami, me laisse tout à vif et tout déchiré. La plaie saignera longtemps. Adieu. Je suis toujours à vous du fond du cœur. Ma consolation dans cette vie sera de n'avoir jamais quitté le premier un cœur qui m'aimait.

Boulanger ne m'avait rien dit. Je vous l'aurais nommé.

24 août [1833].

Mon ami, merci de votre lettre. Merci même de la première puisqu'elle me vaut la seconde. Vous ne savez pas quel mal vous m'aviez fait et quel bien vous me faites. Mon Dieu! que ne peut-on voir le fond de mon cœur, qui est à vous plus que jamais. L'absence ne tue aucune effusion chez moi, l'amitié pas plus que l'amour. Je croyais que vous le saviez. Il y a douze ans, dix-huit mois de séparation n'avaient rendu chez moi l'amour que plus religieux et plus profond. Mon cœur n'a pas changé. Je suis encore l'homme obstiné en tout, qui aime même sans voir. Je souffre, mais j'aime. — Croyez-vous que je n'aie pas bien souffert à votre endroit depuis deux ans? Vous vous êtes souvent mépris chez moi à un certain calme extérieur.

Ce que vous désiriez, je le désirais bien aussi, allez! Nous dînerons ensemble une fois la semaine. Nous ne laisserons aucune poussière s'amasser sur nos souvenirs et sur nos autels cachés. Merci mille fois de ce que vous me dites pour Charles. Nous en causerons. Je sens tout ce qu'il y a de vrai et de profond et de touchant dans votre offre, et ce serait un beau titre pour cet enfant. Mais vous concevez les obstacles. En tout cas, que la chose se fasse ou non, elle me va au cœur. Merci mille fois. Vous me faites du bien, vous me rendez un ami, et quel ami!

J'ai besoin de vous aimer et de me savoir aimé de vous. Cela est entré dans ma vie.

J'ai une pièce à finir et à livrer sous dédit d'ici au 1er septembre. Vous savez comme le travail me tient, quand il me tient; il faut donc que je finisse. Après quoi j'irai vous trouver ou je vous écrirai pour vous demander un jour de causerie et d'effusion. Je suis allé vous voir, il y a quelque temps. L'avez-vous su? Oh! Sainte-Beuve, deux amis comme nous ne doivent jamais *se séparer*. Ils font une chose impie. Je suis bien profondément à vous, allez!

---

28 août [1833].

Je veux seulement vous dire, mon ami, que je travaille, que je pense à vous, que je suis à vous du fond du cœur.

A bientôt. Aimez-moi.

V.

1er octobre [1833], aux Roches.

Je vous écris de la campagne, mon ami, mais je serai à Paris lundi prochain, 7. Plusieurs de nos amis me demandent ma pièce. Je la leur lirai à sept heures du soir, place Royale. Voulez-vous en être? Vous serez bien reçu du fond du cœur. Ce sera une soirée qui nous rappellera des jours plus heureux.

Je vous serre la main. Nous choisirons, ce jour-là, le jour que vous me demandez pour dîner ensemble.

Votre vieil ami,

VICTOR.

---

21 octobre [1833].

Merci, mon ami, de vos deux bonnes petites lettres. Je ferai en sorte que tout ce que vous désirez soit fait. On n'aura qu'à envoyer au théâtre la veille de la représentation. Nous dînerons ensemble le jour que vous voudrez.

Je vous aime du fond du cœur.

VICTOR.

---

27 novembre 1833.

Le jour que vous voudrez, mon ami, dimanche excepté. Indiquez-moi le jour seulement deux ou trois jours d'avance, et l'heure précise, et le lieu où je vous trouverai. Je serai heureux de vous voir et de causer avec vous. Je m'abriterai près de votre amitié pendant quelques instants.

VICTOR HUGO.

Renduel vous a-t-il remis votre *Marie Tudor?*

[4 février 1834].

Mon ami,

Il faut être bien sûr des droits que donne une amitié comme la nôtre pour vous écrire ce que j'ai sur le cœur en ce moment. Mais j'aime encore mieux cela que le silence qui peut se mal interpréter. — J'ai lu votre article, qui est un des meilleurs que vous ayez jamais écrits, et il m'en est resté, comme de notre conversation de l'autre jour chez Güttinguer, une impression pénible dont il faut que je vous parle. J'y ai trouvé, mon pauvre ami, (et nous sommes *deux* à qui il a fait cet effet), d'immenses éloges, des formules magnifiques, mais au fond, et cela m'attriste profondément, pas de bienveillance. J'aimerais mieux moins d'éloges et plus de sympathie. D'où cela vient-il? Est-ce que nous en sommes là? Interrogez-vous consciencieusement, et dites-moi si j'ai raison. Si j'ai tort, dites-le-moi aussi, et aussi durement que vous voudrez. Je serais si heureux que vous me prouvassiez que j'ai tort.

Avant de clore cette lettre, j'ai voulu relire pour la quatrième fois votre article, et mon impression m'est restée. Victor Hugo est comblé, Victor Hugo vous remercie, mais Victor, votre ancien Victor, est affligé.

Je vous serre bien la main.

V.

---

7 février [1834].

Je voudrais vous avoir là pour vous prendre la main. Votre lettre est bonne. Je vous remercie, mon ami. J'ai à peine le temps de vous écrire quatre lignes, mais je ne veux pourtant pas laisser ce jour finir sans vous dire que vous allez me faire passer une bonne nuit.

V.

Mardi soir 1er avril [1834].

Il y a tant de haines et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi, que je comprends fort bien que les amitiés, même les plus éprouvées, renoncent et se délient. Adieu donc, mon ami. Enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu.

V.

LETTRES AUX ENFANTS

1834-1843

A Léopoldine.

tampes, 19 août 1834.

Bonjour, ma poupée, bonjour, mon cher petit ange. Je t'ai promis de t'écrire. Tu vois que je suis de parole.

J'ai vu la mer. J'ai vu de belles églises. J'ai vu de jolies campagnes. La mer est grande, les églises sont belles, les campagnes sont jolies; mais les campagnes sont moins jolies que toi, les églises sont moins belles que ta maman, la mer est moins grande que mon amour pour vous tous.

Ma poupée, j'ai donné bien des fois, en pensant à vous, mes petits, des sous à de pauvres enfants qui allaient pieds nus au bord des routes. Je vous aime bien.

Encore quelques heures, et je t'embrasserai sur tes deux bonnes petites joues, et mon grand Charlot, et ma petite Dédé qui me sourira, j'espère, et mon Toto bien-aimé.

A bientôt, ma Didine. Garde toujours cette lettre. Quand tu seras grande, je serai vieux, tu me la montreras, et nous nous aimerons bien; quand tu seras vieille, je n'y serai plus, tu la montreras à tes enfants, et ils t'aimeront comme je t'aime. — A bientôt.

Ton petit papa,

V.

Amiens, 3 août 1835.

Je t'écris sur de bien vilain papier, ma Didine, mais je voudrais y mettre tant de jolies choses que ce vilain papier devînt charmant pour toi.

J'espère que tu as été bien sage, bien douce, bien tranquille, bien bonne avec ta mère qui est si bonne.

En attendant que je te revoie, il faut que tu me remplaces près d'elle, et que tu lui tiennes lieu aussi de tous les autres chers petits enfants qui sont tristes à Paris, pendant que tu es heureuse à Angers.

Quand tu les reverras, tu embrasseras pour moi Charlot sur ses deux bonnes joues, Toto sur le front et Dédé sur sa jolie petite bouche.

Je t'aime bien, ma Didine.

Ton petit papa,

V.

Du Tréport, 6 août 1835.

Merci de ta bonne petite lettre, ma poupée; je serai bien heureux le jour où je t'en remercierai sur tes deux joues.

Je suis au bord de la mer; c'est bien beau, mais si tu étais dessus avec ta mère et les autres petits, cela, à côté de vous, me paraîtrait bien laid.

Je suis charmé de l'histoire des vaches qui ont donné à boire à ton grand-papa. Je te dirais bien de les embrasser de ma part, mais tu ne les as plus là sous la main.

Adieu, à bientôt, ma Didinette; écris-moi, et dis à ta maman qu'elle te donne un baiser et la somme de dix sous.

Ton petit papa,

V.

---

7 août 1836.

Bonjour, ma Didine. Bonjour, ma poupée. Je t'écris de Rennes. Il est cinq heures du matin. C'est jeudi, un jour de congé. Voilà deux nuits que je roule, secoué comme une bouteille qu'on rince. Aujourd'hui, je verrai la mer.

Je t'embrasse, et mes trois autres bons petits bijoux A bientôt.

Ton petit papa.

V.

Valenciennes, 15 août 1837.

J'arrive dans cette ville au bruit des carillons. C'est la fête de la Vierge. Je te la dédie, mon enfant.

Je n'ai pas voulu, ma Didine bien-aimée, laisser passer ce jour sans t'écrire. Je ne passe pas de jours, je ne passe pas d'heures sans penser à toi.

Ta mère, toi, tes frères, ta chère petite sœur, vous êtes toujours présents à ma pensée et mêlés à moi dans un même amour.

As-tu reçu mon petit griffonnage de l'autre fois? T'a-t-il fait plaisir, ma Didine? Garde-le pour l'amour de moi.

Garde surtout la candeur et la bonté de l'âme, le respect de Dieu et de ta mère. la simplicité de l'esprit et le désir perpétuel de bien faire; c'est ainsi que tu pourras, comme ta mère, avoir un jour tout à la fois la vertu de la femme et l'innocence de l'enfant.

J'ai traversé pour venir jusqu'ici de bien beaux paysages verts et fleuris qui me parlaient de Dieu; moi je leur parlais de toi, je leur parlais de vous tous, mes bien-aimés qui êtes là-bas.

Embrasse pour moi tous ceux que j'aime autour de toi, en commençant par ta mère.

Ton petit père,

V.

Étaples, près Boulogne-sur-Mer,
3 septembre, 9 heures du soir [1837].

J'ai passé Dunkerque, j'ai passé Calais, j'ai passé Boulogne-sur-Mer, ma Didine bien-aimée, et j'ai déjà relu bien des fois tes deux gentilles petites lettres, ainsi que celles de tes frères et de ta bonne mère, si aimée et si digne de l'être. Ton grand-père aussi m'a écrit de bien charmantes lignes. Embrasse-le bien pour cela, et n'oublie pas ma Juju. Je viens de me promener au bord de la mer en pensant à toi, mon pauvre petit ange. J'ai cueilli pour toi cette fleur dans la dune. C'est une pensée sauvage qu'a arrosée plus d'une fois l'écume de l'océan. Garde-la pour l'amour de ton petit père qui t'aime tant. J'ai déjà envoyé à ta mère une fleur des ruines, le coquelicot de Gand; voici maintenant une fleur de la mer. Et puis, mon ange, j'ai tracé ton nom sur le sable : Didi. La vague de la haute mer l'effacera cette nuit, mais ce que rien n'effacera, c'est l'amour que ton père a pour toi.

J'ai bien des fois songé à toi, chère enfant. A chaque belle ville que je voyais, je t'aurais voulue là, et ta mère, et tes frères, et ton grand-père aussi pour nous expliquer tout. Tout le jour je regardais les églises et les peintures, et puis, le soir, je regardais le ciel, et je songeais encore à toi, ma Didine, en voyant cette belle constellation, ce beau chariot de Dieu, que je t'ai appris à distinguer parmi les étoiles.

* * * * * * *

Vois, mon enfant, comme Dieu est grand, et comme nous sommes petits : où nous mettons des taches d'encre, il pose des soleils. C'est avec ces lettres-là qu'il écrit. Le ciel est son livre. Je bénirai Dieu si tu sais toujours y lire, ma Didine. Et je l'espère.

Quant aux belles villes que j'ai vues, je te les dirai. En attendant, voici qui t'en donnera l'idée à peu près comme l'autre dessin donne l'idée de la Grande-Ourse. Suppose que mon dessin brille, et tu croiras voir ce que j'ai vu.

Dans quelques jours, mon enfant, du 10 au 15, je serai à Paris. Oh! ce sera une grande joie de t'embrasser et vous tous! En attendant, donne un baiser pour moi à Charlot, à Toto et à Dédé. Vous êtes tous mes bien-aimés. Je t'embrasse bien tendrement, et ta mère à qui j'écrirai demain.

Ton petit père,

V

Pour ma Didine bien-aimée.

[1838].

Merci de ta charmante petite lettre, ma Didine. Elle m'a été au fond du cœur. J'ai vu avec joie que tu aimes ton père comme il t'aime et que tu sens les belles choses comme lui. Tu as de mon sang dans les veines.

Écris-moi le plus que tu pourras, mon cher petit ange. J'aurai peut-être besoin plus d'une fois de ce rayon de soleil.

Tu as vu les bords de la Seine; moi je vais voir les bords du Rhin. C'est encore plus beau. Quelque jour, je t'y conduirai.

Pense à moi, chère enfant, et embrasse pour moi mon Charlot, mon Toto et ma Dédé. Vous êtes cinq là-bas qui remplissez mon cœur.

Ton petit père,

VICTOR H.

J'ai été un peu malade, mais je suis rétabli. Mes amitiés les plus tendres à M. Vacquerie.

Épernay, 27 août, midi [1838].

Je t'écris en hâte quelques mots, ma Didine, la poste va partir. Je serai demain soir 28 à Paris, à 8 heures, et je vous embrasserai tous, j'espère, après-demain. Recommande bien à ta bonne mère de faire tout ce que je lui ai écrit pour Joly et pour que je trouve une bonne à la maison.

J'ai vu Reims, et, au lieu d'une grande description, je t'en envoie un petit portrait. Je pense que tu aimeras autant cela. Dis à mon Charlot, à mon Toto et à ma Dédé que je leur ferai à chacun une image à Paris.

Je t'embrasse bien tendrement, ma poupée, ainsi que ta mère bien-aimée et tous les sorciers. Embrasse pour moi ton grand-papa qui est aussi ton bon papa.

A bientôt. A après-demain.

Ton petit père,

V.

Pour ma Didine.

Stockach, 19 octobre [1838].

Je t'écris quelques mots en même temps qu'à ta mère, ma Didine bien-aimée, et je te prie de m'écrire comme elle une bonne petite lettre à *Forbach*, poste restante. Ecris-moi sitôt ce billet reçu.

As-tu lu ce que j'ai écrit sur la cathédrale de Mayence? Je songeais à toi, mon ange, en visitant cette belle église, et aux récits que je t'en ferais le soir à notre coin du feu de la place Royale. Je t'envoie sous ce pli le papier sur lequel je prenais des notes pendant cette visite. Ce n'est qu'un gribouillis illisible. Mais garde-le toute ta vie pour l'amour de moi. C'est un souvenir que je te donne.

La poste va partir, et j'ai à peine le temps de finir cette page. A bientôt, ma Didine bien-aimée. Embrasse mes fils chéris pour moi. Dans une douzaine de jours je vous reverrai tous et je vous embrasserai. Quelle joie, cher ange! Il me semble que je ne vous ai pas vus depuis un an. A bientôt. Pense à ton petit père, ma bien-aimée petite fille. Et écris-moi.

V.

Mardi, 25 juin, 8 h. du soir [1839].

Je te réponds tout de suite, chère enfant, afin que cette lettre t'arrive avant ton départ. Ton petit billet m'a fait bien plaisir. Tu t'amuses, tu es contente, cela suffit à tes parents, ma fille; nous te sentons heureuse, nous sommes heureux.

Il ne faut pas t'étonner si ta bonne mère ne t'a pas écrit. Elle est bien occupée, tu le sais. Elle a toute la maison à tenir, et elle passe tous les jours quatre heures à faire travailler ce pauvre ange de Dédé.

Remercie bien en notre nom l'excellente Mme Chaley et toute sa famille pour les bontés dont tu as été comblée. Moi je te remercie d'avoir copié ces vers. J'ai pris quelques heures aux promenades, aux jeux, aux causeries sous les arbres; mais puisque cela ne t'a pas ennuyée, je suis content. Cela t'a fait penser à ton père qui n'a besoin de rien pour penser à toi.

A jeudi, ma Didine bien-aimée. Tu vas nous revenir et cette idée remplit la maison de joie. A jeudi, mon ange.

Ton bon père,

V.

Marseille, 3 octobre [1839].

J'ai lu tes deux bonnes lettres, ma Didine, et elles m'ont donné bien de la joie. Tout ce que je vois, le beau ciel, les belles montagnes, la belle mer, tout cela n'est rien, vois-tu. Ma cheminée, mon vieux canapé bleu et vous tous sur mes genoux, cela vaut mieux que les Alpes et la Méditerranée. Je le sens bien profondément en ce moment où je suis seul lisant tes chères petites lettres avec les larmes aux yeux.

Dans une quinzaine de jours, du 15 au 20, je vous reverrai, je vous embrasserai, nous en aurons pour longtemps à être ensemble et je serai bien heureux.

Vois-tu, chère fille, on s'en va, parce qu'on a besoin de distraction, et l'on revient, parce qu'on a besoin de bonheur.

Continue d'être bonne et douce et de faire ma joie. Sois attentive et tendre avec ton excellente mère. Elle vous aime tant et elle est si digne d'être aimée!

Toutes les nuits je regarde les étoiles comme nous faisions le soir sur le balcon de la place Royale et je pense à toi, ma Didine. Je vois avec plaisir que tu aimes et que tu comprends la nature. La nature, c'est le visage du bon Dieu. Il nous regarde par là, et c'est là que nous pouvons lire sa pensée.

Au moment où cette lettre te parviendra, vous serez sur le point de partir pour Paris. Peut-être même serez-vous déjà partis. Moi aussi, dans quelques jours, je vais commencer mon mouvement de retour. Je laisserai derrière moi le beau temps et le beau soleil, mais devant moi je t'aurai, ma Didine bien-aimée, je vous aurai tous. Toute ma vie est dans vous. Je t'embrasse, chère enfant.

Ton bon petit père,

V.

Écris-moi *tout de suite* à *Chalon-sur-Saône*, poste restante

———

Cannes, 8 octobre [1839].

Voici quatre dessins pour vous quatre, ma Didine. Je t'envoie à toi la cathédrale de Strasbourg pour faire pendant à celle de Reims ; à mon Charlot, une vue d'une vieille tour magnifique qui est à deux lieues d'ici au milieu de la mer dans l'île Saint-Honorat (j'ai mis l'histoire de la tour à côté du dessin); à mon Toto une vue d'un faubourg de Bâle, prise de la place de la cathédrale, et à ma Dédé quelques jolies maisons de Baden avec la porte de la ville. J'espère que vous serez tous contents, et puis je ferai d'autres dessins en arrivant à ceux qui se trouveraient les moins bien partagés. Le mieux partagé encore, c'est moi, puisque je sens plus que vous la joie que je vous donne.

Les montagnes qu'il y a derrière le clocher de Strasbourg, ce sont les montagnes de la Forêt-Noire.

Je suis ici dans un lieu admirable où j'étais venu voir la prison du *Masque de fer*. J'ai vu aussi le golfe Juan où Napoléon a débarqué en 1815. Après-demain je pars pour Paris. J'y serai le 18 ou le 19. Embrasse bien pour moi ta bonne mère bien-aimée. Dis-lui que je compte sur une lettre d'elle à Chalon-sur-Saône. J'ai là une grosse lettre commencée pour elle. Vos dessins m'ont empêché de la finir. Elle la recevra bientôt.

Mon Charlot, te voilà rentré en classe. Travaille bien, sois un bon élève comme tu es un bon garçon, et aime bien ton père qui pense toujours à toi. Je t'écrirai dans la prochaine lettre que j'écrirai à ta mère.

A bientôt, mon Charlot chéri.

A bientôt, mon Toto. Depuis treize jours je vis sur la mer. J'ai appris à gouverner une barque à voiles, à faire des nœuds droits, des nœuds de garcette, des nœuds d'hirondelle, etc. Je te montrerai tous mes talents à Paris. Te voilà au collége; travaille bien aussi toi, mon bijou.

Ma Dédé, je t'aime. Tu aimes bien aussi ton papa, n'est-ce pas? J'ai voulu ramasser ici des coquillages pour toi; mais je n'ai rien trouvé. Il n'y a que du sable. C'est absurde.

Je reviens à toi, ma Didine. Rends ta mère heureuse et aime-moi, mon ange.

A bientôt, maman; à bientôt, mon Adèle. Écrivez-moi une bonne lettre, une bien bonne lettre. Je vous aime et je vous aimerai plus encore si vous me faites lire de douces et tendres paroles dont j'ai besoin.

Pour le loyer, prévenez M. Bellanger que je le paierai à mon retour le 18 ou le 19.

Embrasse-moi, mon Adèle, et sois heureuse si tu m'aimes, car je suis à toi du fond du cœur.

Je vous embrasse tous, mes bien-aimés.

Votre père,

V.

Les dessins sont tous les uns dans les autres. Il faut les défaire avec précaution.

———

Chalon-sur-Saône, 18 octobre [1839].

Du 23 au 25 je serai à Paris et je t'embrasserai, ma Didine bien-aimée, et je vous embrasserai tous. J'espère que je ne serai pas entravé par le défaut de place dans les diligences. C'est ce qui m'empêche de t'écrire le jour précis; il m'est impossible de le savoir moi-même.

J'ai trouvé ici, mon pauvre ange, deux bonnes petites lettres de toi. Tout ce que tu me dis me va au cœur, mon enfant. Je vois que tu m'aimes, que vous m'aimez tous, et c'est la joie de ma vie.

Écris-moi encore une fois *à Fontainebleau, poste restante*. Dis à mon Charlot et à mon Toto que je le embrasse bien tendrement et qu'il faut qu'ils travaillent bien maintenant qu'ils ont été contents des petits dessins que je leur ai envoyés.

Toi, ma Didine, continue d'être bonne et douce, élève ton cœur et ton intelligence, aime Dieu dans ta mère, aime-moi aussi moi qui ne travaille que pour vous, et tout ce qui est dans le monde te bénira comme je te bénis.

A bientôt, chère fille.

Ton petit père,

V.

Aie soin qu'on me réserve les lettres et les journaux et que rien ne se perde.

Le dimanche 12 [1839].

Envoie, je te prie, ma Didine chérie, à ton amie Clémentine le billet ci-inclus pour son frère qui m'a adressé de jolis vers et dont j'ignore l'adresse. Dis à ta bonne mère que j'ai vu ce matin Charles et Toto. M. Prieur les a réclamés pour la journée. Le thème de concours de Charles est très bien, mais il a malheureusement fait deux solécismes. Cependant rien n'est désespéré.

A bientôt, chère enfant. Je vous embrasse tous tendrement.

Ton petit père,

V.

Pour mon Charlot.

Mayence, 1er octobre [1840]

Il faut, mon bon gros Charlot bien-aimé, que tu m'écrives une grande, grande lettre (à Trèves), que tu commenceras de bonne heure et que tu finiras tard. Tu sais combien je t'aime, cher enfant. Il me faut une grande lettre de toi. Tu me feras aussi ton petit journal, tu me diras comment tu as passé ton temps à Saint-Prix pendant les vacances et si, comme je l'espère, tu t'es préparé à la lutte de l'année prochaine au milieu des jeux et des journées de loisir. Je veux, mon Charlot chéri, que tu restes un bon garçon laborieux et un vaillant écolier.

A propos, je vous avais donné une version à faire dans une de mes lettres. Ni toi, ni Toto, ne me l'avez envoyée. Maintenant voici les vacances presque finies; vous n'avez plus que quelques jours de jeu, je vous fais grâce de ma version.

Si tu as lu mes lettres*, mon Charlot, tu sais ce que c'est que *le Chat* et *la Souris*. Je donne le Chat à Toto, je t'envoie la Souris. Ici, c'est tout le contraire de la nature, la souris est beaucoup plus grosse et beaucoup plus terrible que le chat. Le jour où je l'ai dessinée, le ciel où elle se perdait avait quelque chose de violent et de tumultueux.

Tu remarqueras au bas de la montagne voisine le masque du géant avec sa bouche ouverte. Je l'ai dessiné très exactement. Tu as ton géant fort ressemblant.

Je fais tout cela avec bonheur, chers enfants, en pensant à vous, afin de vous amuser et de vous rendre heureux. Mes plaisirs d'un instant, comme mes travaux de toute la vie, c'est pour vous.

Je ne sais pas trop dans quel état arriveront tous les dessins que je vous envoie. Les encres d'auberge changent de couleur du jour au lendemain avec une fâcheusefa cilité

J'ai beaucoup travaillé pendant ces vacances, mon Charlot; j'espère que tu en as fait un peu autant de ton côté. J'ai sans cesse pensé à toi, mon gros bien-aimé; j'espère que de ton côté tu as songé à ton petit papa qui t'aime du fond du cœur comme sa vie et plus que sa vie et qui t'embrasse sur tes deux bonnes joues.

V.

---

* Voir *le Rhin*, lettre xv. *La Souris*.

A Léopoldine.

Paris, ce 18 août [1842].

Merci, ma fille chérie, ma Didine bien-aimée, de ta bonne petite lettre. Écris-moi ainsi tous les jours. J'ai été bien heureux de savoir que mon Toto respirait l'air de là-bas *à pleine poitrine.* Voici un petit dessin que je lui envoie pour l'en remercier. Dis-lui pourtant de se ménager beaucoup, de ne pas se fatiguer, de ne pas tousser, de rentrer de bonne heure. Dis aussi tout cela à ta bonne mère que Toto doit aimer comme un ange. Embrasse-la bien pour moi ainsi que mon Charlot et ma Dédé.

Ton petit père,

V.

Il m'est survenu, comme président de l'Institut, un petit travail qui me cloue ici. Dès que je serai libre j'irai tous vous voir et vous embrasser; j'en ai le désir autant que vous, mes bien-aimés.

Ce mercredi 31 août [1842].

Je reçois avec bien de la joie, ma fillette chérie, toutes les bonnes nouvelles que tu me donnes. Ta mère est rétablie de sa petite indisposition; mon Toto va de mieux en mieux. Dieu soit loué! J'ai bien redouté Saint-Prix, je le bénis maintenant.

Je ne pense pas pouvoir aller vous embrasser là-bas avant vendredi, et encore il faudra que je m'en retourne le lendemain de bonne heure. Je présume que j'arriverai avec M. H. Didier qui m'a écrit pour me le demander. Ta mère trouvera sans doute moyen de le coucher.

Remercie, je te prie, Mmes Collin, en attendant que je le fasse moi-même. Je sais qu'elles sont bonnes, mais je suis doublement touché quand leur bonté se répand sur vous.

Embrasse pour moi ton excellente mère sur les deux joues, et puis Charlot et Dédé, et Julie. Voici une petite lettre pour mon Toto, dont le bonhomme est charmant. Toi, ma fille chérie, je t'embrasse comme je t'aime, bien tendrement.

V.

Soigne-toi bien aussi, toi. Prends garde à tes maux de tête. Mange bien, ris bien, amuse-toi bien. Chers enfants, votre santé à tous est mon bonheur.

Ce mercredi 7 septembre [1842].

Voici, mon enfant chérie, un petit mot pour Toto. J'ai bien peur que mon travail ne m'empêche de vous aller voir avant les premiers jours de la semaine qui vient. Cela me fait encore plus de peine qu'à vous. Tu sais, vous savez tous que mon bonheur est d'être au milieu de vous, mes enfants. Il me faut bien du courage pour rester ici quand vous êtes là-bas.

Embrasse ta bonne mère pour moi, ma fillette bien-aimée. Dis à mon gros Charlot que, puisqu'il dessine, il ait soin de toujours dessiner d'après nature, lentement et soigneusement et fidèlement. C'est le moyen d'arriver un jour à faire vite et sûrement. Dis à ma Dédé qu'elle pense un peu à moi quand Gipon et Gipus le lui permettront. Surtout amusez-vous bien tous là-bas, portez-vous bien, et soyez heureux. — J'espère que dans cinq ou six jours je trouverai Julie coiffée en Chinoise; en attendant, embrasse-la bien pour moi.

Excuse-moi près de Mmes Collin de n'être pas allé les voir la dernière fois, et offre-leur tous mes respects. Et puis, chère enfant, toutes ces commissions faites, prie ta mère de t'embrasser pour moi; elle seule peut le faire aussi tendrement.

Ton petit père,

V.

Ce vendredi [1842].

Merci, ma fille chérie, de ta bonne petite lettre. Hélas! je ne puis venir, je suis dans mon deuxième acte* jusqu'aux genoux, jusqu'au cou, jusqu'aux yeux, jusque par-dessus la tête. Embrasse ta bonne mère pour moi, et puis voici trois gribouillis. Tirez-les au sort entre vous quatre. Quand je viendrai, je donnerai un baiser à celui ou à celle qui n'aura rien eu.

Ton petit papa,

V.

A Mme Léopoldine Vacquerie-Hugo,
au Havre.

16 mars [1843].

Si tu recevais, chère enfant, toutes les lettres que je t'envoie, le facteur t'éveillerait au milieu de tes dou-

* Des *Burgraves.*

ces joies à chaque instant du jour et de la nuit. Depuis un mois, au milieu de ce tourbillon, entouré de haines qui se raniment, accablé de répétitions, de procès, d'ennuis, d'avocats et de comédiens, fatigué, obsédé, les yeux malades, l'esprit harcelé de toutes parts, je puis dire, mon enfant bien-aimée, que je n'ai pas été un quart d'heure sans penser à toi, sans t'envoyer intérieurement une foule de bons petits messages.

Je te sais heureuse, j'en jouis de loin et avec une triste douceur, et ton beau ciel bleu me console de ma nuée. J'ai le cœur gros, mais j'ai aussi le cœur plein; je sais que ton mari est bon, doux et charmant; je le remercie du fond de l'âme de ton bonheur; soyez tous les deux absorbés l'un dans l'autre; la joie de la vie est dans l'unité, gardez l'unité, mes enfants; il n'y a que cela de sérieux, de vrai, de bon et de réel. Moi, je vous aime et je pense à toi, ma fille bien-aimée.

Quand tu recevras *les Burgraves*, tu liras, pages 96 et 97, des vers que je ne pouvais plus entendre aux répétitions dans les jours qui ont suivi ton départ. Je m'en allais pleurer dans un coin comme une bête, ou comme un père que je suis. Je t'aime bien, va, ma pauvre petite Didine.

Ta mère me lit tes lettres. Fais-les bien longues. Nous vivons de ta vie là-bas. Moi, c'est à peine si je puis écrire. Je t'embrasse bien tendrement, et j'embrasse ton mari, et je mets mes plus tendres hommages aux pieds de l'excellente Mme Lefèvre.

Ton père,

V.

A Charles Vacquerie.

23 mars [1843].

Voici, mon bon Charles, une lettre que j'écris à votre digne mère. Veuillez, je vous prie, la lui remettre. Je reçois la vôtre en ce moment, et je vous en remercie. Au milieu des douleurs qui vous accablent, je suis heureux que ma fille vous rende heureux. C'est une douce et charmante enfant; elle est digne de vous; vous êtes digne d'elle. Aimez-vous toujours. La vie entière est dans ce mot.

A vous du fond du cœur.

V. H.

A Léopoldine.

Paris, 21 avril [1843].

Ne dis jamais, même en plaisantant, ma fille bien-aimée, que je t'oublie. Si je t'écris peu, c'est peut-être pour trop penser à toi.

J'ai souvent avec toi, à ton insu, de longs et doux entretiens; je t'envoie d'ici, la nuit, dans le silence, des bénédictions qui te parviennent, j'en suis bien sûr, et qui te font mieux dormir, et qui te font mieux aimer. Je te l'ai déjà dit, tu reçois de ces lettres-là à chaque instant.

Quant aux autres lettres, à celles qu'on écrit sur du papier et que la poste porte, elles sont si froides en comparaison, elles sont si incomplètes, si obscurcies par les ombres de toute sorte que répand la vie! Vraiment, ma fille bien-aimée, je ne t'écris pas parce que je pense trop à toi. Arrange cela comme tu voudras, mais c'est ainsi. Surtout ne dis pas, ne dis jamais que ton père t'oublie.

Ta mère me lit toutes tes bonnes petites lettres. Celles-là, les tiennes, sont rayonnantes et douces. Elles nous apportent le reflet de ton bonheur. Chère enfant, sois heureuse, rends ton mari heureux; travaillez tous les deux, sans relâche, avec amour, à votre bonheur commun.

Dans peu de temps, le mois prochain, ta mère, Dédé et Toto iront vous rejoindre là-bas. Moi, je resterai seul à Paris, où bien des travaux, bien des affaires, bien des ennuis me retiennent encore. Songez donc tous un peu à moi, ainsi qu'à ce pauvre et bon Charles, exilé comme moi.

Je penserai à vous de mon côté pour vous souhaiter tout le bonheur et toute la joie. — Offre mes hommages à Mmes Vacquerie et Lefèvre. Embrasse tendrement ton mari pour moi, et puis aime toujours ton père qui t'aime tant.

---

22 mai [1843].

Ton bonheur est le mien, ma Didine chérie, et, chaque fois que je reçois une de tes bonnes petites lettres, tout empreintes de joie et de sérénité, je remercie Dieu. Embrasse pour moi ton bon et cher mari. Je le remercie de faire ton bonheur.

Je suis ici, mon enfant, dans une solitude profonde, occupé de vous, car c'est à vous que je pense quand je travaille. Je me promène toute la journée sous les arbres du bois de Vincennes avec le vieux donjon pour

perspective et de temps à autre un cantonnier ou un paysan pour compagnie. Je fais des vers à travers tout cela.

Je reste à Paris pour Charles le plus longtemps possible, et aussi pour ta vieille et bonne amie, Mlle Louise Bertin, qui va, j'espère, avoir un prix Monthyon. J'ai mis la chose en train, et il faut maintenant que je veille sur le côté hostile de l'Académie jusqu'au dénouement.

Ta mère m'a écrit mille détails doux et charmants sur ton intérieur. J'en avais déjà eu par toi. Elle me les a complétés. Je vois d'ici ta petite chambre, tes meubles, bien choisis et bien arrangés, les dessins, les chinoiseries, les portraits, et ma jolie Didine fraîche et heureuse au milieu de toutes ces choses gracieuses et douces.

Je t'embrasse et je t'aime, mon enfant. Quelle joie le jour où je te reverrai! Pense à moi, écris-moi. Tu as toujours, songes-y bien, la même place dans mon cœur et dans ma vie. Je t'embrasse encore.

---

13 juin [1843].

Je t'écris, mon enfant chérie, avec des yeux bien malades. Je travaille, il le faut, et mes yeux empirent. Ta douce lettre m'a charmé. Mon rêve et ma récompense, après cette laborieuse année, c'est de vous aller retrouver là-bas. Cependant je ne puis dire encore quand. J'ai un voyage à faire d'abord, soit aux Pyrénées, soit à la Moselle; voyage de santé qui me remettra un peu les yeux; voyage de travail aussi, tu sais, comme tous mes voyages. Après mon butin fait, ma gerbe liée, j'irai vous embrasser tous, mes bien-aimés. Le bon Dieu me doit bien cela.

J'ai passé hier dimanche la journée avec Charles à la campagne, dans une île sur la Marne, partie arrangée par ce bon docteur Parent qui nous a amusés et reposés. Charles travaille, dis-le à ta bonne mère; dis-lui aussi que je reçois d'elle à ce moment une bonne petite lettre à laquelle je répondrai bientôt.

Embrasse bien ton Charles pour moi. A lui aussi, j'écrirai prochainement.

La somnambule a lu, en effet, mais avec beaucoup de peine et d'une manière trouble et confuse, lettre à lettre. Les journaux ont fort amplifié la chose. Je vous la conterai en détail. Le fait n'en est pas moins étrange et donne à penser.

A bientôt, ma fille chérie. Écris-moi souvent. Écris aussi à Mlle Louise Bertin qui t'a écrit et n'a pas de réponse de toi. *Je te recommande cela.* Elle vous aime tant, et si bien! Je t'embrasse bien tendrement. Je vous embrasse tous. Soyez bien heureux, mes bien-aimés!

Mille amitiés à Auguste Vacquerie et à M. Regnauld.

Paris, 19 juillet [1843].

Je suis encore à Paris, ma fille bien-aimée. Ta bonne mère te contera comment. Mais je pars tantôt et, quand tu recevras cette lettre, pense avec tendresse à ton pauvre père qui roulera loin de toi sur la route du Midi. Si tu savais, ma fille, comme je suis enfant quand je songe à toi; mes yeux sont pleins de larmes; je voudrais ne jamais te quitter. Le spectacle de ton bonheur m'a charmé l'autre jour. Ton mari est bon, doux, tendre, aimable, spirituel; aime-le bien; moi, je l'aime aussi. Cette journée passée au Havre est un rayon dans ma pensée; je ne l'oublierai de ma vie. Qu'il m'en a coûté de vous résister à tous! Mais c'était nécessaire. Je suis parti avec un serrement de cœur. Et le matin, en passant près du bassin, j'ai regardé les fenêtres de ma pauvre chère Didine endormie, je t'ai bénie et j'ai appelé Dieu sur toi du plus profond de mon cœur. Sois heureuse, ma fille, toujours heureuse, et je serai heureux. Dans deux mois je t'embrasserai. En attendant, écris-moi, ta mère te dira où. Je t'embrasse encore et encore.

V.

J'ai besoin de vous remercier, mon bon Charles, pour le bonheur que vous lui avez donné. Le jour que j'ai passé près de vous m'a ravi. J'ai vu ma fille heureuse par vous, et vous heureux par elle. Songez, mes enfants, que c'est là le paradis. Vivez-y tous les deux jusqu'à la mort.

Je pars aujourd'hui pour le Midi. Ma femme vous dira les affaires et les petits ennuis qui m'ont retenu huit mortels jours à Paris. Dans deux mois nous serons tous réunis. Soyez heureux en attendant, c'est tout ce que je vous demande.

Serrez pour moi la main de votre excellent frère et mettez tous mes hommages aux pieds de Mme Lefèvre. Si Dieu lui donnait tout le bonheur qu'elle mérite, elle serait aussi heureuse que vous.

Je vous serre les deux mains, mon bon Charles.

V.

Biarritz, 26 juillet.

Je vois ici la mer comme au Havre, mais je la vois sans toi, ma fille bien-aimée. Je me promène sur des grèves, j'admire de magnifiques rochers, mais je me promène sans toi, j'admire sans toi. Je ne sens pas ton bras doucement posé sur le mien. La nature est toujours bien belle, mon enfant, mais elle est vide quand ceux qu'on aime sont absents.

Je suis venu de la Rochelle ici par mer, et, comme je le marque à ta mère, en arrivant à Biarritz j'ai lu dans des journaux que j'étais à Bordeaux, et, dans d'autres, que j'étais en Suisse.

Je passerais ici ma vie si je vous avais tous, c'est un lieu ravissant; l'océan avec un beau ciel, une plage admirablement déchirée, ce qui donne à la marée tout l'aspect d'une tempête. Mais vous n'y êtes pas, et tout me manque. Je travaille beaucoup. Cela occupe la pensée, sinon le cœur.

Embrasse ton cher mari pour moi, et écris-moi, mon enfant chéri. Ta mère te donnera l'adresse. Mes hommages à Mme Lefèvre. Mes amitiés à Auguste Vacquerie. Je t'embrasse encore et toujours.

San-Sébastian, 31 juillet.

Vous êtes de mes enfants, mon bon Charles, et c'est à vous que j'écris aujourd'hui. Je suis en Espagne, si la Biscaye peut s'appeler l'Espagne. Le pays est admirable, mais il y a énormément de puces. Quand on va se baigner, on en rapporte de l'océan.

J'espère que vous allez toujours bien au Havre, et que ma petite Madame continue d'être une jolie Havraise la plus heureuse du monde. J'espère que votre frère Auguste fait au bord de la mer de ces beaux vers que les grandes choses de la nature donnent aux esprits comme le sien. J'espère que Mme Lefèvre passe son été près de vous avec douceur et consolation. Enfin, j'espère que le bon Dieu ne vous refuse là-bas rien de ce que je lui demande ici pour vous, santé, bonheur, prospérité et joie.

Je vous embrasse tendrement.

V.

Je continue avec toi, ma fille chérie, la lettre commencée avec ton mari. Il me semble que je ne change pas d'interlocuteur. Vous êtes un seul cœur dans deux âmes.

Tu trouveras sous ce pli deux dessins; l'un est pour toi, l'autre pour Toto. Choisissez chacun celui que vous voudrez. La prochaine fois j'en enverrai un à ma Dédé. Je la prie de me faire crédit jusque-là. J'ai les yeux un peu malades, et puis sous le beau ciel espagnol il fait depuis quatre jours beaucoup de brouillard, ce dont ces deux dessins se ressentent.

J'espère que vous avez beau temps là-bas. Quant à moi, j'étudie la langue basque et je me promène au bord de la mer. Je ne puis voir à la nuit tombante la lame briser à mes pieds sur le sable sans songer qu'il n'y a qu'une flaque d'eau entre toi et moi. Hélas, cette flaque d'eau est l'océan.

Du reste, mon voyage est plein d'intérêt. Le moment est des plus curieux pour voir l'Espagne. J'écris toujours mon journal. Tu liras tout cela quelque jour.

Écrivez-moi toujours à Paris. Et puis viens que je t'embrasse, ma chère fille bien-aimée.

P. S. 1er août.

J'apprends à l'instant que le courrier de ce pays sauvage ne partira pas pour la France avant demain, 2 août. Je rouvre ma lettre et j'en profite pour te dire encore quelques mots. Un peu de papier blanc à remplir, c'est comme quelques minutes de répit avant l'adieu; cela est précieux. Causons donc quelques instants encore, ma fillette chérie. Il me semble que je vois là ton doux regard posé sur moi et qui me dit : *Oui, mon petit papa.*

Et puis, pendant que je parle ainsi, voici mon papier qui se remplit; à peine s'il m'en reste quelques lignes. Dis à ta bonne mère que je viens d'écrire à notre Charles. J'espère que la fin d'année lui sera bonne. Chère enfant, je voudrais être à six semaines d'ici et vous avoir tous à la fois dans mes bras et sur mes genoux.

L'un des deux dessins représente le Port du Passage, admirable endroit à deux lieues d'ici.

Tolosa, 9 août [1843].

Au moment d'écrire je me dis : c'est aujourd'hui le tour de Dédé, et j'écris à Dédé, et puis j'écris à Didine, et puis j'écris à Toto. C'est toujours le tour de tous. Vois-tu, ma fille chérie, une lettre qui partirait sans un

mot pour toi ne serait pas une vraie image de mon cœur. Je pense à toi sans cesse; il faut bien que je t'écrive toujours.

Je continue mon voyage dans un pays inconnu et admirable. J'ai dit le premier que l'Espagne était une Chine. Personne ne sait ce que contient cette Espagne. Moi-même je suis honteux d'y entrer si peu et d'en sortir si vite. Il faudrait ici, non des jours, mais des semaines, non des semaines, mais des mois, non des mois, mais des années. Je n'ai visité que quelques montagnes et je suis dans l'éblouissement.

Je te conterai tout cela, ma bien-aimée fille, quand je serai au Havre et quand tu seras à Paris. Cela remplira nos causeries après dîner. Tu sais, ces bonnes causeries qui étaient un des charmes de ma vie. Nous en ferons encore. Car je veux bien que tu sois heureuse sans moi, mais moi je ne puis être heureux sans toi. J'embrasse ton mari, et toi, et lui, et toi encore.

V.

Pierrefitte, 15 août [1843].

Si tu avais pu me voir, ma fille chérie, quand j'ai ouvert ta lettre, tu aurais été heureuse, car je sais, je sens combien tu m'aimes. J'aurais voulu que tu pusses voir ma joie. J'étais depuis si longtemps sans nouvelles de vous tous!

Tu as raison, le bon Dieu devrait transporter le Havre et la place Royale à Biarritz. Le ciel et la mer sont là dans toute leur beauté. Nous y serions, nous, dans tout notre bonheur.

Je suis maintenant dans les Pyrénées, autres merveilles. Je vais boire un peu de soufre pour mes rhumatismes de l'an dernier. Du reste je passe ma vie à admirer. Que la création est belle! On ne peut pas se déplacer sans s'extasier à chaque pas. Avant-hier je voyais la mer, hier l'Espagne, aujourd'hui les montagnes. Tout cela est beau, beau différemment, mais également.

Admirons, ma fille chérie, mais n'oublions pas qu'admirer ne vaut pas aimer. Aimons surtout. On n'a pas besoin de te dire cela à toi qui as tous les amours à la fois. Dis à ton Charles que j'ai été bien charmé de son petit mot. Je sais qu'il a le cœur noble et l'esprit élevé. Vous vous entendrez toujours. Se comprendre, c'est s'aimer. Je t'embrasse du fond de mon cœur. Dans un mois!

Écris-moi toujours *à Paris*. Mille amitiés à Auguste Vacquerie.

Luz, 25 août* [1843].

J'écris à ta mère, ma fille chérie, la tournée que je fais dans ces montagnes. Je t'envoie au dos de cette lettre un petit gribouillis qui te donnera quelque idée des choses que je vois tous les jours, qui me paraissent bien belles, et qui me sembleraient bien plus belles encore, chère enfant, si je les voyais avec toi. Ce qui te surprendra, c'est que l'espèce de ruine qui est au bas de la montagne n'est point une ruine : c'est un rocher. Les Pyrénées sont pleines de ces blocs étranges qui imitent des édifices écroulés. Les Pyrénées elles-mêmes, au reste, ne sont qu'un grand édifice écroulé. Les deux triangles blancs que tu vois dans les entre-deux des montagnes sont de la neige. Dans certaines Pyrénées et particulièrement sur le Vignemale, la neige prend son niveau comme l'océan.

Je prends les eaux, mais j'ai toujours les yeux malades. Il est vrai que je travaille beaucoup. Je pourrais dire sans cesse. Mais c'est ma vie. Travailler, c'est m'occuper de vous tous.

Tu as maintenant deux Charles pour te rendre heureuse. Avant peu tu auras aussi ton père. Donc, continue d'engraisser, de rire et de te bien porter. Rayonne, mon enfant. Tu es dans l'âge.

Je charge ta mère de mes souvenirs pour Mme Lefèvre et Mme Regnault. Et puis je t'embrasse ton Charles et toi du fond du cœur.

Écris-moi maintenant *à La Rochelle* poste restante.

Fais souvenir ta bonne mère, qui est un peu distraite, que c'est à *La Rochelle* qu'il faut m'écrire désormais.

* Le 4 septembre suivant, le lendemain du jour où elle recevait cette lettre, Léopoldine mourait noyée, à Villequier, avec son mari qui n'avait pu la sauver.

ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

1819-1825

A monsieur Pinaud,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux,
Toulouse.

Paris, 29 mars 1819.

Monsieur,

La flatteuse nouvelle que vous m'annoncez, et votre lettre plus flatteuse encore, m'ont causé une joie bien vive, joie qui aurait pourtant été plus grande encore si mon frère se fût trouvé mieux partagé dans les décisions de l'Académie. Quelque sévères qu'elles dussent lui paraître, je lui dois de reconnaître qu'il n'en a pas murmuré un seul instant et qu'il a été le premier à en proclamer la justice; il me charge, monsieur, de vous remercier en son nom des éloges et des encouragemens que vous voulez bien lui accorder. Son ode sur le duc d'Enghien, qu'il s'attache, en ce moment, à rendre plus digne de l'Académie, vous prouvera, sans doute, son empressement à se rendre à votre honorable invitation.

Pour moi, monsieur, je suis aussi confus de l'indulgence de l'Académie que pénétré de reconnaissance pour les marques éclatantes dont elle m'a honoré. Veuillez assurer messieurs vos collègues que je considère leurs suffrages plutôt comme un encouragement que comme une récompense, et que mes efforts n'auront désormais pour but que de me rendre digne des palmes glorieuses qu'il leur a plu de me décerner et que je me sens bien loin de mériter encore. Si le tems me le permet, c'est en souscrivant scrupuleusement à leurs critiques que j'essaierai de leur prouver mon désir de rendre mes deux pièces couronnées les moins imparfaites possible.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir eu la complaisance de m'informer du sort des *Derniers Bardes* et de la *Canadienne*. En obtenant les honneurs de la lecture, ces deux pièces obtiennent encore plus que je n'en attendais.

Vous m'engagez, monsieur, à me décider promptement entre les fleurs ou leur valeur pécuniaire. Je préfère les fleurs : elles me rappelleront dans tous les tems l'indulgence de l'Académie qui, sans doute, en me couronnant, a eu plus égard à ma grande jeunesse qu'à mon faible talent.

Agréez l'expression de ma très vive gratitude et du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.-M. Hugo.

Paris, 9 avril 1819.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer celles des corrections indiquees auxquelles le temps m'a permis de me soumettre. Les changemens que je n'ai pu faire sont en petit nombre et j'ose espérer que l'Académie voudra bien croire que, si je ne l'ai pas satisfaite en quelques points, ce n'est ni faute d'efforts ni faute de docilité. Son indulgence à mon égard a été trop grande, les signes en ont été trop flatteurs pour que je n'aie pas déployé toutes mes faibles ressources, afin de me rendre digne de l'une et des autres.

Je suis loin de croire avoir réussi partout également. Cependant j'avouerai, et vous n'en serez peut-être pas étonné, monsieur, que ces deux odes m'ont coûté plus de peine à retoucher qu'à composer; voilà surtout pourquoi je doute du succès de mon travail. Quand j'hésitais entre deux versions j'ai cru devoir les soumettre toutes deux au choix de l'Académie.

Au reste, je juge inutile de vous dire, monsieur, que je ne tiens nullement à ce que les variantes que je vous envoie soit employées. Si l'Académie trouvait le premier texte préférable, elle me rendrait un véritable service en le conservant.

Veuillez agréer l'assurance du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.-M. Hugo.

Ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV :

3e strophe. — Aux 3e, 5e et 6e vers, substituez :

Trajan domine encor les champs que de Tibère
Couvrent les temples abattus.

Souvent dans les horreurs des discordes civiles,
Quand l'effroi planait sur les villes,
Aux cris des peuples révoltés.
Etc.

9e strophe. — Au lieu des cinquième et sixième vers, lisez :

Désormais dans ses yeux, en volant à la gloire,
Nous viendrons puiser la victoire
Etc.

Le mot *carnage* aura disparu, mais je tremble que cette nouvelle figure ne soit bien hasardée.

11e strophe. — Je m'étais aperçu en la composant du défaut de suite que l'Académie y a remarqué dans les idées, mais ne pouvant y remédier, j'étais parvenu à me persuader que les lyriques avaient le privilège de laisser ainsi imparfaite l'idée qui les avait d'abord frappés pour développer celle qui se présentait ensuite à leur esprit. La juste critique de l'Académie m'a fait réfléchir qu'une pareille licence leur donnerait bientôt le droit d'être inintelligibles. J'ai fait de nouveaux efforts pour effacer cette tache, mais ils ont été inutiles et c'est avec peine que je me vois forcé de laisser subsister un défaut aussi remarquable.

Mes efforts réitérés pour faire disparaître quelques-uns des articles qui hérissent les derniers vers de la 18e strophe ont été aussi infructueux. Je désire que l'Académie veuille m'en tenir compte.

Ode sur les Vierges de Verdun.

N'ayant pas le temps de resserrer le préambule de cette ode, je m'étais préparé à alléguer pour la défense des formes interrogatives l'ode d'Horace :

Quò quò, scelesti, ruitis ?

et celle à Lydie :

Lydia, dic, per omnes
Te Deos oro, Sybarin cur properes amando
Perdere ?...

Je crois pourtant plus franc et plus convenable d'avouer le peu de succès de mes tentatives.

8e strophe. — Aux trois premiers vers, on peut substituer l'une des deux versions suivantes :

Quand nos phalanges mutilées
Jetant sur nos cyprès l'ombre de leurs lauriers,
Reculaient vers Paris, par le nombre accablées...

Quand nos chefs entourés des armes étrangères
Couvrant nos cyprès de lauriers,
Vers Paris, lentement reportaient leurs bannières...

10e strophe. — On peut, pour la remplacer, choisir entre les deux strophes suivantes :

Ce dernier trait suffit : leur bonté les condamne.
Mais non ! l'arbitre de leur sort,
Tainville, à leur aspect brûlant d'un feu profane,
Tressaille d'un honteux transport.
Il veut, vierges, au prix d'un affreux sacrifice
En taisant vos bienfaits, vous ravir au supplice.
Il croit vos chastes cœurs par la crainte abattus ;
Du mépris qui le couvre acceptez le partage ;
Souillez-vous d'un forfait; l'infâme aréopage
Vous absoudra de vos vertus.

Quoi ! ce trait glorieux qui trahit leur belle âme
Sera donc l'arrêt de leur mort.
Mais non ! l'accusateur que leur aspect enflamme
Tressaille d'un honteux transport.
Il veut, vierges, au prix d'un affreux sacrifice,
En taisant vos bienfaits vous ravir au supplice.
Il croit vos chastes cœurs par la crainte abattus
De vos jours Tainville est l'arbitre.
Souillez-vous d'un forfait : le monstre à ce seul titre
Vous absoudra de vos vertus.

Enfin dans la treizième strophe, on pourra, si l'on veut, substituer à : Charlotte au front d'airain : *Charlotte au cœur d'airain.*

Paris, 16 juin 1819.

Monsieur,

J'ai pris la liberté de voir M. de Moncabrié, qui n'a point encore reçu les exemplaires du recueil que vous avez la bonté de nous destiner. Peut-être aurais-je dû attendre que je pusse vous en accuser la réception avant de répondre à votre aimable lettre du 15 mai dernier; mais veuillez excuser l'impatience où je suis de vous exprimer toute notre reconnaissance pour l'indulgence avec laquelle l'Académie a accueilli nos ouvrages, et la bienveillance dont vous nous avez particulièrement honorés.

Permettez-moi, monsieur, de vous remercier, au nom de mon frère et au mien, de l'intérêt que vous nous témoignez, intérêt qui éclate d'une manière peut-être plus sensible encore dans les observations critiques que vous nous adressez que dans les louanges dont nous sommes confus, parce que nous sentons trop combien peu elles sont méritées.

Veuillez croire que ce n'est qu'en profitant de vos censures que nous tâcherons de nous rendre dignes de vos éloges; et si, quelque jour, nous étions assez heureux l'un ou l'autre pour justifier en partie vos espérances, ce serait à l'Académie des Jeux Floraux, ce serait à vous, monsieur, et à vos honorables encouragements que nous le devrions. La direction que nous donnons à nos faibles talens est, sans doute, ce qu'ils ont de plus louable; mais les obstacles dont on hérisse pour les jeunes auteurs la route que nous voulons suivre, nous auraient peut-être rebutés, si nous n'avions été soutenus par le glorieux suffrage de la plus ancienne Académie du royaume.

Si nous avons encore le bonheur de figurer dans vos solennités académiques, nous nous souviendrons, monsieur, de votre flatteuse invitation, et le plaisir de vous connaître et de vous exprimer de vive voix combien nous sentons vos bontés ne serait pas, monsieur, le moindre des motifs qui nous détermineraient à cet agréable voyage.

Maman a été sensiblement touchée de votre attention; elle me charge de vous transmettre ses remercimens.

Dès longtemps, monsieur, elle vous connaissait de réputation, et le dernier paragraphe de votre lettre n'a pas ajouté un médiocre plaisir à celui que lui ont causé nos succès.

Veuillez agréer l'expression de notre gratitude et du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.-M. Hugo.

---

18 avril 1820.

Monsieur,

Les instances seules de quelques amis avaient pu me décider à envoyer à l'Académie des Jeux Floraux l'ode de *Moïse* dont je sentais moi-même, le premier, les nombreuses imperfections. L'Académie, en accordant à cet ouvrage une amaranthe réservée, a bien outrepassé mes espérances, et je sens que je dois considérer ce prix moins comme une récompense que comme un encouragement. Je me plais à reconnaître la justesse des critiques qui me sont faites, et je pense de plus qu'en blâmant dans mon ode l'absence de tout mouvement lyrique, l'Académie aurait pu en trouver une des causes dans le choix du rhythme qui, par sa terminaison féminine, est incapable de rendre avec quelque éclat les images imposantes et les grandes pensées qu'aurait dû faire éclore un pareil sujet. Ce rhythme, qu'André de Chénier a employé avec tant de bonheur dans sa *Jeune captive*, est, à la vérité, naturellement mélodieux, mais il n'est ni assez grave ni assez sonore pour la haute poésie. Voilà encore un de mes torts : en joignant cette nouvelle critique aux critiques si judicieuses de l'Académie, j'ignore si je n'agis pas avec maladresse, mais je sais que j'agis avec franchise, et je suis persuadé que cela ne me nuira point auprès de vous. Quant aux observations de détail, je regrette que le tems ne me permette pas de rendre mon ode plus digne de la flatteuse distinction dont vous l'avez honorée. Je pense toutefois que l'on peut, dans la première strophe, changer *chastes plaisirs* en *jeux innocents* et, dans la huitième, *ses malheurs ont ému mon amour*, en *ses malheurs éveillent mon amour*, si vous jugez toutefois que ces corrections puissent être admises. Je regrette, je le répète, que le tems me manque; j'aurais essayé, en revoyant sévèrement mon ode, de mériter mieux vos honorables suffrages. Dans l'impossibilité il me reste, monsieur, à vous prier de présenter à messieurs vos collègues mes excuses et l'expression de ma bien vive reconnaissance.

Si l'idylle des *Deux âges* avait pu être couronnée, ç'aurait été pour moi une grande joie et un grand honneur; toutefois je ne puis que m'incliner devant le respectable motif qui l'a empêchée d'obtenir cette faveur.

J'en viens, monsieur, à un point sur lequel je veux m'expliquer sans détour, en désirant vivement votre approbation. J'ai acquis aujourd'hui, me dites-vous, d'après vos règlemens, le droit de demander des lettres de maître ès jeux floraux. Je m'interdis ici d'examiner comment j'ai reçu ce droit et si je ne le dois pas bien plutôt à l'indulgence soutenue de l'Académie à mon égard, qu'à mon propre mérite. Il s'agit

seulement de vous exprimer ma façon de penser, et je crois que mon devoir (et jamais devoir n'aura été rempli avec plus de plaisir) est de réclamer, avec tout l'empressement et toute la gratitude que je ressens, un titre auquel les bontés de l'Académie m'ont donné droit de prétendre. Je pourrais, à la vérité, conserver le droit de concourir en suspendant ma demande; mais, d'un côté, si je suis habitué à l'extrême bienveillance de l'Académie, je n'ai point assez de présomption et de confiance en moi-même pour rester dans la lice avec grande espérance de succès; de l'autre, les concours lyriques m'étant désormais fermés, j'ignore si les essais infructueux que j'ai tentés jusqu'ici dans les autres genres ne m'avertissent pas suffisamment de sortir des rangs. J'ajouterai à ces considérations mes désirs, cachés jusqu'ici mais conçus depuis longtemps, de faire partie de cet illustre corps des Jeux Floraux.

Aujourd'hui que l'occasion se présente de vous appartenir comme maître, je sens plus que jamais combien un pareil titre est au-dessus de mon âge et de mon faible talent, mais je sens en même tems que si vous jugiez à propos de me le conférer, l'honneur de le porter m'engagerait en quelque sorte à faire tous mes efforts pour le porter dignement. J'oserais donc vous prier, si vous le trouvez bon, monsieur, d'être auprès de l'Académie l'interprète de mes désirs respectueux et de lui demander en mon nom un titre qui me sera bien cher si je l'obtiens, puisqu'il me rappellera à tout moment ce que je dois à vous personnellement et à messieurs vos collègues. J'ignore s'il est nécessaire que j'adresse à l'Académie une demande plus directe, mais je pense que dans le cas où vous ne pourriez pas vous en charger, vous voudriez bien avoir la bonté de m'en donner avis.

Je suis particulièrement flatté, monsieur, que mes odes sur la Vendée et sur l'exécrable crime du 13 février vous aient causé quelque plaisir. En vous envoyant mes essais, je ne fais que remplir un devoir bien agréable pour moi et je serais heureux que vous voulussiez me continuer vos avis. J'ai l'honneur de vous adresser en ce moment deux exemplaires d'une satire déjà vieille, mais qui, à l'époque où elle parut (octobre 1819), fut considérée à Paris, sinon comme une preuve de talent, du moins comme une marque de courage. J'y fais joindre le premier volume du *Conservateur littéraire*. Vous verrez dans cet ouvrage, à la rédaction duquel je concours, le témoignage de satisfaction que S. M. a daigné me donner à l'occasion de mon ode sur la mort de Mgr le duc de Berri. Je crois que le *Conservateur littéraire* peut être utile, et je désire qu'après l'avoir lu, vous en portiez le même jugement. Je vous remercie de l'observation bienveillante qui termine votre aimable lettre; j'ai tout lieu de croire que notre *Conservateur*, dont le succès paraît assuré dans la capitale, va se répandre maintenant dans les départemens et, dans ce cas, je prendrais des soins particuliers pour qu'il parvienne dans votre province qui est peut-être aujourd'hui la seule où l'on ait conservé intacts l'amour des lettres et le dévouement à la monarchie légitime. Je finis, monsieur, cette trop longue lettre en vous félicitant à mon tour de l'adresse de votre cour royale relativement à l'horrible assassinat de Mgr le duc de Berri; elle a produit ici le meilleur effet, elle a été distinguée entre toutes les adresses des autres villes du Royaume et tout le monde sait que les sentimens monarchiques dont est pénétrée votre fidèle Cour royale sont aussi ceux qui animent l'excellente ville de Toulouse et la noble Académie des Jeux Floraux. J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse reconnaissance, monsieur, votre très humble serviteur,

V.-M. Hugo.

P. S. Mon frère Eugène, que sa mauvaise santé a empêché de concourir cette année, et qui se propose bien de prendre sa revanche en 1821, me charge de le rappeler à votre souvenir et de vous présenter ses respects. Ayant déjà obtenu une amaranthe en 1819, je me détermine à prendre cette année, au lieu de la fleur, la somme que l'Académie me laisse la faculté de choisir en place du prix. S'il y avait quelques démarches ou quelques formalités à remplir à ce sujet, j'ose espérer que vous voudriez bien avoir la complaisance de m'en instruire.

— —

21 mai 1820.]

Monsieur,

Je saisis avec empressement mon premier moment de loisir pour répondre à votre bienveillante lettre et vous prier d'être auprès de l'Académie, qui a bien voulu m'admettre parmi les *maîtres ès Jeux Floraux*, l'organe de ma vive et respectueuse reconnaissance. Je vous demande pardon de me répéter si souvent, mais les témoignages, eux-mêmes tant de fois répétés de l'indulgence de l'Académie à mon égard, m'en donnent le droit et, je dirai plus, m'en imposent l'obligation. Vous devez penser, monsieur, que je remplirai de mon côté avec joie tous les devoirs où m'engage ma nouvelle qualité. Avant peu, lorsque je me serai bien pénétré de leur étendue dans l'utile ouvrage de M. Poitevin que vous avez eu la bonté de m'envoyer (marque d'attention à laquelle j'ai été très sensible), j'aurai l'honneur de vous écrire à ce sujet, et je ferai tous mes efforts pour que l'Académie soit contente de moi, sinon sous le rapport du talent, du moins sous le rapport du zèle.

Nous avons été bien flattés, monsieur, du jugement que vous portez sur le *Conservateur littéraire*. Puisque cette lecture vous a procuré quelque plaisir, je vous prie, au nom de mes collaborateurs et au mien, de vouloir bien accepter notre recueil. J'aurai soin qu'il vous parvienne exactement. Vous avez pu voir dans la 3e livraison du tome II que je m'étais empressé, suivant votre désir, d'y faire insérer un extrait du programme ; je regrette que l'espace ait manqué pour rendre un compte plus détaillé du recueil de l'Académie. Je pense que l'on y reviendra. J'ai parlé à plusieurs journalistes, avec lesquels je suis en relations, pour qu'ils insérassent également les dispositions du programme ; ils m'ont promis de le faire dès que l'excessive abondance des matières politiques le leur permettrait. Pour ce qui regarde le *Conservateur littéraire*, je vous supplie, monsieur, d'user de moi sans façon tant que je pourrai vous y être bon à quelque chose. Vous m'honorerez beaucoup en me *traitant* souvent *en confrère*. Lorsque vous souhaiterez y faire publier quelques annonces ou le compte-rendu des séances de l'Académie, je puis vous assurer que vos désirs seront remplis et ce sera, de notre part, avec un bien véritable plaisir.

Mon frère Eugène, dont la santé est toujours inégale, me charge de vous présenter ses respects et de vous remercier de votre aimable et flatteuse invitation. Il a été bien contrarié de la maladie qui l'a empêché, cette année, de se présenter à vos concours, et il espère avoir recouvré assez de forces l'an prochain pour descendre dans la noble lice que vous lui avez ouverte. C'est aujourd'hui un devoir pour lui qu'il sera heureux de remplir, surtout s'il peut le remplir dignement.

Je ne saurais assez vous remercier de mon côté, monsieur, de l'obligeante attention que vous avez eue de m'envoyer la valeur du prix en lettre de change payable à Paris. Toutes les preuves de bonté que vous m'avez données jusqu'ici me touchent à un point que je ne puis vous exprimer. J'ai l'honneur de vous envoyer ci-inclus la déclaration que vous me demandez et de vous prier de me croire toujours, avec les plus vifs sentimens de respect et de gratitude, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.-M. Hugo.

P. S. J'ignore si les deux premières livraisons du tome II vous ont été remises exactement. Si cela n'était pas, je vous prierais de me le marquer dans la première lettre que vous me ferez l'honneur de m'écrire, et je vous les ferais parvenir.

---

24 octobre 1820.

Monsieur,

Permettez-moi de me rappeler à votre souvenir en vous adressant quelques exemplaires d'une ode que je viens de publier sur la naissance de Mgr le duc de Bordeaux, et qu'au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, vous avez déjà pu lire dans le *Conservateur littéraire*. Je désire bien vivement, monsieur, que cette ode ne vous semble pas indigne du suffrage dont vous m'avez quelquefois honoré. Je dois tout à l'Académie des Jeux Floraux, et ce sera toujours un bonheur pour moi de le reconnaître hautement, comme ce me sera toujours un devoir de chercher à justifier les faveurs que son indulgence m'a prodiguées.

Nous possédons ici depuis quelque tems M. Alexandre Soumet qui m'a beaucoup parlé de l'intérêt que l'Académie veut bien prendre à mes essais et de la bienveillance flatteuse que vous, monsieur, en particulier, voulez bien montrer à mon égard. Je me suis aidé des conseils de M. Soumet pour corriger cette nouvelle ode et je dois beaucoup à son obligeante amitié. Il m'a lu une partie de sa tragédie d'*Oreste*, dont le cinquième acte est vraiment admirable. Je désire fort que les affaires qui l'ont amené à Paris se terminent à sa satisfaction ; je désire encore plus que sa tragédie soit bientôt jouée, car, si je fais des vœux pour sa fortune, j'en fais encore plus pour sa gloire : un poëte ne peut m'en savoir mauvais gré.

Pour moi, monsieur, la première ode que je ferai sera destinée à l'Académie ; si, accédant à ma prière, vous consentez à la lire dans une de vos séances, elle sera en quelque sorte protégée par l'illustration du corps des Jeux Floraux. Je ne vous promets pas que cette étrangère sera digne de l'hospitalité que vous voudrez bien lui accorder, mais je vous promets de faire tous mes efforts pour y parvenir.

J'espère, monsieur, que vous voudrez bien me continuer cette bienveillance dont vous m'avez déjà donné tant de preuves, et dont je suis si profondément touché. Je vous prie d'excuser le désordre de cette lettre, écrite à la hâte, et de croire toujours aux sentiments de haute estime et de considération respectueuse avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble serviteur.

V.-M. Hugo.

P. S. Ignorant si le secrétaire du *Conservateur littéraire* a rempli exactement l'ordre que je lui avais donné de vous envoyer quelques exemplaires de mon *Ode à M. de Châteaubriand*, j'en joins quelques-uns au paquet que j'ai l'honneur de vous adresser.

---

25 mars 1821.

Monsieur,

Vos lettres sont si précieuses pour moi qu'un de mes grands regrets est de ne pouvoir vous écrire plus souvent afin de recevoir plus fréquemment de vos aimables réponses. Mais je n'ai, malheureusement pour moi, pas autant de loisirs que de bonne volonté ; ce qui, en me privant d'un plaisir que j'apprécie tant, a bien aussi son avantage, celui de vous sauver d'une importunité.

Vous avez peut-être été étonné, monsieur, que mon frère Eugène n'ait pas répondu à l'appel que vous lui aviez fait avec tant de bienveillance. Cependant, croyez que sa mauvaise santé seule a pu l'empêcher de descendre dans la lice où vous vouliez bien presque lui promettre une victoire. Il lui a été bien pénible de renoncer à la fois au plaisir de célébrer l'illustre Malesherbes et à l'honneur de concourir pour vos belles couronnes.

Pour moi, monsieur, à qui ces couronnes ont été accordées avec une indulgence qui me confond autant qu'elle m'honore, je tâche de devenir moins indigne de la distinction que l'Académie a bien voulu me décerner en m'admettant si jeune au nombre de ses maîtres. Cette faveur signalée et si peu méritée m'encourage beaucoup et m'oblige à beaucoup. Je le sens avec crainte, en vous envoyant une ode nouvelle sur l'épouvantable trahison de Quiberon. Elle a été faite pour l'Académie ; aussi me suis-je toujours refusé à la laisser imprimer et ai-je même toujours empêché qu'on n'en insérât des strophes détachées dans les journaux. J'ai voulu qu'elle entrât entièrement inédite dans votre *Recueil*, si toutefois (et je serais heureux qu'il en fût ainsi) vous jugez que ce morceau puisse être lu à votre brillante séance du 3 mai, sans trop la déparer.

Permettez-moi, monsieur, à propos de la séance du 3 mai, de vous parler un peu du concours. Je prends la liberté de recommander à votre attention spéciale et éclairée une *Ode sur les troubles actuels de l'Europe*, une élégie intitulée *Symœtha*, une autre élégie, *le Convoi de l'Émigré*, qui toutes me paraissent offrir du talent. Je serais heureux que ces ouvrages obtinssent des distinctions quelconques ; j'en serais plus heureux encore que leurs auteurs, à cause de l'affection que je leur porte. Il m'a semblé aussi voir beaucoup d'esprit dans un discours *sur les genres classique et romantique* qui porte pour épigraphe : *Rien de nouveau sous le soleil*, et de jolis vers dans un poëme *sur l'enfance d'Henri IV*.

Pardonnez-moi, monsieur, ma confiance en vous recommandant mes amis ; je sais par expérience que lorsqu'on s'adresse à votre justice, vous êtes toujours prêt à répondre avec votre indulgence. Un observateur a dit que *lorsque les affections sont grandes, les lettres sont longues*. J'espère donc que vous excuserez la longueur de celle-ci, car vous devez connaître le profond et inaltérable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble serviteur,

VICTOR-M. HUGO.

Mon adresse est changée. Je demeure maintenant rue Mézières, n° 10 (faubourg Saint-Germain). M. Soumet me charge de le rappeler à votre souvenir ; mais un poëte tel qu'Alexandre Soumet n'a besoin d'être rappelé au souvenir de personne.

[14 juillet 1821.]

Monsieur et cher confrère,

Ce qui m'a empêché de répondre jusqu'ici à votre honorable lettre, ce sont de longues inquiétudes, suivies du plus affreux malheur, d'un malheur dont les journaux vous ont peut-être instruit, malheur qui n'a de consolations que dans le ciel et d'espérance que dans la mort. Après une longue maladie, ma mère est morte dans mes bras. Si vous m'aimez un peu, monsieur, plaignez-moi et veuillez croire, en excusant la brièveté de cette douloureuse lettre, à la reconnaissance et à l'attachement éternel de votre très humble et très obéissant serviteur et confrère.

VICTOR-M. HUGO.

J'espère dans quelque tems avoir assez de force pour vous en écrire plus long. Je vous remercierai alors du jeton que vous avez bien voulu me faire remettre par M. Hocquart. M. Soumet et mon frère se rappellent à votre bon souvenir.

Paris, 14 août 1821.

Monsieur et cher confrère,

Je ne me pardonnerais pas de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre, à vos consolations si précieuses pour moi, si, je n'avais été assez gravement indisposé et contraint d'aller passer quelques jours à la campagne,

immédiatement après avoir rempli auprès de M. de Chateaubriand la commission dont vous m'aviez chargé au nom de l'Académie. C'est moi, monsieur, qui vous remercie du fond de l'âme d'avoir bien voulu me la confier. Ce nouveau rapport a, en quelque sorte, resserré encore ma liaison avec l'illustre pair, et c'est une reconnaissance de plus que je vous dois.

Je vous en dois une, certes, non moins grande pour tout ce que votre lettre contient de sentiments tendres et délicats. Elle m'a vivement et profondément touché. Dans mon irréparable malheur, une amitié telle que la vôtre me console, et je m'enorgueillis de cet intime rapport de nos âmes qui fait que nous nous aimons sans nous être vus, que nous nous devinons sans nous être parlé. Si jamais vous éprouvez (ce qu'à Dieu ne plaise) quelque grande douleur personnelle, je vous souhaite un ami qui vous ressemble, car je ne puis me comparer à vous que par l'affection que je vous porte.

M. de Chateaubriand a reçu son diplôme avec toute la grâce possible et m'a dit qu'il écrirait à l'Académie pour la remercier. Tous les amis des lettres félicitent l'Académie de cette glorieuse acquisition. S'il faut l'avouer, elle m'a semblé, comme à vous, un peu tardive.

Adieu, monsieur et bien cher ami. Je crois assez en votre indulgence pour vous envoyer cette illisible lettre. J'ai voulu vous écrire dès que j'ai pu tenir la plume. Je suis encore faible et n'ai de force qu'à vous aimer.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus profonde estime et le plus entier dévouement, votre très humble et très obéissant serviteur et confrère.

VICTOR-M. HUGO.

Paris, 24 octobre 1822.

Monsieur et bien cher confrère,

Votre aimable lettre est venue me surprendre doucement dans un moment de bonheur. J'ai toujours attaché aux preuves de votre bienveillante amitié un bien grand prix, et dans l'instant où j'en ai reçu ce dernier témoignage, il m'a fait d'autant plus de plaisir que c'était comme si quelque chose de vous, monsieur et cher ami, assistait à ma félicité.

Je ne veux pas que vous appreniez par d'autres que moi que je suis marié, que je viens d'unir ma vie à la plus douce, à la plus angélique et à la plus adorée des femmes. Vous avez contribué à ce que vous voulez bien appeler mes succès, vous avez pris part à mon malheur, je ne doute pas que vous ne ressentiez également toute ma joie.

Je suis heureux que la lecture de ce recueil vous ait présenté quelque intérêt, et plus heureux encore de la conformité de sentiments que vous me manifestez avec tant de grâce. J'espère, quand la deuxième édition de ces Odes paraîtra, ce qui ne tardera pas, sans doute, qu'elles seront moins indignes de votre attention, monsieur, et de celle de tous les hommes éclairés dont j'ambitionne le suffrage.

Je sais que M. de Rességuier est à Paris depuis quatre ou cinq jours; il est venu me voir et j'ai été assez maladroit et assez malheureux pour être absent de chez moi dans ce moment-là. Je compte néanmoins le voir bientôt, et je remplirai avec bonheur votre commission près de lui.

En attendant les détails que cet aimable confrère vous donnera sans doute beaucoup mieux que moi sur *Clytemnestre*, je vous dirai que ce bel ouvrage va être représenté à la fin du mois, que *Saül* le suivra immédiatement sur le second théâtre, et que notre excellent confrère Soumet va devoir à ces deux magnifiques ouvrages une gloire immense et unique. Rien, dans dans cette prédiction, ne m'est inspiré par l'amitié.

Adieu donc ; recevez de nouveau tous mes remerciements pour le plaisir bien doux que m'apportent vos lettres, et croyez, monsieur, que le plus cher de mes titres sera toujours celui de votre confrère, de votre serviteur et de votre ami.

VICTOR H.

M. Soumet, auquel j'ai montré votre bonne lettre, vous remercie et vous aime comme moi, mais non plus que moi.

Paris, le 11 décembre 1822.

Monsieur et bien cher confrère,

Pardon, mille fois pardon si je n'ai point encore répondu à cette aimable lettre qui est venue m'apporter quelque chose de votre amitié au milieu de ma félicité nouvelle, et m'a fait sentir qu'un des plus doux bonheurs du bonheur, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est de le voir partagé par nos amis.

Aujourd'hui, monsieur, ma bonne étoile veut qu'au plaisir de vous remercier d'une charmante lettre, il se joigne pour moi le plaisir de réclamer de vous un service. Vous avez peut-être oublié que vous avez un confrère conscrit ; ne riez pas de cette alliance de mots, je vais la justifier. Né au commencement de l'année 1802, je me trouve faire réellement partie de la levée annuelle des quarante mille hommes.

J'ai, à la vérité, de victorieux moyens d'exemption à présenter, et vous les devinez sans doute, mon cher et excellent confrère, mais d'insipides formalités dont je vous demande bien pardon pour ceux qui les ont établies, me forcent à remonter jusqu'à vous pour me servir en quelque sorte d'avocat.

La loi du recrutement accorde l'exemption du service militaire à tous ceux qui auront remporté l'un des grands prix de l'Institut, voire même le *prix d'honneur de l'Université*. L'oubli fait par le législateur des prix de la seconde Académie du royaume est ici réparé par l'esprit de la loi, et, d'après les informations que j'ai prises, j'ai acquis la certitude que cet article avait été interprété favorablement jusqu'ici, sur la réclamation des secrétaire perpétuels, pour des palmes décernées par des académies bien moins importantes que celle des Jeux Floraux. J'ose donc attendre de cette extrême obligeance dont vous m'avez donné tant de témoignages, que vous voudrez bien faire valoir le droit d'exemption que me donnent les trois couronnes dont l'indulgence de l'Académie m'a honoré, couronnes précieuses auxquelles je dois la gloire, si étrangère à mon âge et à ma faiblesse, de siéger dans son sein; c'est la cause de l'Académie que vous plaiderez plus encore que la mienne, mon respectable confrère, ce sont ses prérogatives que vous défendrez, car la loi ne peut accorder plus de privilèges à un simple lauréat de l'Institut ou même de l'Université qu'à un membre du plus ancien et de l'un des plus illustres corps littéraires de toute l'Europe. Voilà le service que j'aurai à ajouter à toutes les reconnaissances que je vous dois déjà. Il faudrait que la réclamation que vous voudrez bien faire, en votre qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie, fût adressée à M. le ministre de l'intérieur (bureau des Académies); elle serait renvoyée au ministère de la guerre (bureau du recrutement) et j'ai l'assurance qu'elle y serait couronnée d'un plein succès.

En vous demandant pardon d'avance de tous les soins que je vais vous donner, je vous prierai de me donner de vos nouvelles. Eh bien, Toulouse a-t-elle été bien fière de son Soumet? Rességuier, qui est aussi aimable dans sa personne que dans ses lettres, vous en parlera plus au long selon votre désir. Je vais, moi, faire envoyer à l'Académie un exemplaire de ce recueil que vous avez jugé avec tant d'indulgence; je vous prie de m'excuser, près de nos confrères, de l'incurable négligence de mon libraire. Je prépare une seconde édition où il y aura des changements et des corrections. Il n'y a en moi qu'une chose qui ne puisse être changée, c'est mon tendre attachement pour ceux que j'aime et en particulier pour vous, mon cher et excellent confrère.

Le plus dévoué de vos amis et de vos serviteurs.

VICTOR-M. HUGO.

Ma femme a été on ne peut plus sensible à vos aimables compliments et me charge de vous en remercier.

Paris, 8 janvier 1823.

Monsieur et bien cher confrère,

Ce qu'il y a de plus agréable pour moi dans l'important service que vous venez de me rendre avec tant d'obligeance, c'est qu'il me soit rendu par vous. Depuis longtemps j'ai contracté la douce habitude de vous devoir des reconnaissances, et tout ce qui me reste à désirer, ce serait d'avoir le bonheur de pouvoir aussi vous être quelquefois utile de mon côté. J'ai été bien sensible à l'aimable attention que vous avez eue de m'envoyer votre demande en ma faveur, et bien confus de tout ce que votre amitié vous a inspiré de bienveillant et de glorieux pour le plus indigne de vos confrères.

Je viens de publier la seconde édition, corrigée et augmentée, de mes *Odes;* j'ai chargé mon éditeur de vous en envoyer deux exemplaires, l'un que vous voudrez bien, sans doute, avoir la bonté d'accepter de moi, l'autre dont je vous prie de faire hommage en mon nom à l'Académie.

Je suis fondé à croire que le concours des Jeux Floraux sera brillant cette année. Je connais plusieurs des ouvrages qui doivent vous être envoyés, et je vous assure que vos belles couronnes pourront récompenser de beaux volumes.

MM. Soumet et de Rességuier me chargent, mon bien cher confrère, de vous dire en leur nom tout ce que je sens pour vous, c'est-à-dire tout ce que l'estime et l'attachement peuvent inspirer de plus vif, de plus tendre et de plus sincère.

VICTOR-M. HUGO.

Ma femme vous remercie comme moi de tout ce que votre lettre contient d'aimable pour elle.

Gentilly, 9 juin 1823.

Monsieur et bien cher confrère,

Notre excellent Jules de Rességuier m'a montré votre lettre, et tout ce qu'elle contient de tendre et d'ai-

mable pour moi m'a vivement touché. Je n'ai pas été moins sensible au sentiment qui vous a inspiré de prononcer mon nom dans votre mémorable séance; vous avez voulu que quelque chose de l'éclat ajouté par une auguste spectatrice à l'antique fête des fleurs rejaillit jusque sur moi. Je vous en remercie. Vous avez encore plus touché mon cœur que flatté mon orgueil.

Mandez-moi, de grâce, si vous avez reçu la seconde édition de mes *Odes*, ainsi qu'un autre mauvais ouvrage en quatre volumes, intitulé *Han d'Islande*. J'avais chargé, il y a bien longtemps, mon ancien libraire Persan de vous adresser ces ouvrages que j'envoyais également à l'Académie. Cet homme a fait banqueroute depuis, et ayant découvert plusieurs omissions dans les commissions dont je l'avais chargé, je voudrais m'assurer qu'il ne vous a pas compris au nombre de ses oublis intéressés.

Adieu, Monsieur et excellent confrère; ma femme, qui avance heureusement dans sa grossesse, partage les sentimens profonds d'amitié sincère que vous porte votre très humble serviteur et indigne confrère

VICTOR-M. HUGO.

A Monsieur le Baron de Malaret,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux.

Paris, 21 juillet 1825.

Monsieur le baron,

Je ne reçois qu'aujourd'hui votre aimable lettre du 20 juin; j'attends encore le recueil.

Je le lirai avec une vive satisfaction, certain d'y trouver une agréable compensation de la médiocrité des concours des années précédentes.

Quand je parle de la faiblesse des concours précédents, c'est presque une ingratitude de ma part, puisque sans cette indulgence de l'Académie, je n'aurais pas avec vous, monsieur le baron, l'honneur d'une confraternité qui est certainement un de mes plus précieux titres. Mais vous excuserez cette franchise qui d'ailleurs ne pourrait blesser que les lauréats. L'Académie ne peut pas créer des poëtes : elle ne peut que les couronner.

Cependant, monsieur, l'Académie des Jeux Floraux exerce depuis trois cents ans sur les lettres une salutaire influence; et il est douteux que cet éloge soit mérité au même degré par sa vaniteuse sœur cadette, l'Académie française.

La connaissance personnelle que j'ai de tout votre mérite me donne la conviction que nous verrons s'étendre et s'accroître cette influence sous votre gestion. Vous êtes maintenant, en quelque sorte, le guide d'un corps poétique qui peut acquérir une grande importance en se plaçant à la tête du mouvement littéraire qui renouvelle de nos jours le domaine de la pensée. L'Académie des Jeux Floraux, fondée par des troubadours et instituée par une femme, est toute nationale, toute poétique par son origine : elle doit être toute nationale, toute poétique dans son action.

Voilà le but, monsieur le baron, auquel vous me trouverez toujours empressé de coopérer. Je suis fort peu de chose, mais votre aide et votre suffrage me donneront quelque valeur.

Veuillez croire que personne n'est flatté plus que moi des nouvelles relations qui vont s'établir entre nous, et agréez l'assurance des sentiment respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble serviteur et très indigne confrère,

VICTOR HUGO.

LETTRES A DIVERS

1836-1851

A mademoiselle Louise Bertin, aux Roches.

Mont-Saint-Michel, 27 juin 1836.

Je vous écris, Mademoiselle, du Mont-Saint-Michel qui est vraiment le plus beau lieu du monde, après Bièvre, bien entendu. Les Roches sont belles et elles sont bonnes; immense avantage qu'elles ont sur ce sinistre amas de cachots, de tours et de rochers qu'on appelle le Mont-Saint-Michel. Il serait difficile d'écrire d'un lieu plus terrible à un lieu plus charmant que d'où je suis où vous êtes. En ce moment, je suis bloqué par la mer qui entoure le mont. En hiver, avec les ouragans, les tempêtes et les naufrages, ce doit être horrible. Du reste, c'est admirable.

Un lieu bien étrange que ce Mont-Saint-Michel! Autour de nous, partout à perte de vue, l'espace infini, l'horizon bleu de la mer, l'horizon vert de la terre, les nuages, l'air, la liberté, les oiseaux envolés à toutes ailes, les vaisseaux à toutes voiles; et puis, tout à coup, là, dans une crête de vieux mur, au-dessus de nos têtes, à travers une fenêtre grillée, la pâle figure d'un prisonnier.

Jamais je n'ai senti plus vivement qu'ici les cruelles antithèses que l'homme fait quelquefois avec la nature.

Vous, Mademoiselle, vous n'avez pas de ces tristes pensées. Vous êtes heureuse là-bas, heureuse avec votre excellent père, votre bonne famille, heureuse avec votre beau vallon à votre fenêtre, heureuse avec votre beau succès devant les yeux.

Je serai à Paris du 10 au 15 juillet et tout à vous, et tout à *Notre-Dame** dont je vois, de ma croisée d'auberge, une mauvaise statue de plâtre juchée dans une charmante niche à trèfles du quinzième siècle.

A Ulrich Guttinguer.

Fourqueux, 15 août [1836].

Il ne faut pourtant pas que l'envie de vous alle voir m'empêche de vous répondre, mon cher et bon ami. J'irai vous chercher un de ces jours. Mais, en attendant, je veux vous dire que votre lettre m'a fait grand plaisir et grand bien. C'est une si bonne chose, et si rare, qu'un ancien et constant ami, — et quand cet ami est vous!...

Il y a bien longtemps que nous ne vous avons vu, mais vous n'avez jamais été absent de nos causeries, de nos pensées, de nos affections. Aujourd'hui je vous retrouve dans votre gracieuse lettre tel que vous avez toujours été, tel que vous serez toujours, bon et charmant poëte.

* *La Esmeralda*, dont Mlle Bertin écrivait la musique.

J'ai su tous vos chagrins avec votre pauvre enfant malade. J'ai compris, je dirais presque j'ai senti, tout ce que vous avez souffert.

J'irai vous voir. Je vous traînerai ici, où vous trouverez toute une famille, grandie par un bout et vieillie par l'autre, qui vous aime bien.

A Louis de Maynard, à la Martinique.

Du 21 mai 1837.

... Nous vous attendons toujours. Votre lettre si bonne et si charmante promettait votre prochain retour, nous nous en sommes tous fait une fête, et vous ne venez pas!

Nous aurions pourtant bien besoin de vous ici : nous aurions besoin de vous pour nous, parce que nous vous aimons et que, quant à moi, votre amitié généreuse et loyale était une des réelles joies de ma vie; nous aurions ensuite besoin de vous pour vous-même, parce qu'ici vous nous feriez, j'en suis sûr, un beau livre. Nous aurions besoin de vous pour les idées que vous feriez avancer, pour l'art qui a si peu d'hommes comme vous; parce qu'une figure noble et sincère comme la vôtre, droite et debout au milieu de tant de regards inclinés et obliques, repose l'œil et console le cœur.

Au moins, que faites-vous là-bas? Dédommagez-nous donc par quelque belle œuvre, votre fruit nécessaire. A défaut du grand spectacle des hommes que vous aviez ici, vous avez le grand spectacle de la nature; à défaut de la lutte des idées, vous avez la calme harmonie des choses; si vous avez moins du siècle, vous avez plus du soleil. Moi, je continue ici ma besogne, eau fort troublée, comme vous savez, par les pierres qu'on y jette; je travaille, j'étudie; j'ai trois pièces prêtes à être écrites; vous en verrez une quelqu'un de ces jours; et puis, çà et là, je fais des vers.

Nos choses politiques sont toujours médiocres et basses, vous vous souvenez; cela n'est pas devenu plus grand depuis que vous nous avez quittés. De petits hommes travaillant autour d'une petite idée; peu de chose s'agitant autour de rien.

Somme toute, il y a des heures où je vous envie, vous poëte exilé sous le soleil, exil qu'Ovide eût aimé, dans cette belle Martinique que vous avez si admirablement peinte.

Je vous embrasse en frère.

A un ouvrier poëte.

Paris, 3 octobre 1837.

... Soyez fier de votre titre d'ouvrier. Nous sommes tous des ouvriers, y compris Dieu, et chez vous la pensée travaille encore plus que la main.

La généreuse classe à laquelle vous appartenez a de grandes destinées, mais il faut qu'elle laisse mûrir le fruit. Que cette classe, si noble et si utile, évite ce qui diminue et cherche ce qui agrandit; qu'elle cherche les motifs d'aimer plutôt que les prétextes de haïr; qu'elle apprenne à respecter la femme et l'enfant; qu'elle lise et qu'elle étudie aux heures de loisir; qu'elle développe son intelligence, elle amènera son avènement. Je l'ai dit quelque part : *Le jour où le peuple sera intelligent, alors il sera souverain.* En d'autres termes, c'est la civilisation qui est le fait souverain. Tantôt elle règne par un seul, comme les papes ont régné; tantôt par plusieurs, comme les sénats ont régné; tantôt par tous, comme le peuple régnera.

Patience donc. Comprenons ce qui est, pour être dignes d'*être* un jour. Que le peuple travaille, nous travaillons tous. Qu'il nous aime, nous l'aimons. Qu'il ne secoue pas la jeune plante à peine ensemencée, s'il veut avoir un jour de l'ombre et des fruits.

Je suis sûr que toutes ces idées sont les vôtres. Faites-les pénétrer dans le peuple dont vous êtes, par l'intelligence, un des chefs naturels. Au lieu de vous remercier simplement de vos excellents vers si flatteurs pour moi, je me suis laissé aller à cette causerie sérieuse. Vous la prendrez, je pense, comme je vous l'offre, pour une marque d'estime et de sympathie.

A Victor Pavie.

28 novembre 1837.

Vous avez bien raison de penser toujours un peu à vos amis de la place Royale. Vous êtes aimé ici, *aimé*, entendez-vous, et du fond du cœur. Vous savez, mon cher Pavie, que les amitiés sont une religion pour moi.

Et puis, quel ami est meilleur que vous? Nous disons cela bien souvent, les soirs d'hiver, ma femme et moi, en songeant à tant de faux visages qui nous

ont trahis. C'est une bonne et noble chose qu'un ami comme vous!

Je suis ici dans les ennuis, dans les procès*, dans les avocats, dans les tracas de tout genre. Les journaux vous disent un peu tout cela. Ce qu'ils ne vous disent pas, c'est que ma pensée est bien souvent près de vous à travers tout le tourbillon.

David vous a donné mon buste. J'en félicite mon buste : il va assister désormais à vos causeries d'intimité et de famille; je l'envie.

Au milieu de ce tumulte dont mes ennemis remplissent ma vie, je me suis muré un petit sanctuaire où je regarde sans cesse; c'est là que sont ma femme et mes enfants, le côté doux et heureux de ma destinée.

Venez donc nous voir cet hiver. Venez avec Théodore, venez avec votre excellent père. Je ne dis pas : venez avec votre femme, car il me semble que quand c'est à vous que je parle, *venez* dit tout.

A M. Anténor Joly,
*directeur du théâtre de la Renaissance***.

19 janvier 1838.

J'ai vu hier soir Dumas, mon cher Anténor. Il était très *monté*. Je vous expliquerai pourquoi et comment. Je l'ai rassuré pleinement, je lui ai dit ce que je vous ai dit tant de fois à vous-même : que nous serions à votre théâtre, tous les deux, sur le pied d'une entière égalité; que je supporterais fort bien des préférences pour lui, mais que je n'en voulais pas pour moi; enfin, que je le considérais, ce qui est vrai, comme indispensable au bon établissement de ce théâtre ouvert à tous et pour tous. Tout cela qui est, comme vous savez, ma vraie et loyale pensée, a dissipé le nuage qui était fort gros et fort noir dans son esprit. Voyez-le; il vous croit froid pour lui. Parlez-lui comme je l'ai fait.

J'ai vu aussi Mlle Ida, qui avait également besoin d'être rassurée. Je lui ai dit que je ne doutais point de vos intentions à son égard. Je vous conterai la chose en détail, quand je vous verrai

Je crois avoir bien fait en tout et que vous m'approuverez. Vous savez que je regarde le concours de Dumas comme absolument nécessaire, et une rupture était imminente. Je vous expliquerai tout la première fois. Il y a aussi bien des petites choses que je vous dirai, car vos intérêts me sont aussi chers que les miens propres.

Je vous serre la main et suis tout vôtre du fond du cœur.

* Procès avec la Comédie française.

** Le théâtre de la Renaissance, dont le privilège avait été donné à M. Anténor Joly, ouvrit en novembre 1838, avec *Ruy Blas*. *L'Alchimiste*, d'Alexandre Dumas, suivit immédiatement.

A Lamartine.

14 mai 1838.

Vous avez fait un grand poëme, mon ami. *La Chute d'un ange* est une de vos plus majestueuses créations. Quel sera donc l'édifice si ce ne sont là que les bas-reliefs! Jamais le souffle de la nature n'a plus profondément pénétré et n'a plus largement remué, de la base à la cime et jusque dans les moindres rameaux, une œuvre d'art.

Je vous remercie des belles heures que je viens de passer tête-à-tête avec votre génie. Il me semble que j'ai une oreille faite pour votre voix. Aussi je ne vous admire pas seulement du fond de l'âme, mais du fond du cœur; car, lorsqu'on chante comme vous savez chanter, produire c'est charmer, et, lorsqu'on écoute comme je sais écouter, admirer c'est aimer

A vous donc, *ex imo pectore.*

A M. Vedel, directeur de la Comédie française.

Montmirail, 20 août 1838.

Monsieur,

Aux termes du jugement intervenu entre la Comédie française et moi et confirmé par arrêt, la Comédie française devait représenter *Angelo* un nombre de fois déterminé, du 20 novembre 1837 au 20 avril 1838, à peine de cent cinquante francs de dommages-intérêts par jour de retard. Aujourd'hui 20 août, ce nombre de représentations n'a pas encore été complété, et il résulte de là que la Comédie française serait en ce moment ma débitrice de la somme de *dix-huit mille francs*. Mais, monsieur, je ne vois aucune raison pour

rien changer aux déterminations qui m'ont déjà porté à remettre à la Comédie la somme de *deux mille quatre cents francs* qu'elle me devait pour retards à la représentation de *Marion de Lorme*. Je suis même enchanté d'avoir encore cette occasion de reconnaître personnellement la bonne grâce et le bon goût dont vous m'avez donné plus d'un témoignage dans mes récentes relations avec vous. J'ajoute que je suis heureux de pouvoir adresser aussi ce remerciement à ceux de messieurs les Comédiens français qui m'ont secondé avec tant de zèle et de talent. Veuillez donc, monsieur le directeur, annoncer à la Comédie que je lui fais remise pleine et entière de la somme de dix-huit mille francs qu'elle me devrait en ce moment.

Recevez, monsieur, je vous prie, l'assurance de ma considération très distinguée.

VICTOR HUGO.

A M. Etcheverry, au journal les Écoles.

27 février 1839.

... Je lis avec un vif intérêt votre *Gazette des Écoles*. Il y a dans ce journal, comme dans tout ce qui vient de la jeunesse, quelque chose de noble et d'honnête qui fait épanouir le cœur.

Courage, messieurs, courage! vous êtes de la génération qui a l'avenir. Vous ferez de grandes choses. En politique, vous achèverez les ébauches; en littérature, vous continuerez l'œuvre. Depuis longtemps, dans tout ce que j'écris, j'appelle à grands cris le jour où l'on substituera les questions sociales aux questions politiques, le jour où, entre le parti de la Restauration et le parti de la Révolution, le parti de la civilisation surgira. Ce jour-là, ce sera votre jour; ce parti-là, ce sera vous.

Quoi qu'on en dise, l'époque où nous vivons est une belle époque. L'art et la pensée n'ont en aucun temps monté plus haut. Il y a partout de grands commencements de tout. Félicitez-vous, car vous aurez plus d'une sainte tâche à remplir. Pour moi, je vois sans anxiété les innombrables questions qui s'agitent de toutes parts; car je pressens l'esprit des nouvelles générations, et je sais que vous arrivez les mains pleines de solutions.

A Madame Victor Hugo, à Villequier.

Paris, mardi 27 août 1839.

J'ai fini mon troisième acte*, chère amie. Il est presque aussi long que le premier, ce qui fait que ma pièce a déjà la longueur d'une pièce ordinaire.

Je suis tellement souffrant et la solitude de la maison m'est si insupportable que je vais partir. Je ferai mon dernier acte à mon retour. Il n'y perdra pas, car je suis épuisé de fatigue, et, si j'allais plus loin maintenant, je crois que je tomberais malade. Quand je reviendrai, je serai refait et en huit jours j'aurai fini. Ainsi tout est pour le mieux.

J'espère que vous avez fait un bon et charmant voyage et je vous vois d'ici maintenant installés chez mon excellent ami Vacquerie.

Repose-toi bien, mon Adèle, amuse-toi, et dis à tous mes petits bien-aimés de bien s'amuser et d'être bien heureux. Je pense à vous tous constamment et je recommande votre joie au bon Dieu.

J'espère aussi que Charles et Toto travailleront bien en conscience, comme il convient à des têtes couronnées.

Embrasse ma Didine bien-aimée, ma bonne petite Dédé, mon cher petit Toto, mon cher gros Charlot, et embrasse-toi toi-même de ma part, bien tendrement. Je t'aime.

TON VICTOR.

---

*A l'acteur Provost***

2 novembre 1839.

Je ne sais, mon cher monsieur Provost, si c'est de ma faute, mais le public évidemment ne comprend pas que pour un bouffon la métaphore risquée est de droit et que le propre d'un fou de cour, c'est de dire çà et là des choses étranges et folles par l'expression, vraies et sages par la pensée. « La mort... ce *caporal des rois* », choque ledit public, ce dont je me soucierais fort peu s'il n'en résultait pas du trouble dans un en-

* Il s'agit du drame *les Jumeaux*, qui ne fut jamais terminé.

** Il jouait le rôle de L'Angély dans une reprise de *Marion de Lorme*.

droit sérieux et important. Je crois donc utile d'y renoncer. On perdrait d'ailleurs peu de chose, je le pense, en passant de l'expression triviale et philosophique à l'expression poétique et figurée, et en disant, au lieu de « la Mort, ce caporal des rois », etc.,

Pâle centurion, la Mort met en leur lieu, etc.

Jugez-en vous-même. Faites d'ailleurs pour le mieux. Au bout du compte, cela m'est égal. Ce qui ne m'est pas indifférent, c'est le talent que vous déployez dans ce rôle, et je saisis avec plaisir cette occasion de vous en remercier et de vous en féliciter encore une fois.

---

*A Jules Lacroix**.

14 avril 1840.

Vous avez cent fois raison, cher poëte : faites un tissu homogène. Dans la langue française, il y a un abîme entre la prose et les vers; en anglais, c'est à peine s'il y a une différence. C'est un magnifique privilége des grandes langues littéraires, du grec, du latin et du français, d'avoir une *prose*. Ce privilége, l'anglais ne l'a pas. Il n'y a pas de prose en anglais. Le génie des deux langues est donc profondément distinct dans cette question. Ce que Shakespeare a pu faire en anglais, il ne l'aurait certes pas fait en français. Suivez donc votre excellent instinct de poëte, faites en français ce qu'eût fait Shakespeare, ce qu'ont fait Corneille et Molière. Écrivez des pièces homogènes. Voilà mon avis.

Et puis, je vous aime de tout mon cœur.

---

*A l'*Inconnu (*Eugène Pelletan***).

6 Juillet 1840.

Je sais bien qui vous êtes, Monsieur, et je vais vous le dire : vous êtes un homme d'imagination, qui êtes un homme de bon sens; un homme d'esprit qui êtes un homme de cœur; un homme de pensée qui êtes un homme de style. Vous êtes un noble caractère et un beau talent. Comme tous les *réfléchisseurs* éminents, vous avez deux grands côtés : par un de ces côtés, vous êtes philosophe; par l'autre, vous êtes poëte. Vous voyez bien, monsieur, que je vous connais. Je ne sais pas votre nom, cela est vrai; mais je vois clair dans votre intelligence, et j'en suis heureux. Quant à votre nom, il est ou il sera célèbre. Lorsqu'une grande pensée se fait feuilleton et se promène dans la foule, on reconnaît bien vite la Vénus déguisée. *Vera incessu patuit Dea.*

Tôt ou tard, Monsieur, vous sortirez de ce nuage que vous faites si lumineux. J'en serai personnellement charmé. Au lieu de vous remercier par une froide lettre, je pourrai vous serrer la main, et l'on dit tant de choses dans un serrement de main.

A madame Victor Hugo, à Saint-Prix.

Paris, 31 juillet 1840.

Je t'envoie bien vite, chère amie, une bien bonne nouvelle. Charles a le premier prix de thème au concours général. Ce matin, M. Jauffret est allé le lui annoncer en pleine classe au collége. Quand il a prononcé le nom de Charles, toute la classe a éclaté, il y a eu trois salves d'applaudissements. Le pauvre enfant est bien heureux. Je l'ai vu deux fois aujourd'hui, ainsi que M. Poirson* et M. Jauffret. Tu vas être bien heureuse aussi, n'est-ce pas? Embrasse pour moi nos chères petites filles. Je t'aime bien, mon Adèle.

Voici la lettre que j'ai reçue de M. Poirson :

Je veux vous serrer la main aujourd'hui, monsieur, et me trouver un moment proche de ce cœur de père bondissant de joie et d'orgueil. Il y a dans votre vie bien des instants de plus de gloire, de plus d'enivrement : y en a-t-il eu un seul de plus de bonheur?

A. Poirson.

A M. Émile Deschanel,
élève à l'École Normale.

Saint-Prix-la-Terrasse, 27 août 1840.

Je suis à la campagne, Monsieur, dans les jeunes

* Jules Lacroix avait demandé à Victor Hugo s'il convenait mieux de traduire Shakespeare entièrement en vers alexandrins ou de mêler, comme dans le texte anglais, la prose et les vers.

** Eugène Pelletan avait publié, en signant « l'Inconnu », un article sur les *Rayons et les Ombres*, dans la *Presse* du 4 juillet 1840.

* Proviseur du collége Charlemagne.

pousses, dans les jeunes plantes, dans les jeunes verdures; vous êtes au cloître, vous, dans les vieux livres, dans les vieux philosophes, dans les vieux penseurs; nous sommes dans la poésie tous les deux: moi, je lis Virgile à travers la nature; vous, vous rêvez al nature à travers Virgile. Ne nous plaignons pas, quand le ciel est bleu, et quand les livres sont ouverts.

Vos vers sont doux, graves et charmants. Ils viennent de votre âme et n'en sont que le rayonnement mystérieux. Un peu de lumière intérieure qui s'échappe au dehors par les fêlures du cœur, voilà en effet la poésie des vrais poëtes.

VOYAGE DU RHIN — 1840

A madame Victor Hugo, à Saint-Prix.

Paris, 29 août, midi.

Je vais partir dans un instant, chère Adèle, et je t'écris comme je te l'ai promis. Je suis triste. Je t'aime bien, ma chérie, et dans ce moment-ci je voudrais que tu pusses voir avec quelle tendresse je pense à vous tous, mes bien-aimés.

Je m'en vais par Soissons, comme l'an dernier. Je remarque qu'on trouve toujours plus facilement des places pour le Nord que pour le Midi.

Dis à mon Charles et à mon Toto que je serai bien content d'eux s'ils travaillent bien.

Je t'écrirai de ma prochaine étape. Je vous embrasse tous bien tendrement, ma Didine, ma Dédé, mes chers petits lauréats, tous, et je serre la main de ton bon père.

Aime-moi, mon Adèle, et pense un peu à moi.

Namur, 2 septembre 1840.

Chère amie, je suis à Namur et je t'envoie les premières pages du Journal de mon voyage. Je te l'enverrai désormais sous cette forme, car de cette façon je pourrai faire dans mes lettres la séparation que tu désires entre ce qui est le *voyage* et ce qui est *nous*. Ce sera donc un pur et simple Journal* auquel je joindrai toujours une lettre pour toi. Je vais partir pour Liége et de là pour Cologne.

Je songe à vous tous bien tendrement, à toi, mon Adèle. J'espère que vous allez tous bien à Saint-Prix et que ton bon père se trouve toujours à merveille de ce bon air et de cette belle campagne.

Je recommande à mes chers enfants ainsi qu'à toi de m'écrire de bien bonnes et bien longues lettres. J'en ai besoin plus que jamais en voyage. La nature est charmante, mais la famille l'est plus encore.

Ne laisse lire ces feuilles de mon Journal à personne qu'à la famille. Je serai charmé qu'elles t'amusent et t'intéressent un peu, ainsi que ton père. Si par hasard il y a quelqu'un d'étranger à Saint-Prix, même un ami intime, je te recommande bien de ne pas laisser lire le Journal. Je t'en ai dit autrefois les inconvénients. Adieu, chère amie, je vous embrasse tous cent fois, mes bien-aimés, et je ne pense qu'à vous.

Aix-la-Chapelle, 5 septembre 1840.

Je pense, chère amie, que tu as dû recevoir hier les douze premières pages de mon Journal. Je t'en envoie aujourd'hui la suite, en désirant beaucoup que cela vous intéresse tous un peu. Je suis à Aix-la-Chapelle et je pars demain pour Cologne. De là, je compte remonter le Rhin le plus haut possible. Dans deux ou trois jours je t'enverrai mon trajet de Liége à Aix-la-Chapelle. Dis à ma Didine de me suivre sur la carte. J'espère que j'aurai de vos bonnes nouvelles à tous à Mayence, j'en ai déjà bien besoin. Il me semble qu'il y a un siècle que je vous ai quittés et je me rappelle

* Ce Journal devait former, et forma, l'ouvrage *le Rhin*.

avec un serrement de cœur la figure en larmes de mon pauvre Toto sur le seuil du père Bontemps.

Travaillez bien, mes chers enfants. Mon Charlot, songe à ta présence *parmi les forts* en cinquième. Et toi aussi, mon Toto, tu vas débuter au collége ; il faut le faire dignement. Jouez bien aussi. Écrivez-moi tous de grandes lettres, vous entendez, mes bien-aimés, tous, y compris ma chère petite Dédé. J'espère que son poulet, son pigeon, son chevreau, son chat et son lapin ne l'empêcheront pas d'écrire à son papa. Je lui recommande aussi de bien travailler et d'obéir à sa sœur, qui est grande et sage. Ce qui ne veut pas dire pourtant que Dédé ne soit pas sage. Je compte que sa bonne chère maman est contente d'elle.

Dis à ton père, mon Adèle, que je le regrette à chaque instant dans cette belle excursion où tout l'intéresserait, où je voyage sans livres avec mes seuls souvenirs et où tout ce qu'il a dans la tête aiderait si bien le peu qu'il y a dans la mienne.

Et puis je vous regrette aussi tous, et je voudrais vous avoir là près de moi, chères têtes que j'embrasse et que j'aime.

Saint-Goar, 15 septembre 1840.

Je continue lentement comme tu vois, chère amie, mon voyage du Rhin pris à rebours. Voici la suite de mon Journal. Je tâche de tout voir afin d'avoir une idée complète et définitive de cet admirable pays.

Je n'ai pu me rappeler la date de la mort de Marie de Médicis et de la naissance de Rubens. Ton père doit les savoir. Je le prie de remplir les blancs que j'ai laissés. Si je l'avais avec moi, ce qui me ravirait, je ne laisserais pas de blancs.

J'ai fait pour ma Didinette un dessin d'Andernach, mais il est trop grand pour tenir dans une lettre. Il faudrait le plier. Je le garde dans mon album pour te le donner à Paris, ma Didine chérie.

J'ai quitté Andernach et je suis à Saint-Goar, merveilleux endroit dont je t'enverrai un portrait tel quel.

Je voyage lentement parce qu'il le faut, et cependant à regret, car il me tarde d'être à Mayence où tes lettres m'attendent, où toutes vos lettres m'attendent, mon Adèle toujours aimée, mes enfants toujours désirés ; j'espère qu'elles ne m'apporteront rien que de doux et de bon. Je songe sans cesse à vous tous avec attendrissement. Vous me suivez partout, au milieu de mes courses, au milieu de mon travail.

Adieu, chère amie, adieu, mon Adèle. Pense à moi et aime-moi. A bientôt une autre lettre. Écrivez-moi toujours à Mayence. De Mayence j'écrirai à tous, car l'espère que tous m'auront écrit. Je vous embrasse bien tendrement, ainsi que ton bon père. Un baiser à vous tous, à toi, chère amie, à toi, ma Didine, à toi, mon Charles, à vous, mon Toto et ma Dédé. Pensez tous à votre père, qui vous aime tant.

Bingen, 28 septembre 1840.

Bonjour, mon Adèle chérie, je t'embrasse de toute mon âme. Je suis à Bingen. Après-demain, je serai à Mayence et j'aurai tes lettres, j'aurai toutes vos lettres, mes bien-aimés. Il me semble que je vais vous revoir tous. Je suis joyeux. Écris-moi, écrivez-moi tous désormais *à Trèves*. Si le temps me le permet, je compte faire sur la Moselle, rivière admirable et inconnue, le travail que j'achève en ce moment sur le Rhin.

« Le 14 septembre ont passé ici, à Bingen, *M. Jules Janin, littérateur, et M. Victor Hugo, id.* », ainsi inscrits sur le registre de l'hôtel Victoria, de la main même de M. Jules Janin, dont je crois bien avoir reconnu l'écriture. M. Victor Hugo, à ce que m'a dit l'hôte, ne ressemblait pas beaucoup à ses portraits et avait des moustaches. Ces deux messieurs étaient d'humeur joyeuse et accompagnés de trois dames charmantes. Ils ont visité tous les environs. Leur arrivée a mis toute la ville en rumeur. Ils étaient d'ailleurs fort bons princes. L'hôte m'a demandé si je les connaissais. J'ai dit que oui, un peu, mais de nom seulement. Maintenant on montre aux étrangers leurs noms inscrits sur le livre de l'auberge. C'est tout un fracas dans la petite ville romaine de Bingen, qui a pourtant vu Charlemagne.

Quant à moi, je voyage profondément inaperçu et inconnu, et je m'en félicite.

Je compte trouver à Mayence de bonnes lettres de tout le monde, et que vous vous portez tous bien, et que les vacances, qui, hélas! tirent à leur fin, ont été bien employées pour beaucoup de joie et pour un peu de travail.

Ma Dédé chérie, j'entends en ce moment jaboter dans la chambre voisine de la mienne une petite fille de ton âge qui me fait songer à toi, chère enfant. Sois bien bonne pour ta mère et ta sœur et ton frère, et tu seras bien aimée de ton petit père.

Ma Didine, mon Charles, mon Toto, je vous écrirai de Mayence, où je trouverai toutes vos lettres. Je vous embrasse tous mille et mille fois, ainsi que votre bonne mère, mes enfants, ma joie, ma vie. Pensez à moi et priez pour moi soir et matin. Je songe à vous sans cesse de mon côté.

Je serre la main de ton excellent père. Je désire que tous mes griffonnages l'intéressent et l'amusent, et je compte qu'il me rectifiera au besoin.

Encore un bon baiser pour toi, chère amie. Tu vois bien que j'en ai la place.

Mayence, 1er octobre 1840.

Je devrais te gronder, chère amie, de ne m'avoir écrit que si peu de lignes. Mais, comme ces lignes étaient douces et tendres, je te pardonne pour cette fois, à condition que tu ne recommenceras plus et que tu m'écriras, *à Trèves*, au moins une bonne et longue lettre. Tu dois comprendre qu'après une absence qui me semble déjà bien longue, j'ai besoin de savoir un peu ce qui se passe à Paris ou du moins à Saint-Prix. Ainsi écris-moi, sur toutes les choses que tu sais pouvoir m'intéresser, tous les détails que tu auras. Je pense que quelques-uns de nos amis viennent te voir à Saint-Prix. Redis-moi ce qu'ils te disent. Voici des lettres pour tous les enfants, pour Julie et pour ton bon père. J'ai appris avec bien de la joie que Julie allait tout à fait bien.

As-tu reçu Mme Menessier-Nodier? Lui as-tu écrit au moins? L'as-tu invitée? N'oublie pas, chère amie, de faire quelque chose d'amical de ce côté-là; ce sont des amis de dix-sept ans! Je vais voir Manheim, Heidelberg et Francfort; puis, si le temps se soutient, je redescendrai le Rhin et je suivrai le cours de la Moselle, comme je l'ai déjà écrit. Ma prochaine lettre te portera la suite de mon Journal.

Voici des tas de dessins pour les enfants. J'ai tâché de faire à tous part égale. Ils ont tous part égale dans mon cœur.

J'ai visité Bingen, Rudesheim, la fameuse *Tour des Rats;* j'explore en ce moment Mayence, qui est du plus haut intérêt. Ce voyage aura été de la plus grande utilité pour moi — et, j'espère, pour vous tous.

En terminant, chère amie, je te rappelle encore combien je désire avoir, *à Trèves*, un bon et long message de toi (au moins un). Dis-moi si le Journal t'intéresse. Tu sais que, toi et mes enfants bien-aimés, voilà l'objet exclusif de mes travaux dans ce monde. Un jour, je vous laisserai à tous l'édifice quelconque que j'aurai bâti. J'espère que mon nom sera un toit pour mes enfants.

Écris-moi donc, mon Adèle chérie, et bientôt et beaucoup. Je t'aimerai bien.

Ton bon vieux mari.

A Toto.

Mayence, 1er octobre 1840.

Voici, mon cher petit Toto, un dessin que j'ai fait pour toi. Je te l'envoie bien vite après avoir lu ta bonne petite lettre si gentille et si douce. Dans un mois, mon ange chéri, tu reverras ton père, et ce sera un aussi beau jour pour lui que pour toi.

Quand cette lettre t'arrivera, les vacances seront près de finir. Vous rentrerez en classe, mon Charlot et toi, et ce sera, j'espère, avec un nouveau courage et de nouvelles forces. Toutes mes espérances et tout mon bonheur reposent sur vous, mes bien-aimés. Votre bonne mère m'écrit qu'elle est contente de vous tous. Rendez-la heureuse comme elle le mérite, elle qui vous aime tant, et qui, comme moi, n'a que vous et votre bonheur pour préoccupation dans ce monde.

L'homme vaut ce que l'enfant a valu; n'oublie jamais cela, mon petit Toto; sois un laborieux écolier, je te réponds que tu seras un jour ce qu'on appelle un homme, *vir*.

Tous les détails que tu me donnes sur vos jeux et vos études m'ont infiniment intéressé. Écris-moi à Trèves quelques lignes après avoir reçu cette lettre, et donne-moi encore beaucoup de détails sur toi, sur tes frère et sœurs, sur toute la maison. Cela me fait assister à vos plaisirs, à vos amusements, à votre vie, et je me figure que je suis au milieu de vous, mes enfants chéris.

Je suis charmé que tous les bestiaux de ma petite bergère Dédé se portent bien et que vous ayez terminé votre logis de feuilles et de branches. Dis à Dédé qu'elle m'en écrive un peu plus long que la première fois.

Moi, mon Toto, tu vois, si tu lis mes lettres à ta mère, que je travaille et que, *même dans mes vacances*, je tâche de ne pas perdre mon temps. Je vois de bien beaux pays, j'étudie des choses bien nouvelles et bien curieuses; mais tout cela ne vaut pas vos caresses et vos embrassements et deux heures passées au milieu de vous à Saint-Prix.

Ainsi, mon Toto bien-aimé, rentre en classe avec courage, travaille bien, écris-moi, satisfais ta mère et tes maîtres. et pense que je suis à peine un instant sans songer à toi. Rien de ce que je vois ne me distrait de vous, mes enfants. Tout ce que je fais et tout ce que je suis dans ce monde, je le fais et je le suis pour vous.

Je t'aime, je t'aime profondément, mon petit Toto.

A Béranger.

Mayence, 4 octobre 1840.

Je suis à Mayence, dans un pays qui a été français, qui le redeviendra un jour, et qui l'est de cœur et d'âme en attendant qu'il le soit sur la carte par la ligne bleue ou rouge des frontières. Tout à l'heure, j'étais à ma fenêtre, sur le Rhin; j'écoutais vaguement le bruit des moulins à eau amarrés aux vieilles piles disparues du pont de Charlemagne, et je rêvais aux grandes choses que Napoléon a faites ici, lorsque d'une croisée voisine, une voix de femme, une voix charmante, m'a apporté par lambeau des vers charmants :

J'aime qu'un russe soit russe
Et qu'un anglais soit anglais
Si l'on est prussien en Prusse
En France, soyons français.
. . . .
Mes amis! mes amis!
Soyons de notre pays!
. . . .
Qui s'écriait à Pavie
Tout est perdu fors l'honneur
. . . .
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla

Ces vers de vous, ces nobles vers, entendus de cette façon et dans ce lieu, m'ont remué profondément. Je vous les envoie mutilés comme le vent me les a apportés. Ils m'ont fait venir les larmes aux yeux, et j'ai senti un besoin irrésistible de vous écrire. J'avais le cœur serré dans ce pays où un français ne devrait pas être un étranger, où un soldat blanc et un soldat bleu, c'est-à-dire l'Autriche et la Prusse, montent la garde devant la citadelle défendue en 94 par nos Mayençais et agrandie en 1807 par Napoléon. Vos vers m'ont dilaté l'âme. Ce chant d'une femme, c'est la protestation de tout un peuple. J'ai pensé que vous seriez heureux de savoir que les échos du Rhin sont pleins de votre voix et que la ville de Frauenlob chante les chansons de Béranger.

Quant à moi, je ne fais que passer à Mayence, mais j'en emporte une émotion profonde. Je vous la dois et je vous en remercie. Cher grand poëte, je suis à vous du fond du cœur.

A madame Victor Hugo.

Heidelberg, 9 octobre 1840.

Voici encore, chère amie, un gros morceau de mon Journal. J'ai peur d'être forcé de l'interrompre; voyageant le jour, ou visitant les édifices, ou étudiant dans les bibliothèques, je ne puis écrire que la nuit. J'y passe quelquefois des nuits entières, et mes yeux en souffrent. Cependant, comme il me semble que ce journal intéresse ton père et vous amuse tous un peu, je ferai tous mes efforts pour le continuer. C'est d'ailleurs un travail utile, en ce sens qu'une foule de choses locales sont consignées là pour la première fois qui menacent de se perdre et de s'effacer bientôt. Enfin, je tâcherai de faire encore obéir mes yeux, mais pourtant je n'ose pas trop en répondre. Ton bon père trouvera dans cette lettre des détails inédits sur le couronnement des empereurs à Francfort qui lui paraîtront, je crois, curieux.

J'ai calculé que vous aviez dû recevoir mes dernières lettres dimanche dernier. Ce jour-là j'ai bien songé à vous tous, chers bien-aimés. Ceux d'entre vous auxquels leur image n'aurait pas plu n'auront qu'à me le dire, je leur en ferai une autre à Paris.

J'espère, chère amie, que tout va toujours bien. Les rumeurs de guerre qui viennent jusqu'ici ne vont pas, je pense, jusqu'à Saint-Prix.

Tu auras perdu en ce moment mon Charlot et mon Toto. Ces pauvres enfants sont sans doute rentrés chez M. Jauffret. Il faut bien leur dire de ma part, entends-tu, chère amie, que je compte sur leur persistance à bien travailler.

Je me mettrai, aussi moi, à travailler à mon retour. Il importe que mon hiver soit productif et fructueux, et j'espère que nous y parviendrons tous les deux, toi par l'économie, moi par le travail.

Dans une vingtaine de jours, je vous reverrai tous. Ce sera un beau jour pour moi; et pour toi aussi, n'est-ce pas, mon Adèle?

Mon Adèle chérie, ma Didine bien-aimée, songez que je compte trouver plusieurs lettres de vous à Trèves et qu'il me les faut. Et toi aussi, ma chère petite Dédé. Si mon Charlot et mon Toto peuvent m'écrire, nonobstant les classes, ils feront bien plaisir à leur papa. J'espère aussi une lettre de ton bon père dont je serre les deux mains. A bientôt, mes anges. Je vous embrasse tous mille fois.

Stockart, 19 octobre 1840.

Je t'écris, chère amie, au milieu de la plus magnifique tempête du monde. Je suis dans la Forêt-Noire et je vais voir Schaffhouse pour compléter le Rhin. Je t'envoie ci-inclus le commencement d'une lettre pour Boulanger, dont j'ai oublié l'adresse actuelle. Vous pouvez tous la lire à Saint-Prix, si bon vous semble; après quoi, tu mettras ces quelques feuillets sous enveloppe et tu les enverras à Louis.

Il pleut sur la Moselle, ce qui m'a fait y renoncer. Je reviendrai à Heidelberg pour voir l'intérieur de la Forêt-Noire et de là je rentrerai directement en France par Forbach. Écris-moi maintenant (et aussitôt cette lettre reçue, je t'en prie, chère amie) quelques bonnes petites pages à *Forbach, poste restante* (France). J'ai écrit au bureau de poste de Trèves pour qu'on fît revenir là toutes tes lettres. Je les y trouverai en passant.

Dans très peu de jours tu recevras la fin de la lettre à Boulanger. Cela vous fera une espèce de continuation du Journal pour Heidelberg, qui est un admirable lieu.

Je vis dans votre pensée à tous et dans l'espérance que tout va bien à Saint-Prix. Je compte que tu te portes bien et que mes enfants bien-aimés ne te donnent que de la joie.

Je parcours en ce moment les plus beaux pays du monde. Avant peu, peut-être, la guerre dévastera tout cela. Quand je vois une ruine, je la regarde bien. On en fera peut-être une position militaire et dans un an je ne la retrouverai plus.

Mes yeux vont toujours un peu. Cependant je les ménage. Il le faut bien, car ils auront à travailler cet hiver.

Encore quelques jours, mon Adèle, et je t'embrasserai. Le premier novembre ne se passera pas, j'espère, sans que j'aie ce bonheur.

Écris-moi, je t'en prie, *une bonne lettre* à Forbach et donne-moi des nouvelles fraîches de vous tous. Si tu savais comme j'en ai besoin. Adieu, ma bien-aimée, c'est-à-dire, pas adieu, à bientôt, à bientôt.

Embrasse pour moi, quand tu les verras, mon Charlot et mon Toto, mes deux petits écoliers chéris.

A Chateaubriand.

Décembre 1840.

Après vingt-cinq ans, il ne reste que les grandes choses et les grands hommes, Napoléon et Chateaubriand. Trouvez bon que je dépose ces vers* à votre porte. Depuis longtemps, vous avez fait une paix généreuse avec l'ombre illustre qui les a inspirés.

Permettez-moi de vous les offrir comme une nouvelle marque de mon ancienne et profonde admiration.

---

*A Savinien Lapointe**.

Mars 1841.

Si vos vers, Monsieur, n'étaient que de beaux vers, j'en serais moins ému peut-être, mais ce sont de nobles vers. Je suis mieux que charmé, je suis touché. Continuez votre double fonction, votre tâche comme ouvrier, votre apostolat comme penseur. Vous parlez au peuple de près, d'autres lui parlent de haut, votre parole n'est pas la moins efficace; vous êtes bien partagé, croyez-moi.

Courage donc, et patience! Courage pour les grandes douleurs de la vie, et patience pour les petites. Et puis, quand vous avez laborieusement accompli votre ouvrage de chaque jour, endormez-vous avec sérénité. Dieu veille.

Je crois en Dieu, Monsieur, et je crois en l'humanité. Dieu met un but au bout de toutes les routes. Il ne s'agit que de marcher.

Suivez toujours les conseils mystérieux et graves de votre conscience. Je l'ai dit quelque part, et je le pense plus que jamais : *Le poëte a charge d'âmes*. Dans la nuit profonde où sont encore tant d'esprits, les hommes comme vous, parmi le peuple, sont les flambeaux qui éclairent le travail des autres. Tâchez d'augmenter sans cesse la quantité et la pureté de votre lumière.

* *Le Retour de l'empereur.*
* Savinien Lapointe était poëte et cordonnier.

A Madame Émile de Girardin.

7 mars 1841.

Comment vous remercier, Madame, de votre ravissant feuilleton? Où prenez-vous toute cette grâce, toute cette force, tout ce charme, toute cette moquerie? cette amitié qui est de la puissance, cette colère qui est de l'éloquence, cette prose qui est de la poésie? Vous trouvez tout cela dans votre cœur, où il n'y a pas seulement le génie d'un poëte, où il y a l'âme d'une femme. C'est ce qui vous fait exquise; c'est ce qui fait que la beauté de votre visage reflète la noblesse de votre esprit; c'est ce qui fait qu'on vous aime et qu'on vous admire.

Je baise respectueusement vos mains charmantes qui écrivent de si belles choses et vos pieds courageux qui en foulent tant de laides.

VICTOR H.

Est-ce que vous voulez voir *Hernani* ce soir?

A M. Charles de Lacretelle.

21 mai 1841.

Que devenez-vous, cher et vénérable ami? Comment se porte Mme de Lacretelle? Êtes-vous toujours heureux, comme je l'espère et comme je le désire ardemment, dans tout ce que vous aimez? Le printemps est-il doux et charmant à Bel-Air, vous épanouissez-vous au milieu des rayons, des parfums et des chants d'oiseaux, et le bon Dieu vous dédommage-t-il des affreux spectacles qui ont contristé votre noble esprit au mois de novembre dernier? Ces questions que je vous adresse en ce moment avec une sollicitude presque filiale, nous nous les faisons tous les soirs sur notre balcon de la place Royale en regardant les étoiles et en songeant à nos amis. Ma famille, quand elle parle de vous, est comme une moitié de la vôtre. Mes petites filles vous aiment comme moi. J'écris avec intention cette phrase amphibologique, parce que les deux sens en sont vrais.

Je pense que je serai reçu à l'Académie le 3 juin. Je vous chercherai et vous regretterai. Votre fils y sera, ce doux et charmant poëte, voisin de Lamartine de plus d'une manière. Il y sera, et je lui enverrai du regard toutes les bonnes pensées que j'ai dans le cœur pour vous.

Travaillez, mon noble confrère, vous le devez à votre pays, et vivez longtemps, vous le devez à vos amis.

A M. Charles de Lacretelle.

Paris, 10 juin 1841.

Je sors, mon vénérable ami, de la première séance particulière de l'Académie où j'aie assisté, et je trouve en rentrant votre lettre. Je ne veux pas tarder un instant à y répondre. Elle me charme comme tout ce qui me vient de vous. Vous savez communiquer à votre style l'émotion de votre cœur. Tout ce que vous écrivez est parfumé d'âme.

Je suis fier du succès de mon discours à Bel-Air. C'est tout simplement la parole honnête et convaincue d'un homme personnellement désintéressé dans les questions, qui est dévoué avant tout à la civilisation, à la pensée et à son pays. Avoir un écho dans votre cœur, c'est de la gloire pour moi.

Continuez, mon bien cher et bien excellent confrère, aimez ceux qui vous aiment et écrivez pour ceux qui vous comprennent.

A Alphonse Karr.

20 juin 1841.

Mon cher Alphonse Karr *,

Vous êtes la poésie même qui se plaint d'un poëte, et qui a raison.

Moi, de mon côté, je n'ai pas tort. Je suis un peu poëte, mais je suis beaucoup soldat. Comme vous le dites d'une façon si spirituelle, on m'a vidé sur la tête le discours de Salvandy; cela est vrai, mais, en somme, je suis dans la place! Et vous y êtes aussi, et toutes mes idées et toutes les vôtres y sont.

L'Académie, après tout, a été une grande chose, et peut et doit le redevenir, grâce à tous les hommes de

* Alphonse Karr, dans *les Guêpes*, avait blâmé Victor Hugo d'avoir voulu entrer à l'Académie.

pensée et d'avenir dont je ne suis que le maréchal des logis, grâce aux vrais poëtes, grâce aux vrais écrivains. Il y a là, même à cette heure, d'excellents esprits qui vous aiment et qui vous tendront la main; les académies, comme tout le reste, appartiendront à la nouvelle génération.

En attendant, je suis la brèche vivante par où ces idées entrent aujourd'hui et par où ces hommes entreront demain.

Cela vous importe peu à vous, en ce moment, à vous qui vivez face à face avec l'océan, avec la nature et avec Dieu, je le conçois; mais repliez-vous un peu sur nous autres; revenez de ce grand Étretat à ce petit Paris; est-ce que nous ne devons pas être las d'être gouvernés littérairement par M. Roger et politiquement par M. Fulchiron?

Moi aussi, je vous aime, et du fond de l'âme, car vous êtes un noble cœur et un noble esprit.

Grondez pour moi Gatayes, qui m'a rendu une foule de services; après quoi, il me plante là, l'ingrat!

A M. Pierre Vinçard.

2 juillet 1841.

Monsieur,

Puisque vous me faites l'honneur de m'envoyer votre article*, je le considère comme une lettre, et j'y réponds. Je n'ai point dit : la *populace*, j'ai dit : les *populaces*. Ce pluriel est important : il y a une populace dorée comme il y a une populace en guenilles; il y a une populace dans les salons, comme il y a une populace dans les rues.

A tous les étages de la société, tout ce qui travaille, tout ce qui pense, tout ce qui aide, tout ce qui tend vers le bien, le juste, le vrai, c'est le peuple; tout ce qui croupit par stagnation volontaire, tout ce qui ignore par paresse, tout ce qui fait le mal sciemment, c'est la populace.

En haut, égoïsme et oisiveté; en bas, envie et fainéantise : voilà la vie de ce qui est populace; et, je le répète, on est populace en haut aussi bien qu'en bas. J'ai donc dit qu'il fallait aimer le peuple; un plus sévère eût ajouté peut-être : et *haïr* la populace; je me suis contenté de la dédaigner.

Ce que je ne dédaigne pas, monsieur, c'est la plainte d'un homme de cœur et de bonne foi, même quand il est injuste; je cherche à l'éclairer : c'est pour moi un devoir de conscience. Ce devoir, vous voyez que je tâche de le remplir.

* L'article avait pour sujet le discours de réception de Victor Hugo à l'Académie.

A Hector Berlioz.

15 février 1842.

Vous savez, mon cher grand poëte, que Dieu dispose. Plaignez-moi donc; vos admirateurs de la place Royale vont passer leur soirée au chevet d'un enfant malade, au lieu d'aller vous applaudir avec vos admirateurs de tout Paris. J'enverrai deux de vos fanatiques remplir nos deux stalles.

Votre ami.

A Bocage,
Directeur du théâtre de l'Odéon.

21 juin 1842.

Vous recevrez, Monsieur, presque en même temps que cette lettre, une communication d'un de mes amis sur laquelle je vous demande la permission d'appeler votre attention.

M. Auguste Vacquerie, qui vous destine un rôle et qui devra vous en entretenir, est un des jeunes écrivains les plus distingués de la nouvelle génération. C'est plus qu'un écrivain, c'est un poëte. Je lui crois très sérieusement un grand avenir; je lui sais un grand talent. Vous avez déjà beaucoup de gloire; ce serait en ajouter une nouvelle à toutes celles que vous avez déjà, que d'aider de votre beau talent et de votre puissant concours au début d'un jeune homme qui, avant peu, aura rang parmi les maîtres.

Je suis heureux de saisir cette occasion de vous redire combien je suis parfaitement à vous.

A Madame Dorval.

30 juillet 1842.

On m'annonce, mon admirable Tisbé, que vous êtes engagée à l'Odéon. J'en félicite l'Odéon. Il faut un miracle pour peupler cette effroyable solitude; mais vous demander un miracle, c'est tout simplement vous demander ce que vous savez faire. J'espère donc; et votre réapparition sera pour nous tous un grand bonheur.

Vous connaissez certainement le talent et le nom de M. Auguste Vacquerie. C'est un des premiers et des plus nobles esprits de la nouvelle génération. C'est un poëte dans la plus haute acception du mot. Il a une fort belle pièce qui est reçue à l'Odéon, et dans cette belle pièce un beau rôle qui voudrait être joué par vous. M. Vacquerie désirerait en causer avec vous-même et se présentera chez vous un de ces jours. Je crois qu'il y a dans son œuvre un grand succès et que vous y feriez particulièrement un effet profond. Voyez et lisez.

Je serais charmé, quant à moi, d'être un jour remercié par M. Auguste Vacquerie et par vous tout à la fois.

Je mets tous mes hommages à vos pieds.

A M. Almire Gandonnière.

31 juillet 1842.

Je connais votre nom, Monsieur, et j'aime votre talent, prose et vers. Tout ce que vous faites part du cœur. Or le cœur est la grande source, *fons aquarum*.

Vous avez raison de louer ce prince* : il méritait la louange du poëte. C'était un noble cœur et un charmant esprit. Il avait, entre autres dons rares, les deux grandes qualités que doit avoir un roi de notre siècle : l'intelligence de soi-même et l'intelligence d'autrui.

---

* Le duc d'Orléans, mort le 13 juillet.

A M. Wilhem Tenint.*

Saint-Mandé, 16 mai 1843.

J'ai lu, Monsieur, votre excellent travail. C'est mieux qu'une prosodie, c'est un livre. Vous m'y traitez trop bien; voilà ma grosse critique. Je me hâte de vous la faire. Effacez mon nom le plus que vous pourrez, cela vous portera bonheur.

A cela près, vous avez fait, je le répète, un travail excellent. Vous expliquez à tous ce que c'est que le vers moderne, ce fameux *vers brisé* qu'on a pris pour la négation de l'art et qui en est, au contraire, le complément. Le vers brisé a mille ressources, aussi a-t-il mille secrets. Vous indiquez les ressources au public qui vous en saura gré, et vous trahissez les secrets des poëtes qui ne s'en fâcheront pas. Le vers brisé est un peu plus difficile à faire que l'autre vers; vous démontrez qu'il y a une foule de règles dans cette prétendue violation de la règle. Ce sont là les mystères de l'art; mais vous les connaissiez comme poëte avant de les expliquer comme prosodiste. Vous avez fait de beaux vers, et beaucoup, et souvent, et vous comprenez mieux que personne combien ce savant mécanisme du vers moderne peut contenir de pensée et d'inspiration.

Le vers brisé est en particulier un besoin du drame; du moment où le naturel s'est fait jour dans le langage théâtral, il lui a fallu un vers qui pût se parler. Le vers brisé est admirablement fait pour recevoir la dose de prose que la poésie dramatique doit admettre. De là l'introduction de l'enjambement et la suppression de l'inversion, partout où elle n'est pas une grâce et une beauté. Ce sont là, monsieur, les vérités que vous avez comprises, celles-là et bien d'autres. Vous les enseignez à la foule, et, grâce à vous, ce qui était vrai pour nous poëtes, va devenir vrai pour tous les lecteurs. Grand service et grand progrès. Votre livre fera un jour partie de la loi littéraire.

Jamais les idées n'ont été en meilleur état qu'aujourd'hui. Tous les esprits élevés, honnêtes et droits marchent au même but. La pensée, assurée de l'avenir, conquiert de plus en plus le présent. La grande révolution des idées s'accomplit, aussi irrésistible que la révolution des faits et des mœurs, mais plus pacifique. Les petits esprits seulement criaient de retourner en arrière, c'est la loi, ils la suivent; laissons-les faire. Tout va bien. Continuez, vous, monsieur, de marcher en avant, avec tout ce qui est noble et généreux, avec tout ce qui est jeune et vivant. Nous serons tous avec vous du cœur et de l'esprit.

---

* A propos de sa *Prosodie de l'École moderne*.

Au Directeur des Archives israélites*.

Saint-Mandé, 11 juin 1843.

Vous m'avez mal compris, Monsieur, et je le regrette vivement, car ce serait un grand chagrin pour moi d'avoir affligé un homme comme vous, plein de mérite, de savoir et de caractère. Le poëte dramatique est historien et n'est pas plus maître de refaire l'histoire que l'humanité. Or, le treizième siècle est une époque crépusculaire; il y a là d'épaisses ténèbres, peu de lumière, des violences, des crimes, des superstitions sans nombre, beaucoup de barbarie partout. Les juifs étaient barbares, les chrétiens l'étaient aussi; les chrétiens étaient les oppresseurs, les juifs étaient les opprimés; les juifs réagissaient. Que voulez-vous, monsieur? C'est la loi de tout ressort comprimé et de tout peuple opprimé. Les juifs se vengeaient donc dans l'ombre; fable ou histoire, la légende du petit enfant Saint-Werner le prouve. Maintenant, on en croyait plus qu'il n'y en avait; la rumeur populaire grossissait les faits; la haine inventait et calomniait, ce qu'elle fait toujours; cela est possible, cela même est certain; mais qu'y faire? Il faut bien peindre les époques *ressemblantes;* elles ont été superstitieuses, crédules, ignorantes, barbares; il faut suivre leurs superstitions, leur crédulité, leur ignorance, leur barbarie; le poëte n'y peut mais, il se contente de dire : *c'est le treizième siècle*, et l'avis doit suffire.

Cela veut-il dire grand Dieu! qu'au temps où nous vivons, les juifs égorgent et mangent les petits enfants? Eh! monsieur, au temps où nous vivons, les juifs comme vous sont pleins de science et de lumière, et les chrétiens comme moi sont pleins d'estime et de considération pourl es juifs comme vous.

Amnistiez donc les *Burgraves*, monsieur, et permettez-moi de vous serrer la main.

* A propos du drame *les Burgraves*, où il est question d'un enfant qu'auraient enlevé les juifs pour l'égorger dans leur sabbat.

A Arsène Houssaye.

[1843.]

Au milieu de votre bonheur, Monsieur, j'ai toutes sortes de petits malheurs. D'abord, j'ai la grippe; ensuite, à côté de moi, un de mes petits garçons est indisposé. Enfin un de mes excellents amis, M. Ourliac, qui est sans doute aussi un des vôtres, se marie le même jour que vous, ce dont je serais charmé si je ne me sentais tout embarrassé par le double devoir d'être à la fois à vous et à lui. Je crains que le médecin ne me tire brutalement d'affaire en me défendant d'être ni à l'un ni à l'autre, c'est-à-dire, en m'empêchant de sortir.

Ce dénouement probable me rend tout triste d'avance, et je m'empresse de vous en faire part, tout en vous demandant pardon de vous attrister de mon chagrin au milieu de votre joie.

Quoi qu'il arrive, je n'en serai pas moins de cœur auprès de vous. J'aime trop votre talent pour ne pas aimer votre personne, et j'applaudis trop à votre gloire pour ne pas m'intéresser à votre bonheur.

D'ordinaire, les poëtes choisissent leurs femmes ressemblantes à leur poésie. C'est donc un ange que vous épousez. Permettez-moi de lui baiser les pieds.

A Madame Victor Hugo, au Havre.

Paris, mardi 18 juillet 1843.

Bien m'en a pris, chère amie, de partir du Havre lundi dernier, car les billets en question étaient déjà en souffrance et je n'ai pu avoir mon argent qu'avec une peine extrême. J'ai été obligé de retarder mon départ et j'ai passé huit jours en démarches fort ennuyeuses. Enfin j'ai réussi et je puis partir*, ce que je vais faire aujourd'hui même.

Je n'en pense pas moins avec une véritable tristesse à ces huit jours que j'aurais pu passer près de toi, mon Adèle vraiment aimée, au milieu de ma chère petite colonie du Havre, et que j'ai été obligé de donner à ces misérables six ou sept cents francs. Les petits déboires de la vie sont souvent en réalité de grands chagrins. Celui-là en est un.

J'ai été si heureux durant cette journée que j'ai passée au Havre! si parfaitement et si pleinement heureux! Je vous voyais tous pleins de beauté, de vie, de joie et de santé**. Je me sentais aimé dans ce milieu rayonnant. Tu étais, toi, parfaitement belle, et tu as été bonne, douce et charmante pour moi. Je t'en remercie du fond du cœur.

J'ai vu Charlot presque tous les jours cette semaine. Je vais le voir encore tout à l'heure. Il est en ce

* Pour le voyage aux Pyrénées.

** Victor Hugo ne devait plus revoir sa fille Léopoldine, morte noyée à Villequier, pendant son voyage.

moment au concours, où il est allé le premier de sa classe, version latine. Je suis bien content de lui. Nous avons passé dimanche la journée ensemble chez Mme de Villeneuve qui a été charmante et m'a parlé de toi dans les termes les plus affectueux et *les plus sentis*. C'était la fête de Maisons. Charles s'est fort amusé. Moi, au milieu de toute cette joie, j'étais triste. Je ne pouvais m'empêcher de comparer ce dimanche-là au précédent et de me dire que l'autre était bien doux, bien heureux et bien complet.

Dans un mois, Charlot sera près de toi; dans deux mois, je serai avec vous. Je voudrais que ces deux mois fussent déjà écoulés. J'ai besoin de ce voyage pourtant. Adieu, mon Adèle chérie, je t'écrirai bientôt où il faudra m'écrire.

A Madame Victor Hugo.

Cognac, 2 septembre 1843.

Je t'écris, chère amie, un mot en toute hâte. Depuis huit jours, je voyage jour et nuit sans m'arrêter, ni me reposer un instant. J'ai quitté les Pyrénées, j'ai visité Tarbes, Auch, Agen, Bergerac, Périgueux, Angoulême, Jarnac, et je vais à Saintes, puis à la Rochelle, où je compte trouver de bonnes lettres de toi et de vous tous, mes bien-aimés. Je n'écris qu'à toi aujourd'hui, car j'ai les yeux brûlés par la route blanche de poussière et de soleil; et puis, je sais que ce qui est à toi est à tous, tu es la mère. Cette lettre est donc pour tous parce qu'elle est pour toi.

J'ai reçu à Luz une bonne petite lettre de ma Didine chérie. Cette lettre était, comme toujours, pleine de tendresse et de bonheur*. Et puis, j'en ai eu aussi une de mon pauvre Charlot. Cette fin d'année n'a pas répondu à nos espérances et à son travail; il faut qu'il s'arme d'un nouveau courage pour l'année prochaine. Les gens de cœur peuvent s'éclipser, mais non s'éteindre! Il faut donc reparaître, entends-tu, mon Charlot bien-aimé. En attendant, amuse-toi. Et toi aussi, mon Toto chéri, et toi aussi, mon petit ange de Dédé. La saison du travail approche; mettez à profit la saison de la joie.

Dans peu, je serai des vôtres. Encore douze ou quinze jours, et je vous embrasserai tous, et nous serons réunis. Je vous raconterai toutes mes *aventures*. Vous me direz, comme quand vous étiez tous les quatre ensemble sur mes genoux, toutes vos pensées, toutes vos joies, tous vos désirs. Mon Toto me fera cent questions et je lui ferai deux cents réponses. Porte-toi bien, mon Toto.

Chère amie, ma prochaine arrivée va rendre mes lettres un peu plus rares; ne t'en étonne pas. Vous écrire n'est que l'ombre d'une douce chose; ce que je veux, c'est vous embrasser et vous avoir.

A bientôt donc, mes bien-aimés.

* Léopoldine allait mourir le 4 septembre.

A Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches.

Saumur, 10 septembre 1843*.

Chère mademoiselle Louise, je souffre, j'ai le cœur brisé; vous le voyez, c'est mon tour. J'ai besoin de vous écrire, à vous qui l'aimiez comme une autre mère; elle vous aimait bien aussi, vous le savez.

Hier, je venais de faire une grande course à pied au soleil dans les marais; j'étais las, j'avais soif, j'arrive à un village qu'on appelle, je crois, Subise, et j'entre dans un café. On m'apporte de la bière et un journal, *le Siècle*. J'ai lu. C'est ainsi que j'ai appris que la moitié de ma vie et de mon cœur était morte.

J'aimais cette pauvre enfant plus que les mots ne peuvent le dire. Vous vous rappelez comme elle était charmante. C'était la plus douce et la plus gracieuse femme.

Oh! mon Dieu, que vous ai-je fait? Elle était trop heureuse, elle avait tout, la beauté, l'esprit, la jeunesse, l'amour. Ce bonheur complet me faisait trembler; j'acceptais l'éloignement où j'étais d'elle afin qu'il lui manquât quelque chose. Il faut toujours un nuage. Celui-là n'a pas suffi. Dieu ne veut pas qu'on ait le paradis sur la terre. Il l'a reprise. Oh! mon pauvre ange, dire que je ne la verrai plus!

Pardonnez-moi, je vous écris dans le désespoir. Mais cela me soulage. Vous êtes si bonne, vous avez l'âme si haute, vous me comprendrez, n'est-ce pas? Moi, je vous aime du fond du cœur et, quand je souffre, je vais à vous.

J'arriverai à Paris presque en même temps que cette lettre. Ma pauvre femme et mes pauvres enfants ont bien besoin de moi.

Je mets tous mes respects à vos pieds.

VICTOR HUGO.

Mes amitiés à mon bon Armand. Que Dieu le préserve et qu'il ne souffre jamais ce que je souffre.

* Après la mort de Léopoldine.

A Louis Boulanger.

Saumur, 10 septembre [1843].

Cher Louis, j'avais commencé à vous écrire une longue lettre et je vous écris quatre lignes. Vous savez. Je vous écris le désespoir au cœur. Vous êtes mon ami, il faut bien que je partage cette douleur avec vous. Dieu nous a repris l'âme de notre vie et de notre maison. O pauvre enfant, pauvre ange, elle était trop heureuse. J'avais donc raison, dans mes rêveries qui étaient si souvent attachées sur elle, d'être effrayé de tant de bonheur. Cher Louis, aimez-moi. J'accours à Paris, mais j'ai voulu vous écrire. Hélas! j'ai le cœur navré.

A Victor Pavie.

Paris, 17 septembre [1843].

Je ne vis plus, mon pauvre ami, je ne pense plus; je souffre, j'ai l'œil fixé sur le ciel, j'attends.

Que de belles et touchantes choses vous me dites! Les cœurs comme le vôtre comprennent tout parce qu'ils contiennent tout. Hélas! quel ange j'ai perdu!

Soyez heureux! Soyez béni! Ma bénédiction doit être agréable à Dieu, car près de lui les pauvres sont riches et les malheureux sont puissants.

Je vous serre tendrement la main.

A Alphonse Karr, à Sainte-Adresse.*

Paris, 18 septembre 1843.

Vous m'avez fait pleurer dans ce moment horrible; vous m'avez déchiré et soulagé; merci, cher et noble Alphonse Karr. Vous avez un grand cœur; vous avez bien parlé d'elle et de lui. Ma pauvre fille bien-aimée! vous figurez-vous cela que je ne la verrai plus?

---

* Alphonse Karr, accouru de Sainte-Adresse à Villequier, avait fait, dans les *Guêpes*, un récit touchant de la mort de Léopoldine et de son mari Charles Vacquerie.

A Édouard Thierry.

23 septembre 1843.

Nous voilà frappés tous les deux presque au même moment, vous dans votre frère, moi dans ma fille. Que me diriez-vous et que pourrais-je vous dire? Pleurons ensemble, espérons ensemble. La mort a des révélations, les grands coups qui ouvrent le cœur ouvrent aussi l'esprit, la lumière pénètre en nous en même temps que la douleur. Quant à moi, je crois; j'attends une autre vie. Comment n'y croirais-je pas? Ma fille était une âme; cette âme, je l'ai vue, je l'ai touchée pour ainsi dire, elle est restée dix-huit ans près de moi, j'ai encore le regard plein de son rayonnement; dans ce monde même elle vivait visiblement de la vie supérieure.

Je souffre comme vous, espérez comme moi.

A Monsieur F. Marbeau,
membre du Comité de la statue du maréchal Brune.

Mars 1844.

Excusez-moi, Monsieur, d'avoir tant tardé à vous écrire; j'avais les yeux fort malades au moment où votre lettre m'est parvenue, et je tenais à vous répondre de ma main.

Maintenant, ma réponse, la voici. J'avais quatorze ans et j'étais un pauvre petit écolier imprégné de je ne sais quel esprit de parti quand j'ai fait l'absurde et cruel vers dont vous vous plaignez si légitimement. Ce vers, je l'ai jugé comme vous, plus sévèrement encore que vous.

Il n'a jamais été imprimé dans aucune édition de mes œuvres. Il est resté dans la petite brochure violente et oubliée d'où je regrette qu'une mémoire malheureuse l'ait momentanément tiré.

Vous pouvez faire, monsieur, de ma réponse ce qu'il vous plaira. Plus que personne je plains et j'honore l'illustre maréchal Brune. Depuis près de vingt ans toute haine patriotique, tout préjugé de faction a disparu de mon esprit. Quand j'étais enfant, j'appartenais aux partis. Depuis que je suis homme, j'appartiens à la France.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir provoqué cette explication; je vous la donne avec empressement et joie.

A M. Charles de Lacretelle.

Paris, 9 juillet 1844.

Votre excellente lettre, mon cher et vénérable ami, m'a fait un bien que je ne saurais vous dire. Dans cette mélancolie profonde où je suis, c'est un grand encougement à porter la vie que la contemplation d'une âme de vieillard, belle, forte et sereine comme la vôtre. Il est doux et utile en même temps à nous, hommes plus jeunes, que la providence afflige et éprouve, d'arrêter notre pensée sur votre tête couverte de cheveux blancs, sur votre esprit plein de toutes les sagesses. Vous aussi vous avez vécu, vous avez lutté, vous avez souffert. Là où j'ai des plaies, vous avez des cicatrices. Aujourd'hui vous êtes calme, satisfait, résigné et heureux, et vous regardez avec douceur ce ciel majestueux d'où tombent sur nous tous les rayons qui éclairent nos yeux et tous les malheurs qui éclairent notre âme. Car cela n'est que trop vrai, le malheur est une clarté. Que de choses j'ai vues en moi et hors de moi depuis que je souffre! La plus haute espérance sort du deuil le plus profond, remercions Dieu de nous avoir donné le droit de souffrir, puisque c'était nous donner le droit d'espérer.

Pour vous, mon respectable et excellent ami, vous êtes heureux dès à présent, dès ici-bas. Votre belle et noble vieillesse participe de ces joies promises à ceux qui sont élus. Qu'est-ce que l'éternité bienheureuse pourrait vous donner de meilleur que cette noble et charmante femme qui vous aime et qui vous admire, que ces doux et bons et nobles enfants que vous faites heureux et qui vous font heureux? Dieu est juste. Il vous a commencé votre ciel sur la terre. Vous ne mourrez pas, vous continuerez.

A Madame la princesse Mestscherski.*

Paris, le 11 novembre 1844.

On ne console pas une mère, Madame, on pleure avec elle. Quelles paroles ajouter à tout ce qui se passe dans l'âme d'une mère tendre et sublime comme vous?

C'était un beau talent parmi les hommes; c'est une âme radieuse dans le ciel. Il avait tout reçu de la providence; rien ne lui avait été refusé. Il était en toute chose digne d'envie et de tendresse; c'était une nature d'exception, il a eu une destinée d'exception. Dieu avait dérangé, pour nous le donner, l'ordre habituel des choses; il l'a dérangé aussi pour nous l'enlever. Que sa volonté soit faite! mais, hélas! les cœurs des mères sont brisés.

Accueillez, madame la princesse, ma profonde douleur.

* A la mort du prince Elim Mestscherski, auteur des *Roses noires*.

A Victor Pavie.*

[Novembre 1844.]

Hélas! quel triste écho votre cœur éveille dans le mien! Vous en êtes, comme moi, à la grande douleur de la vie. Voir sa fleur tomber, voir mourir son avenir, voir son espérance se transformer en désespoir! Hélas! c'est ce que je n'eusse souhaité à aucun de mes pires ennemis! Pourquoi la providence envoie-t-elle cette angoisse à l'un de mes plus chers et de mes meilleurs amis?... Répétons ce grand mot : *Ailleurs!*

Mettez-moi aux pieds de la pauvre mère.

V.

* A la mort d'un jeune enfant de Victor Pavie, Élisabeth Pavie.

A Théophile Gautier.

16 mai [1845].

Mme Bouclier que vous avez vue, je crois, chez moi, cher Théophile, me presse depuis longtemps à votre sujet, car elle désire ardemment connaître l'homme dont elle aime passionnément la poésie et l'esprit. C'est une personne jolie et aimable. Je serai ce soir jeudi chez elle (rue Neuve-des-Capucines, 13). Vous devriez bien y venir. Mme Bouclier vous souhaite; je lui ai presque dit de vous espérer. Si vous êtes libre, venez. J'aurai grande joie à vous serrer la main.

Vous êtes, pour Mme Bouclier, un charmant poëte; elle sera pour vous une charmante femme. Je suis déjà de son avis et du vôtre. — Venez donc si vous le pouvez. — Vous savez comme je suis à vous du fond de l'âme et du fond du cœur.

Todo vuestro.

A Monsieur Deschamps,
Ministre des travaux publics, à Bruxelles.

Paris, 27 janvier 1845.

Rien ne pouvait, monsieur le ministre et ancien ami, me toucher plus vivement que votre souvenir. Vous êtes monté où vous deviez monter, vous servez votre pays, vous faites de nobles et utiles choses, vous vous souvenez de moi, tout est bien.

Vous avez raison de compter sur moi pour l'avenir dont vous me parlez avec tant d'éloquence. Il y a en vous un cœur élevé, il y en a en moi une âme sympathique. *Nous sommes de la même patrie,* nous travaillons en commun pour les mêmes idées.

M. B... vous aura redit notre conversation. Il vous aura redit combien j'abonde dans le sens de vos généreuses vues. Quelque jour, j'espère, il me sera donné d'en causer à cœur ouvert avec vous-même. Ce jour sera peut-être bon et utile à bien des choses, mais surtout il sera doux pour moi.

M. Luthereau, qui vous remettra cette lettre, est un homme digne de tout votre intérêt, permettez-moi de vous le recommander. M. Luthereau est tout à la fois un lettré de beaucoup de mérite et un artiste de beaucoup de talent; il est peintre et écrivain. Par-dessus tout, c'est un cœur honnête et une rare intelligence que je crois propre à toutes les affaires et digne de tous les succès.

Que la chaleur de cette recommandation ne vous surprenne pas. Vous savez comme j'aime les lettrés en général et tout lettré en particulier. Je me sens vivre en eux; quand ils souffrent, je souffre avec eux; quand ils espèrent, j'espère avec eux; quand ils travaillent, je suis avec eux. Il me semble que mon cœur a des fibres qui répondent au cœur de chacun d'eux. M. Luthereau est entre tous un de ceux qui m'intéressent le plus vivement.

J'espère, cher et ancien ami, que vos grands travaux vous permettront de continuer cette douce correspondance que vous avez reprise si affectueusement, j'espère que vos grandes idées vous y pousseront. Croyez que je suis à vous, à votre pays et à votre pensée du fond de l'âme.

A Théophile Gautier.

[1845].

Vous rappelez-vous, mon ami, la clameur qui s'éleva lorsque — c'était vers les dernières années de la Restauration — quelqu'un de votre connaissance s'avisa un beau jour, dans je ne sais plus quel journal et à propos de je ne sais plus quelles considérations sur l'art au moyen âge, de hasarder, en présence de tous les mentons rasés de France et d'Europe, une profession de foi nette, explicite et formelle, sans ambiguïté et sans réticence, en faveur de la barbe.

— « Dieu, disait-il à peu près, si j'ai bonne mémoire, Dieu a voulu faire et a fait la tête de l'homme belle. Il a haussé le front pour y loger l'intelligence; il a allumé le regard sous l'arcade sourcilière comme la lampe qui veille dans l'antre mystérieux et profond de la pensée; il a mis dans la narine ouverte et mobile la fierté, le dédain et la passion, dans la bouche fine et souriante la grâce, dans les joues transparentes et calmes la dignité, dans le menton avancé et fermement modelé la sévérité et la réflexion, sur tout l'ensemble de la physionomie la sérénité puissante de l'âme qui se connaît et se comprend. Or cette tête de l'homme, cette tête d'Adam, que Dieu a faite belle, la société tend à la faire laide. La société, la civilisation, tout cet ensemble de faits compliqués et nécessaires, qui résultent tout à fois du labeur sain et normal de l'intelligence et des aberrations de la liberté morale, laissent leur trace sur la face humaine. Les calculs de l'intérêt y remplacent les spéculations de la pensée; quand l'hôte est moins grand, la maison se rapetisse; voici que le front se rétrécit et s'abaisse. Où l'intérêt a remplacé l'intelligence il n'y a plus de fierté: la narine se resserre, l'œil se ternit; la prunelle y est encore, le regard n'y est plus; il y a toujours la vitre, il n'y a plus la lampe. Le nez s'écrase, s'aplatit, devient camard ou proéminent et tend à s'éloigner de la bouche comme chez la brute, affligeant indice de stupidité. Une foule d'incommodités et de maladies propres à la civilisation et inconnues à l'état de nature, car les animaux n'ont jamais mal aux mâchoires, attaquent la bouche, flétrissent les lèvres, noircissent les dents, vicient l'haleine. L'œil vient de perdre le regard, la bouche perd le sourire. Enfin le menton se déforme et s'efface; car le menton dans la ligne du profil humain suit la destinée du front dont il est, au bas du visage, le complément expressif, avançant quand le front se développe, fuyant quand le front se déprime; triste et humiliante transformation qui s'accomplit fatalement de race en race!

« Mais cette transformation Dieu l'avait prévue. Cette laideur de la civilisation qui vient de siècle en siècle se superposer à la beauté de la nature, Dieu d'avance avait voulu la pallier et la masquer, et pour cela il avait donné à l'homme, le jour même où il le créa, ce magnifique cache-sottises, la barbe. Que de choses, en effet, au grand avantage de la face humaine, disparaissent sous la barbe : les joues appauvries, le menton fuyant, les lèvres fanées, les narines mal ouvertes, la distance du nez à la bouche, la bouche

qui n'a plus de dents, le sourire qui n'a plus d'esprit! A toutes ces laideurs, dont quelques-unes sont des misères et quelques autres des ridicules, substituez une végétation épaisse et superbe qui encadre et emplisse le visage en continuant la chevelure, et jugez l'effet! L'équilibre est rétabli, la beauté revient. Conclusion : il faut qu'une tête d'homme soit bien belle, bien modelée par l'intelligence et bien illuminée par la pensée pour être belle sans barbe; il faut qu'une face humaine soit bien laide, bien irrémédiablement déformée par les idées étroites et la vie vulgaire, pour être laide avec la barbe. Donc laissez croître vos barbes, vous tous qui êtes laids et qui voudriez être beaux! »

Quand l'écrivain en question eut achevé ces lignes hardies et mémorables, en brave et vaillant qu'il est, il ne recula pas, il ne broncha pas; un autre, pressentant comme il le pressentait l'orage qui allait éclater sur lui, eût préféré peut-être le repos à la gloire et eût jeté ces quatre pages au feu. Lui, les voyant écrites, les trouva justes et bonnes à publier, et comme un honnête homme qui fait une chose grave, il les signa. Mais, quelle que fût son attente, l'événement la dépassa. La chose était plus grave encore qu'il ne l'avait supposé. On tire un moineau et l'on a une perdrix. Il avait cru ne faire qu'une profession de foi, il avait fait une proclamation. A l'apparition de cette audacieuse et effrontée déclaration, ô mon ami, vous vous en souvenez, le beau vacarme! l'effroyable querelle! l'éblouissant tapage! le magnifique hourvari! La guerre des mentons contre les barbes éclata. Pendant douze grands mois, on ne s'entendit plus dans la presse.

Toutes les questions, question de Grèce, question du Balkan, question de Naples, question d'Orient, question d'Espagne, disparurent, dans une nuée de brochures et de feuilletons, sous la question de la barbe. Quelques jeunes artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, intrépide et spirituelle avant-garde de toutes les idées, osèrent mettre la théorie en pratique et cessèrent de se raser. Alors redoublèrent prose, vers, satires, vaudevilles, couplets, caricatures. La pluie devint grêle. Quand, sur le boulevard ou dans les carrefours, les barbus passaient, les femmes se détournaient, les vieillards levaient les yeux au ciel, les polissons des rues suivaient l'*homme à barbe* avec de longues huées. Il y eut des duels de plume et des duels d'épée. Les combattants s'exaspérèrent par le combat, la moutarde leur monta au nez, et une année durant, comme dit Piron, ils *éternuèrent des épigrammes*. Le bon Dieu fut fortement tancé pour avoir inventé la barbe. L'homme orné de cette chose fut déclaré bouc. La barbe fut décrétée laide, sotte, sale, immonde, infecte, repoussante, ridicule, antinationale, juive, affreuse, abominable, hideuse, et, ce qui était alors le dernier degré de l'injure, romantique!

On évoqua toutes les maladies du cuir chevelu, la plique des Polonais, la lèpre des Hébreux, la mentagre des Romains. Il fut dit qu'avec la barbe, la variété des physionomies humaines s'effacerait, que tous les visages se ressembleraient, qu'il n'y aurait plus que quatre têtes d'hommes, une tête brune, une tête blonde, une tête grise et une tête rouge; que ce serait alors que l'homme serait horrible aux yeux de la femme, et qu'Adam barbu deviendrait si laid qu'Ève n'en voudrait pas. Il fut dit que jamais un homme vraiment beau n'aurait recours à cet expédient de se cacher la moitié du visage, et que les seules têtes réellement belles étaient celles qui pouvaient se passer de barbe. Il fut dit que jamais un de ces maîtres du monde au profil romain, au front couronné de lauriers, aux yeux profonds, aux joues impériales, n'aurait songé à dérober sous le poil son menton saillant, sévère, pensif et beau, et que tous les césars, depuis César jusqu'à Napoléon, étaient rasés.

Dès l'abord, l'école glapissante et vénérable qui soutient les « saines doctrines », le « goût », le « grand siècle », le « tendre Racine », etc., etc., etc., était intervenue dans la lutte. Elle avait déclaré la barbe romantique, elle déclara le menton rasé classique. Après une année de colères et d'acharnement, elle proclama sa victoire en affirmant d'une façon triomphante et souveraine que jamais la France, jamais le peuple « le plus spirituel de la terre », n'adopterait cette coutume repoussante de la barbe.

Quinze ans se sont écoulés. Il est advenu ce qu'il advient toujours de toutes les victoires de l'école classique. Aujourd'hui, tout le monde en France porte la barbe.

Tout le monde, — excepté peut-être celui qui avait ému cette belle querelle et obtenu ce beau succès.

A Monsieur le comte Alfred de Vigny,
de l'Académie française,
6, *rue des Écuries-d'Artois.*

[1845].

Je vous écris sur le papier même du scrutin. Vous êtes nommé à 20 voix, au premier tour.

Je vous félicite et je nous félicite.

Ex imo corde.
Victor H.

A Théophile Gautier.

Vendredi 4 août [1845].

Est-ce que vous croyez, cher Albertus, que tout le monde verra votre charmant chef-d'œuvre *, excepté moi ? Je viens d'en lire des vers exquis. Attendez-vous à m'apercevoir un de ces soirs par le trou de la toile, installé à l'orchestre, et vous applaudissant comme vous m'avez applaudi, car je vous aime comme vous m'aimez, *con toda mi alma.*

Au rédacteur du Phare de la Loire.

1845.

Vous me croyez riche, monsieur? Voici :

Je travaille depuis vingt-huit ans, car j'ai commencé à quinze ans. Dans ces vingt-huit années, j'ai gagné avec ma plume environ cinq cent mille francs. Je n'ai point hérité de mon père; ma belle-mère et les gens d'affaires ont gardé l'héritage. J'aurais pu faire un procès, mais à qui? à une personne qui portait le nom de mon père; j'ai mieux aimé subir la spoliation. Depuis vingt-huit ans, je ne me suis pas encore reposé deux mois de suite. J'ai élevé mes quatre enfants. M. Villemain m'a offert des bourses pour mes fils dans les collèges et la maison de Saint-Denis pour mes filles. J'ai refusé, ayant le moyen de faire élever mes enfants à mes frais et ne voulant pas mettre à la charge de l'État ce que je pouvais payer moi-même.

Aujourd'hui, des cinq cent cinquante mille francs, il m'en reste trois cent mille. Ces trois cent mille francs, je les ai placés, immobilisés, comme on dit, et je n'y touche pas, car j'ai trop travaillé pour vivre vieux, et je ne veux pas que ma femme et mes enfants reçoivent des pensions après ma mort. Avec le revenu, je vis. Je travaille toujours, ce qui l'accroît un peu, et je fais vivre onze personnes autour de moi, toutes charges et tous devoirs compris. Ajoutez quatre-vingt-trois francs par mois comme membre de l'Institut que j'oubliais. Je ne dois rien à qui que ce soit. Je n'ai jamais fait marchandise de rien. Je fais un peu l'aumône, le plus que je puis. Personne ne manque de rien dans ce qui m'entoure. Quant à moi, je porte des paletots de vingt-cinq francs, j'use un peu trop mes chapeaux, je travaille sans feu l'hiver et je vais à la Chambre des pairs à pied.

Du reste je remercie Dieu, j'ai toujours eu les deux biens sans lesquels je ne pourrais pas vivre, la conscience tranquille, l'indépendance complète.

A Amédée Pommier.

[1846].

Comment! vous qui connaissez si bien la poésie, vous ne connaissez donc pas l'Académie! Vous vous avisez de concourir au prix de poésie et vous restez poëte! Hélas! l'Académie est un lieu où l'on sait tout, excepté ce qui doit entrer dans les douze syllabes sacrées dont se compose un vers. Vous avez fait une belle œuvre, pleine de verve, de force, d'esprit et de talent; vous auriez été couronné par des poëtes, vous avez été écarté par des académiciens. Cela est dans l'ordre. Ne vous plaignez point, cher poëte. Tout a sa raison en ce monde, même la déraison.

A Théophile Gautier.

28 juillet [184-].

Vous croyez, ô Albertus, qu'il vous suffit d'écrire de ravissantes choses sur la Hollande et de charmantes choses pour moi, et que je n'ai plus rien à désirer. Mais non, je veux mon chat!

C'est cela! vous vous en allez, et vous laissez une jolie femme en proie aux souris, et moi en proie à la jolie femme! Je réclame mon chat!

Et, pour ses quatre griffes, je vous offre mes deux mains.

Tuus.

A Arsène Houssaye.

6 février 1847.

Madame Victor Hugo me dit l'affreuse douleur qui vient de vous frapper. Mon cher poëte, je vous envoie

* *Pierrot posthume.*

ainsi qu'à la pauvre mère ma plus vive et ma plus profonde sympathie. Je sais trop souffrir pour savoir consoler. Vous avez perdu la grâce du foyer, la fleur, la joie, le doux et charmant avril de la vie. Hélas! le même malheur m'a éprouvé. Vous en sortirez comme moi; la vie reprend son cours parce que Dieu le veut.

Nous sommes les forçats de la destinée et de la pensée; on va, on vient, on travaille, on sourit même; mais, quoi qu'on fasse, il y a toujours une chose sombre et morne dans le cœur, le souvenir de l'enfant disparu. Que Dieu vous aide, cher poëte! Je ne puis que vous tendre la main, et baisser la tête sous vos afflictions comme sous les miennes.

A Lamartine.

24 mars 1847.

Incedo per ignes. Tout ce que j'ai déjà lu de votre livre* est magnifique. Voilà enfin la Révolution traitée par un historien de puissance à puissance. Vous saisissez ces hommes gigantesques, vous étreignez ces événements énormes avec des idées qui sont à leur taille. Ils sont immenses, mais vous êtes grand.

Parfois seulement, dans l'intérêt même de cette sainte et juste cause des peuples que nous aimons et que nous servons tous les deux, je voudrais que vous fussiez plus sévère. Vous êtes si fort que vous le pouvez, vous êtes si noble que vous le devez. Mais je suis ébloui du livre et ravi du succès.

A Mademoiselle Alice Ozy.

Mlle Alice Ozy, la charmante actrice du théâtre des Variétés, avait demandé à Victor Hugo de faire pour elle quelques vers. Il lui avait envoyé ce quatrain :

Platon disait, à l'heure où le couchant pâlit :
— Dieux du ciel, montrez-moi Vénus sortant de l'onde!
Moi, je dis, le cœur plein d'une ardeur plus profonde :
— Madame, montrez-moi Vénus entrant au lit!

Billet d'Alice Ozy :

Grand merci, monsieur! Les vers sont charmants, un peu légers peut-être si je me comparais à Vénus, mais je n'ai aucune prétention à la succession.

Réponse de Victor Hugo :

Un rêveur quelquefois blesse ce qu'il admire!
Mais si j'osai songer à des cieux inconnus,
Pour la première fois aujourd'hui j'entends dire
Que le vœu de Platon avait blessé Vénus.

Vous le voyez, madame, je voudrais bien vous trouver injuste; mais je suis forcé de vous trouver charmante. J'ai eu tort et vous avez raison. J'ai eu tort de ne me souvenir que de votre beauté. Vous avez raison de ne vous souvenir que de ma hardiesse. Je m'en punirai de la façon la plus cruelle et je sais bien comment.

Veuillez donc, madame, excuser dans votre gracieux esprit ces licences immémoriales des poëtes qui tutoient en vers les rois et les femmes, et permettez-moi de mettre, en prose, mes plus humbles respects à vos pieds.

Dimanche, midi [août 1847].

A Théophile Gautier.

22 octobre [1847].

Ma femme est hors de danger, et vous venez d'avoir deux succès coup sur coup, cher Théophile; je me sens tout content, et j'ai besoin de vous l'écrire.

J'entends dire de toutes parts que votre pièce de l'Odéon est ravissante. Quant à *Pierrot posthume*, je crois que j'en sais tous les vers par cœur. Je ne connais rien de plus charmant que votre prose si ce n'est votre poésie. Je ne sais pas si je suis votre poëte, mais à coup sûr vous êtes le mien. Je me sens vers vous de ces élans qu'il me semble que Virgile avait vers Horace.

Et puis je vous serre la main.

---

* *Histoire des Girondins.*

A Lamartine.

Dimanche, 27 février* [1848].

Cher et illustre ami,

J'étais allé vous saluer sur la place publique pendant que vous veniez chez moi me serrer la main.

Ce serrement de main, je vous l'envoie.

Vous faites de grandes choses. L'abolition de la peine de mort, cette haute leçon donnée par une république née d'hier aux vieilles monarchies séculaires, est un fait sublime.

Je bats des mains et j'applaudis du cœur.

Vous avez le génie du poëte, le génie de l'écrivain, le génie de l'orateur, la sagesse et le courage. Vous êtes un grand homme.

Je vous admire et vous aime.

INSURRECTION DE JUIN 1848

A Madame Victor Hugo.

[24 juin 1848].
De l'Assemblée**, 8 heures du matin.

Chère amie, j'ai passé la nuit à l'Assemblée, à la disposition des événements. Ce matin, à six heures, j'ai essayé d'aller te retrouver et vous embrasser tous place Royale. J'ai pu parvenir par le quai, à travers quelques fusillades, jusqu'à l'Hôtel de Ville. J'ai parlé au général Duvivier et j'ai poussé jusqu'à l'entrée de la rue Saint-Antoine. Là, place Baudoyer, il y avait des barricades gardées par la ligne. On se tiraillait. Les officiers m'ont supplié de ne pas aller plus loin, et un représentant qui est survenu m'a fait remarquer qu'en passant outre je risquais de tomber au pouvoir des insurgés qui me garderaient peut-être comme otage, ce qui embarrasserait l'Assemblée. Je me suis retiré, le cœur navré, et bien inquiet sur ma pauvre place Royale. Tous les gardes nationaux, et un professeur de Charlemagne qui était dans la barricade, m'ont assuré pourtant que la place Royale était toujours tranquille. J'espère que, d'ici à ce soir, le passage sera libre et que vous me reverrez tous; ma pensée est avec vous.

Quelle affreuse chose! et qu'il est triste de songer que tout ce sang qui coule des deux côtés est du sang brave et généreux! Dis à notre Charles qu'il ne s'expose pas trop. Qu'il fasse son devoir comme je fais le mien, mais qu'il évite les imprudences.

Nous sommes en permanence, l'Assemblée va rentrer en séance dans quelques minutes.

25 juin. Neuf heures moins un quart.

Voici les nouvelles. Situation grave. La lutte recommencera aujourd'hui plus vive qu'hier. Les insurgés ont grossi. Des légions de la banlieue et des régiments nouveaux sont arrivés. Toutes les gardes nationales, dans un rayon de soixantes lieues, s'ébranlent et viennent défendre Paris.

On pense cependant que la journée d'aujourd'hui finira tout. Mais quelle triste fin que tant de braves gens tués des deux côtés!

Bixio a été frappé hier d'une balle à la poitrine et Dornès d'une balle dans l'aine. Tous deux se meurent. Clément Thomas et Bedeau sont blessés. Et puis tant de braves gardes nationaux! Et ces pauvres ouvriers égarés! Nous venons de décréter que la République adopte les veuves et les orphelins.

Chère amie, sois tranquille. Tout ira bien. Tranquillise ma Dédé. Je vous embrasse tous avec le cœur serré.

[26 juin 1848]*.

Chère amie, je suis dans d'affreuses anxiétés. Où êtes-vous? que devenez-vous? Depuis deux jours, je rôde jour et nuit autour du quartier sans pouvoir y pénétrer. J'ai le cœur déchiré. Écris-moi un mot, dis-moi que vous êtes tous en sûreté et que vous allez tous bien. Je ne vis pas. Donne-moi des nouvelles détaillées de vous tous.

* Après la Révolution de 48.
** Victor Hugo était alors représentant du peuple.

* Écrit au crayon.

Je suis ici depuis vingt-quatre heures avec un mandat d'ordre, de paix et de conciliation. Dieu nous aide et nous aidera. La France sera sauvée.

Surtout, sois tranquille sur moi. Je vais bien, quoique épuisé de fatigue.

A Monsieur Charles de Lacretelle.

De l'Assemblée, 1er juillet 1848.

Nous sommes tous sains et saufs, mon vénérable et cher ami; Dieu n'a pas voulu de moi, car j'offrais ma vie avec joie pour arrêter cette funeste effusion du sang français.

Je vous écris à la hâte dans ce tourbillon qu'on appelle l'Assemblée. Ma femme embrasse tendrement la vôtre. Nous déménageons aujourd'hui. Écrivez-moi désormais, 5, rue d'Isly.

Je vous serre tendrement les deux mains.

A Ulric Guttinguer.

A l'Assemblée, 10 juillet 1848.

Cher Ulric, nous sommes hors du combat, mais nous sommes toujours dans le tumulte. Je pense à vous qui êtes au milieu des arbres et des fleurs et je vous écris. Vous voyez les orages de la mer, moi j'en vois d'autres et je vous envie.

Prenons courage pourtant. Il est impossible que la civilisation s'écroule, mais il faut que l'humanité s'aide. La plaie est saignante et profonde, mais qui donc peut dire au médecin suprême : tu ne la guériras pas.

Quant à moi, j'espère. J'espérais, dans les journées de juin, sous une pluie de balles; j'espérais, sachant ma famille au pouvoir des insurgés. Je comptais sur Dieu. Pas une balle ne m'a atteint, pas un des miens ne m'a manqué.

Cher poëte, cher penseur, ce n'est pas à vous qu'il faut enseigner la bienveillance, l'amour et la foi. Ce sont vos leçons que je vous renvoie. Oui, les nouveaux doctrinaires du pillage et du vol sont exécrables, mais ce peuple est bon.

Oh! que je voudrais être près de vous, au milieu de la nature, avec ma famille, avec la vôtre! Hélas! je tourne ici la meule fatale des révolutions. Je serai peut-être un des premiers qu'elle broiera, mais je veux qu'elle broie un cœur plein de confiance et d'amour.

V.

A Lamartine.*

Juillet 1848.

Mon illustre ami,

Vous avez été pour mon fils ce que j'eusse été pour le vôtre. Vous l'avez spontanément appelé près de vous, vous lui avez donné place dans votre cabinet et vous l'avez comblé de toutes les bontés de votre grande âme. Je vous en remercie du fond du cœur. Le moment de sa jeunesse où il vous a approché sera l'orgueil de sa vie.

En quittant le ministère, vous m'avez fait offrir d'attacher mon fils à la légation du Brésil. Aujourd'hui j'apprends que l'exécution de votre désir rencontre un obstacle inattendu et que M. Bastide, le ministre des affaires étrangères, éprouve des scrupules démocratiques à mon occasion et discute mon nom. Permettez-moi de donner à cette hésitation la seule fin qui convienne. J'écris aujourd'hui à M. le Ministre des affaires étrangères pour le prier de ne point nommer mon fils.

Mon fils renvoie en même temps au ministre sa nomination d'aspirant diplomatique. Il en conservera ce qu'elle avait de plus précieux pour lui, le souvenir de l'avoir reçue de vous.

Je vous serre la main, cher Lamartine, et je vous renouvelle les effusions de mon admiration profonde et de ma vieille amitié.

* Lamartine venait de donner sa démission de ministre des affaires étrangères.

A Monsieur Charles de Lacretelle.

De l'Assemblée, 13 février [1849].

Vous voyez les choses, mon vénérable ami, avec ce coup d'œil sûr et calme des esprits habitués à contempler et à méditer. Les hommes comme vous commencent par juger et finissent par aimer. En vieillissant, l'historien s'attendrit et devient un sage. Votre sévérité même est empreinte de bonté. Vous absolvez les choses parce que vous comprenez les hommes.

Cependant cette placidité sereine n'ôte rien à votre chaleur d'âme, et, quand nos sottises et nos folies sont dignes de colère, votre réprobation est d'autant plus pesante aux mauvais hommes qu'elle vient d'un esprit bienveillant.

L'histoire que nous faisons ne mérite pas un historien comme vous. Aussi je vous félicite de passer doucement votre vie dans vos champs à rêver et à faire des vers. Mais envoyez-moi de temps en temps, à moi lutteur, un de ces mots qui veulent dire : courage ! Le combat n'est pas fini. Nous aurons encore besoin de force et de résolution, nous qui sommes dans la mêlée. Quant à moi, j'ai le cœur à la fois plein de crainte et d'espérance. J'ai une foi profonde dans l'avenir de la civilisation et de la France, mais je ne me dissimule pas les chances de la tempête. Nous pouvons sombrer comme nous pouvons aborder ; je crois à deux possibilités : un naufrage horrible, un port magnifique. Que Dieu nous mène ! nous aidons Dieu.

A Auguste Vacquerie, à l'Événement.

[1849].

Cher poëte, je vous envoie *confidentiellement* copie de la lettre que je reçois de Lamartine. Vous voyez comme j'ai raison de dire que c'est un noble et grand cœur. Si vous parlez de ce qu'il a dit à cette Chambre, traitez-le magnifiquement, je vous le demande avec instance, et ne dites rien surtout de ses opinions intimes et de ses causeries personnelles. Rien qui puisse lui nuire, tout ce qui peut le servir. Je compte pour tout cela sur votre chère et admirable amitié.

A Monsieur Gustave d'Eichtal.

26 octobre 1849.

Les idées qui vous occupent m'occupent aussi. Je vais même au delà. Mais, à l'heure où nous sommes, peut-on tout dire à la fois ? Quand la flamme est faible, trop d'huile éteint la lampe. Il y a des choses qu'il faut taire, des lueurs qu'il faut voiler, des perspectives qu'il faut masquer, des réalités futures qui seraient des chimères pour le temps présent. L'homme ne supporte aucune nudité, pas plus la nudité de l'avenir qu'aucune autre. Cette nudité lumineuse lui blesserait les yeux. Cela tient à ce qu'il avait perdu depuis longtemps et qu'il n'a recouvré que peu à peu le sens et le goût de l'idéal.

C'est à lui rendre ce sens et ce goût de l'idéal que nous devons travailler tous. Il ne faut pas désespérer, bien au contraire. Nous avons déjà soulevé un coin du voile dans le Congrès de la paix. J'ai essayé d'en soulever un autre dans la discussion de Rome. Peu à peu le jour se fait, et notre siècle, d'abord si incrédule et si ironique, commence, grâce aux efforts courageux de ceux qui pensent, à s'accoutumer à la clarté de l'avenir.

Vous êtes de ceux qui déchiffrent ce grand inconnu, qui est ténébreux pour les faibles et rayonnant pour les forts. Vous êtes de ceux qui affirment et qui espèrent. Je suis heureux de me sentir comme vous plein de foi, c'est-à-dire plein d'amour. Les ultra-catholiques de nos jours ne croient pas, et la preuve, c'est qu'ils haïssent. Ils ont les ténèbres sur les yeux et la glace dans le cœur. Plaignons-les et prions Dieu que les grands destins de l'humanité arrivent assez à temps pour les rendre, malgré eux-mêmes, heureux et confiants.

A Monsieur Allier,
directeur-fondateur de Petitbourg.

2 juin 1850.

Monsieur,

Lorsqu'il y a deux ans, le conseil d'administration de la colonie de Petitbourg m'offrit, avec une unanimité qui est pour moi un bien précieux souvenir, l'honneur de le présider, une pensée que vous voulûtes

bien, vous, monsieur, particulièrement faire valoir près de moi, détermina, vous vous en souvenez, mon acceptation ; ce fut l'idée qu'il me serait peut-être donné d'être utile à ces pauvres enfants du peuple pour lesquels est instituée votre fondation.

Depuis cette époque, j'ai fait, vous le savez, en toute circonstance, tout ce qui a été en mon pouvoir pour répondre à cette honorable confiance du conseil. Aujourd'hui j'apprends, à n'en pouvoir douter, que la présence d'un membre de l'opposition à sa tête semblerait inspirer aux hommes du gouvernement quelque froideur pour la colonie de Petitbourg. Or Petitbourg, pour l'œuvre si onéreuse et si charitable qu'il a entreprise, a besoin de l'aide du gouvernement. Cette aide retirée ou simplement diminuée, l'existence de la colonie est compromise.

Ceci, monsieur, me dicte une résolution qui sera comprise et approuvée par toutes les consciences honnêtes.

J'ai l'honneur de vous envoyer, et je vous prie de faire agréer à mes honorables collègues du conseil d'administration, ma démission des fonctions de président.

Permettez-moi de laisser de côté toute considération personnelle et de ne me préoccuper que des cent cinquante pauvres enfants auxquels nous voulons assurer le double avenir de chrétien et de citoyen ; j'ai voulu servir Petitbourg en entrant parmi vous, je veux le servir encore en me retirant.

Moi disparu, tout motif de refroidissement des hommes du pouvoir pour la colonie disparaît, et les secours dont vous avez besoin ne seront désormais, j'espère, ni refusés, ni ajournés.

Pour prévenir toute objection et pour le cas où le conseil aurait la bonté d'hésiter en présence de ma démission, permettez-moi d'ajouter que cette détermination, puisée dans ce que la conscience a de plus élevé, est irrévocable.

Ces pauvres et chers enfants, je veux, je le répète, les servir et non leur nuire. Qu'il ne soit pas dit que quoi que ce soit de nos tristes discordes publiques ait jamais pu rejaillir jusqu'à eux ! D'ailleurs, je ne leur dis pas adieu, et, si je cesse d'être votre président, je reste votre souscripteur. Ceci, je pense, ne portera pas ombrage au gouvernement.

Recevez, monsieur, et veuillez transmettre à MM. les membres du conseil, avec mes vifs remerciments pour tant de témoignages de cordialité qui ont marqué nos relations, l'assurance de mes sentiments les plus sincèrement dévoués.

A Monsieur Henri de Lacretelle.

A l'Assemblée, 3 juin 1850.

Merci, cher poëte. Quelles belles et bonnes paroles vous m'envoyez! La lutte est vive, les ennemis sont ardents, les haines hurlent à pleins poumons, mais que votre serrement de main m'est doux au milieu de cette mêlée ! En ce moment, pendant que je vous écris, j'entends aboyer la droite; ma pensée cherche la vôtre à travers ce vacarme, et il me semble que je ressens la douce contagion de votre sérénité.

Que vous êtes heureux parmi vos fleurs et vos arbres, avec votre bon père qui vous parle, avec votre charmante femme qui vous sourit! Vous avez la nature, la poésie, l'amour, le bonheur. Nous, nous n'avons sous les yeux que la rage dans le sénat et la honte dans les lois. Que cette minute que nous traversons est laide et petite! Heureusement que le siècle est grand.

Faites-nous de beaux vers, envoyez-moi de nobles pages et aimez-moi.

---

*A Michelet**.

Samedi, 29 mars 1851.

J'ai bien souffert, jeudi, mon éloquent et cher collègue, souffert d'entendre dire de telles choses à la tribune, et souffert de n'y pouvoir répondre. Un mal plus fort que ma volonté me retenait cloué à mon banc.

La liberté de pensée a été bâillonnée dans votre personne, la liberté de conscience a été destituée dans la personne de M. Jacques ; la philosophie, la science, la raison, l'histoire, le droit, les trois grands siècles d'émancipation, le seizième, le dix-septième et le dix-huitième, ont été niés ; le dix-neuvième a été affronté : tout cela a été acclamé par le parti qui est maître de la majorité, tout cela a été soutenu, expliqué, commenté, glorifié, deux heures durant, par un M. Giraud, qui est, m'a-t-on dit, votre confrère et le mien à l'Institut ; tout cela a été fait et dit par le ministre qui représente l'enseignement de France, à cette tribune qui est l'enseignement du monde ! Je suis sorti honteux et indigné.

* Le cours de Michelet, au Collège de France, avait été suspendu par ordre.

Je vous envoie ma protestation; je voudrais l'envoyer à toute cette noble et généreuse jeunesse qui vous aime et vous admire.

Je vous félicite d'être persécuté pour la sainte cause de la Révolution française et de l'intelligence humaine.

A Madame Chapman.

12 mai 1851.

Madame,

Vous voulez bien croire que ma parole, dans cette auguste cause de l'esclavage, ne serait pas sans influence sur ce grand peuple américain que j'aime si profondément et dont les destinées, dans ma pensée, sont liées à la mission de la France. Vous voulez que j'élève la voix. Je le fais tout de suite et je le ferai en toute occasion.

Je n'ai presque rien à ajouter à votre lettre. Je la signerais à chaque ligne. Poursuivez votre œuvre sainte. Vous avez avec vous toutes les grandes âmes et tous les bons cœurs.

Il est impossible, je le pense comme vous, que dans un temps donné, dans un temps prochain, les États-Unis d'Amérique ne renoncent pas à l'esclavage. L'esclavage dans un tel pays! Y a-t-il contresens plus monstrueux? C'est la barbarie installée au cœur d'une société qui, tout entière, est l'affirmation de la civilisation. La liberté portant une chaîne, le blasphème sortant de l'autel, le carcan du nègre rivé au piédestal de la statue de Washington! C'est inouï. Je dis plus : c'est impossible.

C'est là un fait qui se dissoudra de lui-même. Il suffit pour qu'il se dissolve de la clarté du dix-neuvième siècle.

Quoi! l'esclavage à l'état de loi chez cette illustre nation qui prouve depuis soixante ans le mouvement par la marche, la liberté par la prospérité! l'esclavage aux États-Unis! Il est du devoir de cette grande République de ne pas donner plus longtemps ce mauvais exemple. C'est une honte! et elle n'est pas faite pour baisser le front! Ce n'est pas quand l'esclavage s'en va de chez les vieux pays, qu'il peut être recueilli par les jeunes nations. Quoi! l'esclavage s'en irait de Turquie et il resterait en Amérique! Quoi! on le chasse de chez Mustapha et on l'adopterait chez Franklin! Non! Non! Non!

Il y a une logique inflexible qui développe plus ou moins lentement, qui façonne, qui redresse, selon un mystérieux modèle que les grands esprits entrevoient et qui est l'idéal de la civilisation, les faits, les hommes, les lois, les mœurs, les peuples; ou, pour mieux dire, sous les choses humaines il y a les choses divines. Que tous les cœurs généreux se rassurent!

Il faut que les États-Unis renoncent à l'esclavage, ou il faut qu'ils renoncent à la liberté. Ils ne renonceront pas à la liberté! Il faut qu'ils renoncent à l'esclavage ou qu'ils renoncent à l'évangile. Ils ne renonceront pas à l'évangile!

Recevez, Madame, avec mon adhésion la plus vive, l'hommage de mon respect.

A Monsieur Partarrieu-Lafosse,
Président de la Cour d'assises.

5 juin 1851.

Monsieur le Président,

Mon fils Charles Hugo est cité à comparaître devant la Cour d'assises présidée par vous, mardi 10 juin, sous l'inculpation d'outrage au respect dû aux lois, à propos d'un article sur l'exécution du condamné Montcharmont.

Mon fils désire être défendu par moi et je désire le défendre.

Aux termes de l'article 295 du Code d'instruction criminelle, je vous en demande l'autorisation.

Recevez l'assurance de ma considération distinguée.

A Brofferio.

Paris, 7 août 1851.

Cher et éloquent confrère,

J'ai bien tardé à vous répondre; mais vous savez quelles tempêtes nous avons traversées. La république, la démocratie, la liberté, le progrès, tous les principes et toutes les réalités du dix-neuvième siècle ont été remis en question, le mois passé. Il a fallu, huit jours

durant, défendre cette grande brèche et repousser l'assaut furieux du passé se ruant sur le présent et sur l'avenir.

Dieu aidant, nous avons vaincu. Les vieux partis ont reculé, et la révolution a fait en avant tous les pas qu'ils ont fait en arrière. Vous savez déjà toutes ces bonnes nouvelles, mais c'est une joie pour moi de vous les redire, à vous, Brofferio, qui portez si haut et si fièrement le drapeau du peuple et de la liberté dans le Parlement du Piémont.

Cher collègue, — car nous sommes collègues : outre le mandat de nos patries, nous avons le mandat de l'humanité, — cher et éloquent collègue, je vous remercie pour le courage que vous me donnez, je vous félicite pour les progrès que vous accomplissez, et je serre vos deux mains dans les miennes.

1851-1852

LE COUP D'ÉTAT

LETTRES DE BRUXELLES

Le coup d'État de Décembre éclate. Le 2 au matin, Victor Hugo quitte sa maison de la rue de La Tour-d'Auvergne, et va rejoindre les représentants de la gauche, pour la lutte de douze jours que raconte l'*Histoire d'un crime*.

Le 4, les communications sont encore libres. Il fait remettre à Mme Victor Hugo ce billet au crayon :

A Madame Victor Hugo.

[4 décembre 1851].

Chère amie, j'ai passé la nuit chez un excellent ami de la famille Duvidal, M. de la Roellerie. Remercie-les bien pour moi. J'ai présidé hier soir la réunion de la gauche. Rien n'est désespéré. Je pars ce matin pour le faubourg Saint-Antoine.

A la garde de Dieu!

Mme Victor Hugo reste plusieurs jours sans nouvelles. Elle reçoit ensuite, par voie détournée, sous le nom de Mme Rivière, les deux lettres qui suivent :

Dimanche 7 décembre.

Mon cher ami,

M. Rivière a été obligé de partir sans avoir eu le temps de vous faire ses adieux. Il me charge de vous en faire part. Du reste, il se propose de vous écrire lui-même dès qu'il aura un instant à lui, et ce sera un bonheur pour lui de vous dire tout ce dont son cœur est rempli pour vous.

N'ayant pu retrouver la portière au moment de son départ, il vous prie d'avoir la bonté de lui donner de sa part, comme gratification, cinq francs que Mme Rivière vous remettra la première fois que vous la verrez. Vous seriez bien aimable de dire à Mme Rivière que son mari se porte bien, qu'il l'embrasse tendrement, ainsi que sa fille et ses fils, et qu'il leur écrira à tous bientôt.

M. Rivière vous envoie son meilleur serrement de main.

Albert Durand.

Monsieur Rivière vous prie de montrer cette lettre à sa femme.

Lundi 8 décembre.

Mon cher ami,

M. Rivière est bien portant, mais il a trouvé en arrivant tant d'affaires qu'il ne peut encore vous écrire.

Il me charge de le faire à sa place en vous priant d'en faire part à sa femme et à ses enfants. Dans la situation actuelle, il faudra encore un peu de temps pour que le commerce reprenne; cependant tout peut finir par aller bien.

Dites à Madame et à Mlle Rivière que M. Rivière les embrasse bien et compte les revoir bientôt.

Votre ami,

Albert Durand.

A Madame Rivière (Madame Victor Hugo).

Bruxelles, 12 décembre [1851], 7 heures du matin.

Chère amie, un mot à la hâte. Je suis ici. Ce n'est pas sans peine. Écris-moi à cette adresse : *M. Lanvin, Bruxelles, poste restante.*

Si tu as des lettres pour moi, garde-les toutes, *et ne les remets à personne.* Je te ferai savoir comment tu pourras me les envoyer plus tard.

J'espère que tu revois nos chers enfants. Envoie-moi des nouvelles détaillées. Aie bien soin de tous mes papiers. Que s'est-il passé à la maison?

On te remettra mes clefs. Tu trouveras les titres de rente dans un portefeuille sur le carton rouge qui est dans mon armoire de laque (celle de ton père). Aies-en grand soin.

Recueille et garde précieusement tout ce qui est dans le coffret qui est à côté de mon lit. Ce sont des journaux, *exemplaires uniques.* Dans le coffret recouvert de tapisserie près de ma table, il y a des choses précieuses. Je te les recommande.

Ce que je te recommande surtout, c'est d'avoir bon courage.

Je sais que tu as l'âme grande et forte. Dis à mes enfants bien-aimés que mon cœur est avec eux. Dis à ma petite Adèle que je ne veux pas qu'elle pâlisse, ni qu'elle maigrisse.

Qu'elle se calme. L'avenir est aux bons!

Mes effusions à nos amis, à Auguste, à Meurice*, à sa charmante femme. Je ferme tout de suite cette lettre pour qu'elle te parvienne aujourd'hui même.

Bruxelles, dimanche 14 [décembre 1851].
3 heures après midi.

J'ouvre ta lettre, chère amie, et j'y réponds tout de suite. Sois tranquille. Les *dessins*** sont en sûreté. *Je les ai avec moi ici*, et je pourrai ainsi continuer mes travaux. Je les avais changés de malle. En partant de Paris, je les ai emportés.

Pendant douze jours, j'ai été entre la vie et la mort, mais je n'ai pas eu un moment de trouble. J'ai été content de moi. Et puis je sais que j'ai fait mon devoir et que je l'ai fait tout entier. Cela rend content. Je n'ai trouvé autour de moi que dévouement absolu. Ma vie a été quelquefois à la discrétion de dix personnes à la fois. Un mot pouvait me perdre. Jamais le mot n'a été dit.

Je dois immensément à M. et Mme de M... — que je t'ai nommés. Ce sont eux qui m'ont sauvé au moment le plus critique. Fais une visite *bien chaude* à Mme de M... Elle demeure à côté de chez toi, 2, rue de Navarin. Un jour, je te raconterai tout ce qu'ils ont fait pour moi. En attendant, tu ne peux pas leur montrer trop de cordiale reconnaissance. Cela est d'autant plus méritoire à eux qu'ils sont dans l'autre camp, et que le service qu'ils m'ont rendu *pouvait les compromettre gravement.* Tiens-leur compte de tout cela, et sois charmante avec Mme de M... et avec le mari qui est le meilleur des hommes. Rien qu'à le voir, tu l'aimeras. C'est un Abel*.

Envoie-moi des nouvelles détaillées de mes chers enfants, de ma fille qui a dû bien souffrir. Dis-leur à tous de m'écrire. Les pauvres garçons ont dû être bien mal à la prison, vu l'encombrement. Leur a-t-on fait quelque nouvelle rigueur? Écris-le-moi. Je sais que tu vas les voir tous les jours. Dînes-tu toujours avec notre chère colonie***?

Je suis ici logé à l'hôtel de la *Porte Verte*, chambre n° 9. J'ai pour voisin un brave et courageux représentant réfugié, Versigny. Il a la chambre n° 4. Nos portes se touchent. Nous vivons beaucoup ensemble. Je mène une vie de religieux. J'ai un lit grand comme la main. Deux chaises de paille. Une chambre sans feu. Ma dépense en bloc est de 3 francs cinq sous par jour, tout compris. Versigny fait comme moi.

Dis à mon Charles qu'il faut qu'il devienne tout à fait un homme. Dans ces journées où ma vie était à chaque minute au bout d'un canon de fusil, je pensais à lui. Il pouvait à chaque instant devenir le chef de la famille, votre soutien à tous. Il faut qu'il songe à cela.

Vis d'économies. Fais durer longtemps l'argent que je t'ai laissé. J'ai assez devant moi pour aller ici quelques mois.

J'ai vu hier ici le ministre de l'intérieur, M. Ch. Rogier qui m'avait fait une visite, rue Jean-Goujon, il y a vingt ans. En entrant, je lui ai dit en riant : Je viens vous rendre votre visite.

Il a été fort cordial. Je lui ai déclaré que j'avais un devoir, celui de faire l'histoire immédiate et toute chaude de ce qui vient de se passer. — Acteur, témoin et juge, je suis l'historien tout fait. *Que je ne pouvais pas accepter de condition de séjour.* Qu'on me renvoyât si l'on voulait. Que d'ailleurs je ne ferais cette publication *historique* qu'autant qu'elle n'aggraverait

* Auguste Vacquerie et Paul Meurice étaient en ce moment, avec Charles et François-Victor Hugo, détenus, pour délits de presse, à la Conciergerie.

** Victor Hugo, ici, par le mot *dessins*, entend ses manuscrits.

* Allusion à son frère Abel Hugo.

** Les quatre prisonniers de la Conciergerie.

pas le sort de mes fils à cette heure au pouvoir de l'homme. Il peut les torturer en effet.

Dis-moi ce que tu en penses. Si un écrit de moi peut avoir quelque inconvénient pour eux, je me tairai. En ce cas-là, je me bornerai à finir ici mon livre des *Misères*. Qui sait? c'était peut-être la seule chance de le finir. Il ne faut jamais accuser ni juger la providence. Quel bonheur, par exemple, que mes fils aient été en prison dans les journées du 3 et du 4!

M. Rogier m'a dit que, si je publiais cet écrit maintenant, ma présence pourrait être un grand embarras pour la Belgique, petit état à côté d'un voisin fort et violent. Je lui ai dit : — En ce cas, si je me décide à cette publication, j'irai à Londres. — Nous nous sommes séparés bons amis. Il m'a offert des chemises.

J'en ai besoin, en effet. Je suis sans vêtements et sans linge. Prends la malle vide. Mets-y mes nippes. Mets-y mon pantalon à pieds neuf, mon pantalon non neuf, mon vieux pantalon gris, mon habit, mon gros paletot à brandebourgs, dont tu retrouveras le capuchon sur le banc sculpté, et mes souliers neufs. Outre la paire qui est chez moi, j'en ai commandé une paire à Kuhn, mon bottier, rue de Valois, il y a trois semaines. Fais-la prendre et payer (18 fr.) et mets-la dans la malle.

Cadenasse le tout. Je te ferai savoir plus tard de quelle façon tu devras me l'envoyer.

Peut-être sera-t-il utile que tu viennes passer ici deux ou trois jours pour nous entendre sur une foule de choses essentielles et impossibles à écrire. Si tu étais de cet avis, nous en recauserions dans nos prochaines lettres.

Je finis, l'heure de la poste me presse. Il me semble que j'oublie encore une foule de choses. Chère amie, je sais que tu as été pleine de courage et de dignité dans ces affreuses journées. Continue. Tu te fais honorer de tout le monde. Donne-moi des nouvelles de la santé de Victor et d'Adèle. Quant à Charles, il est d'acier.

Embrasse-les tous bien tendrement et serre les généreuses mains d'Auguste et de Paul Meurice.

Je t'embrasse mille fois. N'oublie pas la visite aux M...

Bruxelles, dimanche matin, 28 décembre [1851].

Dumas va à Paris et se charge de te porter cette lettre. Chère amie, j'espère que vous vous portez tous bien là-bas. Je trouverai peut-être de vos lettres aujourd'hui à la poste et ce sera un bien grand bonheur pour moi dans ma solitude. Rien de nouveau ici. J'ai eu pourtant hier matin la visite de deux gendarmes. On m'a un peu pris au corps, fort poliment du reste; on m'a un peu mené chez le procureur du roi; on m'a un peu traîné à la police, pour m'expliquer *sur mon faux passeport*. Le tout s'est terminé par des quasi excuses de leur part, par un éclat de rire de mon côté, et bonsoir. Les journaux de l'opposition d'ici voulaient faire quelque bruit de la chose. J'ai trouvé cela inutile. Au fond ce gouvernement a peur de l'homme du coup d'État et il ne faut pas leur en vouloir de tracasser un peu les proscrits. Je leur pardonne, mais le procédé n'en est pas moins très belge — très welche, comme dit Voltaire.

Il sera peut-être arrangeable de faire quelque chose ici avec la librairie belge qui renoncerait à la contrefaçon. C'est un grand plan. On m'a fait des ouvertures. Nous verrons ce que cela deviendra.

Je travaille beaucoup aux notes* que tu sais. Quel dommage que cela ne puisse pas être publié ainsi! Enfin, nous verrons encore de ce côté-là.

Aimez-moi tous, Charles, Victor, Auguste, Paul Meurice, mes quatre fils, comme je les appelle. J'espère que tous ces chers prisonniers vont bien. Dis à mon Adèle chérie de m'écrire une bonne petite lettre comme l'autre jour.

Dumas me presse de fermer ma lettre. Je vous embrasse tous et j'aspire au jour où je ne vous embrasserai plus sur le papier.

Bruxelles, mardi 30 décembre [1851].

Avant tout, chère amie, rassure-toi. Mme Faillet m'a apporté ta lettre ce matin à mon auberge, mais Dumas avait déjà dû hier te remettre la mienne. En ce moment où je t'écris, tu dois savoir ce qui s'est passé. Petite tracasserie, rien de plus, et à l'heure qu'il est je la crois complètement terminée. Du reste, tout le monde ici me témoigne les plus ardentes sympathies, et de tous les côtés et de tous les partis à la fois. Ce matin j'avais près de moi, en déjeunant à la table que tu sais, M. de Perseval, l'orateur de l'opposition démocratique à la Chambre belge, et M. Deschamps, l'orateur de l'opposition catholique. Tous deux me faisaient offre cordiale de services. M. Deschamps, qui a été deux fois ministre, m'a parlé de cette petite affaire de passeport, et m'a dit qu'il s'entremettrait au besoin, mais que je pouvais me considérer comme défendu ici par tout le monde.

Il m'a dit : Bien des gens vous haïssent, mais tout le monde vous honore.

* L'Histoire du 2 Décembre, que Victor Hugo avait entrepris d'écrire dès son arrivée. — intitulée depuis *Histoire d'un crime*.

Je crois en effet que pour l'instant je puis rester ici en parfaite sécurité. Dans tous les cas, sois tranquille, l'Angleterre n'est qu'à une enjambée.

Oui, il faut s'occuper du mobilier. Mais, tout en prenant ses précautions, il ne faut pas s'effarer. *On y regardera à deux fois* avant de mettre le séquestre sur mes meubles, sur mes droits d'auteur et sur mon traitement de l'Institut. Cela me ferait moins de mal qu'à eux. Calme-toi donc, chère maman, en veillant toutefois.

Je suis plus populaire ici que je ne croyais. Hier, dans un banquet de typographes, on a porté un toast aux trois hommes qui personnifient la résistance au despotisme, à Mazzini, à Kossuth, à Victor Hugo.

Je n'ai plus que deux lignes. J'y mets mille tendresses pour vous tous. Mon Charlot, mon Victor, mon Adèle, je vous embrasse sur vos six joues. Écrivez-moi.

———

Bruxelles, 31 décembre [1851].

Chère amie, M. Bourlon qui te remettra cette lettre est le rédacteur en chef du *Moniteur* de Belgique. *Reçois-le de ton mieux.* C'est un homme fort distingué, d'un esprit rare et d'un noble cœur. Il est dans toutes nos idées, et sa femme, qui est spirituelle et charmante, te ressemble encore par l'enthousiasme et la foi à l'avenir et au progrès.

Je t'envoie un article du *Messager des Chambres* d'ici sur le fait qui t'avait alarmée. Cela achèvera de te rassurer. Je n'ai, malgré ce petit incident, qu'à me louer de l'accueil qu'on me fait ici.

L'année finit aujourd'hui sur une grande épreuve pour nous tous, nos deux fils en prison, moi en exil. Cela est dur, mais bon. Un peu de gelée améliore la moisson. Quant à moi, je remercie Dieu.

Demain, jour de l'an, je ne serai pas là pour vous embrasser tous, mes chers bien-aimés. Mais je penserai à vous. Tout ce que j'ai dans le cœur s'en ira vers vous. Je serai à Paris, je serai à la Conciergerie. Parlez de moi à ce dîner de famille et de prison que je regrette tant ; il me semble que j'entendrai.

Je te remercie du journal que tu me fais. Il me sera en effet, je crois, très utile, car tu vois un côté que je ne vois pas.

Remercie Béranger et fais faire mes compliments à Berryer. Je serai charmé de lire la conversation de Béranger.

Ici les renseignements m'affluent. Je suis presque aussi entouré qu'à Paris. Ce matin, j'avais cercle d'anciens représentants et d'anciens ministres dans mon bouge de la *Porte Verte* où je suis toujours.

On m'a apporté une lettre *confidentielle* de Louis Blanc. Ils vont fonder à Londres un journal paraissant toutes les semaines, en français. Le comité serait composé de trois français, trois allemands, trois italiens. Je serais l'un des trois français avec Louis Blanc et Pierre Leroux. Que dis-tu de cela ? On pourrait faire une grande lutte contre le Bonaparte. Mais je crains que cela ne retombe sur nos pauvres chers prisonniers. Dis-moi ce que tu penses à ce sujet. Mais n'en parle à personne qu'avec une extrême réserve. *Le secret m'est demandé.*

Schœlcher est arrivé cette nuit, déguisé en prêtre. Je ne l'ai pas encore vu. L'autre nuit, je dormais. On me réveille. C'était de Flotte qui entrait dans ma chambre avec un avocat de Gand. Il avait coupé sa barbe. Je ne le reconnaissais pas. J'aime beaucoup de Flotte. C'est un brave et un penseur. Nous avons causé une partie de la nuit. Il est comme moi plein de courage et de foi en Dieu.

Je t'embrasse tendrement, pauvre chère amie, et mes chers enfants. Je vous envoie toutes mes tendresses. — A bientôt mon Charles. — Chère amie, serre les deux mains à Auguste et à Paul Meurice. Mets-moi aux pieds de Madame Paul Meurice. Comme vous devez avoir encore de bonnes heures tous ensemble dans cette prison ! Que je voudrais y être avec vous et avec eux !

———

Bruxelles, 5 janvier 1852.

J'ai reçu toutes les lettres de mes chers enfants, et toutes les tiennes, et plus elles sont longues, plus elles me charment. Aussi n'ayez pas peur de faire des volumes.

Tu peux, le cas échéant, et pour des choses peu secrètes, m'écrire directement à *M. Lanvin*, 16, *place de l'Hôtel-de-Ville.* J'y suis installé d'aujourd'hui et j'ai prévenu mon hôte que si l'on demandait M. Lanvin c'était moi, et que si l'on demandait M. Victor Hugo c'était moi. Ainsi, je vis là sous mes deux espèces.

Quand Charles arrivera, il me trouvera dans cette halle immense, avec trois fenêtres qui ont vue sur cette magnifique place de l'Hôtel-de-Ville. J'ai loué (pour presque rien) les meubles indispensables, un lit, une table, etc., — et un bon poêle. Je travaille là à l'aise et je m'y trouve bien. Si je rencontre un vieux tapis pour 15 francs, je serai parfaitement heureux.

Si je t'envoyais toutes les tendresses qui sont dans mon cœur, c'est moi qui te ferais des volumes. Comment peux-tu me supposer des défiances à moi qui sens en toi un si noble et si ferme et si tendre appui ! Retire ce vilain mot-là. Je prends des précautions, voilà tout ; et je les prends dans votre intérêt à tous.

Tu vois et tu sens toi-même que mes prudences n'avaient rien d'exagéré et qu'elles m'ont bien réussi. Que mes fils n'oublient pas cet axiome de ma vie : c'est parce qu'on a su être prudent qu'on peut être courageux.

Je t'envoie la lettre que Louis Blanc m'a écrite. Lis-la et fais-la lire à la Conciergerie. Tu me la renverras par une prochaine occasion. Louis Blanc me presse pour une réponse, *oui* ou *non*, qu'en pensez-vous tous ? Qu'en pensent Meurice et Auguste ? Qu'en pensent Charles et Victor ? La chose peut être utile. D'ailleurs ce serait pour Charles un travail tout trouvé. Il paraît que les fonds sont faits en Angleterre. Mais n'y aurait-il pas inconvénient à me confondre, ne fût-ce qu'en apparence, avec Louis Blanc et Pierre Leroux ? Cela me ferait perdre l'isolement de ma situation actuelle, cela me rattacherait au passé d'autrui et par conséquent combinerait mon avenir avec des complications qui me sont étrangères, cela m'ôterait quelque chose de la pureté que j'ai aujourd'hui, n'ayant trempé dans rien, n'ayant pas tenu le pouvoir, n'ayant pas hasardé de théories, n'ayant pas fait de fautes, et ayant simplement tenu le drapeau levé et risqué ma tête le jour du combat.

Tout va bien ici. Quelques réfugiés sont abattus (entre autres Schœlcher, qui du reste s'est conduit héroïquement), mais je les relève. Ce matin, il y avait dans le *Sancho* (le *Charivari* de Bruxelles) des vers à mon adresse par un étudiant. Je refuse les dîners et les petites ovations en famille. J'ai besoin de mon temps pour travailler. Jamais je ne me suis senti le cœur plus léger et plus satisfait. Ce qui se passe à Paris me convient. Par l'atroce comme par le grotesque, cela atteint l'idéal des deux côtés. Il y a des êtres comme le Troplong, comme le Dupin, que je ne puis m'empêcher d'admirer. J'aime les hommes complets. Ces misérables-là sont des échantillons incomparables. Ils arrivent à la perfection de l'infamie. Je trouve cela beau. Ce Bonaparte est bien entouré. On dit que, sur les sous, son aigle aura la tête sous l'aile ; fort bien. Quant aux 7,500,000 voix, y eût-il plus de zéros encore, je mépriserais tout ce néant.

Mes chers êtres bons et courageux, vous êtes ma joie, je vous embrasse.

---

*A Monsieur André Van Hasselt**.

Bruxelles, 6 janvier 1852.

Ce n'est pas moi, monsieur, qui suis proscrit, c'est la liberté ; ce n'est pas moi qui suis exilé, c'est la France. La France hors du vrai, hors du juste, hors du grand, c'est la France exilée et hors d'elle-même. Plaignons-la et aimons-la plus que jamais.

Moi, je ne souffre pas. Je contemple et j'attends. J'ai combattu, j'ai fait mon devoir, je suis vaincu, mais heureux. La conscience contente, c'est un ciel serein qu'on a en soi.

Bientôt j'aurai près de moi ma famille, et j'attendrai avec calme que Dieu me rende ma patrie. Mais je ne la veux que libre.

Ex imo corde.

* Poète belge qui avait adressé des vers à Victor Hugo.

A Madame Victor Hugo.

Bruxelles, 8 janvier, jeudi.

Je t'écris de ma chambre sur la Grande-Place, avec un beau soleil et ce magnifique Hôtel de ville sous les yeux. Hier, j'ai visité l'intérieur de l'Hôtel de ville en compagnie du bourgmestre de Bruxelles, M. de Brouckère, qui me fait très gracieusement les honneurs de la ville. Je continue d'être ici l'objet d'une foule d'attentions. Le Maupas d'ici, un certain baron Hody, qui m'avait envoyé les gendarmes le mois passé, vient d'être forcé de donner sa démission. Mon affaire n'est pas étrangère à sa déconfiture.

On nous dit ici que Xavier Durieu, Rivière, l'avocat, et Hippolyte Magen, le libraire, sont déportés à Cayenne. J'ai reçu ce matin l'ancien constituant Laussedat dont les biens ont été mis sous le séquestre. Les horreurs continuent en France. — Quant à la Belgique, sois parfaitement tranquille. Les ministres et le bourgmestre me font mille assurances cordiales. Ne crains donc rien. Je suis ici comme un centre. Ma halle — car ma chambre est une halle — ne désemplit pas. Il y a quelquefois trente personnes, et je n'ai que deux chaises ! — Je vais du reste faire effort pour clore ma porte ; car, si je me laisse envahir, on me prendrait mon temps et j'en ai besoin plus que jamais. Je continue à force mon travail sur le 2 décembre. Les journaux belges appellent Bonaparte *Napoléon le Petit*. Ainsi j'aurai baptisé les deux phases de la réaction, *les Burgraves* et *Napoléon le Petit**. C'est déjà quelque chose, — en attendant mieux.

* On nommait *Burgraves* les monarchistes de l'Assemblée, dont M. Molé était le chef. Quant au mot *Napoléon le Petit*, Victor Hugo l'avait prononcé, pour la première fois, dans son mémorable discours du 11 juillet 1851, bien avant de le prendre pour titre du livre auquel, en janvier 1852, il ne songeait pas encore.

Je t'embrasse, ma bonne et généreuse femme. Tes lettres m'apportent de la force et de la foi. Dis à ma chère petite fille de m'écrire et à tous ces chers enfants de la Conciergerie.

J'attends toujours Charles pour la fin du mois. — Pas d'imprudence en paroles.

Bruxelles, dimanche 11 janvier.

Tu sais en ce moment que je suis banni par le Bonaparte, c'est-à-dire *expulsé*, c'est le mot dont se sert ce drôle. Hier, j'étais chez Schœlcher ; Charras arrive, nous causons tous les trois. Charras était en train de nous raconter son arrestation, sa captivité, son élargissement et des choses de l'autre monde. Survient Labrousse. Il me dit : — Vous êtes banni, avec 68 représentants du peuple, comme chefs socialistes... J'ai vu le décret. Votre nom m'a frappé et je vous cherche pour vous le dire. — J'espère bien que j'en suis aussi ! a dit Charras. — Et moi aussi ! a dit Schœlcher. — Sur ce, nous avons continué notre conversation.

Du reste, ceci doit te rassurer un peu quant à la Belgique. Ce n'est pas le lendemain du jour où il nous *expulse* qu'il peut décemment nous reprendre. Je sais bien qu'il se fiche de la décence. Mais c'est égal, il n'étendra pas la main hors de la frontière pour nous saisir en ce moment-ci. Dans quelques mois, je ne dis pas. Mais il a fort à faire à cette heure. Sois donc tranquille.

Je demeure, comme tu sais, sur la Grande-Place. Le bourgmestre de Bruxelles est venu me voir. Je lui ai dit : Savez-vous qu'on dit à Paris que le Bonaparte me fera saisir ici et enlever la nuit chez moi par des agents de police ? M. de Brouckère le (bourgmestre) a haussé les épaules et m'a dit : Vous n'aurez qu'à casser un carreau et qu'à pousser un cri. L'Hôtel de ville est sous vos fenêtres. Il y a trois postes. Vous serez bien défendu, allez !

Je travaille à force au récit du 2 décembre. Tous les jours les matériaux m'arrivent. J'ai des faits incroyables. Ce sera de l'histoire et on croira lire un roman. Le livre sera évidemment dévoré en Europe. Quand pourrai-je le publier ? Je ne sais pas encore.

J'ai tant à faire que je ne puis écrire autant de lettres que je voudrais à vous tous. Je passerais ma vie à vous écrire ! il me semble, chers bien-aimés, que c'est causer avec vous. Ma plume va au hasard. C'est illisible, mais qu'importe !

On fait ici, entre nous proscrits, une souscription pour les plus pauvres. J'ai demandé à Schœlcher s'il y avait un maximum. Il m'a dit quinze francs. Je les lui ai donnés.

Chère amie, j'emplis ces deux lignes d'effusions pour vous tous. Écrivez-moi tous et *long*.

A Paul Meurice.

Bruxelles, dimanche 11 janvier 1852.

Cher ami, ma femme déjà vous a dit combien votre lettre m'avait charmé et combien je vous remerciais des détails sur le 2 décembre. Envoyez-moi toujours tout ce que vous pourrez recueillir. Je vais faire un livre rude et curieux, qui commencera par les faits et qui conclura par les idées.

Jamais plus belle occasion, ni plus riche sujet. Je traiterai le Bonaparte comme il convient. Je me charge de l'avenir historique de ce drôle. Je le conduirai à la postérité par l'oreille.

Mettez-moi aux pieds de votre noble femme, et prenez pour vous un bon serrement de main.

A Messieurs les membres de l'Académie française.

Bruxelles, 15 janvier 1852.

Messieurs et chers confrères,

Le malfaiteur politique, dont le gouvernement pèse en ce moment sur la France, a cru pouvoir rendre un décret d'expulsion dans lequel il m'a compris.

Mon crime, le voici :

J'ai fait mon devoir.

J'ai, par tous les moyens, y compris la résistance armée, défendu contre le guet-à-pens du Deux-Décembre la Constitution issue du suffrage universel, la République et la Loi.

Il est interdit aux bannis, de par le coup d'État, de rentrer en France sous peine d'être déportés à Cayenne, c'est-à-dire sous peine de mort.

Dans cette situation, en présence de la force brutale qui règne et contre laquelle je renouvelle du fond de mon exil mes protestations indignées, je ne puis prendre part à l'élection académique qui aura lieu le 22 janvier, et je vous prie, Messieurs et chers confrères,

d'agréer, avec l'expression de mes regrets, l'assurance de ma vive cordialité et de ma haute considération.

VICTOR HUGO,
Représentant du peuple.

A Van Hasselt.

16 janvier 1852.

Vous me comblez, monsieur et cher confrère, je dirai même vous me meublez. Vous m'envoyez un canapé à Bruxelles, à moi qui ne pourrais même pas vous donner un fauteuil à Paris. Je le regrette pour nous autres infortunés quarante. L'Académie française serait un peu moins welche si elle prenait quelques Belges comme vous.

Pour le moment plaignons-la : cette pauvre Académie est toute penaude là-bas. Trois proscrits! Depuis 1815 elle ne s'était pas vue à pareille fête. Dans ce temps-là c'était Louis XVIII qui chassait l'autre Napoléon, le grand, de l'Académie des sciences.

Quant à moi, je m'étends volupteusement sur votre excellent canapé et j'y lis vos bons et beaux livres. O ingratitude humaine! je commence à regarder avec dédain ma malle, que j'avais élevée à la dignité de sopha et que vous avez destituée. C'est fini! de spartiate, je me fais sybarite. Bientôt j'irai me mettre aux pieds de Mme van Hasselt et vous serrer la main.

A Madame Victor Hugo.

Bruxelles, 17 janvier. Samedi.

Je n'ai qu'une minute, chère bien-aimée femme. Je t'écris par la bonne de Schœlcher, vieille femme qui a du courage comme dix jeunes hommes et qui l'a prouvé. Elle te contera son histoire. Tout continue d'aller ici passablement. Toute la presse libérale est pour nous et vivement. Je t'en envoie des extraits à propos de mon bannissement. Une foule de journaux par toute la Belgique ont reproduit mon discours de 47 sur la rentrée des Bonaparte. Cela fait ici grand effet. Je pense avec bonheur que mon Charles va venir et que je le verrai dans une quinzaine de jours Je suis convaincu que Charles ici sera un homme.

Probablement j'arriverai à construire une citadelle d'écriture et de librairie d'où nous bombarderons le Bonaparte. Si ce n'est à Bruxelles, ce sera à Jersey-Hetzel est venu me voir. Il a un plan d'accord avec le mien. D'un autre côté, la Belgique se tournera, je crois, vers nous, pour sauver sa librairie. Je t'envoie deux pages d'une brochure. Lis et fais lire à la Conciergerie. C'est un symptôme. Hetzel me disait hier qu'on vendrait au moins 200.000 exemplaires d'un livre intitulé : *Le Deux-Décembre, par Victor Hugo.*

Quand tous quatre seront libres, je songe à des travaux collectifs. L'*Événement*, pourquoi pas? Une librairie politique à Londres, une librairie littéraire à Bruxelles, voilà mon plan. Deux foyers, et notre flamme les alimentant tous deux.

Pour réussir à mener la chose à bonne fin, il faut vivre ici stoïque et pauvre et leur dire à tous : Je n'ai pas besoin d'argent; je peux attendre, vous voyez. — Qui a besoin d'argent est livré aux faiseurs d'affaires, et perdu. Vois Dumas. Moi, j'ai un grabat, une table, deux chaises. Je travaille toute la journée et je vis avec 1.200 francs par an. Ils me sentent fort, et les propositions me viennent en foule. Quand nous aurons conclu quelque chose, vous viendrez et nous rétablirons l'aisance de toute la famille. Je veux que vous soyez tous heureux et contents, toi, ma femme, et toi chère fille aussi, vous tous enfin!

Il me semble que Meurice, Auguste, Charles et Victor pourraient faire, à eux quatre, une Histoire depuis Février 48 jusqu'au 2 Décembre.

Distribuez-vous le travail. Chacun fera sa part ici Nous travaillerons sur la même table, avec la même écritoire et la même pensée. Je vous envoie à tous. Tour-d'Auvergne et la Conciergerie, tous les tendresses du proscrit satisfait.

Je vous répondrai *à tous* par le prochain courrier En attendant, écrivez-moi *tous* de longues lettres. Chère amie, ne manque pas de bien remplir les pages — A propos, j'ai vu cette immondice qu'il appelle sa Constitution!

Bruxelles, lundi 19 janvt

Ceci n'est qu'un mot, et qui te parviendra par la poste... Ce pauvre Charles sera triste de vous quitter, la liberté ici ne vaut pas sa prison. Mais j'aurai bien de la joie à le voir, que ceci le console. Quant à mon Victor, je l'embrasse sur les deux joues — et toi aussi, chère petite-fille bien-aimée, ne sois pas jalouse... — Mais c'est que Victor est bien vaillant et bien courageux! Il m'écrit les lettres les plus calmes, les plus fermes et les plus sereines du monde, avec ses sept mois de prison devant lui! C'est bien, cher enfant.

Tu vois que j'allais au-devant de ta pensée en signant ma dernière lettre *le proscrit satisfait.*

On me prodigue ici toutes sortes de respects. Il n'y a pas encore de peuple en Belgique, il n'y a qu'une bourgeoisie. Elle nous *haïssait*, nous démocrates, avant de nous connaître. Les journaux jésuites, abondants ici, avaient fait de nous des croquemitaines. Maintenant ces bons bourgeois nous vénèrent. Ils sont furieux de mon bannissement qui me fait sourire. L'autre jour un échevin me lisait le journal dans l'estaminet. Tout à coup il s'écrie : *Expulsion!* et donne sur la table un coup de poing qui casse son cruchon de bière. — Tout à l'heure je déjeunais d'une tasse de chocolat, comme tous les jours, au café des Mille-Colonnes. Un jeune homme s'approche de moi et me dit : — Je suis peintre, monsieur, et je vous demande une grâce. — Laquelle? — La permission de peindre, de votre chambre même, la vue de la Grande Place de Bruxelles et de vous offrir le tableau. — Et il ajouta : — Il n'y a plus que deux noms dans le monde : Kossuth et Victor Hugo.

Tous les jours ce sont des scènes pareilles. Je vais être obligé, à cause de cela, de changer de café pour déjeuner. J'y fais foule et cela me gêne.

Le bourgmestre vient de temps en temps me voir. L'autre jour, il m'a dit : Je me mets à vos ordres. Que désirez-vous? — Une chose. — Laquelle? — Que vous ne blanchissiez pas la façade de votre Hôtel de Ville. — Diable! mais c'est mieux blanc. — Non, c'est mieux noir. — Allons! vous êtes une autorité. Je vous promets qu'on ne blanchira pas la façade. Mais, pour vous, que voulez-vous? — Une chose. — Laquelle? — Que vous fassiez noircir le beffroi. (Ils l'ont refait neuf, pas mal, mais il est blanc.) — Diable! diable! noircir le beffroi, mais c'est mieux blanc. — Non, c'est mieux noir. — Allons, j'en parlerai aux échevins et cela se fera. Je dirai que c'est pour vous.

Ce billet n'est encore qu'un mot en attendant. Écris-moi toujours de longues lettres. Hélas! quand serons-nous tous réunis? Oh! si une bonne proscription pouvait vous chasser tous de France!

Embrasse mon Adèle. Serre la main d'Auguste et de Paul Meurice.

Mardi 27 janvier.

Demain mercredi mon Charles sort de la Conciergerie. Chère amie, ce sera une grande tristesse pour toi de le perdre et une grande joie pour moi de le gagner. Je veux qu'en rentrant à la maison il trouve cette lettre de moi qui lui dira que je l'attends le plus tôt qu'il pourra venir.

Voici quelle est ma vie et quelle sera sa vie ici : Je quitte le n° 16 à la fin du mois et je vais, n° 27, même Grande Place. Nous aurons là deux chambres à lit, dont une à feu et au midi. Celle-ci est grande et convient au travail commun. Je me la suis réservée. Si pourtant Charles qui est frileux tient à la chambre à feu pour se lever le matin, je la lui laisserai le reste de l'hiver, quitte à la reprendre au printemps, si nous sommes encore à Bruxelles. J'aurai ce logis du n° 27 à partir du 1er février. Quant à la dépense, il faut qu'elle soit très sévèrement circonscrite, rien n'étant plus douteux que l'avenir, et les ressources en apparence les plus sûres pouvant manquer ou tarder. Je vis, moi, pour 100 francs par mois. Voici le devis par jour :

Loyer	1 fr. »
Déjeuner (une tasse de chocolat)	0 fr. 50
Dîner	1 fr. 25
Feu	0 fr. 25
	3 fr. »

Cela fait 90 francs par mois. Le reste (10) est pour le blanchissage, les pourboires, etc. A nous deux Charles, nous dépenserons donc 200 francs par mois. — De cette façon nous attendrons en travaillant que quelque affaire se termine ici ou à Londres. Une fois le débouché du travail assuré et réglé, nous augmenterions notre aisance et l'aisance générale. — Dans sept mois *, chère amie, vous nous rejoindrez tous. D'ici là, la situation se sera éclaircie. Nous aurons conclu quelque chose, j'aurai vendu tout ou partie de mes manuscrits ou de mes réimpressions, et nous pourrons fonder tous, quelque part, dans un beau lieu et dans un lieu sûr, une colonie heureuse. Et quand je dis *tous*, il va sans dire que j'entends mes *quatre fils*. Meurice et Auguste sont de ma famille.

A propos de cela, Brofferio m'a écrit une lettre charmante pour me demander en Piémont et m'offrir une villa sur le lac Majeur. Ainsi bon espoir.

Je t'écris ceci à la hâte, bien chère amie. Demain ou après-demain au plus tard, Mme K..., qui passe ici, te portera une nouvelle lettre et des lettres pour Auguste, pour Paul Meurice, pour mon Victor, pour ma chère fille, et pour Charles, s'il n'est pas déjà ici. Préviens-moi du jour et de l'heure où il arrivera.

Envoie-moi par Charles mon portefeuille ainsi que mes albums de dessins. Fais choisir auparavant à Paul Meurice, à Auguste et à Mme Bouclier **, chacun le dessin qu'ils voudront dans ces albums.

Chère maman bien-aimée, dans deux jours tu recevras une plus longue lettre. — Je suis d'avis de sous-louer et je t'expliquerai ce que je crois faisable. En attendant, sois toujours *rayonnante*. Le mot de Méla-

* François-Victor avait encore sept mois de prison à faire.

** Amie de M. et Mme Victor Hugo.

nie * est stupide... Oui, *rayonne*. Nous traversons de bonnes et magnifiques adversités. Tout ce qui se passe est utile, utile à la France comme leçon, utile à nos enfants comme épreuve, utile à nous deux comme lien d'amour et consécration.

J'approuve d'avance tout ce que tu fais et tout ce que tu dis. Je sais que tu n'as rien que de sage dans l'esprit et de grand dans le cœur. Tu as bien, bien, bien parlé à Villemain. C'est un ami du reste et je lui écrirai.

Encore un mot pour vous tous. Je vous aime bien.

Bruxelles, mercredi 28 janvier.

Je commence, chère amie, par te remercier de tout et pour tout. Cette lettre te sera portée par Madame de Kisseleff. J'ai passé hier chez elle une charmante soirée; elle m'a fait dîner avec Girardin que *je n'avais pas encore vu en effet*. Il était venu chez moi et j'étais allé chez lui sans que nous nous fussions rencontrés. Girardin m'a dit : Terminez vite votre livre, si vous voulez qu'il paraisse avant la fin de ceci. — Cependant je l'ai trouvé par un certain côté sceptique et bonapartiste. Il m'a dit : Mme de Girardin est aussi rouge que vous. Elle est indignée et elle dit comme vous *ce bandit*. — Il croit que Bonaparte tombera dans trois mois, à moins qu'il ne fasse la guerre; ce à quoi Persigny le poussera. Dans ce cas-là, la Belgique, dit-il, serait envahie, fin mars. Il faudrait se mettre en sûreté d'ici-là.

Il y a eu revelléité de me mettre hors d'ici. Le ministère belge a tenu bon et en a été ébranlé. Lis ce que j'écris à Victor à ce sujet. Au reste, il faut que vous lisiez tous toutes les lettres que j'adresse à chacun. C'est la même lettre que je continue, et, comme je suppose que vous lisez tous, je ne répète pas les faits. Il est également nécessaire d'être fort prudents à la Conciergerie. Ne lisez mes lettres qu'entre vous, n'en parlez qu'entre vous. Défiez-vous de la police *toujours présente et aux écoutes*. Vous devez être tous plus épiés que jamais.

Tout ce que tu me dis de l'effet du décret de spoliation est admirablement vrai et juste. Tous les crimes dans un, le Deux-Décembre, ont fait moins d'effet sur le bourgeois, boutiquier ou banquier, que cette confiscation **. Toucher au droit, c'est peu, toucher à une maison, c'est tout. Cette pauvre bourgeoisie a son cœur dans son gousset. Du reste elle se relève un peu, dit-on, et l'opposition libérale recommence. C'est bon signe, et ce qui est beau, c'est le courage des femmes. Partout les femmes redressent la tête avant les hommes. Du fond de mon cœur, je leur crie bravo.

Maintenant causons de mon Charles. Il va venir ici. Il faut y travailler ou périr d'ennui ou de néant. Mais travailler à quoi? Pas de journaux *payants*, et d'ailleurs le gouvernement belge ne permettrait pas à un écrivain français d'user ici de la liberté de la presse. Que faire alors? Quel travail utile? Voici les idées qui me sont venues : d'abord, ce que j'ai déjà écrit à Charles, faire à eux quatre une histoire des quatre dernières années à l'aide de la collection de l'*Evénement*, se partager la besogne avant le départ de Charles. Charles ferait ici sa part et le livre se vendrait très bien, *mais fini*. La librairie belge est ainsi.

Ensuite, pourquoi Charles, avant de partir, ne verrait-il pas Houssaye et Gautier? Il pourrait leur envoyer d'ici pour la *Revue de Paris* des lettres sur la Belgique, *non politiques*, et qu'il ferait admirablement. Il me semble qu'il y aurait là pour lui une centaine de francs par mois. Je lui donnerais le nécessaire, cela lui donnerait le superflu.

Pensez tous à tout cela, consultez-vous dans le grand conseil de la Conciergerie. Que Charles prenne l'avis de nos chers, Auguste et Paul Meurice.

Remercie Béranger pour moi. Quant à Villemain, je lui suis reconnaissant de tout. Je lui suis reconnaissant, à lui, de t'avoir offert, et je te suis reconnaissant à toi d'avoir refusé. Chère amie, je trouve avec joie toute mon âme dans ton cœur.

Je vous envoie à tous mon cœur, ma pensée, ma vie. Je t'envoie, à toi en particulier, tout ce que j'ai de plus tendre dans l'âme.

A Brofferio.

Bruxelles, 2 février 1852.

Mon éloquent et cher collègue,

C'est du fond du cœur que je vous remercie. Orateur, vous me répondiez du haut de votre tribune, proscrit, vous me tendez les bras.

J'étais heureux de votre sympathie d'homme politique et de citoyen; je suis fier de votre hospitalité que vous m'offrez avec tant de dignité, que j'accepterais avec tant de joie.

Je ne sais encore ce que la providence fera de moi, il me reste plus que jamais d'impérieux devoirs publics. Il peut être nécessaire que je m'éloigne le moins

* Belle-sœur de Mme Victor Hugo, qui avait trouvé à celle-ci l'air « bien rayonnant » pour une femme dont le mari était en exil.

** La confiscation des biens de la famille d'Orléans.

possible de la frontière la plus voisine de Paris. Bruxelles ou Londres sont des postes de combat. C'est maintenant à l'écrivain de remplacer l'orateur; je vais continuer avec la plume cette guerre que je faisais aux despotes avec la parole. C'est le Bonaparte, le Bonaparte seul, qu'il faut maintenant prendre corps à corps; pour cela je dois peut-être rester ici ou aller à Londres. Mais soyez sûr que le jour où je pourrai quitter la Belgique ou l'Angleterre, ce sera pour Turin. J'aurai une joie profonde à vous serrer la main. Vous particulièrement, que de choses vous incarnez en vous! Vous êtes l'Italie, c'est-à-dire la gloire; vous êtes le Piémont, c'est-à-dire la liberté; vous êtes Brofferio, c'est-à-dire l'éloquence. Oui, j'irai, j'irai prochainement vous voir, et voir votre villa du lac Majeur; j'irai chercher près de vous tout ce que j'aime, le ciel bleu, le soleil, la pensée libre, l'hospitalité fraternelle, la nature, la poésie, l'amitié. Quand mon second fils sera sorti de prison, je pourrai réaliser ce rêve, et faire ranger ma famille en cercle à votre foyer.

Nous parlerons de la France, aujourd'hui, hélas! pareille à l'Italie, tombée et grande; nous parlerons de l'avenir inévitable, du triomphe certain, de la dernière guerre nécessaire, de ce grand parlement fédératif continental où j'aurai peut-être l'immense joie un jour de m'asseoir à côté de vous.

A Madame Victor Hugo.

Samedi 14 février.

Ne dis pas, chère amie, que je n'ai pas le temps de lire. Écris-moi de bonnes longues lettres, je t'en supplie. Ne perds pas cette douce habitude de causer avec moi à pleines pages. Ta lettre, si courte, nous est arrivée hier soir, vendredi. Nous n'en avions pas eu depuis dix jours que Charles est arrivé. J'ai, moi, très peu de temps pour écrire. Je me lève à huit heures du matin (je vais réveiller Charles qui reste assez habituellement au lit, *malgré mon réveil*), puis je me mets au travail. Je travaille jusqu'à midi : déjeuner. Je reçois jusqu'à trois heures. A trois heures, je travaille. A cinq heures, dîner. Je digère (flânerie ou visite quelconque) jusqu'à dix heures. A dix heures, je rentre et je travaille jusqu'à minuit. A minuit, je fais mon lit et je me couche. Je fais mon lit, voici pourquoi : les draps sont grands comme des serviettes et les couvertures comme des tapis de table. J'ai été obligé d'inventer un procédé pour tricoter tout cela de façon à avoir les pieds couverts, et chaque soir je refais mon lit. Charles dort tout bonnement.

J'ai promis à notre cher Paul Meurice un dessin. Celui du petit album ne compte pas. A côté de mon lit, devant la glace, derrière le petit coffret de laque à couvercle rond, il y a un grand dessin très réussi qui représente deux châteaux dont un dans le lointain. Fais-le encadrer avec trois pouces environ de marge blanche et donne-le de ma part à Paul Meurice. Remercie-le de sa charmante lettre. Dis à Auguste, qui m'a écrit, comme toujours, une lettre pleine de choses profondes, dis à Meurice et à Victor que je leur ferai les vers qu'ils veulent. C'est bien le moins que je jette quelques strophes à travers leurs barreaux*.

Mon Charles est bon et charmant. Il réchauffe un peu le froid que j'ai loin de vous tous. Le difficile est de le faire travailler. Je n'ai pu encore lui arracher que quelques pages, excellentes du reste, sur ce qui s'est passé à la Conciergerie. Dis à nos trois prisonniers de recueillir leurs souvenirs et ceux des autres, et de m'envoyer tous les faits qu'ils pourront.

Je reviens à Charles. En attendant l'*Histoire des quatre années*, qu'Hetzel trouve chose excellente et très vendable, mais qui sera plus faisable quand vous serez tous là, je lui ai dit d'écrire un livre avec ses six mois de prison, et notre voyage à Lille. *La Conciergerie et les Caves***, voilà un beau et bon volume. Il me promet, il est doux comme une bonne fille, mais il ne commence pas. Je ne me plains pas, car je ne veux pas que tu le grondes. Je travaille pour tous. Seulement je crains que le temps ne se perde. Les années passent et les habitudes viennent.

L'autre soir il était sorti, je travaillais. A minuit, on cogne à ma porte. — Entrez. — Monsieur, me dit l'hôtesse, Monsieur votre fils a-t-il la clef? (de la porte du dehors). — Non, madame. — En ce cas, je vais l'attendre. — Non, madame. — Comment faire alors? — Couchez-vous. Je vais descendre dans votre boutique (l'entrée de mon logis est une boutique de tabac), j'écrirai tout aussi bien sur votre comptoir que sur ma table, et j'attendrai mon fils.

Je me suis installé, en effet, dans le comptoir; je me suis perché sur le haut tabouret de la marchande, et j'ai écrit là. A trois heures du matin, mon Charles est rentré, il a été stupéfait de me trouver griffonnant sur ce comptoir et l'attendant. Je ne lui ai pas fait de reproches. Mais, depuis lors, il n'est guère rentré passé minuit.

Pour ce qui est de mes affaires de librairie, la Belgique a peur, et une librairie belge libre, *même purement littéraire*, est impossible en ce moment. La chose que j'avais cru toucher recule. Il faut donc attendre encore. Hetzel va partir pour Londres et tâcher de nouer la chose en Angleterre. Tout cela exige que nous ne relâchions rien de notre vie étroite d'exilés mangeant trois francs par jour. — Je donne pourtant çà et

* Voir dans les *Châtiments* les vers *A quatre prisonniers*.

** Il s'agit des caves de Lille, où se logeaient alors les ouvriers misérables

là à Charles quelque « tigre à cinq griffes* ». Le tigre s'en va en fumée.

Tout à l'heure on a cogné à ma porte. J'ai interrompu ma lettre. C'était le directeur des Variétés, M. Carpier, qui vient de Paris, m'a-t-il dit, exprès pour me voir. Il m'a demandé, avec mille instances et offres, une pièce pour Frédérick, le *Don César***. Il m'a fort parlé d'Auguste dont il sent le haut avenir dramatique. Il m'a paru homme intelligent. Il m'a dit que le Maupas avait poussé un cri de joie à l'idée d'une pièce de moi, se figurant sans doute que la littérature m'ôterait à la politique. Je lui ai dit qu'après la publication de mon livre, *je verrais*, mais que je devais ne rompre maintenant le silence que par un soufflet sur la joue du coup d'État. Il m'a offert de faire venir répéter sa troupe à Bruxelles ou à Londres, où je serais. Je dois le revoir encore.

A bientôt, chère, bien chère amie. Mes tendresses à ma Dédé. Prends-en beaucoup pour toi.

Bruxelles, 22 février.

Je commence par te dire que tu es une noble et admirable femme. Tes lettres me font venir les larmes aux yeux. Tout y est, dignité, force, simplicité, courage, raison, sérénité, tendresse. Si tu parles politique, tu le fais bien, tu vois juste, et tu dis vrai. Si tu parles affaires et famille, c'est un grand et bon cœur qui parle. Comment donc peux-tu me supposer, avec toi — et avec personne, — l'ombre d'une arrière-pensée? Qu'ai-je à te cacher, à toi surtout?

Ma vie défie le soleil, et mon âme aussi. Tu me *parles argent* à regret? Je le comprends. Nous sommes pauvres et il faut passer dignement un défilé, qui peut finir vite, mais qui peut être long. J'use mes vieux souliers, j'use mes vieux habits, c'est tout simple. Toi, tu supportes les privations, les souffrances même, souvent l'extrême gêne, c'est moins simple puisque que tu es femme et mère, mais tu le fais avec bonheur et grandeur. Comment donc pourrais-je douter de toi? A quel propos et pourquoi? Est-ce que j'ai quelque chose qui ne soit pas à toi? Ne dis pas *ton* argent, dis *notre* argent. Je suis administrateur, voilà tout. Quand je verrai mes pauvres bons fils travailler comme moi, quand je verrai naître un débouché et un libraire quelque part, à Bruxelles ou à Londres, n'importe où, pourvu que ce soit dans une terre libre, quand j'aurai vendu un manuscrit, je dirai : C'est bien, et je ferai à tous la vie plus large. En attendant, il faut souffrir un peu. Quant à moi, c'est de tes souffrances que je souffre et non des miennes.

Tout ceci explique ma rigidité en matière de dépenses. — La recette n'est pas encore assurée, et nous ne vivons pas encore en couvrant nos frais. Cela viendra, mais n'est pas venu. Comment peux-tu voir là de la défiance? C'est de la réserve comme j'en ai vis-à-vis de moi-même. Tu sais bien que toute ma vie j'ai commencé les privations et les économies par moi. Chère amie, j'aurais là toute notre fortune que je te la livrerais, en peux-tu douter? Je te dirais seulement : prends garde. — Je puis vous manquer un beau matin, et il faut tâcher d'avoir après moi le capital que j'ai pu amasser. La dignité même de ton caractère l'exige. Je ne veux pas que tu aies jamais besoin de personne. Vis comme tu as toujours vécu, sans moi comme avec moi, fièrement, dignement, regardant de haut les gouvernements, les hommes, les choses, n'ayant souci ni besoin d'aucune protection. C'est là l'avenir que je te veux et à mes enfants. De là, je le répète, ma rigidité actuelle.

Je vois, d'après la réponse que Charles te fait et qu'il m'apporte, que tu l'as un peu grondé dans ta lettre. Ne le gronde pas. J'ai besoin de le voir à côté de moi heureux et content, et, s'il ne veut pas travailler, qu'y faire? Un jour ou l'autre, je l'espère, la raison viendra, une affaire le tentera et il se mettra au travail. En attendant, je tâche qu'il soit heureux, je ne lui fais aucun reproche, je le laisse entièrement libre, et je fais ce que je peux pour qu'il se plaise près de moi. Je suis triste qu'il ne t'en dise pas un mot dans sa lettre. — Un jour, plus tard, mes enfants sauront tout ce que j'aurai été pour eux.

Mon livre avance. Il serait fini dans huit jours (en travaillant les nuits), s'il le fallait. Mais je ne vois pas encore l'urgence. Il m'arrive tous les jours de nouveaux renseignements qui me forcent à refaire des parties déjà écrites. Cela m'est fort pénible. Je ne crains pas le travail, mais je hais le travail perdu. Je ne sais pas encore si je joindrai les faits de la province à ceux de Paris. Cela pourrait devenir long et monotone. D'ailleurs Paris seul décide tout et a tout décidé le deux décembre comme toujours. Je ne donnerai probablement que le plus curieux des faits de province et en résumé; seulement ce qu'il faudra pour faire ressortir le mensonge de la prétendue jacquerie. Et puis je crois qu'il vaut mieux, pour la propagande et la vente, que le livre n'ait qu'un volume.

Quant au journal*, sauf plus ample réflexion, je suis de l'avis d'Auguste. Rien à faire sous cette loi. Si un succès de journal littéraire était possible, il faudrait cependant examiner. On bornerait la politique aux faits et l'on ferait une magnifique littérature-opposition.

* Une pièce de cinq francs, selon le mot de Murger.

** Il s'agit ici d'un *Don César de Bazan* inédit, projeté par Victor Hugo.

* On avait proposé de faire reparaître l'*Événement* sous la forme d'un journal purement littéraire.

Mais laisserait-on faire cela? Consultez-vous entre vous. Vous voyez le terrain de plus près.

A propos de bonne politique et de bonne littérature, voici une noble lettre :

« Monsieur,

« Comme je ne vous reconnais pas le droit de dépouiller ma famille, je ne vous reconnais pas davantage le droit de m'assigner une dotation au nom de la France. Je refuse le douaire.

« Hélène d'Orléans. »

Charles te raconte que je l'ai mené à Louvain. On m'y a fait grand accueil. Le bibliothécaire m'attendait à la bibliothèque, le directeur de l'Académie à l'Académie, l'échevin à l'Hôtel de Ville. On m'a donné une médaille. Le curé ne m'attendait pas à l'église. J'y suis allé pourtant. La ville était en rumeur. Les élèves de l'Université me suivaient dans la rue à distance. L'un d'eux m'a écrit : — Nous n'avons pas crié *vivat* de crainte de donner ombrage, à votre sujet, à notre pauvre petit gouvernement.

Chère amie, je finis cette lettre à dix heures du soir. Je vais l'envoyer chez Serrière qui part demain matin. Plusieurs représentants, Yvan, Labrousse, Barthélemy sont là autour de moi qui me parlent de toi et t'envoient leurs respects. J'écrirai à Abel et à Béranger. J'écrirai à mon Victor et à ma courageuse et charmante petite Adèle. Je dis petite, quoiqu'elle soit aussi grande que toi, mais je la vois toujours haute comme ça, disant : papa *é i**.

Remercie Meurice de sa belle et bonne lettre et embrasse toute ma Conciergerie. — A toi, à vous tous.

---

25 février.

J'ai passé la journée avec Marc Dufraisse, lui me contant, moi écrivant. J'ai griffonné ainsi sans m'en apercevoir vingt pages de petit texte, ce qui fait, chère amie, que je suis abruti ce soir. Je voulais écrire à toute ma Conciergerie, je voulais écrire à mon Adèle chérie, et voilà que j'ai à peine le temps de t'envoyer dix lignes. Le gros paquet sera pour la prochaine fois.

J'ai invité hier Girardin à dîner et nous avons causé en toute cordialité. Il m'a parlé d'un feuilleton de Gautier qui me touche. Remercie Gautier pour moi. Girardin m'a dit que son feuilleton était charmant et m'a promis de me l'envoyer, ainsi qu'un feuilleton de Janin. Donc il faudra aussi que tu remercies Janin. Je suis convaincu que le remercîment venant de toi lui fera encore plus de plaisir que de moi.

Je viens de lire une bonne phrase dans l'*Emancipation*, journal jésuite et bonapartiste d'ici. Je te la trancris. Il s'agit du *Corps Législatif*.

« Les élections sont parfaitement libres. Cependant un journal qui proposerait au choix des électeurs le nom de Victor Hugo ou le nom de Charras serait inévitablement suspendu. »

La chose est adorable. Voici sur le même sujet ce que dit le *Messager des Chambres :*

« Ce que le ministère de l'intérieur accorde ostensiblement, la liberté du vote, le ministère de la police est chargé de le retirer. C'est ainsi que dans le faubourg Saint-Antoine, plusieurs ouvriers, chefs de famille, ont été menacés d'un procès en impression clandestine, pour avoir imprimé, avec une de ces petites presses lithographiques que tout négociant possède, des bulletins portant le nom de M. Victor Hugo.

« De tous les bannis, l'illustre poëte est celui contre lequel M. Bonaparte nourrit le plus de haine : c'est de l'animosité personnelle, avivée par la popularité toujours croissante du proscrit. Détesté dans les salons de la noblesse et de la bourgeoisie avant le coup d'État, M. Hugo y a retrouvé tout le terrain perdu. On le considère aujourd'hui comme un des plus énergiques défenseurs du droit et de la liberté. »

Le mardi gras est ici très folâtre et assez farce. De ma fenêtre, sur la Grande Place, je voyais le centre des mascarades. Ma vitre était une stalle. Les Flamands ont l'air endormi toute l'année; le mardi gras, la gaîté les prend et les rend fous. Ils sont alors très drôles. Ils se mettent cinq dans la même blouse avec des chapeaux énormes et dansent comme cela. Ils se barbouillent, ils s'enfarinent, ils se noircissent, ils se rougissent, ils se jaunissent, ils sont à crever de rire. J'avais hier ma Grande Place remplie de Téniers et de Callots. Et puis des trompes assourdissantes toute la nuit. De ma croisée je lisais cette affiche : *Société des Crocodiles. Dernier grand bal.*

Mon livre avance. J'en suis content. J'en ai lu à des amis quelques pages qui ont fait grand effet. Je crois que ce sera une bonne revanche de l'intelligence contre la force brutale. Encrier contre canons. L'encrier brisera les canons.

Je me sens ici aimé de tout le monde. Le bourgmestre et les échevins sont aux petits soins. Je crois que je gouverne un peu la ville. Vrai, tous ces Belges sont charmants. Ils disent qu'ils détestent les Français; au fond, ils les vénèrent. Moi, je les aime fort, ces bons Belges.

Ma fille chérie, joue de temps en temps mon air

* Papa chéri.

*Brama** et qu'il te fasse penser à moi. Dis à ta bonne mère de m'écrire une longue lettre et donne-lui l'exemple. — Mon Victor, fais de même, envoie-moi beaucoup de longues pages de tout le monde, à commencer par toi. J'ai faim de vous lire et soif de vous embrasser.

Tendresses à Auguste et à Meurice. As-tu donné à Meurice le grand dessin des deux châteaux?

Vendredi 27 février.

M. Coste, de l'*Événement*, te portera ce mot. Chère amie, il est bien heureux, il te verra et vous verra tous.

J'ai été un peu souffrant ces jours-ci, travaillant toujours, sortant peu, ne faisant presque pas d'exercice, moi qui marchais tant autrefois; cela m'a indisposé. J'ai eu la fièvre deux ou trois jours, mais c'est fini.

Nous faisons toujours Charles et moi un doux et paisible ménage. S'il se mettait de lui-même et sérieusement à travailler, je serais presque heureux ici, si ce mot heureux peut être prononcé quand tu n'es pas là, chère et noble bien-aimée, quand vous n'êtes pas là, mes chers enfants, quand vous êtes absents, vous tous qui êtes ma vie et ma joie!

Nous vivons l'œil tourné vers Paris, attendant tes lettres, chère amie, attendant un gros paquet de la Conciergerie. Il pleut, il fait froid, c'est le carême, on est seul. Nous avons bien besoin d'un rayon de soleil. Il dépend de vous de nous l'envoyer.

Dis à Victor, dis à Auguste, dis à M. et Mme Paul Meurice que nous parlons d'eux sans cesse, Charles et moi. Hier, à la table d'hôte des proscrits, Charles a dit des vers d'Auguste qui ont fait pouffer de rire l'exil. C'est l'histoire de *Madame Revel* remplacée par *Philippe le Bel*. Tu dois savoir cela.

Embrasse-les tous de ma part, même les hommes, et surtout les femmes.

Ceci n'est qu'un mot pour vous dire bonjour. J'interromps mon travail et je le reprends. Embrasse deux fois mon Victor-Toto et mon Adèle-Dédé.

---

17 mars, Bruxelles.

Charles ne travaillait pas et perdait son temps. D'un autre côté, il me disait : J'ai besoin de gants, de fiacres, d'argent de poche, etc. J'ai fait avec lui un arrangement. Je lui donnerai 50 francs par mois pour son superflu personnel; lui, de son côté, se lèvera tous les matins comme moi à huit heures et travaillera près de moi jusqu'à onze heures. Moyennant ces trois heures, je le tiendrai quitte de tout autre travail le reste du jour. Il a accepté avec enthousiasme; il s'est levé et a travaillé le premier jour et le second jour; mais déjà cela ne va plus que faiblement. Hier il a travaillé une demi-heure, et aujourd'hui pas du tout. Je l'ai un peu grondé. Il s'est d'abord exclamé, comme tu sais, puis il a compris, et j'espère qu'à partir de demain la régularité reviendra. Ces 50 francs par mois me gêneront, mais j'aime mieux qu'il ne fasse pas de dettes et qu'il travaille un peu. Tu m'approuves, n'est-ce pas? Oh! que je voudrais t'avoir là et que j'aurais besoin de toi pour le remonter de temps en temps! Du reste, ne le gronde pas pour cela. Il va peut-être enfin s'y mettre. Fais comme si je ne t'avais rien dit.

Il inclinerait vers les petits proverbes, vers les petits vers, vers les choses faciles et stériles. Je le retiens et je le tourne vers les travaux sérieux et qui peuvent servir ses idées et son avenir. J'insiste pour qu'il fasse son livre sur la Conciergerie. Parle-lui-en de ton côté.

Quant à moi, tu vois d'ici ma vie. Elle est toujours la même : levé à huit heures — travail — déjeuner à onze — ce n'est plus du chocolat. Charles a préféré une côtelette, — réceptions jusqu'à trois heures — travail jusqu'à cinq — dîner à la table d'hôte avec Charles, Dumas, Noël Parfait, Bancel, etc. — jusqu'à dix heures — dix heures, travail jusqu'à minuit. Je dîne dehors quelquefois, mais rarement. Il y a ici une bonne vieille polonaise riche, Madame de Laska, qui adore Charles. J'y ai dîné une fois. La semaine passée, j'ai dîné avec Girardin, Quinet et Dumas, chez un éditeur d'ici, M. Muquardt. Les libraires d'ici ont peur de mon livre du Deux-Décembre. Je serai évidemment obligé de ne le publier qu'à Londres. Du reste, l'important est de le faire. Il est certain qu'il sera publié. Comment, par qui, peu importe.

---

19 mars, Bruxelles.

Chère amie, tu as dû recevoir par Mme Noël Parfait une lettre à l'adresse de M. Duboy, avocat à la Cour de cassation. *Il serait très important d'avoir le plus tôt possible la réponse à cette lettre.* Tu vas le comprendre.

J'ai besoin, pour mon livre, de détails sur ce qui s'est passé le Deux Décembre à la Haute-Cour. Marc Du-

* Musique de Beethoven.

fraisse a écrit à M. Duboy, qu'il connaît, pour lui demander ces détails. Tâche d'avoir la réponse de M. Duboy. Envoie chez lui. Peut-être ne faudrait-il pas lui dire que ces détails me sont destinés. Il n'aurait qu'à avoir peur !

Depuis que je t'ai écrit, Charles s'est un peu remis au travail. Presse-le dans le même sens que moi : un livre solide et sérieux qui sente son proscrit et qui ne laisse à personne le droit de dire qu'il n'a rien tiré de sa prison.

Il est ici très recherché. Il est charmant, et c'est tout simple. Je lui conseille la dignité, la tenue, même avec les femmes. Pas de légèretés, pas de dettes, et le plaisir après le travail. Il consent à tout, et je tâcherai qu'il pratique. Mais j'aurais bien besoin de toi pour m'aider. Écris-lui toujours à ce point de vue, sans le gronder jamais.

J'ai vu hier Girardin, et nous avons causé beaucoup et longtemps. Il publie demain ici un livre socialiste, et part le même jour pour Paris. Je ne crois pas que tout ce qu'on t'a dit de lui soit exact. Je l'ai trouvé hier très bien ; je lui ai dit : Allez à Paris le moins possible, restez-y le moins possible, soyez proscrit le plus possible.

Il m'a remercié et m'a dit une assez belle parole. Il m'a dit : — Vous avez été le javelot. Vous avez parcouru en un clin d'œil une distance immense, et vous vous êtes enfoncé si profondément dans la démocratie que rien ni personne ne pourra vous en arracher.

Si tu vois Mme de Girardin, félicite-la de ma part de son courage et de sa grandeur d'âme.

Chère amie, n'oublie pas qu'il me faut douze ou quinze longues pages la prochaine fois. Toutes tes lettres sont belles et fortes. Si j'avais besoin d'énergie, elles m'en donneraient. Ayons bon espoir. Tout va bien quand les têtes vont bien. Or nous n'avons jamais vu plus clair ni mieux sur ce que nous faisons.

Embrasse mon Victor, embrasse mon Adèle, et dis-leur de t'embrasser. Il me semblera que je suis au milieu. Toutes mes tendresses à Paul Meurice, à Auguste Vacquerie. Mes respects à Madame Paul.

Bruxelles, lundi 22 mars.

Bonjour, chère maman. Ceci n'est qu'un mot en hâte pour te dire que nous nous portons bien et pour t'envoyer ce feuilleton de Dumas, charmant pour toi. Écris-lui pour le remercier. Il y sera très sensible.

M. Carpier, le directeur des Variétés, est revenu ici; « pour moi », dit-il toujours. Je lui ai renouvelé l'explication catégorique que je lui avais déjà faite : qu'il m'était impossible de rien donner au théâtre, et surtout une comédie, avant d'avoir fait un acte politique et publié mon livre. Il m'a dit : Mais, après votre livre, on ne laissera plus jouer votre pièce. — C'est possible, lui ai-je répondu, mais c'est mon devoir. Il m'a dit d'ailleurs que l'Élysée était fort effaré de mon livre et que Romieu lui en avait parlé avec *anxiété*. C'est bon. Il demande une pièce à Charles. Pourvu que Charles la fasse en vers, afin d'écarter toute idée de vaudeville, et qu'il ait, lui aussi, publié ou écrit auparavant la *Conciergerie*, je trouve cela très bien, et j'y pousse Charles.

Hetzel dit qu'un mot de moi à Desnoyers ouvrirait à Charles le feuilleton du *Siècle*. Je t'enverrai ce mot : Charles pourrait donner au *Siècle* des lettres *non politiques* sur Bruxelles. Dis-moi ton avis.

Je suis jusqu'au cou dans mon cloaque du Deux-Décembre. Cette vidange faite, je laverai les ailes de mon esprit, et je publierai des vers.

Vendredi 26 mars.

Charles t'expliquera, chère amie, la hâte de notre lettre. Au reste, si mes lettres sont courtes, elles sont fréquentes, et tu sais d'ailleurs comme je travaille. En conscience, tu me dois des pages pour mes lignes.

Je voudrais pouvoir t'écrire longuement, car j'ai une chose à te dire. Ces jours passés, j'ai eu la visite d'un élyséen, ancien ami à moi, ami actuel de Louis Bonaparte. Il passait par Bruxelles, m'a-t-il dit, et n'a pas voulu passer sans me serrer la main. Il m'a dit Louis Bonaparte désolé de la *fatalité* qui est entre nous.

— Ce n'est pas la fatalité, lui ai-je dit, c'est ~~le~~ crime. Et son crime est un abîme. — Il a repris : Il sait toute la reconnaissance que la famille vous doit. Il a hésité cinq jours avant de mettre votre nom sur la liste de proscription. — Ah! ai-je fait en éclatant de rire, il aurait mieux aimé me mettre sur la liste du Sénat, n'est-ce pas? Eh bien, dites-lui ceci, c'est que c'est la liste du sénat qui est la liste de proscription. Être exilé de France, ce n'est qu'un malheur. Être exilé de l'honneur, c'est la vraie misère.

Le brave homme va être sénateur un de ces jours. Il s'en est allé.

Bruxelles, 8 avril.

Toujours des improvisations, chère amie. Notre cher et excellent Deschanel, qui te portera ce mot,

part pour Paris dans une heure. Reçois-le comme un de nos meilleurs qu'il est. J'ai vu par quelques lignes de Paul * dans l'*Indépendance* (remercie Paul de ma part) que tu t'étais occupée, et utilement, des sottes rumeurs répandues par l'Élysée sur ma *rentrée obtenue*. J'avais fait répondre ici immédiatement par ces quelques lignes :

« Plusieurs journaux annoncent que M. Victor Hugo a été *autorisé* à rentrer en France. On ne s'explique pas l'origine d'un pareil bruit. M. Victor Hugo a fait obtenir autrefois à M. Bonaparte l'autorisation de rentrer en France. Il n'a pas à la lui demander aujourd'hui. »

Te voilà au fait de mon dialogue avec l'Élysée. J'espère que ce mot lui cassera le bec.

Chère maman bien-aimée, j'ai passé hier une bonne soirée. Alexandre Dumas est arrivé, nous avons dîné ensemble et parlé de toi. Il m'a redit comme tout le monde t'aime et te respecte, et je lui ai dit que tout le monde avait bien raison.

Tu as dû voir Hetzel. Il a dû te parler de mon livre et te faire toucher du doigt les obstacles à la publication. Ces obstacles disparaîtront. M. Trouvé-Chauvel, l'ancien ministre des finances, est venu me voir tout à l'heure. Je crois qu'il ira à Londres et qu'il s'occupera du mode de publication de mon livre. Ils étaient là trois anciens ministres de 1848, Charras, Freslon et Trouvé-Chauvel. Je leur ai lu quelques pages de mon manuscrit. L'effet a été bon. Trouvé-Chauvel a dit : Ce livre sera un événement et un monument.

Avez-vous lu cette petite histoire ?

« M. Villemain ayant été obligé de se présenter à l'Élysée pour quelque affaire relative à l'Académie française, M. Bonaparte lui dit d'un ton aigre-doux : « Monsieur Villemain, « l'Académie française me boude ; elle n'est pas comme l'Aca- « démie des sciences qui m'a donné trois sénateurs. — « L'Académie française est plus heureuse, a répondu M. Vil- « lemain, elle vous a donné trois exilés. »

Pour aujourd'hui, voilà mon sac à nouvelles vidé. Quant au cœur, il ne se vide pas. Je t'écrirais une page de tendresses que je n'aurais pas commencé. Charles est sorti, mais je fais sa commission en t'embrassant bien tendrement ainsi que ma Dédé et mon Toto. Je m'ennuie bien de sa prison. S'il s'ennuie autant de mon exil, ce sera une bonne heure que celle où nous nous reverrons. J'ai su le beau succès de Paul Meurice **. Félicite-le et embrasse-le pour moi.

Je serre la généreuse main d'Auguste.

---

* Paul Foucher, frère de Mme Victor Hugo.

** Le drame *Benvenuto Cellini*.

Bruxelles, 14 avril.

Chère maman bien-aimée, je t'envoie un mot pour Paul Meurice. Son succès nous a fait une joie ici. Nous avons bu à sa santé, dis-lui cela.

J'ai eu à deux reprises une visite que je ne puis t'écrire en détail, mais que je te conterai le bienheureux jour où nous nous retrouverons. C'est le médecin de la famille d'Orléans, M. Guéneau de Mussy, qui est venu me voir. Quoiqu'il m'ait dit le contraire, il m'a paru qu'il avait une mission. C'est du reste un homme distingué et qui a été parfaitement bien de toute façon. Il m'a dit que les d'Orléans se souvenaient toujours que j'avais été le dernier qui avait proclamé la régence le 24 février sur la place de la Bastille, quand tous leurs amis se cachaient et s'évanouissaient. Il m'a dit que Mme la duchesse d'Orléans disait de moi avec douleur : *Quoi ! est-il possible qu'il ne soit pas notre ami !*

Je lui ai parlé dans les meilleurs termes des princes d'Orléans, et en particulier avec grand respect et sympathie profonde de Madame la duchesse d'Orléans. Mais j'ai terminé en disant : Du reste, j'appartiens à jamais à la République. — Je pense qu'il aura compris.

Il fait ici très beau depuis quelques jours, mais je n'en profite pas, travaillant presque toute la journée. En ce moment, j'ai le plus beau soleil du monde sur le papier de cette lettre et ma fenêtre est toute grande ouverte. La seule chose qui me fatigue, c'est d'être assez souvent obligé de refaire des choses déjà faites dans mon livre, à cause des nouveaux renseignements. Oh ! comme je comprends le mot de l'abbé Vertot : Mon siège est fait !

Mon mal du larynx a à peu près disparu ; il est remplacé par une douleur sourde et fixe au cœur. On me dit qu'il faudrait marcher et moins travailler, et c'est justement ce qui m'est impossible. A la grâce de Dieu !

Nous trouvons d'ici que tout va bien là-bas. Je me défie un peu de notre coup d'œil d'exilés, et je tâche de ne pas me flatter. Après tout, que la providence fasse ce qu'elle voudra. J'ai dix ans d'exil au service de la République.

Chère amie, tes lettres sont ce que je sais de plus noble, de plus digne et de meilleur au monde. Elles n'ont de défaut que quand elles sont courtes. Ecris-moi donc long et beaucoup.

Bruxelles, 19 avril.

Chère amie, je te réponds tout de suite. Je suis très content de mon Toto. Dis-le-lui bien et embrasse-le

pour moi sur les deux joues. Je ne reçois que félicitations et enthousiasmes à son sujet*. On m'arrête dans la rue pour me dire : Vous avez un fils digne de vous. Seulement il faut qu'il comprenne que *dignité oblige*. Il faut qu'il continue et que, lui et Charles, prennent la vie au sérieux. Tout ce que tu m'écris à ce sujet est profondément juste et vrai. — Entends-tu, mon Victor ? — Crois ta mère et suis ses conseils.

Je vais donc vous revoir et nous allons recommencer la douce vie de famille. Tout cela nous remplit de joie ici. Il faut du reste prendre nos mesures bien vite et dès à présent.

Si je vends mon livre en Angleterre, comme c'est de plus en plus probable, je quitterai la Belgique dans quinze jours ou trois semaines. Il serait peu raisonnable peut-être que vous vinssiez y faire un établissement pour si peu de jours, louer un appartement, etc. Voici quel serait mon plan en ce cas : Sitôt mon livre vendu, j'irai à Londres et de là à Jersey tout de suite. Jersey est une ravissante île anglaise, à dix-sept lieues des côtes de France. On y vit très bien à bon marché. Tous les proscrits disent qu'on y est admirablement. Je tâcherais de trouver et je trouverais probablement à Jersey un appartement, peut-être une maisonnette, ayant vue sur la mer et fenêtres au midi, et, pourquoi pas ? un jardin. Nous nous installerions à Jersey le plus confortablement possible, et que le Bonaparte dure ce qu'il voudra, cela nous serait égal. L'hiver, nous pourrions aller à Londres, et l'été nous serions à Jersey. A Jersey, on parle français, ce qui est précieux, aucun de nous ne sachant l'anglais.

J'ajoute que nos amis viendraient nous y rejoindre. Nous aurions une chambre pour Auguste, un étage pour M. et Mme Paul Meurice, et nous pourrions de là faire ensemble le *Moniteur universel des peuples* dont je jette en ce moment les bases avec M. Trouvé-Chauvel. M. Trouvé-Chauvel part pour Londres demain avec des notes dictées par moi. Il est enthousiasmé de mon idée d'une librairie triple à Londres, à Bruxelles et à New-York, et d'un Journal des peuples rédigé par Kossuth, Mazzini, etc., et moi. Je crois que nous allons faire de grandes choses. Mais tout cela nous chasse de la Belgique. J'en suis triste, car c'est un pays doux et honnête, et qui eût été fort agréable l'été. En ce moment nous n'avons que le froid.

Réponds-moi sur tout cela, chère maman bien-aimée. Si tu aimes mieux venir tout de suite, n'hésite pas à le dire, je n'y ferai pas résistance, va! Si tu crois sage d'adopter mon plan, discute-le avec Dédé et Toto, et écris-le-moi.

Dans tous les cas, je ferai ce que tu voudras, ce que vous voudrez tous, mes chers bien-aimés.

Ma douleur au cœur va mieux. Je t'embrasse tendrement et mes enfants. Consulte Auguste sur mon projet. Fais-lui toutes mes plus tendres amitiés, et à Meurice.

* François-Victor, à qui on avait voulu remettre le reste de sa peine, avait obstinément refusé cette demi-grâce, et avait été jeté, presque de force, hors de la Conciergerie.

Bruxelles, 30 avril.

Chère amie, avant-hier, comme Lamoricière sortait de chez moi, Bixio y est arrivé et m'a remis ta lettre.

Tu me grondes de la brièveté de mes lettres et je te remercie de m'en gronder ; mais je ne mérite pas de reproche. J'écris sans cesse; plus je vais, plus les documents abondent. Il est maintenant évident que cela fera deux volumes. Le matin je fais le livre ; à partir de midi je fais le dossier, recueillant les *dépositions*, écoutant les témoins, etc. Le soir je me remets au livre. Je n'ai pas même le temps de me promener une heure par jour; une demi-heure à peine, après le dîner, et encore fait-il très froid le soir. Tu vois que, lorsque j'écris, j'ai plus de mérite à écrire deux pages que d'autres dix. Du reste, c'est mon bonheur de causer avec toi.

Mon Charles s'est mis au travail, et, j'espère, sérieusement. Il fera et nous t'enverrons avant peu la première lettre au *Siècle*. La chose est assez difficile à faire. Éviter la politique en un tel moment et trouver le moyen d'intéresser, ce n'est pas commode. Mais je suis sûr que Charles s'en tirera à merveille.

Chère amie, si la non-conclusion de mes affaires à Londres amenait la prolongation de mon séjour ici, nous prendrions immédiatement des mesures et tu viendrais nous rejoindre tout de suite. Nous vous désirons comme vous nous désirez. Notre vie ici est toute à tronçons rompus, et il nous tarde de reprendre la vie de famille, seule vraie joie des proscrits.

Je n'ai plus que peu de place et je veux la remplir de tendresses. Je t'embrasse et ma Dédé et mon Victor. Dis à Victor que Charles travaille. Allons ! course au clocher entre Victor et Charles ! Je t'embrasse encore. Toutes nos plus tendres amitiés à Vacquerie, et à Meurice, dont le *Benvenuto* m'enchante.

Bruxelles, 12 mai, 9 heures du soir.

Chère amie, ta lettre m'arrive. Quoique je ne me fasse aucun reproche, car mes heures se passent dans un travail acharné, j'ai du remords de penser que tu as été quinze jours sans lettres, et que tu es triste. Je veux que tu en reçoives deux coup sur coup. Charles

qui a bien travaillé toute la semaine, est ce soir au théâtre où Mme Guyon joue, et moi je reste au logis pour t'écrire.

Je n'ai pas encore vu l'homme de Londres. Je l'attendais hier, et je l'attends toujours. Je crois, chose triste, que, même en Angleterre, il n'y a plus de presse libre et qu'on recule devant l'audace de publier mon livre. Ceci entre nous, car il ne faut parler de cet obstacle à personne, les gens de l'Élysée s'en réjouiraient et feraient en sorte d'augmenter les difficultés. Dans ce cas-là, je suis résolu, je publierais le livre à mes frais, et n'importe comment.

Tu as en ce moment l'article de Charles. Il est très remarquable et sera, je crois, très remarqué. Le premier article inséré, je suis convaincu que Charles travaillera, et c'est un grand point.

Ma chère femme, ma chère petite fille, mon Victor, que vous me manquez ! J'ai ici de bien tristes heures. J'aspire au moment où nous vous retrouverons tous. Je voudrais voir sourire le doux visage de mon Adèle-Dédé. Sais-tu, ma Dédé, qu'il y a tout à l'heure six mois, six mois ! que je ne t'ai vue ! Et toi, mon Victor ! En m'attendant, rends ta mère heureuse.

Je me réfugie de toutes mes tristesses dans le travail, travail le matin, travail le jour, travail la nuit ; mais c'est encore une tristesse que ce travail-là, labeur austère de châtiment et de justice.

Quand nous serons réunis, je ferai des vers, je publierai un gros volume de poésie, je me dilaterai le cœur, et il me semble que nous aurons des heures charmantes. Que ne suis-je à ce temps-là !

Mme Guyon m'a apporté une très noble lettre de Janin. Remercie-le si tu le rencontres. Dis aussi à notre cher Théophile combien je suis touché de lire mon nom dans ses beaux articles.

Bruxelles, 30 mai.

Je te réponds tout de suite, chère amie, et tu auras cette lettre demain matin. Je l'envoie directement pour ne pas perdre de temps. Tout ce que tu as ébauché est très bien, continue, il est impossible de mieux faire. Chère amie, j'ai le cœur serré de penser que tu es seule là-bas et qu'il faut que tu obvies à tant de choses et d'affaires à la fois. Mais, de mon côté, tu le sais, je travaille, je ne perds pas une minute.

Victor a écrit hier à Charles. Le pauvre enfant est frappé de quelque malheur, tu dois savoir ce que c'est. Il me demande de le recevoir ici. Nous lui avons écrit de venir tout de suite. Je pense qu'il nous arrivera mardi matin. Nous tâcherons de l'occuper et de le consoler. Mais tu vas être encore plus seule. Cela me fait hâter plus encore le moment où nous serons tous réunis, moment bienheureux, tu verras !

. . . .

Ici deux pages en détails de chiffres et d'affaires.

. . . .

Chère bien-aimée, cette lettre est affaires d'un bout à l'autre. A peine ai-je pu te dire un mot de mon cœur. Tu m'es nécessaire, entends-tu bien. Tu as été grande et admirable dans toutes ces traverses. Ne doute pas une minute, ni du présent, ni de l'avenir. Tu verras comme nous ferons un petit groupe heureux à Jersey. Nous t'embrassons bien tendrement, Charles et moi. Si Jersey traînait en longueur, tu viendrais nous rejoindre à Bruxelles. Dis à Victor que sa chambre (la tienne) est prête.

Chère femme, chère fille, je vous aime. Vous êtes mon bonheur et ma joie.

Mes plus tendres amitiés à Paul Meurice. Auguste est-il de retour ?

1er juillet, Bruxelles.

Chère bien-aimée, quatre mots à la hâte. N'ayant pas d'occasion, je t'écris par la poste. Aujourd'hui même on met sous presse, à Londres, un volume de moi. ***Personne n'a osé acheter le manuscrit*** ; on l'imprime, c'est ça toute la hardiesse anglaise.

Cela paraîtra le 25 juillet et sera intitulé ***Napoléon le Petit***. C'est long comme le ***Dernier jour d'un Condamné***.

J'ai fait ce livre depuis que tu nous as quittés*. Je publierai l'Histoire du Deux-Décembre plus tard. Etant forcé de l'ajourner, je n'ai pas voulu que Bonaparte profitât de l'ajournement. J'espère que vous serez tous contents de *Napoléon le Petit*. C'est une de mes meilleures choses. J'ai improvisé ce volume en un mois ; j'ai travaillé presque nuit et jour.

La grande affaire de Londres ne va pas mal. Le capitaliste est trouvé. Mais il ne veut faire que de la littérature. En Angleterre, ils ont peur de la démocratie.

Charles fait son roman ***et travaille beaucoup***. J'en suis très content.

Ne parle encore à personne de ***Napoléon le Petit***, excepté à Auguste et à Paul Meurice, en leur recommandant le secret. Il faut que cela tombe comme une bombe.

J'ai encore mille et cent mille choses à te dire, mais la poste me presse. A bientôt. Je vous aime tous.

---

* Mme Victor Hugo était venue, au commencement de juin, passer quelques jours à Bruxelles.

Bruxelles, 13 juillet.

Hier, un incident ; deputation de proscrits me priant de ne pas quitter Bruxelles. Je réponds : Cela ne dépend pas de moi ; on m'expulserait. On me réplique : Attendez qu'on vous expulse. Je leur dis : — Mais si nous faisons un éclat de la chose, ce qui peut être un acte politique utile, il y aura solidarité, on vous expulsera peut-être tous. — Hé bien ! nous vous suivrons et nous nous reformerons autour de vous à Jersey. Vous parti, la proscription en Belgique est décapitée : le parti, aujourd'hui à Bruxelles, se trouve rejeté à Londres. Vous êtes centre. A Jersey, vous serez seul. Restez-nous jusqu'à ce qu'on vous chasse. — Je leur ai dit que j'étais tout à eux et je les ai engagés à réfléchir, car une expulsion générale qui s'ensuivrait froisserait bien des intérêts, surtout les plus pauvres. Ils vont se consulter de nouveau, et ils reviendront.

Mon départ d'ici n'en est pas moins certain (car le ministère Lehon me chassera avec fureur) ; mais, n'étant plus volontaire, il serait retardé de quelques jours.

Tu sais qu'on m'a fait dans les journaux d'ici et d'Allemagne sénateur, prince et grand aigle de la Légion d'honneur avec deux millions de dotation ; moyennant quoi *Napoléon le Petit* resterait en portefeuille. J'ai haussé les épaules. Puis on a parlé amnistie.

Charles achève son roman. Il m'a lu les premiers chapitres qui sont on ne peut plus réussis. C'est très remarquable et comme fond et comme forme. Je ne doute pas du tout du succès et je crois que tu seras contente.

---

15 juillet, dimanche matin.

L'imprimeur sort d'ici, chère amie. Le livre paraîtra mercredi ou jeudi au plus tard. Il faut donc que tu partes sitôt cette lettre reçue. Rends-toi directement à Jersey, *à Saint-Hélier*, qui est la ville principale. Il doit y avoir là de bons hôtels. Tu t'y installeras et tu nous attendras. Charles n'a pas fini son livre, mais il est déterminé à partir avec moi. Je pense que nous serons à Jersey vendredi ou samedi au plus tard, notre intention étant de brûler Londres.

Chère amie, la semaine ne s'achèvera pas, je l'espère, sans que nous nous revoyions et que nous soyons réunis. Ce sera enfin une bonne et vraie joie, la première depuis ces sept mois d'exil. Ma chère petite Dédé, que j'aurai du bonheur à t'embrasser !

Les incidents se sont multipliés et se multiplient encore, et un violent orage bonapartiste fondra autour du livre. C'est tout simple. Je te conterai les détails là-bas.

Vous avez dû passer huit beaux et bons jours à Villequier. Une partie de mon cœur est ensevelie là. Chère bien-aimee, tu as été voir notre Didine et son Charles ; tu as prié pour toi et pour moi, n'est-ce pas?

Comme il faut tout prévoir et que des incidents peuvent nous retarder, si par hasard nous n'étions pas à Jersey à la fin de la semaine, ne t'inquiète pas. Je crois pourtant fermement que nous y serons.

Mes co-proscrits ne voulaient pas me laisser partir. Trois députations sont venues me trouver à ce sujet. Je leur ai fait comprendre que mon expulsion forcée (inévitable) serait de l'honneur pour moi et de l'amoindrissement pour eux. Ils n'ont plus insisté, mais je vois avec plaisir qu'ils me regrettent et que tous (à peu près) m'aiment et se grouperaient volontiers autour de moi. Je sais ce que je veux et je ne veux que le bien.

J'espère que je trouverai Auguste à Jersey, et ce que tu me dis de la visite qu'y feront Paul Meurice et sa charmante femme, m'enchante. Nous aurons là peut-être quelques douces journées, en dépit des tempêtes qu'on fait autour de mon nom.

Ponsard est venu me voir. Janin est venu et a pleuré en m'embrassant. Je crois que je laisserai une bonne trace ici et un souvenir respecté.

Je n'ai plus de place que pour t'embrasser et ma Dédé avec tout ce que j'ai de plus profond dans le cœur.

Londres, lundi 2 août.

Nous voici à Londres, chère amie. Je t'écris bien vite. Nous avons quitté Bruxelles, Charles et moi, avant-hier ; mes co-proscrits m'avaient donné la veille un dîner d'adieu. Le lendemain, plusieurs, entre autres Madier-Montjau et Deschanel, m'ont conduit à Anvers ; là, m'attendaient nos co-réfugiés d'Anvers ; ils m'ont reçu et on a improvisé un banquet que j'ai présidé. Hier matin, les Belges démocrates d'Anvers m'ont offert un grand déjeuner où ils ont invité tous les proscrits.

Au moment où nous nous mettions à table, sont arrivés de tous les points de la Belgique une foule de représentants et de proscrits pour me dire adieu. Parmi eux Charras, Parfait, Versigny, Brives, Valentin, Étienne Arago, etc. — Déjà s'étaient rendus à Anvers pour le même objet Agricol Perdiguier, Gaston Dussoubs, Buvignier, Labrousse, Besse, etc., et une foule d'écrivains et de journalistes proscrits, Leroy, Courmeaux, Arsène Meunier.

Bocage est arrivé exprès de Paris. Tout ce voyage a été une longue ovation.

Madier-Montjau, au départ, m'a adressé un vraiment très beau discours, qui venait du cœur. J'ai assez bien parlé en réponse. Discours des écrivains, discours des représentants, discours des Belges ; parmi eux Cappellemans, que tu as vu chez Paul et qui m'a dit des paroles touchantes. Au moment où je suis monté sur le *Ravensbourne*, à trois heures, pour venir à Londres, une foule inmense encombrait le quai, les femmes agitaient des mouchoirs, les hommes criaient *Vive Victor Hugo*. J'avais, et Charles aussi, les larmes aux yeux. J'ai répondu *Vive la République !* ce qui a fait redoubler les acclamations.

Une pluie battante venait en ce moment-là et ne les a pas dispersés. Tous sont restés sur le quai tant que le paquebot a été en vue. On distinguait au milieu d'eux le gilet blanc d'Alexandre Dumas. Alexandre Dumas à été bon et charmant jusqu'à la dernière minute. Il a voulu m'embrasser le dernier. Je ne saurais te dire combien toute cette effusion m'a ému. J'ai vu avec laisir que je n'avais pas semé un mauvais grain.

Madier-Montjau et Charras, m'ont prié, au nom de tous nos co-proscrits de Belgique, de voir ici Mazzini, Ledru-Rollin, Kossuth, pour régler avec eux les intérêts de la démocratie européenne. Ils m'ont dit : Parlez comme notre chef. Ceci me retiendra à Londres jusqu'à mercredi. Attends-nous donc à Jersey jeudi ou vendredi.

J'espère que tu es là passablement et qu'avant peu tu y seras tout à fait bien. Charles se fait homme dans tout ceci, il va très virilement en avant.

Si Auguste est avec vous à Jersey, ce sera une grande joie pour moi de l'embrasser. J'ai écrit à Victor d'y être le 5 et j'y compte. Nous serons alors tout l'ancien groupe heureux.

Mon livre ne paraît que jeudi. Il y a eu des retards de prudence que je t'expliquerai. Je fais verser dans la caisse de secours des proscrits les premiers cinq cents francs qu'il me rapportera.

Je t'embrasse, chère femme bien-aimée. J'embrasse ma Dédé, que je n'ai pas vue depuis huit mois. Hélas ! oui, il y aura huit mois demain. Quel bonheur ! se revoir !

1852-1870

LETTRES DE L'EXIL

Monsieur Luthereau, à Bruxelles.

Jersey, 15 août 1852.

Nous voici, monsieur et cher ami, dans un ravissant pays; tout y est beau ou charmant. On passe d'un bois à un groupe de rochers, d'un jardin à un écueil, d'une prairie à la mer. Les habitants aiment les proscrits. De la côte on voit la France...

J'écrirai prochainement à mon bon et cher collègue Yvan. Il devrait bien venir nous prendre à Jersey. Nous y passerions une année, et nous irions de là ensemble à Madère ou à Ténériffe. Après quoi, le sieur Bonaparte tomberait, et nous rentrerions tous en France en chantant un chœur final. Faites-lui part de ce plan.

Je m'installe demain avec ma famille dans une jolie petite maison que j'ai louée au bord de la mer. Mon adresse sera désormais : *St. Lukes*, 3, *Marine Terrace*. Du reste, il n'y a pas besoin d'adresse. Toutes les lettres simplement adressées à Jersey me parviennent.

A André Van Hasselt.

Jersey, 15 août 1852.

Je suis en pleine poésie, cher poëte, au milieu des rochers, des prairies, des roses, des nuées et de la mer, et tout naturellement je pense à vous.

Si vous étiez ici, quels beaux vers vous feriez! Les vers sortent en quelque sorte d'eux-mêmes de toute cette splendide nature. Quand l'horizon n'est pas magnifique, il est charmant.

Je m'installe demain dans une petite niche au bord de la mer que les journaux de l'île qualifient ainsi : *Une superbe maison sur la grève d'Azette.* C'est une cabane, mais dont l'océan baigne le pied.

Nous parlons de vous en famille; ma femme et ma fille lisent vos beaux volumes que je leur ai apportés. Charles et moi, nous leur racontons nos courses à Louvain, à Hal, en votre compagnie; nous vous regrettons, nous vous désirons.

Il y a, à cinq ou six lieues en mer, un rocher énorme, une île qu'on appelle *Serk.* C'est une espèce de château de fées, plein de merveilles. Un bonhomme appelé Ludder ou Lupper vient d'en acheter la *seigneurie* moyennant 6,000 livres sterling. Voilà une de ces occasions où les poëtes envient les millionnaires. Je voudrais avoir une île comme cela et la donner à Mme Van Hasselt. Elle serait bien forcée d'y venir. Nous aurions, poëte, vos douces causeries. Ce serait encore moi qui serais le plus riche.

A Alphonse Esquiros.

Marine-Terrace, 5 mars 1853.

Êtes-vous encore en Belgique? Êtes-vous encore à Nivelles? Je vous écris au hasard. Ma pensée va souvent vers vous. Vous devez le sentir. Votre lettre de fin décembre m'a touché le fond du cœur. Il m'a semblé que c'était un serrement de main de nos jeunes années, avec la tendresse qu'épure l'exil.

Vous êtes un des hommes que j'aime le plus et le mieux. Toutes les grandes sympathies de l'avenir et

du progrès sont dans votre âme. Vous êtes poëte comme vous êtes orateur, avec l'enthousiasme du vrai dans l'esprit et le rayon de l'avenir dans les yeux. Grandissez, grandissez toujours; soyez de plus en plus l'homme sympathique, tendre et ferme. Tous tant que nous sommes, intelligences militantes et consciences opprimées de ce siècle des luttes et des transformations, acceptons la grande loi qui pèse sur nous sans nous écraser; tenons-nous prêts aux évolutions futures des faits et des choses; soyons dès à présent l'homme-peuple et préparons-nous à être un jour l'homme-humanité.

Je vous écris tout cela au courant de mon esprit, à l'aventure, comme cela me vient, un peu comme la mer jette ses flots, ses algues et ses souffles.

Venez donc la voir, notre mer de Jersey, si vous allez ce printemps en Portugal. On m'assure, et je le crois, qu'en avril Jersey est un paradis. L'hiver y est triste et noir, mais l'été compense. Arrivez-nous, cher poëte, avec avril, avec l'aube, avec le printemps, avec le chœur des oiseaux.

J'ai passé mon hiver à faire des vers sombres. Cela sera intitulé : *Châtiments*. Vous devinez ce que c'est. Vous lirez cela quelqu'un de ces jours. *Napoléon le Petit*, étant en prose, n'est que la moitié de la tâche. Ce misérable n'était cuit que d'un côté, je le retourne sur le gril.

O cher compagnon de pensée et de combat, ne nous décourageons pas. Persistons, luttons, redoublons, persévérons dans la guerre à tout ce qui est le mal, la haine et la nuit.

A André Van Hasselt.

Marie-Terrace, 11 mai 1853.

Il y aura demain un an, cher poëte, vous vous en souvenez et je ne l'oublie pas, nous allions ensemble à Hal; il pleuvait un peu, mais nous ne voyions pas le ciel gris et nous ne sentions pas le vent froid en vous entendant causer. Nous visitions ensemble ces merveilles du vieil art, nous achetions les bimbeloteries catholiques et les miracles de la porte, et nous vous scandalisions un peu, Charles et moi, en souriant des miracles du dedans. Je crois, Dieu me pardonne, que j'ai réussi, comme un démagogue que je suis, à compter les boulets de pierre que la vierge noire a reçus si à propos dans son tablier.

Aujourd'hui, je suis bien loin; je ne vois plus d'autres miracles que la durée du règne hideux du crime et de la peur. Je n'ai plus près de moi la belle église et le charmant poëte, mais je songe à vous, et, à travers l'espace, la mer, le ciel, le nuage, le vent, la tempête, je vous envoie ma pensée.

Je vous envoie aussi mon portrait et le portrait de Charles fait par mon autre fils, Victor. La porte qui est derrière nous, c'est la petite porte de notre petite maison. Vous avez, dans ces trois pouces carrés, la cabane et le proscrit.

Ce que vous n'avez pas, ce qui ne tiendrait pas sur un si petit espace, ce que je ne puis vous envoyer, car les mots manquent aux sentiments, c'est ma tendre et profonde amitié pour vous. J'en fais deux parts et j'en mets une aux pieds de votre charmante femme.

Vous avez lu le discours tronqué*, je vous l'envoie complet. Ne vous affligez pas, réjouissez-vous, au contraire, que les victimes prêchent la magnanimité aux bourreaux. C'est un spectacle noble et digne de votre esprit.

A Noël Parfait.

Marine-Terrace, 29 octobre [1853].

Que devenez-vous? que devient Bruxelles? que devient le boulevard Waterloo? Quant à Dumas, nous avons de ses nouvelles; il nous tombe chaque matin une page étincelante qui nous dit : le bon cœur et le grand esprit se portent bien. Votre dernière lettre nous a charmés, cher proscrit; c'était un exquis petit journal intime qui ressemblait à votre sourire. Charles disait : c'est Parfait. Et nous répétions tous ce calembour auquel le bon Dieu vous a attaché.

Vous avez eu, il y a quelque chose comme deux mois, une ravissante fête de nuit; la *Presse* nous l'a racontée d'après l'*Indépendance belge* (article signé d'un D majuscule et d'un esprit charmant qui signifient Deschanel); puis ladite fête m'est revenue toute chaude de New-York par le *Républicain*, de Californie par le *Messager* de San-Francisco, de Rio-Janeiro par le *Correio nacional* et de Québec par le *Moniteur canadien*. Contez la chose à Dumas pour qu'il voie que ses fêtes ont autant de succès que ses livres. Contez-le aussi à Deschanel qui ne sera point fâché d'avoir été réimprimé par les quatre points cardinaux.

L'équinoxe souffle énergiquement ici; mais c'est égal, nous vivons dans un calme profond. Le ciel pleure, la mer gueule dans les rochers, le vent rugit comme une bête, les arbres se tordent sur les collines, la nature se met en fureur autour de moi; je la regarde dans le blanc des yeux et je lui dis : — De

* Le discours sur la tombe d'un proscrit.

quel droit te plains-tu, nature, toi qui es chez toi, tandis que moi qui suis chassé de mon pays et de ma maison, je souris? — Voilà mon dialogue avec la bise et la pluie. Usez-en de votre côté dans l'occasion.

Le livre que vous savez* va enfin paraître. Quand vous verrez tous mes amis si chers, Charras, Deschanel, Place, Laussedat, Labrousse, Madier, notre éloquent et courageux Madier, — serrez pour moi toutes ces mains.

A Mademoiselle Louise Bertin.

[1853].

Restez le grand esprit que j'ai connu.

Restez ce grand cœur et cette grande âme.

Le succès immédiat n'est rien. La justice est tout la vérité est tout.

Vous êtes digne, vous, de comprendre la beauté de la lutte du droit contre le crime, de l'idée contre la force, du penseur contre le dictateur, de l'atome moral contre l'énormité matérielle. Vous êtes digne de comprendre cela, vous le comprenez, j'en suis sûr. N'écrivez pas de telle sorte qu'on en doute.

Oui, nous souffrons.

Nous souffrons, et nous sourions.

Si ces hommes ne souffraient pas, où serait le mérite? S'ils ne souriaient pas, où serait la grandeur?

Restez vous-même. Gardez la fierté solitaire de votre esprit. Que des hommes quelconques vous entourent, passe, mais qu'ils vous dominent, non! Jamais! Ne le permettez pas. Vous êtes trop haut pour cela. C'est le triomphe des petits êtres de grimper sur le dos des êtres supérieurs; ne leur souffrez pas ces familiarités...

Ne tombez pas, vous virile intelligence, dans l'enfantillage monarchiste. Voyez le véritable avenir. Votre œil est fait pour regarder fixement ce soleil-là...

A Arsène Houssaye.

Jersey, 14 octobre 1853.

Mon cher poëte, vous gouvernez toujours le Théâtre-Français, ce dont je vous plains un peu et je félicite beaucoup le théâtre. Quant à moi, je ne gouverne rien, pas même ma destinée, qui va à vau-l'eau, selon le vent qui souffle, et je n'ai plus guère d'autre bien au monde que la paix avec ma conscience. Toutes les intempéries du dehors compensées par la satisfaction du dedans, voilà ma situation. Elle me laisse au moins ma liberté d'esprit, et j'en profite pour vous applaudir à chaque succès que vous avez. Vous entendez, j'espère, l'applaudissement, quoique ma stalle soit un peu loin du théâtre.

Voici une charmante femme, une charmante actrice, qui s'imagine que mon nom signifie encore quelque chose rue Richelieu, n° 4, et qui me prie de vous dire ce que tout le monde pense d'elle; c'est-à-dire qu'elle a un grand talent, une beauté faite pour la scène, et la jeunesse, c'est-à-dire l'avenir. Toutes ces choses, vous les pensez comme poëte; si vous en veniez à les penser comme directeur, elle serait heureuse, et moi, je serais charmé de savoir que le Théâtre-Français, quelque effort qu'on fasse pour lui boucher les yeux et lui fermer les oreilles, n'a pas encore complètement oublié les dix lettres que voici :

Victor Hugo.

A Emile Deschanel, à Bruxelles.

Marine-Terrace, dimanche 11 décembre 1853.

Vous regimberez-vous encore? ai-je raison de vous appeler mon poëte? Savez-vous que vos vers sont superbes? La strophe sur Tacite est sculptée en bronze; la fin est d'une énergie qui vous sacre brun, ou même noir. Sacre brun vous fera peut-être dire sacrebleu. Mais qu'est-ce que cela me fait? jurez si bon vous semble. Vos vers nous ont charmés. Charles vous bat des mains, Toto des pieds; Vacquerie vous embrasse.

Les journaux de Jersey prennent partout des citations de ce livre* et en sont pleins; et, chose bizarre, les journaux anglais eux-mêmes le citent en français. Ils déclarent ces vers intraduisibles; ce qui faisait demander l'autre jour à une anglaise d'ici *s'ils étaient obscènes*. J'ai répondu : Je crois bien, le Bonaparte y est à chaque ligne.

Que je voudrais me retrouver au milieu de vous, ne fût-ce qu'une heure! Dînez-vous toujours à *l'Aigle?* Vous rappelez-vous les furies de Charles contre les asperges blanches? Et cet excellent faro! et nos

* *Les Châtiments.*

* *Les Châtiments.*

bonnes causeries! et nos bons rires! et notre grande conversation sur l'âme et sur Dieu, que nous remîmes à un lendemain qui n'est jamais venu! — Et votre Cours, comme le couronnement de tout! Je vous revois au fond de cette grande salle, trop petite, assis à votre trône dans la lumière, doux, gracieux, modeste, applaudi, charmant, entouré d'une foule d'hommes dont les mains claquent et de femmes jolies dont le cœur bat... Je me retourne vers ce passé-là comme vers la patrie.

Ici, l'hiver, tout est sombre, gris, violent, terrible, orageux, sévère; la pluie coule sur ma vitre comme une chevelure d'argent; toute la nature se livre frénétiquement au vacarme, et je n'ai guère autre chose à faire qu'à rager comme le vent et à rugir comme la mer.

Quand vous verrez notre convalescent Hetzel, qui masque sa paresse de sa pâleur, dites-lui donc de m'écrire. Criez bravo à Dumas de ma part pour deux ravissants numéros du *Mousquetaire* qui sont arrivés dans mon trou. Et vous, pensez à moi, écrivez-moi bien long avec ce cœur charmant, avec ce style exquis, avec cet esprit profond et doux qu'on applaudit à Bruxelles et qu'on aime à Jersey.

A Villemain.

19 mars 1854.

... Non, mon ami, je n'ai pas de grief personnel. Je remercie Dieu de tout ce qu'il a bien voulu faire de moi, de l'épreuve que je subis, de la ruine où je médite. Je trouve bonne l'adversité, bonne l'injustice, bonne la haine, bonne la calomnie qui se glisse dans l'exil comme le ver dans le sépulcre. Si toutes ces choses qu'on est convenu d'appeler le malheur et qui sont sur moi, pèsent le poids d'un caillou dans le progrès humain, je bénis la destinée.

. . . .

Savez-vous ce que c'est que Jersey? Prenez une carte de l'Archipel et cherchez-y Lemnos. Lemnos, c'est Jersey. Par le plus capricieux hasard du monde, Dieu a fait deux fois la même île; il a donné l'une aux Grecs, l'autre aux Celtes. Jersey, appliquée sur Lemnos, s'y superposerait presque exactement.

C'est de là que je vous écris; non de l'île où l'on fait la foudre, mais de l'île où on l'attend.

Car sur de telles choses et sur de tels hommes le tonnerre finira bien par tomber...

A David d'Angers.

Marine-Terrace, 26 avril 1854.

Cher grand David, j'ai reçu votre bonne et noble lettre, avec la page si intéressante qu'elle contenait. Je suis heureux que ce livre* ait été à votre cœur. Cher ami, enviez-moi, enviez-moi tous; ma proscription est bonne, et j'en remercie la destinée. En ces temps-ci, je ne sais pas si proscription est souffrance, mais je sais que proscription est honneur. O mon sculpteur, un jour vous m'avez mis une couronne sur la tête, et je vous ai dit : Pourquoi? — Vous deviniez la proscription.

A ce propos, ce chef-d'œuvre, je vous le remets et vous le confie. Je n'ai plus de chez moi, le buste est chassé comme l'homme. Ouvrez-lui votre porte. J'espère qu'un de ces jours, bientôt peut-être, j'irai le chercher chez vous. En attendant gardez-le-moi.

Gardez-moi aussi votre vaillante et généreuse amitié. Je vous serre la main, poëte du marbre.

A Madame Luthereau, à Bruxelles.

Lundi 8 mai [1854].

Voilà tout à l'heure deux ans, madame, que je ne monte plus les bonnes marches de la galerie du Prince, que je ne tire plus ma petite clef de ma poche pour entrer au nº 10 et que Miss ne vient plus me souhaiter le bonjour sur l'escalier en remuant la queue de l'air le plus tendre. Deux ans, madame, c'est long, hélas! Voilà que Bruxelles se perd dans le lointain bleu et commence à me faire l'effet de Paris. J'en suis presque à prendre Sainte-Gudule pour Notre-Dame et à confondre le passage Saint-Hubert avec la galerie Vivienne. Il me semble qu'on n'était pas exilé où vous êtes. Je me rappelle votre bonne table si cordiale et si gaie, le poêle où je me plongeais jusqu'à la ceinture pour corriger le mal de tête par le brûlement des pieds, et le puchero chef-d'œuvre de Mme Raybaud. Dites à tous ces souvenirs que je les aime. Parlez de moi à notre charmant Deschanel, à notre bien cher Yvan, si vous l'avez, à mon toujours aimé poëte van Hasselt, et dites

* *Les Châtiments.*

à votre excellent mari de vous embrasser en mon nom de la façon qui vous plaît le mieux.

A vos pieds, madame.

---

*A Émile Deschanel, à Bruxelles**.

Marine-Terrace, dimanche 28 mai [1854].

Vous voilà heureux, cher doux poëte; et, quoiqu'il pleuve et vente sur ma tête, quoique la brume ait collé du papier gris sur le ciel et sur la mer, quoique je ne voie dans mon jardin, envahi par la basse-cour voisine, que des oies et pas un oiseau, quoique ces horribles oies soient en train en ce moment même de déterrer et de manger pour sept shellings de haricots que j'ai fait semer la semaine passée, au milieu de toutes ces laideurs et de tous ces désastres je sens votre bonheur qui me réchauffe et qui me sourit de là-bas, et j'en ai le cœur plein de joie.

Sitôt cette lettre reçue et lue, prenez, je vous prie, votre charmante petite femme sur vos genoux, et dites-lui : — Il y a quelque part, dans un coin, très loin d'ici, une espèce d'être grognon et fauve, un songeur, un donneur de coups de bec à droite et à gauche, un hibou vrai, ennemi des faux aigles; ce monsieur vous remercie, Madame. — Votre femme dira : Et de quoi? — Vous répondrez : De mon bonheur.

Oui, Madame (je reprends la parole), je vous remercie d'aimer ce bon cœur, ce charmant esprit, ce penseur libre, ce généreux poëte; je vous remercie de vous être aperçue de tout ce qu'il vaut, et de vous être dit : Rien ne lui manque; il est proscrit.

Votre lettre, cher poëte, nous est arrivée le mardi même, le 23. Je me suis dit : Il n'y a pas moyen d'y aller dîner. — Et, ma foi! pour me venger, j'ai bu, nous avons tous bu à votre santé. Ma femme embrasse la vôtre.

Vous êtes bien gentil de m'avoir donné un souvenir en terminant votre Cours. La réouverture se fera à la Grande Place. Que je voudrais être encore au nº 16! Mais, hélas! Napoléon le petit m'a chassé de Bruxelles. C'est jusqu'à présent son unique exploit. — Et qui sait si je ne serai pas un de ceux qui le chasseront de Paris?

Je veux finir sur cette bonne pensée, et en vous embrassant sur les deux joues, c'est-à-dire sur la vôtre et sur celle de Madame Deschanel.

V. H.

Vite! vite! vite! le petit Deschanel promis!

* Émile Deschanel venait de se marier.

A Alexandre Dumas.

Marine-Terrace, 17 novembre 1854.

Mon cher Dumas,

Un ami coupe dans un numéro de votre *Mousquetaire* quatre lignes et me les envoie.

Dans ces quatre lignes vous avez su mettre deux grandes choses, votre esprit et votre cœur.

Je vous remercie de me dédier votre drame, *la Conscience*. Ma solitude avait quelque droit à ce souvenir. Cette dédicace, si noble et si touchante, me fait l'effet d'une rentrée dans mon foyer. C'est une joie pour moi de penser que je suis en ce moment à Paris, et présent dans un succès d'Alexandre Dumas.

On m'écrit que le succès est grand et que l'œuvre est profonde. L'œuvre et le succès ressemblent à mon amitié pour vous.

Cher compagnon de luttes, grand et glorieux confrère, je vous serre dans mes bras.

A Madame de Girardin, à Paris.

Marine-Terrace, 4 janvier 1855

Cette année 1855 a eu pour nous un point du jour : c'est votre lettre. Elle nous est arrivée pleine de rayons comme l'aube et, comme l'aube, avec quelques larmes. En la lisant, il me semblait voir votre beau visage calme qui ressemble à l'espérance. Tout Marine-Terrace a été éclairé un moment comme par un éclair de joie...

Je ne suis pas pressé, moi, car je suis beaucoup plus occupé du lendemain que de l'aujourd'hui. Le lendemain devra être formidable, destructeur, réparateur et toujours juste. C'est là l'idéal. Y atteindra-t-on? Ce que Dieu fait est bien fait; mais, quand il travaille à travers l'homme, l'outil va quelquefois à la diable et fait des siennes malgré l'ouvrier. Espérons pourtant et préparons-nous. Le parti républicain mûrit lentement, dans l'exil, dans la proscription, dans la défaite, dans l'épreuve. Il faut bien qu'il y ait un peu de soleil dans l'adversité, puisque c'est elle qui fait lever la moisson et qui fait croître l'épi dans la tête de l'homme.

Je ne suis donc pas pressé, je suis triste; je souffre d'attendre, mais j'attends, et je trouve que l'attente est bonne. Ce qui me préoccupe, je vous le répète, c'est l'énorme continuation révolutionnaire que Dieu met en

scène en ce moment derrière le paravent Bonaparte; je crève ce paravent à coups de pied, mais je ne souhaite pas que Dieu l'enlève avant l'heure. Du reste, vous avez raison, la fin est visible dès à présent. Nulle autre issue à 1855 que 1812; Balaklava s'appelle Bérézina; le petit N tombera comme le grand dans la Russie. Seulement la Restauration se nommera Révolution. Vous, votre nom est Madame de Staël en même temps que Madame de Girardin, vous n'êtes pas Delphine pour rien, et, avec une charmante indifférence d'astre, vous couvrez de rayonnements le cloaque.

Vous avez tous les succès qui vous plaisent; hier, chez Molière, aujourd'hui chez M. Scribe*. Il vous convient de sacrer le vaudeville comédie, et vous le faites, et Paris bat des mains, et Jersey recommande à Guyot de toucher de bons droits d'auteur qui amèneront peut-être la muse dans ce Carpentras de l'océan. — Car vous nous le promettez un peu; n'oubliez pas ce détail, je vous prie. — En vous attendant, notre Carpentras donne des bals, où vos fleurs font merveille. Votre bouquet et ma fille ont dansé, l'une portant l'autre, et ont fort ébloui les anglais chez lesquels la Crimée n'a pas encore tué le rigodon. On me dit Paris moins folâtre, je le comprends. La honte est encore plus triste que le malheur.

Du reste, la foi à une chute prochaine de M. B. est dans l'air; on me l'écrit de toutes parts. Charles disait tout à l'heure en fumant son cigare : *1855 sera une année œuvée.*

J'ai causé hier de vous avec Leflô, qui vous admire et vous adore; contagion de Marine-Terrace. Comme il vient souvent me voir, cela lui vaut, à Paris, l'ouverture de ses lettres, et dernièrement le préfet de police en aurait envoyé une au ministre de la guerre, qui l'aurait montrée à NUMÉRO III, lequel aurait lu, puis dit : *Allons, Victor Hugo a fait de ce Leflô un rouge.*

Leflô m'a redit le mot; je l'en ai félicité.

D'ici à deux mois, vous aurez les *Contemplations.* Envoyez-moi votre nouveau succès. Vous trouverez sous cette enveloppe le speach dont vous me parlez, qui a fait bruit en Angleterre, et m'a valu une menace en plein parlement à laquelle j'ai riposté. Je vous envoie, sous ce pli, ma réplique à la menace.

Les Tables** nous disent, en effet, des choses surprenantes. Que je voudrais donc causer avec vous, et vous baiser les mains, les pieds, ou les ailes! Paul Meurice vous a-t-il dit que tout un système quasi cosmogonique, par mot couvé et à moitié écrit depuis vingt ans, avait été confirmé par les tables avec des élargissements magnifiques? Nous vivons dans un horizon mystérieux qui change la perspective de l'exil, et nous pensons à vous, à qui nous devons cette fenêtre ouverte.

Les tables nous commandent le silence et le secret. Vous ne trouverez donc dans les *Contemplations* rien qui vienne des tables, à deux détails près, très importants, il est vrai, pour lesquels j'ai *demandé permission* (je souligne) et que j'indiquerai par une note.

* *La Joie fait peur*, à la Comédie-Française; *le Chapeau d'un horloger*, au Gymnase.

** Les tables tournantes, que Mme de Girardin avait importées à Jersey, et qui occupaient fort, dans le moment, Marine-Terrace.

À Émile Deschanel, à Bruxelles.

Marine-Terrace, 14 janvier 1855.

Je travaille presque nuit et jour, je vogue en pleine poésie, je suis abruti par l'azur; de là mon silence, cher poëte, mais je vous aime.

Vos reproches sont justes, charmants, et injustes. Je pense à vous bien souvent. Le mercredi soir il me semble que j'ai une heure plus vide que les autres; et ma bête dit à mon esprit : Que tu es bête! il y a trop loin pour aller ce soir à son Cours.

Vous êtes mon voisin pourtant : vous voilà installé magnifiquement dans cette Grande Place où j'ai niché sept mois entre le haut beffroi plein du duc d'Albe et la bouteille à encre d'où sortait Napoléon le petit. Vous rappelez-vous? Vous veniez le matin; Charras était dans un coin, Lamoricière dans l'autre, fumant dans la pipe de Charles; Charles et Hetzel sur le canapé qui me servait de lit; et, avec le beau soleil dans ma large fenêtre, je vous lisais une page du livre. Les bonnes poignées de main qu'on se donnait ensuite!

Maintenant tout s'est coloré autrement, en rose pour vous, en sombre pour moi. Vous êtes marié au succès, au bonheur, à une charmante femme, à un public amoureux, aux applaudissements, aux sourires; moi j'ai épousé la mer, l'ouragan, une immense grève de sable, la tristesse, et toutes les étoiles de la nuit.

Je vous souhaite, madame, la bonne année, deux patries et deux hommes, la Belgique plus la France, et votre mari plus un fils.

Écrivez-moi, cher ami, jetez dans mes rêveries ce bon rire gaulois et naïf que vous avez et que j'aime. Nous attendons le petit Franco-Belge à époque fixe : nous savons que vous visez juste.

Je prends vos deux baisers et je vous en rends quatre, un sur chaque joue.

V. H.

Dites à mon excellent et cher Hetzel que je fais force de rames vers lui. Ce sera un livre à part que ces *Contemplations*. Si jamais il y aura eu un miroir d'âme, ce sera ce livre-là.

* Le volume de poésie que préparait Victor Hugo.

A Michelet.

Marine-Terrace, 24 juillet 1855.

Vous êtes frappé comme je l'ai été. La mort visite brusquement aujourd'hui votre maison comme elle visitait la mienne il y a douze ans. Vous perdez votre enfant, votre fille, votre ange, et vous pleurez. Je verse les mêmes larmes que vous, et c'est tout ce que je puis offrir à votre douleur. O grand esprit, voilà que vous saignez du côté du cœur. Il n'y a que le cœur qui saigne vraiment. Toutes les autres souffrances sont des sourires. Perdre son enfant, c'est le malheur. Il n'y a pas d'autre désert dans la vie ni d'autre exil.

Je ne dis rien à une âme comme la vôtre. Vous qui serez un des fondateurs de la patrie humaine, vous ne doutez certes pas de la patrie divine. Je crois en Dieu puisque je crois en l'homme. Le gland me prouve le chêne, le rayon me prouve l'astre; c'est là votre symbole, et le mien. Nous retrouverons un jour les êtres chers; votre fille est auprès de la mienne; dès à présent, ces anges nous rient et nous éclairent; et à votre insu même il y a des lueurs de plus dans votre cerveau. Ces clartés viennent de la mort. Cher et glorieux combattant du combat humain, pauvre père, je vous embrasse.

VICTOR HUGO.

Je viens de lire d'admirables pages de vous. Mais est-ce le moment de vous parler de la gloire ?

Oui, car votre gloire est « un soldat de Dieu » et est toujours de service près de la pensée humaine.

Que vos travaux, qui vous couronnent, vous consolent.

A Mademoiselle Marie Hugo (sœur Sainte-Marie-Joseph).

Jersey, 22 juillet [1855].

Je te remercie de ton souvenir, chère enfant. Ta petite peinture est charmante; la rose ressemble à ton visage et la colombe à ton âme ; c'est presque une peinture de toi que j'ai, en attendant l'autre. Tu me la promets et j'y tiens.

Les vers que tu nous as envoyés ce printemps avaient beaucoup de grâce; il y avait sur toi particulièrement des strophes très douces et très heureuses. Dis-le de ma part à l'auteur, qui doit être charmante si elle ressemble à sa poésie.

Chère enfant, tu vas donc bientôt faire ce grand acte de sortir du monde. Tu vas t'exiler, toi aussi; tu le feras pour la foi comme je l'ai fait pour le devoir. Le sacrifice comprend le sacrifice. Aussi, est-ce du fond du cœur que je te demande ta prière et que je t'envoie ma bénédiction.

Je serais heureux de te voir encore une fois dans cette suprême journée de famille dont tu me parles. Dieu nous refuse cette joie; il a ses voies. Résignons-nous. J'enverrai près de toi l'ange que j'ai là-haut. Tout ce que tu fais pour ton frère est bien; je sens là ton cœur dévoué et noble. Chère enfant, nous sommes, toi et moi, dans la voie austère et douce du renoncement; nous nous côtoyons plus que tu ne penses toi-même. Ta sérénité m'arrive comme un reflet de la mienne. Aime, crois, prie; sois bénie.

A George Sand.

4 août 1855.

J'apprends qu'un malheur vient de vous frapper. Vous avez perdu un petit enfant. Vous souffrez.

Voulez-vous permettre à quelqu'un qui vous admire et qui vous aime de prendre votre main dans les siennes et de vous dire que tout son cœur est à vous. Vos deuils sont les miens, par la même raison qui fait que vos succès sont mes bonheurs. Grande âme, je souffre en vous.

Je crois aux anges, j'en ai dans le ciel, j'en ai sur la terre. Votre cher petit est maintenant, au-dessus de votre tête illustre, une douce âme ailée. Il n'y a pas de mort. Tout est vie, tout est amour, tout est lumière, ou attente de la lumière. Je mets mon tendre respect à vos pieds. Je vous aime bien.

A Madame Victor Hugo.

Guernesey*, 3 heures après-midi [1855]

Chère amie, nous voilà débarqués, non sans secousse. La mer était grosse, le vent rude, la pluie froide, le

* Victor Hugo, expulsé de Jersey pour avoir fait cause commune avec les autres proscrits, avait cherché un refuge à Guernesey, et y précédait de quelques jours sa famille.

brouillard noir. Jersey n'est plus même un nuage, Jersey n'est rien; l'horizon est vide. Il me semble que j'ai une suspension d'être; quand vous serez ici tous, la vie reprendra.

La réception a été bonne; foule sur le quai; silence, mais sympathie, apparente du moins; toutes les têtes se sont découvertes quand j'ai passé.

Je t'écris avec une vue admirable sous les yeux. Même dans la pluie et le brouillard, l'arrivée à Guernesey est splendide. Victor était dans l'éblouissement. C'est le vrai vieux port normand à peine anglaisé.

Le consul en cravate blanche (le Laurent d'ici) assistait à mon débarquement. Quelqu'un m'a dit qu'il avait salué comme les autres à mon passage.

Il paraît que les autorités locales auraient dit qu'on nous laisserait tranquilles ici, tant que nous ne donnerions pas de secousses. On nous regarde comme des voleurs. Mais les seaux d'eau n'éteignent pas les cratères.

A MM. Thomas Gregson et J. Cowen, de Newcastle, membres du Foreign affairs Committee.

Guernesey, Hauteville-House, 25 novembre 1855.

Chers compatriotes de la grande patrie européenne,

J'ai reçu, des mains de notre courageux coreligionnaire Harney, la communication que vous avez bien voulu me faire au nom de votre comité et du meeting de Newcastle. Je vous en remercie, ainsi que vos amis, en mon nom et au nom de mes compagnons de lutte, d'exil et d'expulsion.

Il était impossible que l'expulsion de Jersey, que cette proscription des proscrits, ne soulevât pas l'indignation publique en Angleterre. L'Angleterre est une grande et généreuse nation où palpitent toutes les forces vives du progrès; elle comprend que la liberté c'est la lumière. Or, c'est un essai de nuit qui vient d'être fait à Jersey; c'est une invasion des ténèbres; c'est une attaque à main armée du despotisme contre la vieille constitution libre de la Grande-Bretagne; c'est un coup d'État qui vient d'être insolemment lancé par l'Empire en pleine Angleterre. L'acte d'expulsion a été accompli le 2 novembre; c'est un anachronisme, il aurait dû avoir lieu le 2 décembre.

Dites, je vous prie, à mes amis du comité et à vos amis du meeting combien nous avons été sensibles à leur noble et énergique manifestation. De tels actes peuvent avertir et arrêter ceux de vos gouvernants qui, à cette heure, méditent peut-être de porter, par la honte de l'Alien-Bill, quelque nouveau coup au vieil honneur anglais.

Des démonstrations comme la vôtre, comme celles qui viennent d'avoir lieu à Londres, comme celles qui se préparent à Glascow, consacrent, resserrent et cimentent, non l'alliance vaine, fausse, funeste, l'alliance pleine de cendre du présent cabinet anglais et de l'empire bonapartiste, mais l'alliance vraie, l'alliance nécessaire, l'alliance éternelle du peuple libre d'Angleterre et du peuple libre de France.

A Franz Stevens, à Bruxelles.

Hauteville-House, 10 avril 1856.

Votre nom, encore si jeune et promis à la renommée, a pour moi une sorte de rayonnement. La première fois qu'il m'est apparu, j'arrivais à Bruxelles, c'était le 13 ou 14 décembre 1851; on me remit des vers, mon nom était en tête, le vôtre au bas. Ces vers, vos premiers vers je crois, annonçaient déjà tout votre cœur. Vous vous dressiez sur le seuil de votre pays natal au-devant de l'homme qui n'avait plus d'autre asile que cette grande patrie qu'on nomme l'exil, et vous offriez au proscrit cette hospitalité des poëtes plus sûre que l'hospitalité des rois. Ce début était beau. Il vous a porté bonheur. Depuis ce jour, votre talent a grandi, et aujourd'hui c'est mon tour de vous souhaiter la bienvenue au seuil de cette autre terre d'asile, l'art. Il y a cinq ans, vous avez noblement mêlé mon nom à des vers qui étaient des lauriers; aujourd'hui, laissez-moi vous dire en prose que je vous aime.

Vous n'êtes pas un poëte belge, vous êtes un poëte français. Vous avez la grâce, l'éclat, la vie, la création dans le détail, la propriété d'expression, l'aisance, la liberté de tours et de mouvements, la fierté d'allure de l'écrivain français. La réunion de la Belgique à la France se fait ainsi par les écrivains et les poëtes. Vous êtes de ceux qui jettent généreusement entre les deux nations le splendide trait d'union du style, du vers, de la strophe ailée, de l'idée.

Nous appartenons, vous et moi, à des régions politiques différentes. Votre jeunesse, à cette heure, est où a été la mienne; peut-être votre virilité viendra-t-elle où je suis, y compris la proscription, que je vous souhaite. Vous la méritez; car, quel que soit le dissentiment de forme qui nous sépare, vous voulez tout ce que nous voulons, nous les lutteurs du droit; vous voulez la lumière, la vérité, le progrès, l'ensevelissement du passé, l'avènement de l'avenir; vous voulez la fin des misères, la fin des ignorances, la fin des damnations, la fin des bagnes, la fin des ténèbres; vous voulez, sous l'autorité seule de Dieu, le moi souverain dans l'homme libre.

Voilà le fond de votre pensée; ce qui est écorce tombera.

Nous sommes donc, vous et moi, le même homme; nous nous rejoignons, vous êtes mon homme passé, je suis votre homme futur. Vous êtes pour moi le miroir de ce que j'étais; regardez-moi et pensez à votre avenir.

Dans un temps donné, votre raison fera la première besogne et votre conscience la seconde; et, après tout, il vaut mieux que les ratures se fassent par elles. Ce qu'arrangent ou ce que rectifient ces travailleuses intérieures est toujours ce qu'il y a de mieux fait en nous. Moi, je me borne à applaudir, à crier bravo à vos beaux et nobles vers; à crier courage à votre énergique et vaillant esprit. Oui, bravo et courage! Je ne suis pas un écrivain français souhaitant la bienvenue à un poëte belge; je ne suis pas de cette nation-ci et vous n'êtes pas de cette nation-là; pour moi, il n'y a en politique que des hommes et en poésie que des poëtes, et, à quelque point de vue que je me place, je ne puis voir en vous qu'un frère.

Je vous écris ceci un peu pêle-mêle, un peu au hasard. Rendez-vous compte de l'état de mon esprit dans la solitude splendide où je vis, comme perché à la pointe d'une roche, ayant toutes les grandes écumes des vagues et toutes les grandes nuées du ciel sous ma fenêtre. J'habite dans cet immense rêve de l'océan, je deviens peu à peu un somnambule de la mer, et, devant tous ces prodigieux spectacles et toute cette énorme pensée vivante où je m'abîme, je finis par ne plus être qu'une espèce de témoin de Dieu.

C'est de cette éternelle contemplation que je m'éveille pour vous écrire. Prenez donc ma lettre comme elle est, prenez ma pensée comme elle vient, un peu décousue, un peu dénouée par toute cette gigantesque oscillation de l'infini. Ce qui ne flotte pas, ce qui ne vacille pas, c'est l'âme devant Dieu, c'est la conscience devant la vérité; c'est aussi, et je veux finir par là, la sympathie profonde que m'inspirent les jeunes hommes comme vous.

A Lamartine.

22 avril 1856.

Peut-être me lisez-vous en ce moment, et j'en suis fier. Mais ce qui est certain, c'est que je vous lis, et je suis heureux. Nos âmes sont diverses, mais nos cœurs se touchent; vous le dites et je le sens. Il y a entre nous une sorte de fraternité haute et douce. Ces belles pages poignantes, grandes et tendres que je viens de lire me laissent un rayon dans la pensée et une larme dans les yeux.

A toujours!

A Villemain.

9 mai 1856.

Je lis votre lettre avec émotion. Nous venons presque de deux pôles opposés dans l'art, mais la douleur nous a donné un grand rendez-vous dans la vérité, et je ne suis pas surpris que nous nous rencontrions. Vous désaltérez votre esprit, cette coupe grecque si délicatement ciselée, aux saintes et limpides sources d'où la pensée humaine filtre et tombe goutte à goutte depuis tant de siècles. Moi, je suis là dans le désert, à même la mer et la douleur, buvant dans le creux de ma main. Votre goutte d'eau est une perle, la mienne est une larme.

Mais, vous aussi, vous avez pleuré, vous aussi vous avez souffert, vous aussi vous saignez. De là notre intimité profonde, plus profonde que nous ne le savons nous-mêmes, et qui nous est comme révélée à de certains moments. Vous avez lu *Horror, Dolor* *, et vous avez reconnu le son lointain de cette cloche que tous les souffrants et tous les penseurs entendent dans la nuit.

Cher ami, je pense souvent à vous. L'exil ne m'a pas seulement détaché de la France, il m'a presque détaché de la terre, et il y a des instants où je me sens comme mort et où il me semble que je vis déjà de la grande et sublime vie ultérieure. Alors me revient la pensée de tous ceux qui m'ont été doux dans cette ombre humaine...

A Louis Boulanger.

Hauteville-House, 24 mai [1856].

... Quelle bonne chose, cher Louis, que cette chaleur vivace des vieilles amitiés! Il m'a semblé que votre lettre me rouvrait ma jeunesse. Je *nous ai revus*

* Titres de deux pièces des *Contemplations*.

— bon baragouin qui rend ma pensée — dans ce radieux temps des *Orientales*, quand nous étions deux passants de la plaine de Vaugirard, deux contemplateurs du soleil couchant derrière le dôme des Invalides, deux frères, vous le peintre éblouissant de Mazeppa, moi le rêveur promis à la lutte et à l'exil.

Aujourd'hui vous êtes heureux, vous me l'écrivez, je le sens, et je vous aime.

Vous avez lu ce livre* et vous y avez senti mon cœur. Je sens le vôtre à la façon dont vous m'en parlez. Je voudrais maintenant connaître votre femme; je la devine noble et charmante. Vous rayonnez pour moi comme dans une douce auréole; vous me faites l'effet d'être resté dans la jeunesse. Et moi, du fond de cet immense assombrissement crépusculaire qui m'enveloppe, cher Louis, je vous envoie à elle et à vous toutes les tendresses de mon âme dans un serrement de main.

A Enfantin.

Guernesey, 7 juin 1856.

Je vous remercie, cher et grand penseur, votre lettre m'émeut et me charme. Vous êtes un des voyants de la vie universelle. Vous êtes un de ces hommes en qui remue l'humanité, et avec lequel je me sens une fraternité profonde.

L'idéal, c'est le réel. Je vis, comme vous, l'œil fixé sur la vision. Je fais mon possible pour aider, dans la mesure de ma force, le genre humain, ce triste tas de frères que nous avons là et qui va dans les ténèbres, et je m'efforce, lié moi-même à la chaîne, d'aider mes compagnons de route, par mes actes, comme homme, dans le présent, et par mes œuvres, comme poëte, dans l'avenir.

Ma sympathie embrasse, en gardant les proportions, tous les êtres créés. Je vois votre horizon et je l'accepte, et je pense que vous accepterez aussi le mien. Travaillons à la lumière. Créons l'immense amour.

Dans ces deux livres, *Dieu* et la *Fin de Satan*, certes, et vous le savez bien, je n'oublierai pas la femme; j'irai même au delà, de même que j'irai au delà de la terre. Ces deux ouvrages sont à peu près terminés; pourtant, je veux laisser quelque espace entre eux et les *Contemplations*. Je voudrais, si Dieu me donnait quelque force, emporter la foule sur de certains sommets; pourtant, je ne me dissimule point qu'il y a là peu d'air respirable pour elle. Aussi, je veux la laisser reposer avant de lui faire essayer une nouvelle ascension.

Hélas! je suis bien peu de chose, mais j'ai dans le cœur un profond amour de la liberté, qui est l'homme, et de la vérité, qui est Dieu.

Ce double amour est en vous comme en moi; il est la vie de votre haut esprit; et c'est avec bonheur que je vous serre la main.

A George Sand.

15 juin 1856.

Pour répondre dignement à Nohant, il faudrait que Guernesey s'appelât Tibur, Ferney ou Port-Royal. Mais Guernesey n'est qu'un pauvre rocher, perdu dans la mer et dans la nuit, baigné d'écumes qui laissent à la lèvre la saveur amère des larmes, n'ayant d'autre mérite que son escarpement et la patience avec laquelle il porte le poids de l'infini. La petite île sombre est toute fière et tout heureuse de ce rayon de soleil qui lui vient de Nohant, le pays des livres beaux et charmants. Hélas! les douleurs sont partout, les tombeaux sont partout, mais la lumière est où vous êtes! Je remercie le ciel si mon livre a su toucher votre deuil sans le froisser, et s'il m'a été donné, à moi-même qui suis triste, de mêler quelque douceur aux sanglots de votre cœur profond, ô grand penseur, ô pauvre mère!

VICTOR HUGO.

A George Sand.

Hauteville-House, 30 juin 1856.

Vous avez tous les dons; la grandeur de l'esprit n'a d'égale en vous que la grandeur du cœur. Je viens de lire cette splendide page que vous avez écrite sur les *Contemplations*, cette critique qui est de la poésie, ces effusions de pensée et de vie et de tendresse, cette philosophie, cette raison, cette douceur, cette explication forte et éclatante, ces choses d'or tombées d'une plume de lumière. Et que voulez-vous que je vous dise? Vous remercier est presque bête; je vous féliciterai,

* *Les Contemplations.*

plutôt. Vous êtes une nature sereine; vous avez toutes les fiertés parce que vous avez toutes les élévations; vous parlez de ce livre* avec une simplicité calme, et si vraie qu'elle est presque hautaine, quand on la compare aux misérables finesses de tant d'autres esprits. Je disais, un jour, de vous à mes enfants, le matin, en déjeunant — c'est notre *autour de la table* à nous, — que vous étiez, dans les régions de la pensée, la plus grande des femmes, peut-être même de tous les temps...

Vous êtes l'habitante des cimes et vous avez l'habitude des aires; moi, je n'ai qu'une caverne. Mais je voudrais que vous y vinssiez; permettez-moi de déranger la grosse pierre de la porte et de vous dire : entrez.

Sans figure et en basse prose — (comment oser dire ce mot à vous qui la faites si haute?) — je viens d'acheter une masure ici avec les deux premières éditions des *Contemplations;* je vais la faire un peu bâtir et compléter; après quoi il y aura une chambre logeable pour vous; voulez-vous vous préparer à y venir? Ce sera vers le printemps prochain; je m'y prends de loin comme vous voyez. C'est un moyen de vous ôter presque la possibilité de refuser. Vous seriez chez moi comme chez vous, c'est-à-dire libre. La maison aura ce nom : Liberté; elle s'appellera *Liberty-House.* C'est l'usage anglais de baptiser les maisons. Nous vivons, ma famille et moi, vous le savez peut-être, dans une simplicité absolue, et, sous ce rapport, Guernesey peut donner la main à Nohant. Pensez-y donc, vous avez presque un an devant vous, et venez-nous. Si vous saviez comme je vous fais cette offre du fond du cœur! Vous vous promènerez dans mon jardin, très petit; n'allez pas rêver vos grandes larges plaines. Il y a ici tant de mer et tant de ciel que c'est à peine si l'on a besoin d'un peu de terre.

Ma femme vous a déjà fait cette invitation; vous avez répondu la moitié de oui; répondez-moi à moi l'autre moitié. Cela nous fera une joie sur laquelle nous vivrons en vous attendant. Vous ferez ici quelque livre magnifique, et vous le daterez de Guernesey; ce pauvre vieux écueil, prenez-le en gré et faites-lui cette fortune. J'y ai mis une date d'épreuve; mettez-y une date de gloire.

Je suis content d'une chose, c'est que ce livre, *Dieu* (aux trois quarts fait), répond d'avance à votre pensée. Il semble que vous l'ayez connu en écrivant cette lettre de Louise qui est la conclusion de vos admirables articles. La fin lumineuse, voilà ce que je veux, voilà ce que vous voulez; et ce brave Théodore (j'en connais plus d'un) sera lui-même content.

Vous êtes un esprit; aussi je vous dis familièrement : merci. Et vous êtes une femme, ce qui me donne le droit de me mettre à genoux devant vous et de baiser respectueusement votre main.

---

* George Sand avait écrit plusieurs articles sur les *Contemplations*.

A Madame David d'Angers.

13 mai [1856].

A cette heure, Madame, toutes les fois que je me tourne vers la patrie, c'est seulement vers les tombes que je me tourne, car c'est là qu'est la gloire, la fierté, la grandeur des âmes, la lumière; et il y a maintenant plus de vie dans les morts que dans les vivants.

David est une des ombres auxquelles je parle le plus souvent, ombre moi-même. Mon exil est comme voisin de son tombeau, et je vois distinctement sa grande âme hors de ce monde, comme je vois sa grande vie dans l'histoire sévère de notre temps.

Soyez fière, madame, du nom illustre que vous portez. David est aujourd'hui une figure de mémoire, une renommée de marbre, un habitant du piédestal après en avoir été l'ouvrier. Aujourd'hui, la mort a sacré l'homme et le statuaire est statue. L'ombre qu'il jette sur vous, madame, donne à votre vie la forme de la gloire.

Je suis heureux que le livre des *Contemplations* ait été lu par vous. Vous y avez retrouvé nos chers souvenirs et nos aspirations communes.

L'exil a cela de bon, qu'il met le sceau sur l'homme et qu'il conserve l'âme telle qu'elle est.

Avant peu, peut-être, ma famille vous demandera de lui rendre ce buste qui est ma figure, ce qui est peu de chose, mais qui est le chef-d'œuvre de David, ce qui est tout. C'est lui encore plus que moi, et c'est pour cela que nous voulons l'avoir parmi nous.

Je mets à vos pieds ma tendre et respectueuse amitié.

A Édouard Plouvier.

Hauteville-House, 28 septembre [1856].

Vous êtes dans la forêt, je suis dans l'océan; votre aquilon soufflant dans les chênes vaut mon ouragan soufflant dans les vagues; je m'en aperçois aux grands vers que vous m'envoyez. Cher poëte, ce sonnet superbe est une de vos plus nobles inspirations. Il était digne d'être en quelque sorte écrit sur cette feuille de chêne tombée de l'arbre géant. Je ne vous en remercie pas, je vous en félicite.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la généreuse

artiste qui est votre femme et qui a la flamme comme vous avez la lumière. Faites à vous deux le foyer. Vous méritez de mêler vos rayonnements.

Êtes-vous encore dans les bois? Êtes-vous déjà à Paris? J'envoie cette lettre un peu au hasard. Mais mon hasard à moi s'appelle Paul Meurice, c'est-à-dire providence, et je suis bien sûr qu'il trouvera moyen de vous faire parvenir ce mot. Oui, certes, vous seriez reçus avec grande joie dans notre petit goum de Guernesey. J'ai acheté sur la roche une maison que j'ai livrée aux maçons, mais qui sera prête l'an prochain et du seuil de laquelle l'exil vous tend les bras.

En attendant, faites-nous de belles et bonnes œuvres et aimez-moi.

A George Sand.

Hauteville-House, 2 octobre 1856.

C'est une joie pour moi de penser que votre grand esprit se tourne de temps en temps vers le mien, et, quand je lis mon nom dans les nobles pages qui viennent de vous, il me semble que ce sont des lettres publiques que vous m'écrivez. Je me ferais l'effet d'être ingrat si je n'y répondais pas. Cependant vous n'avez besoin ni d'un remerciement ni d'un applaudissement. Vous avez, dans ce siècle où presque tout ment un peu, la fière et simple allure d'une âme vraie. Je suis silencieusement et profondément heureux dans ma solitude de cette communion de nos âmes, je dirais presque de nos cœurs; je me sens comme lié à vous dans la contemplation de la vérité et dans l'acceptation de la douleur, et j'envoie mon acclamation à tous vos sereins et magnifiques témoignages pour le progrès. Qui désespère de l'homme désespère de Dieu, c'est-à-dire n'y croit pas; et toutes les religions aujourd'hui sont athées, toutes maudissent la lumière, c'est-à-dire l'aube même de la face divine. Vous, vous êtes croyante parce que vous êtes grande. Je vous remercie, je vous admire, et permettez-moi d'ajouter, je vous aime.

Aux Étudiants de Paris.

1856

Mes jeunes et vaillants concitoyens, votre lettre si noble et si cordiale m'est parvenue dans ma solitude et m'a vivement touché. J'ai peu d'instants à moi; l'exil n'est pas une sinécure, vous le savez; et je profite du premier moment dont je puis disposer pour vous répondre et pour vous remercier. Courage et persévérez!

Vous êtes de ceux sur qui l'avenir a les yeux; parmi les noms qui signent la précieuse lettre que je reçois, j'en vois qui signifient talent, j'en vois qui signifient exemple; tous signifient générosité, intelligence, vertu. Vous entrez jeunes dans l'épreuve, félicitez-vous-en. Vos souffrances noblement supportées vous placent à la tête de votre génération. Soyez toujours dignes de la guider. Que rien ne vous ébranle et ne vous décourage, l'avenir est certain. Attendez-le dans la douleur et les ténèbres du moment présent, comme dans la nuit on attend l'aube, avec une foi tranquille et absolue. Travaillez et marchez; pensez et vous trouverez; luttez et vous vaincrez.

Je vous serre à tous la main comme à mes frères, comme à mes enfants.

A Edmond About.

Hauteville-House, 23 décembre [1856].

L'exil a peu de loisirs, et ce n'est qu'ici, dans l'espèce de calme momentané qui suit toutes les recrudescences de persécution, que j'ai pu enfin lire vos deux beaux et charmants volumes, *Tolla* et *la Grèce*. Mes fils, vos anciens camarades, m'avaient souvent parlé de vous. Tout ce qu'ils promettaient en votre nom, vous le tenez, et c'est de tout mon cœur que je vous félicite. Vous avez le talent, vous avez le succès, vous êtes jeune; la charge d'âmes commence pour vous.

Un proscrit est une espèce de mort; il peut donner presque des conseils d'outre-tombe. Soyez fidèle à toutes ces grandes idées de liberté et de progrès qui sont le souffle même de l'avenir dans toutes les voiles humaines, dans la voile du peuple comme dans le voile du génie.

Dédaignez tout ce qui n'est pas le vrai, le grand, le juste, le beau. Vous avez une nature de lumière; je me bornerais volontiers à vous dire : soyez-vous fidèle à vous-même.

Courage donc! vous entrez vaillamment et de plain-pied dans l'avenir.

A George Sand.

Hauteville-House, 12 avril 1857.

Daniella est un grand et beau livre, laissez-moi vous le dire. Je ne vous parle pas du côté politique de l'ouvrage, car les seules choses que je pourrais écrire à propos de l'Italie seraient impossibles à lire en France et empêcheraient probablement ma lettre de vous parvenir. Je vous parle, à vous artiste, de l'œuvre d'art. Quant aux grandes aspirations de liberté et de progrès, elles font invinciblement partie de votre nature, et une poésie comme la vôtre souffle toujours du côté de l'avenir. La révolution, c'est de la lumière, et qu'êtes-vous, sinon un flambeau?

Daniella est pour moi une profonde étude de tous les côtés du cœur. Cela est savant à force d'être féminin. Vous avez mis dans ce livre toutes ces délicatesses de femme qui, mêlées à votre puissance virile, composent votre forte et charmante originalité. Comme peintre, je défendrai contre vous toute la vieille ruine italienne, et en particulier cette éblouissante et formidable campagne de Rome, que j'ai vue enfant, et qui m'est restée dans l'esprit et dans la prunelle comme si j'avais vu du soleil mêlé à de la mort. — Mais que vous importe! vous allez devant vous, lumineuse et inspirée, vous laissez s'envoler autour de vous les pages éclatantes, généreuses, cruelles, douces, tendres, hautaines, souriantes, consolantes, et vous savez bien qu'en somme tous les lecteurs sont pour vous, écrivain, comme toutes les âmes sont à vous, esprit.

Prenez donc la mienne avec les autres.

Ma maison s'achève et vous espère tout doucement, et je baise humblement votre main.

A Alexandre Dumas.

Hauteville-House, 8 mars 1857.

Cher Dumas,

Les journaux belges m'apportent, avec tous les commentaires glorieux que vous méritez, la lettre que vous venez d'écrire au directeur du Théâtre-Français.

Les grands cœurs sont comme les grands astres. Ils ont leur lumière et leur chaleur en eux; vous n'avez donc pas besoin de louanges, vous n'avez donc pas même besoin de remerciements; mais j'ai besoin de vous dire, moi, que je vous aime tous les jours davantage, non seulement parce que vous êtes un des éblouissements de mon siècle, mais aussi parce que vous êtes une de ses consolations.

Je vous remercie.

Mais venez donc ici, vous me l'avez promis, vous savez. Venez-y chercher le serrement de main de tous ceux qui m'entourent et qui ne se presseront pas moins fidèlement autour de vous qu'autour de moi.

Votre frère.

A Charles Baudelaire.

Hauteville-House, 30 août 1857.

J'ai reçu votre noble lettre et votre beau livre *. L'art est comme l'azur, c'est le camp infini : vous venez de le prouver. Je crie bravo de toutes mes forces à votre vigoureux esprit.

Permettez-moi de finir ces quelques lignes par une félicitation. Une des rares décorations que le régime actuel peut accorder, vous venez de la recevoir. Ce qu'il appelle sa justice vous a condamné au nom de ce qu'il appelle sa morale; c'est là une couronne de plus. Je vous serre la main, poëte.

VICTOR HUGO.

A Arsène Houssaye.

Hauteville-House, 16 janvier 1858

Votre lettre, mon cher poëte, m'arrive par notre ami de Bruxelles. Elle me touche vivement. Vous avez, comme moi, votre cercueil aimé, votre ombre chère, votre plaie toujours ouverte. Il y a entre nos âmes ce grand lien, la communauté de douleur. Quand ce coup vous a frappé, j'ai pensé à vous, je me suis souvenu de cette charmante femme, fantôme aujourd'hui. Hélas! perdre ceux qu'on aime, c'est là l'unique malheur, tout le reste n'est rien, je l'ai dit dans le livre dont vous me parlez en si nobles termes.

Courage! vous avez toutes les grandes consolations

* *Les Fleurs du Mal*, qui venaient d'être condamnées comme immorales.

de la poésie et de l'art, et qui espérera, si ce n'est le poëte? *Hecho de esperar*, dit Calderon.

A George Sand.

Hauteville-House, 28 mai 1858.

Vous arrive-t-il de penser quelquefois un peu à moi? Je me figure que cela doit être, tant de mon côté je pense à vous d'une pente douce et naturelle!

Je viens de lire *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, et, chaque fois que je lis quelque chose de vous, j'ai un épanouissement de joie; je suis heureux de toute cette force, de toute cette grâce, de ce beau style, de ce noble esprit, de ces trouvailles charmantes à chaque minute, de sentir palpiter cette forte philosophie sous cette poésie caressante, et de sentir un si grand homme dans une femme. Laissez-moi vous dire que le fond de mon cœur est bien à vous.

Ma maison n'est encore qu'une masure; de bons ouvriers guernesiais s'en sont emparés, et, me croyant riche, trouvent juste d'exploiter un peu « le grand monsieur français » et de faire durer le travail et le plaisir longtemps. Je me figure pourtant que ma maison sera un jour finie, et que peut-être alors, dans le temps et dans l'espace, vous aurez la fantaisie d'y venir et d'en sacrer un petit coin par votre présence et votre souvenir. Que dites-vous de ces illusions-là?

Quelle bonne chose que les illusions! Je les aime, mais j'aime aussi et plus encore les réalités, et c'est une glorieuse réalité dans un siècle qu'une femme telle que vous. Écrivez, consolez, enseignez, continuez votre œuvre profonde; vivez au milieu de nous autres hommes avec la sérénité clémente des grandes âmes insultées.

A Villemain.

Hauteville-House, 17 novembre 1859.

Cher ami, savez-vous ce que c'est que l'exil? C'est de n'entendre qu'au bout de six mois les mots prononcés par vous qui êtes une des paroles illustres de ce temps. Un ami m'est arrivé hier de Paris. Il a eu l'heureuse idée de mettre dans sa malle votre livre sur Pindare, et me voilà depuis hier lisant cette œuvre excellente et profonde. Je me plonge dans Pindare et dans vous comme dans une eau salubre. Vous traduisez Pindare comme vous le sentez, comme vous l'expliquez, puissamment, et quand je dis Pindare, je dis aussi Eschyle, Sophocle, Aristophane, Horace, tous ces poëmes sacrés et vrais. Leur esprit passe entier à travers le vôtre. Votre prose n'ôte rien à ces grandes ailes.

C'est qu'en vous, avec tous les plus nobles instincts et les plus fermes courages, il y a l'enthousiasme, cette flamme. Votre livre est une histoire où par moments on sent palpiter des strophes. Les dernières pages sont une ode splendide à l'avenir.

Je ne suis pas d'accord avec vous peut-être sur tous les points, mais qu'importe. J'aime votre livre comme je vous aime, avec une estime profonde. Votre main serrée de temps en temps, soit à la Chambre, soit à l'Académie, soit au coin du feu, est une des douceurs les plus regrettées de la patrie.

En deux endroits de votre beau livre vous parlez de moi avec une sorte d'émotion tendre qui me va au cœur. Je vous remercie. Je me repose en vous depuis plusieurs heures comme dans un port de l'esprit. J'ai besoin quelquefois de ces repos dans cette solitude et devant cet océan, au milieu de cette sombre nature qui m'attire souverainement et m'entraîne vers les ombres éblouissantes de l'infini. Je passe quelquefois des nuits entières à rêver sur mon sort en présence de l'abîme, et j'en arrive à ne pouvoir plus que m'écrier : des astres ! des astres! des astres!

Votre livre est de ceux qui font doucement changer d'extase. Au lieu de l'aigle de mer, j'ai regardé planer Pindare. Je vous ai écouté conter, et avec quelle haute éloquence ! l'histoire de l'enthousiasme, c'est-à-dire du génie humain. Et dans la manière dont vous prononcez le mot fier et charmant : Liberté, j'ai retrouvé l'accent même de mon âme.

Je serre vos deux mains dans les miennes, mon illustre ami.

A Jules Simon.

Hauteville-House, 25 juin [1859].

Votre beau livre *la Liberté* a mis beaucoup de temps à m'arriver et j'ai mis beaucoup de temps à le lire et à le méditer. Ne vous étonnez donc pas si j'ai tant tardé à vous remercier; je ne m'en excuse point, cette lenteur importe peu : des ouvrages comme les vôtres sont patients parce qu'ils sont durables.

C'est presque un code que vous avez écrit là ; il y a d'un bout à l'autre un vrai souffle de législation.

Il m'est arrivé bien des fois d'avoir en vous lisant cette sorte de surprise et de ravissement qu'on éprouve devant sa propre pensée intime admirablement dite par un autre. Votre chapitre sur la propriété est, en particulier, une de vos pages les plus profondes et les plus décisives. C'est un grand don, et vous l'avez, que de fortifier l'idée irréfutable par le style entraînant. Ces deux volumes, où l'histoire est si puissamment appelée au secours de la philosophie et le fait au secours de l'idéal, prendront place parmi les belles œuvres. Vous avez choisi la grande heure pour défendre la liberté ; il n'y a pas de plus beau moment que la nuit pour glorifier la lumière.

A Adèle Hugo, à Londres.

21 juillet 1859.

Tu te trompes, chère enfant, un sourire et un embrassement de toi me sont plus doux que toutes les fleurs d'ici-bas et tous les rayons de là-haut. Il me tarde bien de vous revoir, ta mère et toi ; c'est une triste fête que ma fête aujourd'hui ; l'an passé, la maladie ; cette année, l'absence.

Enfin, pourvu que vous reveniez toutes deux bien portantes, je trouverai tout bien arrangé par le bon Dieu. Mais vous avez mal choisi le moment de votre villégiature ; on me dit de tous les côtés que la Tamise empeste et empoisonne Londres en été ; les journaux sont pleins de détails hideux sur le curage qu'on a été forcé d'interrompre. Dépêchez-vous donc de sortir de ce typhus.

Hauteville va bien. Charles se repose. Lux* songe, Toto pioche, Chougna médite, je travaille, le jardin embaume. Je t'assure qu'il nous pousse des roses qui ont l'air de devoir durer plus que le ministère Palmerston, et que, nous aussi, nous avons ici un fameux concert gratis, de vagues, de brises et d'oiseaux. Il n'y a guère que Beethoven qui pût me faire écouter de sa musique, après celle que j'ai ici.

J'espère, chère enfant, que tu finiras par t'y plaire un jour aussi toi, et que, toi qui as le sentiment délicat de la mélodie et de l'harmonie, tu ne seras pas toujours insensible à la grande symphonie du bon Dieu.

Mon jardin est le balcon de cet opéra-là. Reviens-y, ma fille aimée, le plus tôt possible ainsi que ta chère mère. Je vous embrasse tendrement toutes les deux.

* *Lux* était la chienne de Charles et *Chougna* la chienne de François-Victor.

A George Sand

Hauteville-House, 21 août 1859.

Voulez-vous me permettre de vous dire que je suis toujours à vos pieds. Il est dans ma nature de persister, et ce n'est certes pas dans mon admiration et dans mon tendre respect pour vous que je puis défaillir. Ne prenez donc pas mes longs silences pour de l'oubli.

Je travaille et je songe dans ma solitude, et je pense aux nobles esprits qui comme vous entretiennent en France le feu de cette grande vestale qu'on appelle l'idée. Oui, vous avez de l'idéal en vous ; répandez-le, répandez-le sur cette pauvre foule d'à présent saturée de matière et de brutalité ; faites votre auguste fonction de prêtresse, et je vous remercie du fond de l'âme.

Puisque je vous écris, je ne veux pas fermer ma lettre sans mettre sous ce pli quelques lignes que je ne puis publier en France et que vous trouverez toutes simples au sujet de la dernière insolence de ce malheureux réussisseur*.

Quand viendrez-vous rayonner dans mon ombre ? — Cher et grand esprit, je vous aime et je vous vénère.

A Charles Baudelaire.

Hauteville-House, 6 octobre 1859.

Votre article sur Théophile Gautier est une de ces pages qui provoquent puissamment la pensée. Rare mérite, faire penser ; don des seuls élus.

Vous ne vous trompez pas en prévoyant quelque dissidence entre vous et moi. Je comprends toute votre philosophie (car, comme tout poëte, vous contenez un philosophe) ; je fais plus que la comprendre, je l'admets ; mais je garde la mienne. Je n'ai jamais dit : l'art pour l'art ; j'ai toujours dit : l'art pour le progrès.

Au fond, c'est la même chose, et votre esprit est trop pénétrant pour ne pas le sentir. En avant ! c'est le mot du progrès ; c'est aussi le cri de l'art. Tout le verbe de la poésie est là. *Ite.*

* Il s'agit de la protestation de Victor Hugo contre le décret d'amnistie.

Que faites-vous quand vous écrivez ces vers saisissant : *les Sept Vieillards* et *les Petites Vieilles*, que vous me dédiez et dont je vous remercie? Que faitez-vous? Vous marchez. Vous dotez le ciel de l'art d'on ne sait quel rayon macabre. Vous créez un frisson nouveau.

L'art n'est pas perfectible. Je l'ai dit, je crois, un des premiers; donc je le sais. Personne ne dépassera Eschyle, personne ne dépassera Phidias; mais on peut les égaler; et, pour les égaler, il faut déplacer les horizons de l'art, monter plus haut, aller plus loin, marcher. Le poëte ne peut aller seul, il faut que l'homme aussi se déplace. Les pas de l'humanité sont donc les pas mêmes de l'art. — Donc, gloire au Progrès.

C'est pour le progrès que je souffre en ce moment et que je suis prêt à mourir.

Théophile Gautier est un grand poëte, et vous le louez comme son jeune frère, et vous l'êtes. Vous êtes un noble esprit et un généreux cœur. Vous écrivez des choses profondes et souvent sereines. Vous aimez le beau. Donnez-moi la main.

Victor Hugo.

Et quant aux persécutions, ce sont des grandeurs. — Courage!

A Madame de Solms.

H.-H., 19 novembre [1859].

Vous m'envoyez une rose; qu'allez-vous dire, madame, en recevant pour remerciement cette figure sévère? Que voulez-vous, le plus farouche songeur du monde ne peut donner que ce qu'il a. Laissez-moi ajouter ceci : vous êtes adorable.

C'est là un mot dangereux de près, et même de loin, pour celui qui le prononce. Mais je suis, moi, dans une telle nuée, si épaisse, si obscure, si profonde, que je puis me permettre de ces éclairs-là. Cela expirera à vos pieds comme un hommage. D'ailleurs, il me semble que je commence à être un mort. Les galanteries d'un fantôme ont peu d'inconvénients.

Vous me priez d'aller à Paris en termes charmants, vous avez la bonté de m'y souhaiter un peu; mais si j'y allais, vous ne me le pardonneriez pas. Vous avez beau être une ravissante femme, il y a en vous un homme. Vous comprenez le devoir, et vous diriez en me voyant : voici une sentinelle qui a quitté son poste.

Vous pouvez y aller, vous; le devoir est moins absolu pour votre sexe. D'ailleurs vous avez longtemps et noblement lutté contre le crime en plein triomphe. Allez donc à Paris, et régnez-y plus que ceux qui règnent, et soyez-y ce que vous êtes. Pas de rang, pas de titre, vous n'en avez pas besoin; vous avez le rang de la fleur et le titre de l'étoile; vous êtes esprit, âme, flamme, rayon. Être de la famille de l'empereur, voilà grand'chose quand on est de la parenté du soleil.

Je suis à vos pieds, madame!

A Alexandre Dumas.

Hauteville-House, 11 décembre 1859.

C'est vous, cher Dumas, que je veux féliciter du succès et de tous les succès de votre fils*. Quelle admirable et douce chose! le père mêlé au rayonnement du fils, le fils mêlé à l'auréole du père.

Oui, vous êtes un père prodigue; vous lui avez tout donné, drame saisissant, passion chaude, dialogue vrai, style étincelant; et en même temps, miracle tout simple dans l'art, vous avez tout gardé; vous l'avez fait riche en restant opulent.

Et lui, de son côté, il sait être original, tout en étant votre fils; il est vous et il est lui. Embrassez-le pour moi, je vous prie.

Moi, aussi, *anch'io*, j'ai des fils dont je suis heureux (et j'ajoute tout bas : fier, car on nous impose, à nous autres pères, la modestie pour nos enfants); et c'est en ma qualité de père triomphant que je vous félicite, vous, père glorieux. Mais disons cela discrètement, et gardons-le entre nous.

Vous allez donc partir. Si j'étais Horace, comme je chanterais au vaisseau de Virgile ! Vous allez au pays de lumière, à l'Italie, à la Grèce, à l'Égypte ; vous allez faire le tour de l'eau de saphir; vous allez voir la mer heureuse; — moi, je reste dans la mer sinistre. Mon Océan envie votre Méditerranée. Allez, soyez radieux, soyez grand, et revenez. *Te referent fluctus !*

Votre ami.

---

* Écrit après la représentation du *Père prodigue*.

A George Sand.

Hauteville-House, 20 décembre 1859.

Je vous remercie de vos charmantes et magnifiques paroles. Vous me parlez de la *Légende des Siècles* en termes qui enorgueilliraient Homère. Je suis heureux que ce livre ait fixé quelques instants votre beau et calme regard.

En ce moment j'ai l'âme accablée. Ils viennent de tuer John Brown. L'assassinat a été commis *le 2 décembre*. Leur sursis annoncé était une infâme ruse pour endormir l'indignation. Et c'est une république qui a fait cela ! Quelle sinistre folie que d'être propriétaire d'hommes, et voyez où cela mène ! voilà une nation libre tuant un libérateur ! Hélas ! j'ai vraiment le cœur serré. Les crimes de rois, passe : crime de roi est fait normal ; mais ce qui est insupportable au penseur, ce sont les crimes de peuple.

Je relis votre admirable lettre avec charme et consolation. Vous aussi, vous avez vos épreuves. Elles augmentent, pour moi qui vous contemple souvent, la douce et fière sérénité de votre figure.

Je vous respecte et je vous admire.

A Henri de Lacretelle.

Hauteville-House, 4 février 1860.

Il n'y a pas de consolation, cher poëte, pour des douleurs comme la vôtre. Hélas ! cette charmante femme, cette fleur de votre jeunesse, cette aube de votre vie, cette vision lumineuse de notre passé à tous, la voilà donc évanouie ! C'était un sourire, c'est un fantôme. Nous sommes faits pour être quittés par tout ce qu'il y a de meilleur ici-bas. Moi, il y a dix-sept ans qu'un ange que j'avais, ma fille, s'en est allée ; mais je l'ai toujours ; je ne la vois pas, mais je la sens dans ma vie et je l'attends dans ma mort. Vous aussi, vous vous tournez de ce côté-là maintenant. C'est la loi. Nous devons mourir successivement dans tous ceux que nous aimons pour revivre en eux plus tard.

Vous avez toutes les grandes et sérieuses préoccupations de la poésie et de l'art ; votre noble esprit pansera les blessures de votre cœur navré.

Courage, cher poëte. Je vous serre tendrement la main.

A Thécel, de l'Indépendance belge.

Février 1860.

Je viens de lire une ravissante page, et fort belle et fort grave en même temps, écrite par vous sur les romans champêtres de George Sand. Je vous applaudis de toutes mes forces et je vous remercie d'avoir glorifié George Sand, particulièrement en ce moment-ci.

Il y a, à cet instant où nous sommes, une sorte de mauvais entraînement à réagir contre cette belle renommée et contre cet éminent esprit. Les premiers symptômes de cette assez méchante épidémie remontent à quelques années déjà.

Certes, personne ne comprend et n'admet plus que moi la critique haute et sérieuse, à laquelle Eschyle, Isaïe, Dante et Shakespeare eux-mêmes appartiennent, et qui a les mêmes droits sur les taches d'Homère que l'astronome sur les taches du soleil ; mais la sauvagerie des haines littéraires, mais des acharnements d'hommes contre une femme, mais jusqu'à de la rhétorique de cour d'assises dépensée contre un noble et illustre écrivain, voilà ce que je repousse, voilà ce qui m'étonne et me froisse profondément.

George Sand est un cœur lumineux, une belle âme, un généreux combattant du progrès, une flamme dans notre temps ; c'est un bien plus vrai et bien plus puissant philosophe que certains bonshommes plus ou moins fameux du quart d'heure que nous traversons. Et voilà ce penseur, ce poëte, cette femme, en proie à je ne sais quelle réaction aveugle et injuste ! Je répète le mot réaction, car il a un sens multiple, et il dit tout.

Quant à moi, je n'ai jamais plus senti le besoin d'honorer George Sand qu'à cette heure où on l'insulte.

A Champfleury.

Hauteville-House, 18 mars 1860.

Je réponds en hâte à votre affectueuse lettre. L'œuvre que vous tentez, menée à bonne fin par un homme tel que vous, ne peut que servir le mouvement des esprits.

L'art n'est pas perfectible ; c'est là sa grandeur, et c'est de là que vient son éternité (je prends ce mot dans le sens humain, bien entendu). Eschyle reste

Eschyle, même après Shakespeare; Homère reste Homère, même après Dante; Phidias reste Phidias, même après Michel-Ange. Seulement la venue des Shakespeare, des Dante et des Michel-Ange est indéfinie; les constellations d'hier ne barrent pas la route aux constellations de demain; et cela pour une bonne raison, c'est que l'infini ne s'encombre pas. Donc en avant! Il y a place pour tous. On ne peut dépasser les génies, mais on peut les égaler. Dieu, qui fait le cerveau humain, ne s'épuise pas et le remplit d'étoiles.

Je l'ai dit dès 1830, en rejetant toutes les appellations qui passent et qui ne caractérisent rien : La littérature du dix-neuvième siècle n'aura qu'un nom; elle s'appellera la littérature démocratique. Elle n'aura qu'un but : l'agrandissement de la lumière humaine par le double rayonnement combiné du réel et de l'idéal.

Le roman est presque une conquête de l'art moderne; le roman est une des puissances du progrès et une des forces du génie humain en ce grand dix-neuvième siècle, et vous êtes, par la précision comme par l'élévation de votre esprit, l'un des maîtres du roman.

A Monsieur Heurtelou, rédacteur du Progrès *à Port-au-Prince (Haïti).*

Hauteville-House, 31 mars 1860.

Votre lettre m'émeut. Vous êtes, monsieur, un noble échantillon de cette humanité noire si longtemps opprimée et méconnue. D'un bout à l'autre de la terre, la même flamme est dans l'homme, et vous êtes un de ceux qui le prouvent. Y a-t-il eu plusieurs Adams? Les philosophes peuvent discuter la question, mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y a qu'un Dieu. Puisqu'il n'y a qu'un père, nous sommes frères. C'est pour cette vérité que John Brown est mort; c'est pour cette vérité que je lutte. Vous m'en remerciez, et je ne saurais vous dire combien vos belles paroles me touchent. Il n'y a sur terre ni blancs, ni noirs, il y a des esprits; vous en êtes un. Devant Dieu, toutes les âmes sont blanches.

J'aime votre pays, votre race, votre liberté, votre république. Votre île magnifique et douce plaît à cette heure aux âmes libres; elle vient de donner un grand exemple : elle a brisé le despotisme.

Elle nous aidera à briser l'esclavage. Car l'esclavage disparaîtra. Ce que les États du Sud viennent de tuer, ce n'est pas John Brown, c'est l'esclavage.

Dès aujourd'hui, l'union américaine peut être considérée comme rompue. Je le regrette profondément, mais cela est désormais fatal. Entre le Sud et le Nord il y a le gibet de Brown.

La solidarité n'est plus possible. Un tel crime ne se porte pas à deux. Continuez votre œuvre, vous et vos dignes concitoyens. Haïti est maintenant une lumière. Il est beau que, parmi les flambeaux du progrès éclairant la route des hommes, on en voie un tenu par la main du nègre.

Votre frère.

A Charles Baudelaire.

Hauteville-House, 29 avril 1860.

Vous m'avez envoyé, cher poëte, une bien belle page; je suis tout heureux et très fier de ce que vous voulez bien penser des choses que j'appelle mes dessins à la plume. J'ai fini par y mêler du crayon, du fusain, de la sépia, du charbon, de la suie et toutes sortes de mixtures bizarres qui arrivent à rendre à peu près ce que j'ai dans l'œil et surtout dans l'esprit. Cela m'amuse entre deux strophes.

Puisque vous connaissez M. Méryon, dites-lui que ses splendides eaux-fortes m'ont ébloui. Sans la couleur, rien qu'avec l'ombre et la lumière, le clair obscur tout seul et livré à lui-même, voilà le problème de l'eau-forte. M. Méryon le résout magistralement. Ce qu'il fait est superbe. Ses planches vivent, rayonnent et pensent. Il est digne de la page profonde et lumineuse qu'il vous a inspirée.

Vous avez en vous, cher penseur, toutes les cordes de l'art; vous démontrez une fois de plus cette loi, que, dans un artiste, le critique est toujours égal au poëte. Vous expliquez comme vous peignez, *granditer.*

A MM. les Membres du Comité pour le monument de Ribeyrolles, à Rio-de-Janeiro.

4 novembre 1860.

Messieurs,

Ribeyrolles est allé chez vous, et il a écrit sur vous un beau livre, un livre digne de votre noble nation, de

votre illustre histoire, de votre admirable pays. Il a signalé avec une sympathie enthousiaste votre marche de plus en plus lumineuse vers le progrès. Il vous a fraternellement rendu justice au nom de la démocratie et de la civilisation. Plusieurs des pages de son livre sont comme des tables de marbre où votre gloire est écrite, où votre avenir est prédit. Il est mort en faisant cette œuvre, il est mort proscrit, il est mort pauvre ; vous aviez, vous peuple brésilien, une dette envers lui ; vous avez voulu la lui payer magnifiquement.

Ribeyrolles avait élevé un monument au Brésil ; le Brésil élève un monument à Ribeyrolles. Honneur à vous ! Ainsi recevoir et ainsi rendre, cela est deux fois admirable.

Vous désirez une épitaphe pour cette tombe et c'est à moi que vous vous adressez ; vous me demandez ma signature sur ce monument. Je sens profondément l'honneur que vous me faites. Je vous en remercie.

Depuis que l'histoire existe, deux espèces d'hommes conduisent l'humanité : les oppresseurs et les libérateurs. Les uns la dominent pour le mal, les autres pour le bien. De tous les libérateurs, le penseur est le plus efficace ; son action n'est jamais violente ; la plus douce des puissances, et par conséquent la plus grande, c'est l'esprit. L'esprit fait des plaies mortelles au mal. Les penseurs émancipent le genre humain. Ils souffrent, mais ils triomphent; c'est par le sacrifice d'eux-mêmes qu'ils arrivent au salut des autres. Ils peuvent mourir dans l'exil ; qu'importe ! Leur idéal leur survit, et continue après leur mort l'œuvre de liberté qu'ils ont commencée pendant leur vie.

Charles Ribeyrolles était un libérateur.

La mise en liberté de tous les peuples et de tous les hommes, c'était là son but. L'humanité libre, les peuples frères; il n'eut pas d'autre ambition que celle-là.

Cette pensée fixe, qui devait aboutir à sa proscription et à sa gloire, c'est là ce que j'ai essayé d'indiquer dans les six vers que voici et que vous pourrez graver sur sa tombe si vous le jugez utile.

Quant à moi, je suis heureux de l'appel que vous me faites. Je m'empresse d'y répondre. Vous êtes de nobles hommes, vous êtes une généreuse nation; vous avez le double avantage d'une terre vierge et d'une race ancienne; vous vous rattachez au grand passé historique du continent civilisateur; vous mêlez au soleil d'Amérique la lumière de l'Europe. C'est au nom de la France que je vous glorifie.

Ribeyrolles l'avait fait avant moi. Il vous avait salués de toute son éloquence ; il vous applaudissait, il vous aimait. Vous honorez sa mémoire et cela est bien. C'est la grande fraternité humaine qui s'affirme; c'est la rencontre des deux mondes sur le cercueil d'un proscrit; c'est la main du Brésil qui serre la main de la France par-dessus les océans.

Soyez remerciés ! Ribeyrolles vous appartient en effet comme à nous; de tels hommes sont à tous; leur proscription même a cette vertu de mettre en lumière la communion universelle; et, quand les despotes leur ôtent la patrie, il est beau que les peuples leur donnent un tombeau.

Je vous salue et je suis votre frère.

Victor Hugo

A CHARLES RIBEYROLLES.

Il accepta l'exil; il aima les souffrances
Intrépide, il voulut toutes les délivrances;
Il servit tous les droits par toutes les vertus;
Car l'idée est un glaive et l'âme est une force,
Et la plume de Wilberforce
Sort du même fourreau que le fer de Brutus.

A M. Chenay.

Hauteville-House, 21 janvier 1861.

Cher monsieur Chenay, vous avez désiré graver mon dessin de *John Brown*, vous désirez aujourd'hui le publier; j'y consens, et j'ajoute que je le trouve utile.

John Brown est un héros et un martyr. Sa mort a été un crime. Son gibet est une croix. Vous vous souvenez que j'avais écrit au bas du dessin : *Pro Christo, sicut Christus.*

Lorsque, en décembre 1859, avec une profonde douleur, j'annonçais à l'Amérique la rupture de l'Union comme conséquence de l'assassinat de John Brown, je ne pensais pas que l'événement dût suivre de si près mes paroles. A l'heure où nous sommes, tout ce qui était dans l'échafaud de John Brown en sort; les fatalités latentes il y a un an sont maintenant visibles, et l'on peut, dès à présent, craindre la rupture de l'Union américaine, grand malheur, mais espérer l'abolition de l'esclavage, immense progrès.

Remettons donc sous les yeux de tous, comme enseignement, le gibet de Charlestown, point de départ de ces graves événements.

Mon dessin, reproduit par votre beau talent avec une fidélité saisissante, n'a d'autre valeur que ce nom, *John Brown*, nom qu'il faut répéter sans cesse, aux républicains d'Amérique, pour qu'il les ramène au devoir, aux esclaves, pour qu'il les appelle à la liberté.

A Émile de Girardin.

Londres, 16 août [1861].

Je suis à Londres, à l'auberge, on m'apporte un journal, c'est la *Presse*, j'y trouve votre nom que je cherche toujours et mon nom que vous écrivez volontiers. Vous avez raison, si l'on pouvait discuter librement en public, nous serions vite d'accord; vous êtes l'homme du radical et je suis l'homme de l'idéal. Or, la racine c'est l'idée.

Mais vous avez beau être Girardin et Voltaire a beau être Voltaire, Voltaire et Girardin sont forcés à des concessions, et doivent toujours, pour qu'il leur soit permis de parler, semer çà et là le mot *roi*, comme Spinoza le mot *christianisme*, dans leurs argumentations les plus logiques et les plus invincibles. Or, dans le radicalisme philosophique, ce mot *christianisme* n'est qu'une goutte; dans le radicalisme politique, le mot *roi* n'est qu'une goutte; mais une goutte d'arsenic, mêlée au meilleur breuvage du monde, le rend de digestion difficile.

Le jour où vous serez libre, votre grande logique éclatera dans sa plénitude et rendra visible toute la justesse de votre profond esprit. Ce jour-là, évidemment, nous serons d'accord, je crois, sur presque tous les points. En attendant, vous êtes forcé d'accepter dans une certaine mesure les hommes de l'empire et l'empire, de même qu'Orphée accepte Cerbère pour passer outre, et vous lui jetez ce gâteau de miel, votre noble style. Ils vous laisseront passer, mais vous reviendrez seul, et ils ne vous laisseront pas ramener cette Eurydice, la Liberté. Un serpent l'a piquée au talon, et un démon la garde dans le sépulcre.

C'est égal, je suis heureux de causer un peu tête à tête avec vous. Vous êtes pour moi un des grands serviteurs du progrès, de la vérité, de la logique et de la liberté; nos dissidences ne sont pour nous que des raisons de nous approfondir.

A Jules Janin.

Bruxelles, 24 avril 1861.

Au milieu de mes pérégrinations, je reçois votre admirable feuilleton sur les *Funérailles de l'honneur*. Je vous serre dans mes bras et je vous remercie. La vie, la force, la chaleur, la grâce toute-puissante, c'est vous. Vous êtes inépuisable et lumineux. Votre feuilleton se lève sur Paris comme l'aube. Hélas! ce pauvre Paris crépusculaire d'aujourd'hui a bien besoin de votre clarté. Si les adolescents séniles d'à-présent veulent apprendre à être jeunes, qu'ils aillent à vous. S'ils veulent apprendre le courage, l'esprit, l'imagination, le style, toutes les magies de la poésie et de l'idéal, et la fidélité aux grands souvenirs, et la fierté, et l'incorruptibilité, et le respect des vaincus, qu'ils vous prennent pour maître. Votre attitude sereine et vaillante au milieu de tant d'abaissements est un grand exemple. Je vous écris ce billet sur un coin d'une table d'auberge, un peu au hasard, comme cela me vient, mais ému, attendri, charmé.

A Crémieux.

Braine-l'Alleud, 28 mai 1861.

Cher ami, je reçois votre lettre du 25 mars; *mais je la reçois aujourd'hui seulement* 28 *mai*. Le 25 mars, je quittais Guernesey, malade et allant un peu respirer un air nouveau; depuis deux mois je vais de ville en ville, je cours les aventures de la convalescence, et votre lettre si charmante et si bonne ne me réjouit qu'aujourd'hui. Elle me touche profondément. Vous n'êtes pas seulement l'homme éloquent et puissant; vous êtes l'homme excellent. *Vir bonus...* et tout le reste de la définition. Je ne saurais vous dire à quel point je vous aime, à quel point nous vous aimons tous. Moi, votre client, et mon fils Charles, votre autre client, nous parlons de vous sans cesse. Pas une voix n'est plus éloquente que la vôtre; pas une âme n'est plus fière. Cela doit être, du reste : l'âme est la source de la voix.

Ma santé est rétablie. Avant peu, je retournerai à mon rocher. Si jamais une bonne étoile vous y amenait, ô mon cher hôte, comme je serais heureux de vous recevoir dans ma masure! Ce serait pour tous les proscrits une fête, et vous réjouiriez l'exil comme vous consolez la patrie.

Mettez aux pieds de votre fille la signature qu'elle veut bien désirer. J'ai cherché longtemps, pour l'écrire au bas de ce portrait, une phrase qui dît tout ce dont Mademoiselle Crémieux peut être bien fière, et j'ai fini par la trouver. La voici :

A la fille de Crémieux.

Je vous serre la main, mon noble et généreux ami.

A Messieurs Guiseppe Palmeri, Luigi Porta, Saverio Priscia, Membres du Comité directeur italien, à Palerme.

Bruxelles, 21 juin 1861.

Messieurs,

Dans votre lettre éloquente et qui me touche profondément, vous m'annoncez que mon nom vient d'être inscrit sur la liste de l'Association unitaire italienne, par décision spontanée et unanime de la Société tout entière.

J'accepte avec joie la place que vous m'offrez parmi vous. Je m'unirai ardemment à vos efforts, dans la limite de mon devoir démocratique. Vous me remerciez magnifiquement du peu que j'ai fait; un tel remercîment est une récompense.

Membres du Comité italien, votre œuvre est sainte. La restauration d'un grand peuple est plus qu'une restauration, c'est une résurrection. Toutes les forces du progrès convergent au même but que vous et vous aident. En fondant l'Italie, vous ne travaillez pas seulement pour la patrie, vous travaillez pour le monde. L'Italie une est un besoin de la civilisation.

La grande Europe de l'avenir s'ébauche à l'heure où nous sommes. La tendance des peuples est de se grouper par races pour en venir à se grouper par continents. Ce sont là les deux phases de la civilisation qui s'enchaînent logiquement, l'une amenant l'autre; l'unité nationale d'abord, l'union continentale ensuite. Ces deux progrès seront l'œuvre du dix-neuvième siècle; il a déjà presque accompli le premier, il ne s'achèvera point sans avoir accompli le second.

Une époque viendra où les frontières disparaîtront. Toutes les guerres se dissoudront dans la fraternité des races. Ce sera le grand jour de la patrie humaine.

En attendant ces sublimes réalisations de l'avenir, continuez, persévérez, marchez; que tous les hommes d'intelligence et de cœur fassent leur devoir actuel; que chaque nation réclame son unité, apport nécessaire de chaque peuple dans l'immense pacte fédéral futur; qu'une haute philosophie politique pénètre la diplomatie elle-même et la transforme; que quiconque mutile ou diminue un peuple soit mis au ban de l'humanité. Soyons tous compatriotes dans le progrès, et redisons tous, aussi bien au point de vue européen qu'au point de vue italien : Il faut que l'Italie ait Venise et Rome; car sans Rome et Venise, pas d'Italie, et sans Italie pas d'Europe.

A George Sand.

Hauteville-House, 18 février 1862.

Où êtes-vous? où cette lettre vous trouvera-t-elle? Est-ce à Nohant? est-ce à Paris? pensez-vous quelquefois à un ami lointain que vous n'avez jamais vu, et qui vous est sérieusement et profondément acquis? Tout ce que vous avez fait de bon, de grand et de beau pour tous dans ce siècle, vous, femme, avec votre tendresse, vous, sage, avec votre amour, me constitue un de vos débiteurs, et, au milieu des choses immenses qui m'entourent, mer, ciel, astres, nature, humanité, tempêtes, révolutions, je vous appelle et je songe à vous, et mon esprit dit au vôtre : Venez.

Je suis accablé de travail et d'affaires, et dans cette situation que vous connaissez, où l'on n'a pas un instant à soi, une lettre à écrire semble une aggravation; mais vous écrire, c'est un repos.

Votre gloire est de celles dont le rayonnement est doux. La contemplation d'une lumière comme la vôtre est un enchantement pour l'âme.

Quand pourrons-nous causer, et nous voir, et nous dire tant de choses? Hélas! il me semble que la France recule pour moi, je voudrais bien que Guernesey pût se rapprocher de vous.

Il me semble que, si vous vouliez, vous êtes assez prophète pour faire venir à vous la montagne.

Je baise votre main et je la remercie et je la félicite d'écrire tant de belles œuvres.

A George Sand.

Hauteville-House, 6 mai [1862].

Votre lettre m'a attristé. Jugez si ma surprise a été pénible. Je m'étais figuré que ce livre* nous rapprocherait encore, et voici qu'il nous éloigne, qu'il nous désunit presque. J'en voudrais à ce livre si je ne le savais pas si honnête.

L'un de nous deux évidemment se trompe. Est-ce vous? est-ce moi? Votre franchise provoquant la mienne, laissez-moi vous dire que je crois que c'est vous.

J'avais fait ce rêve que vous, la grande George Sand,

* La première partie des *Misérables*. George Sand n'avait pas accepté sans des réserves l'évangélique évêque Myriel.

vous comprendriez mon cœur comme je comprends le vôtre. Dans tous les cas, vivant solitaire et face à face avec mon intention et tête à tête avec ma conscience, je suis sûr, sinon de ce que je fais, du moins de ce que je veux; je suis sûr de mon cœur qui est tout à la justice, tout à l'idéal, tout à la raison, tout à ce qui est grand, généreux, beau et vrai, tout à vous.

A George Sand.

Hauteville-House, 18 mai [1862].

Il est doux d'être blessé par les déesses quand c'est par elles qu'on est guéri. Merci de vos deux lettres exquises et bonnes. Qui ne sait pas être charmant n'est pas grand, et vous le prouvez, car vous êtes charmante. Votre grandeur, quand bon lui semble, se tourne en grâce, et c'est ainsi qu'elle se démontre.

N'ayez pas peur de me voir trop chrétien. Je crois au Christ comme à Socrate, et en Dieu plus qu'à moi-même. Je suis plus sûr de l'existence de Dieu que de la mienne propre. Lisez, si vous continuez cette lecture, la chose intitulée : *Parenthèse*, votre préoccupation sur cette ombre que vous voulez bien craindre pour moi se dissipera.

Parlons de vous. Et vous voilà donc heureuse, par-dessus le marché. Vous mariez votre fils, qui a en lui un rayon de vous. Ayez le succès à Paris, et le bonheur à Nohant. Vivez dans une gloire, c'est bien. Je baise vos mains, et je vous remercie de vos adorables lettres. Je m'aperçois que je vous aime. Heureusement que je suis vieux!

A Lamartine.

Hauteville-House, 24 juin 1862.

Mon illustre ami,

Si le radical, c'est l'idéal, oui, je suis radical. Oui, à tous les points de vue, je comprends, je veux et j'appelle le mieux; le mieux, quoique dénoncé par le proverbe, n'est pas ennemi du bien, car cela reviendrait à dire : le mieux est l'ami du mal. Oui, une société qui admet la misère, oui, une religion qui admet l'enfer, oui, une humanité qui admet la guerre, me semblent une société, une religion et une humanité inférieures, et c'est vers la société d'en haut, vers l'humanité d'en haut et vers la religion d'en haut que je tends : société sans roi, humanité sans frontières, religion sans livre. Oui, je combats le prêtre qui vend le mensonge et le juge qui rend l'injustice. Universaliser la propriété (ce qui est le contraire de l'abolir) en supprimant le parasitisme, c'est-à-dire arriver à ce but : tout homme propriétaire et aucun homme maître, voilà pour moi la véritable économie sociale et politique. J'abrége et je me résume. Oui, autant qu'il est permis à l'homme de vouloir, je veux détruire la fatalité humaine, je condamne l'esclavage, je chasse la misère, j'enseigne l'ignorance, je traite la maladie, j'éclaire la nuit, je hais la haine.

Voilà ce que je suis, et voilà pourquoi j'ai fait *les Misérables*.

Dans ma pensée, *les Misérables* ne sont autre chose qu'un livre ayant la fraternité pour base et le progrès pour cime.

Maintenant jugez-moi. Les contestations littéraires entre lettrés sont ridicules, mais le débat politique et social entre poëtes, c'est-à-dire entre philosophes, est grave et fécond. Vous voulez évidemment, en grande partie du moins, ce que je veux; seulement peut-être souhaitez-vous la pente encore plus adoucie. Quant à moi, les violences et les représailles sévèrement écartées, j'avoue que, voyant tant de souffrances, j'opterais pour le plus court chemin.

Cher Lamartine, il y a longtemps, en 1820, mon premier bégayement de poëte adolescent fut un cri d'enthousiasme devant votre aube éblouissante se levant sur le monde. Cette page est dans mes œuvres, et je l'aime; elle est là avec beaucoup d'autres qui glorifient votre splendeur et votre génie. Aujourd'hui, vous pensez que votre tour est venu de parler de moi, j'en suis fier. Nous nous aimons depuis quarante ans, et nous ne sommes pas morts; vous ne voudrez gâter ni ce passé, ni cet avenir, j'en suis sûr. Faites de mon livre et de moi ce que vous voudrez. Il ne peut sortir de vos mains que de la lumière.

Votre vieil ami,

VICTOR HUGO.

A M. Octave Lacroix.

Hauteville-House, 30 juin 1862.

Monsieur,

Je m'empresse de vous répondre, car en vous je

reconnais un vaillant soldat de la vérité et du droit, et je salue un noble esprit.

Après avoir comme vous combattu le deux décembre, j'ai été banni de France. J'ai écrit à Bruxelles *Napoléon le Petit;* j'ai dû quitter la Belgique. Je suis allé à Jersey, et j'y ai lutté trois ans contre l'ennemi commun; le gouvernement anglais ayant subi la même pression que le gouvernement belge, j'ai dû quitter Jersey. Je suis aujourd'hui à Guernesey depuis sept ans. J'y ai acheté une maison, ce qui me donne le droit de cité et me fait inviolable; un quatrième exil ne pourrait m'atteindre ici. Du reste, je dois dire que Jersey, il y a deux ans, et, il y a un an, la Belgique, se sont spontanément rouvertes pour moi.

J'habite au bord de la mer une maison bâtie il y a soixante ans par un corsaire anglais et appelée Hauteville-House. Moi, représentant du peuple et soldat proscrit de la République française, je paye tous les ans le droit de poulage à la reine d'Angleterre, dame des îles de la Manche, comme duchesse de Normandie et ma suzeraine féodale. Voilà un des bizarres effets de l'exil.

Je vis ici solitaire, avec ma femme, ma fille et mes deux fils, Charles et François. Quelques proscrits sont venus me rejoindre, et nous faisons une famille. Tous les mardis, je donne à dîner à quinze petits enfants pauvres, choisis parmi les plus indigents de l'île, et ma famille et moi nous les servons; je tâche par là de faire comprendre l'égalité et la fraternité à ce pays féodal. De temps en temps un ami passe la mer et vient me serrer la main. Ce sont là nos fêtes. J'ai des chiens, des oiseaux, des fleurs. J'espère pouvoir avoir, l'année prochaine, une petite voiture avec un cheval. Ma fortune, fort ébranlée et presque détruite par le coup d'État, a été un peu réparée par le livre *les Misérables*. Je me lève de bon matin, je me couche de bonne heure, je travaille toute la journée, je me promène au bord de la mer, j'ai pour écrire une espèce de fauteuil naturel dans un rocher, en un bel endroit appelé Firmain-bay; je ne lis pas les sept cent quarante articles publiés depuis trois mois contre moi (et comptés par mes éditeurs) dans les journaux catholiques de Belgique, d'Italie, d'Autriche et d'Espagne. J'aime beaucoup l'excellent et laborieux petit peuple qui m'entoure et je crois que j'en suis un peu aimé. Je ne fume pas, je mange du roastbeef comme un anglais et je bois la bière comme un allemand; ce qui n'empêche point *la España*, journal-prêtre de Madrid, d'affirmer que Victor Hugo n'existe pas, et que le véritable auteur des *Misérables* s'appelle Satan.

Voilà à peu près, monsieur, tous les détails que vous me demandez. Trouvez bon que je les complète par un cordial serrement de main.

A M. Marius Trussy.

Hauteville-House, 14 juillet 1862.

J'ai *Margarido,* Monsieur, et je viens de lire ce beau et charmant poëme. *Margarido* c'est la Provence. Votre Provence, cette presque Italie, est dans *Margarido* comme le Latium est dans les *Bucoliques.*

La Provence est une forêt vierge de poésie. Tout y rayonne, tout y fleurit, tout y chante. La langue est douce, le peuple est bon, le paysage est chaud; le soleil, la femme, l'amour sont là chez eux. J'ai vu la Provence, il y a vingt-cinq ans, et j'en ai encore le resplendissement dans les yeux et dans l'âme. Vous êtes, vous et M. Mistral, les poëtes de cet Éden.

Quoique votre drame ait des aspects douloureux et sombres, la sereine clarté méridionale le pénètre et l'apaise. On y sent le reflet de la Méditerranée, moins farouche que celui de l'Océan. La Provence chante même quand elle pleure. Vous avez mis toute cette lumière dans votre œuvre. On est charmé, ce qui n'empêche pas d'être attendri.

Je vous remercie, poëte, et je vous applaudis.

A Paul de Saint-Victor.

2 octobre 1862.

Je viens de lire votre premier article sur les *Misérables*. Je vous remercie. Vous écrivez depuis quatorze ans, page à page et jour à jour, un des grands livres de ce temps, l'histoire de l'art contemporain confronté avec l'idéal. Cette confrontation sereine est le triomphe de votre lumineux esprit. Pensée, poésie, philosophie, peinture et statuaire, vous éclairez tout à la réverbération magnifique de cette vision du beau que vous avez dans l'âme.

Et la beauté de votre âme, c'est qu'elle est un cœur. On sent dans vos enseignements d'artiste et de philosophe le profond attendrissement de la justice et de la vérité. Devant Eschyle, vous êtes grec; devant Dante, vous êtes italien; et, avant tout, vous êtes homme. De là le profond penseur et le grand écrivain que j'aime en vous.

Vous le savez, pas une ligne de vous ne m'échappe. Je vous lis avec l'assiduité douce d'un frère de votre esprit. A chaque coup vous atteignez le but, et voilà bien des années déjà que je vous suis des yeux et que

je vous admire vidant sans l'épuiser sur toutes les cibles du beau et du vrai votre carquois plein de rayons.

Je suis fier aujourd'hui de cette œuvre que vous attachez à mon œuvre. Vous incrustez dans ma muraille des bas-reliefs de marbre. Après la lecture de cet article si admirable, où chaque mot a la profondeur de l'idée et la transparence de la vérité, j'aurais dû maîtriser mon émotion et garder le silence jusqu'à ce que, la série terminée, je pusse vous dire mon impression entière. Je le ferai désormais, mais je ne l'ai pas pu cette fois.

Vous me le pardonnez, n'est-ce pas?

Cher grand penseur, je vous serre la main.

A Michelet.

Hauteville-House, 2 décembre 1862.

J'achève ce matin même la lecture de *la Sorcière*, cher et grand philosophe. Je vous remercie d'avoir fait ce beau livre. Vous avez mis là la vérité sous toutes les formes, dont la plus magnifique peut-être est la pitié. Vous ne vous contentez pas de convaincre, vous émouvez. Ce livre est un de vos grands triomphes.

Ce que j'en aime, c'est tout; c'est ce style vivant qui souffre avec le martyr; c'est cette pensée qui est comme une dilatation de l'âme dans l'infini; c'est ce grand cœur, c'est cette science mêlée d'attendrissement; c'est cette peinture ou, mieux, cette intuition de la nature, d'où sort, splendide, on ne sait quel démon-dieu qui fait sourire et pleurer.

Le solitaire vous rend grâces de lui avoir envoyé ce doux, profond et poignant livre. C'est un songeur attristé, bien accablé souvent par le spectacle et l'obsession de la souffrance universelle; mais, quand sa main sent la pression de la vôtre, il lui semble qu'un rayon passe devant ses yeux

---

A Théophile Gautier.

Hauteville-House, 3 décembre [1862].

Cher Théophile, merci. Vous venez de me donner une joie de jeunesse. Il m'a semblé être au bon jeune temps. Je viens de lire ces pages de vous sur moi*. Ma sombre chambre d'exil m'a tout à coup semblé pleine d'une clarté d'aurore.

Je n'ai qu'un mot pour caractériser votre commentaire de mes dessins, c'est de la grâce magnifique. Vous refaites splendidement toutes ces ébauches et de votre plume elles sortent tableaux. Le peintre, c'est vous; le poëte, c'est vous; l'âme, c'est vous.

Cher grand poëte, je vous serre la main.

A Champfleury.

Hauteville-House, 17 décembre 1862.

Vous faites des livres charmants. C'est votre manière à vous de faire des livres profonds. J'ai été fier de voir dans vos pages si fortes et si fines le portrait de mon chat.

C'est lui ! c'est mon chat ! qui a fait dire à Méry, dans les jambes duquel il faisait le gros dos, ce mot illustre : *Dieu a fait le chat pour donner à l'homme le plaisir de caresser le tigre.*

Vous complétez aujourd'hui la gloire de ce chat qui était un pénate, et de cette bête qui était un esprit. Merci. Je relirai plus d'une fois votre livre exquis.

A Emile de Girardin.

Hauteville-House, 2 avril 1863.

Les bruits de vous autres vivants arrivent tard dans ma solitude, mais finissent par y arriver.

J'apprends que, dans un banquet de la *Presse*, vous avez, avec une glorieuse vaillance, évoqué les absents, et qu'en un toast de la plus noble éloquence, vous avez associé mon souvenir au souvenir de la liberté.

La liberté ne rentrera pas sous ce régime. Il la craint, et il a raison ; la liberté a bonne mémoire et aucune cohabitation n'est possible entre elle et ce gouvernement, né d'un crime brusque, le coup d'état, et maintenu par un crime continu, le despotisme. Je n'ai pas vos espérances, et d'un autre côté il est probable que mes espérances vous sembleraient des illusions ;

* A propos des dessins de Victor Hugo.

mais nous communions, vous et moi, dans le dévouement au progrès et à cette liberté irréductible, la vaincue d'aujourd'hui, la victorieuse de demain.

———

Aux membres du Cercle démocratique de Pise.

Hauteville-House, 3 avril 1863.

Mes frères italiens,

Votre éloquente et noble lettre me va au cœur. J'accepte avec empressement la place que vous m'offrez parmi vous. L'Italie une et libre, c'est mon vœu comme le vôtre. Délivrer l'Italie, c'est grandir la civilisation.

Aujourd'hui, vendredi 3 avril, à l'heure où je vous écris, il y a dix-huit cent soixante-trois ans que Jésus-Christ est mort sur la croix. Il n'est pas mort à Rome. Il est mort à Jérusalem. Il paraît que les papes l'ont oublié, puisqu'ils se sont assis au sommet du Capitole sans voir que leur place est au pied du Calvaire. Le christianisme est moins auguste couronné au Vatican qu'agenouillé au Golgotha. Une triple couronne de jouissances et d'orgueils terrestres représente étrangement la couronne d'épines.

Puisque les papes s'obstinent, puisqu'ils dédaignent Jérusalem, puisqu'ils usurpent Rome, l'Italie aussi s'obstinera. L'Italie reprendra Rome, par droit et par devoir. Elle reprendra Rome, comme elle reprendra Venise. Le pape est, comme le césar, un souverain étranger.

———

*A Lamartine**.

Hauteville-House, 23 mai 1863.

Cher Lamartine,

Un grand malheur vous frappe ; j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérais celle que vous aimiez.

Votre haut esprit voit au delà de l'horizon ; vous apercevez distinctement la vie future. Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : espérez. Vous êtes de ceux qui savent.

Elle est toujours votre compagne ; invisible, mais présente. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme. Cher ami, vivons dans les morts.

* A la mort de sa femme.

———

A George Sand.

Treves, 26 août 1863.

Pardonnez à cet affreux papier d'auberge. Je voyage en ce moment, et je vous écris sur le coin de la première table venue. Je suis à Trèves, parmi toutes sortes de belles choses, et comment ne pas penser à vous ? J'ai lu la page noble, charmante et cordiale écrite par vous sur le livre de Mme Victor Hugo*. Il me semble que désormais ce livre est de vous deux ; vous le contresignez, vous le doublez de votre gloire. C'est là une illusion du cœur. Permettez-la-moi.

Vous ne savez pas à quel point je vous admire. Je saisis toutes les occassion de dire leosv u,et je vous remercie de me donner celle-ci. Il y a eu, il y a peut-être encore, quelque chose, je ne sais quoi, qui s'est interposé entre vous et moi. Mais cela s'est dissipé, ou se dissipera. L'important pour moi, c'est que je vous aime et que je vous comprends. Vous avez une gloire unique et haute. Vous êtes la grande femme de votre siècle.

———

*Au ministre de la République de Colombie***.

Hauteville-House, 12 octobre 1863.

Je ne saurais vous dire combien votre communication me touche. J'ai dévoué ma vie au progrès, et le point de départ du progrès sur la terre, c'est l'inviolabilité de la vie humaine. De ce principe découlent la fin de la guerre et l'abolition de l'échafaud.

La fin de la guerre et l'abolition de l'échafaud, c'es la suppression du glaive. Le glaive supprimé, le despo-

* *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

** Qui avait envoyé à Victor Hugo un exemplaire de la Constitution de Colombie.

tisme s'évanouit. Il n'a plus ni raison d'être, ni moyen d'être.

Vous me remettez, au nom de votre libre République, un exemplaire de votre Constitution. Votre Constitution abolit la peine de mort, et vous voulez bien m'attribuer une part dans ce magnifique progrès. Je remercie avec une émotion profonde la République des États-Unis de Colombie.

En abolissant la peine de mort, elle donne un admirable exemple. Elle fait un double pas, l'un vers le bonheur, l'autre vers la gloire.

La grande voie est ouverte. Que l'Amérique marche, l'Europe suivra.

Transmettez, monsieur l'envoyé extraordinaire, l'expression de ma reconnaissance à vos nobles et libres concitoyens, et recevez l'assurance de ma haute considération.

A Théodore de Banville.

Hauteville-House, 15 novembre [1863].

Vous n'avez pas un succès, cher poëte, sans que mon applaudissement passe la mer ; je vous crie bravo. Je viens de lire les ravissants vers de *Diane aux bois*. C'est frais, charmant, doux, exquis — et grand.

Que devenez-vous là-bas ? Au milieu de vos triomphes, pensez-vous toujours un peu à moi? Moi, l'absent et le vieux, je vous aime. Plus je vieillis, plus j'aime mes amis et mes poëtes.

Canta a la tarde el pajaro del corazon ; c'est le soir pour moi et l'oiseau de mon cœur chante. C'est pourquoi je pense à vous doucement. Continuez à être heureux et charmant.

A Victor Hugo, à Hauteville-House.

Caprera, 25 novembre 1863.

Cher Victor Hugo,

J'étais certain de votre concours, vous devez l'être de ma reconnaissance.

Ce que vous dites est juste, et je voudrais avoir le million d'âmes qui rendrait inutile le million de fusils ; je voudrais avoir l'entente universelle qui rendrait inutile la guerre. J'attends comme vous avec confiance la renaissance des peuples. Mais réaliser la vérité sans douleur et parcourir la voie triomphale de la justice sans l'arroser de sang humain, c'est là l'idéal qu'on a en vain cherché jusqu'ici.

A vous, qui êtes le porte-lumière, d'indiquer un moins cruel chemin ; à nous de vous suivre.

Votre ami pour la vie,

GARIBALDI.

Au général Garibaldi, à Caprera.

Hauteville-House, 20 décembre 1863.

Cher Garibaldi,

Nous avons foi tous les deux, et notre foi est la même.

La renaissance des nations est infaillible. Quant à moi, j'ai la conviction profonde que, l'heure venue, peu de sang sera versé. L'Europe des peuples *fara da se*. Les révolutions, même les plus heureuses et les plus nécessaires, ont leur responsabilité, et vous êtes, comme moi, de ceux qui redoutent pour elles le poids énorme d'une goutte de sang de trop. Pas de sang du tout, ce serait l'idéal ; et pourquoi pas l'idéal ? Quand l'idéal est atteint dans les hommes, — et, à vous seul, vous suffisez pour le prouver, — pourquoi ne l'atteindrait-on pas dans les choses ?

Le niveau des haines baisse à mesure que le niveau des âmes monte. Tâchons donc tous d'élever les âmes. La délivrance par la pensée, la révolution par la civilisation, tel est notre but, le vôtre comme le mien.

Et quand il faudra livrer le dernier combat, on peut être tranquille, ce sera beau, généreux et grand ; ce sera doux autant que le combat peut l'être. Le problème est en quelque sorte tout résolu par votre présence.

Cher ami, je serre votre main illustre.

VICTOR HUGO.

A Hippolyte Lucas.

Hauteville-House, 29 janvier 1864.

Je viens de relire, mon cher confrère, votre gracieux volume. Vos *Heures d'amour* sont amies des heures d'exil.

Vous rendez-vous compte que vous êtes un charmant poëte, pas racinien du tout? Il y a en vous un critique du dix-septième siècle, mais heureusement il y aussi un poëte du dix-neuvième. Si l'on en croyait le critique, on n'achèterait pas le poëte, et les *Heures d'amour* n'en seraient pas à leur quatrième édition. Mais vous avez le bonheur d'être plus fort comme homme de l'avenir que comme champion du passé, et vos vers, cher poëte, triomphent de vos doctrines. Vous serez puni par le succès. C'est bien fait! Ah! vous voulez relever de Boileau et de Le Batteux en critique? Eh bien, votre poésie se révolte contre vous et vous bat. Elle ne relève, elle, que de l'éternelle nature. Elle a la grâce et le charme. Elle est délicate et forte. Elle pense et elle aime. Dites-en pis que pendre à présent. Elle s'en fiche pas mal!

Merci de vos bonnes photographies. Vous êtes étonnant, vous : vous gardez vos cheveux noirs!

A George Sand.

Hauteville-House, 28 mars 1864.

J'apprends que vous êtes rentrée à Nohant. C'est là que mon applaudissement aime à vous aller trouver. Il est tout simple que la solitude écrive à la solitude. Dans votre magnifique triomphe de Paris, ma voix n'eût été rien, elle est toujours bien peu de chose en cet éblouissement de renommée où vous êtes; mais il me semble que là-bas, au milieu de vos champs et de vos arbres, vous l'entendrez mieux.

J'ai de rares joies; votre succès en est une, et des meilleures*. Vous donnez à notre temps une occasion d'être juste. Je vous remercie d'être grande et je vous remercie d'être admirée. Dans une époque sombre comme la nôtre, votre gloire est une consolation.

A Louis Blanc.

Hauteville-House, 31 mars 1864

Mon cher Louis Blanc,

Dans le livre que je vais publier**, et où je parle, incidemment, et dans les meilleurs termes, du Comité*** je me prononce contre l'idée d'une souscription. Une souscription, c'est l'ordinaire de ces sortes de manifestations. Or, pour Shakespeare, il faut plus que l'ordinaire. Je ne crois pas qu'on puisse faire moins pour lui que le vote d'un grand monument public par acte du Parlement.

C'est là, selon moi, que devrait tendre l'initiative de ce Comité. Ayant écrit cela, qui va paraître, puis-je prendre part à la souscription? Puis-je écrire d'une façon et agir de l'autre?

Dans un cas qui intéresserait la conscience, la réponse immédiate ce serait *non*. Le cas actuel admet moins de sévérité. Pourtant, n'y aurait-il pas inconséquence? Vous êtes sur le terrain, vous voyez les choses de près; en même temps que toutes les puissances vous avez toutes les délicatesses, permettez-moi de vous faire juge de la question.

Si vous pensez que mon livre ne fait pas obstacle à ma souscription, vous pouvez dès à présent me faire inscrire sur la liste pour cinq livres et mon fils François-Victor également pour cinq livres.

Si vous voyez inconvénient à ce que je semble me déjuger et si c'est votre avis que je m'abstienne, je m'abstiendrai.

Mon amitié vous demande la permission de s'en rapporter à la vôtre.

A Garibaldi.*

Hauteville-House, 24 avril 1864.

Je ne vous ai pas écrit de venir, parce que vous seriez venu, et que, quelle qu'eût pu être ma joie de vous serrer la main — à vous, le vrai héros! — quelque bonheur que j'eusse pu avoir de vous recevoir dans ma maison, je savais que vous étiez mieux occupé, et un homme n'a pas le droit de vous prendre à un peuple. Guernesey salue Caprera, et peut-être un jour lui fera visite. En attendant, aimons-nous.

Le peuple d'Angleterre présente en ce moment un noble spectacle. Soyez l'hôte de l'Angleterre après avoir été le libérateur de l'Italie; c'est beau et grand. Celui qui est applaudi est suivi. Votre triomphe en Angleterre est une victoire pour la liberté. La vieille Europe de la Sainte-Alliance en a peur.

C'est qu'en effet il n'y a pas loin de ces acclamations à la délivrance.

---

* Le succès du *Marquis de Villemer*.

** *William Shakespeare*.

*** Le Comité formé en Angleterre pour élever une statue à Shakespeare.

* Garibaldi était alors à Londres où l'Angleterre lui faisait une réception triomphale.

A Charles Hugo.

Hauteville-House [1864].

Ta lettre ne répond pas à ce mot que je te criais du fond de mes entrailles : Reviens !

Tu nous manques à tous ici, et à moi plus qu'à personne, tu le sais bien. Mais ce mot, reviens! je te le disais dans tous les sens à la fois, je ne te disais pas seulement reviens par le chemin de fer, je te disais reviens par le cœur; ne fais pas cesser seulement la séparation matérielle qui est entre nous depuis si longtemps déjà, fais cesser la séparation des âmes. Tu m'as fait bien souffrir, pauvre cher enfant, mais je te pardonne, car je t'aime, et, quand on aime, sais-tu ce qui est impossible? c'est de ne pas pardonner.

Oui, tout mon cœur se tourne vers toi, et appelle le tien. Reviens! reviens! Hélas! pendant que la souffrance t'éprouve là-bas, elle nous éprouve ici; tu sais mes dernières angoisses; cela ne m'empêche pas d'être déchiré par les tiennes. Tu vois, j'avais bien raison, tout ce que je t'avais prédit se réalise.

Ah! mon Dieu, toi si loin, toi si triste! Que d'accablements à la fois! Reviens! reviens! je ne sais plus dire et penser que cela.

A M. Tennant,
à Glamorgan, pays de Galles.

Hauteville-House, 15 mai 1864.

Cher monsieur Tennant, avant de faire le livre sur lequel vous appelez mon attention, vous aviez fait ceci :

Vous aviez autour de vous des travailleurs pauvres. Vous leur avez prêté trente acres de votre meilleure terre. Ces trente acres furent divisés par vous en lots. Chaque lot était assez grand pour deux cottages et deux bons jardins. Et vous dîtes aux pauvres qui vous entouraient : — Voici de la terre; qui en veut? On suivra l'alignement, on ne bâtira pas plus de deux cottages par lot, on payera pour chaque lot une guinée par an, et je vous fais un bail de mille ans. — En quelques semaines tous les lots furent pris, des centaines de propriétaires étaient créés, la chose s'accrut avec le temps, et cela fait aujourd'hui une petite ville dans le pays de Galles, comté de Glamorgan, la ville de Skewen. Chaque propriétaire, à Skewen, est électeur, c'est-à-dire citoyen. Vous avez fait plus qu'une ville, vous avez fait une cité.

Ce n'est pas tout. Vous avez creusé à vos frais un canal de trente pieds de profondeur, de quatorze kilomètres (neuf milles) de longueur, qui porte des navires du plus fort tonnage, et qui mène à la mer. Le port sur la mer se nomme Port Tennant.

Une ville créée, un canal creusé, un port construit, c'est bien.

Voilà, certes, une bonne préface.

Maintenant je lis votre livre, ou plutôt je me le fais lire, car je ne sais pas l'anglais.

J'y retrouve votre pensée haute et fraternelle.

Je suis plus radical que vous, vous le savez; vous ménagez les parasitismes, moi je les supprime. Mais, cette restriction faite, j'accepte votre livre. Beaucoup des moyens termes indiqués par vous sont très ingénieux, très étudiés, très efficaces, et ont pour base les principes. Vous esquissez, dans des pages honnêtes et fortes, une répartition plus juste des charges sociales, une attribution plus normale des territoires, une civilisation plus loyale que la nôtre, une Europe meilleure.

Un jour vous aurez pour idéal une Humanité meilleure. Ce jour-là, vous comprendrez tout; ce jour-là vous combattrez les parasitismes au lieu de les réglementer; ce jour-là vous adopterez, avec toute l'énergie de votre droiture, et comme point de départ absolu et nécessaire du progrès, l'enseignement gratuit et obligatoire. Alors vous serez en pleine logique, chemin de la pleine vérité. Alors votre esprit sera complet, et vos livres seront irréfutables.

En attendant, je me contente de tout ce qu'il y a dans votre livre d'excellent, de juste, de vrai et de cordial pour le peuple. Le peuple souffre, aimons-le. Je ne dis pas cela à vous, fondateur de villes; je le dis à tous. Aimons-nous. Un jour, dans une phrase, je ne sais plus laquelle, j'avais écrit : *aimer;* l'ouvrier compositeur mit : *aider*. J'acceptai cette faute d'impression. Aimons-nous, et aidons-nous. Que le riche aime et aide le pauvre, que le pauvre aime et aide le riche. Tous ont besoin de tous.

A George Sand.

Hauteville-House, 17 mai 1864.

Il est évident qu'étant si grande, vous devez être charmante. La grâce est une forme de la puissance. Vous le prouvez dans toutes vos œuvres, vous le prouvez dans les pages exquises et superbes que je viens

de lire. Un ami me les envoie. Il est plus mon ami à dater d'aujourd'hui.

Je vous lis, je lis cette magnifique et noble lettre, elle est écrite sur moi, et il me semble qu'elle est écrite à moi. Je suis profondément ému. Quelle idée de génie d'avoir mêlé la nature à ce livre*, de raconter votre vie au village en même temps que l'art et la science, et de faire entendre çà et là, à travers les grandes choses que vous dites, des bruits de feuilles et des chants d'oiseaux! Dante dicte une page, Virgile l'autre. C'est l'enchantement dans la force. Ah! Circé! ah! George Sand!

Je suis bien content d'avoir fait ce livre-là, puisqu'il vous a fait plaisir. Vous m'aimez donc un peu? Vrai? Eh bien, c'était une de mes ambitions.

Je suis très ambitieux. Je voudrais vous voir. C'est encore là mon rêve. Quel beau portrait vous m'avez envoyé! que de beauté, de dignité et de douceur grave! N'ayez pas peur, je suis un vieux bonhomme, et voici mon portrait qui le prouve. Je voudrais être quelque part, dans un petit coin du monde, soit à Nohant, soit à Guernesey, soit à Caprera, avec Garibaldi et vous; nous nous entendrions. Il me semble que nous sommes trois bonnes créatures de ce temps-ci. C'est bien dommage que Nohant me soit défendu. On me dit que je suis un proscrit volontaire. Parbleu! c'est pour cela que je suis enchaîné. Si je n'avais à craindre que Cayenne, j'irais en France quand bon me semblerait.

Votre lettre cause, en même temps elle enseigne, en même temps elle chante, en même temps elle songe. La vaste nature se reflète tout entière dans une ligne de vous comme le ciel dans une goutte de rosée. Vous avez des échappées sur l'infini, sur la vie, sur l'homme, sur la bête, sur l'âme. C'est grand. Quand il y a un philosophe dans une femme, rien n'est plus admirable; les côtés profonds sont touchés en même temps que les côtés délicats. Je suis de ceux qui veulent que le cœur pense. Vous êtes ce cœur-là. La conversation d'accord, c'est la conversation que j'aime; nous l'aurions ensemble, je le crois; nos points de rencontre sont nombreux. Voilà que je me vante; souriez et pardonnez-moi.

Vous ne vieillirez jamais, vous. Vous êtes ineffablement gracieuse. Pendant que Paris vous applaudit et vous adore, vous vous faites au fond des bois un petit oubli pour vous toute seule, et vous vous pratiquez un recoin d'ombre dans la gloire. Il y a des nids pour les âmes comme pour les oiseaux. En ce moment, votre âme est au nid. Soyez heureuse autant que vous êtes grande.

Je ferme ma lettre pour relire la vôtre. On me dit que mon livre a des envieux, je le crois bien, j'en suis un; il a voyagé avec vous, je suis jaloux de lui.

Je me mets à vos pieds et je baise vos mains.

* *William Shakespeare.*

A Théodore de Banville.

Hauteville-House, 21 mai [1865].

J'achève, cher poëte, votre nouveau recueil. Avant de le relire, je vous écris. C'est un de vos plus charmants livres. Que de raison, que de vérité, que de science et d'art dans cette gaîté! et comme c'est exquis, la sagesse masquée de grâce! Vous savez que depuis longtemps j'ai dit que vous êtes un poëte de l'Anthologie. Rien ne manque à cette lyre forte et délicate que vous avez dans l'esprit. Vous avez le grand vol et le doux murmure, la gentillesse, l'élégance gamine du moineau franc, le sautillement de branche en branche, et tout à coup de puissants coups d'aile et la fuite à travers les nuées. Tout cela, c'est le poëte.

A Frédéric Morin.

Bruxelles, 3 août 1865.

Cher philosophe, votre gracieux envoi m'a charmé. J'ai lu vos articles excellents; j'ai lu vos *Origines de la Démocratie*. C'est un beau livre. Je me suis souvent arrêté sur ces pages profondes, leur faisant des questions auxquelles elles répondaient, conversation d'âme à âme, entre vous et moi, à travers un livre. C'est que ce livre a la transparence de la lumière et le rayonnement de la vérité.

J'ai causé avec votre ouvrage comme je causerais avec vous, et je vais l'emporter en voyage et m'en faire accompagner, car il est maintenant mon ami.

Vous donnez à la justice ses hautes et réelles formules, vous voyez l'histoire avec le regard du penseur, vous indiquez au progrès sa vraie route dans l'avenir, en lui expliquant son véritable itinéraire dans le passé; vous êtes la science servie par le style, le philosophe doublé de l'écrivain.

Je vous remercie de m'avoir fait lire cette œuvre enthousiaste et sagace, éloquente et logique; je vous remercie de m'y avoir cité; je vous remercie de l'avoir écrite.

Quand vous reverrai-je? Vous m'avez laissé un souvenir cordial et charmant. Je sens encore la chaleur de votre serrement de main.

A Alexandre Dumas.

Hauteville-House, 16 juin [1865].

Cher Dumas,

Je viens de lire votre lettre dans la *Presse*. Je l'ai lue sans surprise. De vous, rien ne m'étonne en fait de vaillance; et, en fait de lâcheté, rien ne m'étonne de ces gens-là. Vous êtes la lumière; l'empire est la nuit; il vous hait, c'est tout simple; il veut vous éteindre, c'est moins simple. Il y perdra son souffle et sa peine. L'ombre qu'il versera sur vous ajoutera à votre rayonnement.

Incident glorieux pour vous, en somme, et honorable pour moi, et dont je félicite notre vieille amitié.

A George Sand.

Bruxelles, 4 octobre 1865.

J'ai été absent et errant tout l'été. Je traverse Bruxelles pour marier mon fils Charles, puis retourner à mon caillou en pleine mer. Paul Meurice me parle de vous, je sens le besoin de vous écrire. Voulez-vous me permettre de vous dire que je suis à vous du fond du cœur. Il y a des heures dans la vie où une sympathie, plus attendrie et plus profonde que jamais, se mêle à l'admiration qu'inspire un grand esprit. C'est ce sentiment-là que je vous envoie; c'est ce respect-là que je mets à vos pieds.

A Théodore de Banville.

Castle Cary, 25 octobre 1865.

A mes petites lettres intimes vous faites de magnifiques réponses publiques. Je viens de lire dans *la Presse* votre splendide prologue aux *Chansons des Rues et des Bois*. C'est le rossignol annonçant l'alouette.

Puisque d'avance vous voulez bien aimer un peu ce livre, cela me décidera peut-être à le publier. Un désir de vous, poëte, est un ordre à la muse.

Pourtant, pour lâcher ce nid en plein air et en plein vent, le ciel est bien sombre. J'hésite.

J'ai vu dans les journaux que j'avais été absent de Guernesey *deux mois*, c'est trois mois qu'il faut dire, et je ne suis pas encore rentré. Je viens d'errer un peu, çà et là, le plus près possible de la frontière de France. J'ai vu les musées et les montagnes. J'ai souvent pensé à vous, poëte, en présence de la grande nature et de l'art éternel. La nature et l'art sont à vous; vous avez la double lyre.

Oui, vous êtes, cher Banville, une des sources de poésie de notre temps; et c'est une gloire, car jamais plus grande époque n'a eu une poésie plus haute. Vous compterez dans ce ciel, souvent noir, mais toujours profond, parmi les étoiles de première grandeur. Vous êtes un Aldébaran de l'art.

A George Sand.

Hauteville-House, 28 novembre 1865.

Vous venez de m'écrire, dans l'*Avenir national*, une admirable lettre. Cette page me paye mon livre*. Vous êtes un des plus grands esprits de la France et du monde, et, ce qu'il y a de plus beau dans le monde, un esprit fait de cœur. C'est le cœur, le cœur profond, qui parle, dans tout ce que vous dites, *urbi et orbi*. Ayant en vous toutes les tendresses, vous avez le droit de promulguer toutes les vérités. C'est une sublime et douce chose de voir reparaître, dans nos siècles de doute et de lutte, sous la magnifique figure de George Sand, la femme prêtresse. Votre pensée est, à ses heures, héroïque, parce qu'elle est bonne. De là votre puissance. Ce que vous dites de la vie, de la mort, du tombeau, de l'immense gamme des âmes sur la lyre de l'infini, des ascensions sans fin, des transfigurations sans nuit, tout cela, que vous faites voir et que vous faites penser, est vrai et pur, magnanime à dire, nécessaire à entendre. Quelques esprits, en ce siècle, font tapage par la négation; c'est aux grandes âmes qu'est réservée l'affirmation. Vous avez le droit au oui. Usez-en. Usez-en pour vous et pour tous. Dieu a, au milieu des hommes, une preuve, le génie. Vous êtes, donc il est. Je considère une page affirmante comme un service rendu au genre humain, et quand cette page est écrite par vous, elle a une lumière double, la gloire s'ajoutant à la vérité.

* *Les Chansons des Rues et des Bois.*

Vous êtes triste, ô consolatrice. Ceci augmente votre grandeur. Laissez-moi vous dire que je suis profondément ému.

A Paul de Saint-Victor.

H.-H., 10 décembre 1865.

La solitude serait pesante sans la communion avec les grands esprits. Je les cherche dans le passé, et ils me répondent; je les cherche dans le présent, et ils me répondent aussi. Mes livres sont les lettres que je leur écris. Vous venez de m'accuser réception des *Chansons des Rues et des Bois*.

Vous avez lu ce livre, et vous en parlez magnifiquement. Vous avez le don de formuler l'art en une ligne et d'écrire un poëme en une page. Votre critique peint, et dans votre éloquence il y a une philosophie. Du reste, c'est la règle; c'est la règle sans exception : qui est splendide est profond.

Cette loi est dans la nature comme dans l'art. Elle éclate dans le soleil et se répercute dans Homère. Sur cette roche où je vis dans la brume et dans la tempête, je suis parvenu à me désintéresser de toute chose, excepté des grandes manifestations de la conscience et de l'intelligence. Je n'ai jamais eu de haine, et je n'ai plus de colère. Je ne regarde plus que les beaux côtés de l'homme; je ne me courrouce plus que contre le mal absolu, plaignant ceux qui le font ou qui le pensent. J'ai profondément foi au progrès. Les éclipses sont des intermittences, et comment douterais-je du retour de la liberté puisqu'à tous mes réveils j'assiste au retour de la lumière?

Vous êtes, dans ce temps trop tourné vers la matière, un distributeur d'idéal. Vous rendez aux esprits cet immense service de leur faire comprendre l'âme universelle, démontrée par les chefs-d'œuvre dans l'art, comme par les prodiges dans la création. Vous êtes une des lumières du beau et du vrai. Toutes les fois que mon nom tombe de votre plume, il me semble que j'entends un bruit de gloire.

Au Gonfalonier de Florence.

Hauteville-House, 1er février 1866.

Monsieur le Gonfalonier,

Recevoir du gonfalonier de Florence, au nom de l'Italie, la médaille jubilaire de Dante, c'est un immense honneur, et j'en suis profondément touché. Mon nom est pour vous synonyme de la France et vous me le dites en termes magnifiques. Oui, il y a en moi, comme dans tous les Français, un peu de l'âme de la France, et cette âme de la France veut la lumière, le progrès, la paix et la liberté, et cette âme de la France veut la grandeur de tous les peuples, et cette âme de la France a pour sœur l'âme de l'Italie.

A Madame Rattazzi.

Hauteville-House, 24 février 1866.

Hélas! Madame, j'en appelle à votre cœur noble et charmant et à votre généreux esprit : après le crime commis à Mentana sur l'Italie, non par la France, mais par l'odieux gouvernement français, je ne puis plus élever la voix en Italie que pour réclamer Rome et acclamer la République. Vous me comprendrez, et vous m'approuverez.

VICTOR HUGO.

A Henri de Pène, directeur du Gaulois

Hauteville-House, 27 février 1866.

Mon honorable et cher ancien ami, je suis bien sensible à votre lettre excellente. C'est une joie pour moi de renouer avec vous nos bonnes relations d'autrefois. Vos offres sont les plus splendides qui aient jamais été faites à un écrivain. Je vous donne acte de votre magnificence; mais la raison d'art, pour moi, passe avant tout, et le demi-million que vous m'offrez ne peut lui-même vaincre mon scrupule d'artiste. J'ai la conviction que les *Travailleurs de la Mer* ne sauraient se découper en feuilletons.

Ce mode de publication, excellent du reste et que je suis loin de répudier, conviendra peut-être au roman *Quatrevingt-treize*, qui est le livre auquel je travaille maintenant.

Votre lettre et la dépêche télégraphique ne me sont arrivées qu'hier. Notre cher ami commun Paul Meurice vous expliquera cet isolement de Guernesey. Je suis ici dans une solitude sérieuse.

Mes raisons pour résister à vos offres si superbes et si noblement faites, vous les comprendrez et vous m'en saurez gré. Elles sont toutes puisées dans ma conscience. C'est elle, quelque regret que j'en puisse avoir, qui me force à baisser publiquement les yeux devant un demi-million. C'est sous la forme livre que les *Travailleurs de la Mer* doivent paraître. Quand ils seront publiés, vous serez certainement de mon avis.

Je vous remercie avec effusion de votre ouverture si cordiale. Laissez-moi mettre un peu d'avenir dans le serrement de main que je vous envoie.

A Paul de Saint-Victor.

H.-H., 4 avril 1866.

On écrirait un livre rien que pour vous faire faire une page*. O frère de mon esprit, je vous salue et je vous remercie. Quand l'édifice est bâti, c'est vous qui mettez sur le faîte le drapeau de lumière. Vous créez sur une création; vous êtes le magnifique explicateur; vous écrivez le poëme du poëme, le mot du sphinx, le cri des profondeurs. Cette grande critique que vous faites est en même temps une grande philosophie; elle marque dans notre temps comme une traînée de flamme au milieu de l'ombre. Vous êtes un des sauveurs de l'idéal. Cette gloire s'attachera à votre nom.

Ce qui échappe à la mer n'échappe pas à la femme; tel est le sujet de ce livre, et comme vous l'avez compris! Et comme vous le faites comprendre! Pour être aimé, Gilliatt fait tout, Ebenezer rien, et c'est Ebenezer qui est aimé. Ebenezer a la beauté de l'âme et du corps, et, avec ce double rayon, il n'a qu'à paraître pour triompher. Gilliatt, lui aussi, a ces deux beautés, mais le masque du travail terrible est dessus. C'est de sa grandeur même que vient sa défaite.

Je me laisse aller à causer avec vous. Je viens de vous lire, et il me semble que c'est un dialogue entamé. Quand vous verrai-je? Quand me sera-t-il donné de serrer cette main qui a écrit tant de pages superbes et profondes et qui fait la critique chef-d'œuvre!

Dites-vous que vous êtes un des points d'appui du poëte solitaire. Une page de vous est un cordial. Il y a entre vous et moi un mystérieux va-et-vient d'âme à âme. Vous me dites : Courage! et je vous dis : Merci!

Il me semble voir mes deux pôles marqués par vous dans vos deux articles sur les *Chansons des Rues et des Bois* et sur les *Travailleurs de la Mer*. Rien n'échappe à votre puissant esprit. Vous illuminez le diamètre entier d'une œuvre et votre lampe-étoile, après avoir éclairé le sommet, reparaît au fond de l'abîme.

* A propos de l'article de Saint-Victor sur les *Travailleurs de la Mer*.

A Alfred Asseline.*

H.-H., 14 avril 1866.

Tu as tout bonnement écrit six pages exquises. La dernière est grande et belle. Tu fais dignement la forte explication du *Moïse* : « Tu es le génie et tu exprimes Dieu. » Cela est superbe. Et tout ce que tu dis de la langue et du style! c'est neuf, vrai et savant. C'est de la haute critique, de la critique d'artiste et de poëte. Le poëte est le premier des critiques, de même qu'il est le premier des philosophes; il sait le fond de l'art et la loi de l'idéal.

Tu as raison de voir en moi plus qu'un poëte, un homme, plus qu'un cousin, un ami. Continue à élever vers les choses de la pensée ton cœur et ton esprit. Vois-tu, la pensée, c'est la grande maison, c'est la grande église, c'est la grande patrie.

A Théodore de Banville.

Bruxelles, 27 juin [1866].

Mon poëte, vous avez un grand succès. Comme on sait que j'aime les bonnes nouvelles, c'est la première chose qu'on me dit au débotté. J'arrive, je quitte momentanément Guernesey pour Bruxelles, de Celte je deviens Welche, c'est un progrès; les Welches sont plus libres penseurs que les Celtes, et ici je suis plus près de la France. Me voilà donc en Belgique pour trois mois. Après quoi, je reprendrai mon vol vers mon écueil en pleine mer. Vous verrai-je? ce serait une grande joie. — En attendant, je vous applaudis. Votre *Pierre Gringoire* a, je le sais, tout ce qui fait l'œuvre accomplie. Vous avez, c'est-à-dire, nous avons, une comédie de plus. Le grand persécuté de notre époque, l'idéal, est le bienvenu chez vous. Vous êtes le poëte

* Cousin germain de Mme Victor Hugo.

doublé de l'artiste. Bravo donc à votre style, à votre verve, à votre grâce, à votre philosophie masquée de fantaisie et de gaîté! Je suis heureux de votre triomphe ; je n'en suis pas jaloux. Que voulez-vous ? je suis une ganache, je ne suis plus de mon temps, j'ai toujours cette vieille faiblesse d'aimer mes amis.

Notre bon et charmant Méry est donc mort ! — Je ne consens pas à désespérer de Baudelaire. Qui sait ? *Flamma tenax.*

A Théodore de Banville.

Bruxelles 17 juillet [1866].

Je viens de lire *Gringoire*. Vous nous avez fait une œuvre exquise, profondément triste et profondément gaie, comme toute vraie comédie. C'est le sanglot du poëte à travers le rire du philosophe. C'est la destinée humaine soulignée par l'art idéal. Votre Louis XI fait frémir et sourire, et quelle charmante figure de femme entre le roi, ce spectre, et le poëte, cette ombre ! Vos deux ballades sont belles et poignantes.

Je vous remercie, mon poëte, de tous les services que vous rendez à l'idéal. Continuez-moi ce bonheur de vous voir réussir. Merci pour mon nom à côté du vôtre.

Muchissimas gracias, y no olvidès que tuyo soy.

A Louis Boulanger.

Hauteville-House, 9 avril 1866.

Je ne suis pas absent, cher Louis, puisque j'ai toujours ma place dans votre cœur.

Votre lettre me charme et m'émeut ; j'y sens notre jeunesse. Cette jeunesse, vous l'avez toujours. A petit enfant jeune père, et votre enfant a six ans. Cette aurore se mêle gracieusement à vous-même, et vous en avez la lumière. Soyez heureux. J'ai sans cesse sous les yeux, dans ma masure d'exil, plusieurs œuvres fortes et éclatantes signées *Louis Boulanger*. Je les regarde, et je songe. Où sont les roses d'antan ? — Vous êtes toujours mon peintre aimé, mon compagnon regretté, un de ces doux frères du commencement, plus précieux et plus chers encore à la fin.

A M. Cuvillier-Fleury.

Hauteville-House, 30 avril 1866.

Monsieur et cher confrère,

Je me sens, de toutes les manières, si profondément absent de l'Académie, qu'il m'est impossible de ne pas être touché chaque fois qu'un de mes confrères veut bien avoir l'air de croire que j'en suis. L'exil a créé l'académicien *in partibus;* je suis cet académicien-là. Mais l'exil n'a pu m'ôter mes vieux souvenirs et mes vieilles cordialités. Vous savez, mon honorable et cher confrère, quelle place vous y avez.

Il y a entre vous et moi, et je le regrette, plus d'un dissentiment ; mais nous sommes d'accord en ceci que nous avons, vous et moi, notre conscience pour guide, et la liberté pour but.

Conscience, liberté ; toute la dignité de la vie est là. Nous pouvons donc, à l'Académie et partout, échanger cordialement un serrement de main.

A Marc Fournier,
Directeur du Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Hauteville-House, 18 avril 1866.

Monsieur et cher confrère,

Votre honorable empressement me touche. J'y sens l'écrivain de talent, en même temps que le directeur-artiste. Je m'empresse de mon côté de vous répondre. Pour que le drame écrit par moi cet hiver * pût être joué, il faudrait des conditions de liberté refusées en France à tous, et à moi plus qu'à personne. Je suis donc contraint d'ajourner. Du reste, ce drame est composé pour la représentation et complètement adapté à l'optique scénique. Mais, tout à fait jouable au point de vue de l'art, il l'est moins au point de vue de la censure. J'attends, et mon drame paraîtra le jour où la liberté reviendra.

Si, à cette époque-là, vous voulez bien encore vous souvenir de moi, nous pourrons reprendre cette conversation interrompue. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, que vous appelez si gracieusement « mon

* *Torquemada.*

théâtre », m'est cher, et il n'est pas de scène où je rentrerais avec plus de plaisir.

Recevez, mon honorable et cher confrère, avec l'expression de mon regret *actuel*, l'assurance de ma vive cordialité.

A Lacaussade.

Hauteville-House, 20 mai 1866.

Monsieur, je connaissais en vous et j'appréciais hautement le poëte ; vous me révélez le critique. L'un est digne de l'autre. On sent en vous la pratique du grand art. Je viens de lire votre belle et profonde étude sur mon œuvre lyrique*. Je suis charmé, touché et par moments ému jusqu'au ravissement de tant de hautes qualités de philosophe et d'artiste déployées par vous dans ces quelques pages.

Vous avez les deux qualités sans lesquelles il n'est pas d'esprit complet, c'est-à-dire le sentiment contemporain et le goût éternel ; vous comprenez le dix-neuvième siècle et vous comprenez l'idéal. De là votre puissance de critique et votre pénétration d'artiste.

On parle beaucoup de goût aujourd'hui et ceux qui en parlent le plus sont ceux qui en ont le moins ; ils s'absorbent dans un goût local et passager, le goût français au dix-septième siècle, et ils méconnaissent ce que je viens d'appeler le goût éternel.

Ainsi, au nom de Boileau, ils châtient Horace, et au nom de Racine, ils nient Eschyle. Ramener la littérature de ce goût faux au goût vrai, qui va d'Aristophane à Shakespeare et de Dante à Molière, c'est la fonction d'un esprit tel que le vôtre. Qui dit fonction dit mission, et qui dit mission dit devoir.

Continuez votre grand travail dans le sens de l'idéal. Je vous remercie pour moi et je vous applaudis pour tous.

A Michelet.

H.-H., 27 mai [1866].

... Votre *Louis XV* est un de vos plus beaux livres. Ce roi gisait, pourri. Vous êtes venu, résurrecteur. Vous avez dit à ce cadavre : debout ! et vous avez remis dedans son âme horrible. Maintenant il marche, et il fait peur. Et, avec le règne, vous avez peint le siècle, l'un petit, l'autre grand. Le miasme du passé et le souffle de l'avenir sont dans votre livre ; de là sa menace et sa promesse ; de là l'enseignement.

Je vous remercie ; je ne suis rien que le témoin du dix-neuvième siècle. Je me rends cette justice que je comprends toutes les œuvres de cette grande époque, où vous avez une place si haute. Cette sympathie que je me sens pour mon temps et pour ses hommes est toute ma fierté, et à peu près toute ma joie. Cher historien, cher philosophe, je presse votre main et je salue votre lumière.

A Théodore de Banville.

Bruxelles, 8 août [1866]

O mon cher poëte, que de choses belles et que de choses charmantes ! Pas une page qui n'étincelle. Pas un mot qui ne chante et qui ne pense. Car chanter, c'est penser. L'Hymne, c'est le Verbe. Je l'ai, votre livre, cette *eau vive si douce au cœur des misérables ;* j'y bois, car j'ai souffert, et je suis altéré. J'ai soif. Gloire à vous, poëtes, *irrigui fontes !*

Vous êtes, vous, une des plus pures et des plus exquises sources, et vos gouttes d'eau sont des perles, et vos perles sont des larmes, et vos larmes sont ma joie. Tel est le poëte. C'est avec sa douleur qu'il console. On touche sa plaie et l'on est guéri. La magnifique poésie du dix-neuvième siècle, fille de la Révolution et de la liberté éternelle, met sur votre tête nue une de ses plus belles couronnes.

Je vous embrasse, ô doux poëte des poëtes, ô exilé idéal, ami des Dantes et des Homères. Vous avez *tous les torts* du cygne ; vous chantez comme lui, mais vous ne mourez pas.

A George Sand.

Bruxelles, 14 août 1866.

Le bruit de votre illustre nom m'arrive toujours, quoique, devenu solitaire chronique (ce qui finit par être une surdité), je ne sache plus rien de ce qui se passe. L'idée du *don Juan de Village* est haute et profonde, comme tout ce qui vient de votre grand esprit. L'immuabilité de l'éternel fond humain, le cœur partout

* *Les Chansons des Rues et des Bois.*

identique à lui-même, la corruption de la ville accentuée par la sauvagerie du village, le vice poussant dans l'herbe aussi bien qu'entre les pavés, don Juan paysan, cela est vrai de la grande vérité qui est en même temps la grande originalité. Et ce vice dompté par l'amour, ce tigre sur le dos duquel saute l'enfant ailé, le plus doux et le plus puissant des belluaires, c'est encore là de la grandeur charmante, de la grandeur digne de vous.

Regardez à vos pieds. Vous y verrez mon admiration.

A Madame Chenay.

Chaudfontaine, 3 septembre [1866].

Tes lettres, chère Julie, nous sont bien arrivées. Ma femme en ce moment ne peut ni lire ni écrire ; mais nous l'entourons, et nous suppléons à ses yeux. Je l'ai amenée ici, parce que le paysage est un rideau vert. L'été, fournaise partout, est ici une simple étuve. On n'y rôtit pas, on y fond. C'est plus doux. Ma femme se trouve bien de cette buée chaude et de cette ombre fraîche. Elle a toute une forêt pour abat-jour.

Nous serons à Bruxelles vers le 10 septembre, et, si l'équinoxe ne s'y oppose pas trop, je compte être fin septembre et même plus tôt à Guernesey. Il est grand temps que je me remette au travail. Tout le monde est bien ici; moi, mes spasmes nocturnes m'ont un peu repris, mais je n'en parle pas à ma famille qui s'inquiéterait, et il n'y a pas de quoi. Une simple friction à propos dissipe le symptôme. Je t'envoie les tendresses de tous ceux dont tes lettres nous parlent, plus le joli petit sourire de citoyen Georges. Victor est à Spa. Je t'embrasse sur les deux joues, chère Julie.

Ton frère.

A Paul de Saint-Victor.

H.-H., 20 janvier 1867.

Que vous avez bien fait de réunir ces pages en un volume*! pages splendides, volume magnifique, poignée d'étoiles! Votre éclatant esprit dégage une illumination. Je vous remercie de cette clarté. On en a besoin ; il fait nuit.

Mais, vous le savez, je suis de ceux que la nuit n'inquiète pas. Je suis sûr du lendemain ; à vrai dire, je ne crois ni à la nuit, ni à la mort. Je ne crois qu'à l'aurore.

Je m'en vais souvent dans mes sentiers le long de la mer, pensif, songeant à la France, regardant hors de moi l'horizon et en moi l'idéal. J'emporte quelquefois un livre. J'ai mes bréviaires. Vous venez de m'en donner un.

Mon nom écrit par votre noble plume me fait l'illusion de la gloire. Vieux et seul, j'ouvre mes mains cordiales devant le foyer de votre pensée et je me chauffe à votre lumineux esprit.

Tuus ex imo.

* *Hommes et Dieux*, par Paul de Saint-Victor.

A Madame Octave Giraud.

1867.

Madame,

Vous me demandez en termes qui me touchent profondément de venir en aide à la mémoire de votre mari ; je le dois et je le puis. Le témoignage que vous réclamez de moi, je tiens à le rendre. Pourtant, me dira-t-on, vous n'avez jamais parlé à M. Octave Giraud, et vous n'avez pas tenu en vos mains son manuscrit. C'est vrai, je n'ai jamais vu l'homme, mais je connais l'esprit; je n'ai point lu le livre, mais je connais la pensée.

Cette pensée, d'ailleurs, dans une certaine mesure, vient de moi. M. Giraud, un jour, me fit l'honneur de me consulter. Il m'avait envoyé quelques-unes de ses œuvres ; je connaissais sa science, son intelligence, ses voyages, ses études aux Antilles, son généreux talent de poëte, sa valeur comme écrivain, sa portée comme philosophe. Il me demanda : Que dois-je faire? Je lui dis : *Faites l'histoire de l'Homme noir.*

L'Homme noir, quel sujet! Jusqu'à ce jour, l'Homme blanc seul a parlé. L'Homme blanc, c'est le maître ; le moment est venu de donner la parole à l'esclave. L'Homme blanc, c'est le bourreau ; le moment est venu d'écouter le patient. Depuis l'origine des temps, sur ce globe encore si ténébreux, deux visages sont en présence et se regardent lugubrement, le visage blanc et le visage noir. L'un représente la civilisation, l'autre la barbarie, la barbarie sous ses deux formes, la barbarie

voulue, le sauvagisme, et la barbarie souffrante, l'esclavage. L'une de ces calamités vient de la nature, l'autre de la civilisation. Et c'est ici, disons-le et dénonçons-le, le crime de l'Homme blanc.

Depuis six mille ans, Caïn est en permanence. L'Homme noir subit de la part de son frère une effrayante voie de fait. Il subit ce long meurtre, la servitude. Il est tué dans son intelligence, dans sa volonté, dans son âme. La force humaine qui se meut dans une chaîne n'est qu'une apparence. Dans l'esclave vivant l'homme est mort. Ce qui reste, ce qui survit, c'est la bête, bête de somme tant qu'elle obéit, bête des bois quand elle se révolte.

Toute l'histoire de l'Homme blanc, la seule qui existe jusqu'à ce jour, est une masse énorme de faits, de gestes, de luttes, de progrès, de catastrophes, de révolutions, de mouvements dans tous les sens, dont l'Homme noir est la cariatide lugubre. L'esclavage est, dans l'histoire, le fait monstre.

Sous notre civilisation telle qu'elle est, avec ses difformités magnifiques, ses splendeurs, ses trophées, ses triomphes, ses fanfares, ses joies, il y a un cri. Ce cri sort de dessous nos fêtes. Nous l'entendons à travers les pores de marbre des temples et des palais. Ce cri, c'est l'esclavage. Quelle mission et quelle fonction, faire l'histoire de ce cri !

Le prolétariat en Europe, question tout autre et non moins vaste, touche par quelques-unes de ses ramifications à la servitude. Mais la question humaine, en Europe, se complique de la question sociale qui lui communique une prodigieuse originalité. C'est le tragique nouveau-né de la fatalité moderne. En Afrique, en Asie, en Amérique, l'aspect, non moins navrant, est plus simple. La couleur met son unité sur le déshérité et sur le vaincu. Le grand type funèbre, c'est le nègre. L'esclave a la même face que la nuit.

Vaincre cette nuit fatale, tel est le suprême effort de la civilisation. Nous touchons à cette victoire. L'Amérique est presque délivrée de l'esclavage. Je l'ai dit plus d'une fois, et je répète volontiers cette pensée d'espérance, le moment approche de l'humanité libre. Qu'importe deux couleurs sous le même soleil ! qu'importe deux nuances, s'il y a sur le visage pâle et sur le visage noir la même lumière d'aurore, la fraternité !

Sous tous ces masques, l'âme est blanche.

Résurrection de l'esclave dans la liberté ! délivrance ! réconciliation de Caïn et d'Abel !

Telle est l'histoire à écrire. L'Homme noir, c'est le titre ; l'esclavage, c'est le sujet.

M. Giraud était digne de cette grande œuvre. Pour remuer à fond et scruter dans tous les sens cette matière, il fallait avoir étudié sur place l'esclave et l'esclavage. M. Giraud avait un avantage considérable, il avait vu de ses yeux. L'esclave lui avait dit : *Vide pedes, vide manus*. L'esclavage est la plaie au flanc de l'humanité. M. Giraud avait mis sa main dans cette plaie.

Ce livre, il l'a entrepris, il l'a presque achevé. Un peu de retard de la mort, et il le terminait. Chose triste, ces interruptions.

Telle qu'elle est, son œuvre est considérable. Les fragments publiés dans les journaux, et que tout le monde connaît, ont placé très haut l'histoire et l'écrivain. Cette histoire poignante a l'intérêt pathétique du drame. Pas de lutte plus douloureuse, pas de débat plus tragique. Tout le litige entre l'Homme blanc et l'Homme noir est là. M. Giraud nous le donne avec les pièces à l'appui. C'est le dossier de l'esclavage tout dressé et presque complet. Jugeons le procès maintenant.

La sentence est rendue, disons-le, par la conscience universelle, et l'esclavage est condamné, et l'esclavage est mort!

A M. Albert Caise.*

Hauteville-House, 20 mars 1867.

... La question posée par l'anonyme dont vous me parlez s'explique de la façon la plus simple. Ces matières sont de bien peu d'importance, mais ce qui est certain, c'est que vous avez raison et que l'anonyme n'a pas tort.

La parenté de l'évêque de Ptolémaïs est une tradition dans ma famille. Je n'en ai jamais su que ce que mon père m'en a dit. M. Buzy, ancien notaire à Épinal, m'a envoyé spontanément quelques documents, qui sont dans mes papiers.

Personnellement, je n'attache aucune importance aux questions généalogiques. L'homme est ce qu'il est, il vaut ce qu'il a fait. Hors de là, tout ce qu'on lui ajoute et tout ce qu'on lui ôte est zéro. D'où mon absolu dédain pour les généalogies.

Les Hugo dont je descends sont, je crois, une branche cadette, et peut-être bâtarde, déchue par indigence et misère. Un Hugo était déchireur de bateaux sur la Moselle. Mme de Graffigny (Françoise Hugo, femme du chambellan de Lorraine) lui écrivait : mon cousin. Le « spirituel et savant anonyme » a raison, il y a dans ma famille un cordonnier et un évêque, des gueux et des monseigneurs. C'est un peu l'histoire de tout le monde. Cela existe très curieusement dans les îles de la Manche. (Consulter les *Travailleurs de la Mer*. — Tangrouille...)

* M. Albert Caise avait publié une généalogie de Victor Hugo où il attribuait au poète les armes des Hugo de Lorraine. Un anonyme discuta cette attribution dans le *Figaro*, demandant où l'on pourrait placer, dans cette généalogie, Hugo, évêque de Ptolémaïs.

En d'autres termes, je ne suis pas Tangroville, je suis Tangrouille. J'en prends mon parti. Si j'avais le choix des aïeux, j'aimerais mieux avoir pour ancêtre un savetier laborieux qu'un roi fainéant.

A Georges Sand[*].

H.-H., 21 avril [1867].

Oui, je souffre, oui, j'espère. Le vôtre est revenu, le mien reviendra. Je le crois, je le sais. Votre lettre si tendre et si haute me donnerait la foi, si je ne l'avais pas. O grande âme, je me réfugie en vous. Les paroles qui tombent de votre sommet de gloire sont douces comme la lumière.

Merci.

Au Comité du monument de Miçkiewicz.

Guernesey, Hauteville-House, 17 mai 1867.

On me demande une parole pour ce tombeau illustre...

Parler de Miçkiewicz, c'est parler du beau, du juste et du vrai ; c'est parler du droit dont il fut le soldat, du devoir dont il fut le héros, de la liberté dont il fut l'apôtre et de la délivrance dont il est le précurseur.

Miçkiewicz a été un évocateur de toutes les vieilles vertus qui ont en elles une puissance de rajeunissement ; il a été un prêtre de l'idéal ; son art est le grand art ; le profond souffle des forêts sacrées est dans sa poésie. Et il a compris l'humanité en même temps que la nature ; son hymne à l'infini se complique de la sainte palpitation révolutionnaire. Banni, proscrit, vaincu, il a superbement jeté aux quatre vents l'altière revendication de la patrie. La diane des peuples, c'est le génie qui la sonne ; autrefois c'était le prophète, aujourd'hui c'est le poëte ; et Miçkiewicz est un des clairons de l'avenir.

Il y a de la vie dans un tel sépulcre.

L'immortalité est dans le poëte, la résurrection est dans le citoyen.

Un jour les Peuples-unis d'Europe diront à la Pologne : Lève-toi ! et c'est de ce tombeau que sortira sa grande âme.

Oui, ce sublime fantôme, la Pologne, est couché là avec ce poëte. Salut à Miçkiewicz ! Salut à ce noble endormi qui se réveillera ! Il m'entend, je le sais, et il me comprend. Nous sommes, lui et moi, deux absents Si je n'ai, dans mon isolement et dans mes ténèbres, aucune couronne à donner au nom de la gloire, j'ai le droit de fraterniser avec une ombre au nom du malheur. Je ne suis pas la voix de la France, mais je suis le cri de l'exil.

A Jules Claretie.

Hauteville-House, 5 juin [1867].

Mon jeune et cordial confrère,

Quand un homme fait ou essaie de faire, comme moi, une œuvre utile et honnête en présence et à l'encontre de l'immense mauvaise foi, maîtresse du monde, les haines sont acharnées autour de lui, et, point de mire de toutes les fureurs, il sait gré aux intrépides qui viennent dans cette mêlée combattre à ses côtés. Mais lorsque les cœurs intrépides sont en même temps de beaux et radieux esprits, il est plus que reconnaissant, il est attendri. C'est donc mon émotion que je vous envoie.

Vous m'apportez, dans cette lutte pour le progrès, l'aide de votre pensée inspirée et de votre noble et généreux style où tout ce qui est grand, pur et vrai se reflète. Je vous remercie de cette nouvelle page si éloquente sur les *Misérables* ; je vous en remercie, non pour moi, non pour ce livre, mais pour les souffrants, dont vous êtes l'ami, mais pour l'idéal dont vous êtes le chevalier.

Vous avez un beau et charmant talent. L'aube d'un esprit est pour moi une chose exquise, et j'aime à sourire à cette lumière-là.

---

[*] Après la mort du premier-né de Charles Hugo

A Henry Houssaye.

Hauteville-House, 25 juin 1867.

Monsieur,

Je viens de lire votre *Apelles.* Rien n'est plus doux que de s'oublier dans l'œuvre d'un autre. Votre livre est de ceux qui charment le solitaire. Vous êtes un savant de la jeune science, et il y a au fond de votre érudition cette divine perle, la poésie. Une mer à qui cette perle manque est sombre. Votre science, à vous, est riante, fraîche, lumineuse, ce qui ne l'empêche pas d'être profonde et forte.

Je vous remercie de la belle page de *l'Artiste* où vous avez enchâssé mon nom dans votre style exquis et robuste. Vous faites bien de m'aimer un peu; vous me rendez la cordialité que j'ai toujours eue pour le poète et l'écrivain dont vous continuez le beau nom; vous êtes le jeune ami d'un vieil ami de votre père.

A Champfleury.

Bruxelles, 5 août 1867.

Cher confrère, les errants et les absents ont du malheur. Être à Guernesey, venir à Bruxelles, passer deux fois la mer, tout cela est cause que j'ai lu en juillet votre *Belle Paule* publiée en mai.

J'entre tout de suite en matière. J'aime ce livre, je l'aime parce qu'il est vrai et profond, parce qu'il dédaigne les petits moyens, parce qu'il va droit au grand but de l'art, la création des types par l'observation et l'intuition, parce qu'il est d'un charmant style, parce qu'il est dédié à moi et écrit pour tous, extension qui double l'honneur de la dédicace. Oui, pour tous. Un jour viendra où, grâce à l'enseignement universalisé, grâce à la crue du grand jour dans les esprits, les œuvres d'art seront, avant toutes, les œuvres populaires. Le peuple, au fond, est un délicat. Il aime les poëtes, il veut l'idéal, il préfère un astre à un lampion. Les écrivains tels que vous ont une haute fonction près de lui. Le vulgaire n'est point le populaire. Et ne pas être vulgaire, c'est une raison pour être populaire. Il y a dans le peuple un sens exquis et une volonté sévère. Cela aussi est le fond de l'artiste. Donc continuez. Succès invite. Talent oblige.

Votre roman est d'un bout à l'autre vie et vérité. C'est observé, c'est vu, c'est réel; en même temps la touche de l'art relève partout le détail nature; de là un livre!

A Monsieur Chassagnac,
grand commandeur du Rite écossais en Louisiane.

Bruxelles, 16 août 1867.

Vous avez raison, Monsieur; sans appartenir de nom à la maçonnerie, je suis avec elle de cœur. Ma franc-maçonnerie est plus haute encore que la vôtre, c'est l'humanité.

Vous voulez, vous, noble esprit, noble cœur, admettre les noirs, et vous avez raison; moi, je veux la transformation pacifique du prince en homme, et du roi en citoyen. Il faudrait du temps. Soit; Dieu en a.

D'ici là, ne pouvant coudoyer les princes que vous admettez, je n'ai pas dû entrer parmi vous. Mais j'aime votre grand but et votre fraternité magnifique, symbole de la grande fraternité future.

Je vous remercie de m'avoir communiqué le grave et beau progrès que vous venez d'accomplir; l'admission des noirs dans vos rangs commence l'égalité, que l'exclusion des princes consommera.

Au Comité révolutionnaire de Puerto-Rico.

Hauteville-House, 24 novembre 1867.

La République de Puerto-Rico a vaillamment défendu sa liberté. Le Comité révolutionnaire m'en fait part, et je l'en remercie. L'Espagne hors de l'Amérique! c'est là le grand but; c'est le grand devoir pour les Américains.

Cuba libre comme Saint-Domingue. J'applaudis à tous ces grands efforts.

La liberté du monde se compose de la liberté de chaque peuple.

A Alfred Sirven *.

Hauteville-House, 8 décembre 1867.

... De toutes les prisons, celle que je connais le mieux, c'est l'exil. Voilà seize ans bientôt que je tourne dans cette cage.

Je ne connais Sainte-Pélagie que par le dehors. Enfant, j'allais jouer au Jardin des plantes, je montais sur le labyrinthe, et j'apercevais un grand toit plat avec une guérite et un soldat flânant, l'arme au bras. Ma mère me disait : C'est une prison !

La prison peut être fort grande. Une chose plate sur laquelle marche le soldat, c'est aujourd'hui l'Europe.

Plus tard, j'ai connu le dedans de Sainte-Pélagie par deux de mes vieux amis, Béranger et Lamennais. Béranger, peu de temps avant sa mort, m'écrivait : — J'ai commencé par la prison et vous finissez par l'exil. Et je lui répondais : Tout est bien ! espérons ! l'avenir est une aube.

A Théodore de Banville.

Hauteville-House, 20 décembre [1867].

Un poëte exquis, c'est vous; un ami charmant, c'est vous. N'ayez pas peur, les petites variations de l'aiguille *mode* ne signifient rien; elles ne régissent que le théâtre Scribe et la littérature Feuillet. Là où vous êtes, est le goût; là où vous êtes, est l'art.

Vos exquises, vos belles odes du *Charivari* font appel à *la Voix de Guernesey*. La voici. Vous trouverez la chose sous un pli. Mon écho vous répond :

> Écho n'est plus un son qui dans l'art retentisse,
> C'est une voix qui dit : Droit, Liberté, Justice.

J'ai rectifié pour vous, sur l'exemplaire que je vous envoie, une rime fausse, *ennemis*, *amis*, qui est dans Voltaire, ce qui achève de la condamner. Cette rime vient d'une erreur du copiste qui a mis un vers raturé à la place du vrai vers. Donnez-moi l'absolution.

Où diable avez-vous vu que je ne mettais jamais le nom de mes amis dans mes vers? Vous pourrez bien quelque jour apprendre le contraire à vos dépens. Libre à vous de prendre cette menace pour une promesse.

Est-ce que vous ne viendrez pas voir mon océan ? Il est en ce moment terrible, mais sublime. Si vous n'avez pas peur de sa grosse colère, venez donc passer un mois ou deux avec moi. Je vous logerai mal, mais je vous aimerai bien.

A Alfred Asseline.

Hauteville-House, 22 décembre 1867.

Mon cher Alfred, je reçois ta lettre charmante, je fouille énergiquement le pantalon. Rien, rien, rien ! (Desmousseaux de Givré). La poche est vide comme la caboche d'un académicien. Je suis comme Marguerite de Savoie, veuve avant la noce. Je pleure mes étrennes.

Il est probable qu'en emballant le pantalon, on aura fait tomber le petit écrin qui était dans le gousset. Fais faire, je te prie, de fortes recherches.

Mais l'écrin lui-même ne me suffit pas, il nous faut ta femme et toi. Est-ce que vous n'allez pas vous arranger pour venir un peu à Guernesey ? Je n'ai malheureusement pas d'appartement convenable pour Mme Asseline, mais table le matin et table le soir, *castaneæ molles,* voilà ce que je vous offre.

Mets-moi aux pieds de ta femme par-dessus le marché, et sois jaloux.

Midi. — Dernières nouvelles. — Comme j'allais fermer cette lettre, arrive la poste, on m'apporte une petite boîte avec *stamp ;* c'est l'écrin ! Je l'ouvre et j'admire. Rien de plus charmant. C'est un vrai bijou. C'est historique et chimérique. Merci, mon poëte, de cette jolie choses.

Dernière des dernières. — Nombreuse compagnie chez moi à cause du Christmas des petits pauvres. Une foule de femmes charmantes. Ton ravissant écrin a circulé de main en main. Admiration universelle. Chose extraordinaire, on ne l'a pas volé.

---

* Réponse à une demande de renseignements sur la prison de Sainte-Pélagie.

A François Coppée.

Hauteville-House, 5 janvier [1868].

Au moment où je vous envoyais ma poésie irritée, vous m'adressiez votre poésie charmante. *La voix de Guernesey* rencontrait en chemin votre douce idylle du soldat et de la servante. Mon éclair se croisait avec votre rayon.

Puissance du poëte ! voilà le pioupiou et la bonne d'enfants transfigurés. On n'en rira plus. Quelle élégie vous avez tirée de ces silhouettes jusqu'ici grotesques! *Melancholia*. Il faut toujours en revenir à la grande chauve-souris idéale d'Albert Dürer. La tristesse est notre rideau de fond. La vie se joue devant; Dieu est derrière. Espérons.

Voudrez-vous transmettre ce pli à M. Paul Verlaine, votre ami et le mien?

A Jules Lermina *.

Hauteville-House, 9 janvier 1868.

Mon jeune et brillant confrère, vous complétez votre œuvre démocratique. A la propagande littéraire vous allez joindre la propagande politique. Vous avez le talent, vous avez la volonté, vous avez le courage, et de plus l'épreuve vaillamment traversée. Je vous applaudis.

Le secret du succès, vous l'avez : Franchise. Vous réussirez.

Tenez vos promesses; tenez-les toutes, et soyez tranquille. Vous vaincrez. Soyez le journal acceptant pleinement la révolution, l'acceptant dans 1789, formule de ses principes, et dans 1830, formule de ses idées; combattant la réaction littéraire comme la réaction politique; signalant dans la critique doctrinaire comme dans la politique absolutiste le même effort rétrograde; dirigeant le socialisme vers les hauteurs, et plutôt du côté du droit que du côté des appétits; réclamant en tout la libre pensée, la libre parole, la libre association, la libre affinité, la libre publicité, le libre mouvement, la libre conscience; exigeant l'enseignement pour tous, parce qu'il importe de remplir de lumière l'homme qui est le travail, la femme qui est la famille et l'enfant qui est l'avenir. Admirez le seizième siècle, étudiez le dix-septième, aimez le dix huitième, et soyez le dix-neuvième siècle.

Vous avez les deux leviers, la force individuelle et la force collective. Personnellement vous êtes un homme, chose puissante, et, par vos amis, vous êtes un groupe, chose invincible. Toutes sortes de talents consciencieux, charmants et vigoureux concourent à votre œuvre.

Courage donc. Déployez toutes vos ailes, couvrez-vous de l'armure des principes, luttez contre la matière qui s'appelle césarisme avec cette toute-puissance impalpable, la pensée. L'absolutisme vous fait face, confrontez-lui la liberté. Il a les soldats, vous avez les idées; il a son chassepot, vous avez votre âme. Opposez au militarisme le progrès, aux fabrications d'armes l'ascension vers la paix, au papisme la lumière, aux préjugés la volonté de délivrance, au droit divin le droit humain, aux sultans, aux czars, etc., le soleil qui se lèvera demain; aux échafauds, la sainteté inviolable de la vie, aux parasitismes la justice, aux fureurs le sourire, et, devant le Fusil-Merveille, soyez l'Esprit-Légion. Armée contre armée.

* Jules Lermina allait fonder *le Globe* avec Ranc, Siebecker, etc.

A Théophile Gautier.

H.-H., 29 avril 1868.

Cher Théophile, je viens de lire vos pages magnifiques sur la *Légende des Siècles*. J'en suis plus qu'ému, j'en suis attendri. Les douces voix arrivent donc encore dans ma solitude. Notre jeune affection est devenue une vieille amitié. Les gouffres qui sont entre nous n'empêchent pas votre regard de chercher le mien et ma main de serrer la vôtre. Vous me donnez une de vos couronnes, vous qui avez droit à toutes. Comme poëte, vous êtes une voix de l'idéal; comme critique, vous êtes une voix de la gloire.

— Pourquoi donc un laurier a-t-il poussé ici? — C'est que Pétrarque y a parlé.

Ce qu'on disait de Pétrarque, on le dira de vous : Où votre critique sème sa parole, le laurier pousse.

A François Coppée.

Chaudfontaine, 13 août [1868].

Mon jeune et charmant confrère, j'arrive de la Zélande, et c'est à Chaudfontaine que votre lettre me par-

vient. Oui, oui, je veux vous voir, vous et vos deux excellents compagnons de vacances. Serrer la main de trois poëtes, communier avec trois esprits, c'est là pour moi, vieux solitaire, une précieuse occasion, et je ne veux point la perdre. Seulement, je ne serai à Bruxelles que le 15.

Nous causerons de vous, de votre beau livre le *Reliquaire*, de l'art, de l'idéal, de tout ce que nous croyons, de tout ce que nous voulons, de tout ce que nous aimons. Nous mêlerons nos esprits, et votre jeunesse m'apportera la joie, et ma vieillesse vous invitera à la sérénité.

Vous viendrez, le 15, dîner tous les trois avec moi à Bruxelles, n'est-ce pas?

MORT DE MADAME VICTOR HUGO

A Madame Chenay.

Bruxelles, 27 août, 7 heures du matin [1868].

Ma pauvre Julie, ta sœur est morte. Cette chère bien-aimée nous a quittés.

Le 24, elle était admirablement bien, elle faisait avec nous gaîment le tour de Bruxelles en calèche. Avant-hier, 25, elle a eu une attaque; hier, 26, le docteur Allix, averti par le télégraphe, est arrivé. Consultation des médecins; le soir un peu d'espoir; ce matin, à six heures et demie, elle est morte. Je t'écris navré. Dieu recevra cette âme douce et grande dans la lumière. Elle a maintenant des ailes. Nous, nous pleurons.

Je suis accablé.

Je t'embrasse bien tendrement, chère petite sœur. Nous t'embrassons tous. Hélas! tu vas pleurer aussi!

A Auguste Vacquerie.

Bruxelles, 1er septembre 1868.

Vous êtes admirable comme toujours, et vous avez tout bien fait. Remerciez votre famille qui, par tant de points charmants et douloureux, est la mienne. J'ai eu cinq nuits d'insomnie, j'ai les yeux brûlés. Les exquises paroles de Meurice* me les ont soulagés en me faisant pleurer. Tout ce que vous dites sera fait. Vous allez bientôt avoir de la gloire, cela me consolera. Je vous aime bien.

Allez pour moi, sitôt cette lettre reçue, baiser à genoux les trois tombeaux.

* Sœur de Mme Victor Hugo.

** Au cimetière de Villequier.

A Paul Meurice.

Bruxelles, 1er septembre.

Meurice, mon doux et noble ami, je lis vos adorables adieux à cette chère morte, et voici mes larmes qui recommencent. Cela ne coulait plus, et m'étouffait.

Vous me faites pleurer. Merci.

A Victor Pavie.

3 septembre [1868].

J'ai le cœur navré; je sens que vous m'aimez toujours un peu; j'entends votre voix comme la voix de mon passé et de ma jeunesse, doux et sombre appel.

Je suis vieux, j'irai bientôt où est cette grande âme qui vient de partir.

A Théodore de Banville.

3 septembre [1868].

Mon doux et cher poëte, vous savez dire les grandes et bonnes paroles. Je souffre, et votre serrement de main me fait sentir qu'on m'aime, et que je vis.

A Monsieur E. Mangin,
rédacteur en chef du Phare de la Loire.

Hauteville-House, 18 novembre 1868.

Cher confrère,

Y tenez-vous ? Voici la vérité sur mes 78.000 francs de rente. Je dis volontiers mes affaires à vous qui êtes un ami.

Après toutes les pertes qu'entraîne l'exil, voici quelle était ma situation, fin août dernier, lors de la reddition de comptes dont parle votre correspondant :

J'ai :

1° En Belgique, 300 actions de la Banque nationale, revenu variable, au maximum..........	35.000 fr.
2° En Angleterre, je n'ai pas encore, mais j'aurai en avril prochain (emploi de la vente de mes derniers manuscrits), consolidés anglais, 425,000 francs. Revenu...	12.500 »
3° En France. Institut................	1.000 »
4° Hauteville-House ; le logement, pas de revenu ; je paie loyer à Bruxelles........	»
	48.500 fr.

Par suite des arrangements de famille qui ont dû être pris, sur ces 48,500 francs, je paie annuellement..............................	29.500 fr.
De plus je donne par an, pour divers devoirs de fraternité, notamment pour une petite institution d'assistance à l'enfance dont j'ai pris l'initiative, environ (minimum)...........................	7.000 »
	36.500 fr.

qui, défalqués des 48,500, me laissent un revenu personnel de 12,000 francs ; ayant des enfants, je ne me considère que comme usufruitier.

Tout ceci est confidentiel et ne réclame aucune publicité, car rien dans ce petit inventaire ne peut intéresser le public. Mais je tiens à vous renseigner, vous cœur noble et sympathique ; dans l'occasion, vous vous souviendrez de cette lettre et, quand vous me verrez calomnié, vous saurez la vérité. Cela me suffit. Publiquement, sur de telles matières, le silence me sied.

Un dernier mot. Votre correspondant a raison s'il a voulu dire que *j'avais* 78,000 francs de rentes (et même davantage) par le produit de mon répertoire au théâtre ; sans doute, seulement on ne joue pas mon théâtre.

Tout ceci entre nous.

A Monsieur François Morand,
juge à Boulogne-sur-Mer.

Hauteville-House, 22 novembre 1868.

Je vous réponds, monsieur le juge ; car vous êtes un juge spirituel, docte et charmant (je ne parle ici que de littérature). Eh bien ! non, je ne connais point *l'Arlequin* de Le Sage, et j'ai été ravi, grâce à vous, de le connaître. Les similitudes que vous signalez sont très réelles. Il en sort pour moi cette satisfaction intime, parce que ma conscience me la confirme, de m'être fortuitement rencontré avec le grand esprit qui a créé *Gil Blas*.

Voulez-vous que je vous raconte une autre rencontre dont j'ai été plus glorieux encore ? C'était en 1823 ; Lamennais, qui avait été mon confesseur (lequel de nous deux a *perverti* l'autre ?), entre chez moi un matin. J'écrivais des vers que je venais de faire. Lamennais regarde par-dessus mon épaule, et lit ceci :

Éphémère histrion qui sait son rôle à peine,
Chaque homme ivre d'audace ou palpitant d'effroi,
Sous le sayon du pâtre ou la robe du roi,
Vient passer, à son tour, son heure sur la scène.

— Tiens ! me dit-il, vous savez l'anglais ?

Je lui réponds : — Non. (A l'heure qu'il est, je ne sais pas encore l'anglais.) Et j'ajoute : — Pourquoi ? — C'est que, réplique Lamennais, vous venez de faire un vers de Shakespeare. — Bah ! — Avez-vous lu Shakespeare ? — Non, je ne veux pas lire Le Tourneur. — Eh bien ! dit Lamennais (mon ex-confesseur, qui me savait sincère), le vers est de vous deux. Vous avez rencontré Shakespeare.

Et il me cite un vers de Macbeth ; même comparaison que la mienne, et, littéralement : *Chaque homme vient passer, à son tour, son heure sur les planches.*

Maintenant jugez, monsieur le juge.

Un mot sur quelque chose de plus grave qui est dans votre écrit.

Je suis aussi étranger que *vous-même* à l'article de M. Granier de Cassagnac (1833) sur Alexandre Dumas. Lisez la déclaration de M. Bertin l'aîné, dans le *Journal des Débats*. Lisez la déclaration de M. Granier de Cassagnac, qu'il confirmerait encore aujourd'hui, j'en

suis certain, bien qu'il y ait entre lui et moi, l'abîme.

Voulez-vous de ceci ma parole d'honneur? Je vous la donne. Si vous me connaissiez bien, vous n'en auriez pas besoin.

Et je vous serre la main, et je vous remercie de m'avoir fait connaître *Sérendib* et *l'Arlequin* de Le Sage. Politiquement, je vous récuserais; mais littérairement je vous accepte, mon très aimable juge, mon gracieux confrère.

A d'Alton-Shée.

Hauteville-House, 8 décembre 1868.

Vos Mémoires, mon cher d'Alton, sont pour moi comme des messages que me fait votre noble esprit. Merci encore, et bravo encore à ces vivantes et robustes pages!

Sur les fortifications de Paris, voici mon sentiment: *Je ne les aurais pas bâties, mais je ne les détruirais pas.* Elles ne doivent désormais tomber que le lendemain du jour où l'Europe se sera proclamée république dans son parlement siégeant au champ de la Fédération de Paris. Alors crouleront toutes les clôtures et s'ouvriront tous les cœurs. Vous serez, mon cher d'Alton, de ce Parlement-là; moi aussi peut-être — à moins que je ne sois mort.

J'ai pour vous une sympathie ancienne et profonde. Vous êtes citoyen avec une fierté de gentilhomme et une dignité de seigneur. Votre âme est haute parce qu'elle est libre. Vous êtes fraternel à tous, et, au besoin, l'âge étant venu, paternel. Mon exil vous aime. Nous sommes, vous et moi, les deux seuls pairs républicains. Je sens en vous quelque chose comme un frère. Je ne suis votre aîné que par l'âge; car, avant moi, vous aviez compris et voulu la République. Ma logique attardée n'y est venue qu'après la vôtre. Armand Carrel a été pour beaucoup dans ce retard. Si cela valait la peine d'un reproche, c'est à lui qu'en viendrait la responsabilité.

Je réponds à votre question. J'ai appris ma nomination de pair le *16 avril 1845*. Vingt ans auparavant, jour pour jour, j'avais appris, presque de la même façon, que j'avais la croix. Je ne note ce détail que parce que Lamartine et moi fûmes nommés de la Légion d'Honneur le même jour (16 avril 1825) et seuls ensemble.

A l'éditeur Lacroix.*

Décembre 1868.

Mon cher éditeur,

Le roman historique est un très bon genre, puisque Walter Scott en a fait; et le drame historique peut être une très belle œuvre, puisque Dumas s'y est illustré; mais je n'ai jamais fait de drame historique ni de roman historique. Quand je peins l'histoire, jamais je ne fais faire aux personnages historiques que ce qu'ils ont fait, ou pu faire, leur caractère étant donné, et je les mêle le moins possible à l'invention proprement dite. Ma manière est de peindre des choses vraies par des personnages d'invention.

Tous mes drames, et tous mes romans qui sont des drames, résultent de cette façon de voir, bonne ou mauvaise, mais propre à mon esprit.

*Par ordre du Roi*** sera donc l'Angleterre vraie, peinte par des personnages inventés. Les figures historiques, Anne, par exemple, n'y seront vues que de profil. L'intérêt ne sera, comme dans *Ruy Blas*, les *Misérables*, etc., que sur des personnages résultant du milieu historique ou aristocratique d'alors, mais créés par l'auteur.

---

*A Jules Claretie****.

21 décembre 1868.

...C'est *el Puente de los Contrabandistas*. J'ai vu cela dans les Pyrénées, étant enfant. Le pont des Contrebandiers était terrible. Il servait aux contrebandiers comme pont, et à la justice comme gibet. On les pendait aux poutres. Cela n'empêchait pas de continuer d'y passer. Ce pont s'appelait aussi :

ON MARCHE DESSUS
ON DANSE DESSOUS

* Il avait annoncé la publication d'une œuvre nouvelle de Victor Hugo, sous l'appellation de *Roman historique*.

** Le roman a pris pour titre définitif: *l'Homme qui rit*.

*** En lui envoyant un dessin.

J'ai cité, dans le *Dernier jour d'un condamné*, la chanson triste :

> Je lui ferai donner la danse
> Où il n'y a pas de plancher.

Cette lugubre danse, je vous l'envoie. Pardonnez-le-moi. C'est hideux, mais utile. Il faut mettre aux bourreaux le nez dans leur ouvrage. Donc, montrons l'horreur du passé.

Le présent n'est pas beaucoup plus beau. Mais quel Demain vous allez voir, vous qui êtes jeunes! Moi, je serai mort.

A Madame Rattazzi.

1er janvier 1869.

Que vous dire? je suis ébloui, enivré, accablé. Votre douce amitié m'entr'ouvre le paradis, et je ne puis y entrer; je suis lié et condamné par mon propre vers :

> Revenir sur ses pas a la porte du ciel!

J'ai écrit cela et je le subis. Cet hiver, on m'a cru bien malade; les médecins m'ont dit : Il faut traverser vite la France et aller à Nice. J'ai répondu : J'ai fait un serment, je ne puis mettre le pied en France; plutôt mourir! — Mais il est bien plus facile de mourir que de vous résister. Quand je songe qu'elle est là, devant moi, celle qui est tout, celle qui est la beauté, la grâce, le courage, l'esprit souverain et charmant, le savoir éclatant, la poésie intense, et qu'elle me dit : Venez! et qu'elle me le dit en termes émus et adorables! Oh! ne pas obéir, ne pas venir, ne pas accourir, ne pas fouler aux pieds la frontière, fût-elle de feu, et le serment, fût-il d'airain, savez-vous que c'est là, madame, un effort surhumain, et que j'en suis comme anéanti? Quoi! cette fleur c'est vous qui me l'envoyez! quoi! ces vers c'est vous qui les avez écrits! ces vers sont de vous, ils sont pour moi, il est sur votre bouche ce sourire d'ange où je crois voir éclore une étoile. Ce sourire divin m'accueillera. Et je reste! Hélas! comprenez l'immensité de ce regret. Quelle sombre chose parfois que le devoir! Je l'ai écrit :

> Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

La France m'est fermée, et la France, quand vous n'y êtes pas, c'est la patrie; quand vous y êtes, c'est le paradis.

Vous m'écrivez encore cette ligne qui sort de votre cœur comme une lumière : « Je ne me sentirai tout à « fait à Paris, et heureuse d'y être, que lorsque vous « y serez, vous aussi. Et que de bonnes et chères cau- « series! Et que le temps s'écoulera doucement et « poétiquement! » Je lis, je relis ces lignes adorables, ces projets plus adorables encore, et ma main tremble. Votre jeunesse songe-t-elle à mes années? Suis-je Eschyle, pour être le meilleur ami, comme vous dites, malgré ma barbe grise, de la reine Rhodope, de cette éblouissante Rhodope qui était à la fois le génie et la souveraine d'Agrigente, et qui était du sang de Jupiter comme vous êtes du sang de Napoléon? Elle préféra Eschyle vieilli qui, comme elle, était génie, au jeune Hiéron, qui était roi comme elle. Mais moi, suis-je Eschyle, et ne vaut-il pas mieux que vous ne me revoyiez pas?

Cette lettre que j'écris là me désole, mais je sens qu'elle ne vous courroucera pas, qu'elle vous plaira même. Je connais trop votre grande âme pour douter un instant de votre adhésion à mon douloureux sacrifice. Un sacrifice poignant! mais vous êtes faite pour comprendre comme pour inspirer tous les héroïsmes, et, je le déclare, je suis héros aujourd'hui, aujourd'hui seulement. Vous résister, grand Dieu! tout ce que j'ai fait jusqu'à ce jour n'est rien auprès de ce que je fais à cette heure; mais, puisque vous êtes mon amie, puisque votre tendre amitié tient une place dans votre vie, je dois rester digne de cette amitié céleste.

Me cacher, me glisser en France, fût-ce pour vous voir, pour vous obéir, ramper inquiet sous l'œil de la police, me rapetisser devant votre cousin et votre persécuteur, même pour me replonger dans votre rayonnement, pour entrer dans votre ciel, je ne le dois pas. Vous êtes ma meilleure amie, ma vaillante amie, vous avez de l'affection pour moi, donc vous m'approuvez.

Je garde votre lettre gravée et ineffaçable dans mon cœur. J'étais absent quand elle est arrivée et je viens de la trouver à mon retour, et je vous écris, ému, bouleversé, car il me semble que c'est votre âme angélique que je viens de respirer dans le baiser donné à cette fleur.

A M. Coellopoulo.

12 janvier [1869].

Votre lettre éloquente m'a vivement touché. Oui, vous avez raison de compter sur moi comme écrivain

et comme citoyen. Le peu que je suis et le peu que je puis appartient à votre noble cause.

La cause de la Crète est celle de la Grèce, et la cause de la Grèce est celle de l'Europe. Ces enchaînements-là échappent aux rois et sont pourtant la grande logique. La diplomatie n'est autre chose que la ruse des princes contre la logique de Dieu. Mais, dans un temps donné, Dieu a raison. Dieu et droit sont synonymes.

Je ne suis qu'une voix, opiniâtre, mais perdue dans le tumulte triomphal des iniquités régnantes. Qu'importe! écouté ou non, je ne me lasserai pas. Vous me dites que la Crète me demande ce que l'Espagne m'a demandé. Hélas! je ne puis que pousser un cri. Pour la Crète, je l'ai fait déjà, je le ferai encore.

J'appartiens à la Grèce autant qu'à la France. Je donnerais pour la Grèce mes strophes comme Tyrtée et mon sang comme Byron. Votre pays sacré a mon profond amour. Je pense à Athènes comme on pense au soleil.

A François Coppée.

Hauteville-House, 30 janvier 1869.

Vous m'envoyez votre œuvre, mais déjà la renommée m'avait apporté votre succès. C'était plus qu'un bruit de fête, c'était un bruit de gloire. Paris vous a salué poëte. Cher et charmant confrère, j'ai lu votre *Passant*. Je suis ravi. C'est le vers excellent, c'est la pensée douce et forte, l'ensemble est exquis.

Vous avez mis harmonieusement la lune dans le paysage et, dans le poëme, la mélancolie. Reflets profonds qui font songer le penseur.

Faire une telle œuvre, c'est parfait; en avoir une telle réussite, c'est complet. Notre généreuse jeunesse vous a compris. Vous êtes un prêtre du vrai et grand art; la jeunesse vous applaudit, et moi je crie à vous merci! et à elle, bravo!

A Madame Cessiat de Lamartine.*

Hauteville-House, 10 mars 1869.

Madame,

Depuis 1821, j'étais étroitement uni de cœur avec Lamartine. Cette amitié de cinquante ans subit aujourd'hui l'éclipse momentanée de la mort. Je n'ai pas voulu, dans les premiers moments, importuner votre douleur des sympathies de la mienne; mais à cette heure, vous me permettrez, n'est-ce pas, madame? de vous dire, à vous qui lui teniez par le sang, à vous qui l'aimiez et qu'il aimait, mon deuil profond. Toutes les formes de la gloire, depuis la popularité jusqu'à l'immortalité, Lamartine les a, radieux poëte, orateur puissant et durable. Il nous semble mort, il ne l'est pas. Lamartine n'a pas cessé de rayonner. Il a désormais un double resplendissement : dans notre littérature où il est esprit et dans la grande vie inconnue où il est étoile.

* A la mort de Lamartine.

A Victorien Sardou.

Hauteville-House, 31 mars [1869].

Monsieur et cher confrère,

Vous avez écrit à mon fils Charles une lettre qui me touche et m'émeut. Dans l'éblouissement de votre éclatant succès, vous vous souvenez d'un solitaire, deux fois proscrit, hier exilé de France, aujourd'hui exilé du théâtre. Je vous remercie du fond du cœur.

Votre œuvre triomphante, *Patrie*, réveille les hauts sentiments et les fières pensées, et vous avez, certes, le droit de dire aux spectateurs dont vous venez de refaire l'âme républicaine : *Plaudite cives!*

A Monsieur L. Hugonnet.

Bruxelles, 24 août 1869.

J'ai bien tardé, Monsieur, à vous répondre. Ce n'est pas ma faute. Ma vie est un tourbillon, chose étrange dans la solitude. Aucun loisir. Pas un instant à moi. J'ai tenu pourtant à lire votre écrit; il est excellent. Oui, vous avez raison, la France est pour l'Afrique ce que l'Angleterre est pour l'Asie, une mauvaise tutrice. Initier la barbarie à la civilisation, c'est le devoir et le droit des peuples aînés. Ce droit et ce devoir, le gouvernement français ne le comprend pas mieux que le gouvernement anglais. De là vos plaintes, auxquelles je m'associe.

Quand la république reviendra, la justice reviendra. La vraie lumière française luira en Afrique. Espérons. Attendons. Luttons.

Vous êtes un jeune et noble esprit. Votre génération, un peu attardée, finira par faire de grandes choses, dont vous serez. Je vous en félicite d'avance. Moi, je serai mort. Je vous lèguerai à tous mon âme.

A Swinburne.

H.-H., 14 juillet [1869].
La grande date.

Cher et cordial poëte, j'ai été profondément ému de votre lettre et de votre article.

Vous avez raison : vous, Byron, Shelley, trois aristocrates, trois républicains. Et moi-même, c'est de l'aristocratie que j'ai monté à la démocratie, c'est de la pairie que je suis arrivé à la république, comme on va d'un fleuve à l'océan. Ce sont là de beaux phénomènes. Rien de significatif comme ces victoires de la vérité.

Merci, *ex imo corde*, de votre magnifique travail sur mon livre*. Quelle haute philosophie, et quelle intuition profonde vous avez! Dans le grand critique, on sent le grand poëte.

A Madame Chenay.

Londres, dimanche 23 [1869].

Ma bonne petite sœur, tes lettres sont gentilles comme toi. Je suis une vieille brute de paresseux, ce qui fait que je ne t'ai pas correctement répondu. Je fais mieux aujourd'hui, j'arrive. Pourtant, un gros vent sud-ouest souffle, et nous ne pouvons aborder Guernesey que le 26 (mercredi).

Tu peux préparer pour ce jour-là les divers arcs de triomphe dont tu disposes, les harangues, les clefs de Hauteville sur un plat d'or massif, les agenouillements de la chatte et de son petit, et les vers latins que je te prie de faire en mon honneur.

J'espère que le vent se calmera. La traversée d'Ostende, excellente pendant quatre heures, a été affreuse à la fin. Je t'embrasse sur tes deux bonnes joues.

* *L'Homme qui rit.*

A François Coppée.

H.-H., 10 janvier 1870.

Mon jeune et cher confrère, j'ai reçu, de votre part, je crois, votre beau poëme des *Forgerons*. Comme philosophe et comme démocrate, je n'en puis accepter le point de vue; mais, comme poëte, j'applaudis, avec tout le public charmé, à tant de vers fermes, vigoureux et pathétiques.

Continuez vos grands succès; vous finirez, je l'espère, par vous tourner tout à fait, comme moi-même, du côté du peuple. Le vrai est là.

Quant au beau, vous savez où le trouver.

A Henri Rochefort.

Hauteville-House, 10 février 1870.

Je vous ai écrit plusieurs fois; je doute que mes lettres vous soient parvenues. Je fais celle-ci petite pour qu'elle arrive. Étant à l'image de l'empire, elle passera, j'espère.

Vous voilà en prison, j'en félicite la Révolution. Votre popularité est immense comme votre talent et votre courage. Tout ce que je vous avais prédit se réalise. Vous êtes désormais une force de l'avenir.

Je suis, comme toujours, profondément votre ami, et je vous serre la main, cher proscrit, cher vainqueur.

A Edgar Quinet.

16 février 1870.

La vieillesse est l'âge du total pour les pensées comme pour les années, pour l'esprit comme pour la vie. Seulement, le total des années accable, le total des pensées soutient. De là ce résultat que, tandis que

le corps déchoit, l'esprit grandit. Il y a en lui comme une aurore.

Ce mystérieux rajeunissement, dont, comme vous, j'ai conscience, ce doublement des forces intellectuelles et morales quand la force matérielle s'éteint, cette croissance dans le déclin, quelle magnifique preuve de l'âme! De la matière cérébrale affaiblie se dégage une pensée plus forte. Des deux êtres, l'un organique, l'autre essentiel, qui composaient l'homme, l'un s'écroule, l'autre se délivre. L'esprit voit la tombe et sent le printemps. Il crée jusqu'à la dernière minute; sublime annonce de la grande vie inconnue où il va entrer. Son envergure augmente. Il y a là comme une ouverture d'ailes.

A Verlaine.

Hauteville-House, 16 avril 1870.

Nul n'est poëte, s'il ne l'est sous les deux espèces, qui sont la Force et la Grâce. Je me suis toujours figuré que c'était le sens de l'antique Double-Mont. Vous êtes digne, mon jeune confrère, de voler d'une cime à l'autre. Après les *Fêtes galantes*, livre charmant, vous nous donnerez les *Vaincus*, livre robuste.

On peut tout attendre de votre noble esprit. L'émotion, les larmes, la sympathie, c'est là qu'arrivera, après tant de pages excellemment poétiques, votre jeune et fier talent. Être inspiré, c'est beau; être ému, c'est grand.

Vous savez qu'à Bruxelles je vous disais cette bonne aventure et je vous annonçais cet avenir. Vous êtes un des premiers, un des plus charmants, un des plus puissants, dans cette nouvelle légion sacrée de poëtes, que je salue et que j'aime, moi le vieux pensif des solitudes.

Que de choses délicates et ingénieuses dans ce joli petit livre, les *Fêtes galantes!* Les *Coquillages!* quel bijou que le dernier vers! Je vous envoie tous mes vœux de succès et mon plus cordial *shake hand*.

VICTOR HUGO.

A d'Alton-Shée.

Hauteville-House, 2 août 1870.

Mon cher d'Alton,

Je suis absolument d'accord avec vous. Il faudra saisir le joint. A un moment donné, la civilisation, ayant pour verbe la révolution, doit mettre le holà. Je désire le Rhin pour la France, parce qu'il faut faire, matériellement comme intellectuellement, le groupe français le plus fort possible, afin qu'il résiste, dans le parlement des États-Unis d'Europe, au groupe allemand, et qu'il impose la langue française à la fédération européenne.

Les États-Unis d'Europe parlant allemand, ce serait un retard de trois cents ans. Un retard, c'est-à-dire un recul. Quand je vous verrai, je vous développerai cela. Mais rien par Bonaparte! rien!

A Paul Meurice *.

Bruxelles, 19 août 1870.

Cher Meurice, je vous envoie ce télégramme : — « Je rentre comme garde national de Paris. J'arriverai le 21 août. » — Mais on m'affirme que vous ne le recevrez pas, c'est pourquoi je vous écris en même temps. Votre lettre, arrivée à Guernesey après mon départ, m'est parvenue ici aujourd'hui à deux heures. Nous sommes immédiatement allés, Charles et moi, à la chancellerie. J'ai déclaré que je ne reconnaissais pas l'empire français, que je subissais, comme contraint et forcé, la formalité abusive du passeport, et j'ai dit mon nom. Là-dessus, on a appelé le ministre, qui était absent. Son suppléant immédiat, rosette à la boutonnière, est venu à sa place, très poli, m'a demandé la permission de *saluer avant tout le grand poëte du siècle.* J'ai répondu courtoisement à l'homme du monde, et j'ai renouvelé fermement ma protestation au fonctionnaire, en le sommant de me délivrer un passeport.

Il hésitait. J'ai dit : Je ne veux rien être en France qu'un garde national de plus. Il a salué. Charles a dit : Et moi aussi. Il nous a promis des passeports, mais m'a demandé la permission de ne nous les envoyer que ce soir. Nous en sommes là.

Vous m'approuvez, n'est-ce pas? Je veux rentrer en France, rentrer à Paris, publiquement, simplement, comme garde national, avec mes deux fils à mes côtés. Je me ferai inscrire sur l'arrondissement où je logerai et j'irai au rempart, mon fusil sur l'épaule.

Tout cela sans préjudice de tout le reste du devoir. Je ne veux aucune part de pouvoir, mais je veux part entière au danger.

Mon doux et intrépide ami, quel bonheur de fair son devoir à côté de vous!

---

* Après la guerre déclarée.

A Paul Meurice.

Bruxelles, 26 août 1870.

Cher Meurice, nous sommes aux aguets; les proscrits sont en conférence; la situation, de claire qu'elle était, devient obscure. Du dehors, pas de nouvelles; les deux maréchaux, Mac-Mahon et Bazaine, jaloux peut-être l'un de l'autre, se cherchant sans se trouver, et Mac-Mahon remettant en selle l'empereur. Quant aux Prussiens, marche timide, progrès lents; peur de la souricière qu'on leur a ouverte; en somme, rien encore de décisif. Du dedans, mauvais indices; l'impératrice rentrant en scène, la droite relevant la tête, Baroche, Rouher et Persigny reparus; Trochu raillé par les journaux bonapartistes et diminué. Là aussi une jalousie probable, Palikao hait Trochu. Les journaux républicains ne reparaissent pas. On va jusqu'à parler d'un coup d'État probable.

Il est clair qu'une bataille suprême, victoire ou défaite, Iéna ou Rosbach, fera la lumière. La France a droit à la victoire, l'empire a droit à la chute. Qui Dieu va-t-il choisir?

Je ne prendrai mon parti qu'après la lumière faite. En cas d'un Rosbach, je serai tout de suite à Paris, car le danger pourra être immense, et je me sens à la fois européen et parisien. Couvrir Paris de la poitrine sera le devoir de tous. En cas de victoire bonapartiste et de coup d'état, je rallierai ma famille à Hauteville-House; c'est dire que je vous y offre l'hospitalité ainsi qu'à Auguste. En attendant... nous attendons.

A Paul Meurice.

Bruxelles, 1er septembre 1870.

On me dit de ne pas m'user, de me garder pour un moment suprême; mais ce moment suprême viendra-t-il? Votre belle et douce lettre m'arrive et m'émeut jusqu'à l'attendrissement. Vous terminez par une question. Je ne puis confier ma réponse à la poste, mais Jules Claretie vous la portera de vive voix. Il est ici depuis hier, il a déjeuné et dîné avec moi; en rentrant à Paris, il vous dira ce que j'ai dit. J'aime, et vous aimez aussi, ce jeune esprit où il y a tant de cœur. Il vous répétera mes paroles. Vous verrez à quel point je suis prêt, mais je ne veux aller à Paris que pour un seul cas et pour une seule œuvre, héroïque celle-là : *Paris appelant la Révolution au secours;* alors j'arrive. — Sinon, je reste.

Certes, j'ai foi au résultat final. Je n'ai jamais cru à la France plus qu'en ce moment. Elle fera son œuvre, la République continentale, puis s'y dissoudra. Il ne peut sortir de cette guerre que la fin des guerres, et de cet affreux choc des monarchies que les États-Unis d'Europe.

Vous les verrez. Je ne les verrai pas. Pourquoi? C'est parce que je les ai prédits. J'ai, le premier, le 17 juillet 1851, prononcé (au milieu des huées) ce mot : *les États-Unis d'Europe.* Donc, j'en serai exclu. Jamais les Moïses ne virent les Chanaans.

En ce moment-ci, être démocrate, c'est être patriote. Défendre Paris, c'est défendre le monde. *Homo sum;* je défends Paris.

Votre lettre m'a fait venir les larmes aux yeux. Comme vous m'aimez et comme je vous aime!

V.

Charles, Claretie et Frédérix partent en ce momen pour Virton. On se bat tout près de là, à Carignan. Ils vont voir de la bataille ce qu'ils pourront.

1871-1882

A Paul Meurice.

Bordeaux*, 18 février 1871.

Cher Meurice, voici ma première minute de loisir, elle est pour vous, pour madame Meurice, pour Auguste Vacquerie. Ah! que vous me manquez tous! Vous manquez à mon cœur, vous manquez à ma conscience, vous manquez à mon esprit. Jamais je n'ai eu plus besoin de vous qu'en ce moment où je ne vous ai plus.

Je ne sais si cette lettre vous parviendra. Le caprice prussien est impossible à prévoir aussi bien qu'à limiter. Enfin, nous voilà ici. Rude voyage. Victor vous a écrit et vous l'a conté. Arrivés à Bordeaux le 14 à deux heures, pas de logis, tous les hôtels pleins; à dix heures du soir nous ne savions pas encore où nous coucherions. Enfin nous sommes sous des toits et même chez des hôtes sympathiques.

Maintenant, de vous à moi, la situation est épouvantable. L'Assemblée est *une Chambre introuvable;* nous y sommes dans la proportion de 50 contre 700. C'est 1815 combiné avec 1851 (hélas! les mêmes chiffres un peu intervertis). Ils ont débuté par refuser d'entendre Garibaldi, qui s'en est allé. Nous pensons, Louis Blanc, Schœlcher et moi que nous finirons, nous aussi, par là.

Il n'y aura peut-être de ressource, devant les affreux coups de majorité imminents, qu'une démission en masse de la gauche, motivée. Cela resterait dans le flanc de l'Assemblée et la blesserait peut-être à mort. Nous avons réunion de la gauche tous les soirs. Nous faisons, Louis Blanc et moi, d'énormes efforts pour la grouper. Beaucoup d'entente et une forte discipline nous permettraient peut-être de lutter. Mais obtiendrons-nous cette entente? Pas un journal pour nous. Nous sommes en l'air. Aucun point d'appui. *Le Rappel*, publié ici, rendrait d'immenses services. Un de vous devrait venir. Pour juger cette situation, il faut la voir. A Paris, vous ne vous en doutez pas.

* Victor Hugo était parti, avec ses deux fils, pour l'Assemblée de Bordeaux, dont il était membre

Que je suis loin de ces charmants jours de votre hospitalité *! J'avais des bombes au-dessus de la tête, mais j'étais près de votre cœur.

19 février.

J'ajoute quelques lignes en hâte. Vous savez que le peuple de Bordeaux m'a fait, le lendemain de mon arrivée, une ovation magnifique. Cinquante mille hommes dans la Grande-Place ont crié : *Vive Victor Hugo.* Le lendemain, l'Assemblée a fait garder militairement la Grande-Place par de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie. Comme j'avais crié : *Vive la République*, et que le peuple avait multiplié ce cri par cinquante mille bouches, l'Assemblée a tremblé. Elle s'est déclarée insultée et menacée. Cependant je n'ai pas soulevé d'incident. Je me réserve pour le jour décisif.

C'est l'avis de la réunion de la gauche, où siégent Louis Blanc, Schœlcher, Joigneaux, Martin-Bernard, Langlois, Lockroy, Gent, Brisson, etc., et qui m'a nommé son président. Hier, on a agité des questions très graves : le futur traité Thiers-Bismarck, l'intolérance inouïe de l'Assemblée, le cas probable d'une démission en masse. On croit l'Assemblée capable de ne vouloir entendre aucun orateur de la gauche sur le traité de paix. Il va sans dire que je remplirai là les suprêmes devoirs.

Ce matin, le président du cercle national de Bordeaux est venu mettre ses salons à ma disposition. La sympathie de la ville pour moi est énorme. Je suis populaire dans la rue et impopulaire dans l'Assemblée. C'est bon.

Et je vous serre dans mes bras.

* Victor Hugo, pendant toute la durée du siége de Paris, avait logé chez Paul Meurice.

Bordeaux, 14 mars 1871, 12 h. 55 du soir.

*Préfet à Paul Meurice, 18, rue de Valois, Paris**.

M. Victor Hugo vous adresse la dépêche suivante :

Affreux malheur. Charles est mort ce soir 13. Apoplexie foudroyante. Que Victor revienne tout de suite.

Bureau du Louvre.
N° 1771-30
Expédiée le 15 mars
à 1 h. 6 du soir.

A Paul Meurice et Auguste Vacquerie.

14 mars 1871.

Chers amis, je n'y vois pas, j'écris à travers les larmes; j'entends d'ici les sanglots d'Alice. J'ai le cœur brisé. Charles est mort.

Hier matin, nous avions déjeuné gaîment ensemble, avec Louis Blanc et Victor. Je donnais le soir un dîner d'adieu à divers amis, au restaurant Lanta, à huit heures. Charles prend un fiacre pour s'y faire conduire, avec ordre de descendre d'abord à un café qu'il indique. Il était seul dans la voiture. Arrivé au café, le cocher ouvre la portière et trouve Charles mort. Il y avait eu une congestion foudroyante suivie d'hémorrhagie. On nous a rapporté ce pauvre cadavre, que j'ai couvert de baisers.

Depuis quelques semaines, Charles était souffrant. Sa bronchite, gagnée à faire son service d'artilleur au siége de Paris, s'était aggravée. Nous comptions aller à Arcachon pour le remettre. Il aurait bu de l'eau de pin. Nous nous faisions une joie de passer là en famille une ou deux semaines. Tout cela est évanoui.

Ce grand Charles, si bon, si doux, d'un si haut esprit, d'un si puissant talent, le voilà parti. Je suis accablé.

Je vous ai envoyé une dépêche. Quand ce mot vous arrivera, je pense que Victor sera en route pour revenir à Bordeaux. Je veux emporter Charles pour le mettre à Paris avec mon père ou à Villequier avec sa mère.

Aimez-moi.

---

* Les dépêches privées devaient passer par l'intermédiaire du Prefet.

*A Paul Meurice**.

Vianden (Luxembourg), vendredi 19 juin 1871.

Votre lettre! votre liberté! Nous avons eu un éblouissement de joie. Tout notre petit groupe a brusquement rayonné au milieu du grand deuil où nous sommes, patrie et famille. Oh! oui, venez vite. Nous avons à parler de tout. Victor excursionne, mais reviendra pour vous. Nous allons nous retrouver ensemble, dans ce Vianden, où à chaque pas, je pensais à vous; mon expulsion** ne songeait qu'à votre prison. Quel bonheur de vous revoir!

J'ai beaucoup travaillé. Tout s'est sinistrement agrandi. Je crois que cela fera bien en volume. *Paris combattant* ne suffit plus. Le livre s'appellera l'*Année Terrible*. Il commencera par *Turba* et finira, après avoir traversé la chute de l'empire et l'épopée des deux siéges, par la catastrophe actuelle, d'où je ferai sortir une prophétie de lumière.

Oui, notre avis est qu'il serait bon de faire reparaître tout de suite *le Rappel*. Venez, mon doux et cher conseiller. *Veni, spiritus!* Madame Meurice a été admirable; parbleu! je le crois bien! Je me mets à ses pieds. Que je serais heureux de la voir! Tout notre groupe vous embrasse éperdûment, elle et vous.

Grand esprit, grand cœur, doux frère et doux maître, je vous aime.

Oui, j'ai bien fait de protester et j'ai arrêté net la lâche reculade du gouvernement belge. Il admet maintenant les vaincus. Aussi j'ai écrit de lui (dans ma lettre finale) : *Il m'a expulsé, mais il m'a obéi.* Avez-vous lu cette lettre? Que de choses à vous dire!

Je vous embrasse, je vous embrasse. Arrivez!

---

*A Catulle Mendès****.

Hauteville-House, 23 octobre 1872.
5 heures du soir.

C'était prévu, et c'est affreux. Ce grand poëte, ce grand artiste, cet admirable cœur, le voilà donc parti!

Des hommes de 1830, il ne rest plus que moi. C'est maintenant mon tour.

* Paul Meurice, détenu trois semaines à Versailles après la Commune, venait d'être mis en liberté par une ordonnance de non-lieu.

** Victor Hugo avait été expulsé de Belgique pour avoir écrit qu'il ouvrait sa maison aux proscrits de la Commune.

*** En apprenant la mort de Théophile Gautier.

Cher poëte, je vous serre dans mes bras. Mettez aux pieds de Mme Judith Mendès mes tendres et douloureux respects.

A Monsieur de Ségur, évêque.

Hauteville-House, 17 septembre 1872.

Monsieur,

J'ignorais votre existence.

On m'apprend aujourd'hui que vous existez et même que vous êtes évêque.

Je le crois.

Vous avez eu la bonté d'écrire sur moi des lignes qu'on me communique et que voici

« Victor Hugo, le grand, l'austère Victor Hugo, le magnifique poëte de la démocratie et de la république universelle, est également un pauvre homme affligé de plus de *trois cent mille livres de rente* (souligné dans le texte) ; quelques-uns disent même de *cinq cent mille* (souligné dans le texte). Son infâme livre des *Misérables* lui a rapporté d'un coup cinq cent mille francs. On oublie toujours de citer les largesses que son vaste cœur humanitaire l'oblige à coup sûr de faire à ses chers clients des classes laborieuses. On le dit aussi avare, aussi égoïste qu'il est vantard. »

Suivent deux pages du même style sur Ledru-Rollin, qui est un « gros richard », sur Rochefort, qui fut *pris à Meaux avec quantité de billets de banque dans la doublure de ses habits*, sur Garibaldi, que vous appelez Garibaldi-pacha, *qui fait la guerre sans se battre*, qui avait pour armée *quinze mille bandits, poltrons comme la lune*, et qui *s'est sauvé, en emportant nos millions*, etc., etc.

Je ne perdrai pas mon temps à vous dire, monsieur, que dans les dix lignes citées plus haut, il y a autant de mensonges que de mots. Vous le savez. Je me contente de noter dans ces lignes une appréciation littéraire, la qualification *infâme* appliquée au livre *les Misérables*.

Il y a dans *les Misérables* un évêque qui est bon sincère, humble, fraternel, qui a de l'esprit en même temps que de la douceur, et qui mêle à sa bénédiction toutes les vertus. C'est pourquoi *les Misérables* sont un livre infâme. D'où il faut conclure que *les Misérables* seraient un livre admirable si l'évêque était un homme d'imposture et de haine, un insulteur, un plat et grossier écrivain, un vil scribe de la plus basse espèce, un colporteur de calomnies de police, un menteur crossé et mitré.

Le second évêque serait-il plus vrai que le premier? Cette question vous regarde, monsieur. Vous vous connaissez en évêques mieux que moi.

A Jules Simon,
Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Hauteville-House, 29 avril 1873.

Mon cher Jules Simon,

Je vous recommande la veuve d'Albert Glatigny.

Albert Glatigny était un talent charmant. Il était de cette race de comédiens-poëtes qui commence à Thespis et arrive à Molière. Plusieurs des pages qu'il a laissées entreront dans l'Anthologie française. Il y avait dans cette âme de poëte des côtés exquis et généreux. Le voilà mort. Il laisse une veuve pauvre. Vous consolerez cette tombe en secourant cette veuve.

Je vous demande une pension pour Mme Glatigny, et je vous serre la main.

A Emile Blémont,
Directeur de la Revue la Renaissance.

30 mai 1873.

Mon jeune et cher confrère,

J'envoie à nos vaillants et gracieux amis de *la Renaissance* mon obole pour notre cher Albert Glatigny.

La Renaissance me charme, et je lis avec bonheur cet éloquent et spirituel journal. Dites-le à nos amis.

Vous êtes chef dans la jeune légion des esprits qui sont aujourd'hui l'honneur de cette fin de siècle. Vous êtes une de ces âmes de lumière que j'aime.

A M. le duc Albert de Broglie,
Président du Conseil des Ministres.

Auteuil, villa Montmorency. 8 août 1873.

Monsieur le duc et très honorable confrère,

C'est au membre de l'Académie française que j'écris. Un fait d'une gravité énorme est au moment de s'accomplir. Un des écrivains les plus célèbres de ce temps, M. Henri Rochefort, frappé d'une condamnation politique, va, dit-on, être transporté dans la Nouvelle-Calédonie. Quiconque connaît M. Henri Rochefort peut affirmer que sa constitution très délicate ne résistera pas à cette transportation, soit que le long et affreux voyage le brise, soit que la nostalgie le tue. M. Henri Rochefort est père de famille et laisse derrière lui trois enfants, dont une fille de dix-sept ans.

La sentence qui frappe M. Henri Rochefort n'atteint que sa liberté, le mode d'exécution de cette sentence atteint sa vie.

Pourquoi Nouméa ? Les îles Sainte-Marguerite suffiraient. La sentence n'exige point Nouméa. Par la détention aux îles Sainte-Marguerite, la sentence serait exécutée et non aggravée. Le transport dans la Nouvelle-Calédonie est une exagération de la peine prononcée contre M. Henri Rochefort. Cette peine est commuée en peine de mort. Je signale à votre attention ce nouveau genre de commutation.

Le jour où la France apprendrait que le tombeau s'est ouvert pour ce brillant et vaillant esprit serait pour elle un jour de deuil.

Il s'agit d'un écrivain, et d'un écrivain original et rare. Vous êtes ministre et vous êtes académicien, vos deux devoirs sont ici d'accord et s'entr'aident. Vous partageriez la responsabilité de la catastrophe prévue et annoncée; vous pouvez et vous devez intervenir; vous vous honorerez en prenant cette généreuse initiative, et, en dehors de toute opinion et de toute passion politique, au nom des lettres, auxquelles nous appartenons vous et moi, je vous demande, monsieur et cher confrère, de protéger dans ce moment décisif M. Henri Rochefort et d'empêcher son départ qui serait sa mort.

A Jules Claretie.

Bruxelles, 31 août [1873].

Je vous remercie de m'avoir fait lire vos belles pages sur la guerre et votre livre patriotique et émouvant. Un souffle de progrès vivifie votre généreux esprit. Un drame poignant n'est qu'un drame; si de hautes idées humaines et sociales y sont mêlées, c'est une œuvre.

Vous êtes digne de combattre la réaction favorisée par l'empire, et reparaissant aujourd'hui, en littérature comme en politique, sous tous ces *pseudonymes : bon ordre, bon goût*, etc., *mots qui sont des mensonges*...

Ceci que je souligne, récemment écrit par moi, a fait grincer de colère tous les journaux absolutistes, français, belges, anglais, et c'est un succès qui m'encourage et qui vous encouragera aussi.

Continuez. Vous êtes une âme vaillante en même temps qu'un charmant esprit. Vous avez la bravoure et le talent ; c'est-à-dire l'échelle pour monter à l'assaut et l'épée pour entrer dans la place.

A George Sand.*

1er janvier [1874]

Je suis accablé, mais non terrassé. Vos paroles remuent mon âme. Vous êtes pour moi comme une grande sœur. Qui a su souffrir, sait consoler. Vous le prouvez, vous si forte, vous si douce.

A Mademoiselle Louise Bertin, quai Conti.

6 janvier 1874.

Mademoiselle,

Vous avez été bonne pour ces pauvres êtres **, et ils vous ont bien aimée. Aujourd'hui, nuit profonde. Tout s'est évanoui.

Recevez l'assurance de mon respect.

---

* Après la mort de François-Victor Hugo.

** Léopoldine, Charles et Victor, morts tous trois.

A Alphonse Karr.

Paris, 8 janvier 1874.

Je suis ému des paroles cordiales que vous m'adressez. N'ayant jamais eu de torts envers vous, je ne m'expliquais pas cette hostilité dont on me parlait quelquefois. Elle devait se dissiper. Il y avait un malentendu évident. Aujourd'hui, nous nous retrouvons. J'en suis heureux, si un tel mot est possible dans un tel deuil.

Je traverse, en ce moment, une des plus douloureuses épreuves de ma vie. A cette occasion, vous me conseillez de quitter la politique. Hélas! ce que je dois quitter et ce que je quitte, c'est tout.

Ce mot que vous prononcez « la politique » m'a toujours paru peu défini. Quant à moi, j'ai essayé, selon la mesure de mes forces, d'introduire dans ce qu'on appelle la politique la question morale et la question humaine. Au point de vue moral, j'ai combattu Bonaparte; au point de vue humain, j'ai élevé la voix pour les opprimés de tous les pays et de tous les partis. Je pense avoir bien fait. Ma conscience me donne raison. Si l'avenir me donnait tort, j'en serais fâché pour l'avenir.

Cher vieil ami, les grandes douleurs sont le rendez-vous des bons cœurs. Ma main serre la vôtre.

A George Sand.

Paris, 19 juin 1875.

Vous me dédiez ce beau livre, *Valentine!* comment vous dire mon émotion?

Comme créatrice de chefs-d'œuvre, vous êtes la première de toutes les femmes, vous avez ce rang unique; vous êtes la première femme, au point de vue de l'art, non seulement dans notre temps, mais dans tous les temps; vous êtes le plus puissant esprit, et aussi le plus charmant, qui ait été donné à votre sexe. Vous honorez votre sexe et vous honorez notre pays.

Permettez-moi de me mettre à genoux devant vous et de baiser la main qui a écrit tant de livres exquis et généreux.

Vos livres sont de ceux qui éclairent et qui réchauffent; nous sommes en ce moment menacés d'on ne sait quelle étrange croissance de ténèbres; les rayonnements comme le vôtre sont nécessaires; vous êtes un esprit de bon exemple. J'aime notre époque et je sens qu'elle a besoin de lumière. Je vous remercie d'être une si grande âme.

Au Comité pour la statue de Lamartine.

Paris, 23 janvier 1876.

La France a vu apparaître en 1820 un grand poëte et en 1848 un grand citoyen.

Ce poëte, ce citoyen, ce grand homme, c'est Lamartine.

Je souscris pour sa statue.

Aux membres de la Franc-maçonnerie de Lyon.

Paris, 15 avril 1877.

Un éloquent appel m'est adressé. J'y réponds.

Mes amis de la franc-maçonnerie lyonnaise ont raison de compter sur moi. Le philosophe est un lutteur, le penseur est un combattant; mais ce lutteur fait la lutte de la fraternité, mais ce combattant fait le combat de la paix. Quant à moi, le jour où je cesserai de combattre, c'est que j'aurai cessé de vivre.

Les gouvernements, tous monarchiques en ce moment, nous ont amenés, nous les peuples, à la situation que voici : Au dedans la misère, au dehors la guerre. D'un côté l'ouvrier qui chôme, de l'autre le soldat qui part. De là le problème à résoudre, problème qui s'impose aux penseurs et qui contient tout l'avenir de la civilisation : faire que l'ouvrier travaille, et que le soldat ne travaille plus; en d'autres termes, remplacer l'œuvre de mort par l'œuvre de vie.

Les innombrables questions qui se dressent tragiquement autour de nous sont, au fond, toutes la même question. Il semble qu'il y ait dans l'air un mystérieux besoin de pardon réciproque. On est tenté de s'écrier : Pardonnons-nous les uns aux autres. Pardonner, c'est aimer. Les gouvernements qui font la guerre et les gouvernements qui ne font pas grâce commettent la même mauvaise action; l'inclémence est une forme de la guerre, les batailles sont des supplices. Faire la paix, c'est faire grâce aux mères; faire grâce, c'est faire la paix parmi les citoyens. Ne nous lassons donc pas

de tenir haut parmi les colères et les orages ce double drapeau : au dehors, république ! au dedans, amnistie !

A Leconte de Lisle.

9 juin 1877.

Mon éminent et cher confrère,

Je vous ai donné trois fois ma voix, je vous l'eusse donnée dix fois.

Continuez vos beaux travaux et publiez vos nobles œuvres qui font partie de la gloire de notre temps.

En présence des hommes tels que vous, une académie, et particulièrement l'Académie française, devrait songer à ceci qu'elle leur est inutile et qu'ils lui sont nécessaires.

A Alfred Tennyson *.

Paris, juin 1877.

Je lis avec émotion vos vers superbes. C'est un reflet de gloire que vous m'envoyez. Comment n'aimerais-je pas l'Angleterre qui produit des hommes tels que vous ! l'Angleterre de Wilberforce, l'Angleterre de Milton et de Newton ! l'Angleterre de Shakespeare !

France et Angleterre sont pour moi un seul peuple, comme vérité et liberté sont une seule lumière. Je crois à l'unité humaine comme je crois à l'unité divine.

A Émile Blémont.

16 juin 1877.

Quelle douceur, mon éloquent et cher confrère, de lire une page de vous au milieu de ces coups d'État, avortés d'avance, qu'on nous annonce en patois ! Dans quel style on fait parler ce pauvre maréchal ! Heureusement, en vous lisant, j'ai tout oublié, excepté votre beau talent et ma bonne amitié.

Vous seriez bien aimable de venir, ainsi que Mme Blémont, dîner avec nous mardi prochain. Je mets mon humble requête aux pieds de votre gracieuse femme.

A bientôt, n'est-ce pas ? Je presse vos mains dans les miennes.

A Félicien Champsaur.

Paris, 16 mai 1878.

Mon jeune et cher confrère,

J'envoie mon adhésion la plus sympathique à ce journal de la jeunesse : *les Écoles*. La jeunesse a en elle l'instinct du vrai, du beau et du juste ; elle est la conscience humaine encore vierge, sans nuage et sans éclipse. Dans plus d'une occasion, elle peut guider, enseigner, avertir et montrer le droit chemin. La jeunesse a toujours eu ce privilége de ressembler à la lumière.

Je suis son ami, et le vôtre.

Aux membres du Congrès libre et laïque de l'éducation.

Paris, 16 octobre 1879.

Mes chers concitoyens,

Vous m'offrez votre présidence d'honneur, je l'accepte. Je ne pourrai prendre part à vos séances, je le crains, mais je fais les vœux les plus ardents pour le triomphe de vos idées qui sont les miennes.

La jeunesse, c'est l'avenir. Vous enseignez la jeunesse, vous préparez l'avenir.

Cette préparation est utile, cet enseignement est nécessaire. Créer le jeune homme d'aujourd'hui, c'est faire l'homme de demain. L'homme de demain, c'est la République universelle. La République, c'est l'union, l'unité, l'harmonie, la lumière, le travail créant le bien-être, la suppression des conflits d'homme à

* Tennyson avait publié dans le *Nineteenth Century* un sonnet à Victor Hugo.

homme et de nation à nation, la fin des exploitations inhumaines, l'abolition de la loi de mort et l'établissement de la loi de vie.

Citoyens, cette pensée est dans vos esprits et je n'en suis que l'interprète ; le temps des sanglantes et terribles nécessités révolutionnaires est passé ; pour ce qui reste à faire, l'indomptable loi du progrès suffit. D'ailleurs, soyons tranquilles, tout combat avec nous dans les grandes batailles qui nous restent à livrer, batailles dont l'évidente nécessité n'altère pas la sérénité des penseurs ; batailles dans lesquelles l'énergie révolutionnaire égalera l'acharnement monarchique ; batailles dans lesquelles la force unie au droit terrassera la violence unie à l'usurpation ; batailles superbes, glorieuses, enthousiastes, décisives, dont l'issue n'est pas douteuse, et qui seront les Tolbiac, les Hastings et les Austerlitz de la démocratie.

Citoyens, l'époque de la dissolution du vieux monde est arrivée. Les antiques despotismes sont condamnés par la loi providentielle; le temps, ce fossoyeur courbé dans l'ombre, les ensevelit ; chaque jour qui tombe les enfouit plus avant dans le néant.

La République, c'est l'avenir !

A l'Empereur d'Autriche

12 décembre 1882.

J'ai reçu, en deux jours, des universités et des académies d'Italie, onze dépêches. Toutes demandent la vie d'un condamné.

L'empereur d'Autriche a en ce moment une grâce à faire.

Qu'il signe cette grâce, ce sera grand.

TABLE

1815-1835

LETTRES A DIVERS

1817-1835

LETTRES AU PÈRE ET A LA MÈRE

1815-1826

VOYAGE A REIMS. — SACRE DE CHARLES X

1825

LETTRES A SAINTE-BEUVE

1827-1834

LETTRES AUX ENFANTS

1834-1843

APPENDICE

ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

1819-1825

1836-1882

LETTRES A DIVERS

1836-1851

LE COUP D'ÉTAT. — LETTRES DE BRUXELLES

1851-1852

LETTRES DE L'EXIL

1852-1870

1871-1882

PARIS. — IMP. P MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE.

